



DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME VINGTIEME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

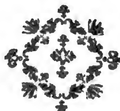
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, de l'Académie Étrusque de Cortone Professeur au College de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de cette dernière Ville.

TOME VINGTIEME.





A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

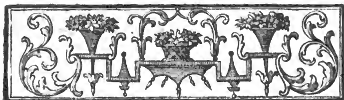
1.° Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes; Ouvrage qui a remporté le Prix de Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition.

2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque. 1. *Vol. in-12.*

3.° Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. *Vol. in-12.*

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples. 3. *Vol. in-12.* & 1. *Vol. in-4.°*

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens. 2. *Vol. in-12.* & 2. *Vol. in-8.°*



DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE *DES AUTEURS CLASSIQUES*, GRECS ET LATINS, *TANT SACRÉS QUE PROFANES*, CONTENANT *LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.*

H A



HANNON, *Hanno*, Ἄννων, (*a*) nom commun dans l'histoire Punique ou Carthaginoise. Il avoit, ainsi que tous les autres noms Puniques, une signification particulière. On peut le traduire dans notre langue par les termes *gracieux*, *bienfaisant*. Plusieurs Carthaginois l'ont successivement illustré, sans compter tous ceux dont les Historiens ne parlent pas, comme ils ne parlent pas de tous les Annibals, de tous les Imilcons, de tous les Amilcars, de tous les Magons, qui vécurent à Carthage.

HANNON, *Hanno*, Ἄννων, (*b*) général des Carthaginois, est devenu célebre à cause du voyage de mer qu'il entreprit par ordre du Sénat; voyage dont il écrivit lui-même la relation.

Les Carthaginois avoient entretenu de tout tems avec leurs

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXVIII. p. 261, 286.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 57, 58 Tom. VII. p. 81. *&* *suiv*. Tom. XXVI. p. 10, 11. *&* *suiv*. T. XXVIII. p. 260. *&* *suiv*.

ancêtres une correfpondance trop étroite, pour n'être pas instruits de leurs expéditions maritimes. Le Promontoire, aujourd'hui si fréquenté sous le nom de Cap de bonne Espérance, étoit anciennement connu des Phéniciens. Ils sçavoient que l'Afrique est une grande presqu'isle attachée par un point au continent; & ces lumières, transmises de Tyr à Carthage, auroient suffi, même indépendamment de toute émulation, pour encourager les Carthaginois à des découvertes capables de les enrichir. On peut croire, avec vraisemblance, que plusieurs d'entr'eux risquerent souvent de pareils voyages; on peut croire encore que la plûpart échouerent dans leurs projets, parce que des entreprises si difficiles réussissent rarement à des particuliers. C'est aux Souverains, ou à des compagnies formées sous leurs auspices, qu'en est réservée l'exécution.

Les lumières, que le Sénat de Carthage avoit tirées de ces navigations particulières, & peut-être aussi quelque projet soumis à ses vues par d'habiles navigateurs, l'engagerent à tenter une de ces grandes expéditions maritimes dont l'effet est de frayer des routes inconnues & d'enrichir une nation. Il s'agissoit de s'étendre au-delà du détroit, de s'approprier le rivage occidental de l'Afrique, en y répandant une suite de colonies qui servissent de comptoirs; de découvrir la plus grande étendue de côtes qu'il seroit possible, & de choisir sur cette ligne quelque point avantageusement situé, qui pût devenir le centre des découvertes, & l'entrepôt du commerce fait sur les bords ou dans l'intérieur des terres; où l'on pût construire une forteresse & des magasins, assurer un port aux grands vaisseaux, & d'où l'on pût enfin partir dans la suite pour des découvertes ultérieures.

Le Sénat de Carthage ayant agréé ce projet, en ordonna l'exécution par un décret dans les formes, & choisit Hannon pour diriger l'entreprise en qualité de Commandant.

Cette commission demandoit un homme qui fût à la fois pilote, négociant, soldat, général & législateur; un aventurier sage, qui n'affrontât précisément que les périls nécessaires, qui, capable d'opposer les ressources aux dangers, les précautions aux hazards, sçût ne laisser à la fortune que l'influence qu'on ne lui peut ôter, & ramener au même but toutes les démarches, assujetties à la variété des conjonctures. Avec le coup d'œil assez sûr pour distinguer entre le difficile & l'impossible, il devoit avoir l'esprit assez juste pour préférer le solide à l'éclatant, pour se souvenir, en aimant la gloire, que la gloire n'étoit ni l'unique, ni même le principal objet de son entreprise. Tel fut Hannon; du

moins, c'est l'idée que nous donnent de son caractère & de ses talens le choix de sa république, la conduite qu'il tint, & le style de sa relation. Elle est écrite d'un ton si simple, si éloigné du faste, qu'on croit sentir en la lisant, que les grandes choses ne lui coûtoient pas de grands efforts. Cette simplicité noble est le sublime de l'Histoire.

Hannon partit du port de Carthage à la tête de soixante vaisseaux, qui portoient une grande multitude de passagers, hommes & femmes, destinés à peupler les colonies qu'il alloit établir. Cette flotte nombreuse étoit chargée de vivres & de provisions de toute espèce, soit pour le voyage, soit pour les nouveaux établissemens. Les anciennes colonies Carthaginoises étoient semées depuis Carthage jusqu'au détroit; ainsi, les opérations ne devoient commencer qu'au delà de ce terme.

Hannon ayant passé le détroit, ne s'arrêta qu'après deux journées de navigation, près du promontoire Herméum, aujourd'hui le cap Cantin; & ce fut au midi de ce cap qu'il établit sa première peuplade, dans une plaine unie & spacieuse; situation de laquelle est tiré le nom Phénicien de Dumathyr, qu'il lui donna.

Après le séjour nécessaire pour jetter les fondemens de la nouvelle habitation, la flotte continua sa route jusqu'à un cap ombragé d'arbres, qu'Hannon nomme Soloé, & que le Périple de Scylax met à trois journées plus loin que le précédent. Au delà de ce cap, qui s'avance extrêmement dans la mer, la côte tourne à l'orient. Ces deux circonstances observées, l'une par Scylax, l'autre par Hannon, indiquent le cap Bojador, ainsi nommé par les Portugais, à cause du courant très-dangereux que forment à cet endroit les vagues, qui s'y brisent avec impétuosité. Ce cap est une langue de terre haute, étroite & pierreuse. Le nom de Soloé que Bochart traduit par *rocher*, fait une allusion manifeste à la nature du terrein. Sur le sommet de la montagne, Hannon bâtit à Neptune un autel, qu'on orna dans la suite de bas-reliefs travaillés avec art, & qui dès-lors rendit ce lieu le plus respecté de la côte.

Les Carthaginois doublerent le cap. Une demi-journée les conduisit à la vue d'un grand lac voisin de la mer, rempli de roseaux, & dont les bords étoient peuplés d'éléphans & d'animaux sauvages.

Trois journées & demi de navigation séparent ce lac d'une rivière nommée Lixus par l'amiral Carthaginois. Dans cet espace, il plaça, de distance en distance, cinq comptoirs, dont le plus avancé vers le sud étoit voisin du Lixus. Une nation de Pâtres, errans, ou de Nomades, étoit répandue le long des bords

de ce fleuve, & delà s'étendoit dans l'intérieur du continent, jusqu'aux frontières des Éthiopiens sauvages, c'est-à-dire, des Negres. Hannon jetta l'ancre à l'embouchure du Lixus; & séjourna quelque tems pour lier commerce avec les Nomades Lixites. Son dessein étoit de prendre chez eux des interpretes, qui lui servissent à commercer chez ces Éthiopiens, dont les Lixites parloient comme de gens d'une figure bizarre, & d'une agilité surprenante. Ils ajoûtoient que les premiers hommes qu'ils rencontrassent de cette espèce, habitoient les montagnes où le Lixus prenoit sa source. Ce fleuve Lixus ne peut être que le Rio d'o Ouro; espèce de bras de mer, ou d'étang d'eau salée, qu'Hannon aura pris pour une grande rivière à son embouchure.

Après avoir engagé quelques-uns des Nomades à le suivre, il remit en mer, & l'on voyaga pendant deux jours le long d'une côte déserte, doubla le cap qui la terminoit, & tournant ensuite à l'est, il découvrit, après une journée entière de navigation, une petite isle située au fond d'un golfe. La flotte mouilla près de cette isle; Hannon l'appella Cerné, & laissa des habitans pour y former une colonie. Cerné n'est autre chose que notre isle d'Arguin, nommée Ghir par les Maures. Elle est à cinquante milles du cap Blanc, dans une grande baie formée par ce cap, & par un banc de sable de plus de cinquante milles d'etendue du nord au sud, sur environ huit milles de largeur. Arguin a près d'une lieue & demie de long du nord au sud, & un peu moins d'une lieue de large de l'est à l'ou-est. Sa distance du continent de l'Afrique n'est guère que d'une lieue.

Hannon, débarqué dans cette isle, y fit le calcul de sa navigation. Cerné lui parut à la même distance du détroit des colomnes que Carthage; ensorte que les colomnes d'Hercule faisoient, suivant son estime, la moitié du chemin de l'une à l'autre. Ce calcul est juste. Selon l'Itinéraire d'Antonin, la distance de Carthage au détroit est de quinze cens deux milles Romains, en rangeant la côte de près. Ces quinze cens deux milles Romains font douze cens milles, ou vingt degrés; & si l'on reporte cette distance de l'autre côté du détroit, sur des cartes marines exactes, on verra que c'est celle du cap Spartel, ou cap Blanc, situé seize ou dix-sept lieues à l'ouest de l'isle d'Arguin.

Cette isle est environnée de quelques autres; mais, comme elle est la seule où l'on trouve de l'eau douce, avec un assez bon port, elle est aussi la seule qui ait pu servir aux Carthaginois d'entrepôt sur la côte occidentale d'Afrique; & c'est à cet usage qu'Hannon la destina dès qu'il l'eût découverte; c'est dans cette vue qu'il y

laiſſa de quoi conſtruire un fort.

Pendant que le gros de ſa flotte ſéjournoit à la rade de Cerné, pour travailler à l'établiſſement de la colonie, il en détacha quelques vaiſſeaux, avec leſquels il ſuivit la côte, afin de reconnoître le païs. Il s'avança juſqu'aux bords d'un grand fleuve, qu'il nomme Chrès. En le remontant, il trouva qu'il communiquoit avec un lac, dans lequel étoient trois iſles plus grandes que Cerné. A l'extrêmité de ce lac, dont la longueur étoit d'une journée de navigation, Hannon vit de hautes montagnes habitées par des ſauvages, vêtus de peaux de bêtes féroces. Ces ſauvages s'oppoſerent à la deſcente des Carthaginois, & les repouſſerent à coups de pierre. Selon toute apparence, ce fleuve Chrès eſt la rivière de Saint Jean, qui coule au ſud d'Arguin, à l'extrêmité méridionale du grand banc. Elle reçoit les eaux de pluſieurs lacs conſidérables, & forme quelques iſles dans ſon canal, outre celles qu'on voit au nord de ſon embouchure. Les environs en ſont habités par des Nomades de la même eſpèce que ceux du Lixus; & ce ſont-là probablement les ſauvages que vit Hannon.

Comme ſon but étoit moins de conquérir que de reconnoître le païs, il ne crut pas devoir les attaquer. Il deſcendit le fleuve juſqu'à la mer, & continua ſa navigation le long de la côte, vers le midi. Elle le conduiſit à un autre fleuve très-large & très-profond, rempli de crocodiles & d'hippopotames.

La grandeur de ce fleuve, & les animaux féroces qu'il nourrit, déſignent certainement le Sénégal. C'eſt le premier fleuve remarquable qu'on rencontre ſur cette côte d'Afrique, en venant du détroit. Juſques-là, ſi l'on excepte la rivière de S. Jean, on ne trouve, à proprement parler, que de gros ruiſſeaux, & même en aſſez petit nombre. Nous avons obſervé, que depuis le cap Bojador ou Soloé, juſqu'à l'iſle de Cerné, règne une côte aride, déſerte & ſablonneuſe. Depuis Cerné elle eſt unie, ſans ports, ſans rades, ſans abri, & preſque ſans habitans. Hannon ne trouvoit rien au ſud du Chrès, qui dût l'arrêter juſqu'au Sénégal.

Il borna ſa navigation particulière à ce grand fleuve, & rebrouſſant chemin, il alla chercher le reſte de ſa flotte dans la rade de Cerné. Dès qu'il l'eut rejointe, elle leva l'ancre, continua ſon voyage le long de ces bords arides, que ſon commandant venoit de reconnoître, & les ſuivit pendant douze jours. Sur cette côte apparoiſſoient de tems en tems des Éthiopiens ſauvages, qui fuyoient à la vue des vaiſſeaux, & dont la langue étoit inconnue aux interpretes pris ſur les bords du Lixus.

C'est la première fois que la flotte vit de ces Éthiopiens. Elle étoit donc à la hauteur du cap verd & du Sénégal, qui sépare le païs des Blancs de celui des Noirs.

Après ces douze jours de navigation le long d'une côte unie, les Carthaginois découvrirent un païs élevé, des montagnes ombragées de forêts, dont les arbres étoient odorans & veinés de diverses couleurs. Cette côte montueuse dura pendant deux jours, au bout desquels nous entrâmes, dit Hannon, dans un abîme immense de mer.

Cette circonstance de son récit suppose que la côte, qui jusques-là couroit nord & sud, tourne à cet endroit vers l'est; ensorte que ceux qui l'avoient suivie jusqu'alors, après avoir doublé le cap qui la termine, entroient dans une mer ouverte de trois côtés, au sud, à l'est & à l'ouest. Or, c'est ce qui arrive aux navigateurs qui côtoyent l'Afrique au sud du cap Verd, dès qu'ils ont atteint le cap Sainte-Anne. Ce cap est la plus haute terre qu'on trouve depuis le cap Verd; mais, au delà la côte tourne à l'est, & les terres sont fort basses. C'est la remarque d'Hannon, qui dit qu'après avoir suivi les détours de la côte montueuse, décrite ci-dessus d'après lui, il découvrit un terrein bas, une plaine étendue.

Si l'on admet, comme on ne peut s'en défendre, que Cerné soit l'isle d'Arguin, la seule inspection de la carte fera voir que les montagnes boisées d'Hannon doivent être celles de Serra Liona, qui commencent au delà de Riogrande, & continuent jusqu'au cap Sainte Anne, pendant plus de quarante milles, suivant la mesure de Dom Pedro de Cintra, le premier des Modernes qui les ait découvertes.

Hannon, s'étant arrêté un peu au delà de ce cap, pour faire de l'eau, continua de naviguer l'espace de cinq jours le long de la côte basse qui commence à cette hauteur. Il remarquoit des feux allumés toutes les nuits sur les bords de la mer; ce fut en conséquence de la même observation que Cintra, lorsqu'il découvrit cette contrée, donna le nom de Rio d'Os Fumos, à la rivière qui coule cent quarante milles au delà du cap Sainte-Anne. Mosto, rédacteur des mémoires de ce capitaine, assure que les Negres allumoient ces feux, pour s'avertir réciproquement du prodige qui frappoit leurs regards, c'est-à-dire, comme il l'explique lui-même, de l'approche des navires Portugais, qu'ils prenoient d'abord pour des oiseaux monstrueux, à cause de leurs voiles. Les Éthiopiens ou Negres du tems d'Hannon, étoient dans le même cas que ceux du tems de Cintra; la vue de la flotte Carthaginoise devoit produire le même effet sur eux.

Après cette côte, suivie pendant cinq jours, Hannon trouva un grand golfe, que ses interpretes nommoient la corne de l'occident ; circonstance qui prouve que ce païs étoit connu des Nomades du Lixus, au moins par le rapport des Negres avec lesquels ils confinoient dans l'intérieur des terres. Dans ce golfe il y avoit, dit Hannon, une grande isle, & dans cette isle un lac d'eau salée qui renfermoit une autre isle. Pendant le jour, on ne découvroit que de sombres forêts; la nuit on appercevoit des feux allumés de toutes parts ; on entendoit les sons de toutes sortes d'instrumens, entre-mêlés de cris effroyables. Les Carthaginois avoient fait une descente dans l'isle ; mais, les menaces de leurs devins se joignant à la terreur que ces bruits confus leur inspiroient, ils se rembarquerent & poursuivirent leur route. Elle se fit pendant quatre jours le long d'une côte qu'Hannon nomme la côte des fumigations ; nom qui, sans doute, avoit la même origine que celui de la riviere d'Os Fumos. En quelques endroits de cette côte, la terre étoit brûlante. Les Carthaginois virent des fleuves de feu se précipiter vers la mer. Au milieu de ces feux, ils en découvrirent toutes les nuits un beaucoup plus grand que les autres, & qui sembloit s'élever jusqu'aux nues. Pendant le jour ils ne voyoient qu'une haute montagne, nommée le chariot des Dieux dans le Périple d'Hannon. Il s'agissoit ici d'un Volcan ; quoique nous n'en connoissions point sur cette côte, le tems d'Hannon est si éloigné de nous, qu'on peut croire qu'il y en avoit alors un qui s'est éteint dans la suite.

Après trois jours de navigation, qui joints aux quatre depuis la corne de l'occident, font sept jours pleins, nos voyageurs trouverent un autre cap, appellé par Hannon la corne du midi.

Ce golfe commençant à la corne de l'occident, & traversé dans l'espace de sept jours, est visiblement celui que forment le cap des Palmes & le cap des trois-Pointes. Le nouveau golfe qui reprend à la corne du midi, est celui de la côte de Guinée, qui s'étend jusqu'aux côtes de Benin, & qui commençant vers l'ouest à ce même cap des trois pointes, où le golfe précédent se termine, finit à l'est par le cap Formoso.

Hannon mit vingt-six jours, nettement exprimés dans son Périple, à venir de l'isle de Cerné jusqu'à ce golfe de la corne du midi. En évaluant chaque journée à vingt lieues marines, les vingt-six jours feront cinq cens vingt lieues. C'est à peu près la distance de l'isle d'Arguin au cap des trois-pointes, où commence le golfe de Guinée. Quoiqu'il s'agisse ici des plus grands navigateurs de l'Antiquité, nous ne leur supposons pas une diligence bien

extraordinaire. Nous avons vu qu'Hannon alla en douze jours du détroit à Cerné, en vingt-six de Cerné à la corne du midi. L'escadre Portugaise envoyée, en 1641, pour établir le fort de Saint George de la Mine, employa douze jours à se rendre de Lisbonne à l'isle d'Arguin, & vingt-six à passer de cette isle au cap des trois-pointes. Cette conformité remarquable, quoique due sans doute au hazard, fortifie les raisons qui nous ont fait borner le voyage d'Hannon au cap des trois-pointes, & placer à cet endroit le commencement de la corne du midi.

Dans ce golfe, comme dans celui de l'occident, Hannon découvrit une grande isle, dans cette isle un lac d'eau salée, & dans ce lac une seconde isle remplie de sauvages, parmi lesquels il crut voir beaucoup plus de femmes que d'hommes. Elles avoient le corps tout velu, & les interpretes d'Hannon les nommoient Gorilles. Les Carthaginois poursuivirent ces Sauvages, qui leur échapperent par la légereté de leur course. Ils saisirent trois des femmes; mais, on ne put les garder en vie, tant elles étoient féroces; & leurs peaux furent portées à Carthage, où, jusqu'au tems de la ruine de cette ville, on les conserva dans le temple de Junon. La grande isle décrite ici est celle d'Ichoo, séparée de la terre ferme par le lac Couramo, qui reçoit plusieurs grandes rivières, & communique avec l'Océan par trois embouchures.

L'isle des Gorilles, ou des femmes Sauvages, est quelqu'une de celles qu'on trouve en assez grand nombre dans ce lac. Les païs voisins sont remplis d'animaux pareils à ceux qu'Hannon prit pour des hommes Sauvages.

C'étoient, suivant la conjecture d'un ancien pilote Portugais, commentateur d'Hannon, des singes de la grande espèce, dont les forêts de l'Afrique intérieure sont peuplées. Les Modernes ont presque tous adopté cette opinion; mais, personne ne l'a prouvée. Cependant, la preuve en est simple. Hannon remarque que le corps de ces hommes sauvages étoit hérissé de poils; ce ne pouvoit donc être des Negres. On sçait que les Negres ont le corps absolument ras; qu'ils n'ont ni barbe, ni cheveux; qu'ils ont la tête & le menton couverts d'une espèce de laine frisée. D'un autre côté, croira-t-on qu'il y eût alors dans cette partie de l'Afrique des hommes d'une espèce à n'entrer ni dans la classe des blancs, ni dans celle des noirs, & que cette étrange espèce se sera dans la suite éteinte?

Le cap des trois-pointes fut le terme des découvertes d'Hannon; la disette des vivres l'obligea de ramener sa flotte à Carthage. Il y rentra, plein de

gloire, après avoir pénétré jusqu'au cinquième degré de latitude, pris possession d'une côte de près de six cens lieues, par l'établissement de plusieurs colonies, depuis le détroit jusqu'à Cerné, & fondé dans cette isle un entrepôt sûr & commode pour le commerce de ses compatriotes, qui s'accrut considérablement depuis cette expédition.

On n'a pas de preuves que les Carthaginois aient dans la suite conservé toutes les connoissances qu'ils devoient au voyage d'Hannon ; il est même à présumer que leurs marchands n'allerent pas d'abord au delà de Sénégal, & que peu à peu ils resterent beaucoup en de-çà de ce fleuve. Au tems de Scylax, l'isle de Cerné étoit devenue le terme de la navigation pour les gros bâtimens. Mais, la colonie d'Hannon s'y maintint; & Cerné fut toujours l'entrepôt du commerce des Carthaginois au sud de l'Afrique. Leurs gros navires restoient à la rade de l'isle ; la côte ultérieure n'étant pas aisément navigable, à cause des écueils & des bas-fonds couverts d'herbes qu'on y rencontre fréquemment. Ils s'embarquoient à Cerné sur des bâtimens légers, à bord desquels ils alloient faire la traite le long des côtes, & même dans les rivières, qu'ils remontoient assez avant.

Scylax fait mention d'une ville d'Éthiopiens ou de Negres où ils alloient commercer, & nous donne un détail des marchandises qui faisoient de part & d'autre la matière de ce commerce. Les Carthaginois y portoient des vases de terre, des tuiles, des parfums d'Égypte, & quelques bijoux de peu de conséquence pour les femmes. En échange, ils en recevoient des peaux de cerfs, de lions, & de pantheres, des cuirs & des dents d'éléphans. Ces cuirs étoient d'un grand usage pour les cuirasses & les boucliers. Scylax garde le silence sur la poudre d'or qu'ils tiroient aussi de ces contrées. C'est un secret de leur commerce & qu'il ignoroit sans doute, n'ayant consulté que les routiers des pilotes, où l'on n'avoit garde de faire mention de cet article important. Mais, Hérodote instruit par l'indiscrétion de quelque Carthaginois, nous l'a révélé dans son Histoire, & nous apprend même de quelle manière ils échangeoient cet or contre leurs marchandises. » Quand leurs vaisseaux sont » arrivés, dit cet Auteur, ils » en tirent les effets qu'ils veu» lent trafiquer, & les étalent » sur le rivage. Ensuite ils re» montent dans leurs bâtimens, » d'où ils font des signaux ; ce » sont des feux, dont la flam» me & la fumée avertissent les » habitans. Ceux-ci viennent » sur la côte, avec leur or & » leur argent qu'ils posent au» près des marchandises ; puis » ils s'éloignent, mais sans les » perdre de vue. Les Cartha-

» ginois reviennent, & considerent le prix que leur offrent les naturels du païs. S'ils » le trouvent suffisant, ils le prennent & s'en vont ; s'ils veulent un prix plus cher, ils laissent cet or auprès de leurs » marchandises, & retournent une seconde fois à leurs vaisseaux. Ceux du païs reparoissent, & ajoûtent une » nouvelle quantité d'or, jusqu'à ce que les Carthaginois » soient contens. « Hérodote termine son récit en assurant qu'ils observoient, dans ce trafic muet, une bonne foi digne d'être citée pour modele, on a long-tems mis ce détail au rang des fables imputées au pere de l'Histoire, par un préjugé souvent injuste. C'est ainsi néanmoins que les Negres du royaume de Melli commercent avec d'autres peuples plus avancés qu'eux dans les terres. Nous l'apprenons d'un navigateur Vénitien, dont la relation est insérée dans le recueil des voyages publiés par Ramusio & par Grynæus.

Hannon, de retour à Carthage, y reçut les applaudissemens que méritoit le succès d'une entreprise également recommandable par la hardiesse & par l'utilité. Il en déposa dans le temple de Saturne, une espece de journal ou de sommaire ; c'est le Périple qui porte son nom, & dont l'original, perdu depuis long-tems, a eu le sort de tous les écrits composés par ses compatriotes. Le peu de familiarité des Anciens avec la langue & les caractères Puniques, l'indifférence des Grecs & la haine des Romains, ont fait périr les ouvrages des Carthaginois, sans qu'un seul ait pu se soustraire à la proscription générale; perte réelle pour la postérité, que les monumens de la Littérature & de l'Histoire Carthaginoise auroient instruit de l'état de l'Afrique intérieure, de celui de l'ancienne Espagne, & d'une infinité de faits inconnus aux Grecs.

Le Périple d'Hannon avoit été traduit en Grec, vraisemblablement par quelque Sicilien, devenu sujet de Carthage, depuis qu'elle eut soumis une partie de la Sicile à sa domination. Le traducteur a défiguré quelques termes de l'original ; & peut-être même ne nous en a-t-il conservé qu'un extrait. Du moins, c'est ce qu'on présume au premier coup d'œil, en comparant la briéveté du Périple avec la longueur de l'expédition. Peut-être aussi ce Périple d'Hannon, traduit par un Grec, étoit-il l'abrégé fait par Hannon lui-même, d'un journal complet & circonstancié, que les principes exclusifs de la politique Carthaginoise ne lui permettoient pas de rendre public. En effet, on ne trouve, dans ce qui nous reste, nul détail sur les différens objets du nouveau commerce dont cette entreprise ouvroit la route aux Carthaginois, & particulièrement

ſur cet or qu'ils alloient acheter par des marchandiſes de peu de valeur ; articles ſur leſquels le gouvernement ne pouvoit avoir trop de lumières, & qu'Hannon n'avoit pas ſans doute oubliés dans ſon récit. Mais, on ſçait avec quelle jalouſie ces Républicains cachoient aux étrangers les ſources de leur opulence. Ce fut toujours pour eux un des ſecrets de l'État, & les Anciens nous ont tranſmis plus d'un exemple des précautions qu'ils prenoient pour rendre impénétrable à leurs rivaux le voile dont ils cherchoient à ſe couvrir. Hannon dut écrire dans cet eſprit. En conſéquence, il aura renfermé dans les archives de la République un Journal détaillé de ſon expédition; Journal néceſſaire pour perpétuer des connoiſſances eſſentielles au Sénat de Carthage, ainſi qu'aux navigateurs qu'il enverroit à l'avenir traſiquer dans ces mers. Le dépôt de ces archives ne s'ouvroit qu'à ceux qui partageoient l'adminiſtration des affaires & l'autorité. Les particuliers ne le connoiſſoient que de nom ; & leur intérêt n'étoit pas de pénétrer des myſtères qu'il eût été dangereux de divulguer. Mais, dans la vue de ſatisfaire leur curioſité ſur ce voyage ſingulier, & d'éterniſer dans la mémoire des hommes un exploit utile à ſa patrie, & glorieux pour lui-même, Hannon aura tiré de ſon Journal un précis, un ſommaire abrégé qu'il aura fait graver ſur le marbre ou ſur le cuivre, & placer, de l'aveu, & peut-être par l'ordre du Sénat, dans le temple de Saturne, lieu public, & fréquenté non ſeulement par les Carthaginois, mais par tous les peuples commerçans & par tous ceux qui ſuivoient le culte Phénicien. Il rempliſſoit par-là deux objets ; il laiſſoit un monument de ſon entrepriſe, & n'en découvroit pas le ſecret ; il aſſuroit ſa gloire ſans trahir ſa nation.

Cette inſcription, qui nous tient lieu du Périple original, ne préſente aucun caractère chronologique. Tous ceux des Auteurs anciens qui font quelque mention du voyage d'Hannon, ne s'expriment qu'en termes vagues ſur le tems auquel ils le rapportent. C'eſt ce qui rend l'époque de ce voyage très-difficile à déterminer. Il eſt même impoſſible de la fixer avec une exactitude rigoureuſe. Après tout, cette préciſion n'eſt pas néceſſaire à l'égard d'un fait tel que celui-ci, curieux par lui-même, intéreſſant par ſes circonſtances, mais trop iſolé, trop étranger pour ainſi dire au reſte de l'Hiſtoire, pour n'être pas conſidéré comme un fait détaché de la chaîne générale, dont la date par conſéquent ne peut influer ſur celle des faits ordinaires. C'eſt un point qu'on ne placera jamais que par eſtime dans les annales Carthaginoiſes ; on doit donc ſe contenter d'une approximation plus ou moins grande.

Isaac Vossius fait remonter la navigation d'Hannon,à des tems où Carthage n'existoit pas. Fondé sur les rapports prétendus qu'il découvre entre les Gorgones de la fable, la corne d'Amalthée, les pommes d'or cueillies par Hercule dans le jardin des Hespérides,& les Gorilles du Périple, le promontoire de l'occident, & les orangers si communs vers le cap Bojador & sur les montagnes de Sierra-Liona, découvertes par Hannon, Vossius ne se contente pas de supposer Hannon plus ancien qu'Homère; il le fait au moins contemporain d'Hercule & de Persée, & place son voyage un siècle avant la prise de Troye. Cet évènement est au plus tard de l'an 1184 avant Jesus-Christ. A s'en tenir au calcul d'Eratosthène, suivant Hérodote & Thucidide, il remonte cent ans plus haut. Quelle que soit l'hypothese qu'on embrasse, le voyage d'Hannon seroit antérieur, selon Vossius au 12.e siècle avant l'Ére Chrétienne. Dodwel a pris la peine d'opposer à ce paradoxe une réponse sérieuse & très-sçavante; c'est prodiguer l'érudition; sans faire tant de frais, il auroit pu renvoyer simplement Vossius à la date de la fondation de Carthage, que les anciens de concert placent à l'an 883 avant Jesus-Christ.

A l'égard des autres Modernes, ils ont apparemment cru ne pouvoir trop s'éloigner de l'écueil où le goût des conjectures avoit fait donner Vossius; car, tous se renferment dans l'avant-dernière période des annales de Carthage, c'est-à-dire, dans l'intervalle écoulé depuis le commencement des guerres de Sicile, jusqu'au tems de Pyrrhus & d'Agathocle. Ceux mêmes qui s'élevent le plus haut, comme Mariana, qui fixe le voyage d'Hannon à l'an 448 avant Jesus-Christ, ne remontent pas aux premières années de cette période, lesquelles concourent avec l'invasion de la Grece par Xerxès, en 480. Florian d'Ocampo le place à l'an 440. Dom Pedro Rodriguez Campomanes, dans son ouvrage imprimé à Madrid; sous le titre d'*Antiquités maritimes de la République de Carthage*, date l'entreprise d'Hannon, de l'an 407; ce qui répond dans l'histoire Grecque au règne de Denys premier à Syracuse. D'autres enfin la font descendre plus bas encore, & concourir, à quelques années près, avec la descente d'Agathocle en Afrique. C'est le sentiment de deux sçavans hommes, Fabricius & M. Melot. Le premier se contente de donner cette opinion comme plus vraisemblable que celle de Vossius, sans entrer dans le détail de ses motifs. M. Melot fait plus; dans la première partie de son mémoire, sur le commerce des isles Britanniques, il en rassemble toutes les preuves avec la précision qui lui est propre.

Le voyage d'Hannon, selon M. de Bougainville, appartient à la première période des annales Carthaginoises, c'est-à-dire, au tems où la République de Carthage fut très-florissante.

De tous les Carthaginois qui porterent le nom d'Hannon, & dont l'Histoire ait fait mention, je n'en vois que deux, dit M. de Bougainville, qui aient certainement vécu dans le cours de la première période. Le plus Moderne est le pere de l'Amilcar, vaincu par Gélon dans les plaines d'Himere, l'an 480. Si cet Hannon est l'auteur du Périple & le chef de l'entreprise dont nous cherchons l'époque, on ne peut guère la faire remonter avant l'an 510. C'est le tems du siège de Babylone par Darius, fils d'Hystaspe, du premier traité des Carthaginois avec les Romains, de l'expulsion des Tarquins à Rome, & des Pisistrates à Athènes. Ce sentiment est plausible & peut se soutenir.

Je crois néanmoins, continue M. de Bougainville, devoir remonter un peu plus haut, & préférer au pere d'Amilcar un autre Hannon plus ancien de quelques générations. C'est celui qui fleurissoit vers le tems de Solon, & auquel Anacharsis, contemporain du législateur d'Athenes, écrivit une lettre que Cicéron nous a conservée. La législation de Solon est de l'an 594 ; l'arrivée d'Anacharsis à Athènes répond à l'an 589. Ses voyages furent longs. Il ne revint dans sa patrie qu'après avoir visité toute la Grece & l'Asie mineure. Il étoit de retour chez les Scythes, lorsqu'il écrivit cette lettre, supposé qu'elle soit véritablement de lui, & non de quelque sophiste Grec. Quoi qu'il en soit, le Synchronisme entre Hannon & lui, résultant de la lettre même, une fois admis, ne nous permet pas de placer la navigation & le Périple du premier au dessous de l'an 570 avant l'Ére Chrétienne. Carthage alors subsistoit depuis trois cens trente ans. Elle avoit eu tout le tems nécessaire pour s'accroître & devenir très-florissante. Le navigateur Carthaginois & le philosophe Scythe ayant eu l'un & l'autre la passion de voyager par différens motifs, se seront rencontrés, soit à Cyrene, soit dans quelque ville maritime de Grece ou d'Ionie; ils s'y seront assez connus pour lier entre eux une sorte de correspondance qu'ils auront entretenue dans la suite. en profitant des facilités que leur donnoit le commerce de Carthage avec toutes les contrées alors accessibles de l'univers. Cette conjecture pourroit être justifiée par des exemples.

L'Hannon, qui, suivant Pline, sçut le premier apprivoiser un lion, & suivant Élien, faire de cet animal redoutable une bête de somme, & l'accoûtumer à porter des bagages, est, se-

lon toute apparence, l'auteur de notre périple. On le reconnoît encore, ainsi qu'a fait Bochart, dans cet Hannon, qui, selon le même Élien, voulant, par politique ou par vanité, tirer parti de la superstitieuse ignorance de ses compatriotes, avoit instruit secrétement des oiseaux à dire en langue Punique, qu'il étoit un Dieu. Ces oiseaux étoient sans doute des perroquets. Si de pareilles anecdotes ont quelque fondement, elles s'assortissent trop bien avec des découvertes faites le long des côtes de l'Afrique & dans l'intérieur du pais, pour ne pas appartenir à notre Hannon.

En plaçant son voyage vers l'an 570 avant l'Ére Chrétienne, on s'autorise de plusieurs faits qui peuvent en être rapprochés, & dont il dut résulter en faveur de Carthage un concours de circonstances propres à faire éclorre & réussir un semblable projet.

En effet, on trouve la ville de Tyr considérablement affoiblie pour lors, & dans un état d'épuisement dont le commerce des Carthaginois n'a pu que tirer de grands avantages. Cette ville, après avoir lutté long-tems contre la puissance du roi de Babylone, venoit de tomber sous les coups du conquérant, & ne se relevoit qu'avec peine. Carthage, devenue l'asyle d'une partie des Tyriens, s'enrichissoit des pertes de sa métropole, & se peuploit à ses dépens. Cet accroissement subit l'aura mise en état de s'étendre au dehors, & d'établir des colonies nombreuses sur les côtes de l'Afrique. L'entreprise d'Hannon n'a donc rien que de vraisemblable, & l'effort que Carthage fit alors; quelque grand qu'on le suppose, n'étoit pas au dessus de ses forces.

Une seconde raison détermine en faveur de l'an 570; c'est que cette époque place l'expédition maritime des Carthaginois entre deux voyages autour de l'Afrique, qu'on ne peut révoquer en doute; & dont le premier, antérieur de quarante ans à celui d'Hannon, en aura pu faire naître l'idée; l'autre, postérieur d'environ un siècle, fut projetté vraisemblablement d'après les lumières & les espérances qu'avoient pu donner les navigations précédentes. Hérodote a fait mention de ces deux voyages. Le premier est celui dont Néchos, roi d'Égypte, chargea des Phéniciens vers l'an 610; le second fut entrepris sous le règne de Xerxès vers l'an 475, par Sataspès, seigneur Persan de la race des Achéménides, & neveu de Darius.

Quelques années auparavant, Darius, prédécesseur de Xerxès, avoit fait reconnoître les mers d'Asie par le fameux Scylax de Caryande, amiral de sa flotte, lequel employa deux ans & demi à visiter ces côtes jusqu'au golfe Arabique.

Finissons ces réflexions, au

observant que de telles entreprises, faites par différentes puissances, prouvent entre elles une espèce d'émulation qui rend plus probable l'époque assignée dans le même tems au voyage d'Hannon.

HANNON, *Hanno*, (*a*) Ἄννων, fils d'Amilcar, premier & frere d'Imilcon & de Giscon. Il pourroit bien être le même que le suivant.

HANNON, *Hanno*, (*b*) Ἄννων, général Carthaginois, fut envoyé en Sicile avec une armée considérable, du tems de Denys l'Ancien. Un des principaux de son armée le trahit, en écrivant en Grec à Denys pour l'avertir du départ de ce Général, dont il ne lui parloit que comme d'un lâche. La lettre fut interceptée, & celui qui l'avoit écrite, puni comme un traître.

HANNON, *Hanno*, (*c*) Ἄννων, autre général Carthaginois, devenu lui seul plus puissant que toute la République ensemble, projetta de se servir de la puissance où il étoit déjà monté, comme d'un degré pour s'élever à la souveraineté, en exterminant tout le Sénat. Il destina à ce grand crime le jour du mariage de sa fille, afin de mieux cacher son dessein sous l'ombre de cette cérémonie. Ainsi, il fait préparer un festin pour le peuple, sous les portiques de la ville, & un autre dans sa maison pour les Sénateurs, dont il croyoit pouvoir se défaire avec moins d'éclat, & sans témoins par des boissons empoisonnées, pour envahir après cela plus facilement la République dénuée de tout secours. Ceux qui devoient être les ministres de sa trahison, la découvrirent aux Magistrats, qui l'éviterent, mais qui n'en oserent punir l'auteur, de peur que si cet homme trop puissant voyoit son crime éventé, la ville ne courût encore plus de péril que lorsqu'il le médita. Contens de faire avorter son entreprise, ils règlent par un édit la dépense des festins nuptiaux, & en prescrivent l'étroite observance à tous les citoyens en général, sans en excepter aucun, afin qu'il ne semblât pas qu'ils eussent plutôt songé à désigner la personne qu'à corriger les abus.

Hannon prévenu par ce réglement, excite encore les esclaves, & prend jour avec eux pour faire périr par le fer ceux qui étoient échappés au poison. Mais, voyant encore sa nouvelle conspiration découverte, il eut peur qu'on ne lui fit son procès, & se retira en un château fortifié dont il se saisit par le secours de vingt mille esclaves qu'il avoit armés. Là, comme il sollicite les

(*a*) Just. L. XIX. c. 2.
(*b*) Just. L. XX. c. 5.
(*c*) Just. L. XXI. c. 4. Roll. Hist. Anc. Tom. i. p. 153.

Africains & le Roi des maures à prendre les armes contre ses citoyens, il est lui-même pris par ces derniers, qui après l'avoir battu de verges, lui arrachent les yeux, lui rompent les bras & les cuisses, comme pour lui faire souffrir en chaque membre une peine particulière, & donnent enfin à tout le peuple le spectacle de sa mort en attachant en croix son corps horriblement déchiré. On livra aussi au supplice tous ses fils, & tous ses parens, afin qu'il ne restât personne d'une race si détestable, ou pour suivre son exemple, ou pour venger sa mort.

Tel étoit le génie de Carthage. Toujours sévère & excessive dans ses punitions, elle les portoit aux dernières rigueurs, & les étendoit jusques sur les innocens, sans consulter ni l'équité ni la modération, ni la reconnoissance. Au reste, cet Hannon pourroit bien être le même que le précédent.

HANNON, *Hanno*, (*a*) Ἄννων, autre général Carthaginois, fut chargé de conduire en Sicile une armée de mer & de terre, l'an 345 avant Jesus-Christ. La flotte étoit composée de cent cinquante vaisseaux longs, chargés de cinquante mille hommes de pied; Hannon s'étoit pourvu de trois cens chariots, & de plus de deux mille couples de chevaux d'attelage. Il s'étoit fourni d'armes & de traits de toute espèce, d'un très-grand nombre de machines de guerre; & il avoit amassé sur-tout une prodigieuse provision de vivres. Ayant débarqué à Entelle, les Carthaginois ravagerent tout le païs des environs, & assiégerent enfin dans la ville, & les citoyens & les habitans de la campagne qui s'y étoient réfugiés. Cette ville étoit alors principalement occupée par les Campaniens, qui, effrayés des forces Carthaginoises, envoyerent demander du secours à toutes les villes du parti contraire. Cependant, aucune ne se rendit à leurs instances, excepté la seule ville de Galerie qui fit marcher vers eux mille hommes d'armes. Mais, les Carthaginois s'avançant à leur rencontre, & les enveloppant par la supériorité de leur nombre, n'en laisserent pas un seul en vie.

HANNON, *Hanno*, (*b*) Ἄννων, autre général Carthaginois. Agathocle étant arrivé en Afrique à la tête d'une armée composée des Grecs de Sicile, l'an 310 avant Jesus-Christ, on résolut à Carthage d'armer les citoyens mêmes pour les opposer à l'ennemi. Le nombre des troupes monta à quarante mille hommes d'infanterie, mille chevaux, & deux

(*a*) Diod. Sicul. pag. 545.

(*b*) Diod. Sicul. p. 737. & *seq.* Just. L. XXII. c. 6. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 157, 158.

mille

mille chariots armés en guerre. On en donna le commandement à Hannon & à Bomilcar, quoique, par des intérêts de famille, ils fussent divisés entr'eux. Ils marcherent aussi-tôt à l'ennemi, & l'ayant atteint, rangerent leur armée en bataille. Les troupes d'Agathocle ne montoient qu'à treize ou quatorze mille hommes. On donna le signal. Le combat fut très-rude. Hannon avec sa cohorte sacrée, [c'étoit l'élite des troupes Carthaginoises], soutint long-tems les Grecs, & les enfonça même quelquefois; mais, enfin, accablé d'une grêle de pierres, & percé de coups, il tomba mort. Bomilcar auroit pu rétablir le combat; mais, il avoit des raisons secretes & personnelles de ne pas procurer la victoire à sa patrie. Ainsi, il jugea à propos de se retirer avec ses troupes, & il fut suivi du reste de l'armée, qui se vit obligée malgré elle de céder à l'ennemi. Agathocle, après l'avoir poursuivie pendant quelque tems, revint sur ses pas, & pilla le camp des Carthaginois. On y trouva vingt mille paires de menottes, dont ils s'étoient fournis, comptant sûrement qu'ils feroient beaucoup de prisonniers. Le fruit de la victoire fut la prise d'un grand nombre de places, & la révolte de plusieurs habitans du païs qui se joignirent au vainqueur.

HANNON, *Hanno*, (*a*) Ἄννων, autre général Carthaginois, ayant mis ses troupes en chemin à travers les terres, l'an 307 avant Jesus-Christ, chercha à surprendre Æschrion, lieutenant d'Archagathe; & tombant sur lui tout d'un coup, il lui tua plus de quatre mille hommes d'infanterie, & environ deux cens cavaliers, entre lesquels se trouva leur commandant même. Il fit aussi un assez grand nombre de prisonniers. Ce combat se donna en Afrique.

HANNON, *Hanno*, (*b*) Ἄννων, autre général Carthaginois, fut envoyé l'an 262 avant Jesus-Christ, au secours d'Annibal, fils de Giscon, qui étoit assiégé par les Romains dans Agrigente. Il partit pour la Sicile avec cinquante mille hommes d'infanterie, six mille chevaux, & soixante éléphans. Il aborda avec ses troupes à Lilybée, d'où il passa à Héraclée. Là vinrent le trouver les habitans d'Herbesse, qui lui promirent de lui livrer la ville, par où passoient tous les convois pour les Romains. En effet, il s'en rendit maître par leur moyen. Depuis ce tems-là, les assiégeans ne furent pas fatigués d'une moindre disette que celle qu'ils faisoient souf-

(*a*) Diod. Sicul. p. 764.

(*b*) Polyb. p. 13. Roll. Hist. Rom. T. II. p. 466. & *suiv.*

frir aux assiégés. Ils furent enfin réduits à une telle extrêmité, qu'ils délibérerent plus d'une fois de lever le siège ; & ils auroient été contraints de le faire, si Hiéron, en tentant toutes sortes de voies, n'eût trouvé le moyen de leur faire passer quelques convois, ce qui les fit un peu respirer.

Hannon, informé que les Romains étoient fort incommodés, & de la famine, & des maladies qui en sont la suite ordinaire, & voyant au contraire ses troupes en bon état, résolut de s'approcher de plus près des ennemis, pour les engager, s'il pouvoit, à un combat. Il partit donc d'Héraclée avec cinquante éléphans & toute son armée, & fit prendre les devans à la cavalerie Numide, après lui avoir donné les instructions nécessaires pour attirer celle des Romains dans une embuscade. Les Numides s'acquitterent exactement de leur commission, & s'approcherent du camp des Consuls d'un air méprisant, & avec une sorte d'insulte. Les Romains ne manquerent pas de sortir aussi-tôt, & de donner sur eux. Les Numides résisterent quelque tems ; puis, étant mis en désordre, ils prennent la fuite, & se retirent précipitamment par le chemin par où ils sçavoient que venoit Hannon. Les Romains les poursuivent vivement, jusqu'à ce qu'ils rencontrent le corps de l'armée. Plus ils s'étoient éloignés du camp, plus ils s'étoient rendu la retraite difficile. Il y en eut beaucoup qui ne purent se sauver, & qui demeurerent sur la place.

Ce succès donnant à Hannon l'espérance de remporter une pleine victoire, il s'empare d'une colline qui n'étoit éloignée du camp des Romains que de quinze cens pas. Cependant, quoique les deux armées fussent si voisines, le combat ne se donna que long-tems après, les deux partis craignant également une bataille qui devoit être décisive pour eux. Les Romains en particulier, étant découragés par l'échec de leur cavalerie, se tenoient renfermés dans leur camp. Mais, quand ils virent que leur crainte abattoit le courage des alliés, & augmentoit au contraire celui des ennemis, ils prirent leur parti, & sortirent en campagne. Alors, Hannon commença à craindre aussi de son côté, & à trainer en longueur. Deux mois se passerent de la sorte, sans qu'il y eût aucune action considérable.

Enfin, sollicité par les vives instances d'Annibal, qui lui marquoit que les assiégés ne pouvoient plus résister à la famine, & que plusieurs passoient chez les ennemis, il résolut de donner la bataille sans plus différer, & convint avec Annibal qu'il feroit dans le même tems une sortie. Les Consuls en étant instruits, affecterent de se tenir

tranquilles dans leur camp. Ce fut une raison pour Hannon de présenter la bataille avec encore plus de fierté. Il s'avançoit tout près de leurs retranchemens, & leur reprochoit avec insulte leur lâche timidité. Les Romains, contens de défendre leur camp, n'engageoient que de petits combats ; ce qui augmentoit toujours la sécurité des Carthaginois, & leur mépris pour l'ennemi. Enfin, un jour qu'Hannon vint à son ordinaire pour attaquer les retranchemens, le consul Postumius fit aussi sortir, selon sa coûtume, quelques troupes pour le repousser simplement, lesquelles le fatiguerent & le harcelerent depuis six heures du matin jusqu'à midi. Alors, comme Hannon se retiroit, le Consul mena toutes ses légions en bon ordre pour tomber sur lui. Quoiqu'il se vît surpris, ne s'attendant plus à la bataille, il combattit avec toute la valeur possible, de sorte que le succès demeura incertain presque jusqu'à la fin du jour. Mais, comme ses troupes avoient déjà beaucoup fatigué avant le combat, sans prendre de nourriture, au lieu que les Romains qui s'y étoient bien préparés en toute maniere, apportoient des forces toutes fraîches & un courage tout neuf, la partie ne fut plus égale. La déroute commença par les soldats mercénaires, qui étoient à la premiere ligne, & qui ne purent soutenir plus long-tems la fatigue d'un combat si désavantageux. Non seulement ils abandonnerent leur poste, mais se jettant avec précipitation au milieu des éléphans & sur la seconde ligne, ils troublerent tous les rangs, & entraînerent tous les autres après eux. L'autre Consul n'eut pas moins de succès de son côté, & il repoussa vivement dans la ville Annibal, qui avoit fait une sortie, & lui tua beaucoup de monde. Le camp des Carthaginois fut pris. Il y eut trois éléphans de blessés, trente de tués, & onze qui tomberent entre les mains des Romains. Les hommes furent taillés en pieces, ou dispersés par la fuite. D'une armée si nombreuse, peu se sauverent à Héraclée avec leur Général.

A la douleur que ressentoit Hannon de sa défaite, se joignit une terrible inquiétude par rapport à la révolte des soldats mercénaires, & surtout des Gaulois, qui se plaignoient avec des cris séditieux de ce qu'on ne leur avoit pas payé quelques mois de solde. Il tâcha de les adoucir par de magnifiques promesses d'un avantage considérable & prompt qu'il songeoit à leur procurer, & il leur dit qu'il avoit une ville voisine dont il étoit sûr de se rendre maître par intelligence, & dont il leur destinoit le pillage, qui les dédommageroit avantageusement de tout

ce qui leur étoit dû. Ils goûterent fort cette proposition, & se croyant déja fort riches, ils lui marquoient beaucoup de reconnoissance de la bonne volonté qu'il avoit pour eux, & se félicitoient mutuellement du butin qu'ils alloient faire. Cependant, Hannon avoit engagé son trésorier à aller trouver le Consul Otacilius comme transfuge, sous prétexte qu'il vouloit éviter de rendre ses comptes à son Général; & à lui donner avis en même tems que la nuit suivante, quatre mille Gaulois avoient ordre de se rendre près de la ville d'Entelle, qu'on devoit leur livrer par trahison; qu'il seroit aisé de les faire tous périr en leur dressant une embuscade. Quoique le Consul ne comptât pas beaucoup sur la parole d'un transfuge, il crut néanmoins ne devoir pas mépriser entièrement cet avis, & il plaça une embuscade à l'endroit qu'on lui indiquoit. Les Gaulois ne manquerent pas de venir à l'heure & au lieu marqués. L'embuscade se leve, les attaque brusquement, & les passe tous au fil de l'épée, mais ils vendirent bien cher leur vie. Ainsi, Hannon eut une double joie, de s'être acquitté de ses dettes à bon marché, & d'avoir fait périr un bon nombre de ses ennemis. Quelle horreur! Hannon justifie bien ici le proverbe appliqué aux Carthaginois. *La foi Punique. Fides Punica.*

Les Carthaginois, mécontens de ce Général, le révoquerent & le condamnerent à une grosse amende.

HANNON, *Hanno*, (*a*) Ἄννων, autre général Carthaginois, commandoit une flotte qu'on envoya contre les Romains, l'an 242 avant Jesus-Christ. Il aborda à l'isle d'Hiéra, parce que son dessein étoit d'approcher d'Eryx, avant que d'être apperçu des Romains, pour y décharger ses vivres & y prendre un renfort de troupes.

Le général Romain, qui se douta bien de ce qu'Hannon vouloit faire, le prévint; & ayant ramassé tout ce qu'il avoit de meilleures troupes, il s'avança vers une petite isle, voisine de l'autre, qu'on appelloit Eguse. Il indiqua le combat pour le lendemain. Dès la pointe du jour il s'y prépara. Malheureusement le vent étoit favorable aux ennemis. Il hésita quelque tems s'il hazarderoit la bataille. Mais, voyant que la flotte Carthaginoise, quand on auroit déchargé les vivres, deviendroit plus légere & plus propre pour l'action, & que d'ailleurs elle seroit considérablement fortifiée par les nouvelles troupes qu'on prendroit à Eryx, il prit son parti sur le champ, & malgré le mauvais

(*a*) Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 183, 184. Hist. Rom. T. II. 565, 566.

tems, il alla attaquer l'ennemi. Le Consul avoit des troupes d'élite, de bons matelots qui avoient été fort exercés, d'excellens vaisseaux construits sur le modele d'une galère qu'on avoit prise quelque tems auparavant sur les ennemis, & qui étoit la plus accomplie qu'on eût jamais vue en ce genre. C'étoit tout le contraire du côté des Carthaginois. Comme depuis quelques années ils s'étoient vu seuls maîtres de la mer, & que les Romains n'osoient paroître devant eux, ils les comptoient pour rien, & se regardoient eux-mêmes comme invincibles. Au premier bruit du mouvement que ceux-ci se donnerent, Carthage avoit mis en mer une flotte, équipée à la hâte, & où tout sentoit la précipitation; soldats & matelots, tous mercénaires, de nouvelle levée, sans expérience, sans courage, sans zele pour la patrie, comme sans intérêt pour la cause commune. Il y parut bien dans le combat. Ils ne purent pas soutenir la première attaque. Cinquante de leurs vaisseaux furent coulés à fond, & soixante-dix furent pris avec tout l'équipage. Le reste, à la faveur d'un vent qui se leva fort à propos pour eux, se retira vers la petite isle, d'où ils étoient partis. Le nombre des prisonniers passa dix mille.

Hannon se retira à Carthage avec ce qu'il avoit pu sauver de vaisseaux. Il y perdit la vie, sort ordinaire des généraux Carthaginois qui avoient mal réussi. Rome n'en usoit pas de la sorte; & sa politique en cela, outre qu'elle convenoit davantage à l'humanité dont les Romains ont toujours fait profession, étoit aussi plus avantageuse à l'État & au bien du service, en laissant aux Généraux qui avoient mal réussi, le tems de réparer, ou leur faute, ou leur malheur.

HANNON, *Hanno*, (a) Ἄννων, autre général Carthaginois, étoit gouverneur d'Afrique, lorsque la guerre des Mercénaires s'alluma dans ce païs. Ayant été envoyé vers ces troupes, qui ne s'étoient soulevées que parce qu'on avoit refusé de les payer, il leur proposa, à cause de l'épuisement où se trouvoit alors la République, de faire quelque remise sur ce qui leur étoit dû, & de se contenter qu'on leur en payât seulement une partie. Cette proposition fut fort mal reçue, & il s'ensuivit une guerre où il y eut bien du sang de répandu.

Hannon, à qui les Carthaginois confierent d'abord le commandement de leur armée, marcha au secours d'Utique, & il y eut un avantage considérable, qui auroit pu être décisif, s'il en avoit sçu profiter. Mais, étant entré dans la ville, & ne songeant qu'à s'y divertir, les

(a) Roll. Hist. Anc. T. I. p. 186. & suiv.

Mercénaires, qui s'étoient retirés sur une hauteur voisine couverte de bois, ayant appris ce qui se passoit, survinrent tout d'un coup, trouverent les soldats débandés de côté & d'autre, prirent & pillerent le camp, & profiterent de tout ce qu'on avoit apporté de Carthage pour le secours des assiégés. Ce ne fut pas la seule faute qu'il commit, & dans de telles conjonctures, les fautes sont bien plus funestes. On mit donc à sa place Amilcar, surnommé Barcas. Il répondit à l'idée qu'on avoit conçue de lui, & commença par faire lever aux séditieux le siege d'Utique. Puis il s'avança contre l'armée qui étoit près de Carthage, en défit une partie, & s'empara de presque tous les postes avantageux qu'elle occupoit. Ces heureux succès ranimerent le courage des Carthaginois.

Cependant, quelque tems après, comme on vit que cette guerre trainoit trop en longueur, on crut à Carthage devoir faire un dernier effort. On arma tout ce qui restoit de jeunesse capable de servir. On envoya Hannon pour collegue à Amilcar, & on députa en même tems trente Sénateurs pour conjurer au nom de la République ces deux chefs, qui jusques-là avoient été brouillés ensemble, d'oublier les querelles passées, & de sacrifier leurs ressentimens au bien de l'État. Ils le firent sur le champ, s'embrasserent mutuellement, & se réconcilierent sincèrement & de bonne foi.

Depuis ce tems là, tout réussit du côté des Carthaginois. Cet Hannon paroît être le même qui suit.

HANNON, *Hanno*, (a) Ἄννων, chef d'une faction qui étoit opposée à celle de la famille d'Annibal, connue sous le nom de faction Barcine.

Asdrubal ayant écrit d'Espagne à Carthage, pour demander qu'on lui envoyât Annibal, qui pouvoit avoir alors vingt-deux ou vingt-trois ans, la chose souffrit d'abord quelque difficulté. Car, quand il s'agit de délibérer dans le Sénat sur la demande d'Asdrubal, la faction de la famille d'Annibal, l'appuya de tout son crédit. D'un autre côté, Hannon, qui, comme nous venons de le dire, étoit chef de la faction opposée, & à qui, d'ailleurs, sa naissance, son mérite, & son zele pour le bien de l'État, donnoient une grande autorité dans les délibérations publiques; Hannon, dis-je, fit tous ses efforts pour retenir Annibal dans la ville. *Il paroît*, dit-il alors, *que la demande d'Asdrubal est juste; & cependant je ne suis pas d'avis*

(a) Tit. Liv. L. XXI. c. 3, 4, 10. L. XXIII. c. 12, 13. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 200, 201, 236, 237. Hist. Rom. T. III. p. 66. & suiv.

qu'on la lui accorde.

Une proposition si bizarre en apparence ayant réveillé l'attention de toute l'assemblée ; » Asdrubal, continua Hannon, » se croyant redevable de toute sa fortune à Amilcar, semble avoir raison, pour lui témoigner sa reconnoissance, de » travailler à l'élevation de son » fils ; mais, il ne nous convient » pas de préférer des vues particulières à l'interêt public. Craignons-nous qu'un fils d'Amilcar n'imite pas assez tôt l'ambition tyrannique de son pere ? Craignons-nous d'être » trop tard les esclaves du fils, » après avoir vu le gendre envahir, après la mort de son » beau-pere, le commandement de nos Armées comme » un bien héréditaire qui lui » appartenoit par droit de succession ? Mon avis est que » nous devons retenir ce jeune » homme dans la ville, pour » lui donner le tems d'apprendre la soumission & l'obéissance qu'il doit aux Loix & » aux Magistrats ; de peur que » cette légere étincelle n'allume un jour quelque grand » incendie ». Les plus gens de bien étoient du sentiment d'Hannon ; mais, comme il arrive d'ordinaire, le plus grand nombre l'emporta sur la plus saine partie.

L'an 218 avant J. C., Annibal ayant entrepris le siege de Sagonte, ville alliée des Romains, on lui envoya de Rome des Ambassadeurs qu'il refusa d'écouter. Ces Ambassadeurs, sur le refus d'Annibal, s'en allerent droit à Carthage, où ils ne réussirent pas mieux qu'à Sagonte. Hannon fut le seul qui parla en leur faveur. On l'écouta sans l'interrompre ; mais, le silence qu'on prêta à son discours fut plutôt un effet de l'autorité que son rang lui donnoit dans l'assemblée, qu'une marque d'approbation & de consentement. » Ce n'est pas d'aujourd'hui, dit-il, messieurs, » que je vous ai avertis de ce » que vous aviez à craindre » de la race d'Amilcar, & que » je vous ai conjurés par les » dieux arbitres & témoins des » traités, de ne point confier le » commandement de vos troupes à quiconque seroit sorti » de cette race odieuse. Les » manes d'Amilcar ne peuvent » demeurer en repos ; & tant » qu'il restera à Carthage quelqu'un du sang & du nom de » Barcas, vous ne devez point » compter sur l'observation des » traités & des alliances. Malgré mes avis, vous avez envoyé dans votre Armée un » jeune ambitieux, qui, brûlant » du désir de régner, ne voit » point d'autre moyen de parvenir à ses fins, que de vivre » entouré de légions, & d'exciter toujours guerre sur » guerre. Par là, vous avez allumé vous-mêmes l'incendie » qui vous consume, au lieu » de travailler à l'éteindre. » Vos troupes assiegent aujourd'hui Sagonte contre la

» foi d'un traité récent ; mais, » bientôt les Armées Romaines » assiégeront Carthage sous la » conduite des mêmes dieux » qui ont vengé contre vous » dans la premiere guerre » le violement des anciens trai- » tés. Quel peut être donc le » motif de votre confiance ? » Ne connoissez-vous pas vos » ennemis ? ne vous connoissez- » vous pas vous-mêmes ? Et ne » savez-vous pas quelle est là » fortune des deux nations ? » Les Romains, avant que de » se déclarer, envoyent, com- » me alliés, & pour l'interêt » de leurs alliés, une ambassa- » de ; & votre important Gé- » néral ne daigne pas admettre » les Ambassadeurs dans son » camp, & leur refuse, con- » tre le droit des gens, une » audience qu'on accorderoit à » ceux d'une nation ennemie. » Traités de la sorte, ils vien- » nent ici vous faire leurs » plaintes, & vous demander » satisfaction. Ils veulent bien » supposer que le conseil pu- » blic de Carthage n'a point de » part à l'outrage ; & en ce cas » ils exigent qu'on leur livre » Annibal, comme le seul cou- » pable. Mais, plus ils font pa- » roître de patience & de re- » tenue dans le commencement, » plus je crains qu'ils ne soient » inexorables, quand ils au- » ront une fois pris les ar- » mes pour se venger. Souve- » nez-vous du Mont Eryx ; » souvenez-vous des isles Ega- » tes. Remettez-vous devant » les yeux les maux que vous » avez soufferts, & les pertes » que vous avez faites pendant » vingt-quatre ans par terre » & par mer. Et vous n'aviez » pas à votre tête un jeune » téméraire comme Annibal ; » mais son pere Amilcar lui- » même, cet autre Mars com- » me l'appellent ses partisans. » Pourquoi donc avez-vous été » vaincus ? C'est que les dieux » vouloient venger l'outrage » que les Romains avoient re- » çu de nous en Italie ; lors- » que, contre les traités, nous » secourûmes Tarente, comme » ils vengeront celui que nous » leur avons fait en Espagne » en assiégeant Sagonte. Oui, » ce sont les dieux qui vous » ont punis ; & quand on au- » roit pu douter dans les com- » mencemens de quel côté » étoit le tort, ils ont voulu » que l'événement, comme un » juge équitable, décidât la » question, en accordant la » victoire au parti qui avoit » la justice de son côté. C'est » contre les murailles de Car- » thage, qu'Annibal fait avan- » cer aujourd'hui ses tours & » ses mantelets. Ce sont les » murailles de Carthage qu'il » bat à coups de bélier. Je sou- » haite que ma prédiction soit » fausse ; mais, je prévois que » les ruines de Sagonte retom- » beront sur nos têtes, & qu'il » nous faudra soutenir contre » les Romains la guerre que » nous aurons entreprise con- » tre ceux de Sagonte. Vous

» voulez donc qu'on livre Annibal aux Romains, dira » quelqu'un? Je sais bien que » l'inimitié qui a toujours été » entre son pere & moi peut » me rendre suspect, & ôter » à mon sentiment une partie » de l'autorité qu'il devroit » avoir dans la Compagnie. » Mais, je ne vous dissimulerai » pas que je me suis réjoui de » la mort d'Amilcar, parce » que, s'il eût vécu plus long-» tems, nous serions déjà aux » prises avec les Romains. A » l'égard de son fils, je le hais » & le déteste comme la furie » & le flambeau de cette guer-» re. Et non seulement je suis » d'avis que, pour expier la » rupture du traité, on le li-» vre aux Romains, comme » ils le demandent; mais, » quand ils ne nous somme-» roient pas de le faire, je » vous conseillerois de le trans-» porter aux extrêmités de la » terre & de la mer, si loin, » que jamais son nom ne pût » frapper nos oreilles, ni sa » présence troubler le repos » de notre République. Mon » sentiment est donc que vous » décerniez trois ambassades. » La premiere, pour aller sur le » champ à Rome, faire satis-» faction au Sénat. La seconde, » pour déclarer à Annibal de » votre part, qu'il ait à reti-» rer ses troupes de devant » Sagonte, & pour le livrer » lui-même entre les mains des » Romains. Vous chargerez la » troisieme de dédommager les » Sagontins des pertes qu'ils » ont faites pendant que leur » ville a été assiégée. «

Presque tous les Sénateurs étoient tellement dans les intérêts d'Annibal, qu'il ne fût pas besoin de longs discours pour répliquer à Hannon. Bien loin qu'on approuvât son avis, on lui reprocha d'avoir parlé contre le fils d'Amilcar avec plus de violence & d'animosité que Valere même chef des Ambassadeurs Romains. Ainsi, on leur répondit en peu de mots, » que ce n'étoit point Annibal, » mais les Habitans de Sagonte, » qui avoient donné lieu à la » guerre; & que les Romains » auroient grand tort, s'ils pré-» féroient les Sagontins aux » Carthaginois leurs anciens » alliés. «

Après la bataille de Cannes, Magon en étant venu porter la nouvelle à Carthage, fit à ce sujet un assez long discours, dont le résultat fut que plus ils avoient d'espérance de terminer bientôt la guerre à leur avantage, plus on devoit faire d'efforts pour envoyer toutes sortes de secours à Annibal; qu'il faisoit la guerre loin de Carthage au milieu du païs ennemi; que la consommation des vivres & de l'argent alloit très-loin; & que tant de batailles n'avoient pu détruire les armées ennemies, sans affoiblir celle du vainqueur. Qu'il falloit donc envoyer des recrues, des vivres, & de l'argent à des soldats qui avoient rendu de si

grands services à la République de Carthage.

Comme ce discours de Magon avoit répandu la joie dans toute l'assemblée, Himilcon, de la faction Barcine, crut avoir trouvé une belle occasion d'insulter Hannon qui étoit le chef de la faction opposée. Ainsi, s'adressant à lui d'un air mocqueur : » Hé bien, » Hannon, dit-il, que pensez- » vous de tout ceci? Etes-vous » encore fâché qu'on ait entre- » pris la guerre contre les Ro- » mains? Voulez-vous encore » qu'on leur livre Annibal? » Parlez; opposez-vous aux » actions de graces qu'on pro- » pose de rendre aux dieux. » Ecoutons, au milieu du sénat » de Carthage, un Sénateur » Romain ».

Hannon, d'un air & d'un ton graves, répondit au discours d'Himilcon en ces termes : » je me serois tu aujourd'hui, » pour ne point troubler, par » un discours qui ne sera peut- » être pas de votre goût, une » joie à laquelle je vois que » tout le monde s'abandonne. » Mais, en ne répondant rien » à un Sénateur qui m'interro- » ge, je donnerois lieu de me » soupçonner ou d'une fierté » mal entendue, ou d'une bas- » sesse servile; ce qui marque- » roit que j'aurois oublié ou » que je parle à un homme li- » bre, ou que moi-même je » le suis. Je réponds donc à » Himilcon, que je n'ai point » cessé d'être mécontent de » cette guerre, & que je ne » cesserai point de me décla- » rer contre votre invincible » Général, que je ne voie la » guerre terminée par un trai- » té dont les conditions soient » supportables; & je regret- » terai toujours l'ancienne » paix, jusqu'à ce qu'on en ait » fait une nouvelle. Les avan- » tages, que Magon vient de » nous étaler, font dès ce mo- » ment grand plaisir à Himil- » con, & aux autres parti- » sans d'Annibal. Ils m'en peu- » vent faire aussi, & je suis » très-disposé à m'en réjouir » comme eux, parce que ces » heureux succès, si nous vou- » lons en profiter, peuvent » nous procurer des condi- » tions de paix plus favora- » bles. Mais, si nous laissons » passer une si heureuse con- » joncture, où nous pouvons » paroître donner la paix plu- » tôt que la recevoir, je crains » fort que cette joie, qui main- » tenant nous transporte, ne » nous échappe bientôt, & ne » se réduise à rien. Car, enfin, » que sont après tout ces suc- » cès si vantés, & à quoi se » terminent-ils? J'ai taillé en » pièces les armées des enne- » mis; envoyez-moi des sol- » dats. Que demanderiez-vous » donc, si vous aviez été » vaincu? je me suis emparé » de deux camps des ennemis, » remplis apparemment de bu- » tin & de toute sorte de pro- » visions; envoyez-moi des » vivres & de l'argent. Que de-

» manderiez-vous autre chose, » si vous aviez vous-même per- » du votre camp ? mais, afin » que je ne sois pas ici le seul » qu'on mette sur la selette, » (car il me semble que j'ai » autant de droit d'interroger » Himilcon, qu'il en a de me » faire des questions) que lui, » ou Magon, me réponde. La » défaite de Cannes a détruit » l'Empire Romain, dites-vous, » & toute l'Italie est soulevée » contre eux. Dites-nous donc, » si, parmi les peuples du nom » Latin, il y en a quelqu'un » qui ait pris votre parti ; & si » de tous les Citoyens qui com- » posent les trente-cinq Tri- » bus de Rome, il s'en est trou- » vé un seul qui ait déserté ? » Magon ayant répondu que ni l'un ni l'autre n'étoit arrivé ; » Nous avons donc encore, re- » pliqua-t-il, un très-grand » nombre d'ennemis sur les » bras. Dites au moins, quelle » est la disposition des ennemis » qui nous restent, & s'ils » conservent quelque espéran- » ce ? Magon ayant répondu » qu'il n'en savoit rien ; Il n'y » a cependant rien de si aisé à » savoir, reprit Hannon. » Avez-vous appris que l'on » ait parlé dans le sénat de Ro- » me de demander la paix ? » Les Romains ont-ils envoyé » des Ambassadeurs à Annibal, » pour en traiter ? Magon ayant » répondu que non : Nous avons » donc la guerre aussi entière » que le jour qu'Annibal passa » en Italie, repliqua Hannon. » Il y en a plusieurs parmi » nous, qui se souviennent des » vicissitudes de la premiere » guerre. Nos affaires ne furent » jamais en un meilleur état ni » par terre ni par mer, qu'el- » les l'étoient avant le consu- » lat de C. Lutatius & d'Aulus » Postumius. C'est sous ce con- » sulat même que nous fûmes » vaincus aux isles Egates. Si » la fortune vient aujourd'hui » à changer (plaise aux dieux » d'en détourner le présage) » avons-nous lieu d'espérer que » nous aurons la paix quand » nous serons vaincus, pendant » que personne ne nous l'offre » à présent que nous sommes » victorieux ? Pour moi, s'il » s'agissoit, ou de donner la » paix aux Romains, ou de la » recevoir d'eux, je sais ce » que j'aurois à dire. Mais, si » vous me consultez sur les » propositions de Magon, voi- » ci quel est mon sentiment : » Ou Annibal est victorieux, » & en ce cas il n'a pas besoin » de secours ; ou il nous trom- » pe par de vaines espérances, » & pour lors il mérite encore » moins d'être écouté ».

Le discours d'Hannon ne fit pas beaucoup d'impression sur les esprits. Ils étoient trop préoccupés de la joie qu'inspire la victoire, pour rien écouter de ce qui pouvoit l'altérer. D'ailleurs, la haine qui avoit toujours divisé la famille d'Annibal & la sienne, le rendoit suspect ; outre qu'ils étoient persuadés, que, pour peu qu'ils

fissent d'efforts, ils verroient incessamment la guerre terminée à leur avantage. C'est pourquoi, d'un consentement unanime, il fut résolu que l'on enverroit à Annibal un renfort de quatre mille Numides, quarante Eléphans, & une grande somme d'argent.

HANNON, *Hanno*, (a) Ἄννων, autre Général Carthaginois, fils de Bomilcar, contribua beaucoup à faciliter le passage du Rhône à l'armée d'Annibal. Ce Général avoit bien tout ce qui lui étoit nécessaire pour passer le fleuve; mais, le grand nombre des ennemis, tant infanterie que cavalerie, qui gardoient l'autre bord, l'embarrassoit. Pour lever cet obstacle, il ordonna à Hannon fils de Bomilcar, de partir à la premiere veille de la nuit avec une partie de l'armée, de remonter vers la source du Rhône pendant un jour entier, de le passer ensuite le plus secrétement qu'il pourroit, au premier endroit facile, & afin de faire faire à ses gens un long circuit, en s'approchant des ennemis, pour les venir attaquer en queue, quand il en seroit tems, des Gaulois qu'il lui donna pour guides, lui firent faire une marche d'environ vingt-cinq milles; au bout de laquelle ils lui montrerent un passage au dessus d'une petite isle que forme le fleuve en se partageant; ce qui fait qu'en cet endroit il est moins profond & plus aisé à traverser. Là ils coupèrent du bois, & construisirent à la hâte des bateaux, avec lesquels ils passerent hommes, chevaux, armes & bagages. Les Espagnols sans faire tant de façon, ayant mis leurs habillemens dans des outres, s'étendirent sur leurs boucliers, & se rendirent ainsi à l'autre bord. A l'égard des troupes qu'Hannon conduisoit, ayant passé le fleuve sur des radeaux, elles camperent sur le bord, & y resterent un jour entier, pour se délasser des fatigues d'une marche nocturne, & du travail qui l'avoit suivie; leur Chef étant très-attentif à bien exécuter les ordres d'Annibal. Le lendemain ils partirent de ce lieu, & firent connoître à Annibal, par le moyen d'une épaisse fumée, qu'ils élevèrent en l'air, qu'ils étoient passés, & qu'ils approchoient. Ce Général, pour profiter de l'occasion, donna aussi-tôt ordre aux siens de se mettre dans l'eau. L'infanterie avoit déja préparé les barques dont elle avoit besoin. Les vaisseaux d'une plus grande masse transportoient les Cavaliers, tandis que leurs chevaux, qu'ils tiroient par la bride du haut de la pouppe, nâgeoient à côté. Et cette espece de flotte rompant l'impétuosité du courant, facilitoit la traverse des petites barques qui passoient au dessous. Annibal avoit pris la précaution

(a) Tit. Liv. L. XXI. c. 27, 28.

d'embarquer d'autres chevaux tout bridés & tout équipés, pour être en état d'agir dès qu'ils seroient arrivés à la rive opposée.

Les Gaulois les reçurent avec beaucoup de fierté, dès qu'ils se présenterent pour gagner le rivage. Poussant des hurlemens & des cris épouvantables, accompagnés d'une espece de chant, selon leur coutume, ils frappoient de leurs boucliers sur leurs casques, & menaçoient de loin les Carthaginois, en leur présentant leurs javelots, qu'ils faisoient briller à leurs yeux. Mais, malgré ces bravades, ils étoient effrayés euxmêmes du grand nombre de barques qu'ils avoient en face, du bruit horrible des flots, & des cris divers des nautonniers, & des soldats, tant de ceux qui faisoient de grands efforts, pour surmonter la rapidité de l'eau, que de ceux qui, de l'autre bord, animoient leurs compagnons. Ils étoient déjà assez embarrassés de leur figure, lorsqu'ils entendirent les cris menaçans des soldats d'Hannon, qui s'étoient déjà emparés de leur camp, & qui venoient fondre sur eux par derriere ; dans le même tems qu'une multitude beaucoup plus grande les pressoit par devant, à mesure que les soldats sortoient en foule de leurs barques. Les Gaulois, voyant qu'au lieu de repousser les Carthaginois, ils étoient eux mêmes accablés de toutes parts, prirent le parti de se retirer chacun de leur côté dans leurs villages & dans leurs bourgs, avec beaucoup de tumulte & d'effroi. Annibal fit passer tout à son aise le reste de ses troupes, & se campa de l'autre côté du Rhône, bien persuadé qu'il n'avoit plus rien à craindre de la mauvaise volonté des Gaulois.

HANNON, *Hanno*, (a) Ἄννων, autre Général Carthaginois, fut établi par Annibal Gouverneur de la partie de l'Espagne située en deçà de l'Hebre, & il étoit sur-tout chargé de la maintenir dans les intérêts des Carthaginois. Cn. Cornélius Scipion, étant arrivé dans le païs, commença par gagner les Lusitaniens, & continuant de proche en proche jusqu'à l'Hebre, il fit déclarer tous les Habitans de ces cantons pour les Romains, en les obligeant à renouveller les anciennes alliances, ou à en contracter de nouvelles. L'idée, qu'il laissa par-tout de sa bonté & de sa clémence, lui attira l'amitié non seulement des peuples maritimes, mais encore des nations les plus féroces qui demeuroient au milieu des terres & sur les montagnes, & qui bien loin de s'opposer à ses entreprises, unirent leurs armes avec les siennes. Hannon, pour arrêter les

(a) Tit. Liv. L. XXI, c. 60.

progrès des Romains, & ne pas attendre que tout le païs fût déclaré pour eux, alla camper à leur vue, leur présenta la bataille. Scipion l'accepta avec joie, & la victoire lui coûta peu. Il tua aux ennemis six mille hommes, prit le Général lui-même, avec quelques-uns des principaux officiers, & fit deux mille prisonniers, avec ceux qui étoient restés à la garde du camp; dont il se rendit aussi maître.

HANNON, *Hanno*, Ἄννων, (a) autre Général Carthaginois, fut défait par Tib. Sempronius Longus auprès de Grumentum dans la Lucanie, l'an 215 avant J. C. Il perdit dans cette rencontre plus de deux mille hommes, avec quarante-un étendards. Obligé de quitter la Lucanie, il se retira dans le païs des Bruttiens. Mais, il en sortit bientôt après, pour marcher du côté de Nole, ville qui étoit fort attachée au parti des Romains. Dans une conversation particulière qu'il eut avec deux députés de cette ville, il leur fit beaucoup valoir la valeur & la bonne fortune d'Annibal, pendant que les Romains voyoient tous les jours diminuer leur réputation avec leurs forces. Il ajouta que quand il y auroit entre les deux partis une égalité qui ne s'y trouvoit plus, il suffiroit d'avoir éprouvé la dureté du joug des Romains, & de connoître la douceur & la clémence dont Annibal avoit usé envers tous les prisonniers Italiens qu'il avoit faits, pour préférer l'alliance de Carthage à celle de Rome; que quand les deux Consuls seroient aux portes de Nole avec leurs deux Armées; ils ne seroient pas plus en état de résister à Annibal qu'ils ne l'avoient été à Cannes; bien loin qu'un seul Prêteur, avec un petit nombre de soldats nouvellement levés, pût défendre cette ville contre lui; qu'il leur importoit plus qu'à Annibal, que Nole fût remise à ce Général par composition, plutôt que d'être réduite par la force; qu'ils ne devoient pas douter qu'il ne s'en rendît maître, comme il avoit fait de Capoue & de Nucerie; & qu'étant placés entre ces deux villes, ils connoissoient mieux que personne la différence qu'il y avoit entre le sort de l'une & celui de l'autre; qu'il ne vouloit pas leur présager les maux dont leur patrie étoit menacée, si elle se laissoit forcer; qu'il aimoit mieux leur promettre que s'ils livroient M. Claudius Marcellus & sa garnison à Annibal, ils seroient eux-mêmes les maîtres & les arbitres des conditions du traité d'alliance, qui se feroit entre eux & ce Général.

Hérennius Bassus, l'un des

(a) Tit. Liv. L. XXIII. c. 37, 43, 44. L. XXIV. c. 1, 2, 3, 14. *& seq.* L. XXV. c. 13. *& seq.* XXVII. c. 42. Roll. Hist. Rom. T. III. p. 347. *& suiv.*

députés, répondit à Hannon, qu'il y avoit depuis plusieurs années entre ceux de Nole & les Romains, une alliance dont les deux nations s'étoient toujours bien trouvées jusqu'à ce jour ; que si les mauvais succès des Romains avoient été capables d'engager ses compatriotes à changer de parti, ils n'auroient pas attendu si tard ; & que s'ils avoient eu dessein de se livrer à Annibal, ils n'auroient pas appellé dans leur ville M. Claudius Marcellus avec ses troupes ; qu'enfin ils étoient dans la résolution de vivre ou de mourir, avec ceux qui étoient venus pour les défendre. Cette entrevue fit perdre aux Carthaginois l'espérance de se rendre maîtres de Nole par composition. Mais, la force ouverte ne leur ayant pas mieux réussi, ils se virent obligés de se retirer de devant cette place.

Hannon revint dans le païs des Bruttiens ; & dès qu'il y fut arrivé, il songea à attirer dans son parti les villes Grecques qui demeuroient attachées à celui des Romains. L'année suivante, il partit de ce païs pour s'approcher de Bénévent, & précisément dans le même tems Tib. Gracchus étoit en marche pour s'approcher aussi de cette même ville. Ce dernier y entra ; mais, ayant appris qu'Hannon étoit campé à trois milles de là sur les bords du Calore, & qu'il faisoit le dégat dans les campagnes voisines, il sortit aussi de Bénévent ; & s'étant campé environ à mille pas de l'ennemi, il assembla ses soldats pour les haranguer. La plupart étoient des esclaves, qui, depuis deux ans entiers, aimoient mieux mériter leur liberté par des actions, que de la demander par des paroles. Le lendemain, dès qu'on eut donné le signal avec le son de la trompette, ils s'assemblerent les premiers au tour de la tente de Tib. Gracchus, & ce Général les rangea en bataille au lever du soleil. Les Carthaginois ne refuserent pas la partie. Leur armée étoit composée de dix-sept mille hommes d'infanterie, la plûpart Bruttiens, ou Lucaniens ; & de douze cens cavaliers, tous Numides & Maures, excepté un petit nombre d'Italiens qui y étoient mêlés. On combattit long-tems, & avec beaucoup de chaleur. Pendant quatre heures la victoire demeura incertaine entre les deux partis. Rien n'embarrassoit davantage les Romains, que les têtes des ennemis dont ils vouloient s'assurer, parcequ'on y avoit attaché leur liberté ; car, à mesure qu'un soldat avoit bravement tué un ennemi, il perdoit d'abord un tems considérable à lui couper la tête au milieu du tumulte & du désordre ; & quand il en étoit enfin venu à bout, la nécessité de la tenir & de la garder, occupant une de ses mains, le mettoit hors d'état de combattre ; en sorte que les plus braves ne prenant plus de part à ce qui se

qués & reconnus par leurs maîtres dans l'espace de trente jours.

Deux ans après, c'est-à-dire, l'an 212 avant J. C., Hannon étoit encore dans le païs des Bruttiens. En ce tems-là, il reçut ordre d'Annibal de passer dans la Campanie, & d'avoir soin que les Campaniens ne manquassent point de vivres. Hannon étant parti du païs des Bruttiens avec ses Troupes, eut grand soin d'éviter la rencontre des Consuls, qui étoient dans le Samnium; & lorsqu'il se vit près de Bénévent, il campa à trois milles de cette ville, sur un lieu élevé. Il se fit apporter les bleds qu'on avoit serrés pendant l'été dans les greniers des nations voisines, qui étoient alliées des Carthaginois, en leur donnant des escortes, afin qu'on le transportât sûrement. Ensuite, il envoya avertir les Campaniens du jour où ils devoient venir enlever ces provisions, leur ordonnant de ramasser de toutes parts dans la campagne, le plus de voitures & de bêtes de charge qu'il seroit possible. Mais, les Campaniens firent paroître en cette occasion leur paresse & leur négligence ordinaires. Ils n'envoyerent qu'environ quatre cens charettes, avec un petit nombre de bêtes de somme; ce qui fit qu'Hannon les réprimanda fortement, & leur dit que la famine réveilloit les bêtes mêmes, toutes dépourvues de raison qu'elles étoient; au lieu que le soin de leur propre vie n'avoit pu les tirer de leur assoupissement & de leur indolence naturelle. Il leur indiqua un autre jour, auquel il leur recommanda de venir prendre du bled avec un plus grand nombre de voitures.

Ceux de Bénévent, ayant été informés de ces allées & venues, envoyerent aussitôt des députés au camp de Bovianum, pour en donner avis aux Consuls. Lorsqu'ils eurent appris ce qui se passoit entre Hannon & les Campaniens, ils convinrent que l'un des deux passeroit avec son armée dans la Campanie. Le Consul, à qui le sort avoit fait tomber cette commission, étant parti pendant la nuit, entra dans Bénévent chemin faisant, pour examiner de près la vérité des faits. Là, il sçut qu'Hannon, avec une partie de ses Troupes, étoit allé faire des levées de bleds dans la campagne; qu'il avoit chargé son Questeur d'en distribuer aux Campaniens; qu'une foule de gens sans armes & sans précaution avoit amené deux mille chariots dans le camp de ce Général, & que tout s'y passoit avec tant de désordre & si peu de discipline, que les païsans des environs étant mêlés confusément avec les soldats, on n'y voyoit rien qui ressemblât à un camp ou à une armée. Le Consul, bien instruit de toutes ces particularités, sçut si bien en profiter, qu'étant allé attaquer le camp des Carthaginois, il le

força, y tua six mille hommes, & en fit un plus grand nombre de prisonniers. Hannon, de Cominium où il avoit appris la défaite de ses gens, s'enfuit de nouveau dans le païs des Bruttiens avec un petit nombre de fourrageurs, qu'il avoit par hazard avec lui. Ce Général commanda depuis dans le païs des Métapontins.

HANNON, *Hanno*, (a) Ἄννων, autre Général Carthaginois, commandoit dans Agrigente, lorsque le consul M. Valérius Lævinus conduisit ses légions contre cette place, l'an 210 avant J. C.

La plus grande ressource des Carthaginois étoit dans les Numides & dans leur chef, nommé Mutines. Cet Officier, parcourant toute la Sicile avec ses troupes, faisoit un butin considérable sur les alliés des Romains; & il n'étoit pas possible, ni de lui fermer le chemin d'Agrigente, quand il vouloit y rentrer, ni de l'empêcher d'en sortir, toutes les fois qu'il avoit envie d'aller piller la campagne. La gloire, que Mutines avoit acquise par ses heureux succès, ayant fait tort à la réputation d'Hannon, excita contre lui la jalousie & la haine de ce Général, qui, ne pouvant plus apprendre sans chagrin les avantages qu'il continuoit de remporter sur les ennemis, lui ôta sa charge, pour la donner au jeune Hannon son fils, persuadé qu'il cesseroit d'être estimé des Numides, dès qu'il n'auroit plus d'autorité sur eux. Mais, l'événement ne répondit pas à ses espérances; car, il se rendit odieux en se vengeant, au lieu que Mutines fut encore plus aimé & plus estimé des Numides qu'auparavant.

Au reste, ce dernier ne put supporter l'affront qu'il avoit reçu, de sorte qu'il envoya secretement un courrier à M. Valérius Lævinus, pour traiter avec lui de la reddition d'Agrigente. Lorsqu'ils furent convenus des conditions, & de la maniere dont la place devoit être remise aux Romains, les Numides s'emparerent de la porte qui donnoit du côté de la mer; & ayant tué, ou chassé ceux qui la gardoient, ils introduisirent dans la ville un corps d'ennemis, qui s'étoient rendus exprès de ce côté-là. Ils s'avançoient déjà vers le milieu de la ville, & jusques dans la place publique en ordre de bataille, lorsqu'Hannon, attiré par le tumulte qu'ils causoient, mais qu'il attribuoit à la mutinerie des Numides, qui s'étoient déjà soulevés plus d'une fois, accourut pour appaiser la sédition. Alors, ayant apperçu une multitude supérieure en nombre à celle des Numides, & discernant de plus près le langage des Romains, qui ne lui étoit pas inconnu, il prit le parti de fuir; & étant sorti de

(a) Tit. Liv. L. XXVI. c. 40.

la ville par la porte opposée à ce quartier, avec Epicyde, ils se rendirent l'un & l'autre sur le bord de la mer. Là ayant trouvé, heureusement pour eux, une petite barque, ils s'embarquerent dessus pour passer en Afrique, abandonnant aux Romains la possession de la Sicile, qu'ils leur disputoient depuis tant d'années.

HANNON, *Hanno*, (*a*) Ἄννων, autre général Carthaginois, fut envoyé en Espagne, l'an 207 avant Jesus-Christ, pour prendre la place d'Asdrubal, fils d'Amilcar. Dès qu'il y fut arrivé, il entra dans la Celtibérie, où il se vit bientôt à la tête d'une puissante armée; ce qui obligea Scipion d'envoyer contre lui M. Silanus, avec dix mille hommes d'infanterie & cinq cens cavaliers. M. Silanus fit tant de diligence, malgré la difficulté des chemins & des défilés qu'il lui fallut souvent passer, dans un païs qui étoit presque par-tout couvert de bois, que conduit par quelques transfuges Celtibériens, il se trouva à la vue des ennemis, avant qu'ils eussent appris le bruit de sa marche; bien loin qu'on eût eu le tems de leur envoyer des courriers pour les en avertir. Le combat s'étant engagé, les Carthaginois furent vaincus; & Hannon fait prisonnier, ainsi qu'un grand nombre des siens. Ce Général fut ensuite conduit à Rome avec les plus considérables d'entre les Carthaginois.

HANNON, *Hanno*, (*b*) Ἄννων, autre général Carthaginois. Ce Général, étant parti de Gades, par ordre de Magon, avec une petite troupe d'Africains, à force de solliciter les Espagnols, assembla auprès du fleuve Bétis, un corps d'environ quatre mille hommes. Mais, L. Marcius s'étant emparé de son camp, il s'enfuit au milieu du tumulte; & après avoir perdu la plus grande partie de ses soldats à l'attaque du camp, ou dans la fuite, il eut bien de la peine à échapper luimême, avec un petit nombre des siens, à la cavalerie des vainqueurs, qui les poursuivit pendant long-tems dans la plaine. Cela arriva l'an 206 avant Jesus-Christ.

HANNON, *Hanno*, Ἄννων, (*c*) autre général Carthaginois, étoit un jeune homme d'une naissance distinguée. Il commandoit un corps de cavalerie, l'an 204 avant Jesus-Christ. En étant venu aux mains avec des fourrageurs Romains, il fut défait, & tué dans la fuite.

HANNON, *Hanno*, (*d*) Ἄννων, autre général Carthaginois, étoit fils d'Amilcar. Il commandoit aussi un corps de cavalerie, l'an 204 avant Jesus-Christ.

Comme ce Général, avec la

(*a*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 1. *& seq.*
(*b*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 30.
(*c*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 29.
(*d*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 34, 35. Roll. Hist. Rom. T. IV. p. 11, 12.

cavalerie qu'on lui avoit donnée, bien loin de pouvoir attaquer les ennemis, n'étoit pas même en état de les empêcher de piller la campagne, son premier soin fut de faire des levées pour augmenter le nombre de ses cavaliers. Et sans rejetter ceux des autres nations, il enrôla le plus qu'il put de Numides, qui étoient les meilleurs hommes de cheval qu'il y eût en Afrique. Il étoit à la tête d'environ quatre mille cavaliers, lorsqu'il s'enferma dans la ville de Salera, à quinze milles du camp des Romains. Quand Scipion l'eut appris: » Quoi, dit-il, de la cavale» rie à couvert dans une ville » pendant l'été? Fût-elle beau» coup plus nombreuse, je m'en » mets peu en peine, tant qu'elle » sera commandée par un tel » Chef.« Alors, croyant devoir agir avec d'autant plus de vigueur & de diligence, que les ennemis faisoient paroître plus de nonchalance & de lenteur, il ordonna à Masinissa d'aller caracoller jusqu'aux portes de Salera, pour attirer les ennemis au combat, lui recommandant de se retirer au petit pas, dès que les ennemis seroient sortis de leurs murailles, & qu'il ne seroit plus en état de leur résister; qu'il viendroit le secourir quand il le faudroit. Il ne différa que le tems dont il crut que Masinissa avoit besoin pour engager les ennemis au combat; & aussi-tôt il s'avança avec la cavalerie Romaine, à la faveur des collines qui couvroient fort à propos le chemin qu'il suivoit. Masinissa, selon les ordres qu'il avoit reçus, tantôt en attaquant hardiment les ennemis jusqu'à leurs portes, tantôt en fuyant devant eux avec une crainte apparente, fit si bien qu'Hannon, dont l'audace étoit augmentée par la fausse épouvante des Romains, sortit de la ville pour le charger. Mais, il n'étoit pas peu embarrassé, forçant les uns, encore tout endormis & pleins de vin, à prendre leurs armes & à brider leurs chevaux; tandis qu'il arrêtoit les autres qui sortoient confusément par toutes les portes, sans ordre & sans drapeaux. Masinissa reçut avec courage ceux qui se jetterent hors des portes les premiers, en petit nombre & sans précaution. Un moment après, il en sortit une foule, qui rendit le combat égal entre les deux partis. Enfin, lorsque tous les cavaliers d'Hannon furent en état d'agir, il se trouva le plus foible. Il ne prit pourtant pas la fuite avec précipitation; mais, lâchant pied peu à peu, il se battit en retraite, & les attira jusqu'aux collines qui cachoient la cavalerie Romaine. Alors, les gens de Scipion qui étoient frais, aussi bien que leurs chevaux, parurent, & entourerent Hannon & ses Africains, qui s'étoient bien fatigués à force de combattre Masinissa, ou de le poursuivre. Masinissa, de son côté, en faisant volte face, revint au combat. Hannon

fut tué sur la place, avec environ mille cavaliers qui faisoient son avant-garde, ayant été coupés par les Romains, & mis par-là hors d'état de se sauver. Tous les autres effrayés sur-tout de la perte de leur chef, s'enfuirent à bride abattue. Mais, les vainqueurs les poursuivirent pendant plus de dix lieues, & en prirent ou tuerent encore près de deux mille. Les vaincus avouoient eux-mêmes qu'il avoit été tué dans cette action deux cens cavaliers Carthaginois, des plus illustres par leurs richesses & leur naissance.

Tous les Auteurs, dit Tite-Live, n'ont pas parlé de ces deux Hannons, [celui de cet article & celui de l'article précédent], défaits & tués l'un après l'autre, dans deux combats de cavalerie où ils commandoient. Quelques-uns ont craint apparemment de faire une méprise, en racontant deux fois le même fait. Pour Célius & Valérius, ils ne font même Hannon que prisonnier.

HANNON, *Hanno*, (*a*) Ἄννων, autre général Carthaginois, qui ayant apprivoisé un lion, lui faisoit porter une partie de son bagage, ce qui fut cause de sa disgrace; car, les Carthaginois en tirerent un mauvais augure; & dans la pensée que rien n'étoit impossible à un homme qui avoit dompté un animal si féroce, ils craignirent qu'il n'aspirât un jour à la tyrannie; c'est pourquoi, ils le condamnerent à un exil perpétuel, dans lequel il passa le reste de ses jours à cultiver la terre.

HANNON, *Hanno*, (*b*) Ἄννων, voulut passer pour un Dieu. Pour réussir dans son dessein, il apprit à plusieurs sortes d'oiseaux à prononcer ces paroles; *Hannon est un Dieu.* Puis, il leur donna la liberté, pour aller répandre cette nouvelle dans le païs. Mais, ces oiseaux reprirent leur chant naturel, & Hannon fut frustré de son espérance.

HANNON, *Hanno*, (*c*) Ἄννων, fils & successeur de Naas, roi des Ammonites, ami & allié de David. Après la mort de ce Prince, David envoya des Ambassadeurs à Hannon, pour lui témoigner la part qu'il prenoit à son affliction, & l'assurer de la continuation de l'amitié qu'il avoit eue avec le Roi son pere. Mais, les pricipaux de la cour d'Hannon par une défiance très-injurieuse à David, s'imaginerent que cette ambassade n'étoit qu'un prétexte pour reconnoître l'état de leurs forces, & dirent à leur nouveau Roi, qu'il ne pouvoit, sans se mettre en grand péril,

(*a*) Plin. T. I. p. 445. Ælian. Hist. Animal. L. V. c. 39..

(*b*) Ælian. Hist. Variar. L. XIV. c. 32.

(*c*) Reg. L. II. c. 10. v. 1. *&* *seq.* c. 11. v. 1. c. 12. v. 1. *&* *seq.* Paral. L. I. c. 19. v. 1. *&* *seq.* c. 20. v. 1. *&* *seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 223. *&* *seq.*

ajoûter foi aux paroles du roi des Israëlites. Ce Prince, se laissant aller à un si mauvais conseil, fit raser la moitié de la barbe à ces Ambassadeurs, & couper la moitié de leurs habits; & une action si outrageuse fut la seule réponse qu'il leur rendit. David, outré d'une telle injure qui violoit même le droit des gens, déclara hautement qu'il s'en vengeroit par les armes; & l'appréhension que les Ammonites en eurent, fit qu'ils se préparerent à la guerre. Leur Roi envoya des Ambassadeurs à Syrus, roi de Mésopotamie avec mille talens, pour l'obliger à l'assister. Le roi Zoba se joignit à lui; & ces deux Princes joints ensemble, amenerent à Hannon vingt mille hommes de pied. Deux autres Rois, l'un de Micha, & l'autre nommé Isboth, lui amenerent aussi vingt-deux mille hommes.

Ces grands préparatifs des Ammonites, & la jonction de tant de Rois, n'étonnerent point David, parce que la guerre qu'il entreprenoit pour tirer raison d'un si grand outrage, ne pouvoit être plus juste. Il envoya contre eux ses meilleures troupes sous la conduite de Joab, qui sans perdre de tems alla assiéger la capitale de leur païs, nommée Rabath. Les ennemis sortirent de la ville pour le combattre, & séparerent leurs forces en deux. Les Auxiliaires prirent leur champ de bataille dans une plaine; & les troupes des Ammonites prirent le leur près de leurs murailles à l'opposite des Israëlites. Joab sépara aussi son armée en deux, marcha avec des troupes choisies contre ces Rois, venus au secours de Hannon, donna le reste à commander à Abisaï, pour l'opposer aux Ammonites, avec ordre de le secourir s'il étoit repoussé, de même que lui le secourroit, s'il ne se trouvoit pas assez fort pour résister aux Ammonites; & il l'exhorta à combattre si vaillamment, qu'on ne pût lui reprocher d'avoir reculé. Ces Rois étrangers soutinrent avec beaucoup de vigueur les premiers efforts de Joab; mais enfin, après avoir perdu grand nombre des leurs, ils prirent la fuite. Les Ammonites les voyant défaits, n'oserent en venir aux mains avec Abisaï; ils rentrerent dans leur ville, & Joab s'en retourna victorieux trouver le Roi à Jerusalem.

Quoique cette perte eût fait connoître aux Ammonites leur foiblesse, ils n'en devinrent pas plus sages, & ne purent se résoudre à demeurer en repos. Ils envoyerent vers Calama, roi des Syriens, qui demeuroient au delà de l'Euphrate pour prendre de ses troupes à leur solde; & il leur envoya quatre-vingt mille hommes de pied, & dix mille chevaux, commandés par Sobac son Lieutenant-général. David, voyant que ses ennemis étoient si forts, ne voulut pas faire la guerre par

ses Lieutenans ; mais, il résolut d'y aller en personne. Ainsi, il passa le Jourdain, marcha contre eux, leur donna bataille, les vainquit, tua sur la place quarante mille homme de pied, & sept mille hommes de cheval ; & Sobac, leur Général, y reçut une blessure dont il mourut. Une si glorieuse victoire abattit l'orgueil des Mésopotamiens ; & ils envoyerent des Ambassadeurs à David avec des présens, pour lui demander la paix. Ainsi, comme l'hiver approchoit, il s'en retourna à Jérusalem, & aussi-tôt que le printems fut venu, il envoya Joab continuer la guerre aux Ammonites. Il ravagea tout leur pais, & assiégea une seconde fois Rabath leur capitale.

Ce fut pendant ce siège que David tomba dans l'adultere avec Bersabée, & qu'il fit tuer Urie son mari, par le glaive des enfans d'Ammon. Joab cependant pressoit Rabath de près. Il rompit les aquéducs, qui conduisoient de l'eau dans la ville, & empêcha d'y apporter des vivres. Ainsi, les habitans se trouverent pressés en même tems de la faim & de la soif, parce qu'il ne leur restoit qu'un puits qui ne pouvoit pas à beaucoup près leur suffire. Alors, il écrivit au Roi pour le prier de venir dans son armée, afin d'avoir lui-même l'honneur de prendre & d'exterminer cette ville. David loua son affection & sa fidélité, alla au siège, mena encore d'autres troupes, emporta la place de force, & en donna le pillage à ses soldats. Le butin fut très-grand ; & il se contenta de prendre pour lui la couronne d'or du roi des Ammonites, qui pesoit un talent, & étoit enrichie de quantité de pierres précieuses, au milieu desquelles éclatoit une Sardoine de très-grand prix ; & il porta souvent depuis cette couronne. Il fit mourir tous les habitans par divers tourmens, sans en épargner un seul ; & il ne traita pas plus doucement les autres villes du même païs, qu'il prit encore de force.

HANUN, *Hanun*, Ἀνοὺν, (*a*) contribua à la construction de la porte de la vallée, après le retour de la captivité de Babylone, du tems de Néhémie.

HAPHAM, *Hapham*, (*b*) Ἀπφὶν, de la tribu de Benjamin, étoit fils de Hir.

HAPHARAÏM, *Hapharaïm*, Ἀγὶν, (*c*) ville de Palestine dans la tribu d'Issachar. Eusebe dit que de son tems il y avoit un lieu nommé Apharaïm, à six milles de Légion, vers le septentrion.

HAPHÉ, Ἀφὴ. (*d*) Les Athletes étoient dans l'usage de se couvrir de poussière ; & le but qu'ils se proposoient en cela, c'étoit de donner plus de

(*a*) Esdr. L. II. c. 3. v. 13.
(*b*) Paral. L. I. c. 7. v. 12.
(*c*) Josu. c. 19. v. 19.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 230.

prise à leurs antagonistes. Cette poussière palestrique en recevoit le nom d'ἀφὴ, qui veut dire attouchement, *contrectatio*, & qui vient d'ἅπτομαι ; d'où pourroit bien être dérivé notre mot François *happer*. C'est pourquoi, Martial, parlant d'une femme qui s'exerçoit à la lutte, dit: *Flavescit haphe*; elle jaunit de poussière ; & Séneque : *A ceromate nos haphe excepit.* » Après » nous être huilé, nous nous » couvrîmes de poussière. «

HAPHSIBA, *Haphsiba*, (*a*) Ἀψιβὰ, fut mere de Manassé, roi de Juda.

HAPPHIM, *Happhim*, (*b*) Ἀπφὶν, un des fils de Machir.

HAR, *Har*, ou Zio, second mois de l'année sacrée des Hébreux, & le septième de leur année civile. C'étoit la lune d'Avril.

HARAD, *Harad*, Ἀράδ, (*c*) nom d'une fontaine de Palestine. Elle étoit dans le grand champ, au pied du mont Gelboé.

HARAN, *Haran*, ville de Mésopotamie, qu'on croit être la même que Carrhes. *Voyez* Carrhes.

HARAN, *Haran*, Ἀρὰν, (*d*) fils de Caleb & d'Epha, fut pere de Gezez.

HARANGUE, *Oratio*, (*e*) discours qu'un Orateur prononce en public, ou qu'un Écrivain, tel qu'un Historien ou un Poëte, met dans la bouche de ses personnages.

Ménage dérive ce mot de l'Italien *arenga*, qui signifie la même chose ; Farrari le fait venir d'*arringo*, joûte, ou place de joûte ; d'autres le tirent du Latin *ara*, parce que les Rhéteurs prononçoient quelquefois leurs harangues devant certains autels comme Caligula en avoit établi la coûtume à Lyon.

Aut Lugdunensem rhetor dicturus ad aram.

Ce mot se prend quelquefois dans un mauvais sens, pour un discours diffus ou trop pompeux, & qui n'est qu'une pure déclamation ; & en ce sens un harangueur est un orateur ennuyeux.

Les héros d'Homère haranguent ordinairement avant que de combattre ; & les criminels en Angleterre haranguent sur l'échafaud avant que de mourir ; bien des gens trouvent l'un aussi déplacé que l'autre.

I. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'usage des Harangues dans les Historiens, a trouvé des partisans & des censeurs. Sénèque le pere dit que de son tems, on ne souffroit les longues Harangues de Salluste, qu'à cause de l'agrément de sa narration, Trogue Pompée avoit blâmé celles de Tite-Live, & Jules César semble ne s'en être

(*a*) Reg. L. IV. c. 21. v. 1.
(*b*) Paral. L. I. c. 7. v. 15.
(*c*) Jdic. c. 7. v. 1.
(*d*) Paral. L. I. c. 2. v. 46.
(*e*) Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 788. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 83. & *suiv.*

abstenu que par ces considérations. En effet, la vérité qui doit être le fondement de l'Histoire, n'est-elle point altérée dans ces Harangues, où les Historiens paroissent rapporter les propres paroles de ceux qui les ont prononcées ; mais, en avoit-on toujours des copies fideles ? La plûpart des monumens de l'ancienne histoire Romaine n'avoient-ils pas été consumés dans l'incendie de Rome, comme Tite-Live l'avoue lui-même ? D'ailleurs, d'où vient que Tite-Live, Denys d'Halicarnasse & Plutarque rapportent, d'une manière si différente, la Harangue de Véturie, mere de Coriolan ? Les Harangues semblent interrompre le fil naturel de l'Histoire, & on ne doit les y regarder que comme de simples ornemens. Avec quelle vraisemblance peut-on faire parler Romulus aussi poliment que Scipion ? Et ne voit-on pas que c'est l'Historien lui-même qui prête ses propres paroles au héros dont il veut rapporter le discours ? Tels sont à peu près les reproches qu'on a faits à ceux qui ont trop souvent employé les Harangues directes, & qui semblent en cela avoir trop imité Homère ; comme si l'Épopée & l'Histoire n'avoient pas des règles toutes différentes.

M. l'abbé de Vertot prétend que l'usage des Harangues, même de celles qui sont directes, ne doit pas être toujours condamné, sur-tout si elles ne sont point trop fréquentes. Il les trouve propres à jetter une agréable variété dans l'Histoire, où rien ne seroit si ennuyeux qu'une narration toujours montée sur le même ton. Lorsque le fait est raconté fidelement, dit-il, la vérité est toujours entière, soit que l'Historien le rapporte lui-même, ou qu'il fasse parler l'acteur dont il s'agit.

Qu'on sçache, par exemple, que Germanicus étant au lit de la mort, disoit à ses amis, que quand bien même il mourroit d'une mort naturelle, il auroit encore lieu de se plaindre des Dieux ; n'est-ce pas la même chose que ce que lui fait dire Tacite d'une manière directe ? *Si je mourois d'une mort naturelle, j'aurois encore raison de me plaindre des Dieux.* La Harangue de Véturie roule toujours sur le même sujet ; & quelque différence qu'il se trouve dans les trois Historiens qui l'ont rapportée, on voit que son unique but étoit de porter Coriolan à s'éloigner de Rome. Si César n'a pas fait le même usage des Harangues directes que Thucydide, Tite-Live & Salluste, c'est que de simples commentaires n'ont pas besoin de tant de vivacité ni de tant d'ornemens qu'un corps d'Histoire. M. l'abbé de Vertot ne sçait même si on peut s'éloigner de cet usage, sans dérober à l'histoire une partie considérable des faits, sur-tout dans un état républicain. Car, il faut qu'un Historien remonte, au-

tant qu'il le peut, jusqu'aux causes les plus cachées des événemens, qu'il découvre les desseins des ennemis, qu'il rapporte les délibérations, & qu'il fasse voir dans les différentes actions des hommes, leurs vues les plus secretes, & leurs interêts les plus cachés. On sait que dans la république Romaine sur-tout, les résolutions publiques dépendoient de la pluralité des voix, & qu'elles étoient communément précédées des discours de ceux qui avoient droit de suffrage, & que ceux-ci apportoient presque toujours dans les assemblées des Harangues préparées, pour soutenir leur sentiment par l'autorité des loix.

C'est dans ces sortes de discours que nous apprenons la constitution de cette république, & que nous voyons quelles étoient les vues & la pénétration des Magistrats. Qui nous apprendra mieux le détail d'une bataille, que le discours d'un Dictateur ou d'un Consul, qui, le lendemain de son triomphe, étoit obligé d'en rendre compte dans l'assemblée du peuple ? N'est-ce pas dans les discours séditieux des Tribuns qu'on découvre l'origine de cette magistrature, les différentes époques de leur autorité, & l'établissement de tant de nouvelles loix, dont la liberté du peuple étoit toujours le prétexte, & l'ambition des Tribuns le véritable motif ?

Malgré toutes ces raisons, M. l'Abbé de Vertot ne prétend pas excuser entierement les Historiens, qui semblent avoir cherché l'occasion de faire briller leur esprit & leur éloquence dans le continuel & fatiguant usage qu'ils ont fait des Harangues directes.

II. C'étoit anciennement une coutume généralement établie chez tous les peuples, de haranguer les troupes avant le combat, & cette coutume étoit fort raisonnable, & pouvoit contribuer beaucoup à la victoire. Il est juste, quand on est près de marcher contre les ennemis, & d'en venir aux mains, d'opposer à la crainte de la mort qui paroît pour lors prochaine, des motifs puissans, & capables, sinon d'étouffer entierement cette crainte gravée dans le fond de la nature, du moins de la combattre & de la vaincre. Ces motifs, tels que sont l'amour de la patrie, l'obligation de la défendre au prix de son sang, le souvenir des victoires passées, la nécessité de soutenir l'honneur de la nation, l'injustice d'un ennemi violent & cruel, le danger où se trouveront exposés les peres, les meres, les femmes, les enfans des soldats; ces motifs, dis-je, & beaucoup d'autres pareils, représentés par la bouche d'un Général qu'on aime & qu'on respecte, peuvent faire une forte impression sur l'esprit des soldats. L'éloquence militaire consiste moins dans les paroles, que dans un certain air d'auto-

rité qui impose, & encore plus dans l'estimable avantage d'être aimé des troupes, qui peut en tenir lieu.

Ce n'est pas, comme le remarque Cyrus, que de pareilles Harangues puissent changer en un moment leur disposition, & de timides & lâches que seroient les soldats, les rendre tout à coup hardis & intrépides; mais, elles réveillent, elles animent le courage qui leur étoit naturel, & y ajoutent une nouvelle force & une nouvelle vivacité.

Pour juger sainement de la coutume de haranguer les troupes, généralement & constamment employée chez tous les Anciens, il faut se transporter dans les siecles où ils vivoient, & faire une attention particuliere à leurs mœurs & à leurs usages.

Les armées, chez les Grecs & chez les Romains, étoient composées des mêmes citoyens, à qui, dans la ville & en tems de paix, on avoit coutume de communiquer toutes les affaires. Le Général ne faisoit dans le camp ou sur le champ de bataille, que ce qu'il auroit été obligé de faire à la tribune aux Harangues. Il honoroit ses troupes, & attiroit leur confiance & leur affection, en leur faisant part de ses desseins, de ses motifs, de ses moyens. Par-là il intéressoit le soldat au succès. Le spectacle seul des Généraux, des Officiers, des soldats assemblés, leur communiquoit à tous un courage & une ardeur réciproques. C'est l'effet de toutes les assemblées; elles réveillent, elles remuent, chacun se pique d'y faire bonne contenance & oblige son voisin à l'imiter. On se rassure dans sa crainte par la valeur des autres: la disposition des particuliers devient celle de tout le corps, & donne le ton aux affaires.

Il y avoit des occasions importantes, où il étoit plus nécessaire de réveiller la bonne volonté & le zèle du soldat. Lors, par exemple, qu'il falloit faire une marche difficile & forcée, pour se tirer d'une situation fâcheuse, ou pour en prendre une plus commode; lorsqu'on avoit besoin de constance pour supporter une disette, un manquement de choses nécessaires, un état pénible à la nature; lorsqu'on songeoit à tenter une entreprise difficile, périlleuse, mais très-utile par le succès; lorsqu'il falloit consoler, rassurer, ranimer après un échec; lorsqu'il s'agissoit de faire une retraite hazardeuse à la vue de l'ennemi, ou dans un païs dont il étoit maître; enfin, lorsqu'il ne falloit plus qu'un généreux effort pour terminer une guerre, ou une entreprise importante.

Dans ces occasions & d'autres semblables, les Généraux ne manquoient jamais de parler publiquement aux troupes, pour sonder leurs dispositions par les acclamations plus ou moins fortes; pour les infor-

mer des raisons qu'on avoit de prendre tel ou tel parti, & les y faire entrer ; pour dissiper les faux bruits qui exagéroient les difficultés, & abattoient le courage ; pour leur faire envisager les remedes qu'on préparoit à leurs maux, & le succès qu'on en espéroit ; pour les instruire des précautions qu'on avoit à prendre, & des motifs de ces précautions. Le Général avoit intérêt de flatter le soldat en lui faisant confidence de ses desseins, de ses craintes, de ses expédiens, afin de l'engager à y prendre part, & d'agir de concert avec son Gén ral, & par les mêmes motifs. Ce Général, au milieu de ses soldats, qui tous étoient, comme lui, non seulement membres de l'Etat, mais admis à partager l'autorité du Gouvernement, se regardoit comme un pere au milieu de sa famille.

On a de la peine à comprendre comment il se pouvoit faire entendre des troupes. Il faut se souvenir que chez les Grecs & les Romains les armées étoient peu nombreuses. Celles des premiers n'alloient guere pour l'ordinaire qu'à dix ou douze mille hommes ; & celles des Romains rarement au double, nous ne parlons pas des derniers tems. Les Généraux s'y faisoient entendre, comme les Orateurs se faisoient entendre dans la place publique, où étoit la Tribune aux Harangues. Le peuple n'entendoit pas tout ; mais, néanmoins tout le peuple étoit instruit à Rome & à Athenes, tout le peuple délibéroit & décidoit, & personne ne se plaignoit de n'avoir pas entendu. Il suffisoit que les plus anciens, les plus considérables, les principaux des manipules & des chambrées se trouvassent à la Harangue, dont ensuite ils rendoient compte aux autres.

On voit dans la colomne Trajane l'Empereur haranguant les troupes de dessus un tribunal de gazon, élevé au dessus de la tête des soldats, les principaux Officiers autour de lui sur la plate-forme, & la foule répandue tout autour. On ne sçauroit croire combien peu de place occupe une multitude d'hommes sans armes, qui se tiennent de bout, & qui se pressent ; car, les Harangues ordinaires se faisoient dans le camp au soldat tranquille & désarmé. D'ailleurs, on s'accoutumoit de jeunesse à parler dans l'occasion avec une voix forte & distincte.

Quand les armées étoient plus nombreuses, & qu'on étoit près de donner le combat, il y avoit une maniere de haranguer les troupes qui étoit fort simple & fort naturelle. Le Général, monté à cheval, parcouroit les rangs, & disoit quelques mots aux différens corps pour les animer. Alexandre en usa ainsi à la bataille d'Issus. Darius, à celle d'Arbelles, fit à peu-près la même chose, mais d'une maniere différente. De dessus son char, il harangua ses

troupes, tournant ses yeux & ses mains vers les Officiers & les soldats qui l'environnoient. Ni l'un ni l'autre sans doute ne pouvoient être entendus que de ceux qui étoient le plus près d'eux; mais, ceux ci faisoient bientôt passer le gros de leurs discours au reste de l'armée.

Justin, abréviateur de Trogue Pompée, excellent Historien, qui vivoit du tems d'Auguste, rapporte en entier une Harangue, que son auteur met dans la bouche de Mithridate. Elle est fort longue, ce qui ne doit pas paroître étonnant, parce que Mithridate ne la fait pas dans le moment d'une bataille, mais simplement pour animer ses troupes contre les Romains qu'il avoit déja vaincus en plusieurs combats, & qu'il songeoit encore à attaquer de nouveau. Son armée étoit de près de trois cens mille hommes, & composée de vingt-deux nations différentes, qui avoient chacune leur langue particuliere, & Mithridate les sçavoit toutes, de sorte qu'il n'avoit pas besoin de truchemens pour leur parler. Justin, en rapportant la Harangue dont il s'agit, dit simplement que Mithridate convoqua l'assemblée des soldats. *Ad concionem milites vocat.*

Mais, comment s'y prit-il pour se faire entendre à ces vingt-deux nations? Répéta-t-il à chacune d'elles le long discours qui est rapporté dans Justin? Cela n'est pas vraisemblable. Il seroit à souhaiter que l'Historien se fût expliqué plus clairement, & nous eût donné quelque lumiere sur ce point. Peut-être se contenta-t-il de parler lui-même à sa nation, & d'instuire les autres de ses vues & de ses desseins par des truchemens.

Annibal en usa de la sorte. Près de donner la bataille contre Scipion en Afrique, il crut devoir exhorter ses troupes; & comme tout étoit différent entre elles, langage, coutumes, loix, armes, vêtemens, interêts, il employa aussi différens motifs pour les animer.

» Aux Troupes auxiliaires, » il proposa une récompense » présente & une augmentation » de solde sur le butin qu'on » feroit. Il réveilla les senti- » mens de haine particuliers & » naturels aux Gaulois contre » les Romains. Pour les Liguriens, qui habitoient un païs » de montagnes âpres & stéri- » les, il leur montra les campagnes fertiles de l'Italie » comme le fruit de leur vic- » toire. Il représenta aux Mau- » res & aux Numides la dure » & violente domination de » Masinissa, à laquelle ils se- » roient soumis s'ils étoient » vaincus. Il anima ainsi ces » différentes nations par dif- » férentes vues de crainte & » d'espérance. Quant à ce qui » regarde les Carthaginois, » tout fut mis en usage d'une » maniere vive & touchante; » le danger de leur patrie, » leurs dieux pénates, les tom- » beaux de leurs Ancêtres,

» l'épouvante & la consternation de leurs peres & meres ; » de leurs femmes , de leurs » enfans ; enfin le sort de Car» thage , que le succès de la » bataille alloit ou ruiner & ré» duire pour toujours à l'escla» vage , ou rendre maîtresse de » l'univers , tout étant extrême » dans ce qu'elle avoit à crain» dre ou à espérer. » Voilà un fort beau discours. Mais , comment se fit-il entendre à ces diverses nations? Tite-Live le marque. Il parla lui même aux Carthaginois , & chargea les chefs de chaque nation de leur parler en conformité de ce qu'il leur avoit dit.

De même, le Général assembloit quelquefois les Officiers de son armée , & après leur avoir exposé ce qu'il souhaitoit qu'on dît aux troupes de sa part , il les renvoyoit chacun dans leurs corps ou dans leurs compagnies , pour leur faire le rapport de ce qu'ils avoient entendu , & pour les animer au combat. Arrien le marque en particulier d'Alexandre le Grand avant la fameuse bataille d'Arbelles.

HARAX , *Harax* , fleuve d'Asie , dans la Susiane , selon Ammien Marcellin.

HARBONA , *Harbona* , (*a*) un des sept Eunuques, Officiers ordinaires du Roi Assuérus.

HAREM , *Harem* , Ἠρὰμ , (*b*) dont les descendans revinrent de la captivité de Babylone , au nombre de trois cens vingt.

HAREPH , *Hareph* , (*c*) Ἀϐίρ , dont les descendans revinrent de Babylone à Jérusalem , au nombre de cent douze.

HARES , *Hares* , (*d*) montagne de Palestine , dans la Tribu de Dan , où les Danites, furent resserrés par les Amorrhéens.

HARET , (*e*) *Haret* , forêt de Palestine dans la Tribu de Juda. David , fuyant la persécution de Saül , se retira dans cette forêt. *Venit in saltum Haret.* Les septante disent qu'il se retira dans la ville de Saric , ἐν πόλει Σαρίκ.

HARHUR , *Harhur* , (*f*) Ἀρούρ , dont les enfans retournerent à Jérusalem , après la captivité de Babylone.

HARIM , *Harim* , (*g*) chef de la troisième des vingt-quatre familles sacerdotales. Les descendans d'Harim revinrent de la captivité de Babylone , au nombre de mille dix-sept. Il y en eut de cette famille , qui ayant épousé des femmes étrangeres , s'en séparerent pour obéir à la loi.

Les septante varient dans la maniere d'écrire le nom d'Harim. On trouve Χαρὶϐ , Ἠρεμ , & Ἠρὰμ.

(*a*) Esth. c. 1. v. 10. c. 7. v. 9.
(*b*) Esdr. L. II. c. 7. v. 35.
(*c*) Esdr. L. II. c. 7. v. 24.
(*d*) Judic. c. 1. v. 35.
(*e*) Reg. L. I. c. 22. v. 5.
(*f*) Esdr. L. II. c. 7. v. 53.
(*g*) Paral. L. I. c. 24. v. 8. Esdr. L. I. c. 2. v. 39. c. 10. v. 21.

HARIM, *Harim*, (*a*) Η'ρὶμ, dont les enfans revinrent de Babylone à Jérusalem, au nombre de trois cens vingt.

HARIPH, *Hariph* (*b*) Α'ρὶμ, fils d'un Caleb qui étoit fils de Hur, fut pere de Bethgader.

HARISTUS, *Haristus*; (*c*) Philosophe de l'ancienne Académie, fut l'hôte & l'ami de Cicéron.

HARMA, *Harma*, (*d*) Α'ρμα, ville de Grece dans la Béotie. Elle étoit fort ancienne, puisque ses habitans, selon Homere, partirent pour le siege de Troye.

Cette ville fut ainsi nommée, dit Pausanias, parce que, selon les Tanagréens, ce fut là qu'Amphiaraus fut englouti avec son char, & non dans l'endroit que disoient les Thébains. Sur quoi il faut remarquer que le mot *Harma*, en Grec, veut dire un char. Strabon rapporte à peu-près la même histoire que Pausanias; mais, il ajoute que d'autres disoient que c'étoit le char d'Adraste qui avoit été brisé en ce lieu, & que ce Prince n'avoit dû son salut qu'au cheval d'Arion. Philochorus assuroit qu'il avoit été sauvé par les habitans d'Harma, & que c'étoit pour cela que ceux d'Argos leur avoient accordé le droit de bourgeoisie.

HARMA, *Harma*, (*e*) Α'ρμα, autre ville de Grece dans l'Attique, proche de Phyle, vers les frontières de la Béotie. Elle étoit accompagnée d'une forteresse sur un lieu élevé, semblable à celle de Béotie, qui portoit le même nom proche de Tanagre. On l'appelloit aussi *les bains d'Amphiaraus.* » Voilà, dit M. Spon, » ce que Stephanus en dit au » mot ΑΡΜΑ. J'ai été surpris, » ajoute-t-il, que Meursius » n'ait pas pris garde à ce pas» sage, où Stéphanus donne » précisément le titre de *peuple* » *d'Attique* à ce lieu, quoiqu'il » ne marque point sa Tribu. » Ε'στὶ καὶ τῆς Α'ττικῆς Α'ρμα, » &c. » Strabon en fait aussi mention, en parlant de l'Harma de Béotie.

Ce dernier parle d'un proverbe qu'il y avoit au sujet de la ville d'Harma de l'Attique. Ce proverbe consistoit en ces termes: *Quand il éclairera du côté d'Harma. Quando per Harma fulguraverit.* Ο'πότε δι' Α'ρματος ἀστράψῃ. Ceux qu'on appelloit Pythaïstes, ajoute Strabon, tournant les yeux du côté d'Harma, par l'ordre d'un certain Oracle, observoit une sorte d'éclair; & dès qu'ils l'avoient apperçu, ils envoyoient offrir un sacrifice à Delphes. Ils observoient cet éclair pendant trois mois, & chaque mois pendant trois jours & trois nuits, se tenant au

(*a*) Esdr. L. I. c. 2. v. 32.
(*b*) Paral. L. I. c. 2. v. 50, 51.
(*c*) Cicer. Brut. c. 187.

(*d*) Homer. Iliad. L. II. v. 6. Pauf. p. 64, 570. Strab. p. 404.
(*e*) Strab. p. 404.

foyer de Jupiter Fulgurator, ou qui préside aux éclairs.

HARMA, *Harma*, (*a*) Ἑρμὰ, ville de la Tribu de Juda, & ensuite cédée à celle de Siméon. C'est la même ville, ou le même lieu à qui les Hébreux donnerent le nom d'Horma, c'est-à-dire, Anathême, après avoir vaincu le roi d'Arad. Elle est nommée Arama au premier livre des Rois. Elle s'appelloit Sephaath, avant que les Israëlites lui eussent donné le nom d'Horma, *ou* Harma. *Voyez* Horma.

HARMAMAXES, (*b*) *Harmamaxæ*, chariots qui servoient à la pompe des Romains. Ces chariots, faits à la maniere de ceux des Scythes, sembloient être composés chacun de deux chars. Ils étoient chargés de couronnes d'or ou dorées, de cottes d'armes, de boucliers, de dépouilles des ennemis, & d'autres choses semblables.

HARMATÉLIE, (*c*) *Harmatelia*, Ἁρματήλια, ville des Indes, que Diodore de Sicile nous donne pour la derniere de la nation des Brachmanes, étoit située sur le fleuve Indus.

Lorsqu'Alexandre arriva dans ce païs, les habitans d'Harmatélie comptoient sur leur propre valeur & sur leurs remparts dont l'abord même étoit difficile. Le Roi envoya contre eux quelques-unes de ses troupes d'élite, avec ordre d'attaquer les ennemis de telle sorte, qu'au moindre avantage que les assiégés qui sortiroient pour les repousser, sembleroient prendre sur eux, ils revinssent sur leurs pas comme en fuyant. Ceux-ci qui n'étoient qu'au nombre de cinq cens, s'étant approchés des murailles, ne furent regardés que comme un objet de mépris ; & eux-mêmes à l'aspect de trois mille hommes des assiégés qu'ils virent venir au devant d'eux, ne manquerent pas de reprendre à la hâte le chemin du camp. Mais, le Roi lui-même se présentant, quoiqu'avec un assez petit nombre de troupes, à ceux qui poursuivoient les fuyards, & leur livrant un combat très-vif, en mit par terre un grand nombre, & n'en fit pas moins de prisonniers.

Cependant, les blessés de l'armée du Roi qui se trouverent en assez grande quantité, tomberent dans des inconvéniens terribles. Le fer des Barbares avoit été trempé dans des sucs vénimeux, ce qui leur avoit même donné une grande confiance dans le combat ; ce venin avoit été tiré d'une certaine espèce de serpens qu'ils prenoient à la chasse, & qu'ils exposoient morts au soleil le plus ardent. Ses feux faisoient sortir de leur corps une espece de sueur dans laquelle le venin

(*a*) Numer. c. 21. v. 3. Josu. c. 15. v. 30. c. 19. v. 4. Reg. L. I. c. 30. v. 30.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 296, 297.

(*c*) Diod. Sicul. p. 616, 617.

propre

propre à ces animaux se trouvoit fondu & mêlé, & qu'ils en savoient extraire. Il arrivoit de là que l'homme atteint des armes qu'ils y avoient trempées, tomboit tout d'un coup dans un engourdissement mortel, suivi bientôt des douleurs les plus aigues dans la partie blessée qui s'enfloit prodigieusement, & d'un tremblement universel dans le reste du corps. Sa peau devenoit sèche & livide, & il vomissoit toute la bile de ses entrailles. La plaie en particulier rendoit une écume noire, indice de la pourriture qui s'y étoit déja formée, qui gagnoit bientôt les parties nobles, & qui faisoit subir au patient une mort aussi cruelle que certaine. Ainsi, la plus legere atteinte du fer mettoit bientôt le blessé dans le cas des plaies les plus énormes.

Du reste, dans le tems qu'Alexandre songeoit à pousser le siege d'Harmatélie, place aussi forte qu'elle étoit d'un grand circuit, les assiégés vinrent euxmêmes se rendre à lui en habits de supplians ; démarche par laquelle ils prévinrent la vengeance du vainqueur.

HARMATÉLIENS, (*a*) *Harmatelii*, Ἁρματήλιοι, nation Indienne. On appelloit ainsi les Habitans de la ville d'Harmatélie. *Voyez* Harmatélie.

HARMATUS, *Harmatus* (*b*) Ἁρματοῦς, ville de l'Asie mineure, vis-à-vis de Méthymne, dans le continent, selon Thucydide. C'est delà que prennent leur nom les *Harmatopolitæ* de Pline. Mais, au lieu de ce mot, le P. Hardouin met *Hermocapelitæ*. *Voyez* ce mot.

HARMENE, *Harmene*, (*c*) Ἁρμήνη, lieu maritime du Péloponnese dans la Paphlagonie, à quelque distance de Sinope. Les dix mille Grecs, dans leur retraite, séjournerent cinq jours en ce lieu, où ceux de Sinope, qui étoient Grecs d'origine, leur envoyerent en présent trois mille médimnes de farine & quinze cens amphores de vin.

HARMES, *Harmi*, peuple de la Germanie, selon Procope. Ortélius conjecture qu'ils étoient quelque part vers la Saxe.

HARMODIUS, *Harmodius*, Ἁρμόδιος, Athénien, grand ami d'Aristogiton. *Voyez* Aristogiton.

HARMONIDE, *Harmonides*, Ἁρμονίδης, fameux ouvrier de Troye, qui apprit les Arts de Minerve même. Ce fut lui qui construisit les vaisseaux de Pâris, sur lesquels ce Prince enleva Hélene.

HARMONIDE, (*d*) *Harmonides*, Ἁρμονίδης, grand joueur de flûte, demanda un jour à Timothée son maître, après avoir appris de lui tous les secrets de son art, comment

(*a*) Diod. Sicul. p. 617.
(*b*) Thucyd. p. 626. Plin. Tom. I. p. 283.
(*c*) Xenoph. p. 372.
(*d*) Lucian. T. I. p. 638. & *seq*.

il feroit pour fe rendre illuftre ; car, je ne défirerois pas, lui dit-il, jouer auffi bien de la flûte qu'Olympe ou que Marfyas , s'il n'y avoit point de gloire à acquérir ; & je dis des Muficiens ce qu'on dit de la mufique , que celle qu'on n'entend point eft inutile. Timothée répondit à Harmonide qu'il ne lui faifoit pas une petite demande , & qu'étant impoffible de jouer devant tout le monde, il falloit tâcher de gagner l'eftime de ceux qui étoient capables d'en donner. Car, les ignorans, dit-il, ont coûtume de s'en rapporter aux autres, comme dans les fpectacles chacun applaudit aux acteurs,mais peu adjugent la victoire. Harmonide ne fçut pas profiter de cet avis; car, la première fois qu'il monta fur le théâtre public, il expira pour l'avoir voulu prendre fur un ton trop haut, & mourut fans être couronné.

HARMONIDE, *Harmonides*, Ἁρμονίδης, (*a*) titre d'un Dialogue de Lucien. Cet Auteur, dans ce dialogue , fe juftifie par l'exemple d'Harmonide , de ce qu'il s'adreffe au plus grand perfonnage du païs , pour avoir fon approbation.

HARMONIE , (*b*) *Harmonia*, fille de Gélon, fut mariée à Thémifte. Ce dernier, étant entré dans une conjuration, qui ne tarda pas à être découverte, entraîna dans fa perte celle de fa famille , & en particulier celle d'Harmonie fa femme. Cette Princeffe, qui , par fa naiffance, appartenoit à la Famille Royale de Syracufe , fut tuée , l'an de Rome 538 , & 214 avant J. C.

HARMONIE , *Harmonia* , Ἁρμονία , fille de Mars & de Vénus , eft auffi appellée Hermione. *Voyez* Hermione.

HARMONIE , *Harmonia* , Ἁρμονία , fe dit de l'ordre général qui règne entre les diverfes parties d'un tout, ordre en conféquence du quel elles concourent le plus parfaitement qu'il eft poffible, foit à l'effet du tout, foit au but que l'Artifte s'eft propofé. D'où il fuit que pour prononcer qu'il regne une Harmonie parfaite dans un tout, il faut connoître le tout, fes parties, le rapport de fes parties entr'elles, l'effet du tout, & le but que l'Artifte s'eft propofé. Plus on connoît de ces chofes, plus on eft convaincu qu'il y a de l'Harmonie , plus on y eft fenfible ; moins on en connoît, moins on eft en état de prononcer fur l'Harmonie.

HARMONIE, *Harmonia* , Ἁρμονία. (*c*) en mufique , eft, felon le fens que lui ont donné les Anciens, la partie qui a pour objet la fucceffion agréable des fons, en tant qu'ils font graves ou aigus, par oppofition aux autres parties de la mufique, appellées *rhythmica* & *metrica*, cadence,

(*a*) Lucian. T. I. p. 637, 638.
(*b*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 24, 25. Roll. Hift. Anc. T. III. p. 302, 303.

(*c*) Mem. de l'Acad. des Infcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 116. *& fuiv*

tems, mesure. Le mot *Harmonie* est pris selon quelques-uns, du nom d'une Musicienne qui vint en Grece avec Cadmus & y apporta les premieres connoissances de l'art qui porte son nom.

Tous les Auteurs Grecs, qui ont traité expressément de la musique, n'entendent par Harmonie que l'arrangement de plusieurs sons qui se succedent les uns aux autres, & jamais le mêlange de ces sons qui frappent l'oreille en même-tems. C'est ce que prouve manifestement le titre général que la plupart donnent à leurs écrits, dans lesquels il n'est question que de ce qui regarde le simple chant ou la mélodie. L'ouvrage d'Aristoxene sur cette matiere, est intitulé Ἁρμονικὰ Στοιχεῖα, *Elémens de l'Harmonie*; celui d'Euclide & celui de Gaudentius, Εἰσαγωγὴ Ἁρμονική. *introduction à l'Harmonie*; celui de Nicomaque, Ἁρμονικῆς Ἐγχειρίδιον, *Manuel d'Harmonie*; celui de Ptolémée, Ἁρμονικὰ, *les Harmoniques*.

Lucien employe ce mot dans le même sens, lorsqu'il dit: » Chaque espece d'Harmonie » doit garder son propre ca- » ractère, la Phrygienne son » enthousiasme, la Lydienne » son ton bacchique, la Do- » rienne sa gravité, & l'Io- » nienne sa gaieté. » Ces quatre sortes d'Harmonies dans ce passage, sont précisément les quatre modes connus sous les noms de Phrygien, de Lydien, de Dorien & d'Ionien, & qui n'étoient que divers genres de mélodie ou de simple modulation.

La maniere dont Platon définit l'Harmonie, confirme ce qu'on vient d'avancer. » On » appelle cadence, dit-il, » l'ordre ou la suite du mouve- » ment; on appelle Harmonie » l'ordre ou la suite du chant, » de l'aigu & du grave diver- » sement combinés & entremê- » lés. » Car, comme dans cette définition le mot de cadence ou de rhythme tombe sur la suite du mouvement ou de la mesure, laquelle est toujours successive; de même le mot d'Harmonie ne tombe que sur la suite du chant ou de la modulation, dans laquelle à la vérité se rencontrent l'aigu & le grave, mais successivement; d'où résulte un mêlange tout semblable à celui des syllabes ou des mots dans le discours, & que Platon a fort bien pu exprimer par le terme συγκεραννυμένων, qui n'emporte point nécessairement un mêlange de choses confondues, comme le doivent être les sons dans la symphonie ou le concert.

Enfin, le passage d'Aristote, dans son livre du monde, n'a rien qui détruise l'idée que les musiciens Grecs nous donnent de l'Harmonie. » La musique, » dit-il, mêlant ensemble des » sons aigus & des graves, des » sons qui durent & d'autres qui » passent plus vite, forme de ces » différentes voix une seule Har- » monie. » C'est-à-dire, qu'elle compose du mêlange de ces

divers sons qui se succedent, selon certaines proportions & certaines régles, un chant bien modulé, bien suivi & bien terminé, en un mot, ce qu'on nomme en françois un air, une chanson, une pièce. Tel est le sens le plus naturel du passage d'Aristote, & le seul qui doive être admis par ceux qui sont initiés dans la musique Grecque, & qui se sont familiatisés avec ses divers Auteurs.

La discussion de ces passages, & sur-tout du dernier, servira à désabuser ceux qui se persuaderoient qu'on en peut conclure qu'Harmonia en termes de musique, signifioit chez les Grecs un concert à plusieurs parties.

M. Burette & M. Malcolm ont fait des recherches sçavantes & ingénieuses sur les principes de l'Harmonie des Grecs. Ces deux Auteurs, à l'imitation des Anciens, ont distribué en sept parties toute leur doctrine sur la musique; savoir, les sons, les intervalles, les systêmes, les genres, les tons ou modes, les nuances ou changemens, & la mélopée ou modulation.

L'Harmonie, selon les Modernes, est proprement l'effet de plusieurs tons entendus à la fois, quand il en résulte un tout agréable; de sorte qu'en ce sens Harmonie & accord signifient la même chose. Mais, ce mot s'entend plus communément d'une succession réguliere de plusieurs accords.

On voit par un passage de Nicomaque, que les Anciens attribuoient quelquefois le nom d'Harmonie à la consonnance de l'Octave.

HARMONIE, *Harmonia*, Ἁρμονία, qui a lieu, soit dans la prose, soit dans la poësie. Elle est à la vérité plus marquée dans les vers que dans la prose; mais elle n'en existe pas moins dans celle-ci, & n'y est pas moins nécessaire. Nous parlerons d'abord de celle-ci, & ensuite de l'Harmonie poëtique.

L'Harmonie de la prose étoit appellée par les Grecs Rhythme, & par les Latins Nombre oratoire, *Numerus*.

On ne peut disconvenir que l'arrangement des mots ne contribue beaucoup à la beauté, quelquefois même à la force du discours. Il y a dans l'homme un goût naturel qui le rend sensible au nombre & à la cadence; & pour introduire dans les langues cette espèce de concert, cette Harmonie, il n'a fallu que consulter la nature, qu'étudier le génie de ces langues, que sonder & interroger pour ainsi dire les oreilles, que Cicéron appelle avec raison un juge fier & dédaigneux. En effet, quelque belle que soit une pensée en elle-même, si les mots qui l'expriment sont mal arrangés, la délicatesse de l'oreille en est choquée; une composition dure & rude la blesse, au lieu qu'elle est agréablement flattée de celle qui est douce & coulante. Si le nombre est mal soutenu, & que la chûte en soit trop prompte, elle sent qu'il y

manque quelque chose, & n'est point satisfaite. Si au contraire il y a quelque chose de traînant & de superflu, elle le rejette, & ne peut le souffrir. En un mot, il n'y a qu'un discours plein & nombreux qui qui puisse la contenter.

Par la différente structure que l'Orateur donne à ses phrases, le discours tantôt marche avec une gravité majestueuse, ou coule avec une prompte & légere rapidité, tantôt charme & enleve l'Auditeur par une douce Harmonie, ou le pénetre d'horreur & de saisissement par une cadence dure & âpre; mais, comme la qualité & la mesure des mots ne dépendent point de l'Orateur, & qu'il les trouve pour ainsi dire tout taillés, son habileté consiste à les mettre dans un tel ordre que leur concours & leur union, sans laisser aucun vuide ni causer aucune rudesse, rendent le discours doux, coulant, agréable; & il n'est point de mots, quelque durs qu'ils paroissent par eux-mêmes, qui, placés à propos par une main habile, ne puissent contribuer à l'Harmonie du discours, comme dans un bâtiment les pierres les plus brutes & les plus irrégulieres y trouvent leur place. Isocrate, à proprement parler, fut le premier chez les Grecs qui les rendit attentifs à cette grace du nombre & de la cadence, & Cicéron rendit le même service à la langue de son païs.

Quoique le nombre doive être répandu dans tout le corps & le tissu des périodes dont un discours est composé, & que ce soit de cette union & de ce concert de toutes les parties que résulte l'Harmonie, cependant on convient que c'est surtout à la fin des périodes qu'il paroît & se fait sentir. Le commencement des périodes ne demande pas un soin moins particulier, parce que l'oreille y donnant une attention toute nouvelle, en remarque aisément les défauts.

Il y a un arrangement plus marqué & plus étudié qui peut convenir aux discours d'appareil & de cérémonie, tels que sont ceux du genre démonstratif, où l'Auditeur, loin d'être choqué des cadences mesurées & nombreuses observées, pour ainsi dire, avec scrupule, sçait gré à l'Orateur de lui procurer par-là un plaisir doux & innocent. Il n'en est pas ainsi, quand il s'agit de matieres graves & sérieuses, où l'on ne cherche qu'à instruire & qu'à toucher; la cadence pour lors doit avoir quelque chose de grave & de sérieux. Il faut que cette amorce du plaisir qu'on prépare aux Auditeurs, soit comme cachée & enveloppée sous la solidité des choses & sous la beauté des expressions, dont ils soient tellement occupés, qu'ils paroissent ne pas faire d'attention à l'Harmonie.

Ces principes, que nous tirons de M. Rollin, qui les a lui-même puisés dans Cicéron &

Quintilien, sont applicables à toutes les langues. On a longtems cru que la nôtre n'étoit pas susceptible d'Harmonie, ou du moins on l'avoit totalement négligée jusqu'au dernier siècle. Balzac fut le premier qui prescrivit des bornes à la période, & qui lui donna un tour plein & nombreux. L'Harmonie de ce nouveau style enchanta tout le monde; mais, il n'étoit pas lui même exempt de défauts, les bons Auteurs qui sont venus depuis les ont connus & évités.

L'Harmonie de la prose contient, 1°. les sons qui sont doux ou rudes, graves ou aigus; 2°. la durée des sons brefs ou longs; 3°. les repos qui varient selon que le sens l'exige; 4°. les chûtes des phrases qui sont plus ou moins douces ou rudes, serrées ou négligées, seches ou arrondies. Dans la prose nombreuse, chaque phrase fait une sorte de vers qui a sa marche. L'esprit & l'oreille s'ajustent & s'alignent, dès que la phrase commence, pour faire quadrer ensemble la pensée & l'expression, & les mener de concert l'une avec l'autre jusqu'à une chûte commune qui les termine d'une façon convenable, après quoi c'est une autre phrase. Mais, comme la pensée sera différente, soit par la qualité de son objet, soit par le plus ou le moins d'étendue, ce sera un vers d'une autre espece & aussi d'une autre étendue, & qui sera autrement terminé; tellement que la prose nombreuse, quoique liée par une sorte d'Harmonie, reste cependant toujours libre au milieu de ses chaînes. Il n'en est pas de même dans les vers, tout y est prescrit par les loix fixes, & dont rien n'affranchit; la mesure est dressée, il faut la remplir avec précision, ni plus ni moins, la pensée finie ou non; la regle est formelle & de rigueur.

Mais, parce que ce qui constituoit l'Harmonie dans la poësie Grecque & Latine, étoit fort différent de ce qui la produit dans les langues modernes, les unes & les autres n'ont pas à cet égard des principes communs.

Le premier fondement de l'Harmonie, dans les vers Grecs & Latins, c'est la regle des syllabes, soit pour la quantité qui les rend breves ou longues, soit pour le nombre qui fait qu'il y en a plus ou moins, soit pour le nombre & la quantité en même tems. 2°. Les inversions & les transpositions beaucoup plus fréquentes & plus hardies que dans les langues vivantes. 3°. Une cadence simple, ordinaire, qui se soutient par-tout. 4°. Certaines cadences particulieres plus marquées, plus frappantes, & qui se rencontrant de tems à autre, sauvent l'uniformité des cadences uniformes.

Il n'en est pas de même de notre langue; par exemple, quoiqu'on convienne aujourd'hui qu'elle a des breves & des longues, ce n'est pas à cette distinction que les Inventeurs de

notre poësie se sont attachés pour en fonder l'Harmonie, mais simplement au nombre des mesures & à l'assonance des finales de deux en deux vers. Ils ont aussi admis quelques inversions, mais legeres & rares; en sorte qu'on ne peut bien décider si nous sommes plus ou moins riches à cet égard que les Anciens, parce que l'Harmonie de nos vers ne dépend pas des mêmes causes que celle de leur poësie.

L'Harmonie des vers répond exactement à la mélodie du chant. L'une & l'autre sont une succession naturelle & sensible des sons. Or, comme dans la seconde un air filé sur les mêmes tons endormiroit, & qu'un mauvais coup d'archet cause une dissonance physique qui choque la délicatesse des organes; de même dans la premiere, le retour trop fréquent des mêmes rimes ou des mêmes expressions, le concours ou le choc de certaines lettres, l'union de certains mots, produisent ou la monotonie ou des dissonnances. Les sentimens sont partagés sur nos vers Alexandrins, que quelques Auteurs trouvent trop uniformes dans leurs chûtes, tandis qu'ils paroissent à d'autres très-harmonieux. Le mêlange des vers & l'entrelacement des rimes contribuent aussi beaucoup à l'Harmonie, pourvu que d'espace en espace on change de rimes, car souvent rien n'est plus ennuyeux que les rimes trop souvent redoublées.

HARMONIQUES (Musiciens), (*a*) Musiciens dont il est fait mention dans Plutarque. On nommoit ainsi ceux qui consultoient moins la raison ou les proportions, que l'oreille.

HARMONUS, *Harmonus*, (*b*) Ayeul de Phéréclus très-habile charpentier.

HARMOSTE, *Harmostes*, Ἁρμοστής, (*c*) Officier ou Magistrat de Lacédémone.

Les Harmostes étoient une espece d'Intendans. Il y en avoit six dans l'état de Lacédémone, la Laconie proprement dite, apparemment un pour chaque tribu, comme nous en avons un dans chaque province. Des inscriptions nous apprennent qu'il y en avoit un septieme à Thyréa, c'est qu'alors Thyréa étoit aux Lacédémoniens; ce qu'il faut bien remarquer, pour suivre & savoir parfaitement les progrès des conquêtes des Lacédémoniens sur les Argiens; car, huit ou neuf ans après la déclaration de guerre contre les Messéniens, on nous parle d'une entreprise des Lacédémoniens sur les Argiens, à l'occasion de Thyréa. Si un marbre, trouvé à Calamata, ne nous en indique pas un plus grand nombre, c'est qu'alors la Laconie ne s'étendoit pas au delà de ses bornes; mais, si celui qui a été trouvé

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 59.
(*b*) Homer. Iliad. L. V. v. 60.

(*c*) Pauf. p. 539, 552, 591. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XV. p. 417.

à Phares, en marque davantage, c'est qu'en ce tems-là les Lacédémoniens avoient mis de ces Intendans dans les Cantons qu'ils avoient conquis sur les Messéniens, car les Lacédémoniens avoient de ces sortes d'Intendans en plus grand ou en plus petit nombre, selon le besoin ou l'étendue de leurs conquêtes. Il en ont eu à Athenes, à Byzance & dans d'autres villes.

HARMOSTERE, le même Officier que l'Harmoste. *Voyez* Harmoste.

HARNAPHER, *Harnapher*, Ἀρναφὰρ, (*a*) fut le second des fils de Supha.

HARODI, *Harodi*, (*b*) lieu où naquirent Semma & Elica, deux vaillans hommes de l'armée de David. Dans un autre endroit, il est dit que Semma étoit Ararite, ou du lieu nommé Arari. Dans le premier livre des Paralipomenes, on trouve *Sammoth Arorites*, & *Samaoth Iezerites*.

HAROMAPH, *Haromaph*, Ἐρωμὰφ, (*c*) fut pere de Jedaia.

HAROSETH des gentils, *Haroseth Gentium*, (*d*) Ἀρισὼθ τῶν ἐθνῶν, ville de Palestine, située sur le lac de Séméchon, lieu de la demeure de Sisara, Général des troupes de Jabin roi d'Hazor.

HARPAGUS, *Harpagus*, Ἅρπαγος, fleuve. *Voyez* Harpasus.

HARPAGUS, *Harpagus*, Ἅρπαγος, (*e*) Mede de nation, l'un des principaux Officiers de la Cour d'Astyage, dont il étoit allié. C'étoit le confident & le favori de ce Prince, le plus fidèle de tous ses sujets, & le Ministre de toutes ses affaires.

Astyage, après la naissance de Cyrus son petit fils, manda Harpagus, & lui parla en ces termes: » Garde-toi, Harpagus, » de manquer de faire ce que » je vais te commander, & » quand tu l'auras sçu, n'en différe pas l'exécution. Ne me » trompe point, je te prie, car » en pensant servir autrui, tu » te tromperois toi-même, & » attirerois ta ruine. Prends l'enfant qui est né de Mandane, » porte-le dans ta maison, fais-le promptement mourir, & » enterre-le après cela comme » tu voudras. Je crois, répondit Harpagus, que je ne vous » ai jamais déplu en aucune » chose; je ferai en sorte à l'avenir que je ne vous deplairai » pas encore. Si vous voulez » qu'il meure, c'est à moi d'exécuter & d'obéir à vos volontés. » Ainsi répondit Harpagus. Et en même-tems l'enfant paré de quelques ornemens, lui fut mis entre les mains pour être conduit à la mort. Il le

(*a*) Paral. L. I. c. 7. v. 36.
(*b*) Reg. L. II. c. 23. v. 11, 25. Paral. L. I. c. 11. v. 27. c. 27. v. 8.
(*c*) Esdr. L. II. c. 3. v. 10.
(*d*) Judic. c. 4. v. 2.
(*e*) Herod. L. I. c. 108. *& seq.* Just. L. I. c. 4. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. I. pag. 466.

porta en pleurant en sa maison, & fit savoir à sa femme ce que lui avoit dit Astyage, » Qu'avez-vous donc envie de faire, lui dit cette femme? Pour » moi, répondit le mari, quand » Astyage devroit faire éclater » contre moi plus de fureur, » qu'il n'en montre aujourd'hui » contre cet enfant, je ne lui » obéirai point, & pour plusieurs raisons, je ne serai point » l'auteur de cette mort. Premierement, je suis parent de » l'enfant, & d'ailleurs Astyage est fort vieux, & n'a point » d'enfans mâles qui puissent » lui succéder. Si après sa mort » la Puissance souveraine doit » tomber entre les mains de sa » fille, dont il veut aujourd'hui que je tue l'enfant, que » m'en pourra-t-il arriver que » de grands malheurs? Que si » pour ma sûreté il faut que cet » enfant périsse, il vaut mieux » que ce soit par les mains » d'Astyage que par le crime » des miens. »

Après ce discours, il envoya chercher Mitradate, qui étoit chargé de la conduite des troupeaux du Roi. Dès qu'il fut arrivé, Harpagus lui dit qu'Astyage lui commandoit de prendre cet enfant pour l'exposer sur la montagne la plus déserte de son païs; & qu'il lui avoit ordonné de lui déclarer que s'il lui sauvoit la vie, & qu'il ne le fit pas mourir, il périroit lui-même d'une mort épouvantable. Mais, ajouta-t-il, afin que la volonté du roi soit exactement exécutée, je suis chargé de voir si vous aurez exposé l'enfant selon les ordres que je vous en donne. Quand Mitradate eut entendu ce discours, il prit l'enfant, & s'en retourna chez lui. Comme sa femme étoit grosse, elle accoucha par hazard en ce moment d'un fils. Mais, quand elle eut apperçu le jeune Cyrus qui étoit grand & bien fait, elle voulut lui sauver la vie. Son mari lui représenta qu'il étoit contraint d'exécuter ce qu'on lui avoit ordonné, qu'il devoit venir des hommes de la part d'Harpagus pour savoir s'il auroit obéi, & qu'il mourroit lui-même misérablement, s'il n'accomplissoit pas les ordres qu'on lui avoit donnés. Cette femme voyant qu'elle ne pouvoit obtenir ce qu'elle souhaitoit: » Puisque, je ne » saurois, dit-elle, vous persuader, faites au moins ce » que je vais vous dire, si c'est » une nécessité qu'il y ait des » témoins pour voir exposer » cet enfant. J'ai accouché d'un » enfant mort, exposez-le sur » la montagne, & nourrissons » celui-ci comme s'il étoit à » nous. Ainsi, nous n'offenserons point nos maîtres, » & nous ferons quelque » chose pour notre petite fortune. Au moins, celui qui est » mort aura une sépulture » royale, & celui qui reste ne » perdra pas malheureusement » la vie. » Ce bon homme s'imagina que sa femme lui parloit raisonnablement, & exécuta ce

qu'elle disoit. Il donna donc à sa femme l'enfant qu'il avoit apporté pour le faire mourir, mit le sien qui étoit mort dans le berceau où il avoit apporté l'autre enfant, & l'exposa sur la montagne la plus déserte, avec les ornemens de l'autre.

Le troisième jour après qu'il eut exposé cet enfant, il mit un de ses compagnons en sa place, & retourna à la ville chez Harpagus, & lui dit qu'il étoit prêt à lui montrer le corps mort de cet enfant. Harpagus y envoya les plus fidèles des siens, de qui il apprit que la chose étoit véritable, & fit enterrer l'enfant de Mitradate. Sa femme ayant donc pris l'autre, qui fut depuis appellé Cyrus, l'éleva chez elle, & lui donna un nom à sa fantaisie. Mais, lorsqu'il eut atteint l'âge de dix ans, il fut découvert & reconnu d'Astyage. Ce Prince, ayant fait venir Mitradate, lui demanda où il avoit pris cet enfant, & qui l'avoit mis entre ses mains. Mitradate répondit qu'il étoit son fils, & que sa femme étoit sa mere. Mais, Astyage lui dit qu'il ne gagnoit rien de dissimuler, & que s'il ne vouloit pas parler on sauroit bien l'y contraindre; & en disant cela il fit signe à ses gardes de le saisir. Mitradate, se voyant réduit à l'extrêmité, découvrit enfin la vérité sans en rien dissimuler, & demanda pardon au Roi. Quand Astyage eut appris cette aventure, il ne témoigna pas s'en soucier beaucoup, & néanmoins il manda Harpagus, contre qui il étoit en colère. » Harpagus, » lui dit-il, de quelle mort » avez-vous fait mourir l'en- » fant que je vous donnai, & » qui étoit né de ma fille? » Harpagus, voyant Mitradate présent, ne voulut dissimuler ni couvrir son action par un mensonge, de peur d'être convaincu par les témoignages qu'on produiroit contre lui. Il fit donc cette réponse: » Lorsque j'eus » reçu cet enfant, je cherchai » un moyen de ne rien faire qui » fût contraire à votre inten- » tion; & comme je n'ai jamais » rien fait contre votre servi- » ce, je résolus d'agir de telle » sorte, que je n'offensasse » point votre Majesté, & que » je ne fusse point votre bour- » reau, ni de la Princesse vo- » tre fille. Je donnai donc l'en- » fant à cet homme que j'avois » fait venir exprès, & je lui » dis que c'étoit vous qui com- » mandiez qu'on le tuât; & » certes je ne pense pas avoir » failli en disant cela, car vous » l'aviez commandé. Enfin, en » lui donnant cet enfant comme » par votre ordre, je lui enjoi- » gnis de l'exposer sur une » montagne déserte, & de de- » meurer auprès de lui jusqu'à » ce qu'il fût mort. Je lui fis » toutes sortes de grandes me- » naces, s'il n'exécutoit ce » commandement; & quand il » eut satisfait à l'ordre que je » lui avois donné, j'envoyé » sur les lieux pour en être

» mieux assuré, les plus fidè-
» les des miens; je sçus d'eux
» que cet enfant étoit mort,
» & je le fis enterrer par eux-
» mêmes. Voilà comment la
» chose s'est passée, & com-
» ment cet enfant est mort. »

C'est ainsi qu'Harpagus parla au Roi sans rien dissimuler de la vérité; & le roi cachant sa colère & son ressentiment, lui conta premièrement tout ce qu'il avoit appris de Mitradate, & enfin il lui dit que l'enfant vivoit, & qu'il en étoit bien aise.

» Car, dit-il, j'étois dans l'in-
» quiétude sur l'aventure de
» cet enfant, & je ne pouvois
» souffrir que ma fille me re-
» prochât en elle-même, d'être
» le meurtrier de son fils. Mais,
» puisque la fortune nous est
» plus favorable que nous ne
» pensions, envoyez votre fils
» avec cet enfant qu'on vient
» de me rendre, & ne manquez
» pas de venir souper avec
» moi, parce que j'ai résolu
» pour le recouvrement de
» mon petit-fils, de sacrifier
» aux dieux à qui j'en dois de
» grandes marques de recon-
» noissance. »

Quand Harpagus eut entendu ces paroles, il se prosterna devant le roi, & s'en retourna en sa maison, extraordinairement réjoui que sa faute eût eu un si bon succès, & d'avoir été prié par le roi au festin qu'il faisoit, en signe de réjouissance. Il ne fut pas si-tôt rentré chez lui, qu'il envoya au palais son fils unique, âgé environ de treize-ans, & lui enjoignit de faire tout ce que le roi lui commanderoit. Cependant, satisfait de son aventure, il dit à sa femme tout ce qui lui étoit arrivé. Mais, quand son fils fut dans le palais, le roi commanda qu'on le fît mourir, qu'on le coupât en morceaux, qu'on en fît rôtir une partie, & bouillir l'autre, & qu'on le tînt prêt pour le servir sur la table. L'heure du souper étant venue, & chaçun s'étant assemblé, & Harpagus avec les autres, on servit devant le Roi & les autres Seigneurs des viandes ordinaires; mais, on servit devant Harpagus tous les membres de son fils découpés, excepté la tête, les pieds & les mains qu'on tenoit cachés dans une corbeille couverte. Lorsqu'Astyage vit qu'Harpagus étoit rassasié de cette viande, il lui demanda s'il l'avoit trouvée excellente; & Harpagus lui répondit qu'il n'en avoit jamais mangé de meilleure. En même-tems, ceux qui avoient l'ordre du roi, lui apporterent dans un plat la tête de son fils, ses mains & ses pieds, & lui dirent qu'il découvrît ce mets, & qu'il en prît ce qu'il en voudroit. Harpagus fit ce qu'on lui disoit, & quand il eut découvert ce plat, il vit les misérables restes de son fils; cependant, il ne s'étonna point d'un spectacle si étrange, & demeura maître de lui-même dans un si grand sujet d'affliction. Alors, Astyage lui demanda s'il savoit

de quelle viande il avoit mangé, & Harpagus lui répondit qu'il le favoit fort bien, mais qu'il ne trouvoit rien à redire à tout ce que faifoit le Roi. Après avoir fait cette réponfe & ramaffé les triftes reftes de fon fils, il s'en retourna dans fa maifon, où il leur rendit fans doute les derniers devoirs.

Harpagus étoit néanmoins pouffé par une vive paffion de fe venger d'Aftyage. Mais, n'étant que fimple particulier, il ne croyoit pas qu'il fût fûr pour lui d'entreprendre de fe venger tout feul & par fes feules forces d'un puiffant monarque. C'eft pourquoi, il jetta les yeux fur Cyrus, qui étoit alors dans la vigueur de fon âge; il fit donc en forte de l'intéreffer dans fon parti, & de l'avoir pour compagnon dans le deffein de fe venger. Aftyage même favorifa ce complot par les traitemens rigoureux qu'il faifoit aux Medes; de façon qu'Harpagus ayant fait amitié avec les plus grands Seigneurs du pays, leur perfuada facilement d'ôter la couronne à Aftyage, & de la donner à Cyrus. Harpagus, ayant formé cette entreprife & difpofé toutes chofes pour le fuccès qu'il attendoit, crut qu'il falloit donner avis de fon deffein à Cyrus, qui étoit alors en Perfe; & pour en venir à bout il fe fervit de ce moyen, ne pouvant en trouver un autre, parce qu'il y avoit des gardes & des efpions de toutes párts fur les chemins. Il mit une lettre dans le corps d'un lievre dont il avoit ôté le dedans, & l'ayant recoufu fi adroitement qu'il ne paroiffoit point qu'il eût été ouvert, il le donna avec les filets qui avoient fervi à le prendre à un de fes véneurs, & l'envoya en Perfe, avec ordre de dire à Cyrus, en lui donnant ce lievre, qu'il l'ouvrît lui même de fa main, & que perfonne ne fût préfent à cette action. Le meffager exécuta le commandement qu'on lui avoit fait; Cyrus ouvrit lui même ce lievre, & lut l'écrit qu'il y trouva. Sur cette lecture, il follicita les Perfes à la révolte. Ces peuples, qui depuis longtems n'obéiffoient qu'avec peine aux Medes, fe mirent volontiers en liberté. Aftyage, ayant appris cette nouvelle, manda Cyrus par un courrier qu'il lui envoya, & Cyrus commanda au courrier de dire au Roi qu'il iroit le trouver plutôt qu'il ne fouhaitoit.

Sur cette réponfe, Aftyage fit prendre les armes à tous les Medes; & comme fi les Dieux lui euffent ôté le jugement, il donna à Harpagus la conduite de fes troupes, ne fe fouvenant plus du traitement qu'il lui avoit fait. Il eft vrai que lorfque les Medes en furent venus aux mains avec les Perfes, tous ceux qui ignoroient le deffein d'Harpagus, combattirent vaillamment; mais, ceux qui le favoient fe rangerent du côté des Perfes, ou

combattirent lâchement ; ou prirent d'eux-mêmes la fuite. Ainsi, l'armée des Medes ayant été mise en déroute par un complot si honteux, quand Astyage en eut reçu la nouvelle, il dit seulement, en menaçant Cyrus qui venoit de remporter la victoire : *Il ne s'en réjouira pas long-tems.* Sur le champ & avant toutes choses, il fit pendre ces interpretes de songes, qui lui avoient persuadé de renvoyer Cyrus en Perse. Ensuite, il fit prendre les armes à tous les Medes qui étoient demeurés dans la ville tant vieux que jeunes ; & les ayant mis en campagne, il donna bataille contre les Perses, mais il ne fut pas plus heureux en cette occasion qu'en la premiere ; car, il fut pris vif dans le combat, & son armée fut entiérement défaite. Alors, Harpagus, qui se trouva devant lui, commença à insulter à sa misere, l'attaqua par des railleries, lui dit tout ce qui pouvoit le plus l'offenser, & lui demanda s'il se souvenoit du festin où il lui avoit fait manger son fils, parce que c'étoit pour ce sujet que son sceptre étoit changé en des fers, & sa domination en servitude. Astyage le regardant, l'interrogea à son tour, & lui demanda si la rébellion & la victoire de Cyrus étoient un ouvrage d'Harpagus. Harpagus ayant répondu qu'il pouvoit justement se l'attribuer, puisqu'il en avoit écrit à Cyrus, & lui avoit conseillé cette guerre ; Astyage lui dit, » qu'il étoit le plus insensé » & le plus méchant de tous » les hommes ; le plus insensé, » dit-il, parce que s'il avoit » l'occasion de se faire Roi lui » même, & que ce fût par son » moyen que les affaires eussent changé, il devoit mettre la couronne sur sa tête, » & non pas sur la tête d'un » autre ; & le plus méchant, » parce que pour une injure » particuliere, il avoit mis » en servitude tous les Medes. » Car, s'il falloit faire passer » le royaume entre les mains » de quelqu'autre, il étoit » plus à propos de procurer » ce bien à quelqu'un des Medes qu'à un Persan. Que » cependant les Medes qui » n'avoient point failli, en » étoient devenus esclaves des » Perses, au lieu qu'auparavant ils en avoient la domination ; & que les Perses, » autrefois esclaves des Medes, » en étoient devenus les maîtres. » C'est ainsi qu'Astyage, fut dépouillé de son royaume, après avoir regné trente-cinq ans. Le récit que nous venons de faire d'après Hérodote, n'est pas tout-à-fait le même que celui que nous avons fait d'après Justin sous l'article d'Astyage.

Harpagus demeura depuis constamment attaché au parti de Cyrus. Ayant succédé à Mazare au commandement des troupes, il entra dans l'Ionie, où il prit aisément les Villes par le moyen des tranchées

qu'il faisoit faire à l'entour, après avoir contraint les habitans de se retirer dans leurs murailles; & la première des Ioniens, dont il se rendit le maître par cette invention, fut la ville de Phocée. Après avoir fait la conquête de ce pays, il mena ses troupes contre les Cariens, les Cauniens & les Lyciens, qu'il força aussi de se soumettre.

HARPAGUS, *Harpagus*, (*a*) Ἅρπαγος, Perse de nation, ayant livré bataille à Histiée, lui tailla en pièces la plus grande partie de ses troupes & le prit lui-même en vie. L'ayant ensuite fait mettre en croix à Sardes, il envoya sa tête à Darius.

HARPALE, *Harpalos*, nom (*b*) d'un des chiens d'Actéon; ce chien portoit une marque blanche sur le front. Le mot *Harpale* veut dire ravisseur, du Grec ἁρπάζω, *rapio*.

HARPALION, *Harpalion*, (*c*) Ἁρπαλίων, fils du roi Pylémene, ayant suivi son pere à la guerre de Troye, s'avança un jour contre Ménélaüs; & après avoir lancé son javelot sur son bouclier, qui n'en put être percé, il cherchoit à regagner son bataillon, regardant de tous côtés pour éviter les traits des ennemis. Mérion, qui l'apperçut, lui tira une fleche, & le blessa au haut de la hanche. Harpalion, percé d'outre en outre par ce fer mortel, tomba sur ses genoux, & rendant les derniers soupirs entre les bras de ses compagnons affligés, il étoit étendu sur la poussiere. Dans un moment, le sang, qui sortoit à gros bouillons de sa plaie, eut rougi la terre tout au tour de lui. Ses généreux Paphlagoniens, empressés à le secourir, le voyant expiré, le mirent sur son char, & l'emmenerent à Troye avec les sentimens de la plus vive douleur. Son pere, le visage baigné de larmes, suivoit le char, & personne ne se présentoit pour venger la mort de son fils. Pâris seul, touché de la perte d'un prince avec lequel il avoit contracté le droit d'hospitalité en voyageant dans les villes de Paphlagonie, voulut rendre ce triste office à son ami.

HARPALUS, *Harpalus*, Ἅρπαλος, fils d'Amyclas. *Voyez* Ardale, à l'article duquel il faut lire Harpalus au lieu d'Arpalus.

HARPALUS, *Harpalus*, Ἅρπαλος, sçavant Astronome Grec, vivoit vers la 75ᵉ Olympiade, & l'an 480 avant J. C. Il corrigea le Cycle de huit années, que Cléostrate, natif de Ténédos, avoit inventé pour ajuster le cours du soleil à celui de la lune. Il en proposa même un autre de neuf ans, qui fut suivi durant quelque-

(*a*) Herod. L. VI. c. 28, 30.
(*b*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.
(*c*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 643 & seq.

tems ; mais, Méton, fils de Pausanias, y ayant trouvé quelques erreurs, publia sous la 84[e] Olympiade, vers l'an 444 avant l'ere chrétienne, son Ennéadécaëtéride, c'est-à-dire, son Cycle de dix-neuf ans, que nous appellons Nombre d'or. Festus Aviénus parle d'Harpalus dans son 17[e] livre.

HARPALUS, *Harpalus*, (a) Ἅρπαλος, Macédonien s'attacha aux intérêts d'Alexandre, pendant les contestations que ce Prince eut avec le roi Philippe. Cela fut cause de sa disgrace, qui ne dura que jusqu'à la mort de Philippe, après laquelle Alexandre le rappella, & lui donna de grandes marques d'amitié; il le récompensa même, en lui confiant le gouvernement de Cilicie, selon quelques Auteurs. Tout le monde conviendra qu'il eut celui de Babylone, & la charge de grand trésorier.

Pendant qu'il étoit à Babylone, avec tous les revenus d'Alexandre, ayant appris que ce prince préparoit une expédition dans les Indes, il se persuada qu'il n'en reviendroit jamais. Dans cette pensée, il se livra à toute espèce de débauches; & comme il se voyoit Satrape d'une province fort étendue, il commença par attenter à la pudicité des femmes, & à se livrer à toutes les espèces d'impudicités usitées parmi les barbares; de sorte qu'il eut bientôt épuisé par ses débauches, le trésor qui lui étoit confié. Il faisoit apporter de la mer rouge, malgré son grand éloignement, toutes les espèces de poissons qu'elle enfermoit dans ses eaux; & les dépenses excessives dans lesquelles il s'étoit jetté, excitoient depuis long-tems les murmures & les plaintes de tout le monde. Il avoit même fait venir d'Athenes la plus fameuse courtisanne de ce tems-là nommée Pythonique. Il lui avoit fait, tant quelle avoit vécu, des présens d'une magnificence royale, & comme elle mourut en Asie, il la fit reporter en Grece à très-grands frais, & lui fit dresser dans l'Attique même un tombeau superbe. Ayant fait venir ensuite du même lieu une autre courtisanne nommée Glycere, il fit encore avec elle des dépenses exorbitantes; de sorte que sentant lui-même que la vie qu'il menoit, ne pouvoit aboutir qu'à un grand revers de fortune, il prenoit la résolution de gagner le peuple d'Athenes par ses bienfaits. Enfin, voyant qu'Alexandre, à son retour de l'Inde, avoit fait punir de mort plusieurs Satrapes qui avoient abusé de leur pouvoir, & craignant un sort pareil pour lui-même, il se fit une somme de cinq mille talens, & il forma un corps de six mille soldats à

(a) Diod. Sicul. pag. 619, 620, 632. Plut. Tom. I. p. 751, 857. Q. Curt. L. IX. c. 3. L. X. c. 2. Just. L. XIII. c. 5. Pauf. p. 69, 70, 148. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 784. & *suiv.*

gages, avec lesquels il sortit de l'Asie pour prendre la route d'Athenes. Mais, comme aucune République ne voulut le recevoir sur son passage, il laissa tous ses soudoyés à Tenare promontoire de la Laconie; & n'emportant avec lui qu'une partie de ses trésors, il vint se rendre suppliant du peuple d'Athenes.

D'abord, tous ceux qui avoient coutume de s'enrichir de leur métier d'Orateur, coururent à lui à l'envi, tout prêts à se laisser corrompre, & déja corrompus par l'espérance. Harpalus ne manqua pas de leur donner quelque petite partie de ses grands trésors pour les amorcer; mais, il fit offrir à Phocion sept cens talens, mettant d'ailleurs tous ses autres biens & sa personne même en sa disposition & sous sa sauve-garde. Il connoissoit le crédit infini qu'il avoit auprès du peuple. C'étoit la réputation de sa probité, & sur-tout de son désintéressement, qui lui avoit acquis ce crédit. On juge bien qu'un homme de ce caractère ne dut pas recevoir favorablement les députés d'Harpalus. Il leur parla en effet très-durement, & leur déclara qu'il alloit prendre des mesures très-violentes contre lui, s'il ne cessoit de corrompre sa ville. Harpalus perdit toute espérance de ce côté-là.

Démosthene, au commencement, ne lui fut pas plus favorable. Il conseilla aux Athéniens de le renvoyer, & de se donner bien de garde de jetter leur ville dans une guerre pour un sujet très-injuste & sans aucune nécessité.

Quelques jours après, Harpalus, comme on faisoit l'inventaire de ses biens, s'étant apperçu que Démosthene prenoit plaisir à considérer une coupe, & qu'il en admiroit la figure, & la beauté de l'ouvrage, le pria de la soupeser, pour juger lui-même du poids de l'or. Démosthene l'ayant prise fut étonné du poids qui étoit considérable, & demanda combien elle pesoit. Harpalus lui répondit en souriant: Elle peut bien être de vingt talens. Cet endroit a dans le texte Grec de Plutarque, une grace qu'il est bien difficile de conserver dans le françois. Cette grace consiste dans le mot ἄγειν, qui est le terme propre des balances, & qui signifie *peser*. *Cela pese tant.* Et en même-tems ἄγειν est un terme ordinaire qui signifie *contenir*. On a tâché de conserver cette équivoque par le mot *être*, car en notre langue *cette coupe est de vingt talens* peut signifier, *elle est du poids de vingt talens*, & *elle peut contenir vingt talens*, comme on dit qu'*un tonneau est de tant de pintes*, & *qu'un vaisseau est de tant de tonneaux*. Mais, revenons à notre récit.

Dès le soir même, Harpalus envoya à Démosthene vingt talens avec la coupe; car, il avoit une sagacité merveilleuse

pour découvrir à la mine & à certains coups d'œil le foible d'un homme épris de l'amour de l'or. Démosthene ne résista point, mais vaincu par ce présent, & n'étant plus maître de lui, il passa tout d'un coup dans le parti d'Harpalus; & le lendemain matin, le coup bien enveloppé de laines & de bandelettes, il se rendit à l'assemblée. Le peuple lui ordonna de se lever & de parler; mais il le refusa, faisant signe qu'il avoit une extinction de voix. Quelques plaisans dirent tout haut que leur Orateur avoit été surpris la nuit, non d'une *esquinancie*, mais d'une *argyrancie*, pour faire entendre que c'étoit l'argent d'Harpalus qui lui avoit éteint la voix.

Le lendemain, le peuple, ayant été informé du présent qu'il avoit reçu, entra dans une grande colère contre lui, & refusa d'écouter sa justification. Harpalus fut donc chassé de la ville, & il jugea que le plus sûr pour lui étoit de revenir à Ténare vers ses anciens soudoyés; delà pourtant il se refugia encore en l'Isle de Crete, où il fut enfin tué en secret par Thymbron qui avoit été son ami. Il y en a qui prétendent qu'il fut tué par ses propres domestiques; d'autres disent que Pausanias Macédonien de nation lui dressa des embûches où il périt; ce qui est certain, c'est que Philoxene autre Macédonien qui vouloit obliger les Athéniens à lui livrer Harpalus, prit du moins son intendant, comme il s'enfuyoit à Rhodes; quand il l'eut en sa puissance, il le fit appliquer à la question pour savoir de lui tous ceux qui avoient pris de l'argent d'Harpalus; après quoi il écrivit aux Athéniens une lettre qui contenoit les noms de tous ces traîtres, & la somme que chacun d'eux avoit touchée; dans cette lettre il n'étoit fait aucune mention de Démosthene, quoiqu'Alexandre le haït mortellement, & que Philoxene fût son ennemi particulier.

HARPALUS, *Harpalus*, (a) Ἅρπαλος, chef d'une ambassade, que Persée roi de Macédoine envoya à Rome, l'an 172 avant Jesus-Christ. Sa fierté excessive souleva contre lui tout le Sénat.

HARPALUS, *Harpalus*, (b) Ἅρπαλος, esclave de Cicéron; qui en fait mention dans une de ses lettres.

HARPALYCE, *Harpalyce*, fille de Lycurgue, aimoit passionnément la chasse, & avoit un courage martial. Son pere ayant été fait prisonnier par les Getes, elle rassembla promptement une troupe d'hommes courageux, à la tête desquels elle alla le délivrer.

HARPALYCE, *Harpalyce*,

(a) Tit. Liv. L. XLII. c. 14.

(b) Cicer. ad Amic. L. XVI Epist. 24.

(*a*) célebre Amazone, reine de Thrace. Elle étoit sur-tout renommée par sa légèreté à la course. *Voyez* Harpalycus.

HARPALYCE, *Harpalyce*, (*b*) aima éperdument Iphiclus. Aristoxene, dans ses mémoires abrégés, écrit qu'Harpalyce, méprisée par Iphiclus, sécha de douleur; & qu'à l'occasion de cet événement, on institua des jeux où les jeunes filles chantoient la chanson nommée *Harpalyce*. Parthénius parle aussi de cette espèce de chanson, & de l'événement qui y donna occasion.

HARPALYCE, *Harpalyce*, (*c*) la plus belle fille d'Argos, fut aimée passionnément par son pere Clyménus. Il la maria néanmoins, mais se repentant de l'avoir mariée, il fit mourir son gendre, & ramena sa fille à Argos. Harpalyce pour s'en venger, tua son frere ou son fils, selon Hygin, & le donna à manger à son pere Clyménus; après quoi ayant demandé aux Dieux d'être tirée de ce monde, elle fut convertie, à ce que porte la fable, en oiseau. Clyménus fut si accablé de cet accident, qu'il se tua.

HARPALYCUS, *Harpalycus*, Roi d'un canton de la Thrace, eut une fille nommée Harpalyce, qui fut nourrie de lait de vache & de jument, & qu'il accoutuma de bonne heure au maniement des armes. Cela lui donna une humeur martiale; elle secourut à propos son pere contre Néoptoleme, fils d'Achille, qu'elle mit en fuite. Harpalycus fut tué quelque-tems après par ses sujets, & Harpalyce se retira dans les bois, d'où elle fondoit sur les bestiaux du canton & les enlevoit. Elle fut prise dans des rets qu'on lui avoit tendus, & tuée; mais, après sa mort, les paysans se firent la guerre pour avoir les troupeaux qu'elle avoit volés. Depuis ce tems-là, on établit des assemblées & des tournois au tombeau de cette fille pour expier sa mort.

HARPALYCUS, *Harpalycus*, (*d*) Capitaine Troyen, tomba sous les coups de la reine Camille.

HARPALYCUS, *Harpalycus*, (*e*) enseigna à Hercule la lutte & les autres exercices gymnyques.

HARPASA, *Harpasa*, (*f*) Α῎ρπασα, ville de l'Asie mineure, dans la Carie; elle prenoit son nom du fleuve Harpasus, sur le bord duquel elle étoit située. Cette ville a été épiscopale, puisque Phanias, son évêque souscrivit, au concile d'Ephese, tenu l'an 431.

HARPASTES, *Harpastæ*, nom que l'on donnoit à ceux qui jouoient au jeu nommé Harpaston. *Voyez* Harpaston.

(*a*) Virg. Æneid. L. I. v. 320, 321.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 357.

(*c*) Hygin. Fab. 206.

(*d*) Virg. Æneid. L. II. v. 675.

(*e*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 197.

(*f*) Plin. T. I. p. 116, 277. Ptolem. L. V. c. 2.

HARPASTON, *Harpaston*, (*a*) sorte de jeu fort en vogue chez les Anciens, ainsi appellé du grec ἁρπάζω, *rapio*, j'arrache, parce qu'on s'y arrachoit la balle les uns aux autres. C'étoit une des dépendances de l'exercice de la petite balle, comme il paroît par Galien, qui, dans le petit livre où il traite de cet exercice, y mêle celui de l'Harpaston. Il recevoit plusieurs autres noms; on l'appelloit Ἐπίσκυρος, Ἐπίκοινος, Ἐφηβική, Φαινίνδα, Φεννίδα, Φενίνδα, & Ἐφετίνδα. Athénée donnoit à ce jeu la préférence sur tous les autres qui sont du ressort de la Sphéristique.

Pour y jouer, on se divisoit en deux troupes, qui s'éloignoient également d'une ligne nommée σκῦρος, que l'on traçoit au milieu du terrein, & sur laquelle on posoit une balle. On tiroit derrière chaque troupe une autre ligne, qui marquoit de part & d'autre les limites du jeu. Ensuite, les joueurs, de chaque côté, couroient vers la ligne du milieu, & chacun tâchoit de se saisir de la balle & de la jetter au delà de l'une des deux lignes qui marquoit le but; pendant que ceux du parti contraire faisoient tous leurs efforts pour défendre leur terrein, & pour envoyer la balle vers l'autre ligne. Cela causoit une espèce de combat fort échauffé entre les joueurs, qui s'arrachoient la balle, qui la chassoient du pied & de la main en faisant diverses feintes, qui se poussoient les uns les autres, se donnoient des coups de poing, & se renversoient par terre. Enfin, le gain de la partie étoit pour la troupe qui avoit envoyé la balle au delà de cette ligne qui bornoit le terrein des Antagonistes.

On voit par-là que cet exercice tenoit en quelque façon de la course, du saut, de la lutte & du pancrace. C'est à Pollux que nous en devons la description; & c'est de ce même jeu que le Poëte Antiphane a voulu parler dans des vers rapportés par Athénée, & dont voici le sens : » L'un prenant » la balle la jettoit gaiement » à un autre, esquivoit en » même-tems le coup de celui-» ci, poussoit celui-là hors » de sa place, & crioit de » toute sa force à cet autre de » se relever. »

HARPASUS, *Harpasus*, (*b*) Ἅρπασος, fleuve de l'Asie mineure, dans la Carie. Les villes de Trallicon & d'Harpasa étoient sur ses bords, & il tomboit dans le Méandre. Tite-Live en parle ainsi : » Le » Consul étant parti d'Ephese » pour se rendre à Magnésie, » rencontra Attale : . . . Après » avoir loué ce jeune homme, il » marcha vers le Méandre, » & campa . . . . Ayant passé

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 313. Mém de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 166, 167, 173.

(*b*) Plin. T. I. p. 277. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 13.

» ce fleuve . . . . . on vint » le deuxième jour de marche » camper auprès de la rivière » d'Harpasus. »

HARPASUS, *Harpasus*, (*a*) Ἅρπασος, autre fleuve de l'Asie mineure, entre le pays des Chalybes & celui des Scythoniens qu'il divisoit. Xénophon lui donne quatre cens pieds de large à l'endroit où les dix mille Grecs le traverserent à leur retour de l'expédition de Cyrus. C'est l'Harpagus de Diodore de Sicile ; mais, son Traducteur latin le rend par Harpasus.

HARPATE, *Harpates*, (*b*) Ἁρπάτης, fils de Tiribaze, tua, par l'ordre d'Ochus, Arsame son frere.

HARPE, *Harpa*, (*c*) symbole d'Apollon, de sorte que sur les médailles, une ou deux Harpes marquent les villes où ce Dieu étoit adoré comme chef des Muses. Quand la Harpe est entre les mains d'un Centaure, elle désigne Chiron, maître d'Achille ; quand elle est jointe au laurier & au coûteau, elle marque les jeux Apollinaires.

HARPÉ, *Harpe*, (*d*) l'une des principales Amazones qui vint au secours d'Æëtès, roi de Colchos, contre Persée.

HARPÉ, *Harpe*, (*e*) terme qui se trouve dans Ovide & dans Lucain; c'étoit une espèce de grand coutelas, dont Mercure & Persée se servirent, disent les Poëtes, l'un pour tuer Argus, & l'autre pour couper la tête à Méduse. Mercure en fut surnommé Harpedophore.

C'étoit aussi cette épée recourbée dont les Gladiateurs nommés *Thraces* s'escrimoient dans les jeux publics. La lame de cette dernière épée faisoit un angle obtus, comme on voit dans un monument donné par Boissard, mais plus fidelement depuis par M. Fabretti.

HARPÉDOPHORE, *Harpedophorus*, surnom de Mercure. *Voyez* Harpé.

HARPINNATE, *Harpinnates*, (*f*) Ἁρπιννάτης, fleuve du Péloponnese dans l'Elide. La ville d'Harpinne étoit située près de ce fleuve.

HARPINNE, *Harpinna*, (*g*) Ἅρπιννα, ville du Péloponnese dans l'Elide. Du tems de Pausanias, on en voyoit les ruines près du fleuve Harpinnate. Il y avoit, entre autres choses, quelques autels. Cette ville avoit été bâtie par Œnomaüs, qui, du nom de sa mere, la nomma Harpinne. A quelques pas delà on trouvoit un tertre fort élevé ; c'étoit la

(*a*) Xenophon. p. 338. Diod. Sicul. p. 412.
(*b*) Plut. T. I. p. 1027.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 103.
(*d*) Valer. Flacc. L. VI, v. 375.
(*e*) Lucan. L. IX. v. 665. *& seq.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 293. Tom. IV. p. 61.
(*f*) Pauf. p. 385.
(*g*) Pauf. p. 385.

sépulture des malheureux amans d'Hippodamie.

HARPINNE, *Harpinna*, (*a*) Α'ρπιννα, fille d'Asopus, fut aimée, dit-on, du Dieu Mars, & eut de lui Œnomaüs qui regna à Pise. Ce prince donna le nom de sa mere à la ville d'Harpinne, dont il est parlé dans l'article précédent.

HARPLIA, *Harplia*, (*b*) Α'ρπλεία, lieu du Péloponnése dans la Laconie, étoit situé auprès de Derrhium.

HARPOCRATE, *Harpocrates*, (*c*) Α'ρποκράτης, fils d'Isis & d'Osiris, suivant la plupart des Mythologues.

C'est une divinité Egyptienne, dont le symbole particulier qui la distingue de tous les autres dieux d'Égypte, est qu'il tient le second doigt sur la bouche, pour marquer qu'il est le Dieu du silence.

On voyoit des statues de ce Dieu dans quantité de temples & de places publiques; il nous en reste encore des empreintes par des gravures & des médailles, sur lesquelles il est représenté diversement, selon les divers attributs, que les peuples lui donnoient.

On offroit à cette divinité les lentilles & les prémices des légumes; mais, le lotus & le pêcher lui étoient particuliérement consacrés. On sçait que la feuille du dernier est en forme de langue, & que son fruit ressemble au cœur.

Quelques-uns ont cru qu'Harpocrate étoit un Philosophe, qui parloit peu, & que ce fut pour cette raison qu'on le prit pour le Dieu du silence.

La statue de ce Dieu se trouvoit à l'entrée de la plupart des temples; ce qui vouloit dire, au sentiment de Plutarque, qu'il falloit honorer les Dieux par le silence; ou, ce qui revient au même, que les hommes en ayant une connoissance imparfaite, ils n'en devoient parler qu'avec respect.

On représentoit le plus ordinairement Harpocrate sous la figure d'un jeune homme nu, couronné d'une mitre à l'Egyptienne, tenant d'une main une corne d'abondance, de l'autre une fleur de lotus, & portant quelquefois la trousse ou le carquois.

Comme on le prenoit pour le soleil, cette corne d'abondance marquoit que c'est le soleil qui produit tous les fruits de la terre, & qui vivifie toute la nature; le carquois dénotoit ses rayons, qui sont comme des fleches qu'il décoche de toutes parts. La fleur du lotus étoit dédiée à cet astre lumineux, parce qu'elle pas-

(*a*) Pauf. p. 332, 385.
(*b*) Pauf. p. 202.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 300. *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 316, 347. Tom. II. p. 352. *& suiv.* Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. I. p. 28. *& suiv.* Voyez aussi les Tomes suivans.

soit pour s'ouvrir à son lever & se fermer à son coucher. Le pavot l'accompagne quelquefois, comme un symbole de la fécondité. Mais, que signifie la chouette qu'on voit tantôt aux pieds d'Harpocrate, & tantôt placée derrière ce Dieu? Cet oiseau étant le type de la nuit, c'est, dit M. Cuper, le soleil qui tourne le dos à la nuit.

Varron parle fort succinctement d'Harpocrate, & proteste qu'il ne veut rien enseigner davantage de ce Dieu, de crainte de violer le silence qu'il recommande. Le doigt qu'il met sur la bouche, est le second doigt appellé par les Latins *salutaris*, dont on a coutume de se servir pour imposer silence. Apulée dit : *Mettez le doigt qui est proche du pouce sur la bouche, & taisez-vous.*

Les graveurs Egyptiens représentoient Harpocrate sur diverses pierres précieuses, qu'ils gravoient sous certaines constellations, & sur des métaux propres à recevoir & à conserver l'impression de chaque astre, pour servir à la guérison des maladies ou à la préservation des dangers. Les Romains faisoient gloire de les porter au doigt, comme le remarque Pline. » Déjà, dit-il, nos Ro» mains commencent à porter » dans leurs bagues Harpocrate » & les autres dieux Egyptiens. »

M. Spon, dans la septième dissertation de ses recherches d'antiquité, nous a donné diverses gravures d'Harpocrate. Dans l'une on voit Harpocrate assis sur une autruche, qui porte sur son revers le soleil & la lune, dont il étoit cru le fils, puisqu'Osiris & Isis, pere & mere d'Harpocrate, étoient chez les Egyptiens ce que le soleil & la lune sont chez les autres peuples. Les lettres du revers de cette médaille, sont des caractères fantastiques des hérétiques Basilidiens & Gnostiques, qui mêloient impunément les mystères de la religion chrétienne avec les superstitions des payens. Dans une autre figure, Sérapis & Harpocrate sont représentés avec ces lettres, *conservate me*; ce qui fait connoître que c'étoit quelque espèce de talisman qu'on portoit sur soi, pour demander à ces divinités la conservation de la santé, & l'éloignement des maux qui pouvoient arriver. Dans une autre pierre, Harpocrate est assis sur la fleur de lotus, plante dédiée au soleil, parce que, comme on l'a déjà dit, sa fleur s'ouvre au lever du soleil, & se ferme quand il se couche. Les lettres gravées sur le revers, sont de ces mystères des Basilidiens. On trouve encore Harpocrate dépeint avec une tête de lion, des oiseaux autour de lui, avec une tête semblable à la lune. Alexandre de Halès veut que ces oiseaux fussent des anges attribués aux orbes célestes des planetes par les Basilidiens, & dit qu'ils appelloient Saturne, Cassiel;

Jupiter, Sachiel ; Mars, Samuël ; le Soleil & la Lune, Michaël ; Venus, Anahel ; Mercure, Raphaël. On voit pareillement Harpocrate assis sur une tête d'âne renversée, & ces lettres au revers, ΙΣΧΥΡΟΝ ΚΑΙΑ'ΝΙΚΗΤΟΝ, c'est à dire, fort & invincible ; épithetes, que les Basilidiens donnoient à leur Jao & Jehova, pour leur servir de préservatifs dans les dangers, & d'assurance contre leurs ennemis. Le même Dieu est encore gravé avec sept voyelles Grecques, qui signifioient le mot Jehova. Voilà à peu près toutes les figures qui nous restent d'Harpocrate tirées des gravures & des médailles anciennes.

Voici celles qui sont copiées d'après de petites statues antiques de bronze, qui se trouvent dans les cabinets des curieux. Les statues antiques d'Harpocrate avoient toutes le doigt sur la bouche ; mais, les unes nous sont représentées avec une corne d'abondance & un panier sur la tête, ornement ordinaire de Sérapis, qui au sentiment de quelques-uns, est le même qu'Osiris, pere d'Harpocrate. Les autres le font voir avec une tête rayonnante. Quelques-unes le représentent vêtu d'une longue robe jusques sur les talons, ayant sur la tête une branche de pêcher, qui étoit un arbre dédié à Harpocrate, parce que son fruit, comme on l'a dit au commencement de cet article, ressemble au cœur, & ses feuilles à la langue, ainsi que Plutarque l'a remarqué ; par où les anciens ont voulu signifier le parfait accord qui devoit être entre la langue & le cœur. D'autres enfin le font voir avec un ornement de tête particulier, ayant les marques d'un Harpocrate, d'un Cupidon & d'un Esculape, puisqu'il met le doigt sur sa bouche, qu'il a des aîles, une trousse de fleches, & le serpent entortillé à un bâton. L'union d'Harpocrate avec Cupidon, veut dire que l'amour a besoin du secret ; & celle d'Harpocrate avec Esculape, peut marquer la discrétion qu'un médecin doit à son malade, de la confidence qu'il lui a faite. Les Pythagoriciens en avoient fait une vertu, & les Romains une divinité qu'ils appelloient la déesse *Tacita*, selon le témoignage de Plutarque.

Les anciens conviennent qu'Harpocrate étoit fils d'Isis, & que sa mere l'ayant perdu dans le tems qu'il étoit encore fort jeune, elle prit la résolution de le chercher par mer & par terre, jusqu'à ce qu'elle l'eût trouvé. On assure que ce fut en cette occasion qu'elle inventa les voiles des navires, au lieu des rames dont on se servoit auparavant ; c'est ce que nous apprend Hygin. Cassiodore dit la même chose, & semble avoir copié Hygin ; avec cette différence, qu'au lieu d'Harpocrate, il met Har-

pocras : voilà, pour le dire en passant, ce qui fit donner à cette déesse l'épithete de Pelagia, qu'on voit dans une ancienne inscription rapportée par Gruter.

Cette circonstance de la recherche d'Harpocrate ressemble trop à ce que l'on rapporte d'Horus, pour ne pas croire qu'Horus & Harpocrate étoient la même personne; & c'est le sentiment des plus savans Mythologues. Dans Diodore de Sicile, à la vérité, Horus est tué par les Titans, & Isis lui rend la vie; au lieu que dans Hygin, Harpocrate n'étoit qu'égaré. Mais, à cause de la variété surprenante qui regne dans les Auteurs au sujet de ces anciennes histoires, Diodore de Sicile aura bien pu nous dire qu'Horus avoit été tué, & que sa mere ayant trouvé son cadavre, lui avoit redonné la vie, quoique véritablement il ne fût qu'égaré.

M. Cuper, qui a fait sur Harpocrate un traité rempli de savantes recherches, ne doute nullement que ce ne soit la même aventure racontée différemment par les Anciens, & ne fait qu'une même personne d'Horus & d'Harpocrate; & comme le premier étoit parmi les Egyptiens le symbole du soleil, il conclut que le second représentoit aussi le même astre. On le voit en effet sur quelques antiques sous la figure d'un enfant, sortant de la fleur de lotus, la tête environnée de rayons, & tenant un fouet à la main, pour marquer le soleil levant; & si on refusoit de se rendre à cette preuve, cet astre & la lune qui sont peints dans la même antique, ne laisseroient aucun lieu d'en douter. L'attitude du doigt sur la bouche, prouve évidemment que c'est un Harpocrate. Ce Dieu est à peu près dans la même fleur de lotus, sur une médaille d'Antonin. Il faut pourtant avouer que ces deux monumens, dont l'un est un Abraxas des Basilidiens, l'autre une médaille de l'empereur que nous venons de nommer, ne sont pas d'une assez grande antiquité pour prouver qu'ils étoient une expression du sentiment des Egyptiens. Plutarque assure qu'on le représentoit ainsi en Egypte; non qu'on y crût qu'il étoit né de la fleur de lotus, comme l'a pensé Tristan, mais pour nous apprendre que le soleil se nourrissoit de vapeurs.

D. Bernard de Monfaucon, dans son Antiquité, présente un grand nombre d'images d'Harpocrate. Elles sont toutes de figure Egyptienne, & ont des ornemens de tête à peu près semblables à ceux d'Isis & d'Osiris. Le premier Harpocrate a un ornement de tête singulier; il a une corne qui lui descend sur l'épaule droite; il est posé sur une base, où se voient des hiéroglyphes. Le second est assis, & a les pieds sur une base chargée aussi d'hiéro-

glyphes. Le suivant n'a rien de fort remarquable. Le quatrième semble plier sous l'énorme machine qu'il porte sur la tête; deux grandes cornes sont comme la base de cette machine, qui semble composée de pots & de bouteilles, surmontées par des globes; tout cela se remarque mieux à l'œil. Le cinquième & le septième n'ont rien de particulier. Le sixième est assis sur une base fort singulière.

Les Harpocrates suivans ont assez de rapport les uns aux autres, & ne different entr'eux que par le plus & le moins de symboles. Quelques-uns de ces Harpocrates ont des aîles, que plusieurs Auteurs attribuent aussi au soleil à cause de la rapidité de sa course. Pour ce qui est du serpent qu'on voit entortillé au tour d'un bâton, on le remarque si fréquemment dans les figures Égyptiennes de toute espèce, qu'il ne faut point s'étonner de le voir souvent dans celles d'Harpocrate. Le serpent étoit aussi un des symboles du soleil. On le voit sur les pierres nommées Abraxas, mordant sa queue; ce qui est une marque du cours du soleil. On ne sçait si l'animal, qui, dans quelques figures, est au pied d'Harpocrate, est un chien; quelques-uns l'ont pris pour un lievre ou un lapin. En certaines images le chien paroît clairement; dans d'autres, c'est certainement un autre animal consacré à ce Dieu. On pourroit peut-être dire qu'Harpocrate paroît en quelques-unes de ces images avec un animal à quatre pieds d'un côté, & un oiseau de l'autre; pour marquer que c'est lui comme le soleil qui donne la vie & l'accroissement aux animaux de toutes les espèces.

Le plus singulier de tous les Harpocrates que donne D. Bernard de Montfaucon, est celui qui porte une grande & longue robe qui traîne à terre. Le fruit qu'il a sur la tête est, à ce que l'on croit, une pêche; cette figure est toute extraordinaire aussi-bien qu'une autre qui vient originairement de Pyrrhus Ligorius. C'est un Harpocrate de forme un peu différente des autres, rapportés ci-dessus; il est assis, & porte sur la tête un ornement approchant de ceux que portent ordinairement les figures Égyptiennes. Il tient le doigt sur la bouche, & de la main gauche un flambeau & des pavots; du même bras il embrasse un coq; il porte un carquois, son arc est étendu à terre. Tous ces symboles ont rapport au soleil.

Deux figures d'Harpocrate du Recueil d'Antiquités de M. le comte de Caylus, exactement dessinées, quant à l'attitude, mais considérablement embellies dans les représentations qu'on en donne, offrent quelques variétés, quoique disposées de la même façon. La première a le poing gauche fermé, la tête couverte d'une coëffure très-juste, & pose sur une plinthe fondue avec la figure. La seconde porte un bonnet, & la main gau-

che ouverte, comme si elle avoit autrefois tenu quelqu'attribut. L'une & l'autre avoient au dessus de l'oreille droite un ornement recourbé, descendant jusques sur l'épaule, ayant la forme d'une anse, semblable à celui qu'on voit ordinairement sur ces sortes de figures; mais il n'en paroît plus que la racine sur la première, & il est à demi rompu sur la seconde. Les Antiquaires ne se sont guère expliqués sur ce symbole, & M. Cuper même n'en a rien dit dans ce Traité que nous avons déjà cité. Ce silence a engagé M. le comte de Caylus à faire quelques recherches sur ce sujet. En voici le résultat, & c'est par-là que nous terminerons cet article.

Il faut observer d'abord que cet ornement se voit également sur toutes les têtes d'Harpocrate; ce qui prouve qu'il est indépendant de l'espèce de la coëffure. On doit remarquer en second lieu, qu'il ne se trouve que sur les figures d'Harpocrate & d'Horus, qui n'étoient qu'une seule & même divinité; d'où il suit qu'on peut le regarder comme un attribut qui leur étoit propre. M. le comte de Caylus avoit d'abord pensé que cet attribut n'étoit autre chose qu'un serpent mal formé & mal exécuté, attaché à l'oreille d'Horus, comme pour lui inspirer la prudence, dont cet animal est le symbole. Il s'étoit fondé sur un monument rapporté dans le cabinet de Paul Petau, représentant une Isis, avec un serpent qui s'approche de l'oreille droite du petit Horus couché sur les genoux de cette Déesse; mais, il s'apperçut bientôt que celui qui a dessiné & gravé cette figure, avoit été trompé par une ressemblance qu'il a cru voir entre cet animal & l'ornement dont il s'agit, & qui se trouve constamment le même, dit ce Sçavant, dans toutes les figures d'Harpocrate & d'Horus, qui se rencontrent dans les cabinets. Il s'en présente de mieux travaillées les unes que les autres, & dans celles qui ont été faites par d'habiles Artistes, l'ornement en question n'a jamais fait naître l'idée d'un serpent. Accuseroit-on les Artistes Égyptiens de n'avoir pas sçu dessiner ce reptile, eux qui étoient dans l'habitude de le traiter, & qui l'ont répété mille fois dans l'écriture hiéroglyphique? Et ne vaut-il pas mieux douter de la fidélité du dessinateur qu'a employé Petau? Les planches de son livre nous montrent que c'étoit un Artiste dont les talens étoient fort médiocres. M. le comte de Caylus prétend que cette sorte d'ornement est un flocon de cheveux, qu'on laissoit pendre au côté droit de la tête, & au dessus de l'oreille d'Horus & d'Harpocrate. Il fonde sa première preuve sur ce que l'ornement qu'il explique est souvent formé comme une tresse de cheveux liés & entrelacés. On en

verra un exemple sensible dans une figure d'Harpocrate, rapportée par Cuper, & dans quelques autres gravées dans l'ouvrage de D. Bernard de Montfaucon. Enfin, sa dernière preuve, & la plus convaincante; c'est qu'il est démontré par une foule de témoignages, qu'Harpocrate, Horus & le Soleil n'étoient qu'une même chose dans le systême religieux des Egyptiens; en effet, Macrobe dit : » Lorsqu'ils veulent consacrer une statue au soleil, ils la représentent la tête rasée, à l'exception du côté droit, dont on laisse paroître les cheveux. Cette petite partie réservée montre que le soleil ne se découvre jamais au même moment à l'univers entier; les cheveux coupés, & dont il ne reste plus que la racine, prouvent que cet astre, après avoir disparu, a le pouvoir de renaître. «

Macrobe ajoûte une autre interprétation à celle-ci. M. le comte de Caylus ne garantit la justesse ni de l'une ni de l'autre; il suffit, dit-il, qu'il ait attesté l'usage des Égyptiens, pour en conclure que cette espèce de parure, dont la tête d'Harpocrate est si souvent ornée, n'est qu'une tresse de cheveux.

HARPOCRATION, *Harpocration*, Ἁρποκρατίων, (*a*) Argien, philosophe Platonicien, de qui Stobée a tiré la matière de ses éloges, comme Photius le témoigne dans sa bibliotheque. Il avoit écrit vingt-quatre livres de commentaires sur Platon.

HARPOCRATION, (*b*) *Harpocration*, Ἁρποκρατίων, surnommé Élius, fut un célebre Sophiste, qui, entre autres ouvrages, a écrit un traité pour les Rhéteurs, & un autre de la fausseté de l'histoire d'Hérodote.

HARPOCRATION, (*c*) *Harpocration*. Ἁρποκρατίων, surnommé Caïus, fut aussi un célebre Sophiste. On lui attribue quelques ouvrages. Il avoit écrit sur les figures d'Antiphon, sur les discours d'Hypéride & de Lysias, &c.

HARPOCRATION, (*d*) *Harpocration*, Ἁρποκρατίων, surnommé Valérius, Auteur d'un excellent Lexicon sur les dix Orateurs. Harpocration, dans cet ouvrage, paroît un Auteur très-poli, qui traite avec beaucoup d'exactitude des Magistrats, des actions ou plaidoyers, du barreau d'Athènes, des différens lieux de tout le païs Attique, des noms propres des hommes, qui ont eu le maniement des affaires dans cette République, & de tout ce qui a été dit à la gloire de ce peuple par les Orateurs.

Le Lexicon, ou Dictionnaire d'Harpocration sur les dix Rhéteurs, a occupé le soin de bien

(*a*) Suid. T. I. p. 441.
(*b*) Suid. T. I. p. 441.
(*c*) Suid. Tom. I. p. 441.

(*d*) Suid. Tom. I. pag. 441. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 479, 480. T. IX. p. 145.

des Sçavans. Philippe-Jacques de Mauſſac donna une édition Grecque & Latine de cet ouvrage avec des notes, à Paris en 1614, *in*-4.° Il eſt vrai qu'il n'y corrige qu'un petit nombre d'endroits de ce Dictionnaire, mais ceux qu'il a corrigés, le ſont très-ingénieuſement. M. de Mauſſac a été un de nos meilleurs Critiques, & il étoit grand admirateur de Caſaubon, dont il a ſuivi les traces. A la fin du Traité des Fleuves de Plutarque, il a donné encore de nouvelles notes ſur Harpocration, qu'il dédia à M. de Saumaiſe. M. de Valois l'aîné avoit fait ſur le même ouvrage des obſervations importantes, que l'on a inſérées dans l'édition d'Harpocration de l'édition de Leyde, *in*-4°, en 1683. Jean Albert Fabricius dans ſa bibliotheque Grecque, Liv. IV. Cap. 33, donne un indice des Auteurs cités dans ce Lexicon. M. Colomiés, dans ſa bibliotheque, parle encore de quelques Sçavans qui avoient travaillé ſur Harpocration, mais dont le travail juſqu'ici n'a point été rendu public.

HARPYES. *Voyez* Harpyies.

HARPYIE, *Harpyia*, (*a*) nom d'une chienne d'Actéon. Dès que ce Prince eut été changé en cerf, Harpyie ſe mit à le pourſuivre avec ſes deux petits. Le mot *Harpyie* a la même ſignification que celui d'Harpale. *Voyez* Harpale.

HARPYIES, *Harpyiæ*, (*b*) Ἅρπυιαι, monſtres, dont les Poëtes ont tant parlé, étoient, ſelon quelques-uns, enfans de Neptune & la Terre, & ſelon Héſiode, de Thaumas & d'Electre. C'étoient trois filles nommées Celæno, Ocypete & Aëllo, qui, avec un viſage de femme, avoient un bec & des ongles crochus, & un ventre prodigieuſement gros. Elles cauſoient la famine par-tout où elles paſſoient, enlevoient les viandes ſur la table de Phinée, infectoient ce qu'elles touchoient, & prédiſoient l'avenir.

Phinée ayant reçu favorablement les Argonautes, & leur ayant promis un guide pour les conduire à travers les roches Cyanées, ou Symplegades, dont le paſſage étoit regardé alors comme extrêmement dangereux, ils s'offrirent d'employer tous leurs efforts pour les délivrer de la perſécution de ces monſtres; & Calaïs & Zéthès enfans de Borée, qui avoient des aîles, les pourſuivirent ſans relâche juſqu'aux iſles *Plotæ* dans la mer d'Ionie, & ce fut-là qu'ils reçurent ordre des Dieux, par le miniſtère d'Iris, de les laiſſer tranquilles, & de s'en retourner. Ce retour,

(*a*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.

(*b*) Lucian. T. I. p. 70. Virg. Æneid. L. III. v. 210. & *seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 196. Tom. VI. pag. 404. & *suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 395. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 39. T. XII. pag. 111. & *suiv.* T. XVIII. p. 6.

στροφή, fit changer de nom à ces isles, qui depuis ce tems-là furent appellées Strophades.

On voit bien que cette fiction est une enveloppe qui cache quelque vérité, & elle n'a pas manqué d'exercer la sagacité des Anciens & des Modernes. Paléphate dit que les Harpyies étoient les filles mêmes de Phinée, qui, par leurs débauches, ruinerent ce Prince infortuné. Servius pensoit que c'étoit les Furies qui lui reprochoient sans cesse sa cruauté à l'égard de ses enfans; & il est vrai que les Anciens ont quelquefois confondu les Harpyies avec les Furies. Virgile leur donne ce nom, en faisant dire à Celæno: *Ego Furiarum maxima pando;* surquoi Servius fait cette remarque: *Sanè apud inferos furiæ dicuntur & canes, apud superos diræ & aves, in medio verò Harpiæ dicuntur; unde duplex in his effigies invenitur.* M. le Clec a imaginé sur ce sujet, un dénouement très-ingénieux, en disant que les Harpyies étoient un amas prodigieux de sauterelles, qui, ayant ravagé la Bithynie & la Paphlagonie dans le tems que les Argonautes y passerent, y avoient causé la famine. Le mot *Arba* dont les Latins ont formé celui de *Harpia*, veut dire une sauterelle. Un vent de nord, ajoûte cet Auteur, les chassa & les poussa jusques dans la mer d'Ionie, & on publia que les enfans de Borée en avoient délivré le païs.

Tout ce que les Poëtes ont dit des Harpyies, convient parfaitement à ces insectes; causer la famine, c'est enlever les viandes sur la table des Princes mêmes. On disoit qu'elles étoient invulnérables, ce qui est vrai par rapport à leur nombre, qui est quelquefois prodigieux; qu'elles étoient les chiens de Jupiter ou de Junon; qu'elles prédisoient l'avenir, & que c'étoit le Tartare qui les avoit vomies, parce que ce fléau étoit regardé comme un effet de la colère du ciel, & qu'il annonçoit la famine. On ajoûtoit qu'elles revenoient toujours après qu'on les avoit éloignées; aussi est-il vrai que toute l'adresse humaine ne sçauroit arrêter le dégât qu'elles font; qu'elles étoient filles de la Terre & de Neptune, parce que la physique de ce tems-là enseignoit que tous les insectes étoient formés du mêlange de la terre & de l'eau. Les noms mêmes qu'on leur donne, conviennent parfaitement à cette explication; *Ocypete* veut dire, qui vole; *Celæno*, obscurité ou nuage, & *Aëllo*, tempête. Elles volent en effet, obscurcissent l'air, & il n'y a point de tempête si dangereuse que les ravages qu'elles causent.

On ne peut nier que cette explication ne soit très-ingénieuse. Cependant, M. l'abbé Banier dit qu'il ne sçauroit l'adopter, pour deux raisons. 1.° M. le Clerc se trompe, en plaçant la scene de cet évènement dans

la Bithynie ; c'étoit dans la Thrace que regnoit Phinée, & le vent de nord, ne les auroit jamais conduites delà dans la mer d'Ionie. 2.° Pour soutenir cette explication, il ne faut regarder Calaïs & Zéthès que comme l'emblême du vent de nord, & l'Antiquité les regarde comme deux personnages très-réels, enfans de Borée & d'Orythie, fille de Pandion, roi d'Athènes, & les tems y conviennent très-bien. Tout s'accorde dans cette fable, avec l'Histoire de ce tems-là. Phinée avoit épousé la sœur de ces Princes, & il n'est pas étonnant qu'ayant trouvé leur beau-frere accablé, autant par ses malheurs que par sa vieillesse, ils l'aient servi avec tant de zele.

Resteroit à sçavoir ce que c'étoit donc que les Harpyies, qui persécutoient tant Phinée, & dont aucun effort n'avoit pu le délivrer avant l'arrivée des Argonautes. Ne pourroit-on pas penser qu'on a voulu désigner par-là quelques voisins inquiets & remuans, ou quelques Corsaires qui faisoient des descentes continuelles sur les terres de Phinée, & qui revenoient toujours, après qu'on les en avoit chassés ? ils enlevoient les viandes jusques sur sa table, parce qu'ils lui ôtoient le moyen d'en avoir ; & ils passoient pour être les chiens de Junon, parce qu'on les regardoit comme les ministres de la vengeance céleste, qui punissoit la cruauté de ce Prince. Calaïs & Zéthès, avec un vaisseau que Borée leur fit équiper, donnerent la chasse à ses Corsaires, & les poursuivirent jusqu'aux isles Strophades, où ils les firent périr, ou les perdirent de vue. Ce que dit Apollodore, se lie naturellement avec cette explication, & nullement avec celle de M. le Clerc. Cet ancien Auteur rapporte qu'une de ces Harpyies tomba dans le fleuve Tigris, sur les côtes du Péloponnèse, qui fut depuis appellé l'Harpis, & que l'autre vint jusqu'aux Eschinades ; d'où elle rebroussa chemin, & se laissa tomber de lassitude dans la mer ; ce qui veut dire sans doute, qu'un de ces Corsaires périt à l'embouchure de l'Harpis, l'autre auprès des isles Eschinades, & que le troisième fut poursuivi jusqu'aux Strophades dans la mer d'Ionie.

HARSA, *Harsa*, Ἀρσά, (a) Ἀδασάν, dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone à Jérusalem.

HARUDES ; *Harudes*, (b) peuple de Germanie, selon César. Cet Auteur rapporte que les Éduens & les Séquanois se disputant la supériorité, ces derniers appellerent Arioviste à leur secours ; que ce Roi trouvant à son gré le païs des Séquanois, s'en fit donner la

(a) Esdr. L. I. c. 2. v. 52. L. II. c. 7. v. 54.

(b) Cæs. de Bell. Gall. L. I. pag. 31, 57.

troisième partie, sur-tout après l'arrivée de vingt-quatre mille Harudes, qui vinrent fortifier son armée. Le même dit dans un autre endroit, qu'après leur établissement dans les Gaules, ils se mirent à harceler les Éduens; & ailleurs, qu'ils étoient de l'armée d'Arioviste avec les Marcomans, les Triboques, les Vangions, les Németes, les Sédusiens & les Sueves, tous peuples de Germanie. Après cela, il n'en est plus parlé, ni dans les autres livres de César, ni dans Suétone, ni dans Tacite, ni dans aucun des autres Historiens de Rome. On voit seulement dans César, que l'armée d'Arioviste fut battue & dissipée. Les autres peuples, qui en étoient, se retrouvent ensuite dans leur patrie; mais, les Harudes & les Sédusiens ne se retrouvent plus.

Ce que César nous apprend des Harudes, ne suffit pas pour leur assigner une demeure fixe & certaine en Germanie. C'est pourtant ce que Cluvier a tâché de faire. Il prétend que les Harudes occupoient une partie de la Franconie & du haut Palatinat, avec le territoire de Nuremberg & un peu de la Suabe. Cela s'appelle deviner. César, le seul qui ait parlé de ce peuple, ne dit rien qui puisse marquer leur ancien païs. Ils vinrent de Germanie dans les Gaules. César le dit; mais il ne dit point de quel endroit. Une partie périt en combattant sous Arioviste, le reste repassa à peine le Rhin & regagna le gros de sa nation. Il se peut faire que les Harudes & les Sédusiens, trop affoiblis pour faire chacun un corps de nation, se perdirent dans quelque autre dont ils porterent ensuite le nom. Cette conjecture est, ce semble, plus raisonnable que de les placer en Suisse, sans qu'aucun Auteur ancien fournisse un seul mot qui puisse faire croire que cela soit. Les Harudes s'étant ainsi fondus dans un autre peuple, il n'est pas étonnant que leur nom ne se retrouve plus dans l'Histoire.

HARUGA, *Haruga*. Voyez Harunga.

HARUNGA, *Harunga*, (a) sorte de victime. On appelloit Harunga ou Haruga, dit Festus, une victime dont les entrailles étoient adhérantes.

HARUPH, *Haruph*, (b) ville de Palestine, dans la tribu de Juda. Sapharia, un des braves de l'armée de David, étoit de Haruph.

HARUS, *Harus*, A'ρούς, (c) de la ville de Jeteba, fut pere de Messalémeth, femme de Manassé, roi du Juda.

HARUSPICES, *Haruspices*,

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. pag. 153.

(b) Paral. L. I. c. 11. v. 5.

(c) Reg. L. IV. c. 21. v. 19.

(*a*) étoient chez les Romains des Miniſtres de la religion, chargés ſpécialement d'examiner les entraillés des victimes, pour en tirer des préſages, & par-là connoître ou conjecturer l'avenir. C'étoit eux qui ordonnoient le tems, la forme, & la matière des ſacrifices, ſur-tout dans les occaſions importantes ; & on ne manquoit guère alors de les conſulter, & de ſuivre leurs déciſions.

Nous croyons qu'on doit écrire ainſi le mot *Haruſpices*, parce qu'il eſt dérivé d'*Haruga*, qui chez les premiers Romains ſignifioit les entrailles des victimes, & du verbe *aſpicere*, voir, conſidérer; ou comme d'autres le penſent, d'*Hara*, *Hoſtia*, une victime, quoique quelques-uns ſoutiennent que l'on doit écrire *Aruſpices*, dérivant ce mot d'*Aras*, & *inſpicere*, avoir l'inſpection des autels; mais, on ſçait que cette inſpection n'étoit pas la fonction principale de ces Prêtres payens, & qu'au contraire leur marque diſtinctive étoit d'examiner les entrailles des animaux offerts en ſacrifice.

Le P. Pezron dit que ce mot étoit originairement formé du celtique *au*, foie, & de *ſpicio*, je regarde ou conſidere ; mais que ce terme paroiſſant aux Romains dur à la prononciation, ils l'adoucirent en faiſant celui d'*Aruſpex*, qui eſt moins rude qu'*Auſpex*. On trouve dans Feſtus le mot *Harviga* ou *Hardiga*; par lequel il entend une victime dont on conſidere les entrailles, tandis qu'elles ſont encore en entier ou dans leur état naturel. Surquoi, M. Dacier obſerve que *Harviga* eſt dérivé du Grec ἀρὶς, bélier, parce que c'étoit proprement un bélier qu'ils immoloient d'abord ; mais, dans la ſuite ce nom devint commun à toutes ſortes de victimes.

Les Haruſpices étoient à Rome, dans la même conſidération que les Augures. Comme leurs fonctions conſiſtoient à examiner les entrailles des victimes, on les nommoit auſſi Extiſpices, nom compoſé de deux mots Latins *exta*, entrailles, & *inſpicere*, conſidérer, obſerver.

Les Étruriens étoient de tous les peuples d'Italie ceux qui poſſédoient le mieux la ſcience des Haruſpices, que Tagès leur avoit enſeignée ; & c'étoit de leur païs que les Romains faiſoient venir ceux dont ils ſe ſervoient ; ou il les prenoient parmi ceux qu'ils y avoient envoyés pour s'y inſtruire; car, ils envoyoient tous les ans en Étrurie, ainſi que le Sénat l'avoit ordonné, ſix jeunes perſonnes, ſi nous en croyons Cicéron, ou dix, ſelon Valere Maxime, ou douze, comme l'aſſu-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 26. 57, 148, 163. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 462, 463. & *ſuiv.* T. II. p. 137. & *ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. p. 40. T. XIV. pag. 34.

rent

rent d'autres Auteurs, pour être instruits dans les connoissances des Haruspices & des autres sortes de divination. De peur même que cette science ne vînt à s'avilir, par la qualité des personnes qui l'exerçoient, ils choisissoient de jeunes gens parmi les meilleures familles de Rome.

André Glaréanus croit que comme les Étruriens étoient divisés en douze nations, il faut lire dans Valere Maxime & dans le second livre de la divination de Cicéron, douze jeunes gens, & non pas dix, comme le dit Valere Maxime, ou six, comme le marque Cicéron, persuadé que le texte de ces deux Auteurs a été altéré par quelque copiste.

L'Haruspice tiroit ses présages des mouvemens de la victime qu'on menoit au sacrifice, de ses entrailles, & du feu qui la consumoit. Si la victime se laissoit conduire sans se débattre, si elle ne jettoit point de cris extraordinaires, quand on lui donnoit le coup mortel; si elle ne se déroboit point des mains de celui qui la conduisoit, c'étoit un bon augure, & un mauvais si le contraire arrivoit. La victime frappée, on lui ouvroit le ventre & on examinoit ses entrailles, sur-tout le foie, le cœur, la rate, les reins, & la langue. On avoit attention à leur couleur, & on observoit soigneusement s'il n'y paroissoit point quelque flétrissure, & si chacune de ses parties étoit telle qu'elle devoit être.

Avant que d'ouvrir la victime, on assignoit un des lobes du foie à ceux qui offroient le sacrifice, & l'autre aux ennemis de l'État. Celui qui se trouvoit rouge & vermeil, ni plus ni moins gros qu'il ne falloit, sans flétrissure, sans tache, annonçoit les choses les plus heureuses à ceux à qui il étoit destiné; celui qui étoit maigre, livide, &c. annonçoit le plus mauvais de tous les présages. Lucain, qui a décrit avec beaucoup d'élégance toutes les opérations des Haruspices, n'a pas oublié cette circonstance.

Au côté qu'il assigne à la force ennemie,

La couleur est vermeille, & la chair affermie.

L'autre est tout languissant & tout défiguré;

Et, ce qui lui prononce un malheur assuré,

A la tête du foie une autre est attachée, &c.

Après le foye, le cœur étoit la partie qu'on observoit avec le plus de soin. S'il palpitoit, s'il étoit maigre & plus petit qu'à l'ordinaire, tout cela étoit de mauvais augure; mais, si on ne trouvoit point de cœur dans la victime, on en tiroit les présages les plus sinistres. On assure que le jour que César fut assassiné, cette partie ne s'étoit point trouvée dans deux victimes

qu'on avoit immolées. La même chose arriva, dit-on, à C. Marius, dans un sacrifice qu'il offrit à Utique en Afrique, & à l'empereur Pertinax.

On en usoit de même pour la rate, le fiel, & les poulmons; & pour que l'augure fût bon, il falloit que ces trois parties eussent à peu près les mêmes qualités que celles que devoient avoir le cœur & le foie. Si les entrailles tomboient des mains de celui qui les examinoit; si elles jettoient une mauvaise odeur; enfin, si elles étoient livides, flétries, ou trop bouffies, l'Haruspice n'en présageoit que des malheurs.

Après avoir scrupuleusement examiné les entrailles de la victime, on allumoit le feu, & on tiroit plusieurs augures de la manière dont il brûloit. Si la flamme étoit claire, si elle s'élevoit sans se séparer, si elle ne s'éteignoit qu'après avoir entièrement consumé la victime, c'étoit une marque infaillible que le sacrifice étoit agréable; si au contraire on avoit eu de la peine à allumer le feu, si la flamme se séparoit, si au lieu de s'attacher à la victime, elle ne faisoit que rouler au tour, si elle descendoit en bas, le présage en étoit mauvais.

L'Haruspice tiroit encore ses pronostics du vin dont on se servoit pour la libation. S'il perdoit sa couleur & son goût, l'augure étoit mauvais; c'est, au rapport de Virgile, ce qui arriva à Didon, lorsqu'offrant un sacrifice, elle s'apperçut que le vin étoit changé en un sang noir & corrompu:

Latices nigrescere sacros,
Fusaque in obscœnum se vertere vina cruorem.

De même qu'à Xerxès, qui, selon Valere Maxime, soupant la veille qu'il devoit assiéger la ville de Sparte, vit avec étonnement le vin qu'on lui servoit à boire, se changer par trois fois en sang.

Cicéron, dans le second livre de la nature des Dieux, nous a conservé le mot de Caton, qui disoit qu'il ne concevoit pas comment un Haruspice pouvoit en regarder un autre sans rire; & combien de lecteurs riront du mot de Caton, qui ne s'appercevront pas de l'application qu'on leur en feroit! Il y avoit à Rome un collège d'Haruspices particulièrement chargés du culte de Jupiter tonnant.

HARUSPICINE, *Haruspicina*, (a) l'art ou la science des Haruspices, ou divination par l'inspection des entrailles des victimes. Ce mot a la même etymologie que celui d'Haruspice.

L'Haruspicine avoit sans doute ses règles; & il est probable que ceux qui la pratiquoient, suivoient certains principes, quelqu'absurdes qu'ils fussent;

(a) Pluch. Hist. du Ciel. T. I. p. 443. & *suiv.*

mais, soit qu'ils ne les communiquassent que de vive voix & sous le secret à leurs disciples, de peur que leurs impostures ne fussent découvertes, & pour rendre leur profession plus respectable, en la couvrant de ce voile mystérieux; soit que les livres qu'ils en avoient écrit, aient péri par l'injure des tems, il est certain qu'aucun n'est parvenu jusqu'à nous; & d'ailleurs on ne voit point que les Anciens les aient cités, considération qui doit faire incliner pour le premier sentiment.

Mais, si les principes de cette sçience sont inconnus, les opérations ne le sont pas. Les Haruspices, pour résumer en peu de mots ce qui a été rapporté en détail dans l'article précédent, les Haruspices, dis-je, considéroient premièrement la victime, lorsqu'on l'approchoit de l'autel, & la rejettoient, si elle avoit quelque tache ou souillure légale. Lorsqu'elle étoit immolée, ils examinoient l'état & la disposition du foie, du cœur, des reins, de la rate, de la langue. Ils observoient soigneusement s'il n'y paroissoit point quelque flétrissure, ou autre symptôme défavorable. Enfin, ils regardoient de quelle manière la flamme environnoit la victime & la brûloit, quelle étoit l'odeur & la fumée de l'encens, & comment s'achevoit le sacrifice; ils concluoient delà pour le bonheur ou le malheur des entreprises.

Nous ajoûterons ce que dit sur cette matière M. Pluche. » La bienséance, dit-il, avoit » dès les premiers tems introduit l'usage de ne présenter au Seigneur, dans » l'assemblée des peuples, que » des victimes grasses & bien » choisies; on en examinoit avec » soin les défauts, pour préférer les plus parfaites. Ces » attentions qu'un cérémonial » outré avoit fait dégénérer en » minuties, parurent des pratiques importantes, & expressément commandées par » les Dieux. Quand on se fut » mis en tête qu'il ne falloit » rien attendre d'eux, si la » victime n'étoit pas parfaite, » le choix & les précautions » furent portées en ce point » jusqu'à l'extravagance. Il falloit à telle divinité des » victimes blanches; il en falloit de noires à une autre; » une troisième affectionnoit les » bêtes rousses. »

» *Nigram Hiemi pecudem, Zephiris felicibus albam.*

» Chaque victime passoit par un » examen rigoureux; & telle » qui devant être blanche se » seroit trouvée avoir quelques » poils noirs, étoit privée » de l'honneur d'être égorgée » à l'autel. La difficulté de » trouver des bêtes ou exactement blanches ou exactement noires, ne laissoit » pas de faire naître quelque » embarras en bien des rencontres, sur tout quand c'é-

» toit de grandes victimes. » Mais, on s'en tiroit par un » expédient qui étoit de noircir les poils blancs dans les » noires, & de frotter de » craie tout ce qui se trouvoit » rembruni dans les génisses » blanches, *bos cretatus*.

» Après avoir immolé les » victimes les mieux choisies, » on ne se croyoit cependant » pas encore suffisamment acquitté. On en visitoit les » entrailles en les tirant pour » faire cuire les chairs; & » s'il s'y trouvoit encore quelques parties ou vicieuses ou » flétries, ou malades, on » croyoit n'avoir rien fait. » Mais, quand tout étoit sain » & que les dedans comme » les dehors étoient sans défaut, on croyoit les Dieux » contens, & tous les devoirs » remplis, parce qu'il ne manquoit rien au Cérémonial. » Avec ces assurances d'avoir » mis les Dieux dans ses intérêts, on alloit au combat, » on faisoit tout avec une entière assurance de réussir.

» Cette intégrité & cet accord parfait des dedans & » des dehors des victimes étant » le moyen sûr de connoître si » les Dieux étoient satisfaits, » on en fit comme des augures, » la grande affaire des ministres » de la religion; les rubricaires idiots mirent toute la » perfection dans la connoissance des regles qui fixoient » le choix & l'examen universel des victimes. Leur grand » principe fut que l'état parfait ou défectueux de l'extérieur & des entrailles, » étoit la marque d'un consentement de la part des » Dieux, ou d'une opposition » formelle. En conséquence, » tout devint matière à observation; tout leur parut significatif & important dans » les victimes prêtes à être » immolées. Tous les mouvemens d'un bœuf qu'on conduisoit à l'autel, devinrent » autant de prophéties. S'avançoit-il d'un air tranquille, » en ligne droite & sans faire » de résistance, c'étoit le pronostic d'une réussite aisée & » sans traverse? Son indocilité, » ses détours, sa manière de » tomber ou de se débattre, » donnoient lieu à autant d'interprétations favorables ou » fâcheuses. Ils faisoient valoir le tout tant bien que » mal, par des ressemblances » frivoles, & par de pures » pointilleries.

» L'art des augures & l'Haruspicine s'accréditerent, » parce qu'il étoit très-commun de voir réussir les entreprises, après avoir reçu » des prêtres les assurances ordinaires que le sacrifice » étoit bien fait, & que les » Dieux étoient contens. Si » après les apparences d'une » entière faveur de la part du » Dieu auquel on s'étoit » adressé, l'affaire venoit à » manquer; on en réjettoit » la faute sur quelque Dieu

» d'une humeur plus difficile. » Junon ou Diane avoit » été négligée, & il n'étoit » question que de réitérer les » sacrifices avec plus de pré- » caution, pour n'avoir point » contre soi ces Dieux jaloux. » L'art de prédire n'en étoit » pas moins sûr, pour avoir » accusé faux. On en étoit » quitte pour recommencer sur » nouveaux frais, & les minis- » tres y gagnoient encore. »

On ne peut sans doute expliquer avec plus d'élégance & de clarté que fait cet auteur, ce qu'on pourroit appeller l'histoire des principes de l'Haruspicine ; mais, de nous développer ces principes en eux-mêmes, & quelle relation les Haruspices mettoient entre tel & tel signe, & tel ou tel évenement, c'est ce que nous eussions souhaité faire ; mais, ni les Anciens ni les Modernes ne nous ont donné aucune lumière à cet égard.

HASABAS, *Hasabas*, (*a*) Ἀσαβί, un des fils de Zorobabel.

HASABIA, *Hasabia*, (*b*) étoit fils de Boni, & pere d'Azaricam.

HASABIAS, *Hasabias*, (*c*) Lévite, qui étoit fils d'Amasias.

HASABIAS, *Hasabias*, (*d*) Ἀσαβίας, autre Lévite fils d'Idithun. Les descendans de cet Hasabias eurent le douzième rang parmi les Lévites qui chantoient dans le temple.

HASADIAS, *Hasadias*, (*e*) Ἀσαδία, étoit fils de Zorobabel.

HASARSUSIM, *Hasarsusim*, (*f*) ville de Palestine, dans la tribu de Siméon. On croit que c'est la même qu'Hasersusa du livre de Josué.

HASBADANA, *Hasbadana*, (*g*) Ἀσαβασμὰ, se tenoit à la guuche d'Esdras, pendant qu'il lisoit la loi.

HASDRUBAL, *Hasdrubal*. *Voyez* Asdrubal.

HASÉBIAS, *Hasebias*, (*h*) Ἀσαβία, étoit capitaine de la moitié du quartier de Ceïla à Jérusalem.

HASÉBONIAS, *Hasebonias*, (*i*) Ἀσαβανία, fut pere d'Hattus.

HASEM, *Hasem*, (*k*) Ἠσὸμ, dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone, au nombre de trois cens vingt-huit.

HASERIM, HASEROTH, HASOR, ASEROTHAIM. (*l*) Tous ces noms ne signifient que la même chose, & souvent se mettent devant les noms de lieux. Haser, ou Chaser signi-

(*a*) Paral. L. I. c. 3. v. 20.
(*b*) Esdr. L. II. c. 11. v. 15.
(*c*) Paral. L. I. c. 6 v. 45.
(*d*) Paral. L. I. c. 25. v. 3, 19.
(*e*) Paral. L. I. c. 3. v. 20.
(*f*) Josu. c. 19. v. 5. Paral. L. I. c. 4 v. 31.
(*g*) Esdr. L. II. c. 8. v. 4.
(*h*) Esdr. L. II. c. 3. v. 17.
(*i*) Esdr. L. II. c. 3. v. 10.
(*k*) Esdr. L. II. c. 7. v. 22.
(*l*) Numer. c. 11. v. 34. c. 13. v. 1. c. 33. v. 17, 18. Deuter. c. 2. v. 23.

fie un parvis, ou une demeure. Nous connoiſſons dans l'Arabie Pétrée une ville d'Haſor, qui eſt apparemment la même que Haſerim, qui étoit l'ancienne demeure des Hévéens, avant qu'ils fuſſent chaſſés par les Caphtorims, ou les habitans de l'iſle de Crete, qui s'habituerent dans la Paleſtine. C'eſt auſſi, ſelon toutes les apparences, la même que Haſeroth, où les Hébreux camperent dans leur voyage du déſert.

HASEROTH, *Haſeroth*, (a) Ἀσηρώθ, nom du lieu où les Iſraëlites firent leur quatorzième campement. Un Auteur moderne dit qu'ils partirent le 26 du mois de Sinan, d'un lieu appellé les ſépulcres de concupiſcence; qu'ils demeurerent quatre jours en chemin,& qu'ils arriverent le premier du mois de Tammus à Haſeroth, qui fut leur quatorzième campement. Ce quatorzième campement eſt remarquable, par ce qui y arriva; car, tandis qu'ils étoient à Haſeroth, Marie ayant oſé murmurer contre ſon frere Moïſe, de ce qu'il avoit épouſé une étangère, fut frappée de lepre durant ſept jours; & elle fut pendant tout ce tems-là ſéparée de la compagnie des autres Iſraëlites. Cela fut cauſe qu'ils s'arrêterent dans le camp d'Haſeroth, & n'en partirent que le 8[e] jour de Juin qu'elle fut guérie.

HASERSUAL, *Haſerſual*, (b) ville de Paleſtine, dans la tribu de Siméon ou de Juda, au rapport de D. Calmet.

HASERSUSA, *Haſerſuſa*, *Voyez* Haſarſuſim.

HASIM, *Haſim*, (c) Ἀσόμ, fils d'Aher, de la tribu de Benjamin.

HASOM, *Haſom*, (d) Ἀσήμ, dont quelques enfans ſe trouverent, au retour de la captivité de Babylone, avoir pris des femmes étrangères, & conſentirent à les renvoyer.

HASOR. *Voyez* Aſor.

HASRA, *Haſra*, (e) Ἀσεῤῥά, eſt qualifié gardien des vêtemens, au ſecond livre des Paralipomenes. Il fut pere de Thécuath, dont le fils, nommé Sellum, épouſa la prophéteſſe Olda.

HASSÉMON, *Haſſemon*, (f) ville de Paleſtine, dans la partie la plus méridionale de la tribu de Juda.

HASSUB, *Haſſub*, (g) Ἀσώβ, Lévite, qui fut pere de Semeia.

HASTA CELIBARIS. (h) Chez les Romains, on ſéparoit les cheveux de la nouvelle mariée avec la pointe d'une pique qu'on appelloit *Haſta Celibaris*, pour ſignifier, par manière de

(a) Numer. c. 11. v. 34. c. 12. v. 1. *& ſeq.* c. 13. v. 1. c. 33. v. 17, 18.
(b) Joſu. c. 15. v. 28. Eſdr. L. II. c. 11. v. 27.
(c) Paral. L. I. c. 7. v. 12.
(d) Eſdr. L. I. c. 10. v. 33.
(e) Paral. L. II. c. 34. v. 22.
(f) Joſu. c. 15. v. 27.
(g) Paral. I. c. 9. v. 14.
(h) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 324.

présage, qu'elle enfanteroit des hommes forts & courageux, ou bien parce que la pique étoit consacrée à Junon, ou enfin en mémoire de l'enlevement des Sabines ou pour d'autres raisons alléguées par Plutarque & par Festus.

HASTÆ JUDICIUM. (*a*) Les Centumvirs à Rome s'assembloient dans les Basiliques, qui étoient de magnifiques édifices où étoit déposée une hache pour marque de jurisdiction; d'où vient qu'on disoit un jugement de la hache, *Hastæ Judicium*, pour un jugement des Centumvirs. C'étoit les Décemvirs qui recueilloient les voix; & cet acte de jurisdiction s'exprimoit par ces mots, *hastam cogere*.

HASTAIRES, *ou* HASTATS, *Hastati*, (*b*) sorte de soldats Romains. En entrant dans la légion rangée en bataille, on rencontre d'abord les Hastats, qui forment la première ligne; leur âge, leur nom & leur armure les distinguent des autres. Examinons ces trois points, & consultons d'abord Tite-Live.

» Les Hastats, dit cet Au» teur, faisoient la tête de la » légion; il y en avoit dix » manipules, séparés l'un de » l'autre par un petit inter» valle; dans chaque mani» pule étoient vingt soldats » légerement armés, les autres » portoient de grands boucliers. » On appelloit troupes légeres » ceux qui n'avoient que la » haste & les javelots nom» més *gæsa*. Dans ce premier » corps étoit la fleur de la » jeunesse qui se formoit pour la » guerre. » Ces derniers mots nous représentent ces soldats comme les plus jeunes de l'armée. *Hæc prima frons in acie florem juvenum pubescentium ad militiam habebat.*

Selon Polybe, les Hastats étoient plus jeunes que les Princes & les Triaires, mais ils étoient plus âgés que les troupes légeres, qu'il appelle τοὺς νεωτάτους. Lorsqu'après avoir parlé de ceux-ci il passe à la description des Hastats, il s'exprime en ces termes: » Ceux » qui sont au second degré par » rapport à l'âge, & qu'on ap» pelle Hastats. » De là tous ceux qui ont écrit jusqu'ici sur la milice Romaine, ont conclu que les soldats, après avoir fait leurs premières armes dans l'armure légere, montoient au rang des Hastats; & que ce corps faisant le second degré de l'âge, faisoit aussi le second degré de la milice. Mais, le même Polybe jette dans cette gradation beaucoup d'embarras; en parlant des armés à la légere, il dit qu'on choisissoit pour ce corps les plus jeunes & les plus pau-

(*a*) Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 125.

(*b*) Roll. Hist. Anc. T. V. p. 738. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 10, 11. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XXIX. p. 325. *& suiv.*

vres. Comment joindre ensemble ces deux caractères différens, qui ne sont pas toujours unis? Chez les Romains, non plus qu'ailleurs, la guerre n'étoit pas une voie sûre pour la fortune, & dans ce métier la richesse ne croissoit pas toujours avec l'âge.

Quelques Sçavans, faisant trop d'attention à la fortune, ont étendu cette distinction depuis les troupes légeres jusqu'aux Triaires, & ils distribuent les rangs selon le revenu; ce qui ne pourroit plus s'accorder avec l'âge, qui faisoit incontestablement la différence des corps. Juste-Lipse est peut-être le seul qui ait senti cette difficulté, & qui en indique la solution. Ce n'est que par rapport aux légerement armés que Polybe parle de la fortune. D'où on peut conclure qu'entre les plus jeunes, ceux qui étoient en même tems les plus pauvres, servoient d'abord dans l'armure légere, & qu'après quelque-tems de service ils montoient parmi les Hastats, que Polybe appelle pour cette raison, *δευτέρους κατὰ τὴν ἡλικίαν*; mais que ceux qui avoient plus de bien étoient d'abord admis au nombre des Hastats, sans passer par l'armure légere.

Il est indubitable que les Hastats prirent ce nom des piques, *hastæ*. *Hastati spargunt hastas*, dit un Poëte Latin. Cependant, par une singularité qui semble bizarre, ils étoient armés non pas de la pique, *hasta*, qui leur donnoit le nom, mais du javelot, nommé *pilum*; & au contraire les Triaires, appellés aussi *Pilani*, ne portoient point le *pilum*, d'où leur venoit cette dénomination, mais la pique; c'est ce que Schélius prouve fort au long contre Saumaise, & il a pour garans tous les Auteurs Grecs & Latins. Dans une bataille contre Annibal, Tite-Live dit qu'un Tribun, à la tête des Hastats, leur fit lancer leurs javelots sur les Éléphans. Dans la fameuse bataille du Vésuve contre les Latins, le même Auteur décrivant la posture des Triaires, leur met des piques à la main. » Les » Triaires, Romains & La» tins, dont l'armure étoit » la même, ont également des » piques.

Cette bizarrerie apparente vient de ce que ces deux corps changerent d'armes sans changer de nom; les Hastats furent d'abord armés de piques, & les Triaires de javelots. Mais, il est assez difficile de fixer l'époque de ce changement des armes.

On ne trouve dans l'antiquité aucun Auteur qui donne le tems précis où les Triaires firent échange de leurs armes avec les Hastats, & leur abandonnerent le pilum pour prendre la pique; tout ce qu'on peut recueillir dans les Anciens, c'est que ce changement arriva ou sous les Rois mêmes, ou du moins sous les premiers Con-

ſuls, puiſque dès l'an 259 de Rome, c'eſt-à-dire, ſeize ans après l'établiſſement du Conſulat, Tite-Live donne le *pilum* aux ſoldats de la première ligne. *Conſul Romanus nec promovit aciem, nec clamorem reddi paſſus, defixis pilis ſtare ſuos juſſit.* Il eſt clair par le récit de ce combat, qu'en cet endroit il n'eſt pas queſtion des Triaires.

Nous dirons plus, c'eſt qu'à proprement parler, il n'y eut point échange d'armure. Les Haſtats prirent à la vérité le javelot des Triaires; mais, la pique que ceux-ci ſubſtituerent au javelot, n'étoit point celle des Haſtats, c'étoit la pique peſante & qui ſe tenoit à la main; au lieu que les Haſtats n'avoient eu que la pique légere, qui ſe lançoit de loin; ils n'avoient été juſques-là que des ſoldats légerement armés. Schélius a entrevu en paſſant ce point d'antiquité, qu'il ne donne que comme une conjecture. Il eſt pourtant appuyé ſur de bonnes autorités.

Du tems de Romulus & juſqu'au regne de Servius, la légion ayant été de trois mille hommes, il y a deux partis à prendre ſur la diviſion des trois corps qui la compoſoient. Comme chaque corps, excepté les troupes légeres, ſe diviſoit en dix parties, appellées manipules, on pourra dire que chaque manipule étoit de cent hommes, & c'eſt en effet ce que ſemble indiquer l'étymologie du mot *Centurio*. Alors il y aura eu dans la Légion mille hommes de chaque eſpèce; les mille Haſtats auront fait le corps des troupes légeres, qui combattoient par pelotons & ſans diviſion. Mais, ſi on veut étendre juſqu'à ces tems-là l'obſervation de Polybe, qu'en quelque nombre que fût la légion, il n'y avoit jamais que ſix cens Triaires, il faudra dire que les deux autres corps étoient chacun de douze cens hommes, & que chaque manipule des Princes contenoit cent vingt ſoldats. Quand la légion fut de quatre mille ou de quatre mille deux cens hommes, comme elle le fut depuis Servius juſqu'à la bataille de Cannes (& c'eſt celle que décrit Polybe), les Triaires ne paſſant jamais ſix cens, le corps des Haſtats, alors devenus troupes peſantes, auſſi bien que celui des Princes, furent chacun de douze cens hommes, & les troupes légeres, qui avoient ſuccédé aux anciens Haſtats, firent tantôt mille, tantôt douze cens hommes. La légion étant montée à cinq mille & cinq mille deux cens hommes, dans l'intervalle entre la bataille de Cannes & le premier conſulat de Marius, les Haſtats & les Princes durent former deux corps, chacun de ſeize ou dix-ſept cens hommes, & les douze cens qui reſtoient par deſſus les ſix cens Triaires, furent troupes légeres. Nous penſons qu'un quart de celles-

ci pouvoit être suffisant, & que la légion aura été plutôt augmentée au profit des deux corps qui formoient l'armure pesante.

Tite-Live, sur l'an de Rome 556, c'est-à-dire, dans le tems que les légions étoient de cinq mille hommes, fait monter à deux mille les Hastats d'une légion; mais, M. Crévier remarque avec raison, qu'il y a faute dans le texte, où il faut lire *duarum legionum* au lieu de *legionis*; & que l'armée de Quintius ayant été affoiblie par la campagne précédente, & n'ayant pas encore été recrutée, il se pouvoit très-bien faire que les Hastats des deux légions fussent réduits à deux mille.

Les armes de ces soldats étoient, comme nous l'avons dit, le javelot, *pilum*. Polybe leur en met deux à la main, & Juste-Lipse croit, avec quelque fondement, qu'ils en avoient un grand & un petit; deux gros javelots, chacun de quatre doigts de circonférence, les auroient trop embarrassés. Ils avoient de plus l'épée Espagnole; & pour armes défensives le grand bouclier, *scutum*, le casque, & un plastron d'airain de neuf pouces en quarré. Ceux qui avoient cent mille as de bien, c'est-à-dire, ceux de la première classe, portoient au lieu de ce plastron une cuirasse de maille. Polybe ajoûte que les Princes & les Triaires étoient armés de même que les Hastats, excepté que les Triaires portoient la pique au lieu du javelot.

De ce qu'on vient de dire, on peut inférer que les Hastats, qui furent institués par Romulus, & toujours rangés avant les Princes, n'étoient d'abord que des troupes légeres, qu'ils n'étoient alors armés que de la haste vélitaire, d'où ils prirent leur nom, & qu'ils n'avoient point d'épées.

Cette arme n'étoit donc pas, chez les anciens Romains, essentielle à tous ceux qui servoient dans la guerre. Tite-Live l'ôte à la quatrième classe formée par Servius; il ne lui donne que la haste & le javelot nommé *verutum*; il est vrai que cet endroit de Tite-Live est suspect; mais, Denys d'Halicarnasse s'accorde avec lui pour retrancher l'épée à la cinquième classe, d'où se tiroient les armés à la légere. Juste-Lipse & du Choul nous représentent d'après l'antique des figures de frondeurs sans épée. En effet, ces sortes de soldats, aussi-bien que les Hastats, dans les tems dont nous parlons, n'approchoient jamais l'ennemi; ceux-ci, après avoir lancé au commencement de l'action leurs hastes légeres, gagnoient la queue de l'armée en se retirant sur les flancs, ou par les intervalles des manipules des Princes, à qui ils faisoient place pour charger l'ennemi l'épée à la main.

Quoique ces Haftats fuffent légerement armés, & qu'ils tinffent dans l'armée de Romulus & de fes fucceffeurs la place que tinrent les Vélites quelques fiècles après, ils n'étoient pourtant pas, comme le furent ceux-ci, joints enfemble fans divifion de cohortes ni de manipules; mais, ils étoient partagés en dix compagnies, comme les Princes & les Triaires. Ovide ne permet pas d'en douter; il les cite comme un des corps, dont la divifion marquoit la préférence que Romulus avoit donnée au nombre de dix.

On ne peut, comme on l'a déjà dit, fixer au jufte le tems auquel les Haftats cefferent d'être légerement armés, en prenant le gros javelot nommé *pilum*, au lieu de la hafte vélitaire. Schélius donne pour époque de ce changement, le regne de Servius, celui de Tarquin, ou les commencemens de la République; en effet, en 259, feize ans après le banniffement des Rois, on voit les Haftats armés du *pilum*.

Alors commence la feconde forme fous laquelle fe préfentent les troupes légeres. Jufques-là, les Haftats avoient été tirés de la cinquième claffe; devenus un des corps de l'infanterie pefamment armée, ils prirent l'épée & le gros javelot, furent tirés, comme les Princes & les Triaires, des quatre premières claffes, & laifferent à une nouvelle efpèce de foldats nommés *Roraires* & *Accenfes*, leurs armes & leur fervice. Toutefois, dans chaque manipule des nouveaux Haftats, on en conferva vingt des anciens, armés feulement, dit Tite-Live, de la hafte & du javelot Gaulois nommé *gæfum*. Il paroît que ceux-ci n'avoient pas l'épée, du moins femble-t-elle exclue par ces mots de l'Hiftorien, *qui haftam tantùm gæfaque gererent*; c'étoient encore des troupes légeres.

HASTAM COGERE. *Voyez* Haftæ Judicium.

HASTE, *Hafta*, (a) en Grec δόρυ, étoit chez les Romains, auffi-bien que chez les Grecs, un nom général qui s'appliquoit à plufieurs efpèces d'armes, différentes par leur longueur & par leur pefanteur plutôt que par leur forme; le fût en étoit rond, armé d'un fer plat, étroit & pointu. Les Romains ont appellé *Hafta*, la pique avec laquelle ils repréfentoient les Dieux & les Héros; celle des Grecs & même celle des Macédoniens, nommée proprement *fariffa*, qui avoit quatorze coudées de longueur; celle des cavaliers armée d'un fer aux deux bouts,

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 64, 65. Mém. de l'Acad. des Infcript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 258. T. IV. p. 690 Tom. XXIX. p. 330. & *fuiv.*

& celle des fantassins légionnaires. Cette dernière, étoit de deux sortes ; l'une étoit une arme de main, longue & pesante ; l'autre une arme de jet, plus courte & plus légere. Strabon montre que ces deux sortes de piques étoient en usage dès-les tems héroïques. Selon Pline, les Lacédémoniens inventerent la pique pesante, & Tyrrhénus la pique légere. L'une & l'autre, dit le même Auteur, se faisoient de bois de coudrier, de cornouiller, de sorbier ; mais, le bois de frêne y étoit le plus propre, parce qu'il est dur, léger & pliant. La pique d'Achille, dans Homere est de bois de frêne, πηλιὰς μελίη ; & Ovide donne au frêne cette qualité, d'être propre à faire des piques.

On ne trouve nulle part la longueur précise de la première de ces deux sortes de piques, qui fut long-tems l'arme des Triaires. Il paroît, par les médailles, qu'elle excédoit au moins de tout le fer la hauteur du corps.

Mais, l'autre espèce de pique, qui se lançoit de loin, est exactement décrite par Polybe, qui lui donne le nom de γρόσφος. Elle a, dit-il, pour l'ordinaire un bois de deux coudées de longueur & de la grosseur d'un doigt ; le fer a neuf pouces de long ; il est si mince par la pointe, qu'en entrant dans ce qu'il perce, il se recourbe, ensorte que l'ennemi ne peut s'en servir pour la lancer à son tour. Les Romains, appelloient cette arme *Hasta velitaris*, parce que c'étoit l'arme des troupes légeres, qui du tems de la seconde guerre Punique furent nommées *Velites*; on peut l'appeller demi pique.

L'usage de la Haste n'étoit point inconnu aux Juifs. Entre les Grecs, les Eubéens étoient les plus redoutables à la Haste longue, & les Locriens à la Haste courte. Les piques longues & courtes étoient consacrées aux Dieux, & l'on juroit sur elles ; on les enfermoit dans un étui en tems de paix. On attribuoit chez les Romains l'invention de la pique aux Etruriens qui la nommoient *Corini*, & les Sabins *Quirini*. Elle marquoit jurisdiction ; il y en avoit dans le lieu d'assemblée des Centumvirs, & dans ceux où l'on mettoit à l'encan les biens confisqués ; d'où vient l'expression *hastæ subjicere*.

Le nombre des différentes Hastes Romaines est grand ; la pesante qui se portoit au moyen d'une courroie passée sur sa hampe, s'appelloit *Amentata*. Celle sous laquelle on affermoit les revenus publics, s'appelloit *Censoria*; la Haste des séances des Centumvirs, *Centumviralis*; la Haste symbolique de l'union conjugale, *Cœlibaris* ; la Haste à hampe rouge qui abandonnoit au pillage du soldat une ville prise, *Cruenta* ; celle qu'on voyoit aux environs des tribunaux des Décemvirs,

Decemviralis; celle que le Héraut lançoit sur le territoire ennemi, en signe de déclaration de guerre, *Fecialis*, elle étoit rouge; la Haste sous laquelle on vendoit quelque chose au profit du fisc, *Fiscalis*; celle sous laquelle, dans les tems de disette, on distribuoit aux peuples des denrées à un prix modéré, *Frumentaria*, ou *Salutis*; celle qui marquoit la dignité & la puissance Prétorienne, *Prætoriolis*; la Haste pure, *Hasta pura*, fut décernée aux soldats qui s'étoient distingués par leur bravoure; la Haste quêstorienne, *Quæstoria*, se plantoit dans les occasions où le peuple apportoit au trésor public sa taxe; la Haste sacrée, *Sacra*, étoit celle qu'on voyoit à quelques divinités; si elle s'agitoit, c'étoit un mauvais présage. Toutes ces Hastes ont passé de l'histoire dans l'art Numismatique, sur-tout l'*Hasta pura*, qui n'étoit, à proprement parler, que le bois d'une javeline, attribut de la puissance de quelques divinités, & marque d'une bravoure récompensée.

HASUB, *Hasub*, (*a*) Ἀσούβ, fils de Phahath-Moab, bâtit, aidé de Meschias, la moitié d'une rue & la tour des fours, au retour de la captivité de Babylone.

HASUB, *Hasub*, (*b*) fils d'Azaricam, & pere de Semeia. Il en a déjà été parlé sous le nom d'Hassub.

HASUM, *Hasum*, (*c*) Ἀσούμ, donr les enfans retournerent à Jérusalem au nombre de deux cens vingt-trois, après la captivité de Babylone.

HASUM, *Hasum*, (*d*) Ἀσώμ, étoit à la gauche d'Esdras, pendant qu'il faisoit la lecture de la loi.

HASUPHA, *Hasupha*, (*e*) Ἀσουφὰ, étoit chef d'une famille de Nathinéens.

HATÉRIUS [Q], Q. *Haterius*, (*f*) personnage consulaire, vécut jusqu'à l'âge de près de quatre vingt-dix ans, & il remplit cette longue carrière avec plus de réputation d'esprit & d'éloquence, que de dignité & de noblesse de sentimens.

Un jour, Q. Hatérius piqua l'esprit soupçonneux de Tibere, en lui disant : *Jusqu'à quand souffrirez-vous César, qu'il manque un Chef à la République ?* Tibere s'emporta sur le champ contre Q. Hatérius, qui fut allarmé du courroux de l'Empereur; & au sortir de l'assemblée du Sénat, il alla au palais pour tâcher de l'appaiser. Il le trouva qui se promenoit, & se jetta à ses genoux. Tibere, soit que sa colere ne fût pas encore passée, soit par aversion, comme l'interprete Suétone, pour des manières

(*a*) Esdr. L. II. c. 3. v. 11.
(*b*) Esdr. L. II. c. 11. v. 15.
(*c*) Esdr. L. I. c. 2. v. 19.
(*d*) Esdr. L. II. c. 8. v. 4.
(*e*) Esdr. L. I. c. 2. v. 43.

(*f*) Tacit. Annal. L. I. c. 13. L. II. c. 33. L. III. c. 57. L. IV. c. 61. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 287, 288, 373, 515, 516.

basses & rampantes, voulut s'éloigner. Mais, malheureusement ses jambes s'étant embarrassées entre les bras du suppliant, il tomba. Peut s'en fallut que Q. Hatérius ne fût tué sur la place par les soldats de la garde. Et cependant le danger que courut un homme de ce rang, ne rendit point Tibere plus traitable ; il fallut que Livie employât tout son crédit pour le fléchir.

Deux ans après, Q. Hatérius & Octavius Fronto invectiverent contre le luxe qui régnoit dans la ville ; & sur leur requête, il fut rendu un décret pour interdire la vaisselle d'or, & pour défendre aux hommes de se déshonorer & de s'efféminer eux-mêmes (c'est l'expression de Tacite) par des habits de soie.

Un autre jour, comme le Sénat avoit rendu quelques arrêts extrêmement favorables à Tibere, Q. Hatérius opina que les arrêts de ce jour fussent gravés en lettres d'or sur des planches qui seroient attachées dans le Sénat. Mais, son avis fut réjetté ; & ce vieillard ridicule ne remporta d'autre fruit d'une si basse flatterie, que la honte dont elle étoit digne, & le mépris de ses confreres. Il mourut peu d'années après l'an de J. C. 26.

Son éloquence eut un grand éclat de son vivant ; mais, elle ne soutint pas cette brillante renommée dans ses écrits après sa mort. Son talent étoit une facilité & une volubilité étonnante de discours. Il disoit tout ce qu'il vouloit, en termes choisis, & avec une grande abondance de pensées. Il parloit sur le champ, & jamais il n'hésita, jamais il ne s'arrêta ; il marchoit d'un pas toujours égal, depuis la premiere période jusqu'à la péroraison. Incapable de se modérer lui-même, il avoit besoin, selon l'expression d'Auguste, d'être enrayé. Aussi, connoissant par où il péchoit, il empruntoit le secours d'un affranchi, qui se tenant à côté de lui pendant qu'il parloit, l'avertissoit quand il avoit suffisamment insisté sur un moyen, & quand au contraire, il lui étoit permis de remanier encore la même idée ; & ce qui est merveilleux, Q. Hatérius avoit toujours son esprit à commandement pour suivre pas à pas le guide qui le menoit, pour ainsi dire, en lesse. On conçoit aisément comment un Orateur de ce goût parut au dessous de lui-même, lorsqu'il fut question, non plus de l'entendre, mais de le lire. Il avoit plus de feu que de jugement & de solidité ; & de même que le travail & la réflexion produisent des fruits durables, la légereté du style de Quint. Hatérius, en perdant le prix que lui donnoit l'action, perdit la plus grande partie de son mérite, & se fana, comme une fleur, avec lui.

HATÉRIUS (D.) AGRIPPA, *D. Hatérius Agrippa*,

(a) étoit tribun du peuple l'an de J. C. 15. Il y eut cette année des voix pour rendre aux Préteurs le droit de punir les comédiens par les verges, suivant l'ancien usage. D. Hatérius Agrippa tribun du peuple s'y opposa, & fut à ce sujet, réprimandé très-vivement par Asinius Gallus. Tibere étoit présent, & gardoit un profond silence, laissant au Sénat, dit Tacite, ces vaines images de liberté. L'opposition du tribun eut son effet, parce qu'elle étoit conforme aux ordonnances d'Auguste, qui avoit restraint en beaucoup de choses le pouvoir des Magistrats sur les comédiens. Or, les volontés d'Auguste étoient une loi suprême pour Tibere, qui affectoit de respecter jusqu'à ses moindres paroles.

Deux ans après, Vipsanius Gallus, Préteur, étant mort, D. Hatérius Agrippa se présenta pour remplir la place vacante. Il avoit en sa faveur la protection de Germanicus dont il étoit parent, & celle de Drusus; mais, la loi décidoit contre lui, & vouloit que l'on préférât celui des Candidats qui étoit pere d'un plus grand nombre d'enfans. Il s'éleva donc à ce sujet une contestation; & Tibere se faisoit un plaisir de voir le Sénat partagé entre ses fils & la loi. Elle succomba sans doute; mais, ce ne fut pas tout d'un coup, & le crédit ne l'emporta que de peu de suffrages, précisément comme il arrivoit du tems que les loix pouvoient quelque chose.

D. Hatérius Agrippa parvint au Consulat l'an de J. C. 22, & eut pour collegue C. Sulpicius Galba. Sur la fin de l'année précédente, comme il n'étoit encore que Consul désigné, il fut le premier à opiner à la mort contre C. Lutorius, Chevalier Romain, qu'on chargeoit d'un grief qui ne méritoit pas un tel supplice. Tous les autres Sénateurs, à l'exception de deux, se rangerent cependant de son avis, ensorte que l'accusé fut conduit en prison, & aussi-tôt étranglé. D. Hatérius Agrippa étoit un homme qui réunissoit de bien mauvaises qualités. Tacite dit qu'il se rendit odieux, parce que toujours enseveli dans le sommeil, & énervé par les débauches dans lesquelles il croupissoit, il méditoit au milieu des plaisirs du lit & de la table, les moyens de perdre les personnages les plus illustres, lui que sa lâcheté & sa paresse auroient mis en sûreté sous le plus cruel des tyrans.

HATÉRIUS (Q), *Q. Haterius*, (b) fut Consul avec D. Junius Silanus, l'an de J. C. 53.

HATERIUS ANTONINUS, *Haterius Antoninus*, (c) ayant dissipé les grands biens qu'il tenoit de ses ancêtres, par son luxe & par ses excessives dé-

(a) Tacit. Annal. L. I. c. 77. L. II. c. 51. L. III. c. 49. *& seq.* L. VI. c. 4. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 336, 337, 386, 444, 445. 601.

(b) Tacit Annal L. XII. c. 58.

(c) Tacit Annal L. XIII. c. 34.

penses, ne laissa pas d'obtenir de Néron une somme annuelle, que ce Prince consentit à lui accorder pour lui aider à vivre.

HATHATH, *Hathath*. (a) Α'θαθ, qui étoit fils d'Othoniel.

HATIL, *Hatil*, (b) Α'τὶλ, dont les enfans revinrent de Babylone à Jérusalem avec Zorobabel.

HATIPHA, *Hatipha*, (c) Α'τουφά, dont les enfans revinrent aussi de Babylone à Jérusalem, avec Zorobabel.

HATITA, *Hatita*, Α'τιτὰ, (d) portier du temple, dont les enfans, après la captivité, retournerent à Jérusalem.

HATTUS, *Hattus*, Χαττοὺς, (e) étoit fils de Semeia.

HATTUS, *Hattus*, Α'ττοὺς, (f) chef d'une des familles qui revinrent de la captivité de Babylone à Jérusalem. C'est apparemment le même que le second livre d'Esdras met au rang des Prêtres.

HATTUS, *Hattus*, Α'ττοὺθ, (g) qui étoit fils d'Hasébonias.

HAVOTH-JAIR, *Havoth-Jaïr*, (h) bourgs ou hameaux de Jaïr. Ils étoient au nombre de soixante, au delà du Jourdain, dans la Batanée, vers les montagnes de Galaad, & dans le canton qui fut donné en partage à la demi-tribu de Manassé. Jaïr de la tribu de Manassé les conquit, & leur donna son nom.

HAUSTANE, *Haustanes*, (i) Lieutenant d'Alexandre le Grand, se révolta contre ce Prince. On envoya pour le réduire, Cratérus qui le fit prisonnier dans le combat.

HAUTEUR, terme, qui désigne tantôt une bonne, tantôt une mauvaise qualité, selon la place qu'on tient, l'occasion où l'on se trouve, & ceux avec qui l'on traite. Le plus bel exemple d'une Hauteur noble & bien placée est celui de Popilius qui trace un cercle autour d'un puissant roi de Syrie, & lui dit : *vous ne sortirez pas de ce cercle sans satisfaire à la République, ou sans attirer sa vengeance.* Un particulier qui en useroit ainsi seroit un impudent ; Popilius qui représentoit Rome, mettoit toute la grandeur de Rome dans son procédé, & pouvoit être un homme modeste.

On dit figurément que les hommes ne peuvent pas sonder la Hauteur des jugemens de Dieu, les secrets de sa providence, la profondeur des mystères ; qu'il se faut contenter d'en admirer la Hauteur.

On dit en termes de Géographie astronomique, la Hauteur

(a) Paral. L. I. c. 4. v. 13.
(b) Esdr. L. I. c. 2. v. 57.
(c) Esdr. L. I. c. 2. v. 54.
(d) Esdr. L. I. c. 2. v. 42.
(e) Paral. L. I. c. 3. v. 22.
(f) Esdr. L. I. c. 8. v. 2. L. 2. c. 12. v. 2.
(g) Edr. L. II. c. 3. v. 10.
(h) Numer. c. 32. v. 41.
(i) Q. Curt. L. VIII. c. 5.

teur

teur ou l'élévation du pole, pour désigner la latitude ; car, quoique la Hauteur du pole & la latitude soient des espaces du ciel dans des parties différentes, ces espaces sont pourtant tellement égaux, que la détermination de l'un ou de l'autre produit le même effet & la même connoissance, parce que la Hauteur du pole est l'arc du méridien, compris entre le zénith du lieu & l'équateur. Or, à mesure que le pole dont on examine la Hauteur s'élève de l'horizon, autant l'équateur s'éloigne du zénith du lieu, puisqu'il y a toujours 99 degrés de l'un à l'autre. Ainsi, l'observatoire de Paris où la Hauteur du pole est de 48 d. 50' 10'' a son zénith à pareille distance de l'équateur.

La Hauteur de l'équateur est l'arc du Méridien compris entre l'horizon & l'équateur ; elle est toujours égale au complément de la Hauteur du pole, c'est-à-dire, à ce qui manque à la Hauteur du pole, pour être de 90 degrés ; la raison en est facile, par le principe que nous avons établi, que du pole à l'équateur la distance est invariablement de 90 degrés ; si le pole s'éleve, l'équateur s'abaisse ; si le pole s'abaisse, l'équateur s'éleve à son tour. Plus le pole est élevé, plus sa distance au zénith est diminuée, & de même l'horizon s'est abaissé, & sa distance à l'horizon est plus petite dans la même proportion.

La Hauteur de l'équateur se peut connoître de jour, par le moyen de la Hauteur du soleil ; on la trouve facilement avec un quart de cercle bien divisé, ou avec quelqu'autre instrument astronomique, ainsi que par le moyen de la déclinaison, que l'on peut connoître par la trigonométrie sphérique, après que l'on a supputé par les tables Astronomiques, le véritable lieu dans le Zodiaque.

HAUTS-LIEUX, en Latin *Excelsa*, en Hébreu *Bamoth*, (*a*) étoient des hauteurs sur lesquelles on alloit offrir des sacrifices.

Il est souvent parlé des Hauts-lieux dans l'Écriture, & les Prophetes ne reprochent rien avec plus de zele aux Israëlites, que d'aller adorer sur les Hauts-lieux. C'est une louange que l'Écriture ne donne qu'à peu de bons Princes, d'avoir détruit les Hauts-lieux ; & plusieurs d'entr'eux, quoique zélés pour l'observation de la loi, n'eurent pas le courage de ruiner ces Hauteurs, & d'empêcher le peuple d'y aller sacrifier.

Les Hauts-lieux, tandis que le temple du Seigneur ne fut pas bâti, n'avoient rien de fort contraire aux loix du Seigneur, pourvu qu'on n'y adorât que lui, & qu'on n'y offrît

(*a*) Reg. L. III. c. 3. v. 2, 4. c. 12. v. 31, 32, c. 13. v. 2. c. 14. v. 23. & *seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. pag. 249, 410, 411.

ni encens, ni victimes aux idoles. Il semble que sous les juges ils étoient tolérés; & Samuel a offert des sacrifices en plus d'un endroit, hors du Tabernacle, & de la présence de l'Arche. Sous David même, on sacrifioit au Seigneur à Silo, à Jérusalem & à Gabaon. Mais, depuis que le temple fut bâti, & que la demeure de l'Arche fut fixée, on ne permit plus de sacrifier hors de Jérusalem. Salomon, au commencement de son règne, alla en pélerinage à Gabaon. Mais, depuis ce tems, on ne voit plus de sacrifice légitime hors du temple.

Les Hauts-lieux furent fort fréquentés dans le Royaume d'Israël. Le peuple superstitieux alloit quelquefois sur les montagnes sanctifiées par la présence des Patriarches & des Prophetes, & par les apparitions du Seigneur, pour y rendre son culte au vrai Dieu. Il ne manquoit à ce culte, pour le rendre légitime, que de le faire au lieu que le Seigneur avoit choisi. Mais, souvent sur ces Hauteurs on adoroit les idoles, & on commettoit mille abominations dans les bois de futaie, dans les cavernes, & dans des tentes consacrées à la prostitution. C'est ce qui allumoit le zele des saints Rois & des Prophetes, pour supprimer & détruire les Hauts-lieux.

HAZAEL, *Hazaël*, Ἀζαὴλ, (a) un des premiers Officiers de Bénadad, roi de Syrie.

Le Prophete Elie, étant au Mont Horeb, reçut ordre de la part du Seigneur, d'aller sacrer Hazaël, pour être Roi de Syrie. Le Prophete se mit en chemin; mais, il ne paroît pas qu'il ait exécuté cette commission par lui-même. Ce fut Elisée, qui plusieurs, années après, étant allé du côté de Damas, prédit à Hazaël qu'il régneroit sur la Syrie. Voici ce qui se passa en cette occasion. Bénadad roi de Damas, étoit alors malade. Ayant appris que le Prophete Elisée venoit du côté de Damas, il envoya au devant de lui Hazaël avec de grands présens, pour le consulter sur sa maladie. Hazaël demanda au Prophete si Bénadad releveroit de sa maladie. Elisée lui répondit: Dites-lui qu'il guérira; mais, le Seigneur m'a dit qu'assurément il mourroit. En même tems, Elisée parut ému, il changea de visage, & versa des larmes.

Hazaël lui demanda: » Pourquoi mon Seigneur pleure-t-il? C'est, dit Elisée, parce » que je sçais combien de maux » vous ferez aux enfans d'Israël. » Vous brûlerez leurs villes fortes, vous ferez passer au fil de » l'épée leurs jeunes gens, » vous écraserez contre terre » leurs petits enfans, & vous

(a) Reg. L. III. c. 19. v. 15. *& seq.* L. IV. c. 8. v. 7. *& seq.* c. 9. v. 14, 15. c. 10. v. 32, 33. c. 12. v. 17, 18. c. 13. v. 1. *& seq.* Paral. L. II. c. 22. v. 5. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 288, 306, *& seq.*

» fendrez le ventre aux femmes grosses. Hazaël répondit : Qui suis je moi, votre serviteur, qui ne suis qu'un chien, pour faire de si grandes choses ? Elisée lui dit : le Seigneur m'a révélé que vous seriez roi de Syrie.» Hazaël, étant retourné vers le Roi son maître, lui dit qu'il recouvreroit la santé ; mais, le lendemain il l'étouffa, en lui mettant sur le visage une couverture trempée dans de l'eau ; & Bénadad étant mort, il régna en sa place.

Hazaël ne différa pas d'exécuter contre Israël tous les maux qu'Élisée avoit prédits. Jéhu ayant quitté le siège de Ramoth & de Galaad, & s'étant rendu à Samarie avec son armée, Hazaël, profitant de son absence, se jetta sur les terres de delà le Jourdain, ruina tout le païs de Galaad, de Gad, de Ruben, de Manassé, depuis Aroër, jusqu'au païs de Basan. Il se passa un assez grand nombre d'années, sans qu'Hazaël fît aucune entreprise contre le royaume de Juda, parce qu'il étoit plus éloigné de Damas. Il ne commença à l'affliger que sous le regne de Joas, fils de Joachas. Il vint mettre le siège devant Geth, il la prit, & marcha contre Jérusalem. Joas, ne se sentant pas assez fort pour lui résister, lui donna tout l'argent qui se trouva dans ses trésors, & dans ceux de la maison du Seigneur, afin qu'il se retirât. L'année suivante, l'armée d'Hazaël revint contre Joas, entra dans le païs de Juda & dans Jérusalem, fit mourir tous les Princes du peuple, & envoya au Roi de Syrie un très-riche butin. L'armée Syrienne n'étoit nullement nombreuse ; mais, dieu lui livra une multitude infinie de peuple de Juda ; & Joas lui-même fut traité par les Syriens avec la dernière ignominie. Hazaël n'épargna pas plus le Roi d'Israël qu'il n'avoit fait celui de Juda ; mais, on ne sçait pas bien distinctement le mal qu'il lui fit. Il mourut presque en même tems que Joachas Roi d'Israël, & il eut pour successeur Bénadad son fils.

HAZAEL, *Hazaël*, *ou* Azazel. *Voyez* Azazel.

HAZIA, *Hazia*, Ο'ζ ι, (*a*) fils d'Adaia, fut pere de Cholhosa.

HAZIR, *Hazir*, Η'ζιρ, (*b*) un de ceux qui signerent l'alliance que l'on fit avec le Seigneur, au retour de la captivité de Babylonne.

H E.

HEAUTONTIMORUMÉNOS, *Heautontimorumenos*, Ε'αυτοντιμωρεύμενος, titre d'une comédie de Térence. Ce mot, qui est tout Grec, vient de ἑαυτὸν, *seipsum*, soi-même, & τιμωρεῖν, *punire*, *ulcisci*, *cruciare*, punir, venger, tourmenter. Il s'agit dans cette comédie d'un vieillard, qui se tourmente extrêmement de l'absence d'un fils qu'il aime beaucoup,

(*a*) Esdr. L. II. c. 11. v. 5.

(*b*) Esdr. L. II. c. 10. v. 20.

mais que sa dureté a forcé de prendre le parti des armes. Térence convient que l'Heautontimoruménos est une piece tirée toute entiere d'une seule comédie Grecque, avec cette différence, que le sujet est double, quoiqu'il ne soit que simple dans l'original. Cette piece est écrite avec tant d'élégance, que la plûpart ont cru qu'elle avoit été composée par Lélius qui passoit pour le plus éloquent de son tems.

HÉBAL, *Hébal*, Γαιβὰλ; (a) montagne de Palestine, dans la tribu d'Ephraïm, près de la ville de Sichem, vis-à-vis la montagne de Garizim. St Jérôme, Eusebe, & quelques autres après eux, ont cru que Garizim & Hébal étoient vis-à-vis Jéricho, & assez éloignées de Sichem, & de la tribu d'Ephraïm; mais, nous avons montré le contraire en parlant de Garizim. Ces deux montagnes sont si près l'une de l'autre, qu'il n'y a entre deux qu'une vallée d'environ deux cens pas de largeur. Dans cette vallée est la ville de Sichem. Les deux montagnes sont d'une longueur, d'une hauteur & d'une forme semblables. Leur figure est en demi-cercle. Elles sont si escarpées du côté de Sichem, qu'elles n'ont aucun talus. Leur longueur au plus est de demi-lieue.

Quant à la cérémonie de la consécration de la République des Hébreux, on croit qu'elle se passa de cette sorte. Les Chefs des six premières tribus monterent sur le sommet du mont Garizim, & les Chefs des six autres tribus sur le haut du mont Hébal. Les Prêtres, avec l'arche d'alliance, & Josué à la tête des Anciens d'Israël, se placerent au milieu de la vallée qui est entre ces deux montagnes; les Lévites se rangerent en rond autour de l'arche & des Anciens, & le peuple se plaça au pied des deux montagnes, six tribus de chaque côté. Après qu'on se fut ainsi rangé, les Prêtres se tournerent du côté du mont Garizim, sur le sommet duquel étoient les six Chefs, dont les six tribus étoient au pied de la même montagne, & prononcerent, par exemple, ces paroles: *Béni-soit celui qui ne fera point d'idoles en sculpture.* Les six Chefs qui étoient sur la montagne, & les six tribus qui étoient au pied, répondirent, *Amen.* Ensuite les Prêtres se tournant vers la montagne d'Hébal, sur laquelle étoient les Chefs des six autres tribus, crierent à haute & intelligible voix: *Maudit-soit celui qui fera des idoles en sculpture.* A quoi les six Chefs qui étoient sur la même montagne, & les six tribus qui étoient au bas, répondirent, *Amen.*

L'écriture semble d'abord nous faire entendre qu'il y avoit six tribus entières sur une montagne, & six sur l'autre;

(a) Deuter c. 11. v. 29, 30. c. 27. v. 4. *& seq.* Josu. c. 8. v. 30, 31.

mais, outre qu'il n'y a pas d'apparence que les tribus qui étoient presque innombrables, eussent pu tenir sur le haut des deux montagnes, c'est qu'elles n'eussent pu ni voir la cérémonie, ni entendre les bénédictions & malédictions pour y répondre. De plus; la particule hébraïque qui est dans l'original, signifie aussi-bien, *auprès*, *tout contre*, que *dessus*. Suivant ce sens, on peut dire que ni Josué, ni les Prêtres, ni les tribus ne monterent pas sur le sommet des montagnes, comme notre version l'insinue; mais, seulement les Chefs, qui pouvoient représenter en leurs personnes toutes les tribus.

A l'égard des grandes pierres qui furent dressées & enduites de chaux pour y écrire les paroles de la loi, les Interpretes ne sont pas d'accord si ces pierres, ou ce monument, sont les mêmes que l'autel sur lequel on immola des victimes pacifiques pour faire un festin à tout le peuple. Cependant, en comparant les versets 2. & 3. avec le 5. du chap. XXVII. du Deutéronome, l'Autel est très-bien distingué des pierres en question, pour ne s'y pas tromper.

HÉBAL, *Hebal*, (*a*) l'un des fils de Jectan. Il est nommé le huitième.

HEBDOME, *Hebdomes*, (*b*) Ἑϐδόμης, nom que les Anciens donnoient à un Orateur, qui, dans les assemblées publiques, railloit & folâtroit avec le peuple, comme les écoliers faisoient aux jours de congé. On sçait que les écoliers avoient congé une fois la semaine, qui s'appelle en Latin *Hebdomada* ou *Hebdomas*.

HEBDOME, *Hebdome*, ἑϐδόμην, fête, qui, selon Suidas & Proclus, se célébroit à Delphes le septième jour de chaque mois lunaire, en l'honneur d'Apollon; ou seulement, selon Plutarque & d'autres Auteurs, le septième jour du mois Βύσιον qui étoit le premier mois du printems. Les habitans de Delphes disoient Βύσιον pour πύσιον, parce que, dans leur Dialecte, le β prenoit souvent la place du π; πύσιος est formé du prétérit de πυνθάνεσθαι, interroger, parce qu'on avoit dans ce mois une entière liberté d'interroger l'Oracle.

Les Delphiens prétendoient qu'Apollon étoit né le septième jour de ce mois; c'est pour cela que ce Dieu est surnommé par quelques Écrivains *Hebdomagenes*, c'est-à-dire, *né le septième jour*; & c'étoit proprement ce jour-là, qu'Apollon venoit à Delphes, comme pour payer sa fête, & qu'il se livroit dans la personne de sa prêtresse, à tous ceux qui le consultoient.

Ce jour célebre de l'Hebdome étoit appellé πολύφθοις, non pas parce qu'on mangeoit beaucoup de ces gâteaux faite de fromage & de fleur de froment,

(*a*) Paral. L. I. c. 1. v. 22.

(*b*) Lucian. T. II. p. 595.

dits φθεῖς, mais parce qu'Apollon étoit fort importuné par la multitude de ceux qui venoient le consulter. Πολύφθοος signifie la même chose que πολυπευθὴς, ou πολυπάνευτις.

La cérémonie de l'Hebdome consistoit à porter des branches de laurier, & à chanter des hymnes en l'honneur du dieu. En même tems, les sacrifices faisoient le principal devoir de ceux qui venoient ce jour-là consulter l'Oracle ; car, on n'entroit point dans le sanctuaire, qu'on n'eût sacrifié ; sans cela Apollon étoit sourd, & la Pythie étoit muette.

HEBÉ, *Hebe*, Ἥβη, (a) fille de Jupiter & de Junon, selon quelques-uns. Mais, selon d'autres, Junon seule étoit sa mere ; ceux-ci disent que cette déesse ayant été invitée à un festin par Apollon, y mangea tant de laitues sauvages, qu'étant auparavant stérile, elle devint grosse dès ce moment d'Hebé. On ajoute que la beauté de cette derniere lui fit donner le nom de déesse de la jeunesse, & que Jupiter lui commit le soin de lui verser à boire ; mais, un jour étant tombée en la présence des dieux, & ayant découvert ce que l'honnêteté ordonne de cacher, Jupiter la déposa de son emploi, pour le donner à Ganymede. Ensuite, Hercule ayant été mis au nombre des dieux, épousa Hebé, laquelle, en considération de son nouvel époux, rajeunit Iolaus, fils d'Iphiclus, alors tout caduc. On représentoit cette déesse sous la figure d'une jeune fille couronnée de fleurs.

Les Phliasiens rendoient un culte particulier à Hebé, au rapport de Pausanias. » On voit » dit cet Auteur, parlant de ce » qu'il y avoit de remarquable » ou de singulier chez eux, on » voit, dis-je, dans la cita- » delle un bois de Cyprès, & » & dans ce bois un temple qui » a été en grande vénération » de tous tems ; la déesse à la- » quelle il est consacré, étoit » appellée par les Anciens Ga- » nymede, ceux qui sont ve- » nus depuis l'ont nommée He- » bé. Homère au troisième li- » vre de l'Iliade où il décrit le » combat de Pâris & de Mé- » nélaus, parle de cette déesse, » & lui donne la qualité d'É- » chanson des dieux ; dans un » autre endroit il la fait femme » d'Hercule, c'est dans l'on- » zième de l'Odyssée où il ra- » conte la descente d'Ulysse » aux enfers. Le Poëte Olen » dans une hymne en l'honneur » de Junon, dit que Junon fut » nourrie par les Heures, & » qu'elle eut deux enfans, » Mars & Hebé. Quoi qu'il en » en soit, les Phliasiens ren- » dent de grands honneurs à

(a) Pauſ. p. 33, 107, 108. Ovid. Metam. L. IX. c. 11. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 132, 201, 202, 343. Tom. III. pag. 394, 395. T. VI. pag. 389. Tom. VII. p. 64. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 291. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bel. Lett. Tom. XVIII pag. 9, 10.

» cette déesse, sur-tout en ce » que son temple est un asyle » inviolable pour les malheu- » reux qui s'y réfugient ; car, » ils y trouvent une entière » sûreté ; & après en être sor- » tis, ils ne manquent pas d'ap- » pendre leurs chaînes à ces » arbres dont le temple est en- » vironné. Les Phliasiens cé- » lebrent la fête de la déesse » tous les ans durant plusieurs » jours, qu'ils appellent *les* » *jours au lierre*, apparemment » parce qu'ils coupent du lier- » re pour en faire des festons » & en orner le temple d'He- » bé. Ils ne conservent aucune » statue de cette divinité ni au » dedans, ni au dehors, & ils » en apportent je ne sçais quel- » le raison prise de leur reli- » gion même. »

HEBÉ, *Hebe*, Ἥβη, (*a*) ou selon d'autres exemplaires, Ἥβα, nom que Xénophon donne à un chien de chasse. Ce mot veut dire la jeunesse.

HÉBEN, *Heben*, nom d'un Agitateur du Cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

HÉBER, *Heber*, Ἔβερ, (*b*) fils de Salé, naquit l'an du monde 1754. A l'âge de 35 ans, il eut Phaleg, dont le nom signifie, *division*, parce que ce fut l'an du partage du monde, que Noé fit à ses enfans. Héber mourut âgé de 464 ans, comme il est marqué dans la Génese, selon la Vulgate, & non pas de 404, comme il y a dans les Septante, ce qui est sans doute une faute de copiste. Phaleg ne fut pas le seul enfant qu'eut Héber. L'Écriture lui en donne plusieurs autres, entre lesquels il y eut plusieurs filles.

Les Interpretes de l'Écriture sainte proposent deux questions au sujet d'Héber ; 1°. Si c'est le même dont il est parlé en deux endroits de la Génese ; 2°. S'il a donné son nom aux Hébreux. Sur la première, Oléaster croit que cet Héber, dont il est fait mention dans l'onzième chapitre de la Génese, n'est pas le même, dont on trouve le nom dans le dixième chapitre du même livre, & s'imagine qu'il y en a eu un fils de Sem, & l'autre de Salé. Cependant, les autres Interpretes ne sont pas de ce sentiment ; & Saint Augustin montre dans le seizième livre de la Cité de Dieu, chap. 3. qu'il n'y a point de différence de l'un à l'autre. Sur la seconde question, Josephe, Eusebe, Saint Jérôme, le vénérable Bede, Saint Isidore, & presque tous les nouveaux Interpretes assurent que les Hébreux ont tiré leur nom de Héber, qui conserva la véritable religion & la première langue nommée de son nom *Hébraïque*, depuis la confusion de ces mêmes langues. D'autres ont cru, au contraire, que le nom d'Hébreu vient d'Abraham.

(*a*) Xénoph. p. 987.
(*b*) Genes. c. 10. v. 24, 25. c. 11. v. 14. & *seq.* c. 14. v. 13 c. 31. v. 47.

Hebræi quasi Abrachi. Saint Augustin avoit été de ce sentiment dans le premier livre, cap. 14. qu'il a fait, *de Consensu Evangelistarum ;* mais dans le deuxième livre des Rétractations, ch. 15. dans le seizième de la Cité de Dieu, ch. 3. & au dix-huitième ch. 39. il suit la première opinion. M. Huet, dans sa Démonstration évangélique, a néanmoins entrepris de montrer après d'autres Sçavans, que le nom des Hébreux vient du mot *Heber*, c'est-à-dire, *de delà*, parce qu'ils étoient venus d'au delà de l'Euphrate. C'est en effet le sentiment le plus probable ; car, Abraham n'est nommé Hébreu, que parce qu'il étoit venu d'au delà de l'Euphrate, & non pas parce qu'il descendoit d'Héber ; car, il n'y auroit pas eu plus de raison de donner ce nom à Abraham & à sa postérité, qu'aux autres descendans d'Héber. Dans la Génese, chap. 14, où on lit dans la Vulgate, *Abraham hebræo*, qui est le premier endroit, où il soit ainsi qualifié, la version des Septante porte Ἄβραμ τῷ περάτῃ, *à Abram passager*, c'est-à-dire, qui avoit passé l'Euphrate. C'est dans le même sens que les peuples d'au delà de ce fleuve sont nommés fils d'Héber dans la Génese, chap. 10. vers. 21. & que Josephe dit à Pharaon, *qu'il a été enlevé du païs d'Héber*, c'est-à-dire, du païs où habitoient des gens de delà l'Euphrate ; car, alors le païs de Chanaan ne pouvoit pas être appellé du nom de païs des Hébreux.

C'est encore une question sur laquelle les Anciens & les Modernes ne sont pas tout-à-fait d'accord ; sçavoir, si la langue hébraïque tire son nom d'Héber, & si, à la confusion des langues arrivée à la tour de Babel, elle demeura dans la seule famille d'Héber & de ses descendans. Comme la confusion des langues a été considérée comme la punition de la témérité de ceux qui entreprirent de bâtir cette tour, il semble qu'on a raison de présumer que la race d'Héber, qui étoit dès-lors destinée de Dieu, pour être la souche de la race sainte, & la dépositaire de la vraie religion, n'eut point de part à cette entreprise, ni par conséquent à la peine dont elle fut suivie.

On répond à cela deux choses. 1°. Qu'on n'a aucune preuve que la famille d'Héber n'ait pas eu de part au bâtiment de la tour de Babel ; 2°. qu'il est indubitable que la langue Hébraïque a été commune à des peuples qui n'avoient aucune liaison avec la famille d'Héber ; par exemple, les Phéniciens ou Chananéens, les Syriens, les Philistins, qui, du tems d'Abraham, parloient Hébreu, ou une langue très-peu différente de l'Hébraïque. On ne peut donc pas dire que cette langue soit demeurée dans la seule famille d'Héber.

Mais, dira-t-on, d'où vient donc qu'on l'appelle langue Hé-

braïque ? Est-ce à cause qu'on la parloit au delà de l'Euphrate; comme nous avons dit ci-dessus qu'on avoit donné à Abraham le nom d'*Hébreu*, parce qu'il venoit de delà ce fleuve ? Nous répondons, 1°. Qu'il y a beaucoup d'apparence qu'on parloit en effet cette langue dans la Chaldée & dans la Mésopotamie, du tems d'Abraham, puisque ce Patriarche, en entrant dans la terre des Chananéens, n'eut pas la moindre peine à se faire entendre, & à entendre la langue du païs ; & lorsque Jacob alla de la terre de Chanaan en Mésopotamie, il parla, entendit, & se fit entendre sans truchement. Ses deux femmes Rachel & Lia donnent à leurs enfans des noms Hébreux. Les noms de personnes & de lieux de ces provinces, comme ceux de la Palestine, sont Hébreux. Il n'est donc pas hors d'apparence que le nom de langue Hébraïque vienne de ce qu'on la parloit au delà de l'Euphrate.

Mais, comme on la parloit aussi en deçà de ce fleuve, & que même on l'y parla plus longtems & plus purement que dans la Chaldée & dans la Mésopotamie, ainsi qu'on le prouve parce que Jacob & Laban ayant érigé un monument sur le mont Galaad, lui donnerent chacun un nom divers selon la propriété de leur langue; cela montre que dès-lors la langue Syriaque étoit assez différente de la langue Hébraïque ou Phénicienne; au lieu que jusqu'au règne des Grecs, la langue Hébraïque, Chananéenne, ou Phénicienne, & celle des Philistins & des Samaritains subsistoient dans leur pureté dans la Palestine. Il semble donc qu'on doit dire que le nom de langue Hébraïque vient plutôt des Hébreux descendans d'Abraham, que des peuples de delà l'Euphrate, dont la plupart ne descendoient pas d'Héber.

Au reste, il ne faut pas s'imaginer que la langue que nous appellons Hébraïque, ait été ordinairement connue sous ce nom chez les Profanes. Ils la connoissoient sous le nom de langue Phénicienne, de langue Syriaque, de langue Punique, de langue des Juifs. Elle n'est devenue si célébre parmi nous, sous le nom de langue Hébraïque & de langue Sainte, que parce que c'est l'Idiome dans lequel sont écrits les divins oracles de l'Ancien Testament. L'Écriture même, qui passe aujourd'hui pour la vraie & l'ancienne écriture Hébraïque, est plutôt l'écriture Chaldéenne. Les vrais caractères Hébreux ou Phéniciens ne se sont conservés que sur les médailles & dans le Pentateuque des Samaritains.

HÉBER, (*a*) *Heber*, Χοβὲρ, Χόβερ, fils de Béria ou Brié, & petit-fils d'Aser, fut le Chef de la famille des Hébérites.

(*a*) Genes. c. 46. v. 17. Numer. c. 26. v. 45.

HÉBER, *Heber*, Ἀϐέρ. (*a*) fils d'Ezra & de Judaia, fut pere de Socho.

HÉBER, *Heber*, Ἀϐέρ, (*b*) étoit Chef des Prêtres de la famille d'Amoc, du tems de Zorobabel.

HÉBÉRITES, *Heberitæ*, (*c*) Χοϐερὶ, famille dont Héber fut le Chef.

HÉBÉSUS, *Hebesus*, (*d*) Capitaine Latin, qui tomba sous les coups d'Euryale.

HÉBRAISME, *Hebraïsmus*, maniere de parler propre à la langue Hébraïque. Jamais aucune langue n'eut autant de tours particuliers ; ee sont les caractères de l'antiquité & de l'indigence.

HEBRE, *Hebrus*, Ἕϐρος, (*e*) grand fleuve de Thrace, célebre dans les écrits des Anciens & sur-tout des Poëtes. Il avoit principalement la réputation d'être fort froid, selon ce vers de Virgile :

Nec si frigoribus mediis Hebrumque bibamus.

Horace n'en parle que comme s'il étoit couvert de neiges & de glaces :

Hebrusque nivali compede vinctus.

Il l'appelle le compagnon de l'hiver,

Aridas frondes hiemis sodali dedicet Hebro.

Quelques Auteurs Grecs écrivent le nom de ce fleuve sans aspiration, & alors on doit lire Ebre. Plutarque le Géographe est du nombre de ceux qui l'écrivent ainsi. L'Hébre, selon cet Auteur, prenoit son nom des tournans qu'il avoit dans son cours. Mais, on donne une autre étymologie du nom de ce fleuve. Cassandre, roi du païs, eut de Crotonice sa femme, un fils nommé Hébrus. Il la disgracia ensuite, épousa Damasippe, fille d'Atrax, laquelle étant devenue amoureuse d'Hébrus, lui fit des propositions criminelles. Ce jeune Prince en eut horreur, & pour ne la point voir, il étoit toujours à la chasse. Cette malheureuse voulant le perdre, l'accusa auprès du Roi de l'avoir forcée. Cassandre la crut, & entrant dans la forêt l'épée à la main, poursuivit son fils, qui ne pouvant éviter la mort, & voulant sauver à son pere l'horreur d'un parricide, se jetta dans le fleuve Rhombus, qui prit ensuite le nom d'Hebre, comme le rapporte Timothée au livre XI des Rivières . . . . . Dans ce fleuve, poursuit le mê-

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 18.
(*b*) Esdr. L. II. c. 12. v. 20.
(*c*) Numer. c. 26. v. 45.
(*d*) Virg. Æneid. L. IX. v. 344.
(*e*) Strab. pag. 322, 590. Plin. Tom. I. p. 203. Tom. II. pag. 52, 616. Pomp. Mel. pag. 100, 104. Ptolem. L. III. c. 11. Virg. Eclog. 10. v. 65. Georg. L. IV. v. 463, 524. Æneid L. XII. v. 331. Horat. L. I. Ode 25. v. 19, 20. L. I. Epist. 3. v. 3. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 41. Herod. L. IV. c. 90. L. VII. c. 59. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 3.

me Géographe, il n'aît une herbe ſemblable à de l'origan; les Thraces en cueillent les ſommités, & les brûlent après le repas; ils en reſpirent la fumée qui les enivre, & leur cauſe un profond ſommeil. Pline nomme l'Hebre entre les rivières qui avoient des pailletes d'or. Il dit que ce fleuve deſcend du païs des Odryſiens. Il n'y a guère de rivirères dont les Anciens aient tant parlé, & dont ils aient ſi peu dit de choſes. Rien n'eſt plus maigre que ce qu'ils en diſent de ſuite.

M. de l'Iſle, raſſemblant ce qu'il avoit trouvé diſperſé, un mot d'un côté, un mot de l'autre, en décrit ainſi le cours. l'Hebre a ſa ſource au pied du mont Scomius, qui eſt à l'orient de Sardique; delà ſerpentant vers le midi, l'orient & le ſeptentrion alternativement, il coule auprès de Zyrma, aujourd'hui Bazan-Gik, & fait preſque le tour de la ville de Philippopolis; delà, prenant ſon cours vers le Sud-eſt, par le païs des Céletes, il reçoit divers ruiſſeaux, & arrive à Andrinople; auprès de cette ville, il ſe groſſit de deux rivières aſſez fortes. La première eſt le Tonzus, ou le Burgus, qui vient de Tonzos, au pied du mont Hémus, à Ordiza, & à Carpumæmum, & ſe perd dans l'Hebre, au deſſus d'Andrinople; c'eſt aujourd'hui la Tuncia. L'autre eſt le Contadeſdus, qui a ſa ſource aſſez près de la mer Noire, reçoit le Tæarus, & enſuite l'Agrianes, dont il prend le nom juſqu'à l'Hebre, dans lequel il ſe perd au deſſous d'Andrinople. L'Hebre, coulant delà vers le midi, à travers le païs des Odryſiens, forme quantité de détours, paſſe auprès de Didymotychos, de Trajanopolis, de Dyme, & de Cypſelum; en prenant enſuite ſa route vers le midi occidental, il entre dans la mer Égée par deux bouches, entre Sala & le port d'Ænos, au nord de l'iſle de Samothrace, à l'entrée du golfe Mélanis. A ſon embouchure il ſéparoit les Cicones, ou Ciconiens Doriques, des Abſynthiens. C'eſt pour cela que Virgile dit que les femmes des Ciconiens irritées de ſon attachement pour Eurydice, le déchirerent, & jetterent ſa tête dans l'Hebre.

M. d'Anville, dans ſes Cartes, décrit le cours de l'Hebre à peu près de la même manière que M. de l'Iſle. Le nom moderne de ce fleuve eſt Mariza. il coule aujourd'hui dans la Turquie d'Europe.

HEBRI, *Hebri*, Α'ϐαί. (*a*) eſt nommé le dernier des enfans de Mérari.

HÉBRON, *Hebron*, Χεϐρὼν, (*b*) une des plus anciennes villes de la Paleſtine, & même du monde, puiſqu'elle fut bâtie ſept

(*a*) Paral. L. I. c. 24. v. 27.

(*b*) Geneſ. c. 18. v. 1. *&* *ſeq.* c. 23. v. 7. *&* *ſeq.* Numer. c. 13. v. 23. Joſu. c. 10. v. 3. *&* *ſeq.* c. 14. v. 13. *&* *ſeq.* c. 15. v. 13. c. 21. v. 13. Reg. L. II. c. 2. v. 1. *&* *ſeq.* c. 15. v. 7. *&* *ſeq.* Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 895.

ans avant Tanis, capitale de la basse-Égypte. Comme l'Égypte avoit été un des premiers païs peuplés, après la dispersion de la tour de Babel, on en peut conclure qu'Hébron étoit très-ancienne. On croit qu'Arbé, un des plus anciens géans de la Palestine, l'avoit fondée; ce qui lui fit donner le nom de Cariath-Arbé, ou ville d'Arbé, qui fut ensuite changé en celui d'Hébron. Arbé fut le pere d'Enach, & Enach donna son nom aux Enacim, qui demeuroient encore à Hébron lorsque Josué conquit la terre de Chanaan. Dans la traduction Latine de Josué, on lit que le grand Adam y est enterré; & Saint Jérôme, dans plus d'un endroit, témoigne que c'étoit l'opinion des Juifs, qu'Adam y avoit été enseveli. Mais, on peut donner un autre sens à l'Hébreu, & traduire: *Le nom ancien d'Hébron est Arbé. Cet homme* [Arbé] *est le plus grand, le Chef des Enacim.*

On ne sçait point quand cette ville commença à porter le nom d'Hébron. Il y en a qui croyent que ce ne fut que depuis que Caleb en eut fait la conquête, & qu'il lui donna le nom d'Hébron, à cause d'un de ses fils, qui s'appelloit ainsi. Mais, je crois, dit D. Calmet, que le nom d'Hébron est plus ancien, & que Caleb donna peut-être par honneur, à son fils, le nom de cette ancienne & célebre place.

Hébron étoit située sur une hauteur, à vingt-deux milles de Jérusalem, vers le midi, & à vingt milles de Bersabée, vers le nord. Abraham, Sara & Isaac furent enterrés près d'Hébron, dans la caverne de Macphéla, ou dans la caverne double qu'Abraham avoit achetée auprès d'Ephron. On voyoit près delà le chêne, ou le térébinthe d'Abrabam, sous lequel il avoit reçu les trois anges. Eusebe, Sozomene, & plusieurs autres Anciens, parlent de la vénération que les Chrétiens & les Payens avoient pour ce térébinthe. On disoit qu'il étoit-là dès le commencement du monde, comme si ce n'eût pas été assez exagérer, que de dire qu'il y étoit depuis Abraham. D'autres disoient que c'étoit le bâton d'un des Anges, qui avoit pris racine en cet endroit. On y avoit établi une foire célebre dans tout le païs, & on croyoit que ce térébinthe étoit incorruptible, parce que quelquefois il paroissoit tout en flammes par le feu que l'on faisoit autour, & qui ne le consumoit point.

Hébron étoit dans le partage de Juda. Le Seigneur l'assigna pour partage à son serviteur Caleb. Josué prit d'abord Hébron, & en tua le Roi nommé Oham. Caleb en fit de nouveau la conquête, aidé par les troupes de sa tribu, & par la valeur d'Othoniel. Elle fut assignée aux Prêtres pour leur demeure, & fut déclarée ville de refuge. David y établit le siège

de son royaume, après la mort de Saül. Ce fut à Hébron qu'Absalon commença sa révolte. Pendant la captivité de Babylone les Iduméens s'étant jettés dans la partie méridionale de Juda, s'emparerent d'Hébron, d'où vient que dans Josephe, elle est quelquefois attribuée à l'Idumée. On croit que c'étoit la demeure de Zacharie & d'Élisabeth, & le lieu de la naissance de Saint Jean-Baptiste. Hébron subsiste encore aujourd'hui, mais fort déchue de son ancien éclat.

Le pere Nau, dans son voyage de la Terre-Sainte, avoue qu'il n'a pu voir Hébron; il en rapporte ce qui suit, sur la foi d'un de ses amis, qui y avoit long-tems séjourné.

» En partant de Bethléhem; » on prend sa route par les » Piscines de Salomon. On passe » ensuite une montagne & une » forêt; on arrive à une petite » vallée qui est cultivée & se» mée; après cela, on trouve » une plaine & un village nom» més *Ain-Halhoul;* & delà » jusqu'à Hébron ce ne sont » que vignes qui portent des » raisins, dont les grains sont » gros comme le pouce, & des » jardins qui fournissent pres» que toutes sortes de fruits. » Hébron est une ville dont la » grandeur approche de celle » de Jérusalem; mais, elle est » sans remparts & sans murail» les. Une partie est sur une » petite montagne, & l'autre » dans la plaine qui est au bas. » Les maisons sont de pierres. » Ce qui est de plus remarqua» ble, c'est la grande mosquée, » qui a autant d'étendue que » l'Église du Saint Sépulcre » à Jérusalem, & qui est tout» à-fait belle & ornée. Les sé» pulcres d'Abraham & de Sa» ra sont au milieu, un peu sé» parés l'un de l'autre, & cou» verts de riches tapis; la vaste » & profonde grotte, où leurs » corps ont été mis, est en cet » endroit; on n'y descend point, » on la voit seulement par une » ouverture. Les Mahométans » y font des pélerinages; ils y » viennent d'Alep, de Damas, » & d'autres païs, avec une » ferveur admirable, sous la » conduite de leurs Santons. » Cette mosquée est desservie » par des gens Sçavans dans la » loi, & qui ont une pension » réglée. A deux ou trois cens » pas delà vers l'occident, il » y a une belle mosquée qu'on » nomme les quarante Martyrs, » *Elarbain Scheid;* auprès il y » a un grand & vieux chêne. » Dans cette mosquée, il y a » aussi une cave & grotte pro» fonde qu'on dit aboutir sous » terre à celle d'Hébron. Au » delà de cette ville, tant à » l'orient qu'au midi, il n'y a » que des Arabes. Ils y vien» nent trafiquer, & y appor» tent, entre autres choses, » une terre qu'ils prennent à » sept ou huit lieues delà, dont » on fait du verre à Hébron. » Cette ville a environ douze » villages qui dépendent d'elle,

» & le païs d'alentour est » aussi montagneux que celui de » Jérusalem, mais plus couvert » de bois. «

HÉBRON, *Hebron*, Χεβρὼν, (*a*) troisième fils de Caath. Les enfans d'Hébron furent Jériau l'aîné, Amarias le second, Jahaziël le troisième, Jecmaam le quatrième.

HÉBRON, *Hebron*, Χεβρὼν, (*b*) de la famille de Caleb, étoit fils de Maréfa. Il fut pere de Coré, de Taphna, de Recem & de Samma.

HÉBRONA, *Hebrona*, (*c*) Ἑβρωνὰ, un des campemens des Israëlites, dans le désert. Ce lieu étoit entre Jétébatha & Asiongaber.

HÉBRUS, *Hebrus*, Ἕβρος, Prince dont il est parlé dans l'article d'Hebre. *Voyez* Hebre.

HÉCAERGE, *Hecaërge*, (*d*) Ἑκαέργη, nom d'une nymphe, à laquelle les filles de Délos consacroient leur chevelure. C'étoit une nymphe de la campagne & des bois, qui aimoit sur-tout la chasse, & qui étoit terrible aux bêtes, parce qu'elle les atteignoit de loin. Elle étoit sœur de la déesse Opis, divinité favorable aux chasseurs.

Quoiqu'on dise que c'étoit une fille Hyperboréenne, c'étoit Diane elle-même, ou la Lune, à qui l'on donnoit ce nom, aussi-bien qu'à Apollon, ou au Soleil son frere, que les Poëtes appellent si souvent Ἑκαέργος, parce qu'il darde ses traits, & ses rayons, & produit ses effets en des lieux fort éloignés de lui.

Ce mot vient d'ἑκὰς, *longè*, de loin, & Ἔργον, *opus*; Hécaerge, qui opere, qui agit de loin.

HÉCALE, *Hecale*, bourg de Grece, dans l'Attique, dans la tribu Léontide, selon Étienne de Byzance. Spon le nomme Ecali, selon la prononciation vicieuse de quelques écoles. On y adoroit Jupiter Hécalien.

HÉCALE. *Voyez* Hécalésies.

HÉCALÉ, *Hecale*, Ἑκάλη, (*e*) vieille femme, accablée de pauvreté, mais très-vertueuse dans son indigence, a donné lieu au proverbe des Anciens. *Tu ne deviendras jamais Hécalé*; c'est-à-dire, *tu ne seras jamais pauvre.*

» Pour ce qui est du conte » que l'on fait d'Hécalé, dit Plu- » tarque, & de la réception » qu'elle fit à Thésée dans sa mai- » son, il ne paroît pas entière- » ment éloigné de la vérité; car » anciennement tous les bourgs » des environs s'assembloient » toutes les années pour faire » à Jupiter Hécalien un sacri- » fice appellé Hécalésien; & » dans lequel ils honoroient par- » ticulièrement cette Hécalé,

(*a*) Exod. c. 6. v. 18. Paral. L. I. c. 23. v. 12, 19.
(*b*) Paral. L. I. c. 2. v. 42, 43.
(*c*) Numer. c. 33. v. 34.
(*d*) Pauf. p. 81, 299.
(*e*) Suid. Tom. I. pag. 845. Plut. T. I. pag. 6.

» qu'ils appelloient, par un di-
» minutif, Hécalene, en mémoire
» de ce qu'ayant reçu chez elle
» Théſée encore jeune, elle le
» ſalua & le careſſa, en le
» nommant toujours par des di-
» minutifs, ſelon la coûtume
» des vieilles gens. Cette
» bonne femme avoit fait vœu
» que, ſi Théſée revenoit heu-
» reuſement d'une expédition
» qu'il alloit entreprendre,
» elle feroit un ſacrifice ſo-
» lemnel à Jupiter. Mais, elle
» mourut avant cette expédi-
» tion; & Théſée étant de re-
» tour, ordonna qu'on feroit
» ce ſacrifice, & qu'on y ren-
» droit à Hécalé toutes ſortes
» d'honneurs en reconnoiſſan-
» ce du bon accueil qu'elle lui
» avoit fait, & de l'affection
» qu'elle lui avoit témoignée.
» C'eſt ainſi que l'écrit Philo-
» chorus. «

Ce conte étoit ſi généralement reçu, que Callimaque fit ſur cela un poëme qu'il intitula *Hécalé*, du nom de cette bonne femme.

HÉCALENE, *Hecalene*, Ἑκαλήνη. *Voyez* Hécalé.

HÉCALÉSIEN, *Hecaleſium*, Ἑκαλήσιον, ſacrifice inſtitué en l'honneur de Jupiter Hécalien. *Voyez* Hécalé.

HÉCALÉSIES, *Hecaleſia*, (*a*) fêtes qu'on célébroit à Hécale, bourg de l'Attique dans la tribu Léontide, en l'honneur de Jupiter, qui avoit un temple dans ce lieu, où il étoit adoré ſous le nom de Jupiter Hécalien. M. Spon nomme ce bourg *Ecali*, d'après la prononciation vicieuſe de quelques écoles.

HÉCALIEN, *Hecalus*, Ἑκαλος, ſurnom de Jupiter. *Voyez* Hécalé.

HÉCAMEDE, *Hecamede*, Ἑκαμήδη, (*b*) étoit fille d'Arſinous, roi de Ténédos. Les Grecs, lorſqu'Achille ravagea cette iſle, donnerent cette Princeſſe à Neſtor, pour honorer par ce préſent la ſageſſe & la prudence qui rendoient ce vénérable vieillard ſupérieur à tous les autres hommes. Un jour, Neſtor & Machaon étant revenus du combat, entrerent dans la tente de Neſtor, où ils trouverent une boiſſon qu'Hécamede leur avoit préparée. Cette belle captive avoit mis devant eux une table d'un bois précieux parfaitement bien travaillé, & ſoutenue par un pied d'un bleu céleſte; elle leur avoit ſervi dans un baſſin du miel nouveau, de la fleur de farine, & des oignons très-propres à irriter la ſoif; elle avoit mis auſſi ſur la table la coupe de Neſtor, que ce vieillard avoit apportée de Pylos. Cette coupe étoit d'une rare beauté, & ornée de clous d'or; elle avoit quatre anſes ſoutenues chacune de deux colombes d'or, elle étoit à deux fonds;

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 217.

(*b*) Homer. Iliad. L. XI. v. 613. & ſeq.

il n'y avoit point d'homme qui pût la soutenir quand elle étoit pleine, mais Nestor la tenoit facilement. Hécamede, semblable aux déesses, avoit mis dans cette coupe une boisson mixtionnée avec du vin de Pramne, où elle avoit rapé du fromage & délayé de la fleur de froment.

HÉCATE, *Hecate*, Ἑκάτη, (*a*) fille de Jupiter & de Latone, & sœur d'Apollon. L'antiquité fabuleuse lui donne trois noms, l'appellant *la Lune* dans le ciel, *Diane* sur la terre, & *Proserpine* aux enfers. On lui donne le titre de *Triceps*, parce que, selon Orphée, elle avoit trois têtes; une de cheval à la droite; une de chien à la gauche; & une de sanglier au milieu. Pour ce qui est du nom d'Hécate, Servius dit qu'il vient du mot Grec Ἑκατὸν, *cent*, parce qu'on lui offroit cent victimes à la fois, ou parce qu'elle retenoit cent ans au delà du Styx, les ames de ceux qui avoient été privés de la sépulture. Il y en a d'autres qui tirent ce nom du mot Grec Ἑκὰς, de loin, parce que la lune darde ses rayons de loin.

Il y a diverses opinions touchant la naissance d'Hécate. Hésiode & Musée disent qu'elle étoit fille du Soleil; les autres de Persès, à qui Jupiter donna Astérie, après en avoir joui. Selon Orphée, elle est fille de Cérès; & selon Bacchylide, fille de la Nuit. Phérécyde la fait naître d'Aristée.

Quoi qu'il en soit, cette déesse aimoit fort la chasse; & lorsqu'elle n'avoit rien trouvé, elle s'amusoit à tuer des hommes comme des bêtes. Elle se rendit fort sçavante dans la composition des poisons, & ce fut elle qui trouva l'aconit. Elle éprouvoit la force de chacun d'eux en le mettant dans les viandes qu'elle donnoit aux étrangers. Ayant acquis une grande expérience dans cet art funeste, elle empoisonna d'abord son pere, & s'empara du royaume. Ensuite elle fit construire un temple en l'honneur de Diane, & elle ordonna qu'on sacrifieroit à cette déesse tous les étrangers qui y aborderoient. Æétès, qui l'épousa, en eut deux filles, Circé & Médée, & un fils appellé Ægialée. Circé, s'étant adonnée à l'étude des poisons, découvrit la différente nature des herbes & leurs propriétés merveilleuses. Il est vrai qu'Hécate sa mere lui avoit appris beaucoup de secrets pour ces compositions; mais, il est vrai aussi qu'elle y fit de plus grandes découvertes par la force de son génie.

On représentoit Hécate,

(*a*) Pauf. pag. 80, 126, 140. Ovid. Metam. L. VII. c. 2, 5. Diod. Sicul. p. 173. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag 198, 344. Tom. IV. pag. 211, 212. Tom. VII, pag. 294. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 152. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 303. Tom. XVIII. p. 4, 18.

tantôt

tantôt par trois figures adossées les unes aux autres ; tantôt par un seul corps qui porte trois têtes & quatre bras, disposés de manière que de quelque côté qu'on se tourne, chaque tête a ses deux bras. D'une main, elle porte un flambeau qui lui a valu le titre de *Lucifera ;* des deux autres mains, elle tient un fouet & un glaive, comme gardienne des enfers, & dans la quatrième on lui met un serpent, parce qu'elle présidoit à la santé, dont le serpent est le symbole.

On la peignoit à trois faces, suivant quelques Mythologues, à cause des trois faces que la lune fait voir dans son cours ; & selon d'autres, parce qu'elle domine sur la naissance, sur la santé, & sur la mort ; en tant qu'elle règne sur la naissance, c'est Lucine, dit Servien ; en tant qu'elle veille à la santé, c'est Diane ; & le nom d'Hécate lui convient en tant qu'elle commande à la mort.

Hésiode parle d'Hécate comme d'une Déesse terrible, pour qui Jupiter a plus d'égards que pour aucune autre divinité, parce qu'elle a, pour ainsi dire, le destin de la terre entre ses mains, qu'elle distribue les biens à ceux qui l'honorent, qu'elle préside au conseil des Rois, aux accouchemens & aux songes.

Elle étoit aussi la déesse des magiciennes & des enchanteresses ; c'est pour cela qu'on la fait mere de Circé & de Médée; du moins dans Euripide, cette dernière, avant que de commencer ses opérations magiques, invoque Hecate sa mere. Elle passoit encore, comme nous l'avons dit, pour la déesse des spectres & des songes ; Ulysse, voulant se délivrer de ceux dont il étoit tourmenté, eut soin de lui consacrer un temple en Sicile.

Enfin, selon le Scholiaste de Théocrite, Hécate étoit la déesse des expiations ; & sous ce titre on lui immoloit de petits chiens, & on lui élevoit des statues dans les carrefours, où elle étoit appellée *Trivia*. Aussi Lycophron l'appelle Κυνοσφαγής ; & Ovide, *Canum Mactatrix*. Étienne de Byzance & Suidas parlent de l'antre où on lui faisoit ces sortes de sacrifices ; il étoit en Thrace dans la ville de Zérinthe. Mais, elle avoit en plusieurs autres païs un culte & des autels ; l'ancienne Géographie fournit même certains lieux qui en tiroient leurs noms.

D. Bernard de Montfaucon nous donne, dans son antiquité, trois figures d'Hécate, chacune à plusieurs faces.

La première, qui est la plus petite de toutes, est représentée de tous côtés. Auprès de l'une des figures est un chien ; les autres marques ne sont pas si aisées à distinguer, à cause de la petitesse de l'image.

La seconde, tirée d'un manuscrit de feu M. de Peiresc, qui est à la bibliotheque de St.

Victor, les représente toutes trois la patere à la main, comme pour sacrifier aux Manes & aux Dieux infernaux. Entre chacune des images est un flambeau, symbole ordinaire d'Hécate. Il y a aussi un chien auprès de chacune, selon ce que dit Apollonius de Rhodes, que les chiens hurlent autour d'Hécate.

La dernière figure d'Hécate, publiée par M. de la Chausse, est tirée du cabinet Chiggi. Elle est sans doute la plus belle & la plus chargée de symboles. Les trois figures adossées sont assez différentes entre elles. La première a un croissant sur la tête, & au dessus une fleur, marque ordinaire d'Isis, qu'on prenoit aussi pour la lune. Elle tient de ses deux mains deux flambeaux. La seconde porte un bonnet Phrygien, du bas duquel s'élevent des rayons de lumière, qui sont comme une couronne radiale. Elle tient d'une main un glaive, & de l'autre un serpent. La troisième est couronnée de laurier, & tient de la main droite une clef, & de la gauche des cordes. La clef convient fort bien à Hécate, nommée Phylax, ou la gardienne. Elle étoit en effet la gardienne de l'enfer, où elle règnoit avec Pluton. Les cordes se pourroient aussi rapporter à sa qualité de gardienne des enfers, par les raisons que tout le monde voit. Voilà, suivant D. Bernard de Montfaucon, ce qu'on peut dire de plus vraisemblable sur tous ces symboles.

Une médaille donnée par M. l'abbé Seguin la représente à peu près de même; une des figures tient un flambeau à chaque main; l'autre, un serpent de la droite & une clef de la gauche; & la troisième, un coûteau de la droite, & un fouet de la gauche. Les trois ont des muids sur la tête, & chacune un chien à ses pieds. M. Spanheim parle d'une autre triple figure semblable, sur un revers de Gordien le Pieux.

HÉCATÉE, *Hecatæus*, (*a*) Ἑκαταῖος, célebre Écrivain, fut surnommé Miléfien, parce qu'il étoit né à Milet. Son pere s'appelloit Hégésandre, & suivant Hérodote, cet Hégésandre rapportoit son origine à un Dieu, dont Hécatée se prétendoit le seizième descendant. A en juger par les paroles du même Hérodote, il est fort vraisemblable qu'Hécatée est né sous le règne de Cyrus. Lors du soulevement des Ioniens contre Darius, successeur de Cambyse, Hécatée fut appellé à toutes les délibérations; & on ne s'avise guère dans les conjonctures délicates

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 846. Herod. L. II. c. 143. *& seq.* L. V. c. 36, 125. L. VI. c. 137. Strab. pag. 1, 7, 18, 271, 316, 341. *& seq.* Athen. pag 35, 70, 114, 418, 447. Diod. Sicul. pag. 23, 30, 91. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VI. pag. 472. *& suiv.* Tom. XIII. pag. 121. *& suiv.*

de consulter des gens, qui ; par leur jeunesse & leur peu d'expérience, se trouvent rarement en état de donner des avis salutaires. Cet Auteur ne devoit donc avoir guère moins de 45 ans au commencement de la 69.e Olympiade.

Suidas le fait disciple de Protagore; la méprise est grossière. Hécatée n'étoit plus, lorsque Protagore vint au monde, lui, qui, selon Diogène Laërce, ne commença à se faire connoître que dans la 84.e Olympiade. Il vaudroit donc mieux corriger cet endroit, & y substituer le nom de Pythagore ; les tems conviennent parfaitement ; & il se pourroit bien faire qu'Hécatée, dans son voyage d'Égypte, eût contracté des liaisons étroites avec ce grand homme, & que là, notre Auteur eût acquis les connoissances, qui depuis lui ont mérité le titre de Philosophe, dont il est honoré par Strabon. Que si la conjecture que l'on vient de proposer, ne paroît point assez solide, il faudra dire que Suidas a confondu Hécatée de Milet avec un Historien qui portoit le même nom. Il étoit de Téos, patrie de Protagore, au rapport d'Eupolis.

Vossius assure que Diogène Laërce met Hécatée de Milet au nombre des Philosophes qui sont sortis de l'école d'Héraclite. Sur quels fondemens ? C'est ce que nous ne comprenons pas ; car, les paroles de Diogène Laërce ne présentent rien de semblable. » La connoissance de plusieurs choses, » dit-il, n'instruit pas l'esprit ; » autrement Hésiode, Pythagore, Xénophane, & Hécatée » auroient été plus éclairés. « De tous ces Écrivains il n'en est pas un seul qui ne soit antérieur à Héraclite. Suidas prétend qu'Hécatée, le moins ancien des quatre, étoit déjà très-connu dans la 64.e Olympiade; tel est, au sentiment de M. l'abbé Sévin, le sens du prétérit γέγονε, dont on se sert quelquefois pour désigner le tems auquel les Auteurs ont commencé à devenir célebres ; & peut-être est-ce-là l'époque du premier ouvrage que publia Hécatée de retour de ses voyages. Quoiqu'Hérodote ne fasse mention que de celui d'Égypte, il est probable que la curiosité d'Hécatée ne s'étoit point renfermée dans des bornes si étroites ; car, il est appellé par Agathémere ἀνὴρ πολυπλάνης, épithete, qui naturellement ne sçauroit tomber que sur un homme qui a parcouru plusieurs provinces. Il étoit difficile que la connoissance de tant de païs, ne donnât une haute idée de son habileté dans les affaires étrangères. Ce fut, suivant les apparences, un des motifs qui déterminerent les Ioniens à lui communiquer le dessein où ils étoient de secouer le joug des Perses. Il eut beau leur représenter les richesses & la puissance de Darius ; les raisons

d'Ariſtagore prévalurent ; & la guerre fut réſolue. Hécatée leur dit alors, que le ſeul moyen de faire réuſſir un projet ſi dangereux, étoit de ſe rendre les maîtres de la mer. Je vous conſeille donc, leur ajoûta-t-il, d'enlever les tréſors immenſes, que Crœſus a conſacrés dans le temple des Branchides ; ils ſont plus que ſuffiſans pour équiper une flotte capable de réſiſter à celle de vos ennemis; ce conſeil fut encore rejetté.

Les Généraux de Darius, peu de tems après emporterent les villes de Cymé & de Clazomenes. La perte de ces deux places allarma les Miléſiens, qui s'aſſemblerent de nouveau, dans la vue de conjurer la tempête qui les menaçoit. Les moins habiles ſentoient combien il étoit néceſſaire de s'aſſurer une retraite, en cas que les Perſes vinſſent à faire des progrès plus conſidérables. Ariſtagore propoſa Myrcinum, comme le lieu le plus commode pour établir une puiſſante colonie. Léros ſembloit à Hécatée infiniment plus convenable & par la proximité & par la force de ſa ſituation. Il vouloit donc que l'on y bâtît une citadelle, & que delà ſes citoyens attendiſſent les occaſions favorables de rentrer dans leur patrie. Quelque judicieuſes que fuſſent ces remontrances, les Miléſiens malheureuſement crurent Ariſtagore; leur ville retourna ſous la dominarion des Perſes, & les habitans eſſuyerent toutes les calamités que traîne d'ordinaire après ſoi la révolte. On ignore quel fut le ſort d'Hécatée, les Anciens depuis ce tems-là gardant un profond ſilence ſur ſon chapitre. Il faut donc nous borner maintenant à faire connoître les ouvrages, dont il avoit enrichi le public.

Le plus important de tous étoit ſon Hiſtoire ; elle contenoit pluſieurs livres, dont le premier eſt cité par le Scholiaſte d'Apollonius & par Étienne de Byzance. Il ſeroit mal aiſé de décider combien il y en avoit, ces deux Auteurs, ainſi que les autres, ont négligé de nous en informer, & la manière dont ils s'expriment à ce ſujet, ne ſçauroit donner lieu à la moindre conjecture. En revanche ils expliquent aſſez clairement quelles étoient les matières traitées dans cet ouvrage, qui ne contenoit que les évenemens mémorables arrivés dans les differentes contrées de la Grece ; il eſt certain du moins, que de tous les fragmens qui nous en reſtent, aucun ne regarde les nations étrangères.

On peut inférer d'un paſſage de Denys d'Halicarnaſſe, qu'Hécatée de Milet, parmi bien des choſes véritables, en avoit débité pluſieurs autres juſtement ſuſpectes. Non content de copier des monumens infidèles, il avoit adopté une partie des traditions reçues dans la Grece ; c'eſt naturellement ce que ſuppoſe le raiſonnement de Thu-

cydide, qui dans le dessein de faire voir combien il est mal aisé de rien dire par rapport aux anciens tems qui soit capable de persuader, se plaint de la facilité, & du peu de discernement avec lequel la plupart des hommes admettent les narrations de ceux qui les ont précédés. Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que Thucydide réjettât indistinctement tous les faits rapportés dans les ouvrages historiques qui avoient paru avant la guerre du Péloponnèse. Le commencement de ses Annales est une preuve du contraire; il y fait l'énumération des choses les plus remarquables, arrivées avant & après le siege de Troye.

Il faut pourtant convenir que la plupart des fables étoient expliquées dans l'histoire d'Hécatée de Milet. Quoi de plus ridicule, que les contes qui se débitoient sur le chapitre de Cerbere? Hécatée, dans la vue de réduire les choses à leur juste valeur, assuroit, au rapport de Pausanias, que près du Ténare étoit un serpent que les habitans du pays appelloient communément le chien de l'Enfer; & cela, parce que les personnes qui en étoient piquées, ne pouvoient éviter la mort. Il seroit à souhaiter que cet Ecrivain eût toujours suivi les mêmes routes; mais, il paroît que les préjugés avoient quelquefois pris le dessus. Comment en effet excuser la crédulité d'un homme, qui fait parler le mouton sur lequel Phryxus & sa sœur passerent dans la Colchide? Il y a lieu de croire que ces sortes de récits ne se rencontroient que trop ordinairement dans l'histoire d'Hécatée. Cependant, un certain Cercidas ne lui comparoit aucun des autres Historiens, lui qui désiroit ardemment de mourir dans l'espérance de converser bientôt avec Homere, Pythagore & Hécatée. Il n'est question ici ni d'Hérodote, ni de Thucydide, auxquels pourtant les plus habiles critiques ont donné la préférence. Aujourd'hui il seroit mal aisé de les contredire. Cet ouvrage d'Hécatée ne subsiste plus. Le style en étoit clair, naturel & concis; c'est le témoignage que nous en rend Denys d'Halicarnasse; il ajoûte que les périodes en étoient bannies, ainsi que les figures, & les autres ornemens qui furent depuis si fort à la mode dans la Grece. Démétrius de Phalere fait à peu près la même remarque, & il en confirme la vérité par un fragment, qui montre combien les liaisons étoient négligées dans les ouvrages de ces anciens Ecrivains. La plupart des expressions en étoient poëtiques, particulièrement celles de Phérécyde, de Cadmus & d'Hécatée, qui les premiers ont publié des livres en prose. Jusques-là on avoit écrit en vers, si l'on en croit Strabon; Hécatée se contenta d'en rompre les mesures; & cela sert à rendre raison des termes & des

tours poëtiques répandus dans les ouvrages des anciens Auteurs. Au reste, Strabon ne dit rien qui ne soit pleinement justifié par les fragmens d'Hécatée, dont on est redevable aux soins de Démétrius de Phalere, d'Athénée, de Longin, & du Scholiaste d'Euripide. Les mêmes fragmens appuyent une observation d'Hermogene, au rapport de qui Hécatée avoit scrupuleusement suivi la Dialecte Ionique. Certaines expressions qui lui étoient particulieres, jetterent dans la suite de l'obscurité sur quelques endroits de cet Ecrivain, & les critiques se virent obligés de les éclaircir par des explications, dont on trouve aujourd'hui des vestiges dans les recueils d'Harpocration, de Phrynicus, & du grand Etymologique.

La liaison presque nécessaire, que les généalogies publiées par Hécatée ont avec son histoire, ne permet pas de les traiter séparément. Le titre seul fait voir que le dessein de l'Auteur, dans cet ouvrage, étoit de donner au public une énumération très-détaillée des ancêtres & des descendans de la plupart des grands hommes, que la Grece avoit produits en différens siecles. Le morceau dont il s'agit, étoit composé de plusieurs livres ; le premier est cité dans Athénée, & le second dans Etienne de Byzance, qui fait aussi mention du quatrième. M. l'Abbé Sevin ne doute presque point que l'ouvrage en question ne fût intitulé Ἡρωϊκαὶ γενεαλογίαι ; peut-être étoit-ce la critique de celui qu'Hésiode avoit composé sous le même titre, plusieurs années auparavant ; conjecture fondée sur un passage du Scholiaste d'Apollonius, par lequel il paroît qu'Hécatée ne s'étoit point fait un scrupule de relever les fautes de l'Ecrivain de la Mythologie le plus respecté.

Cette critique faisoit peut-être une partie des antiquités de l'Eolie, dont Hécatée avoit enrichi le public ; c'est ainsi que M. l'Abbé Sevin croit devoir traduire Αἰολικά. Les évenemens les plus considérables arrivés parmi les descendans d'Eole, étoient apparemment le sujet de ce traité, dont Etienne de Byzance fait mention en deux endroits différens. On ne seroit pas éloigné de penser que Pausanias avoit en vue que les mêmes antiquités, lorsqu'à l'occasion de la ville d'Œchalie il dit : Ἑκάταιος δ' ὁ Μιλήσιος ἐν Σχίῳ μοῖραν τῆς Ἐρετρικῆς ἔγραψεν εἶναι Οἰχαλίαν. Ces deux mots ἐν Σχίῳ sont certainement altérés ; ne seroit-il donc pas plus à propos de lire ἐν Αἰολικῷ? Je ne vois guere que cet écrit d'Hécatée, dit M. L'Abbé Sevin, qui puisse convenir ici ; les autres auroient beaucoup moins de rapport avec la leçon des imprimés. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage dont il s'agit, semble avoir été renfermé dans les bornes d'un seul livre. Etienne de Byzance ne parle

ni du premier ni du second ; & jamais il ne le désigne que par le singulier Αἰγυπτ.

Voilà de tous les travaux, historiques d'Hécatée, ceux qui regardent la Grece ; & on n'en connoît pas un seul que les Anciens lui disputent. On ne sçauroit dire la même chose des histoires étrangeres qui portoient le nom de cet Auteur ; il n'en est aucune qui ne lui soit justement contestée. Examinons d'abord celle d'Egypte, que quelques personnes attribuoient à Hécatée de Milet, comme paroissent l'insinuer ces paroles d'Arrien dans la vie d'Alexandre : » Hérodote & » Hécatée, dit-il, (si néan» moins les ouvrages qui con» cernent l'Egypte sont de ce » dernier) assurent que cette » province doit sa naissance au » Nil. » Les sentimens des critiques, à ce que l'on voit, étoient partagés sur la question présente. De la maniere dont s'exprime Diodore de Sicile, on seroit tenté de le placer parmi ceux qui avoient pris le parti de l'affirmative. Selon lui, les systêmes de Cadmus, d'Hécatée & d'Hérodote, par rapport aux inondations du Nil ne méritent aucune croyance ; or, cet Hécatée, joint ici avec Cadmus & Hérodote, ne sçauroit être différent du Milésien, auquel par conséquent on doit faire l'honneur de l'histoire d'Egypte. Cependant, Diodore de Sicile, dans un autre endroit, la donne formellement à un Hécatée dont Abdere étoit la patrie ; & le témoignage d'Arrien allégué ci-dessus, ne permet guere de douter que ce ne fût l'opinion reçue la plus universellement ; il s'ensuit delà, que le premier passage de Diodore de Sicile doit se rapporter à un Itinéraire d'Egypte composé par notre Hécatée. On verra plus bas, que l'Auteur, à un détail circonstancié des merveilles du pays, avoit joint de curieuses recherches sur les arts & sur les sciences, qui avoient acquis aux Egyptiens une grande considération parmi les peuples qui se picquoient de littérature. Le traité de la philosophie Egyptienne faisoit partie vraisemblablement ou de l'Itinéraire en question, ou de l'histoire dont nous venons de parler. Diogene Laërce ne marque pas auquel des deux Hécatées appartenoit cet excellent morceau de Philosophie ; il est le seul qui en fasse mention. Que si c'eût été un volume séparé, probablement il ne seroit point échappé à la connoissance de tant de sçavans hommes, qui dans tous les tems ont cherché les divers monumens qui pouvoient contribuer à éclaircir les antiquités de l'Egypte.

Celles de Phénicie ne devoient guere être plus ignorées. Personne cependant, si vous en exceptez Cédrene, ne nous en a conservé le souvenir ; & cela seul paroît plus que suffisant pour rendre cet ouvrage suspect. Cé-

drene, déclare formellement qu'Hécatée, Hésiode, Hellanicus, Ephore, & Nicolas de Damas ont publié des histoires de la Phénicie. Mais, on doit avouer que, de la part de cet Ecrivain, il y a moins de mauvaise foi que de negligence. Le passage que nous discutons ici, est tiré de Josephe, dont les paroles ont été mal entendues.» » Je n'ai rien écrit, dit-il, qui » ne convienne parfaitement » avec ce que rapportent Ma- » néthon dans son histoire d'E- » gypte, Bérose dans celle de » Chaldée, Mochus, Istiæus, » & l'Egyptien Hiéronyme dans » les antiquités Phéniciennes, » dont le public leur est » redevable. Il est constant de » plus par le témoignage d'Hé- » siode, d'Hécatée, d'Hella- » nicus, d'Acusilaus, d'Ephore » & de Nicolas de Damas, que » les Anciens vivoient mille » ans. » Que l'on compare la fin de ce texte avec la citation de Cédrene, on y verra précisément les mêmes noms; mais, comme dans Josephe, ceux de Mochus, d'Istiæus, & de Hiéronyme, Historiens de Phénicie, les précedent immédiatement, Cédrene s'est imaginé que les autres, sçavoir Hésiode, Hécatée, &c. avoient traité le même sujet.

On placeroit ce dernier à plus juste titre parmi ceux qui nous ont laissé l'histoire des Hyperboréens; toute la question est de sçavoir lequel des deux Hécatées en est l'Auteur. Elien décide nettement en faveur de celui d'Abdere; mais, il semble que Diodore de Sicile panche du côté du Milesien. Selon lui, l'Hécatée qui avoit parlé des Hyberboréens, étoit un des Ecrivains de l'ancienne mythologie; titre qui ne sçauroit tomber que sur le Milésien; du moins on ne lit nulle part que l'autre se fût distingué par des ouvrages de cette espèce. Pline fait mention de celui qui regardoit les Hyperboréens; mais, son silence sur la patrie de l'Auteur, & plus encore la perte de l'histoire, nous mettent hors d'état de juger auquel des deux, d'Elien ou de Diodore de Sicile on doit ajoûter foi.

Restent maintenant les traités géographiques d'Hécatée, que Strabon fait entrer dans le catalogue des Sçavans qui ont cultivé cette science avec succès. A l'exemple d'Anaximandre son compatriote, il avoit publié une carte de la Terre. Agathémere, de qui l'on tient cette circonstance, ajoûte que ce travail avoit acquis une grande réputation à Hécatée; mais, M. l'Abbé Sevin doute fort que le fait soit véritable. Aucun des Anciens ne le rapporte, & on croiroit presque qu'Agathémere a été trompé par un endroit de Strabon, où il est dit qu'Anaximandre le premier avoit fait part au public d'une carte de Géographie. Nous avons, continue-t-il, un écrit d'Hécatée, que les

autres morceaux sortis de sa plume montrent clairement lui appartenir. Il y a bien de l'apparence qu'Agathémere a confondu ces deux ouvrages ; celui d'Hécatée étoit vraisemblablement une description de la Terre, composée pour faciliter l'intelligence de la carte d'Anaximandre ; tel est le sens naturel que présentent les paroles de Strabon, qui, conjointement avec Harpocration, a sauvé de l'oubli ce volume, connu autrefois sous le nom de Γῆς περίοδος. Le même Géographe fondé sur la conformité du style, ne doutoit pas qu'Hécatée ne fût véritablement auteur de ce monument. Opinion qui paroît renversée par une remarque d'Agatharchide, dans lequel on lit que Lycus & Timée ont examiné les parties occidentales de la Terre, & que Basilis, après Hécatée, s'est attaché à faire connoître les peuples divers qui sont situés à l'orient; ce qui ne sçauroit être vrai, si la description de la Terre est un ouvage d'Hécatée. Malgré cela, il faut s'en tenir à Strabon, il s'exprime en homme qui s'étoit instruit de la chose avec soin ; & d'ailleurs son autorité est justement respectée dans la république des lettres. Il se pourroit bien faire aussi, que ce traité fût une explication abrégée de la carte d'Anaximandre, & qu'Agatharchide se soit uniquement proposé de marquer les morceaux géographiques d'Hécatée, qui ne se bornoient point à de simples noms de villes & de bourgades.

Autrement, il faudroit réjetter un Itinéraire de l'Europe, que lui attribuent en termes précis Harpocration & Etienne de Byzance, non sans quelque sorte de raison, puisque les fragmens qui nous restent de cet Itinéraire, sont écrits en Ionien. On ne seroit guere éloigné de penser que celui de l'Hellespont & du Pont-Euxin en faisoit partie ; il est cité, & dans Etienne de Byzance, & dans Ammien Marcellin, dont le passage que voici, ne sauroit guere être expliqué que de cet ouvrage : *Omnis autem ejus velut insularis circuitûs littorea navigatio, viginti tribus dimensa millibus stadiorum, ut Eratosthenes affirmat, & Hecatæus, & Ptolemæus, aliique ejusmodi cognitionum minutissimi scrutatores.* C'est du Pont-Euxin que l'Auteur parle en cet endroit, duquel on peut inférer que la distance des lieux se trouvoit scrupuleusement marquée dans les traités géographiques d'Hécatée.

Il avoit probablement suivi la même méthode dans celui qui regardoit l'Asie, si néanmoins il est véritablement de lui. Athénée ne paroît pas en avoir été bien convaincu, mais Etienne de Byzance le donne formellement à Hécatée ; & de plus il en rapporte trois ou quatre fragmens purement Ioniens, qui semblent décider en sa faveur.

On ne sçauroit tirer la même

conséquence de celui de l'Itinéraire de Libye, dont nous sommes redevables à l'Auteur allégué ci-dessus. On n'y voit aucun vestige de la dialecte dont Hécatée a fait usage, peut-être par la faute des copistes, qui souvent, à des termes peu ordinaires, ont substitué ceux qui leur étoient plus familiers. Ce qu'il y a de constant, c'est qu'Etienne de Byzance ne dit rien qui puisse rendre cet ouvrage suspect. Il contenoit une description générale de l'Afrique; du moins est-il cité à l'occasion de quelques endroits voisins de Carthage.

De tous les Itinéraires d'Hécatée le plus intéressant est celui d'Egypte, auquel l'Auteur, si l'on en juge par les morceaux qui s'en sont conservés, avoit joint un voyage d'Ethiopie & d'Arabie; il est aisé de concevoir que tant de matières ne pouvoient guere être renfermées dans un seul livre. Le second, à ce que pense M. l'Abbé Sevin, est indiqué par Athénée, qui sur la foi d'Hécatée dans le second livre de son Itinéraire, fait mention de certains pains fort à la mode en Egypte. A la vérité, Athénée ne marque point quel étoit le titre de cet ouvrage; mais, la simple lecture du passage montre, ce semble, que les Egyptiens seuls y étoient intéressés; soupçon qui ne paroîtra pas sans fondement, lorsqu'on fera réflexion qu'Etienne de Byzance, dans l'article d'Attarabis ville Egyptienne, suit la manière de citer employée par Hécatée, comme si ce voyage eût été véritablement intitulé Περιήγησις, & que le nom Αἰγύπτου y eût été ajoûté dans la suite par forme d'éclaircissement. Un morceau si précieux seroit aujourd'hui très-nécessaire pour terminer les disputes qui, depuis tant d'années, partagent les Sçavans au sujet des antiquités Egyptiennes. Non content de les examiner avec soin, il y avoit joint des remarques curieuses sur l'histoire naturelle du pays. Porphyre du moins accuse Hérodote de s'être approprié ce que notre Milésien racontoit du Phœnix, de l'Hippopotame, & du Crocodile; mais, d'une autre côté Saint Clément d'Alexandrie lui reproche de n'avoir fait que copier les mémoires de Cadmus son compatriote, sans fondement néanmoins, à ce que l'on pense. Ces deux Auteurs qui vivoient à peu près dans le même-tems, écrivoient dans la même ville; & dès-lors Hécatée ne pouvoit raisonnablement se flatter de dérober à la connoissance de ses citoyens un larcin qui l'auroit couvert de honte & d'opprobre.

HÉCATÉE *Hecatæus*, (a) Ἑκαταῖος, natif de Téos, qui étoit la patrie de Protagore. On croit que ce dernier, qui fut

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 474.

un célebre Sophiste, pourroit bien avoir pris le soin des études de son compatriote ; auquel cas il seroit très-aisé de déterminer le tems auquel a vécu cet Hécatée. Protagore fleurissoit dans la 84ᵉ Olympiade ; & son disciple par conséquent ne sçauroit être placé plus bas que la 90ᵉ.

HÉCATÉE, *Hacatæus*, (*a*) Ἑκαταῖος, natif d'Abdere, fut élevé avec Alexandre le Grand, & s'attacha à Ptolémée, fils de Lagus, qui le retint auprès de lui. Eusebe le dit Philosophe, & parle de lui comme d'un homme expert & délié dans les affaires. Mais on ne sçait à quoi il fut employé. Suidas, qui l'ignoroit apparemment, lui donne la qualité de Grammairien critique, outre celle de Philosophe. Le plus célebre de ses ouvrages fut une histoire des Juifs, dont il parloit si avantageusement, que Philon doutoit si elle n'étoit pas supposée. Ce doute paroît assez mal fondé, & il est surprenant qu'il ait été adopté par Scaliger qui en a éclairci un fragment, conservé par Eusebe ; puisqu'Hécatée a pu, même sans changer de religion, aimer mieux consulter les Juifs pour leur histoire que les Grecs qui l'ignoroient absolument, & les Egyptiens, dont le témoignage devoit être suspect à tout homme raisonnable pour ce qui ne les regardoit pas. *Voyez* ci-dessus l'article d'Hécatée de Milet.

HÉCATÉE, *Hacatæus*, (*b*) Ἑκαταῖος, Sophiste, dont parle Plutarque, & au sujet duquel il rapporte un bon mot d'Archidamidas. *Voyez* Archidamidas.

HÉCATÉE, *Hecatæus*, (*c*) Ἑκαταῖος, l'un des commandans d'Alexandre le Grand, fut envoyé en Asie, l'an 335 avant Jesus-Christ, pour y faire assassiner Attale, dont le Roi suspectoit la fidélité.

HÉCATÉE, *Hecatæus*, (*d*) Ἑκαταῖος, tyran des Cardiains, étoit fort mal avec Eumene. Ils se défioient l'un de l'autre depuis quelques différends que leurs peres avoient eus sur le gouvernement. Souvent même Eumene avoit accusé ouvertement Hécatée de tyrannie, & conjuré Alexandre de rendre la liberté aux Cardiains.

HÉCATÉE, *Hecatæus*, (*e*) Ἑκαταῖος, lieutenant d'Alexandre le Grand, rendit de bons services à ce Prince, selon Quinte-Curse. C'est vraisemblablement le même que l'un des deux précédens.

HÉCATÉSIES, *Hecatesia*, (*f*) fêtes & sacrifices en l'honneur d'Hécate. On les faisoit tous les mois à Athènes, qui étoit la ville de Grece où l'on

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 846. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. p. 11. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VI. p. 481, 482.
(*b*) Plut. T. I. p. 52.
(*c*) Diod. Sicul. p. 564.
(*d*) Plut. T. I. p. 584.
(*e*) Q. Curt. L. VII. c. 1.
(*f*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 117.

avoit le plus de vénération pour cette déesse; les Athéniens la regardoient comme la protectrice de leurs familles & de leurs enfans. En conséquence de cette idée, ils célébroient régulièrement sa fête avec un grand concours de peuple, & lui dressoient devant leurs maisons des statues appellées Ἑκαταῖα. Alors, à chaque nouvelle lune, les gens riches donnoient un repas public dans les carrefours où la divinité étoit censée présider, & ce repas se nommoit *le repas d'Hécate*, Ἑκάτης δεῖπνον.

Mais, ces repas publics étoient sur-tout destinés pour les pauvres; & même dans les sacrifices à Hécate, il y avoit toujours un certain nombre de pains & d'autres provisions, que leur distribuoient les sacrificateurs; c'étoit delà principalement que les malheureux tiroient leur subsistance, au rapport du Scholiaste d'Aristophane. On dressoit les tables, autant qu'il étoit possible, dans les carrefours & les places où trois rues venoient aboutir, parce que ces rues étoient consacrées à la déesse, surnommée pour cette raison Trivia; les sacrifices qu'on lui offroit portoient aussi le même nom.

Dans la plûpart de tous les autres sacrifices, une portion de la victime, outre ce que nos bouchers appellent *issues*, étoit réservée pour la nourriture des personnes incapables de travailler. Les Grecs & les Romains avoient des usages admirables dans leur police; tandis qu'ils sévissoient contre les mendians & les vagabons, ils avoient imaginé les moyens d'aider perpétuellement les familles indigentes, sans le secours des hôpitaux qu'ils ne connoissoient pas; & leurs sacrifices servoient tout ensemble à la religion & au soutien de ceux qui se trouvoient dans le besoin.

HÉCATOMBE, *Hecatombe*, Ἑκατόμβη, (*a*) sorte de sacrifice, qui fut en usage chez les Anciens.

Dans des cas singuliers, comme quand quelque évenement favorable causoit une joie publique, ou quand quelque calamité obligeoit de recourir aux Dieux, on immoloit jusqu'à cent bœufs ou cent autres bêtes; c'est ce qu'on appelloit une Hécatombe. Telle fut celle qu'offrit l'empereur Balbin, après que son collegue Pupien Maxime eut défait le tyran Maximin. « A cette nouvelle, » dit l'historien Capitolin, la » joie de l'empereur Balbin, » qui craignoit un mauvais » succès, fut si grande, que » dès qu'on eut apporté la » tête de Maximin, il offrit » une Hécatombe. La manière » de ce sacrifice est telle; on

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 204, 205. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag 473, 474.

» dresse en un certain lieu cent » autels de gazon, & on immole cent cochons & cent » moutons. Si le sacrifice est » impérial, on immole cent » lions, cent aigles, ou autres » animaux semblables. Les » Grecs faisoient aussi la même » chose, lorsqu'ils étoient affligés de la peste. Plusieurs » Empereurs ont offert de même des Hécatombes. « Ce que Capitolin dit ici des Grecs est vrai ; mais, la peste n'étoit pas la seule raison pour eux d'immoler des Hécatombes, puisque selon Athénée, Conon, capitaine Athénien, après avoir remporté une victoire navale sur les Lacédémoniens, immola une Hécatombe ; c'étoit une vraie Hécatombe, dit-il, & non pas de celles qui en portoient faussement le nom ; ce qui fait voir qu'on appelloit quelquefois Hécatombes, des sacrifices, où le nombre de cent victimes ne se trouvoit pas. Selon Diogène Laërce, Pythagore en imm la une en action de graces de ce qu'il avoit trouvé une démonstration géométrique. Mais, ce ne fut qu'une Hécatombe de cent petits bœufs de pâte, Pythagore n'ayant garde d'immoler cent bœufs vivans, lui qui défendoit expressément de les tuer, parce qu'il croyoit la métempsycose, ou passage des ames dans les corps des animaux. Homère parle aussi quelquefois des Hécatombes. Quelques-uns ont cru que les Hécatombes étoient toujours de cent bœufs, ou, pour mieux dire, de cent taureaux ; & ils ont prétendu que le nom même d'Hécatombe signifie cela. Mais, non seulement Capitolin, dans le passage rapporté ci-dessus, mais d'autres Auteurs plus anciens, appellent Hécatombes les centaines de bœufs, de cochons, d'agneaux, & d'autres animaux qu'on immoloit. Neptune alla en Éthiopie, dit Homère, pour acheter des Hécatombes de taureaux & d'agneaux.

L'Hécatombe, dit Hésychius, se fait quelquefois de cent bœufs ou taureaux, & quelquefois de taureaux, de brebis & de chevres. Il est dit dans une inscription d'Ancyre, publiée dans la Paléographie Grecque, que, dans une fête publique, un certain Amyntas immola une Hécatombe. Et Philon, dans sa légation a Caïus Caligula, qui haïssoit les Juifs, comme une nation différente des autres de son empire dans la religion & dans les cérémonies, dit à cet Empereur : *Nous immolons des Hécatombes*, pour lui faire entendre, ce semble, qu'ils convenoient en cela avec les autres, tant Grecs que Romains. Les Athéniens appelloient un de leurs mois, Hécatombéon, parce qu'en ce mois, dit Suidas, on immoloit plusieurs Hécatombes.

Il ne faut pas omettre que quelques-uns prétendent que la dernière syllabe d'Hécatombe est faite de πούς, pied, & disent à l'occasion de cette éty-

mologie, qu'aux Hécatombes il y avoit cent pieds de bêtes, c'est-à-dire, vingt-cinq bêtes; cela répugne à tout ce que les autres en disent. Il paroît plus naturel de tirer l'origine du mot *Hecatombe*, de Ἑκατὸν, *centum*, cent, & de βοῦς, *bos*, bœuf, ou simplement de Ἑκατόμβη, qui veut dire un sacrifice somptueux.

Il y en a qui prétendent que le sacrifice de l'Hécatombe fut établi par les Lacédémoniens, qui, ayant cent villes dans leur païs immoloient tous les ans cent bœufs à leurs divinités.

HÉCATOMBÉE, *Hecatombæus*, surnom de Jupiter. *Voyez* Hécatombées.

HÉCATOMBÉES, *Hecatombæa*, (*a*) fêtes qu'on célébroit à Athènes en l'honneur d'Apollon, dans le premier mois de leur année civile, appellée delà Hécatombéon. Les Athéniens surnommoient Apollon Hécatombée; les habitans de la Carie & de l'isle de Crete, appelloient aussi Jupiter de la même manière, au rapport d'Hésychius.

Les Argiens & les habitans d'Égine célébroient aussi les Hécatombées; mais, ils le faisoient en l'honneur de Junon.

HÉCATOMBÉON, *Hecatombæon*, Ἑκατόμβαιον, (*b*) lieu de Grece dans le Péloponnèse. Les Achéens, du tems d'Aratus, perdirent près de ce lieu une bataille considérable.

HÉCATOMBÉON, *Hecatombeon*, *Hecatombæon*, (*c*) Ἑκατομβέων, Ἑκατομβαίων, nom du premier mois de l'année des Athéniens. Il étoit composé de trente jours, & commençoit à la première nouvelle lune après le solstice d'été; ce qui répond selon les uns au mois de Septembre, & selon d'autres, à la fin de notre mois de Juin ou au commencement de Juillet. Les Béotiens appelloient ce mois *Hippodromus*; & les Macédoniens *Loüs*.

L'Auteur du grand Étymologicon nous apprend que le premier mois des Athéniens se nommoit anciennement Chronius à cause des sacrifices dits *Chronia*, que l'on faisoit alors à Saturne; mais, que dans la suite des tems le mois Chronicon fut appellé Hécatombéon, parce que les choses grandes sont dénotées par le mot *Hecaton*, & que c'est dans ce mois-là que le soleil demeure davantage sur l'horizon, & fait les plus grands jours de l'année.

Cependant, nous aimerions mieux l'étymologie de Suidas & d'Harpocration, qui prétendent que ce mois prit le nom d'Hécatombéon à cause du

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 117. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 526.

(*b*) Plut, T. I. p. 1045.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 5, 138, 665. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 205.

nombre d'Hécatombes qu'on sacrifioit à Athènes pendant son cours.

Au reste, comme les mois des Grecs étoient lunaires, & qu'ils ne peuvent s'accorder avec les nôtres, nous croyons qu'en traduisant les anciens Auteurs, il convient mieux de retenir les noms propres des mois des Athéniens, des Macédoniens, & des autres nations en général, que de les exprimer par les mois des Romains que nous avons adoptés.

HÉCATOMNUS, (a) *Hecatomnus*, Ἑκάτομνος, roi de Carie, succéda à Lygdamis II, dont il pourroit être le fils à ne consulter que le tems de son avenement à la couronne. Mais, on a de la peine à se persuader qu'Hécatomnus soit un des descendans d'Artémise I. Voici pourquoi; il est incontestable que cette Reine & ses successeurs avoient établi le siege de leur empire dans la ville d'Halicarnasse, & Hécatomnus faisoit son séjour à Mylasa; Strabon soutient de plus, que ce Prince y avoit pris naissance. Que si néanmoins, malgré une autorité si précise, on veut que Lygdamis soit son pere, il faudra dire que les Perses sensibles aux bienfaits d'Artémise, joignirent Mylasa à son ancien domaine, & que Lygdamis y résida depuis quelquefois. Hécatomnus en fit la capitale de son royaume, deux choses l'y déterminerent, l'amour de la patrie, & la prodigieuse fertilité du territoire de Mylasa. D'ailleurs, il n'y avoit point de ville dans toute la Carie qui fût plus décorée de temples, de portiques & d'autres édifices publics, & rien de plus aisé que d'y ajoûter de nouveaux embellissemens, à l'aide d'une carrière de très-beau marbre blanc, située dans le voisinage.

Il est fait mention de cet Hécatomnus dans Isocrate, qui l'appelle Καρίας Ἐπίσαθμον, & le dernier de ces mots, à ce que prétendent Harpocration & Suidas, répond à celui de Satrape. Nous ne condamnons point l'explication de ces Grammairiens; il est vrai pourtant que Strabon & Diodore de Sicile, Écrivains très-supérieurs à l'un & à l'autre en tout genre, n'hésitent point à l'honorer du titre de Roi, & il ne lui étoit pas moins dû qu'à ses prédécesseurs, auxquels Hérodote donne la même qualité en différens endroits de son Histoire. En effet, on voit pendant son règne Hécatomnus exercer des actes qui semblent inséparables de la souveraineté. Il faisoit frapper à son coin des monnoies, dont quelques-unes se conservent encore aujourd'hui dans les cabinets des curieux; or, il n'y avoit point de Satrape qui jouît de cette prérogative.

(a) Diod. Sicul. pag. 447, 459. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II, c. 8. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX, pag. 145. & *suiv*.

Ce Prince, en politique habile, força les Perſans à le ménager, & dans la vue de ſe faire également conſidérer d'eux & des Grecs, il étoit toujours prêt à ſigner des traités & à les rompre, lorſque le bien de ſes affaires le demandoit ; conſéquence qui ſort naturellement de ces paroles d'Iſocrate. » Hécatomnus, roi de Carie, dit-» il, nous a abandonnés depuis » long-tems ; mais il s'unira de » nouveau avec la République, » toutes les fois qu'elle le ſouhaitera. « Quoique le mot ἀφέστηκε dont ce ſert ce Rhéteur, ſignifie d'ordinaire ſe révolter, cependant ſa véritable ſignification dans cet endroit, eſt ſe détacher de quelqu'un & l'abandonner, en renonçant à ſes premiers engagemens ; car, on ne trouve nulle part que les Rois de Carie fuſſent tributaires d'Athènes. Ils en cultivoient l'amitié ; mais, ces liaiſons, que la méſintelligence qui règnoit alors parmi les Grecs, rendoit infructueuſes, n'empêcherent point Hécatomnus d'avoir des égards pour la couronne de Perſe ; en voici la preuve.

Evagoras, dans la 97.e Olympiade, s'empara de Salamine, & en chaſſa Abdémon, auquel Artaxerxe en avoit confié le gouvernement ; la plûpart des villes de l'iſle, qui formoient preſque autant de Royaumes, ſe ſoumirent au vainqueur. Il étoit à craindre que les forces maritimes de Cypre réunies ſous un chef entreprenant, & fortifiées des ſecours de la Grece, ne lui enlevaſſent pluſieurs autres provinces. Artaxerxe prévit les conſéquences de cette révolte, & penſa férieuſement à rétablir Abdémon ; Hécatomnus fut chargé de cette importante commiſſion. Diodore de Sicile le fait marcher ſeul à la tête des troupes qui devoient attaquer Salamine ; en cela différent de Théopompe, qui lui donne pour adjoint Autophradate, Satrape de Lydie ; l'un commandoit la flotte, & l'autre les forces de terre. De ſi grands préparatifs devinrent inutiles par les artifices d'Hécatomnus ; il appréhendoit avec raiſon, que les Perſes, après la défaite d'Evagoras & la conquête de Cypre, ne travaillaſſent à rétablir leur autorité dans les autres royaumes tributaires. Les mauvais ſuccès de cette guerre firent enfin ouvrir les yeux à Artaxerxe ; il rappella Hécatomnus, qui depuis fut encore plus attentif à empêcher la ruine d'Evagoras. Son armée étoit preſque toute compoſée de troupes étrangères, l'intérêt plus que le zele, les attachoit à ſa fortune, & il en auroit été abandonné, ſans de puiſſans ſecours d'argent que le roi de Carie lui envoya ſecrétement.

Ce Prince tint à peu près la même conduite, lorſque les Lacédémoniens porterent la guerre dans les provinces de l'Aſie. Les armées en vinrent ſouvent aux mains, & dans ces

combats

combats divers, il n'eſt pas dit un ſeul mot d'Hécatomnus ; on a beau déſoler la Carie, il ne ſe joint point à Tiſſapherne. En effet, Xénophon & Cornélius Népos inſinuent que les incurſions des Grecs ne tomberent que ſur les cantons de cette province, ſoumis au général Perſan ; Hécatomnus ne la poſſédoit point en entier, & il avoit eu l'habileté par ſes intelligences avec les Lacédémoniens, de conjurer un orage qui auroit entièrement détruit les païs de ſa domination. Il étoit difficile que la cour de Perſe ne démêlât toutes ſes intrigues ; elle le laiſſa néanmoins jouir paiſiblement du royaume de Carie juſqu'à ſa mort, arrivée vers la fin de la 99.e Olympiade, ou au commencement de la 100.e Ce calcul eſt fondé ſur différens paſſages de Diodore de Sicile, dont il réſulte que les enfans d'Hécatomnus régnerent l'eſpace de 42 ans, & ces 42 ans nous conduiſent au rétabliſſement d'Ada, ſœur d'Artémiſe, ſeconde du nom. Elle étoit fille d'Hécatomnus, qui, outre ces deux Princeſſes, laiſſa trois garçons, ſçavoir, Mauſole, Idrieus & Pixodare. Mauſolée fut ſon ſucceſſeur immédiat, & le plus puiſſant des Rois, qui juſques alors fuſſent montés ſur le trône de Carie.

HÉCATOMPÉDON, *Hecatompedon*, Ἑκατόμπεδον, (a) nom d'un quartier de la ville de Syracuſe, ſelon Plutarque.

HÉCATOMPÉDON, *Hecatompedon*, Ἑκατόμπεδον, (b) nom d'un Temple que l'on voyoit à Athenes dans la citadelle. Plutarque en fait mention dans le paſſage ſuivant. » De » nourrir des chevaux après » qu'ils ſont rompus de travail, » & des chiens, je ne dis pas » pendant qu'ils ſont jeunes & » qu'ils peuvent ſervir, mais, » quand ils ſont vieux & inu» tiles, cela convient à l'hom» me, qui a les qualités de » l'homme, l'humanité & la » bonté. Auſſi les Athéniens » après avoir achevé le temple » appellé Hécatompédon, ren» voyerent libres toutes les bê» tes de charge qui avoient » ſervi à ce travail, & les lâ» cherent dans les pâturages » comme des animaux conſa» crés ; l'on dit qu'une de ces » bêtes étant allée d'elle-même » ſe préſenter au travail, ſe » mettre à la tête de celles qui » traînoient des charettes à la » citadelle, & marcher devant » elles comme pour les exhor» ter & les encourager, ils or» donnerent par un décret » qu'elle ſeroit nourrie juſqu'à » ſa mort aux dépens du pu» blic. »

Le mot *Hécatompédon*, ſignifie un lieu qui a cent pieds, de ἑκατὸν, *centum*, cent, & ποῦς,

(a) Plut. Tom. I. p. 978.
(b) Plut. T. I. pag. 159, 339. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 80. & *ſuiv.*

gen. ποδὸς, *pes*, pied.

Ce temple, qui étoit consacré à Minerve, reste encore aujourd'hui en son entier. Les Turcs l'ont converti en une mosquée. En voici la description tirée de Spon en son voyage de Levant, t. 2. p. 142. Ce temple a deux fois plus de longueur que de largeur; il a sur le devant un portique soutenu de huit colomnes; il en a aussi autant sur le derrière. Ce portique regne tout autour, c'est un seul rang de colomnes; ensorte que c'est un Pseudodiptere, cela veut dire qu'il n'a qu'une aile sur les côtés, mais qui fait le même effet pour l'aspect du dehors, que s'il en avoit deux. Les côtés ont dix-sept colomnes, en comptant deux fois celles des angles. Les colomnes sont d'ordre dorique, cannelées, & sans base. Il semble que les degrés tiennent lieu de base. Les colomnes ont quarante-deux pieds de roi de haut, & dix-sept & demi de tour vers le pied; c'est-à-dire, qu'elles ont six pieds moins deux ou trois pouces de diametre. L'intercolomne, ou l'espace qui est entre les colomnes, est de sept pieds quatre pouces. Il est donc plus serré que le Pycnostyle que Vitruve met comme le plus étroit des intercolomnes, quoiqu'il ait un diametre de colomne & demi d'espace; mais, la grosseur énorme de ces colomnes fait que la petitesse de l'intercolomne par proportion aux autres bâtimens n'est ni sensible ni incommode. La longeur de tout le bâtiment avec le portique est de deux cens dix-huit pieds, & la largeur de quatre-vingt-dix-huit & demi. A l'entrée du temple est un pronaos ou parvis, qui tient presque le tiers de toute la fabrique. La longueur du temple & du pronaos seul, sans les corridors ou portiques, est de cent cinquante-huit pieds, & la largeur, en y comprenant les murs, de soixante-sept. Le temple seul sans le pronaos a quatre-vingt-dix pieds de long. Si vous y ajoutez six ou sept pieds, pour les réduire aux pieds d'Athenes, qui étoient d'environ un pouce plus petits que les nôtres, avec trois ou quatre pieds pour le mur, cela fera cent pieds au compte des Athéniens, qui, à cause de cela l'appelloient Hécatompédon, c'est-à-dire, édifice à cent pieds. Le fronton de la façade est chargé de figures de marbre, qui ont tout leur relief; elles sont d'un travail exquis, & paroissent d'en bas grandes comme nature. Pausanias dit que cette sculpture regarde la naissance de Minerve. Jusqu'ici nous avons mêlé quelques observations à celles de Spon; ce qui suit est de Spon tout seul. » Jupiter, dit Spon, » qui est sous l'angle supérieur » du fronton, a le bras droit » cassé, dont il tenoit apparemment la foudre; ses jambes sont un peu écartées; » parce que, sans doute, on y

» avoit placé son aigle. Quoique ces deux caractères lui manquent, on ne laisse pas de le reconnoître à la barbe & à la majesté que le Sculpteur lui a donnée. Il est nu, comme on le représente le plus souvent, & particulièrement les Grecs, qui faisoient pour la plupart leurs figures nues. A la droite est une statue, qui a la tête & les bras mutilés, habillée jusqu'à mi-jambe, laquelle on peut juger être une victoire qui précede le chariot de Minerve, dont elle conduit les deux chevaux. Ils sont l'ouvrage d'une main aussi hardie que délicate, qui ne l'auroit peut-être pas cédé à Phidias, ni à Praxitele, si renommés pour les chevaux. Il semble que l'on voit dans leur air un certain feu & une certaine fierté, que leur inspire Minerve dont ils tirent le char. Elle est assise dessus plutôt en habit des sciences que de la guerre; car, elle n'est pas vêtue en guerriere, n'ayant ni casque, ni bouclier, ni tête de Méduse sur la poitrine; elle a l'air jeune, & sa coëffure n'est pas différente de celle de Vénus. Une autre figure de femme à qui la tête manque est assise derrière elle, avec un enfant qu'elle tient sur ses genoux. Je ne vous dirai pas ce que c'est, mais je n'eus pas de peine à reconnoître les deux suivantes, qui sont les dernières de ce côté-là; c'est l'Empereur Hadrien assis & demi-nu, & près de lui sa femme Sabine. Il semble qu'ils regardent tous deux avec plaisir le triomphe de la Déesse; je ne pense pas qu'on ait pris garde avant moi à cette particularité qui mérite d'être remarquée. A la gauche de Jupiter sont cinq ou six figures, dont quelques-unes ont perdu la tête; & c'est apparemment le cercle des dieux, où Jupiter veut introduire Minerve, & la faire reconnoître pour sa fille. Ainsi, voilà un petit commentaire sur Pausanias. Le fronton de derrière représentoit, selon le même Auteur, la dispute qu'eurent Minerve & Neptune pour nommer la ville, mais toutes les figures en sont tombées, excepté une tête de cheval marin, qui étoit la monture ordinaire de ce dieu. Ces figures des deux frontons n'étoient pas si anciennes que le corps du temple bâti par Périclès; il n'en faut pas d'autre argument que celui de la statue d'Adrien qui s'y voit, & du marbre qui en est plus blanc; tout le reste n'a pas été touché. Au dedans du portique, sur la muraille même, est une frise, chargée d'un bas relief aussi ancien que le bâtiment; la bosse en est moins relevée que celle des siecles suivans, mais elle ne laisse pas d'être fort galante; elle représente des

» processions, des sacrifices & autres cérémonies des anciens Athéniens. En dehors de la galerie regnent aussi tout-au-tour sur la frise, des cartouches, où se voyent des figures de demi-bosse qui domptent des chevaux, ou qui combattent avec des centaures ; mais elles sont la plupart mutilées. M. le Marquis de Nointel fit tout dessiner, lorsqu'il passa à Athènes. Son peintre y travailla deux mois, & faillit y perdre les yeux, parce qu'il falloit tout tirer de bas en haut, sans échaffaut. »

HÉCATOMPHONIES, *Hecatomphonia*, Ἑκατομφόνια, (*a*) sorte de sacrifice, qui fut en usage de tout tems chez les Messéniens, & qui n'avoit lieu que lorsqu'un Général avoit eu le bonheur de tuer de sa main cent ennemis dans un combat. Aristomene sacrifia ainsi trois fois en sa vie, la première après la bataille qui se donna dans le lieu appellé *le monument du sanglier ;* la seconde, après son expédition contre les Corinthiens, & la troisième pour un pareil succès dans quelqu'une de ses excursions.

Le mot *Hécatomphonies* vient de ἑκατὸν, *centum*, cent, & φονεύω, *occido*, je tue.

HÉCATONPHONEUME, *Hecatonphoneuma*, sacrifice où l'on immole cent victimes. Il s'en faisoit un pareil dans Athènes, en l'honneur de Mars.

HÉCATOMPOLIS, *Hecatompolis*, Ἑκατόμπολις, c'est-à-dire, cent villes, nom que quelques-uns ont donné à l'isle de Crete. *Voyez* Crete.

HÉCATOMPYLE, (*b*) *Hecatompylus*, *Hecatompylos*, Ἑκατόμπυλος, ville d'Asie dans la Parthie. Elle étoit la Capitale du royaume des Parthes, sous les Arsacides, qui y faisoient leur résidence.

Cette ville, selon Polybe, étoit située au milieu de la Parthie ; & comme c'étoit le centre d'un grand nombre de chemins; qui delà se répandoient dans tous les païs voisins, elle en avoit pris le nom d'Hécatompyle, qui veut dire proprement une ville à cent portes, du Grec ἑκατὸν, *centum*, cent, & πύλη *porta*, porte.

Ptolémée l'appelle une ville Royale, & lui donne 96, d. de longitude, sur 37 d. 50 m. de latitude. Sa Table des principales villes, publiée dans la collection d'Oxford, met 97 d. de longitude, & 37 d. 20 m. de latitude. Ne nous arrêtons ici qu'à la latitude; ces trente minutes de différence ne font rien, en comparaison de celle qui doit être entre Hécatompyle, à 37 d. 20 m. de latitude, & Ispahan située à 32 d. 25 m. ; &

(*a*) Pauf. pag. 251, 252. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 217. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 526.

(*b*) Ptolem. L. VI. c. 5. Diod. Sicul. pag. 602. Strabon. pag. 514. Plin. T. I pag. 312, 317, 330. Q. Curt. L. VI. c. 2.

cette différence est si grande, que ce ne peut être la même ville, comme le croit Oléarius. D'ailleurs, la fondation d'Ispahan est bien plus nouvelle.

Diodore de Sicile dit qu'Alexandre le Grand, s'avançant vers l'Hyrcanie, campa auprès d'une ville nommée Hécatompyle, & que ce canton étant fort riche & abondant, il s'y arrêta quelques jours avec son armée, pour la faire remettre de ses fatigues. Ce passage fait voir que ce n'étoit pas une ville Grecque, puisqu'Alexandre la trouva fondée. Quand les Grecs l'auroient-ils bâtie ? Cependant, Quinte-Curse assure qu'Hécatompyle étoit une ville qui avoit été bâtie par les Grecs, & qu'elle étoit célebre. Où a-t-il pris cette circonstance ?

Nous lisons dans Pline, que la Parthie avoit pour capitale Hécatompyle, ville située à cent trente-trois mille pas des portes Caspiennes. Il dit ailleurs qu'elle étoit au milieu de la Parthie, & la résidence d'Arsace. Il est certain, par la latitude, qu'elle ne peut être ni Yesd, ni Ispahan.

Nous remarquerons, en passant, que le texte grec de Diodore de Sicile porte Ἑκατοντάπυλον. Il conviendroit mieux sans doute de lire Ἑκατόμπυλον.

HÉCATOMPYLE, *Hecatompylus*, (*a*) *Hecatompylos*, Ἑκατόμπυλος, ville de Libye, selon Diodore de Sicile. Cet Auteur en parle ainsi : » Hercule, étant allé en Egypte, » après la mort d'Antee, fit » mourir le Roi Busiris, qui » massacroit tous les étrangers » qui venoient loger chez lui. » Mais, auparavant, il traversa » les vastes solitudes de la Libye ; & se trouvant dans un » païs fertile & rempli d'eau, » il y bâtit une ville d'une » grandeur étonnante. On lui » donna le nom d'Hécatompyle à cause du grand nombre » de ses portes ; & sa gloire a » subsisté jusque dans ces derniers tems ; mais, enfin, les » Carthaginois ayant envoyé » contre elle une armée aguerrie & conduite par d'excellens Capitaines, elle a été » réduite sous leur domination. »

HÉCATOMPYLE, *Hecatompylus*, *Hecatompylos*, Ἑκατόμπυλος, nom qui fut donné à la ville de Thebes d'Egypte. *Voyez* Thebes.

HÉCATON, *Hecato*, (*b*) Rhodien, disciple de Panétius, a dit dans ces Livres des devoirs adressés à Tubéron, qu'à la vérité il est d'un honnête homme, & d'un homme sage, de ne rien faire contre les loix, & les coutumes de son païs ; mais qu'au reste il doit tâcher de rendre ses affaires les meilleures qu'il lui est possible, parce que nous devons tous souhaiter d'être riches, non seule-

(*a*) Diod. Sicul. pag. 157.

(*b*) Cicer. de Offic. L. III. c. 61, 63, 89. & seq.

ment pour nous-mêmes, mais encore pour nos enfans, pour nos amis, & même pour la République, dont les biens & les facultés des particuliers sont la richesse. Hécaton déclare ensuite qu'il n'y a rien qu'il ne voulût faire pour son intérêt, hors ce qui est défendu par les loix. C'est de quoi Cicéron ne croit pas qu'on lui doive tenir grand compte, ni qu'on le doive beaucoup louer.

Hécaton, dans le sixième livre du même ouvrage, propose un grand nombre de questions, comme celles-ci. Il demande si dans une extrême disette, il est du devoir d'un homme de bien, de fournir des vivres à ses esclaves? Et après avoir agité la question de part & d'autre, l'utilité l'emporte enfin sur l'humanité.

Il demande encore, si dans une grande tempête, où il faut décharger le vaisseau, on doit jetter à la mer un cheval de prix, plutôt qu'un esclave de nulle valeur? L'intérêt porte d'un côté; mais, l'humanité porte de l'autre.

Si dans un naufrage, un homme de vertu & de mérite, peut arracher une planche, à un homme de nul mérite qui s'en est saisi? Pour celui-là il répond que non, parce que la planche est à celui qui la tient, & qu'on ne peut la lui ôter sans injustice.

Mais, le maître du vaisseau le pourroit-il? Car la planche lui appartient. Il ne le peut; & il n'en a pas plus de droit, que de jetter, du vaisseau dans la mer, quelqu'un de ceux qui sont dessus, sous prétexte que le vaisseau lui appartient. Car, jusqu'à ce qu'on soit arrivé où l'on va, le vaisseau n'est pas plus à lui qu'à tous les autres.

Mais, si deux hommes, égaux en mérite, se trouvent dans ce naufrage, saisis d'une même planche, qui ne suffise pas pour les sauver tous deux, l'un la peut-il ôter à l'autre? Ou se la doivent-ils céder l'un à l'autre? Celui qui a le moins d'intérêt de vivre, ou dont la vie est le moins utile à la République, doit céder la planche. Mais, si tout est égal entre les deux, il n'y a point de contestation à former; & il faut que le sort en décide.

Un homme qui sçait que son pere pille les temples, ou qu'il se fait un chemin sous terre pour voler le trésor public, le déférera-t-il au Magistrat? Non sans doute. Il défendra même son pere s'il est accusé. Mais, dira-t-on, ce n'est donc pas une maxime sans exception, que ce qu'on doit à l'État est au dessus de tous les autres devoirs. Elle n'en souffre aucune; mais, il est de l'intérêt même de l'État que ses Citoyens ayent pour leurs peres la tendresse à laquelle la nature les oblige.

Mais, si ce pere aspire à la tyrannie, ou s'il veut livrer l'État aux ennemis, le fils demeurera-t-il dans le silence? Non; il conjurera son pere de

ne le pas faire. S'il ne gagne rien par les prieres ; il employera les reproches, & même les menaces ; & enfin s'il voit que son pere soit inflexible, & qu'en le laissant faire il n'y va pas de moins que de laisser périr l'État, il en préférera le salut à celui de son pere.

Voici encore une autre question d'Hécaton. On a fait un payement à quelqu'un en fosse monnoie. La donnera-t-il à un autre à qui il doit, la sçachant fausse ? Diogene dit qu'il le peut ; Antipater le nie.

Un homme vend du vin qui n'est pas de garde ; en doit-il avertir ? Diogene dit qu'il n'y est pas obligé, & Antipater soutient qu'un homme de bien n'y manquera jamais.

HÉCATONCHIRES, *Hecatonchires*, de Ἑκατὸν, (a) *centum*, cent, χεὶρ, *manus*, main, nom que l'on a donné aux trois géans Cottus, Briarée & Gygès. Ils étoient fils du Ciel & de la Terre. Ils avoient chacun cinquante têtes & cent bras. Le ciel n'en put supporter la vue ; & à mesure qu'ils naquirent, il les cacha dans les sombres demeures de la terre, & les chargea de chaînes. Jupiter, dans la suite, par le conseil de la terre, les remit en liberté. Aussi combattirent-ils pour lui avec une vivacité que les Titans ne purent soutenir ; & les couvrant à chaque instant de trois cens pierres qui partoient à la fois de leurs mains, ils les pousserent de proche en proche jusqu'au fond du Tartare, & les y enfermerent dans un cachot d'airain. La nuit se répandit trois fois à l'entour ; & Jupiter en confia la garde aux Hécatonchires.

HÉCATONNESES, (b) *Hecatonnesi*, Ἑκατόννησοι, isles situées dans le détroit qui est entre l'isle de Lesbos & le continent de l'Asie mineure, selon Etienne de Byzance. Strabon dit qu'elles étoient au nombre de vingt, & rapporte le sentiment de Timosthène qui les met au nombre de quarante. Hérodote fait aussi mention de ces isles.

HÉCATONYME, *Hecatonymus*, (c) Ἑκατώνυμος, fut envoyé en députation par la ville de Sinope vers les dix mille Grecs. On trouve dans Xénophon le discours qu'Hécatonyme fit à cette occasion.

HECTOR, *Hector*, Ἕκτωρ, (d) fils de de Priam & d'Hécube, avoit épousé Andromaque, de laquelle il eut Astyanax. Hector est sans contredit un des principaux Héros de l'Iliade. Homere, au second livre, le met à la tête des Troyens

(a) Hesiod. Deor. Gener. v. 147. *& seq.* Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. T. I. pag. 32. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 206. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III, p. III, T. XVIII, p. 4, 5.

(b) Strab p. 618.

(c) Xenoph. p. 355. *& seq.*

(d) Plut. Tom. I. pag. 16, 634, 994, 1028. Homer. Iliad. L. II. III. *& seq.* Lib. Virg. Æneid. L. I. v. 103, 487, 488, 754. L. II. v. 270. *& seq.*

redoutables par leur nombre & par leur courage ; & au livre suivant Hector, rougissant de la lâcheté de Pâris, lui fait de terribles reproches. Ces reproches raniment ce Prince qui offre de se battre contre Ménélaüs ; & Hector en fait la proposition aux deux armées,

Ailleurs, notre Héros, vivement piqué d'un discours de Sarpédon, saute de son char avec ses armes ; & sans répliquer, il s'en va, le javelot à la main par toute l'armée, exhortant & animant les troupes, & enflammant lui seul le combat. Ayant apperçu Ménélaüs & Antiloque dans la mêlée, il marche à eux avec impétuosité, en criant de toute sa force. Il est suivi des redoutables bandes Troyennes qui avoient à leur tête Mars & Bellone. Bellone semoit le trouble & l'effroi, & Mars étoit armé d'une lance énorme qu'il portoit d'une maniere fière & menaçante ; ce redoutable dieu marchoit tantôt devant Hector, & tantôt il le suivoit. Hector tue de sa main Menesthès & Anchiale, deux grands Capitaines très-expérimentés dans le métier de la guerre, & tous deux sur le même char.

Au sixième livre, comme les Troyens & les alliés prenoient la fuite, Hector saute légerement de son char ; & branlant dans sa main deux javelots bien acérés, il parcourt rapidement toutes ses troupes, ranime leur courage, & rétablit le combat. Les Troyens & les alliés honteux de leur fuite ; tournent tête, & font de si grands efforts, que les Grecs contraints de plier à leur tour, cessent le carnage. A voir un si prompt changement, ils croyent tous que quelqu'un des immortels est descendu de l'Olympe pour sauver les Troyens. Alors, Hector, élevant sa voix, dit à ses troupes : » Magnanimes » Troyens, & vous illustres » alliés, qui venez de si » loin pour nous secourir, » donnez ici des nouvelles » marques de votre courage, » & soutenez le combat pendant que je vais rentrer dans » Troye pour ordonner à nos » vieillards & à nos femmes » d'aller faire leurs prieres » aux dieux, & leur promettre » des hécatombes. » En finissant ces mots, il les quitte, & réjette sur ses épaules son bouclier immense qui le couvre tout entier.

Hector étant arrivé au petit bois de hêtres & aux portes scées, les femmes & les filles des Troyens s'assemblent autour de lui, pour savoir des

L. III. v. 322. *& seq.* L. V. v. 371. L. VI. v. 166. L. IX. v. 155. L. XI. v. 289. L. XII. v. 440. Pauf. pag. 198, 338, 569, 669. Ovid. Metam. L. XII. c. 4. Myth. par M. l.Abb. Ban. Tom. VII, pag. 272. *& suiv*, Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. pag. 179. Tom. II. pag. 26, 27. Tom. VI. pag. 442. *& suiv.* Tom. IX. pag. 249. Tom. X. pag. 323. *& suiv.*

nouvelles de leurs peres, de leurs freres, de leurs enfans & de leurs maris. Hector ne s'amuse point à satisfaire leur curiosité, mais il leur ordonne d'aller présenter leurs prieres aux dieux dans les temples, car la plupart étoient menacées des plus grands malheurs; & sans s'arrêter, il court au Palais de Priam. Hécube, l'ayant apperçu, va aussi-tôt au devant de lui, & l'embrasse avec tendresse. » Ma mere, lui dit, Hector, » hâtez-vous d'assembler les » dames d'Ilion les plus recom- » mandables par leur vertu & » par leur sagesse, & avec les » parfums les plus exquis, al- » lez dans le temple de Miner- » ve mettre sur les genoux de » cette déesse le plus grand & » le plus riche tapis que vous » ayez dans votre Palais, & » celui que vous aimez davan- » tage; & en lui offrant ce don, » faites vœu de lui immoler » dans son temple douze génis- » ses d'un an qui n'auront point » été domptées, si touchée de » campassion pour Troye, pour » les femmes des Troyens, & » pour leurs enfans, elle éloi- » gne des murs d'Ilion le fils » de Tydée, cet impitoyable » guerrier qui répand la ter- » reur dans toute l'armée! » La reine, sur le champ, donne ses ordres à ses femmes qui vont dans toute la ville faire assembler les personnes les plus pieuses & de la plus éminente vertu.

Cependant, Hector va dans la citadelle, où Pâris avoit bâti son palais. Il y avoit employé les plus habiles Architectes qui lui avoient élevé entre le Palais de Priam & celui d'Hector un superbe pavillon, au milieu d'une cour très-vaste & très-spacieuse. Hector traverse cette cour, entre dans ces magnifiques appartemens tenant en sa main une pique de dix coudées, armée d'un fer étincelant qu'un cercle d'or attachoit au bois, & il trouva Pâris qui avoit devant lui ses belles armes, & qui s'amusoit à visiter sa cuirasse, son bouclier, ses arcs.

Hector, le regardant avec des yeux qu'allumoit le feu de la colere: » Malheureux Prin- » ce, lui dit-il, vous prenez » bien mal votre tems pour » être irrité contre les Troyens; » nos troupes périssent dans le » combat, & sont repoussées » jusques sous nos murailles. » Qu'attendez-vous? N'est-ce » pas pour vous seul que cette » guerre s'est allumée, & que » Troye est environnée d'en- » nemis? Ne seroit-ce pas à » vous à soutenir nos escadrons » & nos bataillons, à les ral- » lier, à les ramener à la char- » ge? Allons donc, venez, de » peur que les flammes enne- » mies ne viennent dans un mo- » ment vous assiéger dans votre » palais. » Pâris reconnoît que ces reproches sont justes. » Mais, dit-il à Hector, at- » tendez un moment que je sois » armé; ou bien vous n'ayez

» qu'à marcher je vous suis, & » je ne serai pas long-tems à » vous joindre. »

Hector ne daigne pas lui répondre. Ce Héros va aussi-tôt dans son palais. Il n'y trouve point Andromaque, qui avec son fils, porté par sa nourrice, étoit allée sur la tour d'Ilion, d'où elle regardoit le combat avec des yeux baignés de larmes. Hector n'eut pas plutôt appris cela, qu'il sort brusquement, prend le même chemin qu'il a déja tenu ; & après avoir rapidement traversé la ville, il arrive aux portes Scées par où il devoit sortir. Là Andromaque accourt au devant de lui, avec la nourrice qui tient entre ses bras le petit Prince. Hector, en le voyant, le caresse d'un sourire ; mais, cet enfant effrayé à la vue des armes dont son pere étoit couvert, & encore plus de l'agitation du terrible panache qui ombrageoit son casque, & qui flottoit au gré du vent, se réjette avec de grands cris dans le sein de sa nourrice. Le pere & la mere sourirent de sa frayeur, & en même-tems Hector ôte son casque, le pose à terre, & prenant son fils entre ses bras, il le baise avec tendresse, & l'élevant vers le ciel, il adresse à Jupiter & aux autres dieux cette priere : » Puissant Jupiter, & » tous les autres dieux de l'O» lympe, accordez-moi la gra» ce que je vous demande. Fai» tes que mon fils marchant sur » mes pas, se rende célebre » parmi les Troyens ; qu'il soit » revêtu de force & de sagesse ; » qu'il regne dans Troye, aimé » & respecté de ses voisins ; » & que ses peuples en le » voyant revenir vainqueur de » ses ennemis, & chargé des » sanglantes dépouilles de leurs » braves chefs, s'écrient sur » son passage : Ce Prince est » beaucoup plus vaillant que » son pere ; & puisse sa mere, » témoin de ces éloges, sentir » toute la joie d'avoir un fils » si grand & si vertueux. »

En achevant ces mots, il remet son fils entre les mains de sa chere Andromaque qui le reçoit avec un sourire mêlé de larmes. Hector en est touché, & l'embrassant avec toutes les marques d'une véritable tendresse, il lui dit : » Princesse trop généreuse, ne » vous affligez point avec tant » d'excès ; il n'y a point d'en» nemi qui puisse me précipiter » dans le tombeau avant le jour » fatal marqué par la destinée, » & point d'homme vaillant, » ou lâche, qui puisse éviter » son sort ; tout est réglé dès le » premier moment que nous ve» nons à la lumiere. Mais, re» tournez chez vous, reprenez » vos occupations ordinaires, » vos toiles, vos fuseaux, vos » laines, & distribuez à vos » femmes leur ouvrage. Les » Troyens sous mes ordres au» ront soin de tout ce que de» mandent la guerre & la dé» fense d'Ilion. » En achevant ces mots, il reprend son cas-

que, & vole contre l'ennemi.

Ce Prince, d'un coup de pique, perce le cou d'Eionée entre la cuirasse & le casque, & l'abbat à ses pieds. Il défie ensuite le plus brave des Grecs. Ajax accepte le défi, & s'avance à grands pas entre les deux armées, souriant d'un air terrible, & avec des yeux menaçans. Les Grecs, voyant ce Héros si fier, sont remplis de joie, & les Troyens au contraire sont saisis de frayeur; Hector lui même en est ému, il sent ébranler son courage, mais il n'est plus tems de trembler, ni de se retirer vers ses troupes, puisque c'est lui même qui a fait le défi.

Les deux Héros ne sont pas plutôt en présence, qu'Ajax dit à Hector d'un ton menaçant. » » Hector, dans ce combat, » que tu as tant souhaité, tu » vas voir quels vaillans hom» mes les Grecs ont encore » après Achille, qui avec un » cœur de lion a semé tant » de fois la terreur dans tes » troupes; le ressentiment que ce » Héros conserve contre Aga» memnon, le retient sur ses » vaisseaux, mais nous sommes » encore dans l'armée plusieurs » qui avons brigué l'honneur » de te combattre. Commence » donc, & voyons ce que peut » ton bras. »

» Divin fils de Telamon, » lui répond le vaillant Hec» tor, ne cherche point à m'é» tonner comme un jeune en» fant, ou comme une femme » timide qui ne sçait ce que c'est » que des guerres & des com» bats, je suis nourri aux al» larmes & au carnage; je sçais » me servir à toutes mains de » mon bouclier; je sçais manier » la lance, & soit à pied, soit » à cheval, je sçais pousser mon » ennemi & donner au dieu » Mars un spectacle agréa» ble; je loue ton courage. » Mais quelque fier & quelque » redoutable que tu sois, je » veux bien ne pas épier un » moment favorable pour te » porter des coups cachés; » je ne déroberai point la vic» toire, prends garde à toi. »

En finissant ces mots, il lui lance sa pique, & l'atteint au haut de son bouclier; le coup est si rude que le fer en pénetre les six premiers doubles, & ne s'arrête qu'au septième. Ajax, irrité d'avoir senti le poids de la main d'Hector, lui lance à son tour sa pique, & lui perce le bouclier & la cuirasse; le fer pénetre même jusqu'à sa tunique. Hector étoit mort, si par un léger mouvement du corps, il n'eût évité la pointe mortelle. Ces deux Héros, après avoir arraché de leurs boucliers les piques, qui y étoient engagées, se jettent en même-tems l'un sur l'autre comme des lions qui s'acharnent à la proie, ou comme de furieux sangliers. Le fils de Priam porte un second coup de pique sur le milieu du bouclier d'Ajax; mais, le fer ne peut percer l'airain dont il étoit

couvert, & sa pointe se recourba. Ajax, profitant de ce moment, se lança sur Hector, & perça son écu avec tant de violence & de force, que le tranchant du fer lui effleura le cou, & fit rejaillir le sang en abondance sur ses armes.

Hector ne s'étonne point du coup, & ne se retire point du combat; au contraire, plus animé à la vue de son sang, il recule quelques pas, & ramasse une pierre épouvantable qu'il jette de toute sa force sur le milieu du bouclier de son ennemi. Le bouclier retentit horriblement du coup de cette énorme pierre; Ajax n'en est point ébranlé; il leve à son tour une pierre beaucoup plus grosse, & qui étoit comme une meule de moulin; après lui avoir fait faire deux ou trois tours en l'air avec son bras, pour lui donner plus de force, il la jette avec tant de roideur, que fracassant le bouclier d'Hector, elle le frappe aux deux genoux, & le jette à la renverse tout couvert des pièces de son écu; mais, Apollon le releve, & ces deux Héros, mettant l'épée à la main, alloient se charger avec une nouvelle furie, si les sacrés intrepretes des Dieux & des hommes, les Hérauts Idée & Talthibius, tous deux pleins de prudence & de sagesse, le premier pour les Troyens, & l'autre pour les Grecs, ne se fussent mis entre deux, en levant leurs sceptres pour les séparer.

Hector fit ensuite présent à Ajax de son épée, qui étoit très-riche, & de son baudrier. Ajax donne à Hector son baudrier d'une pourpre très-éclatante, & ils se séparent; l'un va du côté des Grecs, & l'autre vá retrouver ses Troyens, qui ravis de le voir échappé des mains invincibles d'Ajax, le menent dans Ilion avec de grands cris, & ne pouvant croire encore qu'il fût en vie, tant ils avoient craint pour lui.

Hector, dans l'onzième livre, voyant la chûte d'Agastrophus; accourt aussi-tôt avec de grands cris, & ses Phalanges le suivent. Diomede, qui l'apperçoit, frémit de désespoir & de rage, & se tournant du côté d'Ulysse, il lui dit: » Voici un » furieux orage qui vient fondre sur notre tête; Hector » s'approche de nous, faisons » ferme. & repoussons ses efforts. En achevant ces mots, il lance contre Hector sa pique de toute sa force; elle n'est point lancée envain; car elle donne au haut de son casque. Mais, elle ne peut le fausser; ce formidable casque, dont Apollon avoit fait présent à ce Héros, la fait sauter bien loin. Le coup est pourtant si rude, qu'Hector contraint de céder à sa violence, se retire très-promptement, & rentre dans son bataillon. Là il tombe sur les genoux, s'appuye à terre de la main, & d'épaisses ténebres couvrent ses yeux.

Le fils de Tydée court après la pique, qui poussée fort loin

au delà des premiers rangs, étoit entrée bien avant dans la terre. Pendant ce tems-là, Hector revenu de sa défaillance, & ne sentant pas encore ses forces assez rétablies pour se rengager dans le combat, monte à la hâte sur son char, regagne le gros de son armée, & se dérobe à la mort qui le menaçoit.

Dans le livre suivant, on voit que les Grecs, domptés par le bras puissant de Jupiter, couroient avec précipitation vers leurs vaisseaux, pour éviter la la rencontre d'Hector, qui semblable à une tempête, renversoit tout ce qui se trouvoit sur son passage. Ce Héros paroissoit dans la mêlée, excitant ses compagnons à forcer les retranchemens. Ses chevaux étonnés de la largeur du fossé s'arrêtent sur le bord, & témoignent par leurs hennissemens la douleur qu'ils ont de ne le pouvoir passer; car il étoit impossible de le franchir, & très-mal aisé d'y descendre. Outre qu'il étoit horriblement escarpé des deux côtés, on l'avoit fortifié d'une bonne palissade contre l'approche de l'ennemi. Il n'y avoit point de char, quelque bien attelé qu'il fût, qui eût pu y faire une breche, & l'infanterie seule en pouvoit venir à bout avec beaucoup de peine.

Alors, Polydamas conseilla à Hector & aux Troyens de descendre de leurs chars. Hector goûta ce conseil, qui lui parut très-sûr. En même-tems, il saute à terre avec ses armes. Tous les Troyens suivent son exemple. Cependant, Jupiter fit lever des sommets du mont Ida un vent impétueux, qui porta sur les vaisseaux des tourbillons de poussiere. Ce Dieu, résolu de couvrir de gloire le vaillant Hector, abattit en ce jour le courage des Grecs, & releva celui des Troyens, qui pleins de confiance dans les prodiges qu'il leur avoit envoyés, & dans leurs propres forces, allerent tête baissée attaquer les retranchemens. Ils arrachent les crenaux du mur, abattent ses défenses, & à grands coups de léviers, ils déracinent les grosses masses de pierre, qui appuyent les tours. Ils espéroient de s'ouvrir bien-tôt un passage. Les Grecs n'abandonnoient pourtant pas encore la défense de ce rempart; mais, le bordant de leurs boucliers, ils faisoient pleuvoir une grêle de traits sur ceux qui s'approchoient du pied de la muraille. Les deux Ajax alloient sur toutes les tours, exhortant les Grecs à faire une vigoureuse résistance.

Les Troyens, de leur côté, se jettant à corps perdu, la pique à la main, embrassent les crenaux de la muraille, & cherchent à s'ouvrir un chemin. Hector, trouvant devant la porte une grosse pierre fort pesante & pointue par le bout, que deux hommes les plus forts & les plus robustes auroient eu de la peine à lever de terre pour la mettre seulement sur un cha-

riot, la leva seul très-facilement, car le fils de Saturne, dit Homère l'avoit rendu fort légere. Comme un berger porte d'une main la toison d'une brebis, & n'en sent pas seulement le poids, Hector portoit de même cette pierre pour la lancer contre les deux battans de la porte, qui étoient de planches fort épaisses, & fortifiées en dedans de deux fortes poutres en travers qui se haussoient & se baissoient. Levant donc cette affreuse masse, & ferme sur ses deux pieds, qu'il tenoit écartés pour donner plus de force au coup, il la jette, & donne justement contre le milieu de la porte qui en mugit effroyablement. L'horrible poids de cette masse brise les gonds; les planches se séparent; les poutres ne résistent point, & le monstrueux rocher tombe bien avant au delà du mur. Hector le suit semblable à un noir tourbillon, qui couvre tout d'un coup la terre. L'acier étincelant, dont ce héros est revêtu, jette par-tout des éclairs; & tenant deux javelots à la main, il fond sur ces bataillons, étonnés de sa force & de son audace. Dès que la porte fut abattue, les dieux immortels auroient pu seuls l'arrêter, en s'opposant à son passage; le feu surprenant, qui sortoit de ses yeux, répandoit par-tout la terreur. Enfin, se tournant vers les Troyens du milieu de la mêlée, il leur ordonne de franchir le retranchement. Ils obéissent sans hésiter; les uns entrent par dessus le mur, les autres passent par la porte qu'il leur avoit ouverte. Les Grecs prennent la fuite, se retirent vers leurs vaisseaux, & tout est plein de confusion & de désordre.

Néanmoins, ils ne tarderent pas à se rallier; les plus vaillans d'entre eux se mettent à la tête & attendent fièrement Hector & tous les Troyens. Les rangs sont si serrés, que les piques soutiennent les piques, les casques joignent les casques, les boucliers appuient les boucliers, & que les brillantes aigrettes flottent les unes sur les autres, comme les cimes touffues des arbres d'une forêt, quand agitées du vent elles se mêlent & se confondent. Ces bataillons hérissés de fer s'ébranlent avec une ardeur martiale, ne respirant que le combat; mais, les Troyens les préviennent & fondent sur eux; le terrible Hector marche à leur tête. Tel qu'un orgueilleux rocher, qu'un torrent impétueux a détaché du sommet d'une montagne, brisant par la rapidité de ses vagues tout ce qui le retenoit, roule en bondissant, entraîne avec insolence tout ce qui s'oppose à son cours, fait retentir la forêt, & en roulant accroît sa violence jusqu'à ce qu'il soit descendu dans la plaine, alors quelque violent qu'il soit, il s'arrête & ne bondit plus; tel Hector forçant tout ce qui s'opposoit à son passage, & terrassant ce qui osoit lui résis-

ter, s'ouvroit un chemin pour arriver aux tentes & aux vaisseaux des Grecs. Mais, lorsqu'il fut arrivé à ces phalanges d'Argos, & qu'il voulut les rompre, il fut obligé de s'arrêter, quoiqu'il les chargeât avec beaucoup de furie ; car, ces vaillans & intrépides Grecs le reçurent sans s'ébranler, & le repousserent à coups d'épées & à coups de piques. Hector, forcé de reculer, en soupira de douleur, & cria de toute sa force à ses troupes : » Troyens. » Lyciens, & Dardaniens, ac» coutumés à joindre l'ennemi, » faites ferme, les Grecs ne sou» tiendront pas long-tems mon » effort, quoiqu'ils soient ser» rés en un gros comme une » tour, & je percerai bientôt » ce bataillon avec ma pique, » s'il est vrai que je sois animé » par le plus grand des Dieux.» Par ces paroles, il rallume l'ardeur de ses troupes, & lui même renverse plusieurs Capitaines Grecs.

Le quatorzième livre nous représente Hector rangeant ses bataillons. Le Dieu de la mer & ce Prince, marchant fièrement l'un contre l'autre, vont engager un sanglant combat, Neptune pour donner la victoire aux Grecs, & Hector pour couvrir de gloire ses Troyens. La mer irritée, pour servir son Roi, inondant ses rivages, se répand autour des tentes & des vaisseaux ; les deux armées se choquent avec de grands cris ; ni les flots de la mer les plus agités par les violens souffles du Borée, ne se brisent pas avec tant de bruit contre le rivage; ni le plus terrible embrasement, qui s'élève dans le fond d'une vallée, & qui ravage une forêt, ne répand pas au loin un son si éclatant & si affreux; ni enfin les vents les plus mutinés & les plus furieux ne battent pas avec un mugissement si horrible la cime des arbres qui résistent à leur effort.

Hector lança le premier son javelot à Ajax qui venoit droit à lui, & l'atteignit justement au milieu de l'estomac, à l'endroit où son baudrier se croisoit avec la courroie de son bouclier, & ce fut ce qui le sauva. Le Troyen, au désespoir d'avoir lancé inutilement son dard, se retiroit parmi ses compagnons, pour éviter la mort qui le menaçoit ; mais, le fils de Telamon levant une grosse pierre, (car il y en avoit plusieurs sur le rivage qui servoient à attacher les cordages des vaisseaux) & lui faisant faire plusieurs tours avec son bras, il la jette avec beaucoup de roideur contre Hector, & le frappe par dessus le bouclier entre la poitrine & le col. Hector est étendu sur la poussière ; sa pique lui tombe de la main, son casque s'entrouvre, son bouclier en pièces le couvre de son débris, & on entend au loin retentir ses armes. En même-tems, les Grecs s'avancent avec de grands cris pour s'en rendre maîtres, & lui tirent

mille traits ; mais, aucun ne le blessa, car, ses braves compagnons Polydamas, Enée, Agénor, Sarpédon chef des Lyciens, & Glaucus étoient accourus à son secours ; il n'y en avoit pas un seul qui ne s'empressât au tour de lui. Pendant que les uns le couvrent de leurs boucliers, les autres l'enlevent, le retirent de la mêlée, & le portent jusqu'à son char qui l'attendoit à la queue des bataillons.

Ceux, qui avoient soin de le remener à Troye, ne furent pas plutôt arrivés sur les bords du Xanthus, qu'ils le mirent à terre, & lui verserent de l'eau sur le visage ; la froideur de l'eau le fait un peu revenir, il rouvre les yeux à la lumière, se releve sur ses genoux, & vomit un sang noir ; la foiblesse le reprend, il retombe, & d'épaisses ténebres se répandent sur ses yeux.

Hector, ayant repris ses forces, paroît de nouveau, au milieu de la mêlée, & fait tomber sous ses coups un grand nombre des plus braves d'entre les ennemis. Mais, Jupiter, dit Homère, ayant jugé à propos que Patrocle repoussât les Troyens & Hector même jusqu'à leurs murailles, dans le moment Hector perd la force & le courage. Ce grand capitaine, qui un moment auparavant étoit intrépide, monte avec précipitation sur son char, fuit à toute bride, & exhorte les Troyens à l'imiter ; car il connut le funeste penchant des fatales balances de Jupiter. Hector avoit arrêté son char près des portes Scées, & là il délibéroit s'il feroit tourner bride à ses chevaux, & s'il s'engageroit encore dans la mêlée, ou s'il feroit rentrer ses troupes dans les murs d'Ilion. Comme il étoit dans cette incertitude, Apollon se présente à lui sous la figure du jeune Asius, & lui dit d'un ton plein de colère : » Hector, » pourquoi vous retirez-vous » du combat ? Auroit-on atten- » du de vous une pareille re- » traite ? Ah, si j'avois autant » de force que vous, votre » fuite vous seroit bientôt fu- » neste ; retournez prompte- » ment aux ennemis, & cher- » chez à laver votre honte » dans le sang de Patrocle, si » Apollon veut vous accorder » la gloire de le faire tomber » sous vos coups. «

En finissant ces mots, le dieu se jette dans la mêlée. Hector ordonne au brave Cébrion de pousser ses chevaux du même côté. Apollon jette la frayeur dans le cœur des Grecs, & releve le courage d'Hector & des Troyens. Hector ne trouve aucun des autres Grecs digne de lui, il n'en veut qu'à Patrocle, il pousse contre lui son char. Patrocle de son côté saute légèrement à terre, tenant sa sa pique de la main gauche, & de la droite, il prend une grosse pierre, & la jette de toute sa force ; elle ne fut pas jettée

jettée en vain. Cébrion en fut atteint au milieu du front. Patrocle ne tarda pas à recevoir à son tour un coup de pique, que lui donna un Dardanien entre les deux épaules. Hector, voyant ce héros se retirer du combat & dangereusement blessé, traverse tous les rangs, & s'approchant, le perce de sa pique; Patrocle tombe avec grand bruit, & plonge tous les Grecs dans le deuil & dans les regrets d'une si grande perte. Près d'expirer, il prédit à Hector qu'il tombera sous le fers d'Achille. Hector, frappé de sa prédiction, ne laissa pas de lui adresser encore ces paroles: » De quoi » t'avises-tu, lui dit-il, de faire » ici le Prophete, & de me » prédire une prompte mort? » Qui sçait si je ne préviendrai » point Achille, tout fils de » déesse qu'il est, & si cette p- » que ne lui arrachera pas la » vie. « En même tems, il lui met le pied sur l'estomac, lui arrache la pique de sa plaie, & le laissant-là, il s'élance contre Automédon, compagnon d'armes d'Achille, & qui conduisoit son char. Il veut le frapper de sa pique, mais les chevaux immortels, dont les dieux avoient fait présent à Pélée, le garantirent de ce danger.

Hector, dans une autre circonstance, voulant faire revenir les Troyens de l'épouvante que la vue d'Achille leur avoit inspirée, leur promet qu'il va attaquer ce héros. Aussi-tot les Troyens ranimés baissent leurs piques, serrent leur rangs, & jettent de grands cris. Dans ce moment, Apollon s'approche d'Hector, & lui dit: » Hector, » ne combattez pas seul à seul » contre Achille à la tête des » troupes; contentez-vous de » résister à ses efforts, au mi- » lieu de vos bataillons; vous » êtes perdu s'il vous appro- » che. « Hector reconnoît la voix du Dieu, & saisi de frayeur il se retire au milieu de ses phalanges.

Cependant, Achille plein de fureur, fait tomber sous ses coups plusieurs Troyens, & entre autres Polydore, fils de Priam. Hector, voyant son frere renversé, est pénétré d'une douleur, qui lui couvre les yeux d'un épais nuage, & n'osant plus tourner ailleurs ses armes, il va impétueusement contre Achille, la pique à la main. Achille le voit, & s'élance contre lui avec une joie qui éclate dans ses yeux: » Enfin, » dit-il, voici l'homme qui » m'a causé la plus cruelle af- » fliction que j'aie jamais res- » sentie, & qui a tué le plus » cher de mes amis; nous n'au- » rons plus la peine de nous » chercher dans la mêlée. « Et adressant aussi-tôt la parole à Hector avec un regard farouche: » Approche, s'écrie- » t-il, afin que je te fasse plutôt » descendre dans les enfers. «

Hector, sans s'étonner lui répond: » Fils de Pélée, n'es- » pérez pas m'épouvanter com- » me un enfant. Qui est-ce

» qui ne sçait pas menacer? » Je sçais que vous êtes vaillant, & que je le suis beaucoup moins que vous; mais, » c'est de la seule volonté des » Dieux que dépend le succès » des combats. Qui sçait si, quoique j'aie moins de valeur, je » ne vous arracherai pas la » vie avec ce fer? Il sçait aussi » bien percer que le vôtre. « Il lance en même tems sa pique de toute sa force; Minerve d'un souffle léger la détourne du corps d'Achille & la fait rebrousser vers Hector; elle tombe à ses pieds. Achille furieux se jette sur lui avec un cri épouvantable; mais, Apollon, comme un Dieu à qui rien n'est impossible, le garantit facilement de ce danger & l'enveloppe d'un épais nuage. Trois fois Achille veut se lancer sur lui, & trois fois il ne frappe que cette profonde nuée qui le cache. Il revient pour la quatrième fois à la charge, & s'enfonçant en vain dans cette obscurité, de rage il insulte son ennemi, & lui parle en ces termes: » Tu as donc encore » évité la mort, lâche que tu » es! Elle a été bien près de » toi, & c'est Apollon qui t'a » sauvé la vie. Tu fais fort bien » de lui adresser tes ferventes » prieres, toutes les fois que » tu viens affronter les hazards; » mais prends garde à toi, la » première fois que je te rencontrerai, tu n'échapperas » pas de mes mains pour peu » que quelqu'un des dieux me » prête aussi son assistance. « Achille continue ensuite de pousser les Troyens, & les force de rentrer dans la ville.

Hector fut le seul, qui, lié par sa mauvaise destinée, ne rentra point avec les autres Généraux, & qui demeura devant les portes Scées. Mais, Priam effrayé soupire de douleur, & se frappant la tête avec les deux mains, il appelloit son fils de toute sa force & le conjuroit de rentrer; mais, il se tenoit toujours devant les portes Scées attendant Achille, & impatient d'en venir aux mains avec ce Héros. Le vénérable vieillard lui tend les mains & tâche de le fléchir par les paroles les plus tendres & les plus touchantes que sa douleur peut lui inspirer. Il s'arrache les cheveux, & se meurtrit le visage, & il ne peut fléchir Hector. Sa mere d'un autre côté, jettant des cris horribles & baignée de pleurs, découvre d'une main son sein, & de l'autre elle le montre à son fils: » Mon cher » fils, lui dit-elle, respecte ce » sein, aie pitié de mon âge; » c'est ce flanc qui t'a porté, » ce sont ces mammelles qui » t'ont allaité; souviens-toi de » toutes les peines & de toutes » les inquiétudes que tu m'as » données; par une seule complaisance tu peux aujourd'hui me les payer; évite seulement cet homme cruel, & » rentre dans la ville; ne t'oppose point tout seul à sa fureur, » car si tu tombes sous ses coups,

» en quel état déplorable nous » trouverons-nous! «

C'est ainsi qu'Hécube & Priam tâchent, par leurs larmes & par leurs prieres, de fléchir le courage d'Hector; mais leurs larmes & leurs prieres sont inutiles; il attend le terrible Achille sans les écouter. Son bouclier est appuyé au pied d'une tour qui avance hors de la muraille. Cependant, Achille s'approche la pique à la main, & tout brillant du feu de ses armes, qui jettent un éclat aussi grand que celui d'un incendie, ou que celui du soleil, lorsqu'il sort le matin du sein de l'onde. Dès qu'Hector le voit près de lui, la frayeur le saisit, il n'a plus le courage d'attendre, & laissant derrière lui les portes d'Ilion, où il auroit dû plutôt se retirer, il s'enfuit dans la plaine. Achille court après lui avec la rapidité d'un épervier qui vole après une timide colombe, & qui la poursuit avec de grands cris dans les tours & les détours qu'elle fait, jusqu'à ce qu'enfin il la tienne dans ses serres; tel Achille poursuit Hector qui fuit à la vue des remparts de Troye.

Dans leur rapide course, ils avoient déjà quitté le grand chemin, & tirant vers la colline couverte de figuiers sauvages toujours battus des vents, ils étoient arrivés près des deux canaux, d'où couloient deux sources du Scamandre. Ils couroient rapidement l'un & l'autre le long de ces bassins & sans se ménager; car ils ne couroient pas pour une victime, ni pour les autres prix ordinaires des courses, mais il s'agissoit de la vie du vaillant Hector; ce grand homme fuyoit, & étoit poursuivi par un homme bien plus grand encore & bien plus formidable que lui. Toutes les fois qu'Hector veut tâcher de gagner le chemin des murailles & de s'approcher des tours, pour voir si les Troyens ne pourroient pas le secourir en accablant Achille de fleches, autant de fois Achille le coupe & le détourne vers la plaine. Hector fait toujours de nouveaux efforts pour voler vers la ville. Comme quelquefois pendant le sommeil on songe qu'on est poursuivi de son ennemi, ou qu'on le poursuit, à tout moment on croit ou l'atteindre ou en être atteint, & on ne peut ni lui échapper, ni le prendre; de même ni Achille, qui croit à tout moment tenir Hector, ne peut le saisir, ni Hector ne peut échapper à Achille. Mais, comment Hector auroit-il pu résister si long-tems & éviter la mort qui le menaçoit, si Apollon pour la dernière fois ne se fût approché de lui, n'eût augmenté ses forces & ne lui eût donné de nouvelles aîles? Cependant, Achille fait signe de la tête à ses troupes de ne pas tirer sur Hector, de peur que quelqu'un ne le blesse le premier, & qu'il ne ternisse par-là sa victoire; mais, quand pour la quatrième fois ils furent arrivés aux deux

sources du Scamandre, alors Jupiter prenant ses balances d'or, met dans leurs bassins les deux destinées d'Hector & d'Achille, & les élevant de sa main toute puissante, il examine leur poids. Celle d'Hector plus pesante emporte la balance, & se précipite dans les enfers, & dès ce moment Apollon abandonne ce Prince.

D'un autre côté, Minerve, qui favorisoit Achille, empruntant la voix & la figure de Déiphobe, s'approche d'Hector, & lui dit : » Ah mon frere, que vous » êtes vivement pressé par » Achille ! Il vous poursuit » sans relâche autour de nos » murailles. Je viens à votre » secours; joignons nos forces » pour nous opposer à cet en- » nemi. «

En finissant ces mots, Minerve, pour mieux tromper Hector, marche la première. Ce Héros, rassuré par la présence de Déiphobe, s'avance vers son ennemi. Celui-ci lui lance sa pique de toute sa force. Hector, qui la voit partir, se baisse & évite le coup ; la pique vole par dessus sa tête, & va entrer bien avant dans la terre loin de lui ; Minerve l'arrache & la redonne à Achille. Hector, qui ne s'apperçoit pas de cette démarche de la déesse, lance à son tour, sa pique contre Achille, & ne le manque point ; il le frappe au milieu de son bouclier ; mais ce bouclier, forgé par la main d'un Dieu, fait rejaillir la pique bien loin. Hector est au désespoir d'avoir perdu son coup, il demeure tout étonné, car il n'avoit que cette pique ; il appelle donc Déiphobe à haute voix & lui en demande une autre, mais Déiphobe est bien loin de lui. Hector, ne le voyant plus, reconnoît le cruel artifice, & frémissant de dépit, il s'écrie : » Les Dieux m'ont donc ap- » pellé ici à une mort certaine; » je pensois que Déiphobe étoit » près de moi, mais il est ren- » fermé dans nos murailles, » & c'est Minerve elle-même » qui m'a trompé ; n'en dou- » tons point, la mort s'appro- » che, & il n'y a aucun che- » min pour l'éviter. Hélas ! Au- » trefois Jupiter & Apollon » prenoient plaisir à fortifier » mon bras, & à me tirer des » plus grands périls, & au- » jourd'hui ils m'abandonnent » à la Parque impitoyable ; je » ne m'abandonnerai pourtant » pas moi-même, & je ne » mourrai pas sans gloire, mais » je ferai des efforts dignes des » louanges de la dernière pos- » térité. «

En même tems, tirant un large cimeterre qu'il avoit à son côté, & ramassant toutes ses forces, il fond sur Achille tête baissée, comme un aigle fond du haut de la nue sur un lièvre, ou sur un tendre agneau. Achille vole en même tems contre Hector ; une implacable fureur s'empare de son courage ; il se couvre de son large bouclier. Il mesure son ennemi des yeux pour cher-

cher où il pourra enfoncer sa pique, car il voit tout son corps couvert des belles armes qu'il a enlevées au fils de Ménœtius. Enfin, entre la cuirasse & le casque, il apperçoit tout découvert un endroit de la gorge, au dessus de la clavicule, & c'est par là que l'ame s'envole avec le plus de rapidité. Achille le frappe en cet endroit & lui perce le cou d'outre en outre. Le fer mortel ne lui coupa pourtant pas le gosier; ce malheureux Prince en rendant les derniers soupirs, peut encore adresser ses prieres à Achille, qui le voyant tomber, & se glorifiant de sa victoire, lui dit : » Hector, après avoir » tué Patrocle, tu croyois » être en sûreté & n'avoir rien » à craindre; tu ne daignois pas » seulement penser à moi. Insensé! Patrocle avoit sur mes » vaisseaux un vengeur qui ne » devoit pas laisser sa mort » impunie. Le voilà vengé, & » pendant que les Grecs lui » feront des funérailles magni- » fiques, ta pompe funebre sera » faite sur ce rivage par les » chiens & par les vautours. «

Hector aux abois lui répond: » Achille, j'éleve ces mains » mourante à tes genoux, & je » te conjure par-tout ce que » tu as de plus cher, par ta » propre vie & par ceux qui » t'ont donné le jour, ne me » laisse point en proie aux » chiens & aux oiseaux de ces » rivages; reçois plutôt l'or » & l'airain, & les autres riches » présens que mon pere & m'a » mere ne manqueront pas de » t'offrir; rends-leur mon corps, » afin que les Troyens & les » Troyennes m'élevent un » bûcher & arrosent mon tom- » beau de leurs larmes. « A ces mots les ténebres de la mort lui couvrent les yeux, & son ame s'envole dans les enfers, gémissant de sa destinée qui la forçoit d'abandonner tant de jeunesse & tant de vigueur.

Cependant, Achille lui arrache sa pique du corps, & le dépouille de ses armes. En même tems, les Grecs accourent en foule; ils ne peuvent tous se lasser d'admirer la taille & la beauté merveilleuse d'Hector. Chacun se pique de lui faire une nouvelle blessure, & ils se disent les uns aux autres: » Grands » Dieux, on peut donc présen- » tement approcher d'Hector » avec moins de danger que le » jour qu'il mettoit tout à feu » & à sang sur nos navires! « Et chacune de ces paroles est accompagnée d'un coup de pique ou de javelot. Achille lui-même exerce sur Hector des indignités inouies. Il perce ses deux talons, fait passer des courroies tout au travers, l'attache à son char de maniere que sa tête traîne à terre, & montant sur ce char, après y avoir placé les armes de son ennemi, il le pousse à toute bride. Les beaux cheveux d'Hector traînent confusément dans la poussiere, & sa tête, emportée par la rapidité du char, ensanglante le sable;

cette tête qui étoit il n'y a qu'un moment si pleine de beautés & de graces, est abandonnée par Jupiter à la rage de ses ennemis, & outrageusement déshonorée au milieu de sa patrie.

Hécube, qui de dessus les murailles voit son fils si indignement traité, s'arrache les cheveux, & jettant loin d'elle le voile qui la couvre, elle remplit l'air de ses gémissemens. Priam y répond par ses cris lamentables. De tous côtés, on n'entend que sanglots, que pleurs, que hurlemens; la désolation n'auroit pas été plus grande, quand Troye eût été dévorée par les flammes & en proie à l'ennemi. Andromaque, d'un autre côté, n'avoit encore rien sçu d'Hector; on ne lui avoit pas même fait sçavoir la triste nouvelle, qu'après les troupes rentrées, il étoit demeuré seul hors des portes d'Ilion. Enfermée dans l'appartement le plus reculé du palais, elle travailloit à un ouvrage de broderie, où avec l'or & la soie elle faisoit toutes sortes de figures & de fleurs; & elle avoit même ordonné à ses femmes de préparer un bain pour Hector, quand il seroit revenu du combat. Elle ignoroit ses malheurs, elle ne sçavoit pas que ce bain seroit inutile, & que la déesse Minerve, par les mains d'Achille, avoit triomphé de son mari; mais, dans ce moment, elle entend sur la tour des cris & des gémissemens effroyables. Un tremblement la saisit; son ouvrage lui tombe des mains, & se levant avec précipitation, elle sort de son appartement comme une Bacchante, le cœur palpitant & oppressé; ses femmes la suivent. En arrivant sur la tour, au milieu des soldats, elle avance la tête entre les crenaux, & jettant de tous côtés ses regards timides, elle apperçoit Hector que les chevaux d'Achille traînent indignement vers les navires des Grecs. A ce spectace, un nuage noir lui couvre les yeux, elle tombe évanouie, & son ame est près de s'envoler. Tous les ornemens, qui brillent sur sa tête tombent confusément au tour d'elle, ses bandelettes, ses nœuds, ses poinçons, & le voile précieux qu'elle avoit reçu des mains de la déesse Vénus, le jour qu'Hector l'avoit épousée dans le palais d'Éétion. Les Princesses ses belles-sœurs empressées autour d'elle la relevent, & n'oublient rien pour la rappeller à la vie. Dès qu'elle rouvre les yeux, & qu'elle commence à se reconnoître, elle redouble ses soupirs & ses larmes, & toutes les Troyennes accompagnent ses gémissemens de leurs plaintes & de leurs cris.

Cependant, Achille continuoit d'exercer mille indignités sur le corps d'Hector. Tous les matins, son premier soin est d'aller promptement atteler son char; il y attache inhumainement le corps d'Hector, & après l'avoir traîné par trois

fois au tour du tombeau de Patrocle, il rentre dans sa tente pour se reposer, laissant ce corps étendu sur la poussière. Mais, Apollon, touché de compassion pour Hector, même après sa mort, éloignoit de son corps tout ce qui pouvoit le corrompre, & il le couvroit tout entier de son égide d'or, pour empêcher qu'Achille, en le traînant tant de fois au tour de ce tombeau, ne le mît en pièces. Tel étoit le traitement qu'Achille, pour assouvir sa fureur & sa vengeance, faisoit tous les jours à Hector.

Mais, Apollon indigné de ces cruautés, se rend dans l'assemblée des Dieux, & leur représente leur injustice. Jupiter, touché de sa remontrance, envoie Thétis à Achille pour le disposer à rendre le corps d'Hector, & en même tems il envoye Iris à Priam lui ordonner de porter à Achille des présens capables d'appaiser sa colere & qui feront la rançon de son fils. Priam obéit, & malgré les oppositions de la Reine, il part sur son char avec un chariot chargé de présens que conduit un de ses Hérauts. Mais, avant qu'il sorte du palais, Hécube l'oblige de faire des libations à Jupiter, & de lui demander, qu'il fasse paroître à sa droite son aigle qui l'assure de sa protection. Sa priere est exaucée. Mercure se présente à lui dans la plaine, le conduit, endort toutes les sentinelles des Grecs, & mene ce Prince dans le pavillon d'Achille sans qu'il soit apperçu. Priam entre dans la salle comme Achille achevoit de souper, se jette à ses pieds, embrasse ses genoux, & le conjure de lui rendre le corps de son fils. Achille, touché de la vieillesse & de l'humiliation de ce Prince, le releve & lui accorde sa demande; & dès le soir il aide lui-même à mettre le corps d'Hector sur le chariot, après quoi il rentre dans sa tente, fait à Priam un discours pour le consoler & pour le disposer à prendre quelque nourriture & le fait servir. Après le souper, Priam demande la permission d'aller se reposer. Achille fait dresser deux lits sous le portique, & lui dit que c'est pour sa sûreté qu'il le fait coucher dans ce lieu-là; il lui demande combien de jours il veut qu'il lui donne pour les funérailles d'Hector, Priam lui demande onze jours; Achille les lui accorde. Le lendemain, avant le jour, Mercure vient avertir Priam qu'il faut partir & le conduit lui-même.

Dès qu'ils sont arrivés sur les bords du Xanthus, Mercure remonte dans l'Olympe, & l'aurore commence à dorer les campagnes de ses rayons. Priam & Idée continuant leur route, remplissent les chemins de cris & de gémissemens; le chariot, qui porte le corps, marche le premier; ils s'avancent vers les murailles, sans que per-

sonne s'apperçoive de leur retour. Cassandre fut la première qui, étant montée dans la citadelle, apperçut son pere dans son char & le héraut Idée qui conduisoit le chariot où étoit le corps étendu sur son lit & couvert d'un voile. A cette vue elle se met à pleurer & à crier sur la ville : » Troyens » & Troyennes, courez aux » portes pour voir le corps » d'Hector, si jamais vous » avez pris plaisir à sortir au » devant de lui lorsqu'il revenoit victorieux des sanglants » combats, car il étoit une » source de joie & de triomphe pour Troye & pour tout » son peuple. »

Dans un moment, il ne reste dans la ville ni homme ni femme, car ils sont tous pressés de la même douleur. Ils rencontrent devant les portes leur Roi qui ramene le corps de son fils; la marche de tout le peuple est précédée de la mere & de l'épouse d'Hector, qui s'approchant du chariot, & prenant entre leurs bras la tête de ce cher Prince, s'arrachent les cheveux; toute l'assemblée le pleure, & cette foule innombrable de peuple se répand tout autour du chariot & l'empêche d'avancer. On auroit passé le jour entier jusqu'au coucher du soleil à pleurer Hector devant les portes Scées, si Priam ne leur eût crié de son char : » Qu'on s'ouvre » & qu'on me laisse passer avec » le chariot; quand le corps » sera dans le palais, alors » vous vous rassasierez de soupirs & de larmes. «

Aussi-tôt le peuple ouvre au chariot un large chemin. Quand le Roi & le Héraut suivis de tout le peuple sont arrivés au palais, ils descendent le corps du chariot, le placent dans la cour sur un lit magnifique, & l'environnent de pleureurs & de pleureuses qui entonnent des chants lugubres, que le peuple répete après eux avec de grands gémissemens. Alors, Andromaque, baignée de larmes, s'approche du lit funebre, & fait entendre ses tristes plaintes, qui sont suivies de sanglots, que toutes les femmes accompagnent de leurs cris & de leurs gémissemens. Après Andromaque, Hécube s'approche aussi du lit funebre. Elle se jette sur le corps de son fils & l'arrose de ses larmes; toutes les femmes redoublent leurs plaintes & leurs cris. Hélene ensuite, s'approchant à son tour du lit, y fait également éclater son deuil. Elle accompagne ses plaintes d'un torrent de larmes, & une multitude infinie de peuple lui répond pas des gémissemens & par des cris. Mais, Priam, prenant la parole, dit à haute voix. » » Troyens, préparez-vous à » aller dès aujourd'hui couper » du bois dans la forêt du mont » Ida, & ne craignez ni attaques ni embûches de la part » des Grecs; car, Achille, » en me renvoyant du camp

» m'a donné sa parole que nous
» aurions onze jours de treve,
» & qu'il ne recommenceroit
» ses attaques que le douzième
» jour. «

Aussi-tôt, les Troyens attelent aux chariots les bœufs & les mulets, & s'assemblent devant les portes de Troye. Pendant neuf jours, on apporte incessamment le bois de la forêt, & dès que la dixième aurore vient annoncer la lumiere aux hommes, tout le peuple accourt en foule au palais pour le convoi d'Hector. On emporte le corps en versant des torrens de larmes; on le met sur un bûcher fort élevé, & dans un moment les hommes l'environnent.

Le lendemain, dès que l'aurore vient ramener le jour, toute cette foule innombrable de peuple se rend au bûcher. On éteint avec le vin la cendre encore fumante, & les parens & les amis d'Hector poussent de profonds soupirs; & baignés de pleurs ils ramassent ses os blanchis par les flammes, les mettent dans une urne d'or & les couvrent d'un voile de pourpre. Le jour même on descend cette urne dans une fosse profonde, qu'on remplit ensuite d'une quantité prodigieuse de grosses pierres, & on éleve un tombeau par dessus. Le tombeau élevé, tout le peuple s'en retourne dans le palais, & ils célèbrent le repas funebre, que Priam leur donne avec une magnificence royale. C'est ainsi que les Troyens terminent les funérailles du vaillant Hector.

HECTOR, *Hector*, Ἕκτωρ, (*a*) Roi de l'isle de Chio, étoit un des descendans d'Amphiclus. Dès qu'il fut parvenu à la couronne, il fit la guerre aux Abantes & aux Cariens établis dans l'isle. Une partie fut taillée en pièces, l'autre se rendit à discrétion & fut obligée d'évacuer le pays. Hector, après avoir pacifié l'isle, se souvint qu'il devoit célébrer une fête & un sacrifice dans l'assemblée générale des Ioniens; il s'en acquitta, & ce fut dans cette assemblée que, pour honorer sa valeur, on lui décerna un trépied.

HECTOR, *Hector*, Ἕκτωρ, (*b*) fils de Parménion. Un jour qu'Alexandre descendoit un fleuve, Hector qui étoit à la fleur de la jeunesse, & fort aimé de ce Prince, voulant se hâter de le suivre, entra dans un petit batteau plus chargé de monde qu'il n'en pouvoit porter; de sorte que le batteau enfonça avec tous ceux qui étoient dedans. Ce jeune homme fut long-tems à disputer sa vie, parce que ses habits tout trempés & sa chaussure l'empêchoient de nager; néanmoins, il fit si bien qu'il gagna le rivage, mais à demi-mort. Et comme il voulut reprendre son haleine, que

(*a*) Pauf. p. 404.

(*b*) Q. Curt. L. IV. c. 8. L. VI. c. 9.

la crainte & le péril avoient retenue avec violence, n'étant secouru de personne, parce que les autres s'étoient sauvés de l'autre côté, il rendit l'esprit. Le Roi fut extraordinairement fâché de cette perte, & le corps s'étant trouvé, il lui fit de superbes funérailles.

HECTORIS LUCUS, (a) *ou le* BOIS D'HECTOR, bois de l'Asie mineure, dans la Troade, près d'Ophrynium, selon Strabon.

HÉCUBE, *Hecuba*, (b) Ἑκάβη, étoit, si nous en croyons Homère, fille de Dymas, ou, selon Virgile qui a suivi Euripide, de Cisséïs roi de Thrace, & sœur de Théano, prêtresse d'Apollon à Troye, pendant le siege de cette ville. Hécube fut mariée à Priam, & eut de lui Hector, Pâris, Déiphobe, Hélénus, Politès, Antiphus, Hipponous, Polydore, Troïle; & quatre filles, Créuse, mariée à Enée, Laodice, Polyxene, & Cassandre. Ces enfans infortunés périrent presque tous dans la guerre de Troye. Hécube n'évita la mort que pour devenir l'esclave du vainqueur. Elle fut la dernière des Dames Troyennes, qu'on entraîna dans les vaisseaux, car on la chercha long-tems, sans espérance de la trouver. Enfin, Ulysse la trouva parmi les tombeaux de ses enfans, en fit sa prisonniere & son esclave. Mais, avant que de partir, elle prit les cendres d'Hector, & les avala pour les emporter avec elle; & comme la fortune ne lui avoit rien laissé que des larmes & des cheveux blancs, elle fit un sacrifice de ses cheveux & de ses larmes, qu'elle laissa au lieu de fleurs, sur le tombeau du grand Hector.

Comme les Grecs s'en retournoient dans leur pays, leurs vaisseaux furent arrêtés en Thrace par l'ombre d'Achille; & pour appaiser les manes de ce Héros, on immola Polyxene sur son tombeau. Hécube n'eut pas plutôt vu sa fille morte, qu'elle se jetta sur son corps. » » Je ne te donnerai, lui dit-» elle, que des larmes, au lieu » d'une pompe funebre, & tu » n'auras pour ton sépulcre » qu'un peu de sable étranger, » dont je couvrirai ton corps. » Enfin, nous avons perdu tou-» tes choses, & il ne reste » plus rien qui me fasse souf-» frir la vie, si ce n'est mon » cher Polydore, autrefois le » plus jeune de mes enfans, & » maintenant mon fils unique. » Mais, pourquoi tant différer » de laver la plaie de Poly-» xene? Et comment puis-je » endurer que son visage soit » si long-tems souillé de sang? » Lorsqu'elle eut fait cette plainte, elle alla vers le rivage de la mer, en s'arrachant les cheveux, & dit aux Troyennes, qu'on lui apportât des vaisseaux afin

(a) Strab. pag. 595.

(b) Ovid. Metam. L. XIII. c. 12. & seq. Virg. Æneid. L. II. v. 501, 515. Suid. T. I. p. 844. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 284. & suiv.

de puiser de l'eau.

A peine eut elle commencé à prendre de l'eau, qu'elle apperçut le corps du jeune Polydore, que le roi de Thrace avoit tué, & que la mer avoit jetté sur le rivage. Les Troyennes, qui étoient alors avec elle, firent un grand cri en le voyant; mais, Hécube devint comme muette de douleur. La violence du mal arrêta sa voix & ses larmes, & la malheureuse Princesse en demeura quelque tems aussi immobile qu'un rocher. Tantôt elle tournoit les yeux du côté où étoit auparavant la ville de Troye, tantôt elle considéroit les plaies & le visage de son fils; mais, elle arrêtoit ses yeux principalement sur ses plaies. En même-tems, elle s'arme d'indignation & de fureur, & comme si elle eût été encore Reine, & qu'elle en eût eu le pouvoir, elle ne se propose que la vengeance.

Comme une lionne, furieuse d'avoir perdu son petit, suit à la piste le ravisseur qu'elle ne voit pas; ainsi Hécube se laissa emporter par la douleur, & par la colere; & son courage ayant donné des forces à sa vieillesse, elle courut au palais du meurtrier de Polydore. Elle le pria qu'elle lui pût parler en secret, afin de lui montrer un lieu où elle avoit caché, disoit-elle, des trésors pour les conserver à son fils; & ce Prince avare, qui n'aimoit que les richesses, la crut & la suivit où elle voulut le

conduire. Quand il fut donc à l'écart. » Ne craignez point, » lui dit-il, avec un visage dissimulé, de me confier les » biens que la fortune ne vous » a pas encore ôtés. Je vous » jure par les Dieux que tout » ce que vous me donnerez, » & ce que vous m'avez déjà » donné, sera conservé à votre » fils avec autant de fidélité, » que vous le conserveriez » vous-même. » Tandis qu'il parloit à Hécube, & qu'il lui faisoit ces faux sermens, elle le regardoit en colere, & chaque parole qu'il prononçoit, donnoit de nouvelles forces à sa fureur. Ainsi, avec une troupe de femmes Troyennes, qu'elle avoit amenées avec elle, elle, se jetta sur ce Prince, & comme la passion la rendoit plus forte que son âge ne le permettoit, elle le renversa par terre, lui creva les yeux avec les doigts, les lui arracha de la tête, lui en battit le visage, & si elle ne le priva pas du jour, parce qu'elle n'en eut pas le tems, au moins elle fit ensorte qu'il ne verroit jamais le jour. Le peuple de Thrace, irrité de l'infortune de son Prince, poursuit aussi-tôt les Troyennes à coups de trait & de pierre; alors la misérable Hécube commençant à changer de forme commença aussi à mordre les pierres que l'on jettoit après elle, & pensant ouvrir la bouche pour former quelques paroles, elle aboya, au lieu de parler. Ainsi, métamorphosée en chien-

ne, Hécube remplit la Thrace de ses hurlemens; & son infortune inspira de la compassion non seulement aux Troyens esclaves, mais aux Grecs ses ennemis. Elle toucha tous les dieux, & elle le fit de telle sorte, que Junon même, la sœur & la femme de Jupiter, & la plus grande ennemie de Troye, fut contraite de confesser que la malheureuse Hécube n'avoit pas mérité de si grands maux.

L'on a feint qu'Hécube avoit été métamorphosée en chienne, à cause de cette espèce d'impudence & de rage qu'elle fit éclater dans son infortune, contre ses ennemis victorieux; car, elle ne put retenir ses plaintes; & sans respecter le nom & la puissance du vainqueur, elle ne put s'empêcher, à l'exemple des chiens, de crier contre ceux qui étoient la cause de ses maux. Ou l'on a feint cette métamorphose d'Hécube en chienne, parce qu'elle fut méprisée de telle sorte par ses ennemis, qu'on ne la considéroit pas comme une femme, mais comme une chienne. Ainsi, les esclaves Chrétiens sont-ils traités aujourd'hui parmi les Turcs, & on les appelle chiens par mépris. Ainsi voit-on aussi en France que le peuple appelle chiens, ceux à qui il veut témoigner du mépris & de l'aversion. Il y a donc de l'apparence qu'une si grande Reine n'alla pas dans sa douleur, jusqu'à cette impudence & à cette rage où les esprits communs se laissent tomber, quand ils n'appréhendent plus rien; mais que le mépris qu'on eut pour elle a donné lieu de dire qu'elle fut convertie en chienne.

Ce qui pourroit encore avoir donné lieu à cette fiction, c'est que le lieu ou Hécube fut tuée à coups de pierre, & où elle fut enterrée, est appellé le tombeau du chien. Pomponius Méla fait mention de ce lieu dans la Chersonnèse de Thrace, & voici à peu près ses paroles. » Il y a là un endroit appellé » le tombeau du chien, ou celui » d'Hécube, soit à cause de la » forme de chien en quoi l'on » dit qu'elle fut changée, ou » à cause de la misère où elle » tomba, ayant pris par sou» mission un nom si bas, & » si convenable à son infor» tune. «

Enfin la calamité de cette Princesse est un triste & pitoyable spectacle de la condition des choses humaines. Elle apprend aux grands & aux petits à ne point devenir superbes par les caresses de la fortune, & les avertit de penser qu'ils sont eux-mêmes sur le bord du précipice, & que du plus haut degré du bonheur, ils peuvent tomber dans les mêmes adversités.

Nous remarquerons que les traditions, au sujet de l'aventure d'Hécube, ne sont pas toutes les-mêmes. On vient de lire celle qu'Ovide a suivie. Dictys de Crete nous apprend

qu'Hécube devint esclave d'Ulysse ; & que ce Prince obligé de partir *incognito*, parce qu'on l'accusoit de la mort d'Ajax, laissa cette Princesse infortunée entre les mains de ses ennemis, qui la firent lapider à peu près de la manière que nous l'avons raconté. Mais, il y a bien de l'apparence qu'il fut lui-même l'auteur de sa mort, puisqu'on dit qu'étant arrivé en Sicile, il fut tellement tourmenté de songes funestes, que pour appaiser les Dieux, il fit bâtir un temple à Hécate qui préside aux songes, & une chapelle à Hécube.

Hygin croit que cette Princesse, fut jettée dans la mer, & qu'on donna le nom de Cynéum au lieu où cela arriva. On trouve cependant un autre fondement à cette fable. Hécube se plaint dans Euripide de ce qu'on l'avoit enchaînée comme un chien, à la porte d'Agamemnon, dont elle fût l'esclave ; surquoi il faut remarquer qu'anciennement les portiers étoient pour la plupart enchaînés. Peut-être que cette Reine infortunée devint la portiere du roi de Mycenes. Les Grecs traiterent assez mal leurs illustres captives, pour donner lieu à cette conjecture, quoique la tradition la plus commune est qu'Hécube périt en Thrace.

HÉCYRE, *Hecyra*, Ἑκυρὰ, titre d'une comédie de Térence Ce mot signifie en Grec la belle-mere de la femme, la mere du mari ; & cette pièce est ainsi nommée, parce que Softrata, mere de Pamphile, y joue un des principaux rôles. La première fois qu'elle fut donnée au public, il arriva un accident & un malheur qui n'étoient jamais arrivés à Térence ; c'est qu'elle ne put être jouée, & qu'on n'en put connoître les beautés, le peuple étant entièrement occupé à regarder les danseurs de corde.

HEDDAI, *Heddai*, (*a*) Un des braves de l'armée de David, étoit de la vallée, ou de dessus le torrent de Gaas.

HEDER, *Heder*, (*b*) Ἐδέρ, un de ceux qui chasserent les habitans de Geth.

HÉDÉRATUS, *Hederatus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

HÉDONACON, *Hedonacon*, (*c*) lieu de Grece dans la Béotie. Il étoit situé sur les confins des Thespiens. On voyoit en ce lieu la fontaine célebre de Narcisse. Le texte de Pausanias porte Δονάκων. Le nom de ce lieu est un peu suspect. mais il y a apparence que c'étoit un endroit plein de roseaux, car c'est ce que signifie δόναξ en Grec.

HEDYLIUM. *Voyez* Edylium.

(*a*) Reg. L. II. c. 23. v. 30.
(*b*) Paral. L. I. c. 8. v. 15.
(*c*) Pauf. p. 589.

HÉDYLUS, *Hedylus*, (*a*) Ἡδύλος, Auteur de quelques épigrammes, citées par Athénée.

HÉDYLUS, *Hedylus*, (*b*) Ἡδύλος, Poëte Grec, qui a été inconnu à Vossius.

HÉDYMELE, *Hedymele*, (*c*) fameux joueur de Lyre. Il en est fait mention dans Juvénal.

HÉGÉAS, *Hegeas*, (*d*) Officier Napolitain. L'an de Rome 536, & 216 avant l'ere chrétienne, Annibal s'étant avancé sur les terres de Naples, dans le dessein de se rendre maître de cette ville, mit une partie des Numides qu'il avoit dans son armée, en embuscade dans des cavités & des enfoncemens, dont le terrein étoit rempli, & ordonna aux autres d'aller caracoller jusqu'aux portes de la ville, en faisant parade du butin qu'ils avoient enlevé dans la campagne. Comme ils étoient en petit nombre, & qu'ils paroissoient s'avancer sans précaution & sans discipline, on fit sortir sur eux un escadron, qu'ils attirerent, en feignant de prendre la fuite, dans les embûches qu'on avoit préparées à ce dessein. Les cavaliers dont il étoit composé, furent aussi-tôt investis, & il n'en feroit pas échappé un seul, s'ils n'eussent gagné le bord de la mer, & ne se fussent sauvés à la nage dans les barques de pêcheurs, qui étoient en grand nombre près de la côte. Il y eut cependant quelques jeunes gens de qualité qui périrent, ou furent pris dans le combat; du nombre desquels fut Hégéas qui commandoit cet escadron, & qui fut tué pour avoir poursuivi les Numides avec plus de courage que de prudence.

HÉGÉLOCHUS, *Hegelochus*, (*e*) Ἡγηλόχος, capitaine Athénien, étoit en grande estime parmi les siens. Il fut chargé, l'an 363 avant l'ere chrétienne, de conduire un corps de six mille hommes au secours de Mantinée, dont Epaminondas, général des Thébains, vouloit se rendre maître. Hégélochus fit entrer dans la ville quelques soldats, mais il garda auprès de lui, & mit même en ordre de bataille le plus grand nombre, comme s'attendant à un combat, qui se donna en effet bien-tôt après. Epaminondas y reçut une blessure mortelle. On peut voir le détail de ce combat sous l'article d'Epaminondas.

HÉGÉLOCHUS, *Hegelochus*, (*f*) Ἡγηλόχος, lieutenant d'Alexandre le Grand. *Voyez* Amphotérus.

Cet Hégélochus est sans doute le même dont parloit Philotas dans sa déposition. » Vous » sçavez, dit-il, l'étroite ami-

(*a*) Athen. p. 176, 344, 472.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. p. 265.
(*c*) Juven. Satyr. 6. v. 381.
(*d*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 1.
(*e*) Diod. Sicul. p. 501, 502.
(*f*) Q. Curt. L. III. L. IV. c. 5. L. VI. c. 11.

» tié de mon pere avec Hégélochus. Je parle de cet » Hégélochus qui mourut à la » bataille derniere. C'est lui » qui a été la cause de tous » nos malheurs ; car dès que » le Roi eut commandé qu'on » le saluât fils de Jupiter, cet » homme ne pouvant supporter cela : Quoi, dit-il, reconnoîtrons-nous pour notre » Roi celui qui dédaigne Philippe pour son pere ? C'en » est fait de nous, si nous le » souffrons. Celui-là ne méprise pas seulement les hommes, mais aussi les Dieux, » qui veut être tenu pour Dieu. » Il n'y a plus d'Alexandre, » nous n'avons plus de Roi, » nous sommes tombés sous la » tyrannie d'un monstre d'orgueil, également insupportable aux Dieux auxquels il » s'égale, & aux hommes sur » qui il s'éleve. Avons-nous au » prix de notre sang fait un » Roi qui nous foule aux pieds, » & qui dédaigne de se communiquer aux mortels ? Et » nous aussi, si vous m'en croyez, » & si nous avons du cœur, » nous ferons adoptés des » Dieux. Qui a vengé la mort » d'Alexandre bisayeul de celui-ci ? Qui a vengé celle » d'Archelaüs & de Perdiccas ? N'a-t-il pas lui-même » pardonné aux meurtriers de » son pere ? Voilà ce que nous » a dit Hégélochus en soupant. «

HÉGÉLOCHUS, *Hegelochus*, Ἡγέλοχος, (a) lieutenant de Ptolémée Physcon, fut envoyé contre les Alexandrins, vers l'an 128 avant Jesus-Christ. Il se donna une bataille, qu'Hégélochus gagna. Il fit même Marsyas prisonnier, & l'envoya chargé de chaînes à Ptolémée Physcon.

HÉGÉMON, *Hegemon*, (b) Ἡγήμων, natif de l'isle de Thase, est incontestablement l'Auteur de la Parodie Dramatique, qui étoit à peu près dans le goût de celles qu'on donne aujourd'hui sur nos théâtres.

Vossius dans son traité des Poëtes Grecs, place Hégémon dans la classe de ceux dont le siecle n'est pas connu. Des recherches plus exactes l'eussent mis à portée de fixer le tems où il vivoit. Il étoit contemporain de plusieurs Poëtes de l'ancienne comédie, entre autres de Cratinus ; il fut protégé très-efficacement par Alcibiade, dont il étoit ami particulier, dans une accusation qu'on avoit formée contre lui ; & l'on peut conclure de ces deux observations, qu'il parut au plutard vers la 88e. Olympiade, environ 428 ans avant l'ere chrêtienne. Nous ajouterons à cela, que la nouvelle des per-

(a) Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 207.
(b) Athen. p. 5, 108, 406, 698, 699. Suid. T. I. p. 1165. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. p. 403. & suiv.

tes que les Athéniens firent en Sicile, vint à Athenes dans le moment même de la représentation d'une des pièces de ce Poëte. On sçait que cet évenement arriva dans la 91e. Olympiade.

Hégémon s'avisa le premier d'apporter une parodie dramatique à la place d'une comédie ordinaire, pour disputer le prix dans les jeux; il la donna pour sa quatrième pièce, suivant la coutume où l'on étoit alors de présenter dans ces combats trois tragédies, & un quatrième ouvrage qu'on pourroit comparer à ce que nous appellons aujourd'hui la petite pièce après la tragédie. On ajoûtoit cette quatrième pièce pour délasser le peuple, & pour faire succéder une joie vive aux pleurs que les tragédies avoient fait verser. On donnoit à cet assemblage de pièces, le nom de *Tétralogie*.

Hégémon vainquit plus d'une fois ses rivaux par ses parodies, & celle qui lui fit le plus d'honneur, avoit pour titre la *Gigantomachie*. Les Athéniens ne rirent peut-être jamais tant qu'à la représentation de cette pièce, malgré les mauvaises nouvelles qui leur vinrent ce jour là même, & dans le moment de la représentation, sur le triste état des affaires de la République dans la Sicile.

Hégémon dut goûter alors le plaisir flatteur d'avoir donné aux Atheniens un spectacle qui leur étoit presque nouveau. Nous disons presque nouveau, car il y avoit déjà long-tems que les comédies appellées Satyres ou pièces satyriques, avoient paru pour la première fois sur le théâtre d'Athénes. Ces pièces satyriques n'étoient pas de vraies parodies, à prendre ce mot dans sa plus étroite signification, mais elles en approchoient beaucoup, & avoient plusieurs choses communes avec la parodie qu'inventa depuis Hégémon.

HÉGÉMON, *Hegemon*, (a) Ἡγήμων, dit un jour un mot qui pensa lui coûter la vie. Dans une assemblée qui se tenoit dans un bourg de la Phocide, en présence du roi Aridée frere d'Alexandre le Grand, Polysperchon fut transporté de colere, à cause du discours de Phocion; & frappant la terre de son bâton, il lui commanda de se taire, & de se retirer. Comme il s'en alloit, Hégémon éleva la voix, & dit, *que Polysperchon lui-même étoit témoin de l'affection qu'il avoit toujours eue pour le peuple*. Polysperchon, irrité de ce mot qui le rendoit suspect, lui répondit: *Ne viens point porter ici au Roi un faux témoignage contre moi*. Alors le Roi, se levant de son siege, s'avança pour percer Hégémon de sa pique; mais Polysperchon, se jettant au-devant & le saisissant au corps, l'en

(a) Plut. T. I. p. 757.

l'en empêcha, & l'assemblée fut rompue.

Au reste, le mot d'Hégémon étoit très-propre à faire croire au Roi que Polysperchon, en faisant semblant de favoriser l'oligarchie, travailloit effectivement à rétablir la démocratie pour se rendre maître d'Athenes.

HÉGÉMON, *Hegemon*, (*a*) Ἡγεμὼν, nom d'un pied poëtique, composé de deux syllabes breves, & nommé autrement pyrrhique. Le premier nom lui vient de ce qu'il étoit regardé comme le chef ou le premier de tous les pieds, & celui dont tous les autres tiroient leur origine. C'est le Scholiaste d'Héphestion qui donne cette étymologie, & qui observe que la marche de ce pied est si serrée & si peu sensible, qu'il ne va point seul, mais qu'on le double pour en faire un procéleusmatique ou pied de quatre breves. Hégémon est encore, chez le vieux Bacchius, un rhythme musical, analogue au pied poëtique; mais, il n'est question ni de l'un ni de l'autre dans le Traité de la musique de Plutarque, où il est parlé de l'Hégémon. En cet endroit, c'est le nom du premier ou plus grave son du tétracorde, appellé le plus ordinairement hypate, ὑπάτη (en sous-entendant χορδὴ), c'est-à-dire, la premiere, la principale, la suprême des cordes; & on lui donne le nom d'Ἡγεμὼν, (en sous entendant φθόγγος, son), c'est-à-dire, le premier, le principal, le chef des sons; & ces deux dénominations, comme on voit, réveillent la même idée.

HÉGÉMONE, *Hegemone*, (*b*) Ἡγεμόνη, l'une des deux Graces des Athéniens; l'autre étoit Auxo. C'étoit aussi un des surnoms de Diane. Diane Hégémone ou conductrice étoit représentée portant des flambeaux; elle étoit honorée sous cette forme & sous ce titre en Arcadie, où elle avoit un temple.

HÉGÉMONIES, *Hegemonia*, fêtes qu'on célébroit en l'honneur de Diane, dans un temple qu'elle avoit en Arcadie, où on lui donnoit le nom d'Hégémone qui signifie conductrice; elle portoit des flambeaux, dit Pausanias, comme pour montrer le chemin.

HÉGÉSANDRE, *Hegesander*, Ἡγήσανδρος, (*c*) dont il est beaucoup parlé dans la Harangue d'Eschine contre Timarque.

HÉGÉSANDRIDAS, *Hegesandridas*, (*d*) Ἡγησανδρίδας, général des Lacédémoniens, vainquit les Athéniens dans un combat naval.

HÉGÉSIANAX, *Hegesianax*, (*e*) Ἡγησιάναξ, dit Alexandrin, quoique né à Troas, en Phry-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. p. 187, 188.

(*b*) Pauf. p. 514, 531. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 175.

(*c*) Æsch. Orat. p. 269. & seq.

(*d*) Xenoph. p. 438.

(*e*) Athen. p. 393.

gie, Historien Grec, étoit Auteur d'une histoire de Troye, attribuée mal à propos par quelques-uns à Céphalion. Athénée & Hygin parlent de lui & de ses ouvrages. Il étoit aussi Poëte.

HÉGÉSIANAX, *Hegesianax*, Ἡγησιάναξ, (a) l'un des ambassadeurs qu'Antiochus envoya à Rome, l'an 193 avant Jesus-Christ. *Voyez* Ménippus.

HÉGÉSIAQUES, *Hegesiaci*, Ἡγησιακοὶ nom donné aux Philosophes qui étoient de la secte fondée par Hegésias.

Les Hégésiaques avoient pour principes la volupté & la douleur.

Ils croyoient que la courtoisie, l'amitié & la bienfaisance ne sont rien, parce qu'on ne les recherche point pour elles-mêmes, mais pour les avantages qui en reviennent; & que ces avantages étant une fois ôtés, ces choses-là ne sont plus qu'un pur néant.

Que la parfaite félicité étoit entièrement impossible; & ils le prouvoient ainsi: Notre corps est rempli d'une infinité de désordres & de passions; or notre ame participe à tous les désordres de ce corps; & d'ailleurs la fortune traverse souvent les espérances que nous concevons. Quelle est donc cette souveraine félicité, & où la trouverons-nous?

Que la vie est souhaitable; mais que la mort l'est aussi.

Que rien n'est agréable ni désagréable de sa propre nature.

Que les choses nous plaisent à cause de la rareté & de la nouveauté, & qu'elles cessent de nous plaire par la satiété.

Que les richesses & la pauvreté, à l'égard du plaisir, ne sont rien, puisque la volupté du riche n'est point différente de celle du pauvre.

Que la liberté, la haute naissance & la gloire ne sont pas plus pour la mesure de la volupté, que la servitude, l'obscurité & la bassesse d'extraction.

qu'il est utile à celui qui n'est pas prudent, de vivre; mais qu'à celui qui est sage & bien avisé, c'est une chose indifférente.

Que le Sage sera tout pour soi-même, croyant que les autres ne le valent pas, & que s'il semble tirer d'eux des avantages très-considérables, ces avantages pourtant ne feront rien aux prix de ce qu'ils reçoivent de lui.

Ils n'admettoient point le témoignage des sens, comme un témoignage certain; parce que les sens ne peuvent avoir de connoissance distincte & exacte, & qu'ils suivent simplement les apparences, sans être aidés de la raison.

Ils pensoient que celui qui a commis une faute est digne

(a) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 57. & seq.

de pardon parce que quiconque fait mal, ne le fait point volontairement; mais qu'il y est forcé par la violence de sa passion.

Qu'on ne doit point haïr un tel homme, mais plutôt l'instruire & le corriger.

Que le Sage n'a jamais tant d'avantage dans le choix des biens, que dans la fuite des maux, ne se proposant autre chose que de vivre sans douleur & sans chagrin; ce qui arrivera toujours à ceux qui sont indifférens pour tout ce qui produit la volupté.

HÉGÉSIAS, *Hegesias*. (*a*) Ἡγησίας, natif de Magnésie, Historien & Orateur, vivoit sous la 86e. Olympiade, vers l'an 434 avant Jesus-Christ. Il se servit de ce style mou & diffus, qu'on appella style Asiatique, & composa divers Traités historiques.

Si cet Historien, comme quelques-uns le prétendent, vivoit dans le tems qu'on vient de marquer, il est différent de celui qui suit.

HÉGÉSIAS, *Hegesias*, (*b*) Ἡγησίας, autre Historien, qui étoit aussi natif de Magnésie, vivoit du tems de Ptolémée fils de Lagus. On sçait que le temple de Diane d'Ephese fut brûlé & réduit en cendres, le même jour que naquit Alexandre le Grand. Hégésias, selon Plutarque, fit là-dessus une réflexion si froide, qu'elle auroit servi à éteindre cet embrasement; car il dit, *qu'il ne falloit pas s'étonner que ce temple eût été brûlé, parce que ce jour-là Diane étoit occupée aux couches d'Olympias, pour faciliter la naissance d'Alexandre.*

Ce mot, que Plutarque trouve si froid, Cicéron l'attribue à Timée, & il le trouve fort bon. *Concinnèque ut multa Timæus, qui cùm in historia dixisset, quâ nocte natus Alexander esset, eadem Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse, adjunxit minimè id esse mirandum, quod Diana cùm in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo.* Voilà deux jugemens bien opposés. Pour moi, dit M. Dacier, je crois celui de Plutarque le meilleur & le plus solide. Ce mot est froid de quelque manière qu'on le prenne; & Longin nous a fort bien avertis que Timée est plein de ce style froid & puérile qu'il reprend. La pente que Cicéron avoit à la raillerie, le rendoit peut être peu difficile sur ces sortes de traits, que des gens plus sérieux condamnent.

HÉGÉSIAS, *Hegesias*, (*c*) Ἡγησίας, Philosophe Cyrénaïque, sous la 91e. Olympiade, vers l'an 416, avant J. C., fut disciple de Paræbate, & prit le surnom de πεισιθάνατος, qui persuade de mourir. Il fonda l'école qu'on appelloit Hégésia-

(*a*) Lucian. T. II. p. 446. Strab. p. 396. Cicer. de Orat. c. 132, 135. Valer. Max. L. VIII. c. 9. Cicer. de Tuscul. Quæst. L. I. c. 83, 84 Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 9.

(*b*) Plut Tom. 1. p. 665.

(*c*) Diog. Laert. pag. 144, 145.

que. Valere Maxime dit que les paroles de ce Philosophe imprimoient si avant dans l'esprit de ses Auditeurs l'image des choses qu'elles représentoient, qu'après qu'il avoit parlé des maux de la vie, la plupart de ceux qui l'écoutoient vouloient se tuer de leurs propres mains. Ce fut pour cette raison qu'on lui défendit de discourir sur ce sujet.

Une des maximes d'Hégésias, c'est de tout faire pour lui seul, parce qu'il ne doit rien à la société ni aux membres qui la composent; il ne reconnoît ni générosité, ni gratitude, ni amitié, ni zele pour la patrie, qu'autant qu'il trouve du plaisir dans l'exercice de ces vertus.

HÉGÉSIGONUS, *Hegesigonus*, (a) Ἡγησίγονος. Auteur d'un Traité des étranges formes d'hommes dans les Indes, comme nous l'apprenons de Tzetzès.

HÉGÉSILAUS, *Hegesilaus*, (b) Capitaine Athénien, fut chargé de porter du secours aux Arcadiens.

HÉGÉSILOQUE, *Hegesilochus*, (c) Ἡγησίλοχος, l'un des souverains Magistrats de l'isle de Rhodes, dans le tems que l'État démocratique fut changé en aristocratique, vivoit du tems de Philippe, roi de Macédoine, pere d'Alexandre. Les Sénateurs, abusant de leur autorité, se donnerent toute sorte de licence; ils commirent des adulteres avec les femmes, & s'abandonnerent aux plus énormes impudicités; ils porterent leur impudence jusqu'à jouer des femmes aux dés; le perdant étoit obligé de se servir de toute sorte d'artifices, & même de violence pour amener la dame jouée à celui qui l'avoit gagnée. Hégésiloque fut celui de tous qui mit cela en pratique le plus souvent. Son ivrognerie & ses autres déréglemens le rendirent si incapable des affaires, qu'il perdit sa dignité, & qu'il fut dégradé comme un infâme par ses amis mêmes.

HÉGÉSILOQUE, *Hegesilochus*, (d) Ἡγησίλοχος, l'un des souverains Magistrats des Rhodiens, qu'on appelloit Prytanis, l'an 171 avant l'ére chrétienne, persuada à ses citoyens d'équiper une flotte de quarante vaisseaux, afin de se joindre aux Romains, dans la guerre qu'ils eurent contre Persée, roi de Macédoine. Les Rhodiens suivirent son conseil, tant pour faire valoir leur puissance en Orient, que pour effacer les soupçons qu'Eumène, roi de Pergame, prit soin d'inspirer contre eux aux Romains. Ainsi, lorsque T. Claudius Tibérius, P. Posthumus & M. Julius, Ambassadeurs des Romains vers les villes d'Asie, pour les engager à se liguer avec eux contre Persée, furent arri-

(a) Tzetz. L. VII, Chil. 144.
(b) Xenoph. p. 922.
(c) Athen. pag. 444, 445.
(d) Tit. Liv. L. XLII. c. 45.

vés à Rhodes, ils trouverent qu'on y avoit prévenu leurs sollicitations, par l'armement considérable qu'y avoit fait faire Hégésiloque ; ce qui fut d'un grand poids pour la décision de cette guerre.

HÉGÉSINOUS, *Hegesinous*, Ἡγησῖνος, (*a*) Auteur d'un Poëme sur l'Attique. Cet ouvrage étoit déjà perdu, du tems de Pausanias, qui en cite un fragment tiré de l'Histoire des Orchoméniens par Callipe de Corinthe.

HÉGÉSIPPE, *Hegesippus*, Ἡγήσιππος (*b*) Orateur Grec, qui vivoit du tems de Démosthène, & fut son ami. On lui attribue la septiéme Philippique, qui est sous le nom de Démosthène.

Hégésippe étoit surnommé Crobylus, au rapport de Suidas. Cet Auteur le fait aussi Poëte, puisqu'il lui attribue une piece intitulée *Philetærus*. Il cite à ce sujet Athénée, qui donne en effet cette pièce à un Hégésippe, sans dire néanmoins quel est cet Hégésippe.

HÉGÉSIPPE, *Hegesippus*, Ἡγήσιππος Philosophe qui succéda à Carnéade, en la quatrième année de la 162e Olympiade, & l'an 129 avant Jesus-Christ.

HÉGÉSIPPE, *Hegesippus*, Ἡγήσιππος, (*c*) Historien. cité par Denys d'Halicarnasse, dans le premier livre des Antiquités romaines, étoit d'une grande antiquité, & son autorité étoit d'un grand poids. Il avoit écrit une histoire de Pallene, où il parloit d'Énée d'une manière qui ne s'accordoit pas avec les préjugés des Romains, & il n'étoit pas le seul entre les Auteurs des premiers tems. Etienne de Byzance cite cet ouvrage, & Parthénius aussi. Mais, il est difficile de sçavoir si l'Hégésippe cité par le même Auteur, touchant les Histoires de Milet, est le même, quoiqu'il y ait plus d'apparence qu'il est différent, & que ces histoires prétendues n'étoient que de ces contes libres, qui étoient si communs à Milet, qu'on vint à les appeller par tout des *Milésiaques*. Il y a eu un autre Hégésippe, qui a cherché à se distinguer par une autre voie, & qui aimant mieux flatter le palais des Grecs, que satisfaire leur esprit, leur a laissé un art d'assaisonner les viandes. Julius Pollux & Athénée en font mention.

HÉGÉSIPYLE, *Hegesipyle*, Ἡγησιπύλη, (*d*) Thracienne de nation, épousa Miltiade, de qui elle eut Cimon. Cette femme étoit fille du roi Olorus, suivant les Poëmes qu'Archélaüs & Mélanthius firent en l'honneur de Cimon. Delà vient que Thucydide l'Histo-

(*a*) Pauf. p. 583.
(*b*) Demosth. Orat. de Falf. Legat. p. 345. Suid. T. I. pag. 1165. Athen, p. 279.
(*c*) Dionys. Halic. L. I. c, 11.
(*d*) Plut. T. I. p, 480. Roll. Hist. Anc. T. I. pag. 156.

rien, qui étoit parent de Cimon, se dit fils d'Olorus qui portoit le même nom que le pere d'Hégésipyle son ayeul, & qu'il possédoit des mines d'or en Thrace.

HÉGÉSISTRATE, *Hegesistratus*, (a) Ἡγησίστρατος, fils naturel de Pisistrate, étoit né d'une femme Argienne. Il fut établi par son pere Souverain de Sigée, mais il ne posséda pas long-tems en paix cette souveraineté, à cause de la guerre qu'il y eut entre ceux de Mitylene & les Athéniens. Les premiers sortoient de la ville d'Achillée, & les autres de Sigée; les uns redemandoient leurs terres, & les autres les refusoient, & disoient pour raison que les Eoliens n'avoient pas plus de droit sur le territoire d'Ilion, que les autres peuples de la Grece, qui avoient donné du secours à Ménélaus après le ravissement d'Hélene. Durant cette guerre, qui se fit avec beaucoup d'opiniâtreté, il arriva plusieurs choses dans les combats qui se donnerent, & celle-ci principalement au Poëte Alcée. Comme on en étoit aux mains, & qu'il vit que les Athéniens étoient vainqueurs, il se sauva par la fuite, mais les Athéniens prirent ses armes, & les pendirent dans Sigée au temple de Minerve. Mais enfin Périandre fils de Cypsele, qui avoit été choisi pour arbitre entre ceux de Mitylene & les Athéniens, les réconcilia ensemble, à condition que les uns & les autres retiendroient ce qu'ils avoient pris; & par ce moyen la ville de Sigée demeura aux Athéniens.

HÉGÉSISTRATE, *Hegesistratus* Ἡγησίστρατος, (b) devin d'Elide dans le Péloponnèse, fut pris par les Lacédémoniens, qui l'enchaînerent par un pied; mais, il se coupa lui même le talon pour se délivrer de sa chaîne, & se sauva de la prison par une ouverture, qu'il eut l'adresse d'y faire. S'étant réfugié à Tégée, il s'appliqua un talon de bois. Hégésistrate fut créé grand Sacrificateur de Tégée. Enfin, il fut pris une seconde fois par les Lacédémoniens, qui le firent mourir.

HÉGÉSISTRATE, *Hegesistratus*, (c) Ἡγησίστρατος, fils d'Aristagore, fut député par les Samiens vers Leutychide, Général Lacédémonien.

HÉGÉSISTRATE, *Hegesistratus*, Ἡγησίστρατος, (d) Commandant de la garnison de Milet, avoit fait espérer à Alexandre le Grand, que cette place se rendroit à lui. Mais, lorsque ce Prince s'en approcha dans cette espérance, on changea de résolution, parce qu'on apprit que l'armée navale des Perses n'étoit pas loin.

HÉGESTRATE, *Hegestratus*, (e) Ἡγέστρατος, étoit Ar-

(a) Herod. L. I. c. 94, 95.
(b) Herod. L. IX. c. 6.
(c) Herod. L. IX. c. 89, 90.
(d) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 7.
(e) Plut. T. I. p. 97.

chonte d'Athenes, environ l'an 549 avant l'ere chrétienne. Ce fut cette année que Solon mourut, selon Phanias d'Ephese. Hégestrate avoit succédé à Comias.

HÉGESTRATE, *Hegestratus*, (*a*) Ἡγέστρατος, Marseillois de nation, voulut submerger un vaisseau qui lui appartenoit Mais, il fut découvert, & voulant s'échapper d'entre les mains des passagers, il tomba dans la mer & se noya.

HÉGÉTORIDE, *Hegetorides*, (*b*) Thasien, vivoit du tems de Cimon, Général des Athéniens. L'an 469 avant l'ere chrétienne, Cimon alla attaquer ceux de l'isle de Thase, qui s'étoient révoltés. Ils soutinrent leur révolte avec un acharnement qui a peu d'exemples. Comme s'ils avoient eu affaire à des ennemis cruels & barbares, dont ils eussent eu les dernières extrêmités à craindre, ils décernerent peine de mort contre le premier qui parleroit de traiter avec les Athéniens. Le siège dura trois ans, & fit souffrir à ces malheureux Citoyens tous les plus cruels maux de la guerre, sans pouvoir vaincre leur opiniâtreté. Les femmes seconderent leurs efforts avec la même ardeur; & comme on manquoit de cordes pour les machines, elles couperent toutes de bon cœur leurs chevelures, & les employerent à cet usage. La famine, étant devenue extrême dans la ville, enlevoit tous les jours un grand nombre d'habitans. Hégétoride, voyant avec douleur, périr ses concitoyens, n'hésita point à sacrifier sa vie pour le salut de sa ville. Il se mit la corde au col,& se présentant à l'assemblée: » Mes compatriodes, » dit-il, faites de moi ce qu'il » vous plaira, & ne m'épar» gnez pas si vous le jugez à » propos; mais sauvez le reste » du peuple par ma mort, en » abolissant la loi meurtriere » que vous avez pupliée con» tre votre propre intérêt. » Les Thasiens, touchés de ce discours, abolirent la loi, & n'eurent garde de souffrir qu'il en coutât la vie à un si généreux citoyen. Ils se rendirent aux Athéniens, qui leur laisserent la vie sauve, & se contenterent de démanteler leur ville.

HÉGÉTORIE, *Hegetoria*, (*c*) Ἡγητορία, nymphe de l'isle de Rhodes, fut mariée à Ochime, duquel elle eut Cydippe, nommée depuis Cyrbie.

HÉGION, *Hegio*, (*d*) l'un des personnages, que Térence introduit dans sa comédie des Adelphes. C'est un vieillard, proche parent de Pamphile.

HÉGION, *Hegio*, (*e*) autre personnage, que Térence fait paroître dans son Phormion. Il

(*a*) Demosth. Orat. in Zenoth. p. 928. & seq.
(*b*) Rolt. Hist. Anc. Tom. II. pag. 278, 279.
(*c*) Diod. Sicul. p. 227.
(*d*) Terent. T. II. p. 246.
(*e*) Terent. T. III. p. 6.

exerce dans cette pièce les fonctions d'Avocat.

HÉGLA, *Hegla*, (*a*) Ἐγλὰ, fille de Salphaad, de la tribu de Manassé.

HEIUS [C], *C.* (*b*) *Heius*, Mamertin, au sujet duquel Cicéron s'étend beaucoup dans un de ses discours contre Verrès. » Ce C. Heius, dit il, est le » citoyen de Messine le plus » riche & le mieux assorti en » meubles & en ornemens de » toute espèce. Tous ceux qui » ont vu cette ville convien- » dront de cette vérité. Sa » maison est la plus considéra- » ble ; elle est ouverte à tous » les Romains qui peuvent y » jouir des droits de l'hospita- » lité. Avant que Verrès mît » le pied en Sicile, cette mai- » son, par le nombre & le choix » des embellissemens, faisoit » l'ornement de la ville. Car, » Messine, d'ailleurs si remar- » quable par sa situation, ses » murailles & son port, est dé » pourvue de ces curiosités qui » font les délices de Verrès. » Il y avoit chez C. Heius une » chapelle, monument anti- » que & respectable qu'il avoit » hérité de ses peres. On y » voyoit quatre statues d'un » travail exquis, & d'une beau- » té à ravir, je ne dis pas Ver- » rès seulement, cet homme » intelligent, cet habile con- » noisseur, mais encore chacun » de nous qu'il traite de bon- » nes gens & d'hommes sans » goût. L'une des quatre, digne » ouvrage de Praxitele, est un » Cupidon de marbre.

» La statue de ce Cupidon » étoit placée vis-à vis un Her- » cule de bronze, qui étoit un » morceau achevé ; on le di- » soit, à ce que je pense, l'ou- » vrage de Myron, & cela est » vrai. Deux autels dressés de- » vant ces deux Divinités s'em- » bloient annoncer la Sainteté » de ce lieu. On y voyoit en- » core deux statues d'airain, » d'une hauteur médiocre, » mais d'une beauté touchante » & gracieuse. Elles représen- » toient de jeunes vierges qui, » comme celles d'Athenes, por- » toient sur la tête, & appuyoient » de leurs mains, les vases sa- » crés. On les appelloit Cane- » phores. Mais quel en étoit » l'Artiste ? Comment se nom- » moit-il ? Vous m'interrogez » fort à propos ; c'étoit Poly- » clete. Nos Romains aussi-tôt » qu'ils arrivoient à Messine, » alloient visiter cette chapelle ; » on la faisoit voir à tout le » monde ; cette maison, par ses » ornemens, faisoit honneur à » la ville & au propriétaire. C. » Claudius, qui signala son » édilité par sa magnificence, » fit usage de ce Cupidon tout » le tems qu'il fit orner la place » publique à l'honneur des » dieux immortels & pour la » gloire du nom Romain. Mais,

(*a*) Numer. c. 26. v. 33.

(*b*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 8. L. VI. c. 3. & *seq.*

» ce Magiſtrat, hôte de la famille des Héius & le défenſeur des Mamertins, fut toujours auſſi exact à leur rendre cette ſtatue, qu'ils s'étoient montrés empreſſés à la lui prêter. Verrès au contraire a dépouillé la chapelle de C. Heius de toutes ces belles ſtatues dont je vous ai parlé. Il n'y a laiſſé qu'une figure antique de bois, qui repréſentoit, ſi je ne me trompe, l'heureuſe fortune. Il dédaigna de l'avoir dans ſa maiſon. »

HÉLAGABALE, ou HELIOGABALE. *Voyez* Héliogabale.

HELAIS, *Helaïs*, Ἕλαις, ville de la Syrie ou de la Paleſtine, entre le Liban & le Mont Caſius, ſelon Tzetzès. Ortelius croit qu'il a voulu dire Ælia, la même que Jéruſalem.

HÉLAM, *Helam*, (*a*) Αἰλάμ, lieu de la Paleſtine, célebre par la bataille que David y livra aux Syriens, & dans laquelle il les tailla en pieces, & prit leurs chevaux au nombre de quarante mille, avec ſept cens chariots. Sobach, Général des Syriens, fut du nombre des morts.

Dans le paſſage des Paralipomenes, où cette hiſtoire eſt racontée, au lieu de Hélam, qui eſt une ville inconnue, on lit Alehem, c'eſt-à-dire, David vint fondre *ſur eux*; ce qui eſt apparemment la bonne leçon.

HELBA, *Helba*, (*b*) Χελβά, ville de Paleſtine, dans la tribu d'Aſer. D. Calmet doute ſi ce ne ſeroit pas la même ville que Chelbon en Syrie, qui ne devoit pas être fort loin de Damas. Chelbon étoit célebre par ſes bons vins.

HELBO, *Helbo*, (*c*) iſle de la Méditerranée, dans la mer de Rhodes, ſelon Pline. On lit comme deux noms Helbo, Scope. Le P. Hardouin nous apprend que cinq manuſcrits ne font qu'un ſeul mot de ces deux, & portent Helboſcope; & il dit que c'eſt peut être pour Hélioſcope.

HELCATH, *Helcath*, (*d*) Χελκάτ, ville de Paleſtine, dans la partie ſeptentrionale de la tribu d'Aſer; elle fut donnée aux Lévites de la famille de Gerſon.

HELCHIAS, *Helchias*, (*e*) Χελκία, fut pere de Néhémie.

HELCI, *Helci*, Ἑλκαί, étoit (*f*) chef des Prêtres de la famille de Maraioth, du tems de Zorobabel.

HELCIAS, *Helcias*, (*g*) Χελκίας, fut pere d'Eliacim grand maître de la maiſon du roi Ezéchias.

(*a*) Reg. L. II. c. 10. v. 17, 18. Paral. L. I. c. 19. v. 17, 18.
(*b*) Judic. c. 1. v. 31. Ezech. c. 27. v. 18.
(*c*) Plin. T. I. p. 285.
(*d*) Joſu. c. 21. v. 31.
(*e*) Eſdr. L. II. c. 1. v. 1.
(*f*) Eſdr. L. II. c. 12. v. 15.
(*g*) Reg. L. IV. c. 18 v. 18.

HELCIAS, *Helcias*, (*a*) fils d'Amasaï & pere d'Amasias.

HELCIAS, *Helcias*, (*b*) Χελκία, un des principaux d'entre les Prêtres qui revinrent de Babylone à Jérusalem. Il étoit à la droite d'Esdras, pendant qu'il lisoit la loi.

HELCIAS, *Helcias*, (*c*) fut pere de Susanne.

HELCIAS, *Helcias*, (*d*) Χελκίας, pere du Prophete Jérémie. Quelques-uns veulent que cet Helcias soit le grand Prêtre de ce nom, qui vivoit sous Josias ; mais, leur sentiment manque de bonnes preuves.

HELCIAS, *Helcias*, (*e*) Χελκία, grand Prêtre, petit fils de Sellum, & pere d'Azarias, qui lui succéda dans la grande sacrificature. Ce fut sous le pontificat d'Helcias, que l'on trouva le livre de la loi dans le trésor du temple ; ce qui engagea le roi Osias à réformer & à rétablir la religion presque tombée dans ses États, à cause de l'impiété des regnes précédens. Nous croyons que c'est le même qu'Eliacim, ou Joakim, qui vivoit sous Manassès, & qui gouvernoit lorsqu'Holoferne vint assiéger Béthulie, l'an du monde 3347, & 653 avant Jesus-Christ.

HELCIAS, *Helcias*, (*f*) fils de Salom, fut pere de Joakim.

HÉLEC, *Helec*, Χελέγ, fils (*g*) de Galaad, de la tribu de Manassé, fut chef de la famille des Hélécites.

HÉLÉCITES, *Helecitæ*, (*h*) Χελεγί famille dont Hélec fut le chef.

HÉLED, *Heled*, fils de Baana, (*i*) étoit un des braves de l'armée de David.

HÉLEIENS, *Heleii*, (*k*) Ἑλεῖοι nom que Strabon donne aux habitans de la ville d'Hélos dans la Laconie. *Voyez* Hélos.

HÉLEM, *Helem*, frere de (*l*) Somer, fut pere de Supha, de Jemma, de Sellès & d'Amal.

HÉLEM, *Helem*, (*m*) au nom duquel le Prophete Zacharie dit que l'on consacra une couronne comme un monument dans le temple du Seigneur.

HELENÆ SEPULCHRUM, c'est-à-dire, le sépulcre d'Hélene, lieu au-dessous de la ville de Jérusalem. *Voyez* Hélene.

HÉLENE, *Helene*, (*n*) Ἑλένη, isle de la mer Egée, située à cinq mille pas du promontoire de Sunium, selon Pline. C'est la même dont Pomponius Méla

(*a*) Paral. L. I. c. 6. v. 45.
(*b*) Esdr. L. II. c. 8. v. 4. c. 12. v. 6.
(*c*) Dani. c. 13. v. 2.
(*d*) Reg. L. IV. c. 23. v. 4. Jerem. c. 1. v. 1.
(*e*) Reg. L. IV. c. 22. v. 4. *& seq.* c. 23. v. 4.
(*f*) Baruch. c. 1. v. 7.
(*g*) Numer. c. 26. v. 30.
(*h*) Numer. c. 26. v. 30.
(*i*) Reg. L. II. c. 23. v. 29.
(*k*) Strab. p. 365.
(*l*) Paral. L. I. c. 7. v. 35.
(*m*) Zachar. c. 6. v. 14.
(*n*) Plin. T. I. pag. 210. Pomp. Mel. p. 144. Strab. p. 399, 485.

dit : *in Attide Helene est, nota stupro Helenæ* ; par où il fait entendre que ce fut en cet endroit qu'Hélene accorda les dernières faveurs à Pâris, son ravisseur. C'est présentement Macronisi ; ce nom Moderne signifie l'isle longue. Etienne de Byzance la nomme Macris, qui signifie la même chose. Strabon, qui assure que de son tems c'étoit une isle déserte, dit qu'elle s'étendoit en long l'espace d'environ soixante Stades.

HÉLENE, *Helene*, Ἑλένη, (*a*) autre isle de la mer Egée, & l'une des Sporades, selon le même Pline. Le P. Hardouin dit qu'on la nomme présentement Pira.

HÉLENE, *Helene*, Ἑλένη, (*b*) autre isle de la mer Egée, dans le golfe Laconique, à l'embouchure de l'Eurotas, devant la ville de Gythée. Pausanias la nomme Cranaé. Homère l'avoit aussi nommée ainsi long-tems auparavant.

Ce fut dans cette isle, selon ce dernier, que Pâris conduisit d'abord Hélene, qu'il enlevoit de Lacédémone. Ainsi, Pomponius Méla se trompe, quand il dit que ce fut à l'isle d'Hélene, dans l'Attique. Il y a effectivement peu d'apparence que Pâris ait mené sa maitresse aux côtes de l'Attique, où il pouvoit rencontrer des sujets d'Agamemnon, Roi de Mycenes, dont il venoit de déshonorer le frere. Cependant, si c'est une erreur, il faut avouer qu'elle est très-ancienne. Euripide, dans sa tragédie intitulée *Helene*, dit : » Cette isle qui s'étend » comme un boulevard, le » long de l'Attique, sera désormais nommée Hélene, parce » qu'elle vous a reçue lorsqu'on » vous y a amenée après votre » enlevement. » Voilà cette isle de Cranaé, nommée Hélene, le fait détaillé, & la position marquée par un Poëte Grec. Strabon dit précisément que la Cranaé d'Homère est l'Hélene de l'Attique. Pausanias dit la même chose ; mais, il remet ensuite cette isle de Cranaé dans le golfe de Laconie.

Quelques-uns ont cru que cette isle de Cranaé ou d'Hélene étoit l'isle de Cythere, aujourd'hui Cérigo, où l'on dit qu'Hélene étoit née. Cellarius a eu raison de la distinguer & de la mettre plus avant dans le golfe, & plus près de l'embouchure de l'Eurotas ; mais, il ne la met pas assez près de la côte occidentale du Golfe. La Guilletiere, dans son voyage d'Athenes, la nomme *Spatara*, & dit qu'elle est à une demi-lieue de Pagana, & à trois de Colochina. Il ajoute : » comme nous étions-là, un de » de nos voyageurs se ressouvint que ce fut dans cette » isle de Cranaé ou de Spatara, que la fameuse Hélene » accorda ses premières faveurs

(*a*) Plin. Tom. I. p. 212.
(*b*) Pauf. p. 65, 203. Homer. Iliad. L. III. v. 445. Strabon. p. 399, 485.

» à Pâris ; & il nous dit que sur » le rivage de la terre ferme, » qui est vis-à-vis, cet heu- » reux amant avoit fait bâtir, » après cette agréable conquê- » te, un temple à Vénus, pour » marquer les transports de sa » joie & de sa reconnoissance, » Il donna à cette Vénus le » nom de *Migonitis*, & nomma » ce territoire *Migonium*, d'un » mot qui signifioit l'amoureux » mystère qui s'y étoit passé. » Ménélaus, le malheureux » époux de cette Princesse, » dix-huit ans après qu'on la » lui eut enlevée, vint visiter ce » temple, dont le terrein avoit » été le témoin de son malheur » & de l'infidélité de sa femme, » & fit mettre aux deux côtés » de Vénus les images des deux » autres déesses, Thetis & Praxi- » dice, comme qui diroit la déesse » se des châtimens, pour mon- » trer qu'il ne laisseroit pas l'af- » front impuni. « Ce voyageur avoit pris, à peu près, tous ces détails dans Pausanias, quoiqu'il ne le nomme point.

HÉLENE, [les Bains d'], (*a*) *Helenæ Balneæ*, Ε'λένης του λου, on appelloit ainsi une source abondante, que l'on voyoit aux Cenchrées, promontoire situé sur le golfe Saronique. Cette source tomboit du haut d'une roche dans la mer. L'eau en étoit salée, & naturellement aussi chaude que l'eau qu'on auroit fait chauffer sur le feu.

HÉLENE, *Helena*, Ε'λένη, (*b*) Princesse que sa beauté a rendue fort célebre. Elle étoit, suivant l'opinion commune, fille de Tyndare & de Léda ; mais, dans l'opinion des Grecs, au rapport de Pausanias, Némésis étoit la mere d'Hélene, & Léda sa nourrice. C'est pourquoi, Phidéas, qui n'ignoroit pas ce trait d'histoire, avoit représenté sur un monument que l'on voyoit dans un bourg de l'Attique, Léda sous la figure d'une nourrice, qui menoit Hélene à Némésis. Voilà, pour le dire en passant, un point de mythologie fort remarquable, comme fort ignoré ; car, ainsi que nous venons de l'observer, dans l'opinion commune, Hélene étoit fille de Léda.

Les Poëtes feignent que Léda ayant eu commerce avec Jupiter, déguisé sous la forme d'un cygne, se délivra de deux œufs, l'un desquels renfermoit Hélene & Pollux, & l'autre Castor & Clytemnestre. Surquoi il faut remarquer qu'en Grece l'appartement des filles étoit toujours au haut de la maison, afin qu'elles fussent plus éloignées de tout commerce. Les Lacédémoniens appelloient ces apparte-

(*a*) Pauf. p. 88.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 14. Homer. Iliad. L. III. v. 121. *& seq.* L. VI. v. 323. *& seq.* L. XXIV. v. 761. *& seq.* Pauf. p. 63, 65, 125, 147. *& seq.* Virg. Æneid. L. I. v. 654. L. VII. v. 364. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 113. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 85, 86. Tom. II. pag. 18, 19. Tom. III. pag. 175. Tom. V. pag. 295, 315, 316. Tom. VI. p. 363, 433, 434. T. VII. p. 98, 99.

mens hauts, ᾠὰ; & comme ce mot signifie aussi des œufs, il y a de l'apparence que ce fut ce qui donna lieu à la fable de la naissance d'Hélene, qu'on dit être née d'un œuf.

Thésée, célebre par mille belles actions, ayant appris des nouvelles de la beauté de cette Princesse, résolut de l'enlever, quoiqu'elle n'eût alors que dix ans, ou seulement sept, suivant quelques Anciens; & qu'il en eût alors lui-même au moins cinquante. Ainsi, ayant pris avec lui son cher Pirithoüs, le fidele compagnon de ses voyages, il alla à Sparte & l'enleva. Ils la tirerent au sort, dit Plutarque, & comme elle échut à Thésée, il s'obliga d'aller avec son ami enlever la femme d'Aidonée. Selon leurs conventions, il laissa Hélene à Aphidne, entre les mains de sa mere Ethra, & alla ensuite en Épire, avec Pirithoüs, pour enlever Proserpine, femme d'Aidonée.

Nous venons de dire qu'on croyoit qu'Hélene n'avoit que dix ans au plus, lorsque Thésée l'enleva; cependant, nous ne devons pas dissimuler que d'anciens Auteurs avoient assuré qu'elle étoit plus âgée; que Thésée avant que de partir pour l'Épire, la laissa grosse entre les mains de sa mere, & qu'elle accoucha d'une fille. Comme Pausanias est le seul des Anciens qui ait rapporté ce fait avec toutes ses circonstances, nous allons copier ce qu'il en dit: » Auprès d'un temple » de Neptune, dit cet Auteur, » il y a un autre dédié à Luci- » ne, & consacré par Hélene » lorsqu'elle fut conduite à La- » cédémone, après le départ » de Pirithoüs & de Thésée » pour la Thesprotie, & après » que Castor & Pollux eurent » pris la ville d'Aphidne; car, » on prétend qu'alors elle étoit » grosse du fait de Thésée, & » qu'ayant accouché à Argos, » elle fit bâtir ce temple en » l'honneur de Lucine. On » ajoûte qu'elle accoucha d'une » fille, dont l'éducation fut » confiée à Clytemnestre, qui » étoit déjà femme d'Agamem- » non, & qu'ensuite Hélene fut » elle-même mariée à Méné- » laüs. En effet, Stésichore » d'Himéra, & après lui Eu- » phorien de Chalcis, & Ale- » xandre de Pleuron, &c. sont » là-dessus d'accord avec les » Argiens, & ont tous trois » attesté par leurs vers qu'Hé- » lene avoit eu de Thésée » une fille qui eut nom Iphigé- » nie. «

Pendant l'absence de Thésée, Castor & Pollux ayant pris les armes, se rendirent maîtres de la ville d'Aphidne, & délivrerent leur sœur, qu'ils ramenerent à Sparte avec Ethra, qui devint par-là l'esclave d'Hélene. Cette Princesse fut ensuite recherchée en mariage par plusieurs Seigneurs, qui s'assemblerent à Sparte, c'est-à-dire, de toute la noblesse du païs, dans un tems si fécond en héroïsme,

Ulysse, fils de Laërte, Diomede, fils de Tydée, Antiloque, fils de Nestor, Agapénor, fils d'Ancée, Sthénélus, fils de Capanée, Amphiloque, Thalphius, Mnesthée, Ajax, fils d'Oilée, Ascalaphe, fils de Mars, Elpénor, Eumele, fils d'Admete, Polypete, fils de Pirithoüs, Podalire, & Machaon, fils d'Esculape, Philoclete, Eurypile, Protésilaus, Ajax & Teucer, fils de Télamon, Patrocle, fils de Ménécée, & Ménélaus, fils d'Atrée; en un mot, presque tous les Princes qui se trouverent dans la suite à la guerre de Troye, & qui étoient les enfans de ceux qui avoient assisté à la conquête de la Toison d'Or, ou à la guerre de Thebes, disputoient, selon Apollodore, cette belle conquête qui devoit un jour donner la couronne de Sparte à son vainqueur.

Tyndare. étonné de voir tant de concurrens demander sa fille, craignit que s'il en préféroit quelqu'un, les autres n'excitassent quelque sédition; mais, Ulysse qui ne se croyoit pas assez puissant pour être préféré aux autres, & qui étoit venu à Sparte, plus par politique que par amour, l'assura qu'il le tireroit d'affaires, s'il vouloit lui faire épouser Pénélope. Ce Prince le lui ayant promis, Ulysse dit qu'il falloit faire prêter serment à tous ces rivaux, que quand il auroit donné sa fille à l'un d'eux, ils se joindroient à celui qu'il auroit choisi, pour le défendre contre ceux qui voudroient la lui disputer. Lorsque Tyndare eut exécuté le conseil du prudent Ulysse, il se détermina en faveur de Ménélaüs, frere d'Agamemnon, qui avoit déjà épousé Clytemnestre son autre fille.

Les commencemens de cet hymen furent très-heureux; mais, quelque tems après, Pâris ayant été envoyé par son pere en Grece, sous prétexte de sacrifier à Apollon Daphnéen, mais en effet pour recueillir la succession de sa tante Hésione, devint amoureux d'Hélene, l'enleva, & attira sur sa patrie cette sanglante guerre, qui fait le sujet de l'Iliade. Cette aventure d Hélene n'éteignit pas entièrement la passion de Ménélaüs pour elle, puisqu'après la ruine de Troye, cette perfide lui ayant indignement livré Déiphobe, qu'elle avoit épousé après la mort de Pâris, il fut assez bon pour croire que ce sacrifice étoit une marque de tendresse, & se réconcilia avec elle, quoique quelques Auteurs n'en conviennent pas.

Après la mort de ce Prince, ou si nous en croyons Pausanias, pendant qu'il erroit encore, Mégapenthe & Nicostrate ses fils naturels la chasserent, & elle fut obligée, selon Hérodote, de se retirer dans l'isle de Rhodes, où Polixo, pour venger la mort de son mari, Tlé-

polême tué au siege de Troye, lui envoya dans le bain deux femmes de chambre, qui la pendirent à un arbre. Les Rhodiens, si nous en croyons encore Pausanias, lui éleverent un temple sous le nom d'Hélene *Dendritis*, c'est-à-dire, *pendante à une branche*, & lui décernerent les honneurs divins.

Ce ne fut pas-là le seul temple qu'on éleva à l'honneur de cette Princesse. Les Lacédémoniens lui en avoient fait bâtir un dans un lieu de leur ville, appellé *Thérapné*, au dessus de celui d'Apollon ; & ce temple, dit-on, avoit la vertu singulière d'embellir les femmes laides ; du moins Hérodote raconte qu'une femme de Sparte extrêmement riche étant accouchée d'une fille fort laide, une personne inconnue apparut à la nourrice, qui lui conseilla de la porter souvent dans le temple d'Helene, & elle devint si belle dans la suite, qu'ayant été mariée à Agete, confident d'Ariston, roi de Sparte, ce Prince en devint amoureux & l'épousa. Si ce prétendu miracle avoit été bien avéré, & que l'officieuse nourrice n'eût pas changé l'enfant, il y a tout lieu de croire qu'il n'y auroit pas eu dans toute la Grece de temple plus fréquenté que celui d'Hélene.

Comme les Grecs avoient fait de l'isle de Leucé, une espèce de champs Élysées, ce fut-là, disent-ils, qu'habitoit l'ombre d'Hélene ; & Conon raconte que lorsqu'Autoléon y alla pour être guéri d'une blessure qu'il avoit reçue en combattant contre les Opuntiens, Hélene sensible encore dans cet heureux séjour au mal que Stésichore avoit dit d'elle dans ses vers, lui fit entendre que si ce Poëte vouloit recouvrer la vue, il devoit l'avertir de se retracter & de chanter la Palinodie.

Il se rencontre, comme nous l'avons déjà observé, des difficultés immenses sur l'âge de cette Princesse. On croit communément qu'elle étoit sœur jumelle de Castor, qui assista à la conquête de la Toison d'Or, arrivée environ trente-cinq ans avant la prise de Troye ; on ne sçauroit donner moins de quinze ans à ce Prince, lorsqu'il fit le voyage des Argonautes; ainsi, il s'ensuivroit qu'elle auroit eu au moins quinze ans lorsque Thésée l'enleva, & soixante sur la fin du siege de Troye. Cela étant, ne doit-on pas trouver ridicule la décision des conseillers de Priam, qu'il consultoit pour sçavoir si on devoit faire la paix en rendant Hélene, & qui la voyant arriver dans ce moment, opinerent gravement qu'une si belle personne valoit bien la peine qu'on souffrît pour la posséder, tous les malheurs de la guerre. Si l'on met avec Eusebe la conquête des Argonautes plus de soixante ans avant la guerre de Troye, en ce cas-là Hélene auroit eu plus de 80 ans ; aussi Lucien la represente-t-il alors comme

une vieille décrépite.

On pourroit dire à la vérité, que la beauté de certaines femmes se conserve plus long-tems que celle des autres. Nous voyons, en effet, que Sara avoit quatre-vingts ans, lorsqu'Abimelech, touché de sa beauté, la fit enlever ; mais, on n'a point besoin de toutes ces suppositions. Ce sont ceux qui éloignent trop les évenemens de ce siecle-là, qui y doivent avoir recours.

En effet, dans le systême que nous avons suivi, toutes ces difficultés disparoissent. Nous supposons même qu'Hélene étoit sœur jumelle d'un des Tyndarides; ce qu'on pourroit absolument nier, & la faire plus jeune. Castor & Pollux purent assister à l'expédition des Argonautes, âgés seulememt de quinze ou seize ans. Il n'est pas étonnant que deux jeunes Princes qui voyoient partir toute l'élite de la Grece pour une expédition où il y avoit tant de gloire à acquérir, aient obtenu de leur pere la permission de faire avec eux leurs premières armes. Cette expédition arriva 35 ans avant la prise de Troye, à laquelle par conséquent Hélene devoit n'avoir que cinquante ans. On pourroit retrancher encore du nombre de ces années, puisque les Anciens nous apprennent que lorsque Théfée l'enleva, il avoit bien cinquante ans passés, & qu'elle n'en avoit que sept, ou dix au plus. Or, Théfée étant mort vers la première année du siege de Troye, ou dans celle qui le précéda, âgé d'environ 70 ans, il n'y auroit eu en ce cas-là, lors de la prise de la ville, que trente ans qu'elle avoit été enlevée par ce Héros, lesquels joints à sept ou à dix, n'en font que 37 ou 40, qu'elle avoit lorsque la ville fut prise. Il est vrai que dans cette supposition il faut convenir qu'Hélene n'étoit pas sœur jumelle des Tyndarides. Or, il n'y a rien d'extraordinaire, ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux partis ; une femme peut être encore aimable à cet âge-là, & il n'est nullement étonnant que Déiphobe l'ait épousée après la mort de son frere Pâris.

Que si on oppose que Pausanias rapporte le sentiment de trois Anciens qui prétendent, comme nous l'avons déjà dit, que ce Héros en avoit eu une fille, alors nous conviendrons qu'on peut lui donner treize ou quatorze ans lorsqu'elle fut enlevée, ce qui n'augmente pas de beaucoup son âge. Au reste, ceux qui, comme Scaliger, ne mettent que vingt ans entre l'expédition des Argonautes & la prise de Troye, font encore moins embarrassés de cette difficulté.

Avant que de finir cet article, nous remarquerons qu'il y en a parmi les Anciens qui prétendent qu'Hélene n'épousa point Ménélaüs; que recherchée en mariage par tous les Princes de son tems, elle préféra Pâris à tous

tous les autres; que Ménélaüs qui en étoit amoureux, leva une armée contre Troye, & qu'Achille ayant été tué dans un combat, Ulysse conseilla aux Grecs d'abandonner l'entreprise, & de laisser même sur le rivage un cheval de bois doré, comme un *ex voto*, afin que Minerve favorisât leur retour. On ajoûte que Pâris, en emmenant Hélene, avoit été jetté par la tempête sur les côtes d'Égypte, où suivant le rapport que firent les Prêtres de ce païs à Hérodote, on avoit retenu cette Princesse, jusqu'à ce que Ménélaus vînt la chercher; qu'Homère n'ignoroit pas, au rapport même d'Hérodote, toutes ces circonstances; mais qu'il avoit ajusté sa fable à l'envie qu'il avoit de plaire aux Grecs; que suivant d'autres Auteurs, non moins accrédités, Hélene ne fut enlevée que par Théfée, qui ne la mena pas à Aphidne, comme on le croit communément, mais en Égypte, où il engagea Protée de la garder jusqu'à son retour, & que ce Prince la donna dans la suite à Ménélaüs, qui alla la lui demander.

HÉLENE, *Helena*, Ἑλένη, (*a*) jeune fille de Lacédémone. Un oracle, dit Plutarque, ayant ordonné aux Lacédémoniens affligés de la peste, d'immoler une vierge, & le sort étant tombé sur cette jeune fille, un aigle enleva le couteau sacré, & le posa sur la tête d'une génisse, qui fut immolée à sa place.

HÉLENE, *Helena*, Ἑλένη, (*b*) sœur de Monobaze, roi des Adiabéniens. Ce Prince conçut pour elle une si violente passion, qu'il l'épousa & en eut plusieurs enfans, entre autres Izate qui fut son successeur. Hélene embrassa dans la suite la religion des Juifs, ainsi que le Roi son fils. Cette Princesse, considérant que, par une conduite toute particulière de Dieu, Izate jouissoit d'une profonde paix, & que son bonheur n'étoit pas moins admiré des étrangers que de ses sujets, désira d'aller adorer sa suprême majesté, & lui offrir des sacrifices dans le plus célebre de tous les temples bâti à son honneur dans Jérusalem. Son fils ne lui en donna pas seulement la permission avec joie; il l'accompagna même durant une partie du chemin, & elle arriva à Jérusalem avec un superbe équipage & une grande quantité d'argent. Son arrivée fut très-avantageuse aux habitans, parce que la famine y étoit alors si grande, que plusieurs mouroient de nécessité. Cette Reine pour y remédier envoya acheter quantité de bled à Alexandrie, & de figues seches dans l'isle de Chypre, les fit distribuer aux pauvres, & s'acquit ainsi parmi les Juifs

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 51.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc, p. 683. & *seq.* Pauf. p. 481. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 100.

la réputation de bonté & de magnificence que méritoit une si grande charité. Le Roi son fils n'en eut pas moins qu'elle ; car, ayant appris la continuation de cette famine, il envoya de grandes sommes aux principaux de Jérusalem pour les employer au soulagement des pauvres. Selon Orose, Hélene & le Roi son fils n'embrasserent point la religion des Juifs, mais celle des Chrétiens.

Hélene parvint à une assez grande vieillesse, puisqu'elle survécut à Izate, qui mourut âgé de cinquante-cinq ans ; mais, elle ne lui survécut que de peu de tems. Ses os & ceux d'Izate furent envoyés à Jérusalem, pour y être mis dans trois pyramides, que cette Princesse avoit fait bâtir à trois stades de cette ville. C'est sans doute ce que Pausanias appelle le tombeau d'Hélene, tombeau qu'il regarde comme un de ceux qui étoient les plus dignes d'admiration.

HÉLENE, *Helena*, Ἑλένη, *ou* SÉLENE, native de Tyr, ville de Phénicie, étoit concubine de Simon le Magicien, qui eut assez d'impudence pour vouloir la faire passer pour l'esprit de Dieu. Il disoit qu'elle étoit descendue du ciel, où elle avoit créé les Anges qui l'avoient retenue ; que c'étoit cette même Hélene qui avoit causé la guerre de Troye, & que ce qu'avoit chanté Homère de cette grande division entre les Princes pour son sujet, étoit une allégorie de Poëte, sous laquelle il avoit caché la vérité d'une autre guerre allumée par sa beauté entre les Anges qui avoient créé le monde, & qui s'étoient tués les uns les autres, sans qu'elle eût souffert aucun mal. Il lui donnoit encore les noms de Notion & de Minerve, & de cette brebis égarée, que le pasteur étoit vênu chercher ; on appelloit de son nom les disciples de Simon Héléniens.

HÉLENE [FLAVIA JULIA], *Flavia Julia Helena*, (*a*) femme de l'empereur Constance Chlore, & mere de Constantin le Grand. Les Sçavans ne sont pas d'accord sur la naissance d'Hélene. Saint Ambroise dit qu'elle étoit hôtelière, & Eutrope la nomme femme de basse & obscure condition. Bede l'appelle concubine de Constance Chlore, & l'empereur Julien l'Apostat a fait le même reproche à Constantin. D'autres assurent qu'elle étoit fille d'un roi de la grande Bretagne, nommé Coël, & que Constance Chlore l'épousa, après avoir été envoyé dans cette isle par l'empereur Aurélien. Nicéphore & les Grecs disent qu'elle étoit de Bithynie, & que Constance Chlore logeant chez son pere dans le bourg de Drepanum près de Nicomédie, la laissa grosse de Constantin, qui na-

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 161, 167, 168, 268, 309, 337. *& suiv.* Mem. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 248. *& suiv.* T. II. p. 549. *& suiv.*

quit l'année suivante. Ce qui semble confirmer cette opinion, c'est qu'il changea le nom de Drepanum en celui d'Hélénopolis, & qu'il fit encore appeller la mer qui est au dessus de Bithynie, Hélénopontus. Ces raisons & plusieurs autres ont porté le pere Morin, prêtre de l'Oratoire, qui a écrit l'histoire de Constantin, à assurer que cet empereur étoit né dans la Bithynie. Le cardinal Baronius, au contraire, soutient qu'il naquit dans la grande-Bretagne, & croit en avoir une preuve invincible dans le panégyrique prononcé aux noces de Constantin & de Fausta, fille de Maximien Hercule, où l'Auteur dit que son pere avoit délivré la grande-Bretagne de servitude, & que pour lui il la rendoit illustre par sa naissance; mais, le pere Morin interprete le mot Latin *Oriundo*, de son élection a l'empire, & non pas de sa naissance, & prouve cette interprétation par plusieurs passages des Anciens. Ce qu'il y a de certain, c'est que Constantin ne naquit, ni dans la Bithynie, ni dans la grande-Bretagne, mais à Nessus dans la Dardanie. Il ne paroît pas moins constant qu'Hélene étoit née à Drepanum, dans la Bithynie, & l'on ne comprend pas comment on peut croire ceux qui parlent si mal de cette pieuse Princesse, lorsqu'on voit qu'un orateur parlant devant Constantin de son mariage avec Fausta, le loue de ce qu'auparavant, pour égaler la continence de son pere, il s'étoit marié presque en sortant de l'enfance. *Quo enim magis patris continentiam æquare potuisti, quàm quòd te ab ipso fine pueritiæ illico matrimonii legibus tradidisti, ut primo ingressu adolescentiæ formares animum maritalem. . . . . mente præsaga, omnibus te verecundiæ observationibus induebas, talem postea ducturus uxorem.* Ce témoignage est plus que suffisant pour faire voir qu'Hélene fut véritablement femme de Constance Chlore.

Ce Prince l'aimoit même beaucoup, & il avoit tout lieu d'être très-content d'elle. Il fut néanmoins obligé de la répudier pour épouser Maximiana Théodora, belle-fille de l'empereur Maximien, qui l'adoptoit & le faisoit César à cette condition. C'est ce que les Auteurs nous apprennent, & ceux même qui parlent d'Hélene le plus désavantageusement. Mais, Constantin étant parvenu à l'empire en 306, honora beaucoup Hélene, & en 325, non content d'avoir ordonné qu'elle fût appellée Auguste & impératrice dans sa cour & dans ses armées, il voulut qu'elle disposât comme il lui plairoit de l'argent de son épargne. Elle ne se servit de ce crédit que pour le bien de l'Église, & pour le soulagement des misérables.

Constantin avoit pris la résolution d'élever un temple à Jesus-Christ sur le Calvaire; & Hélene, pour seconder ce pieux dessein, se transporta à

Jérusalem, & entreprit de découvrir le lieu du crucifiement, la croix sur laquelle Jesus-Christ avoit souffert la mort, & la caverne de son sépulcre. Cette recherche n'étoit pas aisée, parce qu'Adrien, près de deux cens ans auparavant, avoit pris plaisir à cacher & à profaner les lieux consacrés par les derniers mystères de J. C. Il avoit exhaussé par de grands amas de terre l'endroit de la caverne, qui n'étoit pas loin de celui du crucifiement, & ayant ainsi formé une plate-forme, qu'il pava de pierres, il y avoit bâti un temple de Vénus & placé une statue de Jupiter au-dessus du sépulcre. Il fallut donc commencer par renverser tout cet édifice d'impiété, détruire le massif de pierres qui y avoit servi de fondement, & creuser bien avant jusqu'à ce que l'on trouvât l'ancien sol. Après que l'on eût emporté une grande quantité de terres, qui furent jettées au loin comme souillées & impures, aussi-bien que les matériaux & les décombres du bâtiment, enfin on découvrit la grotte sacrée dans laquelle avoit reposé le corps du Seigneur, & d'où il étoit sorti triomphant; & en poussant la fouille un peu plus avant, on apperçut trois croix. Tout le monde sçait [car nul évenement n'est plus célebre parmi les Chrétiens], par quels miracles Dieu distingua la croix de son Fils, de celles des deux voleurs crucifiés avec lui. La guérison d'une femme mourante, la résurrection d'un mort, opérées par l'attouchement de l'une des trois croix, & refusées aux deux autres, manifesterent quelle étoit celle sur laquelle s'étoit accompli le salut du genre humain. La pieuse Impératrice, qui avoit présidé à tout le travail, fut transportée de joie lorsqu'elle se vit en possession d'un trésor qu'elle préféroit à toutes les richesses de l'Empire. Elle fit couper la croix sacrée en deux, dont elle laissa la plus grande à Macaire, evêque de Jérusalem, après l'avoir enfermée dans une châsse d'argent; & elle envoya l'autre à son fils, comme un présent d'un prix inestimable. L'empereur en jugea ainsi, & il voulut faire de ce gage si cher à sa piété, la sauve-garde de sa ville impériale & de son palais. Il se mit ensuite en devoir d'accomplir ce qu'il avoit projetté, & il donna ses ordres pour la construction d'une basilique digne, s'il étoit possible, de la sainteté des lieux, & de sa magnificence.

Hélene voulut aussi satisfaire sa piété par des monumens proportionnés à son état, mais non moins religieux. Elle détruisit à Bethléem, le temple d'Adonis, par lequel Adrien avoit profané le lieu où Jesus-Christ a pris naissance, & elle y éleva une église consacrée au Fils de Dieu incarné. Elle en bâtit pareillement une sur la montagne des Oliviers, à l'endroit où le Sau-

veur a terminé son séjour sur la terre par son ascension glorieuse. Dans ces deux ouvrages, elle fut aidée des libéralités de son fils, mais ce fut elle qui eut la première part au dessein & à l'exécution.

Elle honoroit ainsi Jesus-Christ en Impératrice. Mais, elle sçavoit bien que ces pieuses magnificences, quoique très-conformes à l'esprit de la religion, n'en sont pas néanmoins la partie la plus essentielle; & que les bonnes œuvres envers les temples vivans du Dieu de miséricorde, sont infiniment plus agréables à ses yeux que la construction des temples matériels élevés à sa gloire. Elle soulageoit par d'abondantes largesses les pauvres, les orphelins, & les veuves. Elle avoit une tendresse particulière pour les Vierges consacrées à Dieu; & l'on rapporte qu'un jour ayant rassemblé toutes celles de Jérusalem, elle leur donna un repas, dans lequel elle voulut les servir elle-même Elle aimoit la simplicité, & dans les prieres communes elle se confondoit avec les autres femmes, sans prendre de place distinguée. Elle visita les principales églises de l'Orient, & par-tout elle laissa des preuves de sa libéralité chrétienne & religieuse. Elle pouvoit suffire à toutes ces dépenses que sa charité lui prescrivoit, parce que l'Empereur son fils avoit assez de confiance en elle pour lui permettre de tirer du trésor impérial toutes les sommes dont elle croyoit avoir besoin.

Elle ne survécut pas longtems à son voyage de Jérusalem, que l'ardeur de son zele lui avoit fait entreprendre malgré le poids des années; car, elle étoit dans une grande vieillesse, lorsqu'elle visita les Saints-Lieux, puisqu'elle mourut peu après âgée de quatre-vingts ans.

Sa vie avoit été constamment heureuse, au moins depuis l'élévation de son fils sur le trône des Césars. Elle vit ce fils unique réunir sous sa puissance toute l'étendue de la domination Romaine, & trois petits-fils sembloient lui promettre que l'Empire se perpétueroit dans sa postérité. Ajoûtez une santé ferme, & la vigueur de l'esprit conservée pleinement dans un âge fort avancé. Tant de prospérités ne furent pas pour elle, comme il est trop ordinaire, une séduction, mais l'aliment de sa reconnoissance & de sa piété envers Dieu. Elle avoit été long-tems engagée dans la superstition de l'idolâtrie; & ce fut la conversion de son fils, dont Dieu se servit pour l'amener elle-même au Christianisme. Elle l'embrassa avec un cœur sincere & un esprit éclairé; & comblée de mérites devant Dieu & devant les hommes, elle mourut entre les bras de son fils, qui lui rendit dans ses derniers momens tous les devoirs de la piété filiale, comme il s'en étoit toujours

jusques-là fidelement acquitté. La tendresse & le respect de Constantin pour une si digne mere, sont sans doute un des beaux endroits de la vie de ce Prince.

Hélene fut recommandable par sa prudence & par l'habileté de sa conduite. C'est ce qui paroît par l'autorité qu'elle conserva toujours sur son fils; & l'attention qu'elle eut à tenir bas les freres de Constantin, en est encore une preuve. Ils étoient trois, Jule Constance, Dalmace, & Annibalien, & ils avoient sur leur frere aîné l'avantage de la noblesse du côté de leur mere, qui étoit belle fille de Maximien Hercule. D'ailleurs, il étoit sans exemple que des fils d'Empereurs fussent restés dans la condition privée. Ils n'avoient pourtant pas un droit acquis à l'Empire, puisqu'il étoit électif, & le bas-âge où leur pere les laissa en mourant, l'inconvénient de partager le domaine de Constance Chlore, qui ne faisoit déjà que la quatrième partie de l'empire Romain, c'étoient-là des raisons légitimes pour réunir toute la succession paternelle sur la tête du seul Constantin, qui se trouvoit en état de la défendre contre l'avidité & l'injustice de Galérius. Il ne paroît point qu'Hélene ait pu avoir aucune part à ce premier arrangement, puisqu'elle ne devoit point être à la cour de Constance Chlore, qui l'avoit répudiée; mais, elle sçut le maintenir par des précautions de prudence. Craignant que les jeunes Princes, ou par eux-mêmes, ou par de mauvais conseils, ne se portassent à des intrigues contraires à leur devoir & à la tranquillité de l'État, elle les tint toujours éloignés de la cour & des emplois, tantôt à Toulouse, tantôt en quelque autre ville, & enfin à Corinthe, où elle fixa leur séjour. Julien l'Apostat, fils de Jule Constance, taxe cette conduite de ruse artificieuse d'une belle-mere. M. de Tillemont n'y voit qu'une sage politique, en supposant, comme il est vrai, que le droit d'hérédité dans les fils d'Empereur, n'avoit de force, qu'au tant qu'il étoit reconnu & appuyé des suffrages du Sénat & des armées.

L'Histoire ne marque point quel fut le lieu de la mort d'Hélene, mais seulement celui de sa sépulture. Constantin fit porter son corps à Rome dans le tombeau des Empereurs. Il témoigna un zele vif pour conserver & faire passer aux âges futurs le nom de sa mere. Il érigea en ville la bourgade de Drepanum en Bithynie, où il paroît qu'elle étoit née; & il en changea l'ancien nom en celui d'Hélénopolis. Il donna le même nom à une autre ville dans la Palestine. L'Église a accordé à cette pieuse Princesse des honneurs plus précieux & plus durables, par le culte qu'elle lui rend dans son office public. M. de Tillemont place

la mort de Sainte Hélene fous l'an 328, & en 326 fon voyage à Jérufalem, & par conféquent la découverte du Saint Sépulcre & de la croix du Sauveur.

HÉLENE [Flavia Maxima], *Flavia Maxima Helena*, (a) fille de Conftantin le Grand & de Faufta, étoit fœur de Conftance, qui la maria à fon coufin Julien l'Apoftat, en 355. Eufébie, femme de Conftance, lui fit, dit-on, prendre un breuvage pour la rendre ftérile comme elle; mais cet artifice n'ayant pas reuffi, elle corrompit la fage-femme, qui l'ayant accouchée d'un garçon dans les Gaules, le fit mourir, en lui coupant mal le nombril. Hélene mourut vers l'an 360. Quelques-uns difent que ce fut en couches, d'autres de chagrin de ce que fon mari l'avoit répudiée; & il y en a qui prétendent qu'elle périt par le poifon. Son corps fut porté à Rome.

Les médailles, qui ont pour légende FL. IVL. HELENA. AVG. ne font point d'Hélene, femme de Julien l'Apoftat, comme l'ont cru jufqu'à préfent la plûpart des Antiquaires, mais de Sainte Hélene, mere du grand Conftantin, de même que toutes les médailles qui ont fimplement, HELENA AVGVSTA.

Une autre preuve que les médailles attribuées à Hélene, femme de Julien l'Apoftat, appartiennent uniquement à Sainte Hélene, c'eft que les lettres des exergues de ces médailles ne fe trouvent dans aucune des médailles de Julien, & qu'on les voit dans prefque toutes celles du grand Conftantin & de fes enfans; ce qui marque qu'elles ont été frappées fous un même règne, & dans une même étendue de domination. A quoi il faut encore ajoûter que ces médailles d'Hélene, & celles de Julien, font d'une fabrique toute différente.

HÉLENE, *Helena*, Princeffe du tems des précédentes, n'eft connue que par une loi de Conftantin, dans le Code Théodofien, où il pardonne à tous les criminels, en confidération de la naiffance d'un fils, dont Hélene, femme de Crifpus, fon fils aîné, venoit d'accoucher, *ob Crifpi & Helenæ partum*. C'eft fans doute celle dont on conferve une médaille, où elle eft honorée du titre de *Nobiliffime*. HELENA N. F., c'eft-à-dire, *Nobiliffima Femina*.

HÉLÉNIENS, nom donné aux difciples de Simon le magicien, dans les livres d'Origène contre Celfe. Ils étoient appellés de ce nom, parce qu'ils révéroient Hélene, concubine de Simon, ou un Hélénus, qu'ils reconnoiffoient pour maître. On les appelloit auffi Simoniens, du nom de Simon le magicien.

(a) Mém. de l'Acad. des Infcript. & Bell. Lett. T. I. pag. 251.

HÉLÉNOPOLIS, *Helenopolis*, (*a*) ville épiscopale de l'Asie mineure, dans la Bithynie, selon les Notices. C'est, sans doute, la même que la ville d'Hélene de Procope. Mais, il y a une difficulté. Ortélius, parlanr de l'Hélene de Palestine, dit : » Fréculphe » écrit qu'elle étoit assez près » de Béthanie, & que c'est l'en» droit où fut enseveli Lu» cien, évêque d'Antioche. « C'est une erreur; le Martyrologe Romain dit, au 7 Janvier : *Eodem die natalis beati Luciani Antiochenie Presbyteri & martyris, qui clarus doctrinâ & eloquentiâ passus est Nicomediæ, ob Christi confessionem in persecutione Galerii Maximiani, sepultusque est Helenopoli in Bithynia; cujus laudes sanctus Joannes Chrysostomus celebravit.* Cette Hélénopolis, que l'on appelloit autrefois Drepanum, fut une ville épiscopale de Bithynie, & avoit pour métropole Nicomédie où ce saint avoit souffert. Elle étoit située sur le golfe de Nicomédie, presque à distance égale entre Nicomédie & Nicée, selon le P. Lubin, dans ses notes sur le Martyrologe. On peut voir aussi Baronius, dans ses annales.

Drepanum est donc l'ancien nom de cette ville; &, comme dit Baillet, la célébrité du culte que l'on y rendoit à St. Lucien, prêtre d'Antioche (& non pas Évêque, comme le dit Fréculphe) porta dans la suite l'empereur Constantin à rebâtir ce lieu en l'honneur de ce martyr. Il l'agrandit, & l'embellit de telle sorte, qu'il en fit une nouvelle ville qu'il nomma Hélénopolis, du nom de sa mere Hélene, qui avoit une dévotion particuliere à St. Lucien, & qui s'y plaisoit à cause des reliques de ce Sainr. Il voulut que la ville avec son territoire fût exempte de tributs & des autres charges publiques; qu'elle eût le droit de cité avec tous les privileges qui y étoient joints, & que la postérité sçût que c'étoit uniquement pour faire honneur à la mémoire du St. Martir. Ce lieu étoit celui de la naissance de l'impératrice Hélene, dont on vient de parler; & selon quelques-uns elle y mourut, aussi l'an 327, dans le tems que Constantin la faisoit bâtir, après y avoir fait dédier elle-même la principale église, sous le nom de St. Lucien, & avoir fait promettre à l'Empereur, par modestie, que la ville même seroit aussi dédiée en l'honneur du même Saint; ce qui ne l'empêcha pas de lui donner le nom d'Hélénopolis.

Cette ville n'est plus rien aujourd'hui. Le corps de ce Saint a été apporté en France, & déposé à Arles, par Charlemagne, daus une église dédiée sous le nom de St. Lucien, au rapport de Saussaye.

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 343.

HÉLÉNOR, *Helenor*, (a) fils du roi de Méonie & d'une esclave nommée Lycimnia. Sa mere l'ayant élevé secrétement, l'envoya, contre les loix de la milice, au siege de Troye. Il n'avoit alors pour armes que l'épée, avec un simple bouclier sans ciselure. Il suivit depuis Enée en Italie. Un jour qu'il se vit au milieu de l'armée de Turnus, & de toutes parts enveloppé de Rutules & de Latins, comme une bête farouche, assaillie d'une nombreuse troupe de chasseurs armés, s'élance contre les dards, affronte une mort certaine, & saute par dessus les épieux; tel l'intrépide Hélénor se jette sans espoir au milieu des ennemis, & attaque les bataillons les plus hérissés de lances & de javelines.

L'usage des Anciens étoit de ne jamais enrôler les esclaves pour la guerre. Or, Hélénor étoit esclave, étant fils de l'esclave Lycimnia, & n'ayant point été reconnu par son pere. C'est pour cela que Virgile dit que sa mere *vetitis ad Trojam miserat armis*. C'est pour cela aussi qu'il n'avoit pour armes qu'une simple épée, & que sur son petit bouclier rond, sans ciselure, il ne portoit aucune marque de son origine, *parmâque inglorius albâ*.

HÉLÉNUS, *Helenus*, (b) Ἕλενος, fils de Priam & d'Hécube étoit le plus éclairé des devins de son tems. Cette qualité le rendoit très-considérable dans sa famille, & tous ses freres le regardoient avec respect.

Il découvrit aux Grecs les lieux les plus aisés, pour emporter la ville de Troye. Voici comme Conon raconte la chose. Hélénus, outré de dépit de n'avoir pu obtenir Hélene en mariage, abandonna Troye & se retira au mont Ida. Pendant qu'il y vivoit tranquille, Calchas persuade aux Grecs de lui dresser une embuscade, & de le faire prisonnier de guerre, en quoi ils réussirent. Hélénus intimidé, prié, caressé, poussé aussi par son ressentiment, révele aux Grecs le secret de l'État; que le destin de Troye étoit de ne pouvoir être prise que par le moyen d'un cheval de bois, & qu'il falloit de plus enlever une statue tombée du Ciel, nommée le Palladium, qui de toutes les statues conservées dans la citadelle, étoit la plus petite. Cette découverte causa la ruine de Troye.

Depuis, Hélénus par ses prédictions détourna Pyrrhus d'une navigation où périrent tous ceux qui s'étoient embar-

(a) Virg. Æneid. L. IX. v. 544. *& seq.*

(b) Pauf. pag. 19, 127, 331, 658. Virg. Æneid. L. III. v. 295. *& seq.* Just. L. XVII. c. 3. Homer. Iliad. L. VI. v. 76. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 224, 284. *& suiv.* T. VIII. pag. 77. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIV. p. 212.

qués comme il l'avoit prédit.

Après la mort de ce Prince, il épousa Andromaque, dont il eut une fils nommé Cestrinus. Il y en a qui prétendent que ce mariage se fit du vivant même de Pyrrhus, qui, épris des charmes d'Hermione, quitta Andromaque, pour s'attacher à cette autre Princesse, & donna lui-même Andromaque à Hélénus. Quoi qu'il en soit, par la mort de Pyrrhus, une partie de l'Epire échut à Hélénus, qui, du nom du Troyen Chaon, appella Chaonie toute la contrée qui étoit sous ses loix. Il donna aussi les noms de Pergame & d'Ilium à une ville & à une citadelle, qu'il bâtit sur des hauteurs.

Énée dans sa navigation, ayant abordé en Epire, Hélénus lui fit les prédictions suivantes; » Fils de Venus, je » vois manifestement que ce » n'est pas sous des auspices » vulgaires que vous avez en- » trepris votre navigation; » cet évenement tient sa place » dans le cercle des révolu- » tions qui s'accomplissent ici » bas, suivant l'ordre prescrit » par Jupiter. Je vais cepen- » dant vous dire certaines cho- » ses dont la connoissance pour- » ra vous faire parcourir plus » sûrement ces mers étrangè- » res, pour arriver enfin aux » ports de l'Ausonie, où vous » devez vous fixer. Les Par- » ques cachent le reste à Hé- » lénus, & la fille de Saturne » me défend de parler. Et d'a- » bord l'Italie dont vous croyez » être tout près & où vous comp- » tez aborder bientôt, vous » n'y arriverez qu'après avoir, » dans une longue & pénible » navigation, côtoyé de vastes » contrées. Il faut que vous ra- » mes plient sous la violence » des flots dans la mer de Si- » cile; que vos vaisseaux par- » courent d'un bout à l'autre » celle de l'Ausonie; que vous » rangiez les lacs des enfers » & l'isle redoutable de Circé, » avant que vous puissiez sû- » rement bâtir votre ville. Voi- » ci les signes auxquels vous » reconnoîtrez le lieu de son em- » placement, retenez-les bien.

» Lorsqu'un jour, l'esprit » occupé de soins importans, » vous trouverez sur les bords » écartés d'un fleuve, & sous » des arbres plantés le long » de ses rives, une grande laie » blanche, qui aura mis bas » trente Marcassins blancs, & » qui étendue par terre, les » allaitera de son lait, ce sera » là l'heureux terme de vos » travaux, & l'endroit où vous » bâtirez votre ville. Au reste, » ne craignez point cette faim » qui doit un jour vous faire » manger vos tables. Les des- » tins sçauront tourner la chose » à votre gré; & Apollon, » que vous invoquerez, ne » vous abandonnera pas. Mais, » évitez sur-tout ces pays & » ces contrées de l'Italie, dont » les rivages sont baignés par » nos mers. Toutes les villes » en sont occupées par les » Grecs nos ennemis. C'est-là

» que les Locriens de Naryce ont » établi leur colonie. Idoménée, » chassé de Crete, s'est rendu » maître du territoire de Salente. Dans la même contrée, » Philoctete, roi de Mélibée, a » fortifié la petite ville de » Pétilie. Ainsi, lors même que » vos vaisseaux seront à la » rade au delà de nos mers, » & que vous aurez dressé des » autels pour acquitter vos » vœux sur le rivage, souvenez-vous pendant le sacrifice » de vous couvrir la tête d'un » voile de pourpre, de crainte » que quelqu'ennemi du nom » Troyen ne se présente à vos » yeux au milieu de la cérémonie, & qu'un tel objet » ne trouble les auspices. Ayez » soin de garder cet usage dans » les sacrifices, vous & votre » peuple, & que vos descendans y demeurent religieusement attachés.

» Mais, lorsqu'après être » remonté sur votre flotte, » le vent vous poussera vers » la Sicile, & que vous verrez le détroit de Pelore s'élargir insensiblement à vos » yeux, tournez à gauche; & » prenant le large, faites un » long circuit, pour éviter les » mers & les écueils de la » droite. On prétend que ces » régions, ébranlées autrefois » par une violente secousse, » se désunirent (tant la durée » des siecles cause de changemens dans l'univers) & que » ces deux pays ne faisant » qu'un même continent, la » mer s'ouvrit un passage entr'eux, détacha l'Italie de » la Sicile, & forma le détroit qui les sépare l'une de » l'autre. Il est bordé de deux » écueils redoutables, de Scylla à droite, & de Charybde » à gauche. Trois fois celle ci » engloutit les flots dans un » profond abysme, & trois fois » elle les revomit dans les airs, » & les fait jaillir jusqu'aux » astres. Scylla, enfoncée dans » le creux d'une caverne obscure, avance la tête hors de » son antre, & attire les vaisseaux sur ses rochers. Ce » Monstre depuis la tête jusqu'à la ceinture est une femme » d'une beauté séduisante. C'est » un poisson monstrueux dans le » reste de son corps. Son ventre » de loup se termine par une » queue de Dauphin. Ne craignez pas d'allonger votre route; il vaut mieux, en prenant un long détour, doubler » le promontoire de Pachyn, » que de voir dans son antre » hideux la redoutable Scylla, » & que d'entendre les rochers » d'alentour retentir de l'aboiement des chiens dont elle » est entourée.

» Mais, si j'ai quelque connoissance de l'avenir; si mes » paroles méritent quelque » croyance, & si je suis véritablement inspiré d'Apollon; » retenez bien, fils de Vénus, » l'avis le plus important de » tous que je vais vous donner, & que je ne sçaurois trop » vous répéter; c'est de rea-

» dre sur-tout vos hommages, » à Junon ; d'adresser des vœux » sinceres à cette déesse puis» sante, & de fléchir son cour» roux par vos prieres & par » vos offrandes. Par-là, vain» queur des obstacles, vous pour» rez enfin aborder de Sicile » en Italie. Quand vous y se» rez arrivé, & que vous aurez » pris terre au port de Cumes » près des lacs d'Averne & de » Lucrin environnés d'épais» ses forêts, vous trouverez » une femme possédée d'une » fureur divine, qui, dans le » fond d'un antre, annonce aux » hommes leurs destinées. Les » oracles qu'elle rend, elle les » écrit sur des feuilles volan» tes, qu'elle arrange elle» même, & qu'elle pose à l'é» cart dans sa grotte ; elles y » demeurent dans l'ordre où » elle les a placées, & ne se dé» rangent point ; mais dès qu'en » ouvrant la porte, on a don» né au vent la liberté d'en» trer & d'agiter ces feuilles » légères, la Sibylle ne daigne » plus ramasser ces caractères » épars dans son antre, ni » en rétablir l'ordre pour y » faire lire ses oracles. Ain» si, on s'en retourne sans ré» ponse, en maudissant la Si» bylle & sa demeure. Quel » que soit alors l'empressement » de vos compatriotes, & quoi» que les vents favorables vous » promettent une heureuse na» vigation, ne craignez pas de » vous arrêter en ce lieu, pour » aller trouver la Prêtresse & la » consulter ; mais, sur-tout con» jurez-là de vous parler & » & de prononcer elle-même » ses oracles. Elle ne vous lais» sera rien ignorer de ce qui » concerne les peuples d'Ita» lie, les gueres que vous au» rez à soutenir, & les di» vers moyens pour éviter ou » surmonter les obstacles que » vous rencontrerez. Enfin, la » gagnant par vos respects, elle » vous fera arriver heureuse» ment au terme de vos voya» ges. Voilà, ajoûta-t-il, ce » que les Dieux me permettent » de vous révéler. Allez, Prin» ce, & par vos exploits por» tez jusqu'au ciel la gloire de » Troye. »

Après qu'Hélénus eut donné à Enée ces avis salutaires, il commanda qu'on portât sur les vaisseaux de ce Prince fugitif de riches présens en or & en ivoire, beaucoup d'argenterie, des vases d'airain de Dodone, une cuirasse faite d'un triple tissu de mailles d'or entrelacées, avec un casque brillant, garni de son cimier & de son panache à tresses ondoyantes ; c'étoient les armes de Pyrrhus. Il fit aussi des présens à Anchise. Il leur donna des chevaux & des guides ; il recruta la chiourme, & fournit des armes à tous les Troyens.

HÉLÉNUS, *Helenus*, (a) Ἕλενος, fils d'Œnops, capitaine

(a) Homer. Iliad. L. V. v. 707.

Grec, fut tué au siege de Troye.

HÉLÉNUS, *Helenus*, (*a*) Ἕλενος, fils de Pyrrhus, roi d'Epire, accompagna son pere, lorsqu'il porta du secours aux Tarentins contre les Romains. Pyrrhus, durant cette expédition, étant passé en Sicile, y conquit plusieurs villes; & fier de l'heureux succès de son entreprise, il destinoit à Hélénus ce royaume, comme un héritage que ce jeune Prince devoit tenir de son ayeul; car, selon Justin, il étoit né d'une fille d'Agathocle, que Plutarque nomme Lanassa. Mais, ce dernier ne le fait point naître de cette Princesse. Il nomme sa mere Bircenna, qui étoit fille d'un roi d'Illyrie. Quoi qu'il en soit, Pyrrhus, dont les projets n'avoient pas eu tout le succès qu'il s'en étoit promis, voulant repasser en Epire, confia le commandement de la citadelle de Tarente à Hélénus, qu'il rappella même quelque tems après qu'il fut de retour dans ses États.

Quand ce Prince eut été tué à Argos d'un coup de pierre qu'on lui lança du haut des murs, Hélénus fut rencontré un jour en pauvre état & couvert d'un méchant manteau par Alcyonée fils d'Antigonus. Alcyonée le traita fort humainement & le mena à son pere. Antigonus, ravi, lui-dit: » Mon » fils, cette dernière action » vaut mieux que la première; » mais, elle n'est pas encore » telle qu'elle devoit être, car » tu ne lui as pas ôté ces » méchans habits, qui font plus » de honte aux vainqueurs, » qu'au vaincu. » Ayant ainsi parlé, il embrassa Hélénus, lui fit toutes sortes d'honneurs, le remit en équipage, & le renvoya en Epire. Selon Justin, Hélénus emporta avec lui les os de son pere pour les mettre dans le tombeau de ses ancêtres.

HELEPH, *Heleph*. (*b*) ville de Palestine, dans la tribu de Nephthali. Il y en a qui l'appellent Meheleph.

HÉLÉPOLE, *Helepolis*, (*c*) Ἑλέπολις, machine de guerre des Anciens propre à battre les murailles d'une place assiégée.

Ce mot vient de ἑλεῖν, prendre, & πόλις, ville.

L'Hélépole étoit une tour de bois, composée de plusieurs étages, qui avoit quelquefois des ponts qu'on abattoit sur les murailles des villes & sur les breches, pour y faire passer les soldats dont cette machine étoit remplie.

Parmi les Auteurs qui ont écrit de l'Hélépole, il y en a plusieurs qui prétendent qu'il y

(*a*) Just. L. XVIII. c. 1. L. XXIII. c. 3. L. XXV. c. 3, 5. Plut. T. I. pag. 387, 405, 406. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. p. 240, 241.

(*b*) Josu. c. 19. v. 33.

(*c*) Diod. Sicul. pag. 758, 779, 780. Plut. Tom. I. p. 898. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 129, 130. Hist. Rom. T. VI. p. 190. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 140. *& suiv.*

avoit un bélier au premier étage.

Diodore de Sicile & Plutarque ont donné la description de la fameuse Hélépole de Démétrius le Poliorcete au siege de Rhodes. Voici celle de Diodore de Sicile.

» Démétrius, rassemblant » une quantité prodigieuse de » matériaux propres à son dessein, entreprit une nouvelle » Hélépole qui surpassât en » grandeur toutes celles qu'il » avoit employées jusqu'alors. » Sur sa base qui étoit quarrée, » il fit élever quatre flancs, » chacun de cinquante coudées » de haut, liés ensemble par » des mains de fer à des poutres posées en hauteur, & » qui leur servoient d'encognures. Mais, il y avoit en » bas & dans le milieu un espace vuide, traversé par des » poutres à une distance d'une » coudée ou environ les unes » des autres, pour placer ceux » qui devoient pousser la machine; car elle étoit mobile » en tout sens sur les huit roues » qui la soutenoient. Les jantes des roues étoient épaisses » de deux coudées, & garnies » de bandes de fer proportionnées à leur épaisseur, & les » roues mêmes étoient attachées à des gons mobiles en » tout sens, de sorte qu'on » pouvoit mettre la machine » même en toute sorte de position ou d'aspect. Sur chacun des quatre angles, s'élevoit une colonne de bois » d'environ cent coudées de » hauteur; de sorte que les » quatre liées ensemble par le » haut, enfermoient quarrément un édifice qui, composé » de neuf étages, se rétrecissoit en pointe; car, le premier pouvant contenir quarante-trois lits ou tables, le » plus haut n'en auroit contenu que neuf. Le Prince » avoit fait revêtir les trois premiers côtés de sa machine » de lames de fer bien jointes » & bien attachées avec des » clous, pour ne laisser aucune » prise aux matières inflammables que les ennemis pourroient jetter. La face étoit » garnie de fenêtres de grandeur & de forme convenables aux différentes grosseurs » des traits, ou des pierres qu'on » avoit dessein de lancer sur les » ennemis ou contre leurs murailles; & ces fenêtres avoient » aussi des espèces de paravens, qu'on faisoit tomber » tout d'un coup pour se garantir des mêmes attaques de » la part de l'ennemi. La machine étoit revêtue en dehors de matelats de peau » pleins de laine pour amortir » les coups de pierre ou de » roche qu'on pourroit lancer » contre elle. On avoit fait » faire pour chaque étage deux » escaliers fort larges, par l'un » desquels on y portoit tout » ce qui y étoit nécessaire, au » lieu qu'on ne se servoit de » l'autre que pour en descendre, afin de prévenir l'em-

» barras & la confusion des » rencontres dans un seul. Pour » changer la machine de place » dans le besoin, on avoit fait » sur toute l'armée l'élite de » trois mille quatre cens hom» mes des plus forts. Les uns » la poussoient par les pou» tres du dedans, & les au» tres les aidoient par les de» hors; ce qui demandoit beau» coup d'adresse & de cor» respondance réciproque. «

Végece donne aussi une sorte de description de ces especes de tours, qu'on va joindre à celle qui précede. Ceux qui voudront entrer dans un plus grand détail de ces tours & des autres machines de guerre des Anciens, pourront consulter le Traité de l'attaque & de la défense des places des Anciens par le chevalier Folard.

» Les tours, dit Végece, » sont de grands bâtimens as» semblés avec des poutres & » des madriers, & revêtus » avec soin de peaux crues ou » de couvertures de laine, » pour garantir un si grand » ouvrage des feux des enne» mis; leur longeur se propor» tionne sur la hauteur; quel» quefois elles ont trente pieds » en quarré, quelquefois qua» rante ou cinquante, mais » leur hauteur excede les murs » & les tours de pierre les plus » élevées. Elle sont montées » avec art sur plusieurs roues, » dont le jeu fait mouvoir ces » prodigieuses masses. La place » est dans un danger évident, » quand la tour est une fois » jointe aux murailles; ses éta» ges se communiquent en de» dans par des échelles, & elle » renferme différentes machines » pour prendre la ville. Dans » le bas étage est un bélier » pour battre en breche. Le » milieu contient un pont fait » de deux membrures, & gar» ni d'un parapet de clayon» nage. Ce pont, poussé en de» hors, se place tout d'un coup » entre la tour & le haut » du mur, & fait un passage » aux soldats pour se jetter » dans la place. Le haut de » la tour est encore bordé de » combattans armés de longs » épieux, de fleches, de traits » & des pierres pour net» toyer les remparts. Dès qu'on » en est venu là, la place est » bientôt prise. Quelle ressouce » reste-t-il à des gens qui » se fioient sur la hauteur de » leurs murailles, lorsqu'ils en » voyent tout-à-coup une plus » haute sur leur tête? «

Il y en a qui disent que l'Hélépole est un nom générique, qui signifie toutes les machines dont on se servoit autrefois en assiégeant les villes, comme aujourd'hui le nom d'artillerie signifie toutes les machines à feu qu'on employe. L'origine du nom d'Hélépole paroît favoriser ce sentiment; mais, outre que les mots composés ne signifient pas toujours ce que les mots simples dont ils sont composés signifient, les descriptions détaillées que nous avons

de l'Hélépole, ne permettent pas de douter que ce ne fût une machine particuliere.

HÉLETES, *Heletes*, fleuve que d'autres nomment Haletes. *Voyez* Haletes.

HÉLÈS, *Heles*, (*a*) un des vaillans hommes de l'armée de David. Il est nommé Helès de Phalti dans les livres des Rois; mais, dans les Paralipomenes, il est nommé Hellès Phalonite.

HÉLI, *Heli*, עלי (*b*) grand sacrificateur, de la race d'Ithamar, mourut l'an du monde 2888, & 1116 avant l'ere chrétienne, après avoir été juge d'Israël pendant quarante ans, depuis l'an du monde 2848, jusqu'en 2888. Il succéda à Abdon, & eut pour successeur Samuël, dans le gouvernement du peuple; mais, dans la grande sacrificature, il eut pour successeur Achitob, son troisième fils. Pendant qu'Héli jugeoit le peuple, & qu'il le gouvernoit dans ce qui regardoit le civil & le sacré, Samson faisoit l'office de libérateur & de défenseur d'Israël contre ses ennemis, sur-tout contre les Philistins.

On ignore la manière dont Héli arriva à la souveraine sacrificature, & dont cette dignité passa de la famille d'Eléazar dans celle d'Ithamar, d'où étoit Héli. Il y en a qui croyent que le souverain sacerdoce fut déféré à Héli, à cause de la négligence, ou du bas-âge, ou du peu d'aptitude de ceux de la famille d'Éléazar. D'autres veulent qu'on le lui ait déféré en considération de sa charge de Juge d'Israël. Ce qui est certain, c'est que cela ne s'étoit pas fait sans une déclaration expresse de la volonté de Dieu.

Les enfans d'Héli étoient des enfans de Bélial, qui ne connoissoient point le Seigneur, ni le devoir des Prêtres à l'égard du peuple. Héli extrêmement vieux, ayant appris la manière dont ses enfans se conduisoient à l'égard de tout le peuple d'Israël, & qu'ils dormoient avec les femmes qui venoient veiller à l'entrée du temple, leur dit : » Pourquoi » faites-vous toutes ces choses » que j'apprends, ces crimes » détestables dont parle tout le » peuple ? Ne faites plus cela, » mes enfans; car, il est bien » fâcheux que l'on publie de » vous que vous portez le peu- » ple du Seigneur à violer ses » commandemens. Si un homme » peche contre un homme, on » lui peut rendre Dieu favora- » ble ; mais, si un homme pé- » che contre le Seigneur, qui » priera pour lui? « Les enfans d'Héli n'écouterent point la voix de leur pere, parce que le Seigneur les vouloit perdre.

En ce tems là, un homme de

(*a*) Reg. L. II. c. 23. v. 26. Paral. L. I. c. 11. v. 27.

(*b*) Reg. L. I. c. 1. v. 9. *& seq.* c. 2. v. 12. *& seq.* c. 3. v. 1. *& seq.* c. 4. v. 1. *& seq.* c. 14. v. 18. L. III. c. 2. v. 26, 27. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 164. *& seq.*

Dieu

Dieu vint trouver Héli & lui dit: » Voici ce que dit le Seigneur; Ne me suis-je pas » fait connoître visiblement à » la maison de votre pere, lorsqu'il étoit en Égypte sous la » domination de Pharaon? Je » l'ai choisi de toutes les tribus » d'Israël pour être mon Prêtre, pour monter à mon autel, pour m'offrir des parfums » & porter l'éphod en ma présence; & j'ai donné part à la » maison de votre pere à tous » les sacrifices des enfans d'Israël. Pourquoi avez-vous » foulé aux pieds mes victimes » & les dons que j'ai commandé » qu'on m'offrît dans le temple? » Et pourquoi avez-vous plus » honoré mes enfans que moi, » pour manger avec eux les » prémices de tous les sacrifices » de mon peuple d'Israël? C'est » pourquoi, voici ce que dit » le Seigneur le Dieu d'Israël: » J'avois déclaré & promis que » votre maison & la maison de » votre pere serviroient à jamais devant ma face; mais, » maintenant je suis bien éloigné de cette pensée, dit » le Seigneur; car je glorifierai quiconque m'aura rendu » gloire, & ceux qui me méprisent tomberont dans le mépris. Il va venir un tems que » je couperai votre bras & le » bras de la maison de votre » pere, ensorte qu'il n'y aura » point de vieillard dans votre » maison; & lorsque tout Israël » sera dans la prospérité, vous » verrez en la personne de vos » descendans un homme qui, » dans le lieu Saint, sera l'objet de votre envie, & il n'y » aura jamais de vieillard dans » votre maison. Néanmoins, je » n'éloignerai pas entièrement » de mon autel tous ceux de » votre race; mais, je ferai que » vos yeux seront obscurcis, » & que votre ame sechera de » langueur; & une grande » partie de ceux de votre maison mourront, lorsqu'ils seront » venus en âge d'homme. La » marque que vous en aurez est » ce qui arrivera à vos deux » fils, Ophni & Phinéès, qui » mourront tous deux en un même jour; & je me susciterai » un Prêtre fidele qui agira » selon mon cœur & selon mon » ame. Je lui établirai une maison fidele, & il marchera » toujours devant mon Christ. » Alors, quiconque restera de » votre maison, viendra se » prosterner devant le Pontife; » il suppliera qu'on lui procure » une pièce d'argent & un morceau de pain; & il dira, » donnez-moi, je vous prie, » une portion sacerdotale, afin » que j'aie de quoi vivre. « Ces prédictions furent vérifiées lorsque sous le règne de Salomon, l'exercice de la grande sacrificature fut ôté à Abiathar de la famille d'Héli, & reservé au seul Sadoc, qui étoit de la race d'Éléazar.

Cependant, les yeux d'Héli s'étoient obscurcis, & il ne pouvoit voir. Il arriva un jour lorsqu'il étoit couché en son

lieu ordinaire, que Samuël dormant dans une des chambres de la maison du Seigneur, où étoit l'arche de Dieu, avant que la lampe sacrée fût éteinte, le Seigneur appella Samuël, qui répondit, me voici. Il courut aussi-tôt à Héli & lui dit, me voici, car vous m'avez appellé. Héli lui dit, je ne vous ai point appellé; retournez & dormez. Samuël s'en alla, & se rendormit. Le Seigneur appella encore une fois Samuël qui s'étant levé s'en alla à Héli & lui dit, me voici, car vous m'avez appellé. Héli lui répondit, mon fils, je ne vous ai point appellé; retournez & dormez. Or, Samuël ne connoissoit point encore les voies du Seigneur, & jusqu'alors sa parole ne lui avoit point été révélée. Le Seigneur appella donc encore Samuël pour la troisième fois, & Samuël se levant s'en alla à Héli, & lui dit, me voici, car vous m'avez appellé. Héli reconnut alors que le Seigneur appelloit l'enfant, & il dit à Samuël, allez & dormez; & si l'on vous appelle encore une fois, répondez, parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute. Samuël s'en retourna donc en son lieu & s'endormit. Le Seigneur vint encore; & étant près de Samuël, il l'appella comme il avoit fait les autres fois: Samuël, Samuël. Samuël lui répondit, parlez Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute. Et le Seigneur dit à Samuël: » Je vais faire une » chose dans Israël, que nul » ne pourra entendre sans être » frappé d'un profond étonnement. En ce jour-là je vérifierai tout ce que j'ai dit contre » Héli & contre sa maison, je » commencerai & j'acheverai. » Car, je lui ai prédit que j'exercerois mon jugement contre » sa maison, pour jamais, à cause » de son iniquité, parce que sçachant que ses fils se conduisoient d'une manière indigne, » il ne les a point punis. C'est » pourquoi, j'ai juré à la maison d'Héli, que l'iniquité de » cette maison ne sera jamais » expiée, ni par des victimes, » ni par des présens. « Samuël demeura donc couché jusqu'au matin, qu'il alla ouvrir les portes de la maison du Seigneur; & il craignoit de dire à Héli la vision qu'il avoit eue. Héli appella donc Samuël & lui dit: Samuël, mon fils. Il lui répondit, me voici. Héli ajoûta: » Qu'est-» ce que le Seigneur vous a dit? » Ne me le cachez point, je » vous prie; que le Seigneur » vous traite dans toute sa sévérité, si vous me cachez » rien de toutes les paroles qui » vous ont été dites. « Samuël lui dit donc tout ce qu'il avoit entendu, sans lui en rien cacher. Héli répondit, il est le Seigneur; qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux.

Il arriva dans ce tems-là que les Philistins s'assemblerent pour faire la guerre aux Hébreux. Le peuple d'Israël se mit aussi en

A

campagne pour aller combattre les Philistins, & l'armée campa près de la pierre du secours. Les Philistins vinrent à Aphec, & se disposerent à combattre Israël. La bataille s'étant donnée, les Israëlites furent battus, & les Philistins en tuerent environ quatre mille sur le champ de bataille. Lorsque le peuple fut revenu dans le camp, les plus anciens d'Israël dirent : » Pourquoi le Seigneur nous a-» t-il frappés aujourd'hui de » cette plaie devant les Phi-» listins? Amenons ici de Silo » l'arche de l'alliance du Sei-» gneur, & qu'elle vienne au » milieu de nous, afin qu'elle » nous sauve de la main de nos » ennemis. « Le peuple ayant donc envoyé à Silo, on en fit venir l'arche de l'alliance du Seigneur des armées, assis sur les Cherubins; & les deux fils d'Héli, Ophni & Phinéès accompagnoient l'arche de l'alliance de Dieu. Lorsque l'arche de l'alliance du Seigneur fut venue dans le camp, tout le peuple d'Israël jetta un grand cri dont la terre retentit. Mais, les Philistins ayant donné de nouveau la bataille, Israël fut défait. Tous s'enfuirent dans leurs tentes; & la défaite fut si grande du côté des Israëlites, qu'il demeura trente mille hommes de pied sur la place. L'arche de Dieu fut prise, & les deux fils d'Héli, Ophni & Phinéès, y furent tués. Le jour même, un homme de la tribu de Benjamin, échappé du combat, vint en courant à Silo. Il avoit ses habits déchirés & la tête couverte de poussière. Dans le tems que cet homme arrivoit, Héli étoit assis sur son siege & tourné vers le chemin; car, son cœur trembloit de crainte pour l'arche de Dieu. Cet homme étant donc entré dans la ville, & ayant dit les nouvelles du combat, il se fit parmi tout le peuple des cris lamentables. Héli, ayant entendu le bruit de ces clameurs, dit, qu'est-ce que ce bruit confus que j'entends? Sur cela cet homme vint à Héli en grande hâte, & lui dit cette nouvelle. Héli avoit alors quatre-vingt-dix-huit ans; ses yeux s'étoient obscurcis, & il ne pouvoit plus voir. Cet homme dit à Héli, c'est moi qui reviens de la bataille, & qui suis échappé aujourd hui du combat. Héli lui dit, qu'est-il arrivé, mon fils? Cet homme qui avoit apporté la nouvelle, lui répondit : » Israël a fui devant les Philis-» tins; une grande partie du » peuple a été taillée en pièces; » vos deux fils. Ophni & Phi-» néès ont été tués; & l'arche » de Dieu a été prise. « Lorsqu'il eut nommé l'arche de Dieu, Héli tomba de son siege à la renverse, près de la porte; & s'étant cassé la tête, il mourut.

Il eut pour successeur, selon Josephe & selon la plus commune opinion, Achitob son troisième fils; selon d'autres, ce fut Achias qui lui succéda. Il est certain qu'Achias étoit

grand-Prêtre au commencement du règne de Saül. Plusieurs Anciens ont voulu mettre Samuël au rang des grands-Prêtres des Juifs ; mais, il est certain qu'il n'étoit pas de la race des Prêtres, mais seulement de celle des Lévites.

HÉLI, *Heli*, Ἡλὶ, (*a*) fils de Mathat & pere de Joseph. Cet Héli, nommé dans S. Luc comme le dernier des ayeux de notre Sauveur J. C. selon la chair, est apparemment le même que S. Joachim pere de la sainte Vierge, & connu dans plusieurs monumens très-anciens, & très-respectés chez les Orientaux.

HELI, HELIACIM, HELCIAS, JOAKIM sont à peu près le même nom ; & nous avons vu ci-dessus le même grand-Prêtre nommé Helcias, Joakim & Eliacim.

HÉLIADES, *Heliades*, (*b*) filles du soleil & de Clymene, & sœurs de Phaëton. Ce dernier, s'étant chargé de la conduite du char de son pere, fut foudroyé par Jupiter & tomba dans la mer, à l'embouchure du Pô.

Les Héliades furent sensiblement affligées de la mort de leur frere. Elles répandirent de vaines larmes, & appelloient nuit & jour le malheureux Phaëton ; qui ne pouvoit entendre leurs plaintes. Elles s'attacherent pour ainsi dire sur son tombeau, y contractèrent comme une habitude de se plaindre & de pleurer, & y pleurerent quatre mois entiers. Enfin, Phaetuse, qui étoit l'aînée, voulant s'asseoir sur la terre, sentit qu'elle ne pouvoit plus plier ses genoux, & s'en plaignit à ses sœurs. En même-tems, Lampetie qui pensoit venir à son secours, fut retenue par des racines, en quoi ses pieds avoient déja été convertis ; & la troisième voulant s'arracher les cheveux, n'en arracha que des feuilles. L'une se plaint que ses cuisses soient changées en un tronc d'arbre ; l'autre, que ses bras se haussent & se convertissent en branches ; & tandis qu'elles s'étonnent de ce prodige, l'écorce monte peu-à-peu du ventre à l'estomac, & de l'estomac aux épaules, & enveloppe leurs bras & leurs mains. Enfin, il ne leur reste que la bouche libre, dont elles appellent encore leur mere. Mais que fera cette malheureuse ? Et que peut-elle faire autre chose, que de suivre l'affection qui la pousse tantôt vers l'une & tantôt vers l'autre ? Que de leur donner des baisers, tandis qu'elle le peut encore ? Toutefois ; ce n'est pas assez, elle tâche d'arracher leur corps du tronc qui les enveloppe & en faisant cet effort, elle arrache de petites branches, d'où il sort en même-tems des gouttes de sang, com-

(*a*) Luc. c. 3. v. 23.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 210. Ovid. Metam. L. II. c. 9. Virg. Eclog. 6. v. 62. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. pag. 149. & *suiv.*

me de quelques blessures. » Epargnez-moi, ma chere me» re, s'écrie la première qu'el» le touche ; épargnez-nous, » je vous en conjure ; ne nous » faites point de nouveaux » maux ; vous déchirez notre » corps, en rompant ces ar» bres. Adieu pour la dernière » fois ; l'écorce qui monte, » nous ferme la bouche. » Il en coula aussi tôt des larmes qui s'endurcirent au soleil, & se changerent en grains d'ambre, en tombant de ces nouveaux arbres.

Explication de la Fable des Héliades.

Cette fable est comme un triomphe de l'amitié fraternelle, où les personnes même qui triomphent, ne laissent pas de perdre la vie ; mais, on peut dire aussi qu'elles ne triompheroient pas si elles ne mouroient, puisqu'on n'auroit pu juger autrement de l'excès de leur amitié. Néanmoins, comme leurs larmes & leurs plaintes ne servent qu'à les perdre, & qu'elles furent inutiles à Phaëton, cette fable nous veut apprendre par l'aventure de ces filles à garder la modération dans les afflictions & dans les adversités.

L'on feint qu'elles ont été changées en arbres, parce que quand on se laisse emporter à la douleur, & que l'on souffre qu'elle soit plus forte que la raison, l'on en tombe quelquefois dans une stupidité si étrange, qu'on ne ressemble plus à un homme. Et quoique l'on n'en meure pas, on peut dire cependant qu'on ne vit alors que de la vie des arbres & des plantes. Aussi parmi les Latins le mot *truncus*, qui signifie un tronc d'arbre, signifie aussi par métaphore un homme stupide & hébêté.

Mais, pourquoi a-t-on feint qu'il sortit de l'ambre de ces arbres, en quoi les sœurs de Phaëton furent converties ? L'on a feint cela, ce semble, pour montrer que les larmes qu'on verse à la mort de ses parens & de ses amis sont précieuses & belles, lorsqu'elles sont des témoins d'une véritable amitié. Car, autrefois l'ambre étoit plus précieux qu'aujourd'hui, puisque les dames Romaines le mettoient entre leurs ornemens, comme Ovide le témoigne dans cette fable, quand il dit en parlant de l'ambre qui sort de ces arbres :

Quæ lucidus amnis,
Excipit, & nuribus mittit gestanda Latinis.

Au reste, cette fiction ne tient pas si fort de la fable, qu'elle ne tienne aussi de l'histoire. En effet, on dit que Phaëton étoit fils d'un Roi qui regnoit aux environs du Pô ; que comme il menoit lui-même un chariot sur les bords de ce fleuve, ses chevaux l'y emporterent, & qu'il y mourut ; que ses sœurs en eurent tant d'afflic-

tion qu'elles en devinrent comme stupides, & que cela a fait dire qu'elles avoient été changées en arbres.

Maintenant, s'il est permis de faire ici le Naturaliste, on peut croire que par les sœurs de Phaëton converties en arbres, on veut nous apprendre que de l'humidité de la terre & de la chaleur du soleil, il naît ordinairement plusieurs especes d'arbres & de plantes; & que parce que la dernière humeur que la force de la chaleur fait sortir des arbres ou des corps des bêtes, est la plus crasse & la plus épaisse, l'on dit qu'il sortit de ces arbres de l'ambre, qui est une espece de gomme, si l'on en croit quelques-uns; car il y en a beaucoup qui pensent qu'il ne coule pas des arbres, mais de certains rochers, & c'est l'opinion la plus commune.

Les Anciens ne sont pas d'accord sur la nature du changement des Héliades, quoique l'opinion la plus commune soit qu'elles furent métamorphosées en peupliers. Virgile fait dire dans une de ses Eglogues à Silene, qu'elles furent changées en aulnes; cependant, dans le dixième Livre de l'Énéïde, il revient au sentiment commun, puisqu'il nous apprend que Cygnus passoit ses jours à déplorer la perte de son cher Phaëton à l'ombre des peupliers, en quoi les sœurs de ce malheureux Prince avoient été changées. Il y avoit encore à ce sujet une troisième opinion, qui les faisoit changer en larix, arbre semblable au pin, & dont la gomme est une espèce de térébentine. La famille Accoleia, originaire des environs du Pô, selon Fulvius Ursinus, avoit pris à cause de cela le surnom de Lariscola; & dans la médaille qui nous reste de cette famille, on voit d'un côté la tête d'une femme, que les Auteurs croyent être celle de Clymene, mere de Phaëton, avec cette inscription, *P. Accoleius Lariscola*, & au revers, trois femmes métamorphosées en larix, qui sont les trois sœurs de Phaëton. Vitruve & Pline disent que le larix ne se trouve qu'aux environs du Pô; qu'il jette une gomme, & qu'il ne brûle point; c'est-à-dire, qu'il brûle difficilement à cause des sucs humides dont il est chargé, & non pas, comme le rapporte Palladius sur la foi de quelque Ancien, par la haine qu'il avoit contre le feu qui avoit consumé son frere.

HÉLIADES, *Heliadæ*, (a) Ἡλιάδαι, nom, qui, selon Diodore de Sicile, étoit commun à sept freres, fils d'Hélius, roi de l'isle de Rhode. Ces sept freres étoient Ochime, Cercaphe, Macar, Actis, Ténagès, Triopas & Candale.

Lorsque les Héliades eurent atteint l'âge d'homme, le soleil

(a) Diod. Sicul. pag. 226, 227.

leur prédit que Minerve habiteroit toujours parmi les peuples qui les premiers feroient des sacrifices en son honneur. Les Athéniens furent instruits de cet Oracle dans le même tems; en sorte que les Héliades se pressant trop oublierent d'apporter le feu avant la victime ; au lieu que Cécrops, roi des Athéniens, disposa mieux le sacrifice qu'il faisoit de son côté. Quoi qu'il en soit, cette méprise donna lieu à une cérémonie particuliere à l'isle de Rhode.

Les Héliades ne laisserent pas de se distinguer des autres hommes par divers genres de connoissances & sur-tout par l'Astronomie. Ils firent une science de la navigation, ils partagerent l'année en saisons. Ténagès le plus habile d'entre eux, périt par la jalousie de ses freres. Le crime ayant été découvert, tous ses auteurs prirent la fuite. Macar se retira à Lesbos, & Candale dans l'isle de Cos. Actis étant passé en Egypte y bâtit la ville d'Héliopolis en l'honneur du soleil son pere, & enseigna le cours des astres aux Egyptiens. Triopas venant dans la Carie, se saisit d'un promontoire qui fut dès-lors appellé Triopéon. Pour les autres Héliades qui n'avoient point eu de part au meurtre de leur frere, ils demeurerent dans l'isle de Rhode, & bâtirent la ville d'Achaïe dans un territoire appellé Ialysie. Leur aîné & leur roi nommé Ochime épousa Hégétorie une des Nymphes de l'isle. Il en eut pour fille Cydippe, qu'on nomma depuis Cyrbie. Cercaphe l'ayant épousée dans la suite, succéda à la couronne de son frere; & il eut lui-même pour successeur ses trois fils Lyndus, Ialysus & Camirus.

HÉLIAQUES, *Haliaca*, (*a*) fêtes & sacrifices qu'on faisoit dans l'antiquité, en l'honneur du soleil, que les Grecs nommoient ἥλιος. Son culte passa des Perses en Cappadoce, en Grece, & à Rome, où il devint très-célebre. Nous aurons beaucoup de choses à en dire, que nous renvoyons aux articles Mithras & Mithriaques.

HÉLIASTE, *Heliastes*, (*b*) Ἡλιαστὴς, membre du plus nombreux Tribunal de la ville d'Athenes.

Le Tribunal des Héliastes n'étoit pas seulement le plus nombreux d'Athenes, il étoit encore le plus important, puisqu'il s'agissoit principalement dans ses décisions, ou d'interpréter les loix obscures, ou de maintenir celles auxquelles on pouvoit avoir donné quelque atteinte.

Les Héliastes étoient ainsi nommés, selon quelques-uns, du mot ἁλίζω, j'assemble en grand nombre, & selon d'autres, de ἥλιος, le soleil, parce

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 17.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 68. *& suiv.* T. XVIII. p. 87. *& suiv.*

qu'ils tenoient leur tribunal dans un lieu découvert, qu'on nommoit ἡλιαία.

C'étoient les Thesmothetes qui convoquoient l'assemblée des Héliastes, qui étoit de mille, & quelquefois de quinze cens juges. Selon Harpocration, le premier de ces deux nombres se tiroit de deux autres Tribunaux, & celui de quinze cens se tiroit de trois. M. de Valois, dans ses notes sur cet Auteur, rapporte l'opinion de Stéphanus, qui dit que ce Tribunal étoit un démembrement de quatre autres; sçavoir, de celui des Cinq cens, lequel fut enfin porté jusqu'à six cens juges; de celui des Cinquante, de celui des Deux cens, & de celui des Mille; ce qui ne sçauroit jamais produire le nombre fixe de mille, encore moins celui de quinze cens, dont le tribunal des Héliastes étoit quelquefois composé. Ainsi, M. Blanchard croit que pour remplir ce nombre, les Thesmothetes y appelloient ceux de chaque Tribu qui étoient sortis les derniers des fonctions qu'ils avoient exercées dans un autre Tribunal.

Quoi qu'il en soit, il paroît que les assemblées des Héliastes n'étoient pas fréquentes, puisqu'elles auroient interrompu le cours des affaires ordinaires, & l'exercice des tribunaux réglés.

Les Thesmothetes étoient chargés de faire payer à chacun de ceux qui avoient assisté à ce tribunal, trois oboles pour leur droit de présence, ce qui revient à deux sesterces Romains, ou une demi-drachme; c'est de-là qu'Aristophane les appelle les confreres du Triobole. Ils étoient aussi condamnés à l'amende s'ils étoient arrivés trop tard; & même, quand ils se présentoient après que les Orateurs avoient commencé à parler, ils n'étoient point admis. Le fonds de cette dépense se tiroit du trésor public, & cette solde s'appelloit μισθὸς ἡλιαστικός.

L'assemblée se formoit, selon Aristophane, d'abord après le lever du soleil. Que si le froid & la neige obligeoit à ne la pas tenir en plein air, les juges avoient du feu, mais nous ne voyons aucun vestige qui nous puisse désigner l'endroit où elle se tenoit en ces tems de saison rigoureuse, non plus que dans les autres; nous voyons seulement, que pour entretenir le bon ordre, cette assemblée étoit renfermée dans une double enceinte. La première étoit une espèce de treillage, qui étoit d'espace en espace interrompu par des portes, au dessus desquelles étoient les dix ou douze premières lettres de l'alphabet Grec peintes en rouge, pour donner entrée aux Officiers qui devoient composer le tribunal, chacun selon le caractere spécifique de sa tribu. Des Huissiers, auxquels ils montroient la ba-

guerre qui leur avoit été envoyée par les Thesmothetes à l'effet de la convocation, en reconnoissoient le caractere pour les introduire, & pour en exclurre ceux qui s'y seroient présentés sans autorité. La seconde enceinte, qui étoit à 50 pieds de distance de la première, étoit une espece de sangle ou de corde qui n'empêchoit point le peuple curieux, qui se répandoit autour de la première enceinte, de voir ce qui se passoit dans la seconde à une distance assez considérable, pour ne pas dissiper l'attention des juges par le bruit qui se fait nécessairement dans ce concours tumultueux d'un peuple assemblé, & échauffé par des vues d'interêt ou d'affection particuliere.

On distribuoit à chacun de ceux qui étoient admis dans la première enceinte deux pieces de cuivre, dont l'une étoit percée, sans que nous puissions présumer que ce fût pour éviter d'être trompé à cause de l'obscurité du lieu où se tenoit cette assemblée, qui commençoit après le soleil levé, & qui finissoit au coucher du soleil. Ces pieces de cuivre avoient été mises à la place des petites écailles marines, qui furent d'abord employées à cet usage. Le Roi, qui avoit indiqué cette assemblée, y assistoit; les Thesmothetes lisoient les noms de ceux qui devoient la composer, & chacun prenoit sa place à mesure qu'il étoit appellé; après quoi, si les Exégetes qui étoient mandés, & dont la fonction étoit d'observer les prodiges, & d'avoir soin des choses sacrées, ne s'opposoient point, on ouvroit l'audience.

De tous les monumens qui nous restent sur les assemblées des Héliastes, le plus précieux est le serment que prêtoient ces juges entre les mains des Thesmotheres. Démosthene nous l'a conservé dans l'oraison contre Timocrate, qui, corrompu par l'argent de ceux qui étoient dépositaires des effets pris sur un vaisseau de Naucratis, & qui différoient de rendre leur compte, avoit rendu une loi, par laquelle il étoit permis aux prisonniers détenus pour dettes publiques de sortir en donnant caution; & cet Orateur en fit usage comme d'un de ces grands traits, capables de remuer tout un auditoire. C'est contre cette loi que Démosthene fait le discours, où pour intéresser plus vivement la multitude, il leur fait lire à haute voix le serment des Héliastes, que nous allons rapporter pour faire mieux juger de la considération où étoit ce Tribunal, & de l'importance des affaires qui y étoient décidées.

» Je jugerai selon les loix » & les décisions du peuple » d'Athenes, & du sénat des » Cinq cens.

» Je ne donnerai point mon » suffrage pour l'établissement » d'un tyran, ni pour l'oligar- » chie.

» Je ne consentirai point à » ce qui pourra être dit ou » opiné, qui conduise à donner atteinte à la liberté ou à » l'union du peuple d'Athenes.

» Je ne me prêterai point à » la réduction des dettes des » particuliers, ni à la distribu- » tion ou à la division de la » terre ou des maisons des Athé- » niens.

» Je ne rappellerai point les » exilés, ni ceux qui ont été » condamnés à mort,

» Je ne forcerai point à se » retirer, ceux à qui les loix » & les suffrages du peuple & » du Tribunal ont permis de » rester.

» Je ne me présenterai point » moi-même, & je ne souffrirai » point qu'aucun autre, en lui » donnant mon suffrage, entre » dans aucune fonction de ma- » gistrature, s'il n'a aupara- » vant rendu ses comptes » de la fonction qu'il a exercée.

[Ceci s'entend des neuf Archontes, du chef de la religion, & de ceux qui sont ballottés le même jour que les neuf Archontes, le Héraut, l'Ambassadeur & les Assesseurs.]

» Je ne souffrirai pas que le » même homme ait deux fois la » même fonction, ou que le mê- » me homme soit employé dans » deux fonctions la même année.

» Je ne recevrai aucun pré- » sent dans la vue de l'exer- » cice de ma fonction d'Hé- » liaste, ni par moi-même, ni » par aucun autre pour moi, » ni par aucun autre dont je » puisse avoir connoissance, » par surprise ou par aucune » autre voie.

» Je déclare que je n'ai pas » moins de trente ans.

» Je donnerai mon attention » égale à l'accusateur & à l'ac- » cusé, & je donnerai mon » suffrage sur ce qui aura été » mis en contestation.

» J'en jure par jupiter, par » Neptune & par Cérès.

» Et si je viole quelqu'un de » mes engagemens, je les con- » jure d'en faire tomber la pu- » nition sur moi & sur ma fa- » mille par notre ruine.

» Je les prie de m'accorder » toutes sortes de prospérités, » si je suis fidele à mon ser- » ment. »

Il faut lire ce qui suit ce serment dans Démosthene, pour connoître avec quelle éloquence il en fait usage, & comment il en applique les principes à la cause qu'il défend.

Voilà donc un des motifs de ces assemblées. Elles avoient encore lieu, selon Aristote, lorsqu'il étoit question de créer quelque nouveau Magistrat, à la place d'un Officier mort, afin que ce changement fût appuyé de l'autorité publique. Il est surprenant que Pausanias si accoutumé à des détails, ne nous fournisse rien pour nous mettre au fait de ce Tribunal; tout ce qu'il en dit, c'est que le plus nombreux des tribunaux, & celui où les citoyens s'assembloient en plus grand nombre, s'appelloit Héliée.

Diogene Laërce, dans la vie de Solon, prétend que ce fut dans une de ces assemblées des Héliastes, que Pisistrate vint se presenter couvert des blessures & des meurtrissures qu'il s'étoit faites, pour attendrir le peuple contre ses prétendus ennemis, qui jaloux, disoit-il, de la bonté que le peuple lui marquoit, parce qu'il prenoit ses intérêts contre les plus puissans, étoient venus l'attaquer pendant qu'il étoit à la chasse. Il réussit dans son dessein, on lui accorda une garde dont il se servit pour s'emparer de la souveraineté, dans laquelle il se maintint trente-trois ans. Le pouvoir de ce tribunal paroît d'autant mieux dans cette concession, que Solon qui y étoit présent, & qui fit ce qu'il put pour s'opposer à cette résolution, ne put en venir à bout.

Athénée nous a conservé un fragment du comique Posidippe, qui dit que la fameuse courtisanne Phryné, dont les richesses étoient si grandes, qu'elle offrit de rétablir les murailles de Thebes ruinées par Alexandre, si on vouloit lui faire l'honneur d'employer son nom dans une inscription qui en fit mention, fut traduite devant le tribunal des Héliastes, où les larmes qu'elle répandit, & les caresses qu'elle fit aux juges en les sollicitant, eurent bien de la peine à lui sauver la vie, & à la garantir du châtiment que l'on croyoit que méritoit la corruption qu'elle entretenoit, en séduisant également les personnes de tout âge.

Ces trois exemples de causes portées au tribunal des Héliastes, peuvent suppléer au silence des Historiens sur l'autorité de ce tribunal, & sur l'importance des affaires qui s'y traitoient.

Passons à la maniere dont les juges y donnoient leurs suffrages. Il y avoit une sorte de vaisseau sur lequel étoit un tissu d'osier, & par-dessus deux urnes, l'une de cuivre & l'autre de bois; au couvercle de ces urnes étoit une fente garnie d'un quarré long, qui large par le haut, se rétrecissoit par le bas, comme nous voyons à quelques troncs anciens dans nos Eglises.

L'urne de bois, nommée κύριος, étoit celle où les juges jettoient le suffrage de la condamnation de l'accusé; celle de cuivre, nommée ἄκυρος, recevoir les suffrages portés pour l'absolution.

Aristote observe que Solon, qui pensoit à rendre son peuple heureux, & qui trouva de son tems l'Aristocratie établie par l'élection des neuf Archontes, Officiers annuels, dont le pouvoir étoit presque souverain, voulut adoucir cette charge, & y apporter le tempérament de pouvoir appeller du jugement de ces Magistrats au peuple appellé par le sort à porter son suffrage, après avoir prêté le serment des Héliastes, dans un lieu d'Athenes près du Panathé-

née, où Hissus avoit autrefois calmé le peuple animé à la sédition, en l'engageant par serment à se réunir. On observe encore, que, dans le serment des Héliastes, on n'invoque point, comme dans les autres Tribunaux, le Dieu Apollon.

On a remarqué que dans le serment des Héliastes, on s'engageoit à ne se laisser point corrompre par sollicitation ni par argent, par soi-même ou par des gens interposés ; il y avoit une amende très-févère pour ceux qui étoient convaincus de cette prévarication. Les Décemvirs à Rome prononcerent la peine de mort contre ce crime ; mais, Asconius observe que cette peine fut modérée dans la suite, & que selon la grieveté du fait, le coupable étoit chassé du Sénat, ou banni pour un tems.

HÉLICAON, *Helicaon*, (a) Ἑλικάων. fils d'Anténor, épousa Laodice, une des plus belles filles de Priam. Le Poëte Leschée nous apprend qu'Hélicaon, ayant été blessé en combattant de nuit, fut reconnu & sauvé par Ulysse.

HÉLICE, *Helice*, (b) Ἑλίκη, ville du Péloponnèse dans l'Achaïe, étoit située sur le bord de la mer à quarante stades d'Egium. C'étoit autrefois une ville où les Ioniens avoient un temple célebre dédié à Neptune Héliconius. Ils disoient que le culte de ce Dieu s'étoit perpétué chez eux, depuis que, chassés par les Achéens, ils se retirerent à Athenes, & qu'ensuite ils allerent chercher fortune vers les côtes de l'Asie mineure. Il est parlé dans Homère, & d'Hélice, & de Neptune Héliconius.

Après un long espace de tems, pendant lequel cette ville avoit joui d'une très-grande réputation, il arriva, dit-on, que ceux qui l'habitoient, manquant de parole à de pauvres supplians qui s'étoient réfugiés dans le temple de Neptune, les égorgerent ; la colere du Dieu ne tarda pas à éclater sur eux par un tremblement de terre, qui non seulement renversa leurs maisons, mais anéantit leur ville, au point qu'il n'en resta pas le moindre vestige. Pour l'ordinaire, dit Pausanias, ces tremblemens de terre qui boulversent de tems en tems certaines contrées sont annoncés par des pronostics qui les précedent, comme sont des pluies continuelles, ou de longues sécheresses, ou un dérangement de saisons qui fait sentir le chaud en hiver, ou le disque du soleil, qui tantôt s'obscurcit & tantôt paroît tout en feu, ou le desséchement subit des fontaines, ou des tourbillons de vent qui déracinent

(a) Homer. Iliad. L. III. v. 123, 124. Pauf. p. 661.

(b) Herod. L. I. c. 145. Pauf. pag. 397, 409, 445. *& seq.* Strab. pag. 384. *& seq.* Ptolem. L. III. c. 16. Plin. T. I. pag. 192. Homer. Iliad. L. II. v. 82. L. VIII. v. 203. Diod. Sicul. p. 482. *& seq.*

les plus gros arbres, ou des feux céleſtes qui parcourent le vaſte eſpace des airs, laiſſant après eux une longue traînée de lumiere, ou de nouveaux aſtres qui paroiſſent tout-à-coup & nous rempliſſent d'effroi, ou des vapeurs peſtilentielles qui ſortent du ſein de la terre; tels ſont les ſignes dont le ciel ſe ſert pour avertir les hommes. Ainſi raiſonne Pauſanias. Il s'étend enſuite ſur les tremblemens mêmes, dont il diſtingue pluſieurs ſortes. Le plus dangereux de tous, il le compare à ce feu intérieur qui agite quelquefois le corps humain; car, comme la fièvre, dit-il, ſe manifeſte par pluſieurs ſymptômes & ſur-tout par le battement de l'artere du bras, de même des vents ou des feux ſouterreins venant à ſe combattre dans le ſein de la terre, pouſſent vers ſa ſuperficie tout ce qui leur fait obſtacle, à peu près comme ces taupes, qui, en travaillant ſous la terre, l'élèvent & la font bourſoufler. C'eſt alors que la terre ébranlée juſques dans ſes fondemens & s'ouvrant tout-à-coup, on voit tout ce qui eſt bâti deſſus, fondre & s'abîmer, ſans qu'il en demeure aucun veſtige; & ce fut ainſi que périt Hélice. Au tremblement de terre, on dit qu'il ſe joignit un autre malheur cauſé par la ſaiſon, un débordement de la mer qui inonda la ville & tout le païs d'alentour; le bois ſacré de Neptune fut tellement ſubmergé qu'à peine voyoit-on la cime des arbres; de ſorte que le courroux du Dieu, armant pour ainſi dire ces deux élémens tout à la fois contre cette miſérable ville, elle fut engloutie avec tous ſes habitans.

Cet évenement arriva durant qu'Aſtéus étoit Archonte à Athenes la quatrième année de la cent-unième Olympiade, en laquelle Damon de Thurium fut proclamé vainqueur pour la première fois à Olympie. Tous les habitans ayant péri ſous les ruines de la ville, ceux d'Egium s'emparerent de tout le territoire des environs, & le poſſédoient encore du tems de Pauſanias. Strabon qui parle auſſi de ce châtiment de la ville d'Hélice, en met l'époque deux ans avant la bataille de Leuctres.

Quoique cette ville eût été ruinée entièrement, il en reſtoit encore quelque choſe, lorſque Pauſanias écrivoit. Ce n'étoit plus alors qu'un bourg comme l'aſſure cet Auteur. On pourroit dire que c'eſt la même choſe que la ville de ce nom que Ptolémée met dans l'Achaïe, ſi cette dernière n'étoit placée par ce Géographe dans les terres; au lieu que le bourg d'Hélice de Pauſanias étoit ſur le bord de la mer.

Il y a eu quelques-autres villes du même nom. 1°. Une dans la Thrace, entre l'Œſcus & les montagnes, ſur la route de Sardique à Philippopolis. 2°. Une autre dans l'Aſie mineure, ſur le Pont-Euxin, vers

la Cappadoce. 3°. Deux dans la Grece, l'une dans la Béotie, l'autre dans la Thessalie.

HÉLICE, *Helice*, Ἑλίκη, nommée aussi Callisto. *Voyez* Callisto.

HÉLICE, *Helice*, (*a*) Ἑλίκη, fille de Sélinus, fut mariée à Ion. Ce Prince bâtit une ville qu'il nomma Hélice du nom de sa femme.

On dit qu'une fille de Danaüs porta aussi le nom d'Hélice.

HÉLICE, *Helice*, (*b*) machine à traîner, dont on attribue l'invention à Archimède. Hiéron, roi de Syracuse, après avoir fait construire la moitié de son fameux navire, ordonna qu'on traînât dans la mer cette partie, afin que tandis qu'elle seroit dans l'eau, on travaillât à faire le reste. On étoit fort embarrassé à remuer une machine si énorme ; mais, Archimède en vint à bout avec le secours de fort peu de gens ; il inventa pour cela l'Hélice, avec laquelle il exécuta en très-peu de tems cette entreprise.

HÉLICÉENS, *Helicenses*, Ἑλικεῖς, les Habitans d'Hélice dans l'Achaïe. *Voyez* Hélice.

HÉLICON, *Helicon*, (*c*) Ἑλικὼν, fleuve de Grèce, dans la Macédoine, selon Pausanias. Il couloit auprès de Dium, & delà il continuoit son cours l'espace de soixante-quinze stades ; puis disparoissant tout-à-coup, il reparoissoit vingt-deux stades plus loin, non plus sous le nom d'Hélicon, mais sous celui de Baphyre, & pour lors devenu navigable, il alloit enfin se jetter dans la mer. Les habitans de Dium disoient qu'autrefois l'Hélicon conservoit son lit sans changer de nom, depuis sa source jusqu'à son embouchure, mais que les femmes qui tuerent Orphée, ayant voulu se purifier dans ce fleuve, il rentra sous terre pour ne pas faire servir ses eaux à cet usage.

Ptolémée, par un renversement de lettres, nomme ce fleuve Pharybe, Φαρύβος.

HÉLICON, *Helicon*, (*d*) Ἑλικὼν, fleuve de Sicile, selon Ptolémée, dans ce qu'il appelle la côte occidentale, mais pour parler plus juste dans la partie orientale de la côte du nord de cette isle. Son nom moderne est Oliveri ; il le prend du bourg d'Oliveri, qui est à son embouchure.

HÉLICON, *Helicon*, (*e*) Ἑλικὼν, montagne de Grèce dans la Béotie, à l'entrée & aux confins de la Phocide. Elle étoit consacrée aux Muses.

(*a*) Pauf. p. 396.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 257.

(*c*) Pauf. pag. 587. Ptolem. L. III. c. 13.

(*d*) Ptolem. L. III. c. 4.

(*e*) Strab. pag. 379, 409, 410, 471. Pauf. pag. 582. & *seq*. Ptolem. L. III. c. 15. Plin. Tom. I. pag. 192, 197. Virg. Æneid. L. VII. v. 641. L. X. v. 163. Xenoph. pag. 519. Plut. Tom. I. p. 450. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. pag. 222, 230.

Strabon lui donne beaucoup d'étendue dans sa longueur ; car, selon lui, elle touchoit à la Phocide par la partie septentrionale de cette province, & en partie aussi au couchant, & avançoit jusqu'au port Mychos, qui étoit le dernier de la Phocide. Il ajoute que sur cette montagne il y avoit un temple dédié aux Muses, la fontaine d'Hippocrene & la grotte des Nymphes Libéthrides. A l'égard de la grotte, elle n'étoit pas unique ; il y en avoit en d'autres lieux qui portoient le même nom. Cette montagne est devenue fameuse par l'honneur que les Poëtes lui ont fait de la célébrer dans leurs ouvrages.

L'Hélicon, selon Pausanias, étoit de toutes les montagnes de la Grèce la plus fertile, celle où il y avoit le plus d'arbres de toute espece, & où croissoit sur-tout le meilleur pourpier. Ceux qui l'habitoient assuroient que l'on n'y trouvoit aucune herbe, aucune racine vénéneuse, & que pour cette raison les serpens n'y étoient pas dangereux ; de sorte que quand par hazard on en étoit piqué, on ne s'en embarrassoit pas plus que si l'on eût été sûr d'avoir, à point nommé, dit Pausanias, quelqu'un de la race des Psylles, ou d'excellente thériaque.

On croit que ce sont Ephialtès & Otus qui ont sacrifié les premiers aux Muses sur le mont Hélicon, & qui leur ont consacré cette montagne. On croit aussi que ce sont eux qui ont bâti Ascra. En allant au bois sacré des Muses, on trouvoit sur la gauche la fontaine Aganippé, ainsi appellée du nom d'une fille du Permesse; car, le Permesse couloit autour du mont Hélicon. Si on prenoit ensuite le chemin du bois, on voyoit une statue de marbre d'Euphemée qui fut, dit-on, la nourrice des Muses. Près de cette statue étoit celle de Linus dans une niche de rocaille, creusée en manière de grotte.

Les statues des trois premières muses étoient de la façon de Céphisodote. Un peu plus loin on en voyoit trois autres qui étoient encore de lui. Les trois qui suivoient étoient de Strongilion, de tous les statuaires celui qui réussissoit le mieux à représenter des chevaux & des bœufs. Olympiosthène avoit fait les trois dernières. Mais, le mont Hélicon étoit orné de bien d'autres statues. On y voyoit un Apollon en bronze, & un Mercure; ces dieux se disputoient une lyre. Le Bacchus étoit un ouvrage de Lysippe. Il y en avoit un autre debout qui étoit de Myron, & la plus belle statue qui fût sortie de ses mains après l'Erechthée qui étoit à Athenes; c'étoit un présent de Sylla, non qu'il l'eût fait faire à ses dépens, mais il l'avoit enlevée aux Orchoméniens de Minyes pour la donner aux Thespiens ; ce que les Grecs appelloient, *honorer les Dieux*

avec l'encens d'autrui. On voyoit aussi les statues de quelques Poëtes & de quelques musiciens célebres, entre autres Thamyris déja frappé d'aveuglement, & voulant encore jouer de sa lyre toute cassée qu'elle étoit. Arion le Méthymnéen étoit assis sur un Dauphin. Mais, celui qui avoit fait la statue de Sacadas d'Argos, pour n'avoir pas entendu le commencement d'une ode de Pindare où il est parlé de ce joueur de flûte, l'avoit représenté si petit, que sa flûte étoit aussi grande que lui. Hésiode étoit aussi représenté assis, tenant une cythare sur ses genoux, quoique la Cythare ne soit pas le symbole de ce Poëte; car, lui même nous apprend qu'il chantoit ses vers une branche de laurier à la main. Orphée de Thrace avoit la Religion à côté de lui; il étoit environné de bêtes féroces qui étoient toutes en bronze ou en marbre.

On voyoit encore au Mont Hélicon, la statue de cette Arsinoé que Ptolémée épousa, quoiqu'il fût son propre frere. Elle étoit à cheval sur une autruche de bronze; c'est une espece d'oiseau qui a des aîles, mais qui ne vole point, parce qu'il est si gros qu'il ne peut s'élever en l'air. On voyoit au même lieu une biche qui allaitoit le petit Téléphus fils d'Hercule, ensuite un bœuf, & un peu plus loin une statue de Priape qui méritoit l'attention des curieux. On montroit aussi plusieurs trépieds, parmi lesquels il y en avoit un fort ancien, qu'Hésiode, dit-on, remporta pour prix de Poësie à Chalcis sur l'Euripe.

Tous les environs du bois sacré étoient habités. Les Thespiens y célébroient chaque année une fête en l'honneur des Muses, & une autre en l'honneur de Cupidon. Dans ces fêtes, il y avoit des prix non seulement pour les musiciens, mais aussi pour les athletes qui se distinguoient le plus. Vingt stades au dessus du bois, on trouvoit la fontaine du cheval, ou l'Hippocrene, ainsi appellée, parce que le cheval de Belléрhon la fit sortir en frappant du pied contre terre.

Le Lamus, fleuve peu considérable, avoit sa source au mont Hélicon.

Spon, dans son voyage de Grece, dit qu'on nomme présentement cette montagne Zagara. Wheler, son compagnon de voyage, s'étend davantage sur cette matiere. » Les Turcs, » dit-il, appellent aujourd'hui » cette montagne Zagara à » cause de la grande quantité » de lievres qui s'y engendrent, » quoiqu'il y ait beaucoup » d'autre gibier, surtout de » sangliers & de cerfs. La des» cription de Strabon prouve » indubitablement que cette » montagne est l'Hélicon; car, » elle étoit, selon lui, sur le » golfe Crisséen ou de Co» rinthe, bordant la Pho» cide, qu'elle regarde au „ nord,

» nord, inclinant un peu à » l'ouest. Il ajoûte que ses au» tres croupes pendoient sur » le dernier port de la Phoci» de, d'où il s'appelloit My» cus. Elle n'étoit pas fort éloi» gnée du Parnasse, & ne lui » cédoit ni en hauteur, ni en » étendue; enfin, c'étoient tou» tes deux des montagnes de » rochers, & leur croupe étoit » toujours couverte de neige. » Le Mont Helicon étoit au» trefois consacré aux Muses » par les Thraces, & ce fut le » païs natal du poëte Hésiode. » Je ne trouvai rien en ce lieu, » ni les monumens d'Orphée » ou des Muses, ni ceux d'Hé» siode, que Pausanias dit y » avoir vus de son tems; & » pour ce qui est de la fontai» ne d'Hippocrène, elle étoit » alors gêlée. Ayant avancé » une lieue & demie vers le » haut jusqu'aux neiges, il fal» lut m'arrêter & me contenter » de descendre de cheval, & » de tâcher de grimper sur » quelque rocher plus haut d'où » je pusse découvrir le païs de » dessous & le haut des monta» gnes; ensorte que l'espace » qui y étoit renfermé me pa» rut comme un lac glacé & » couvert de neiges. Mon gui» de me dit qu'en été on y voit » une belle vallée couverte de » verdure & de fleurs, avec » une belle fontaine au milieu. » Je me trouvai disposé à croi» re que c'étoit-là qu'étoit la » fontaine d'Hippocrène, & » les bois délicieux des Muses. »

HÉLICON, *Helico*, (*a*) Gaulois du païs des Helvétienss, étant allé à Rome, sous le règne de Tarquin l'Ancien, & s'y étant arrêté, pour apprendre quelque métier, goûta les douceurs de ce païs. En revenant dans les Gaules, il apporta des olives & du raisin, pour montrer la bonté du terroir d'Italie; ce qui fit entreprendre aux Gaulois de passer les Alpes, qui avoient été jusques-là comme des remparts entr'eux & les habitans de l'Italie, qu'ils croyoient presque insurmontables. Delà naquirent les premières guerres entre ces nations.

HÉLICON, *Helicon*, (*b*) Ἑλίκων, Cyzicénien, l'un des amis particuliers de Platon, avoit prédit qu'il y auroit un tel jour une éclipse de soleil. Cette éclipse étant arrivée comme il l'avoit dit, & à l'heure marquée, Denys eut tant d'admiration pour lui, qu'il lui donna un talent. Aristippe, badinant sur cela avec les autres Philosophes, dit qu'il avoit aussi quelque chose à prédire de fort incroyable & fort extraordinaire. Les Philosophes l'ayant pressé de le dire: *Je vous prédis*, leur dit-il, *qu'avant qu'il soit peu, Denys & Platon qui vous paroissent si bien ensemble, seront ennemis.*

HÉLICON, *Helicon*, (*c*) Ἑλίκων, excellent ouvrier, qui

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 654, 655.
(*b*) Plut. T. I. p. 966. Roll, Hist. Anc. T. III. p. 238.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 684.

avoit fait la cotte d'armes, que portoit Alexandre. Il y a apparence que c'est le même qui suit.

HÉLICON, *Helico*, (*a*) fameux artiste. Il avoit fait pour les Rhodiens une cotte d'armes travaillée avec un art admirable.

HÉLICON, *Helico*, (*b*) nom d'un jardinier, dont Cicéron fait mention dans une de ses lettres. Ce jardinier vouloit donner mille sesterces de loyer pour un jardin, où il n'y avoit ni abri, ni égoût pour les eaux, ni muraille, ni loge. Cicéron trouvoit cela fort mauvais, parce qu'il auroit voulu louer lui-même ce jardin, mais à moindre prix.

HÉLICON, *Helico*, (*c*) Égyptien, ennemi déclaré des Juifs, vivoit sous l'empire de Caligula. On sçait que ce Prince avoit beaucoup d'aversion pour ce peuple, à cause du refus qu'il faisoit de l'adorer comme Dieu, & Hélicon avoit soin de nourrir & d'entretenir cette aversion. C'étoit un esclave artificieux, fourbe, intriguant, qui s'étoit élevé par ses adroites manœuvres à la place de chambellan de l'Empereur. Cet homme, qui connoissoit le génie du Prince qu'il servoit, le divertissoit par ses plaisanteries; & ne manquant aucune occasion de tourner les Juifs en ridicule, il glissoit sous ses bons mots la calomnie, qui portoit son coup d'autant plus sûrement, qu'un sel réjouissant l'assaisonnoit & l'aidoit à s'introduire.

HÉLICONIADES, *Heliconiades*, (*d*) nom donné aux Muses. On les a appellées ainsi d'une montagne de Béotie, nommée l'Hélicon, qu'Othus & Ephialtès, fils d'Aloéus, consacrerent aux Muses, & non pas d'une colline de même nom joignant le mont Parnasse, comme Servius & la plûpart des Grammairiens l'ont pensé. Quelques Auteurs ont cependant prétendu que ce nom ne venoit ni de l'une, ni de l'autre de ces montagnes, mais d'un instrument de musique, aussi appellé Hélicon, dont Ptolémée fait mention.

HÉLICONTE, *Helicus*, (*e*) Ἑλικοῦς, ville du Péloponnèse, dans l'Arcadie, selon Plutarque. Le pere Lubin a cru que le texte de cet Auteur étoit corrompu, & qu'il falloit lire Hélissonte; car, il n'y avoit point en Arcadie de place appellée Héliconte, mais il y en avoit une appellée Hélisson, dont parle Pausanias.

HÉLIÉE, *Heliæa*, Ἡλιαία, nom qu'on donnoit à Athènes à l'endroit où se tenoit l'as-

(*a*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 4.
(*b*) Cicer. ad Amic. L. XVI. Epist. 18.
(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 65.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 222, 230.
(*e*) Plut. T. I. p. 815.

ſemblée des Héliaſtes. *Voyez* Héliaſte.

HÉLIMUS, *Helimus*, (*a*) l'un des centaures qui furent tués aux noces de Pirithoüs.

HÉLIMIOTES, *Helimiotæ*, Ἐλειμιῶται, (*b*) peuples de Macédoine, ſelon Thucydide. Ce devoient être les habitans du païs nommé par d'autres Elimiotide. *Voyez* Elimiotide.

HÉLINGA, *Helinga*, Ἡλίγγα, ville de l'Eſpagne Tarragonoiſe. Polybe & Appien en font mention. Moralès & Xylander croyent que c'eſt la Silpia de Tite-Live. L'édition de Polybe par Gronovius écrit ce nom ſans aſpiration Elinga.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (*c*) Athénien, du bourg de Pitthée. Démoſthène en fait mention dans ſa harangue contre Lacritus.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (*d*) premier miniſtre de Séleucus Philopator, roi de Syrie. Un Juif perfide, nommé Simon, pour ſe venger de la réſiſtance que le grand-prêtre Onias apportoit à ſes entrepriſes injuſtes, fit dire à Séleucus Philopator, qu'il y avoit dans le tréſor du temple des ſommes immenſes qui n'étoient point deſtinées à la dépenſe des ſacrifices, & qu'il pouvoit s'approprier. Sur cet avis, le Roi envoya à Jéruſalem Héliodore, avec ordre de faire tranſporter tout cet argent.

Héliodore, après avoir été reçu du grand-Prêtre avec toutes ſortes d'honneurs, lui déclara le ſujet de ſon voyage, & lui demanda ſi l'avis qu'on avoit donné au Roi touchant cet argent étoit véritable. Le grand-Prêtre lui répondit que c'étoient des dépôts, & des ſommes deſtinées à la nourriture des veuves & des orphelins; qu'il ne pouvoit abſolument en diſpoſer au préjudice de ceux à qui cet argenr appartenoit & qui avoient cru ne pouvoir mieux l'aſſurer, qu'en le mettant en dépôt dans un temple dont la ſainteté étoit révérée par toute la terre. Ces ſommes conſiſtoient en quatre cens talens d'argent & en deux cens talens d'or. Le miniſtre du Prince, inſiſtant ſur les ordres de la Cour, lui dit nettement qu'il falloit, à quelque prix que ce fût, que cet argent fût porté au Roi.

Le jour prix pour l'enlever, Héliodore vint au temple dans le deſſein d'exécuter ſa commiſſion. Toute la ville alors fut remplie de trouble & d'effroi. Les Prêtres revêtus de leurs robes ſacerdotales, ſe proſternoient au pied de l'autel, conjurant celui qui eſt dans le ciel, & qui a fait la loi touchant les dépôts, de conſerver ceux

(*a*) Ovid. Metam. L. XII. c. 11.
(*b*) Thucyd. p. 168.
(*c*) Demoſt. Orat. in Lacrit. pag. 950.
(*d*) Maccab L. II. c. 3. v. 4. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 663. *& ſuiv.*

qui avoient été confiés à son temple. Plusieurs accouroient en troupes, & s'unissoient ensemble pour prier Dieu de ne permettre pas qu'un lieu si saint fût exposé au mépris. Les filles & les femmes couvertes de cilices levoient les mains au ciel. C'étoit un spectacle vraiment digne de pitié, de voir toute cette multitude, & sur-tout le grand-Prêtre accablé d'affliction dans l'attente de ce qui alloit arriver.

Cependant, Héliodore, avec ses gardes, étoit déjà à la porte du trésor, & il se préparoit à la forcer. Mais, l'esprit du Dieu tout-puissant se fit voir alors par des marques bien sensibles, ensorte que tous ceux qui avoient osé obéir à Héliodore, furent renversés par une vertu divine, & frappés d'une frayeur qui leur ôta la force & le courage; car, ils virent paroître un cheval richement couvert, qui fondant tout d'un coup sur Héliodore, lui donna plusieurs coups des deux pieds de devant. Celui qui étoit monté sur ce cheval, avoit un regard effrayant, & ses armes paroissoient d'or. En même tems, on vit deux jeunes hommes d'une éclatante beauté, qui s'étant mis aux deux côtés d'Héliodore, le frappoient sans relâche, & lui donnoient de grands coups de fouet. Héliodore étant tombé par terre, on le prit, on le mit dans une chaise; & cet homme, qui un moment auparavant étoit entré dans le temple avec une multitude d'archers & de gardes, fut enlevé & chassé de ce saint lieu, sans pouvoir être secouru de personne, parce que la vertu de Dieu s'étoit fait connoître manifestement. Par un effet de cette même vertu, il étoit couché par terre, sans voix, & sans aucune espérance de vie, tandis que le temple, auparavant rempli de trouble & de tumulte, retentissoit des cris de joie de tout le peuple, qui bénissoit Dieu de ce qu'il venoit de relever la gloire de son lieu saint par un coup de sa puissance.

Alors, quelques amis d'Héliodore supplierent le grand-Prêtre d'invoquer pour lui le Très-haut. Aussi-tôt Onias offrit pour sa guérison une hostie salutaire. Pendant qu'il faisoit sa priere, les deux jeunes hommes, dont on a parlé, se présenterent à Héliodore, & lui dirent: » Rendez-graces au » grand-prêtre Onias; car, » c'est en sa considération que » le Seigneur vous a accordé » la vie. Après avoir été châtié » de Dieu, annoncez à tout le » monde ses merveilles & sa » puissance.« Ayant ainsi parlé, ils disparurent.

Héliodore offrit ses vœux, & fit de grandes promesses à celui qui lui avoit redonné la vie. Il remercia Onias, & s'en retourna, rendant témoignage à tout le monde des œuvres merveilleuses du Tout-Puissant, qu'il avoit vues de ses yeux. Comme le Roi lui demandoit qui il ju-

geoit qu'on pouvoit encore envoyer à Jérusalem, il lui répondit : » Si vous avez quelque » ennemi, ou quelqu'un qui ait » des desseins sur votre cou» ronne, envoyez-le en ce » lieu, & vous le verrez reve» nir déchiré de coups, si néan» moins il en revient ; car, ce» lui qui habite dans le ciel, est » lui-même présent en ce lieu ; » il en est le protecteur, & » il frappe & fait périr ceux » qui y viennent pour faire du » mal. «

Voilà ce que l'on sçait de cet Héliodore. Il y en a qui prétendent que depuis cet événement il se fit Juif, & renonça ainsi à l'idolâtrie. D'autres disent qu'il est le même que le suivant.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (*a*) l'un des principaux Seigneurs de la cour de Séleucus Philopator, fit périr le Roi son maître, parce qu'il avoit l'ambition de monter sur le trône en sa place. Mais, dans le tems qu'il songeoit à s'y placer, il fut chassé par Eumene & Attale, qui y établirent Antiochus, dans l'espérance que ce Prince leur seroit attaché par la reconnoissance d'un bienfait de cette importance.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (*b*) Athénien, natif d'une bourgade de la tribu Cécropide. On voyoit son tombeau près du bourg Sciros, & son portrait dans le grand temple de Minerve.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (*c*) rhéteur Grec, qui accompagna Horace dans son voyage de Brundusium. Ce Poëte en fait l'éloge dans la satyre où il décrit ce voyage. Il le qualifie le plus habile des Grecs de son tems.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (*d*) autre rhéteur Grec, vivoit sous l'empire d'Adrien, & étoit concurrent de Denys de Milet. L'éclat de la réputation de ce dernier ayant blessé l'Empereur, ce Prince pour le mortifier éleva Héliodore, & se l'attacha comme secrétaire. La Philosophie de Denys ne tint pas contre ce coup. » L'Empereur, dit-il à » Héliodore, peut bien vous » donner des charges & de l'ar» gent; mais, il ne peut faire de » vous un Orateur. « Les sentimens de bienveillance qu'Adrien avoit témoignés à Héliodore, ne furent pas constans, puisqu'on assure que ce Prince le diffama ensuite par des satyres atroces.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος (*e*) autre rhéteur Grec, qui fut pere d'Avidius Cassius. Cet Héliodore pourroit bien être le même que le précédent, parce qu'il vécut du tems d'Adrien, & qu'ayant ac-

(*a*) Tit. Liv. L. XLI. Suppl. 3. c. 2.
(*b*) Pauf. p. 68.
(*c*) Horat. L. I. Satyr. 5. v. 2, 3.
(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 297, 299.
(*e*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 423.

quis un grand crédit auprès de ce Prince, il devint préfet d'Égypte.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος (a) fils d'Avidius Cassius, fut enfermé dans une isle, après la mort de son pere, tandis que tous ses freres vécurent en pleine sûreté, non comme la postérité d'un ennemi public, mais avec toute la splendeur de leur ancienne fortune. Il y a apparence qu'Héliodore avoit eu part à la révolte d'Avidius Cassius, ou qu'il étoit du moins regardé comme plus coupable que ses freres.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (b) fameux romancier Grec, Auteur d'une histoire Éthiopique, où il représente une lutte qui tient en quelque sorte du pancrace, & qui se passe entre Théagène, le Héros du Roman, & une espèce de géant Éthiopien.

Il seroit difficile de deviner sur quel fondement Héliodore, décrivant les jeux Pythiens, & faisant paroître sur la scene un athlete pour la course, contre lequel il ne se présente d'abord aucun antagoniste, ajoûte ces paroles : » Les Amphictyons le » renvoyoient donc déjà ; car, » la loi ne permet pas que l'on » accorde la couronne à celui » qui n'a point combattu. « On ne peut pas dire que cette loi fût particulière aux jeux Pythiens, puisque Pausanias nous apprend que l'athlete Doriée fut couronné à ces jeux, ἀκονιτί, sans combat ; & c'en est assez pour détruire ce qu'avance Héliodore, qui étoit apparemment peu instruit de ce qui se passoit à Delphes en pareil cas.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, Auteur du livre des sépulcres, cité par Plutarque.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (c) poëte Grec, dont parlent Lilio Giraldi & Vossius. Il y a eu un autre Héliodore, aussi poëte Grec, dont Vossius n'a point fait mention, & dont on a des épigrammes dans l'Anthologie manuscrite de la bibliotheque du roi de France.

HÉLIODORE, *Heliodorus*, Ἡλιόδωρος, (d) médecin, ou opérateur, que Juvénal tourne en ridicule dans une de ses satyres.

(e) Il y a eu quelques autres Héliodores. 1.° Un dont Philostrate a écrit la vie. 2.° Un autre d'Athènes, mathématicien, Auteur de quelques ouvrages. 3.° Un autre de Larisse, qui écrivit un Traité de l'optique, dont Ignace Dante rapporte un fragment dans le livre de l'optique d'Euclide, qu'il traduisit en Latin. 4.° Un autre,

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 434.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. p. 265. Tom. III. pag. 247.

(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 265.

(d) Juven. Satyr. 6. v. 71.

(e) Plin. Tom. II. pag. 658, 730. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 425.

Stoïcien, qui fit des Commentaires sur Aratus, & qui fut assez scélérat pour déposer contre L. Silanus, son disciple & innocent. 5.° Un autre, Géometre. 6.° Un autre, tragique. Ces deux derniers sont cités par les Commentateurs des auteurs Grecs. 7.° Un autre, médecin. 8.° Un autre, sculpteur.

HÉLIOGABALE, *Heliogabalus*, (*a*) Ἐλιογάβαλος, eut pour mere Julia Soémis qui étoit fille de Julia Mésa, sœur de l'impératrice Julie. Julia Soémis avoit épousé Varius Marcellus, à qui une mort prématurée ne donna pas le tems de parvenir au Consulat; & de ce mari, ou du commerce adultère avec Caracalla, elle eut Héliogabale, qui porta un grand nombre de différens noms. Il fut appellé Bassianus, du nom de son bisayeul; Avitus, à cause de son grand-pere; Varius, du nom de son pere; lorsqu'il fut devenu Empereur, il s'attribua les noms de Marc-Aurele-Antonin; enfin, la dignité de Prêtre du soleil, que l'on adoroit à Emese sous le nom d'Héliogabale, & le zele insensé qu'il témoigna pour ce culte, lui firent donner à lui-même le nom d'Héliogabale, sous lequel il est principalement connu dans l'Histoire.

Il n'avoit encore que treize ans, lorsque par ordre de Macrin il fut obligé de se retirer à Emese avec toute sa famille. Julia Mésa, femme ambitieuse, voulut du moins se consoler du changement arrivé dans sa fortune, en faisant conférer à son petit-fils le sacerdoce du temple d'Emese, qui étoit une place importante dans le païs. Les cérémonies religieuses s'exécutoient dans ce temple avec la plus grande pompe. Les habits sacerdotaux étoient superbes; & lorsque le jeune Prêtre, qui joignoit aux graces de l'enfance une beauté ravissante, paroissoit revêtu de ses ornemens, il attiroit & charmoit tous les regards; on pouvoit, le comparer, dit Hérodien, aux plus belles représentations de Bacchus. On accouroit de toutes parts pour le voir célébrer les sacrifices & les fêtes, danser en chœur au son de la flûte & de toutes sortes d'instrumens de musique, & l'on ne pouvoit se lasser d'admirer un si bel enfant.

Mais, nuls spectateurs ne le considéroient plus curieusement que les soldats. Il y en avoit une légion campée près d'Emese. De ce camp ils se rendoient en foule au temple; ils y voyoient Héliogabale, ils s'attachoient à lui; & l'amour qu'ils conservoient pour Caracalla, leur haine pour Macrin, leur faisoient prendre un vif intérêt à un jeune Prince, parent de

(*a*) Herodian. pag. 200. *& seq.* Dio. Cass. pag. 887. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 197. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 335, 344. *& suiv.* T. II. p. 518. *& suiv.* T. IV. pag. 587, T. V. p. 277, 278. Tom. XVIII. pag. 231. *& suiv.*

l'un, ennemi né de l'autre.

Julia Mésa, instruite de ces dispositions favorables, se mit en devoir d'en profiter. Elle commença par semer le bruit que le jeune Héliogabale, étoit non seulement parent, mais fils de Caracalla. A ce motif, qui faisoit une sorte impression sur les troupes, elle ajoûtoit un attrait encore plus puissant. Ayant amassé de grandes richesses pendant le tems de son crédit, elle répandoit l'argent parmi les soldats, & elle leur promettoit de plus abondantes largesses encore dans la suite; elle se montroit disposée à épuiser ses trésors, s'ils mettoient son petit-fils sur le trône.

Elle fut très-bien servie dans l'exécution de ses desseins par Eutychien & par Gannys, l'un affranchi des Césars, l'autre instituteur & gouverneur de l'enfance d'Héliogabale. Ces deux hommes échaufferent les esprits des soldats de la légion campée près d'Emese, & ils agirent si efficacement auprès d'eux, qu'ils les engagerent à recevoir pendant la nuit le jeune Prince dans leur camp, & à le reconnoître pour Empereur. Au moment convenu, ils le revêtirent d'une robe pareille à celle que portoit Caracalla dans son enfance, afin de fortifier la ressemblance qu'ils lui attribuoient avec celui qu'ils disoient être son pere; & Héliogabale, accompagné d'eux & de toute sa famille, s'étant présenté à une des portes du camp, y fut reçu au milieu de mille acclamations de joie, décoré du nom d'Antonin, & salué Empereur. Cet évenement est daté par Dion Cassius, du quinze au seize Mai. Les soldats, après une pareille démarche, s'attendant bien à être attaqués par Macrin, munirent leur camp de toutes sortes de provisions, & se préparerent, s'il en étoit besoin, à soutenir un siege.

Macrin regarda d'abord ce mouvement comme peu de chose; & dédaignant de se mettre lui-même en campagne contre un enfant, il se contenta d'envoyer Ulpius Julianus, l'un de ses Préfets du prétoire, avec quelques troupes, pour châtier les rebelles. Ceux-ci, lorsqu'Ulpius Julianus vint leur livrer un assaut, le soutinrent avec tout le courage possible. Ils firent monter sur le mur le jeune Héliogabale, qu'ils nommoient Antonin; & le montrant à leurs camarades, ils les invitoient à reconnoître le fils & l'héritier d'un Empereur qui les avoit tant aimés. » Que » faites-vous, leur crioient-ils? » Pourquoi employez-vous vos » armes contre le fils de votre » bienfaiteur ? « Ils comparoient avec le visage de leur nouveau Prince, des portraits de Caracalla enfant, & voyant les choses comme ils vouloient les voir, ils y observoient une ressemblance qu'y mettoit leur imagination prévenue. Ils acheverent de séduire les assiégeans en

faisant briller à leurs yeux l'argent qu'ils avoient reçu de Julia Mesa, & en leur représentant qu'il ne tenoit qu'à eux de mériter de pareilles libéralités. Héliogabale parla lui-même du haut du mur, il tint les discours qui lui avoient été dictés, & confirma les promesses que l'on faisoit en son nom. Les soldats d'Ulpius Julianus, qui avoient peu d'attache au parti pour lequel ils combattoient,, céderent sans peine à de si douces amorces. En vain, leurs Tribuns & leurs Centurions firent des efforts pour les retenir. Bien loin d'écouter aucune remontrance, les soldats furieux se jettent sur leurs officiers & les massacrent, enhardis à ce crime par un émissaire d'Eutychien, qui promettoit aux meurtriers la dépouille & le grade de ceux qu'ils auroient tués. Ulpius Julianus se déroba dans le moment à leur fureur par la fuite; & les séditieux, libres alors de tout obstacle, passent dans le camp de ceux qu'ils étoient venus assiéger. Le nombre des rebelles s'accrut encore par les transfuges qui accoururent de toutes parts, attirés par l'amour de la nouveauté & par de flatteuses espérances.

Les deux partis se trouverent alors en état de se contre-balancer. Malgré tant de défections, il restoit à Macrin un assez grand nombre de troupes dont la fidélité n'avoit point encore branlé, & Héliogabale, par les forces qu'il avoit acquises, étoit devenu assez puissant pour ne point craindre de sortir de son camp, & de tenir la campagne. Cependant, le Sénat, quoiqu'assez peu content de Macrin, & peu prévenu d'estime pour lui, avoit encore plus mauvaise idée du gouvernement d'un enfant, conduit par des femmes & par deux ministres tels qu'Eutychien & Gannys. Cette compagnie suivit donc ses maximes; elle demeura fidele à l'Empereur qu'elle avoit reconnu, & déclara Héliogabale ennemi public. Mais, ce n'étoient point des décrets du Sénat qui pouvoient terminer une semblable querelle, il fallut que les armes en décidassent.

Macrin, ayant rassemblé toutes ses forces, se préparoit à aller attaquer Héliogabale. Celui-ci lui épargna plus de la moitié du chemin; & s'étant mis en marche, il fit une telle diligence, que Macrin eut assez de peine à venir à sa rencontre près d'une bourgade qui n'étoit qu'à dix-huit milles d'Antioche.

Là les armées se choquerent le sept Juin. Les Prétoriens de Macrin, tous gens d'élite, & devenus plus alertes & plus dispos parce qu'on les avoit déchargés de ce qu'il y avoit de plus pesant dans leur armure, combattirent avec tant de valeur, qu'ils enfoncerent les ennemis, & commencerent à jetter parmi eux le désordre. En ce péril, l'ambition & l'auda-

ce firent de Julia Mésa & de Julia Soémis, des héroïnes. Elles descendirent de leurs chars, & courant au devant des fuyards, elles s'efforcerent de les retenir par leurs cris & par leurs larmes. Le jeune Héliogabale aussi donna, en cette seule occasion de sa vie, quelques signes de vigueur. Monté sur un cheval de guerre, l'épée nue à la main, il animoit les siens à retourner au combat à son exemple. Ces exhortations opérerent leur effet. La honte réveilla le courage dans les vaincus. Ils s'arrêtent, ils se rallient, ils font ferme, & se mettent en devoir de regagner le terrein qu'ils avoient perdu.

Cependant, un grand nombre de transfuges abandonnerent Macrin pour passer dans le parti opposé. Cette désertion effraya Macrin; désespérant avant le tems, il eut la lâcheté de quitter le champ de bataille, pendant que ses Prétoriens se battoient vaillamment pour sa cause. Ces braves gens ne sçachant ce qu'étoit devenu leur Empereur, ne laisserent pas de soutenir le combat assez long-tems. Leur propre gloire étoit pour eux un suffisant aiguillon. Enfin, néanmoins, Héliogabale, que les transfuges avoient averti de la fuite de Macrin, ayant fait représenter aux Prétoriens qu'ils combattoient sans objet, & qu'un lâche qui les avoit abandonnés, ne méritoit pas qu'ils se sacrifiassent pour lui; que d'ailleurs ils n'avoient rien à craindre en se rendant, & que non seulement il leur accordoit le pardon, mais la continuation de leur service auprès de sa personne; ils se résolurent à se soumettre sans avoir été vaincus, & ils reconnurent Héliogabale pour Empereur. Quant à Macrin, il fut arrêté & tué à Archélaïs, ville de Cappadoce, l'an de J. C. 218.

Héliogabale débuta par un trait qui a quelque chose de louable. Le lendemain de sa victoire sur Macrin, il vint à Antioche, & ses soldats vouloient piller cette grande & opulente ville. Héliogabale les en empêcha moyennant la promesse qu'il leur fit de leur distribuer deux mille sesterces par tête. Il est vrai qu'il ne lui en coûta rien, & que la somme à laquelle se montoit cette largesse, fut tirée des habitans d'Antioche; mais, ils se trouverent heureux d'en être quittes à si bon compte.

D'Antioche, il écrivit une lettre au Sénat, & adressa un édit au peuple Romain. Ces deux pièces étoient remplies d'invectives contre Macrin, auquel il reprochoit sur-tout la bassesse de sa naissance, & l'audace qu'il avoit eue de se faire Empereur, n'ayant pas encore le droit d'entrée au Sénat. Ce dernier reproche étoit bien déplacé dans la bouche d'un Empereur de quatorze ans. Avec aussi peu de jugement, il insistoit sur le bas-âge de Diadu-

mene, nommé Empereur par son pere avant sa dixième année accomplie. Il en vouloit singulièrement à ce jeune Prince, qu'il regardoit avec des yeux de rival; & dans la suite il répandit contre lui toutes sortes de bruits injurieux, qu'il obligea même des Écrivains à insérer dans leurs ouvrages.

Pour ce qui le concernoit lui-même, Héliogabale dans sa lettre & dans son édit prodiguoit les plus magnifiques promesses; il s'annonçoit comme devant prendre pour modeles de sa conduite Auguste & Marc-Aurele. Il s'engagea en particulier à ne tirer aucune vengeance des délibérations prises contre lui, ou contre la mémoire de Caracalla, en vertu des ordres de Macrin; & sur cet article, il tint parole. D'autres objets, & d'autres crimes l'occuperent, & le passé sortit de son esprit.

Il fit sentir tout d'un coup combien il auroit peu de considération pour le Sénat & pour les anciennes maximes, en s'attribuant sur le simple suffrage des soldats tous les titres de la puissance impériale. Dans les deux pièces dont nous venons de donner le précis, il se qualifioit l'empereur César, fils d'Antonin, petit-fils de Sévère, le Pieux, l'Heureux, Auguste, Proconsul, revêtu de la puissance Tribunicienne. Aucun de ses prédécesseurs n'en avoit usé ainsi. Tous avoient voulu devoir à un décret du Sénat & à une ordonnance du peuple, les titres de puissance & d'honneur qui caractérisoient le rang suprême. Cette innovation étoit d'une dangereuse conséquence, & elle marquoit dans le Prince & dans son Conseil, ou une grande ignorance ou un grand mépris des loix.

L'indignation, que les Sénateurs en conçurent, fut étouffée par la crainte, d'autant plus qu'il y avoit ordre à Pollion actuellement Consul, d'employer la force & les armes, s'il se trouvoit quelqu'un qui fit résistance. Ils décernerent donc à Héliogabale tous les titres dont il s'étoit emparé.

L'acharnement de ce Prince sur Macrin, quoique peu étonnant de la part d'un ennemi, choqua néanmoins, comme poussé à l'extrême. Dans la vue de rendre odieux son prédécesseur aux gens de guerre, & de s'en faire aimer par comparaison, il rendit publics les mémoires secrets des arrangemens que cet Empereur avoit projettés pour la réforme des armées, & de la lettre dans laquelle il se plaignoit beaucoup des soldats à Marius Maximus, Préfet de la ville.

On trouva aussi non seulement de l'excès, mais de l'extravagance dans la fantaisie qu'il eut de s'approprier le Consulat de Macrin. Ce Prince s'étoit fait Consul ordinaire au commencement de l'année, & n'ayant géré sa charge tout au plus que quatre mois, il en étoit

sorti avant qu'il fût en aucune manière question d'Héliogabale, & dans un tems où celui-ci se jugeoit bien honoré du titre de Prêtre du soleil. Le nouvel Empereur se rendoit donc souverainement ridicule, en substituant son nom à celui de Macrin dans les fastes & dans les actes publics; de façon qu'il s'attribuoit un Consulat dont il n'avoit pu avoir l'idée même en songe. Mais, ce sont-là des taches légères, & qui ne valent pas la peine d'être remarquées dans Héliogabale.

Sa cruauté se manifesta avant même qu'il eut quitté la Syrie. Les principaux amis & créatures de Macrin éprouverent sa vengeance, tels que Julianus Nestor, Préfet du prétoire, Fabius Agrippinus gouverneur de Syrie, plusieurs chevaliers Romoins, Réanus, commandant en Arabie, Claudius Attalus, Proconsul de Chypre, Décius, Triccianus, qui avoit été gouverneur de la Pannonie. Des ordres furent pareillement envoyés à Rome pour mettre à mort plusieuss grands personnages, que les liaisons qu'ils avoient eues avec Macrin rendoient suspects au nouveau gouvernement. D'autres, que l'on ne pouvoit accuser d'avoir eu aucune part aux troubles précédens, mais qui par leur crédit, par leurs places, par leurs talens, sembloient capables de se faire craindre, furent sacrifiés aux ombrages que l'on avoit conçus d'eux. Dion Cassius en nomme plusieurs, qui ne nous sont pas d'ailleurs connus, quoiqu'ils eussent un rang considérable dans la République, & cet Historien observe qu'Héliogabale, en abattant un si grand nombre de têtes illustres, ne daigna pas même en écrire un seul mot au Sénat.

Ce Prince & son Conseil traitoient tout-à-fait cavalièrement les affaires les plus graves, & ils sembloient se jouer de la vie des premiers hommes de l'Empire. Silius Messala & Pomponius Bassus furent déférés par ordre du ministère, comme mécontens du gouvernement, & sur cette accusation vague condamnés à mort. Après le jugement arriva une lettre d'Héliogabale au Sénat, dans laquelle commençant d'abord par se plaindre de ce que ces deux Sénateurs s'étoient rendu les censeurs de sa conduite, & les inquisiteurs de ce qui se passoit dans le palais, il ajoûtoit: » Je ne vous envoie point les » preuves de la conspiration » qu'ils avoient tramée contre » moi, parce que ces pièces » seroient maintenant inutiles, » & les trouveroient déjà » morts. «

Au reste, les soupçons qu'il se formoit d'intrigues concertées pour envahir le trône, n'étoient pas sans quelque fondement. Après l'exemple de son élévation, & dans la confusion où étoient toutes choses par la licence militaire & par le mauvais gouvernement, il n'étoit

personne qui ne crût pouvoir aspirer à l'Empire. Dion Cassius cite jusqu'à cinq entreprises de cette nature, toutes tentées par des hommes plus méprisables les uns que les autres ; & ce ne sont pas les seules, mais les plus importantes dont il ait eu connoissance. Deux de ces chefs de conspiration étoient Sénateurs, mais l'un avoit servi long-tems comme centurion, l'autre étoit fils d'un médecin. Un fils de centurion, un ouvrier en laine, eurent la même audace. Un homme du peuple essaya de soulever la flotte de Cyzique, pendant que l'Empereur étoit à Nicomédie. Tous ces mouvemens demeurerent sans effet, & ne causerent que la perte de leurs auteurs.

Héliogabale, après avoir passé l'hiver dans cette dernière ville, voulut s'approcher de Rome. En y arrivant, il se souilla d'un meurtre plus criant encore que tous ceux dont on vient de parler. Il avoit les plus grandes obligations à Gannys, qui avoit été son gouverneur & le principal instrument de sa haute fortune. Quoique Gannys aimât le plaisir, & qu'il reçût volontiers de l'argent, il n'exerça jamais sur personne aucune vexation odieuse, & il se montroit même bienfaisant. Ministre appliqué, gouverneur attentif, il vouloit que son éleve se donnât de bonne grace aux affaires, & observât les règles de la sagesse & de la retenue dans sa conduite. C'est par cet endroit qu'il s'attira la colère d'Héliogabale, qui fut assez lâchement cruel pour lui porter le premier coup de sa propre main, parce qu'aucun soldat n'osoit commencer l'exécution. Cette horrible ingratitude dévoila pleinement le mauvais cœur du nouveau Prince, & le rendit l'objet de la détestation publique.

Non moins digne de blâme dans ses amitiés, que dans ses haines, Héliogabale accorda toute sa faveur & toute sa confiance à Eutychien, flatteur & imitateur de ses vices, homme sans aucun sentiment de pudeur, bouffon & farceur de profession. Il combla ce misérable de dignités & d'honneurs. Il le fit Préfet du prétoire, Consul avec lui, &, ce qui étoit sans exemple, trois fois Préfet de la ville. Il n'écoutoit que lui & ses semblables.

Héliogabale prit à Nicomédie un Consulat qu'il compta pour le second, parce qu'il s'étoit attribué celui de Macrin. Dion Cassius observe que ce Prince, contempteur de toutes les bienséances, parut contre l'usage, le jour des vœux annuels, trois Janvier, avec la robe triomphale. Ses excès en ce genre furent poussés bien plus loin, au rapport d'Hérodien. Il dédaignoit tous les habillemens & toutes les étoffes à la mode des Grecs & des Romains. La laine étoit trop vile pour lui ; il lui falloit de la soie teinte en pourpre, & re-

levée en broderie d'or. On sçait combien la soie étoit alors une marchandise rare & précieuse. Le luxe même le plus hardi n'osoit encore l'employer qu'en la mêlant avec d'autres matières, si l'on excepte quelques femmes, qui en avoient porté rarement des étoffes pleines. Héliogabale fut le premier des Romains qui adopta cette mollesse jusques-là inconnue aux hommes. La forme des vêtemens dont il usoit, ne répugnoit pas moins aux mœurs Romaines. Il s'habilloit en Prêtre du soleil, & non pas en Empereur ; une robe à la Phénicienne, un collier, des brasselets, une manière de tiare ou de couronne toute brillante d'or & de pierreries. En cet équipage, il célébroit publiquement les fêtes de son Dieu chéri, & il exécutoit les danses qui faisoient partie de la cérémonie.

Julia Mésa, qui avoit du jugement & du sens, conçut combien ce violement de tous les usages pouvoit nuire à son petit-fils. Elle lui représenta, que se disposant à aller à Rome, il choqueroit tous les yeux par un habillement qui seroit regardé comme étranger & barbare, indigne de la gravité d'un homme & d'un Empereur, & pardonnable seulement à la mollesse des femmes. La conséquence qu'il tira de ces avis de son ayeule, est singulière. Il en conclut qu'il devoit façonner les yeux Romains à sa manière de se vêtir, avant que de se montrer à eux en personne. Dans cette vue, il se fit peindre en pied avec ses ornemens sacerdotaux, ayant à côté de lui la figure du Dieu dont il étoit le Prêtre ; & il ordonna que ce tableau fût placé dans le Sénat au lieu le plus apparent, au dessus de la statue de la victoire, afin que tous les Sénateurs, à mesure qu'ils entreroient, lui offrissent de l'encens & des libations de vin. Hérodien ne nous dit point quel fut l'effet de cette précaution bizarre. Mais, il est aisé de penser qu'elle ne fit que hâter l'indignation des Romains, en exposant à leurs regards ce qu'ils ne connoissoient encore que sur le rapport de la renommée. Pour achever de les irriter, il commença à leur manifester alors son zele insensé pour le culte de son Dieu, dont il ordonna à tous les Prêtres de prononcer & d'invoquer le nom dans leurs sacrifices avant celui de toute autre divinité.

Comme Julia Mésa souhaitoit beaucoup de retourner à Rome, où elle avoit autrefois brillé, & où elle alloit reparoître avec un prodigieux accroissement de grandeur, il est probable qu'Héliogabale s'y rendit le plutôt qu'il fut possible. A son entrée dans sa capitale, il fit au peuple les largesses accoûtumées, en pareils cas, & donna des jeux magnifiques.

Les affaires, dont il s'occupa ensuite, n'étoient pas fort sé-

rieuses. Il n'eut rien plus à cœur, dès qu'il fut arrivé à Rome, que d'y établir le culte du Dieu qu'il révéroit, sur les ruines de tout autre culte. Il ne se contentoit pas de lui donner la préférence sur les autres Dieux, & même sur Jupiter Capitolin ; ce n'étoit pas assez pour lui de les dégrader tous, & de les faire valets de chambre du sien, ses intendans, ses secrétaires ; il vouloit qu'aucun autre Dieu que ce nouveau venu ne fût honoré dans Rome, & pour cet effet, dans le temple qu'il lui construisit sur le mont Palatin, il concentra tous les objets les plus sacrés de la vénération des Romains. Il y fit transporter la pierre Pessinonte qui étoit appellée la grande mere des Dieux, le Palladium, le feu éternel de Vesta, les boucliers de Numa. Il eut encore intention d'y réunir les cérémonies religieuses des Juifs & des Samaritains, & même, par le plus insensé de tous les projets ; le rit Chrétien, ennemi irréconciliable de tout culte profane. Il ne pouvoit pas réussir dans ces dernières vues. Les Payens furent plus traitables ; & Héliogabale eut la satisfaction d'assembler autour de son Dieu tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Empire, le Sénat & l'ordre des Chevaliers qui l'environnoient en amphitéatre, les gardes prétoriennes qui l'accompagnoient pendant qu'il faisoit les fonctions de son sacerdoce. Il en résulta néanmoins dans les esprits un vif sentiment d'indignation, mais qui cédoit à la politique.

Nous n'étalerons point ici le luxe & la profusion qui règnoient dans les ornemens du temple, & dans la pompe des sacrifices, les Hécatombes des taureaux, les amas de parfums, le vin le plus vieux & le plus exquis répandu par tonnes, & coulant par ruisseaux avec le sang des victimes, les entrailles des animaux immolés portées dans des bassins d'or par les plus illustres personnages de l'État, qui étoient forcés de se tenir honorés de ces vils ministères. Héliogabale lui-même, oubliant toute décence, se donnoit en spectacle vêtu de sa robe sacerdotale à la Phénicienne, ayant le tour des yeux peint, les joues colorées de vermillon, & deshonorant, dit Hérodien, par ce fard artificiel le beau & gracieux visage qu'il avoit reçu de la nature. En cet état, il dansoit & chantoit marchant à reculons devant la statue du Dieu portée en procession. Les réjouissances publiques, les illuminations, les largesses de viandes, d'animaux, de vases d'or & d'argent, d'étoffes précieuses, rendoient la fête complette.

Ces comédies n'étoient pas un pur jeu de la part du Prince. La persuasion réelle, ou, si nous voulons parler plus juste, la superstition y entroit pour beaucoup. On ne peut guère, ce semble, attribuer qu'à ce motif la circoncision, à laquelle

il se soumit, & la loi qu'il s'imposa de s'abstenir de chair de porc. On ne sçait si l'on doit croire qu'il eut même la pensée de se faire eunuque, pour imiter les prêtres de Cybele. Mais, il n'y a point de raison de se refuser au témoignage des Historiens qui assurent qu'il portoit sur lui des amuletes sans nombre, & de toutes les espèces; qu'il pratiquoit des cérémonies magnifiques; & que joignant comme il est ordinaire, la cruauté à l'impiété, il immoloit des enfans, dans la vue de chercher l'avenir dans leurs entrailles.

Un trait moins odieux, mais ridicule & extravagant au suprême degré, c'est qu'il voulut marier son Dieu. Il eut d'abord la pensée de lui donner Pallas pour épouse; mais, cette déesse guerrière n'étoit pas un parti convenable pour un Dieu tout pacifique, & même voluptueux; il réjetta donc ce projet, & se fixa à la Vénus céleste de Carthage, déesse originaire de Phénicie, où elle étoit honorée sous le nom d'Astarté. D'ailleurs, elle passoit pour être la même divinité que la lune; & nul arrangement n'étoit plus sortable, que de marier la lune au soleil. La statue de Vénus céleste fut donc apportée de Carthage à Rome; & Héliogabale prit pour sa dot tout l'or & toutes les richesses qui se trouvoient dans son temple. Il célébra le mariage du Dieu & de la déesse avec toute la magnificence possible, & il voulut que tous les peuples & toutes les villes de l'Empire leur fissent des présens de noces.

Il usa de pareilles exactions à l'occasion de ses propres mariages, où se fait sentir la même folie & la même extinction de pudeur, que dans tout le reste de sa conduite. En moins de quatre ans qu'il règna, il epousa quatre femmes. La première fut Cornélia Paula, dame d'une rare beauté & d'une grande naissance. Héliogabale lui donna le titre d'Augusta, & il fit à ses noces une dépense prodigieuse. Non seulement les Sénateurs, mais leurs femmes, & les chevaliers Romains reçurent tous des présens. Le Prince fit distribuer aux citoyens du peuple six cens sesterces par tête, & mille aux soldats. Il donna des combats de gladiateurs, des combats de bêtes, dans lesquels cinquante-un tigres furent tués à la fois. Après tout ce grand appareil de réjouissances, Héliogabale renvoya ignominieusement Cornélia Paula, la réduisant à la condition privée, & la dépouillant de tous les honneurs qu'il lui avoit déférés.

Il conçut ensuite, ou voulut paroître avoir conçu une passion effrénée pour une vestale, qui se nommoit Aquilia Sévéra. La plus puissante amorce qui l'attirât, étoit sans doute l'illégitimité & l'impiété de l'entreprise. Il alla lui-même arracher sa proie par force du temple de

Vesta,

Vesta, & il osa écrire au Sénat, que d'un grand-Prêtre tel qu'il étoit, & d'une Prêtresse, n'aîtroient des enfans agréables aux Dieux. C'est ainsi qu'il se glorifioit, dit l'historien Dion Cassius, d'une action digne des plus grands supplices, & pour laquelle il méritoit d'être battu de verges dans la place, & ensuite étranglé dans la prison.

Il ne garda pas long-tems cette vestale déshonorée. Il prit bientôt une troisième femme, puis une quatrième, & enfin il revint à Aquilia Sévéra.

Ces déréglemens outrés ne sont encore rien en comparaison des infamies monstrueuses, dont se souilla d'ailleurs Héliogabale, & qui lui procurerent cet avantage, qu'un Écrivain modeste ne peut en faire le récit. Quel moyen de raconter la vie d'un Prince qui fit le métier de courtisanne, qui se maria comme femme, qui, habillé en femme, travaillant en laine, vouloit être appellé *Madame* & *Impératrice*?

Son mari étoit un certain Hiéroclès, esclave Carien d'origine, & conducteur de chariots dans le Cirque. Ce misérable acquit un pouvoir qui surpassoit celui de l'Empereur même. Héliogabale étoit tellement soumis à Hiéroclès, qu'il se laissoit battre par lui, & frapper au visage, jusqu'à en porter les marques; & il tiroit vanité de ces mauvais traitemens, comme des témoignages d'un amour passionné. Il voulut en récompenser l'auteur en le faisant César, & son attachement pour cet infame fut une des principales causes de sa ruine.

Hiéroclès craignit pourtant un rival. Aurélius Zoticus, natif de Smyrne, fils d'un cuisinier, plut à Héliogabale. Mais, son crédit fut de peu de durée. Hiéroclès le lui fit perdre par une voie que la pudeur ne permet point de rapporter.

Il seroit inutile d'observer qu'un Prince si impudent dans ses actions, l'étoit aussi dans ses discours. Il seroit aussi inutile d'insister sur certaines indécences qui seroient des taches énormes dans la vie de tout autre Prince, mais qui dans celle d'Héliogabale méritent à peine d'être relevées. Il conduisoit des chariots dans les jeux du Cirque, auxquels présidoient ses Préfets du Prétoire, les premiers Sénateurs, sa mere, son ayeule, & d'autres dames; & dans l'exercice de cette vile fonction, il saluoit, comme s'il n'eût été qu'un simple cocher, les arbitres du prix & les soldats; il demandoit son salaire, & recevoit dans la main quelques pièces d'or. Il dansoit non seulement sur le théatre, mais dans les momens d'occupations les plus sérieuses, donnant ses audiences, & haranguant le peuple.

Ces travers lui ont été communs avec quelques-uns de ses prédécesseurs. Mais, son luxe

insensé fut poussé à des excès ; qui effacent les Vitellius & les Nérons ; & plusieurs des traits que Lampride nous en fournit dans un long article, lui paroissent à lui-même incroyables. N'ajoûtons point foi à ce qui passe la possibilité de la nature. A cette seule exception près, tout est croyable d'un monstre en qui l'extravagance le disputoit à la corruption.

Il commença de bonne heure ; & n'étant encore que particulier, c'est-à-dire, avant l'âge de quatorze ans, il disoit déjà qu'il prétendoit être un Apicius. En effet, les tapis de ses lits de table étoient d'étoffes d'or ; il ne marchoit jamais qu'avec un cortege de soixante voitures. Envain, son Ayeule Julia Mésa le reprenoit, lui représentant qu'il ruineroit ses affaires, & qu'il se mettoit en danger de se réduire au plus triste état. » Mon plan, répon» doit-il, est d'être moi-même » mon héritier. »

Devenu Empereur, il lâcha la bride à toutes ses fantaisies. Toute l'occupation de sa vie fut de chercher de nouveaux plaisirs. Il proposoit des prix à ceux qui inventeroient des ragoûts jusques-là inconnus. S'ils réussissoient, une robe de soie, présent alors très-riche & d'un grand prix, étoit leur récompense. Si leur sausse ne plaisoit point, ils étoient condamnés à ne manger rien autre chose, jusqu'à ce qu'ils eussent réparé leur faute par une meilleure & plus heureuse iuvention.

Ses lits, soit de table, soit de chambre à coucher, étoient d'argent massif. Il se faisoit servir des plats remplis de foies de sur-mulets, de cervelles de grives & d'oiseaux éttangers, de têtes de perroquets, de faisans, & de paons. Doit-on s'en étonner, pendant qu'il nourrissoit ses chiens de foies d'oies, & les lions de sa ménagerie de perroquets & de faisans? Jamais il ne dépensa pour son souper moins de cent mille sesterces, souvent le triple.

Amateur de l'extraordinaire & du bizarre, il se plaisoit à faire un seul repas en cinq maisons d'amis différentes & situées en différens quartiers. Chacune de ces maisons devoit fournir son service. On alloit de l'une à l'autre, & un repas duroit ainsi un jour entier.

S'il se trouvoit près de la mer, il ne mangeoit point de poissons; à une grande distance, sa table étoit couverte de poissons de mer. Quelquefois dans des villages, au milieu des terres, il nourrissoit les païsans de laitances de murenes. La cherté & la difficulté étoient pour lui des ragoûts ; & il aimoit qu'on lui grossît le prix des viandes, disant que ce surhaussement lui aiguisoit l'appétit.

C'est bien de lui que l'on peut dire qu'il sçavoit dissiper, & non pas donner. Il faisoit souvent jetter par les fenêtres les mêmes mets que l'on servoit

ſur ſa table, & en pareille quantité. Au lieu de confitures ſèches ou autres ſemblables bagatelles, que l'on donne ſouvent aux convives pour emporter chez eux, ceux d'Héliogabale recevoient des eunuques, des chevaux de ſelle avec leurs harnois, des carroſſes ou des chars à quatre chevaux, mille pièces d'or, cent livres peſant d'argent. S'il faiſoit des largeſſes au peuple, ce n'étoit pas en monnoies d'argent ou d'or qu'il diſtribuât. Il expoſoit au pillage des bœufs gras, des chameaux, des ânes, des cerfs. Le pillage excitoit des batteries, où il périſſoit ſouvent bien du monde, & dont le Prince ſe faiſoit un divertiſſement; car, il ſe plaiſoit à mal faire, & l'eſprit tyrannique ſe mêloit dans ſes folies.

Il appelloit à ſes repas de débauche les premiers de la ville, & il les forçoit de boire au-delà de toute meſure. Au contraire, il ſe réjouiſſoit à tourmenter par la faim ſes paraſites, dont il faiſoit couvrir la table de mets en ivoire, ou en cire, ou en verre, ou en bois peint. Quelquefois il les étouffoit ſous les tas de violettes & d'autres fleurs, qu'il faiſoit accumuler en une ſi énorme quantité, que ces malheureux y demeuroient enſevelis ſans pouvoir en aucune façon s'en tirer.

Diſons encore un mot de ce qui regarde le luxe d'Héliogabale dans ſes habillemens & ſur ſa perſonne. Il porta des tuniques d'étoffes d'or enrichies de pierreries, dont le poids étoit ſi conſidérable, qu'il ne pouvoit s'empêcher de s'en plaindre, & de dire qu'il ſuccomboit ſous le fardeau de ſa magnificence. Il ornoit ſes ſouliers de pierres gravées par les plus grands maîtres; comme ſi le travail de ces ſçavans Artiſtes, qui a beſoin d'être vu de très-près, eût pu briller & ſe faire admirer ſur ſes pieds.

Il voulut auſſi ceindre ſon front d'un diadême décoré de pierres précieuſes. Il trouvoit que cet ornement relevoit la beauté de ſon viſage, & lui donnoit un air plus féminin. Il s'en ſervit effectivement dans l'intérieur du Palais. Mais, il n'oſa paroître en public avec cette marque de royauté trop déteſtée des Romains.

Jamais, il ne porta de linge blanchi, diſant que cet uſage ne convenoit qu'à des mendians; jamais il n'uſa deux fois des mêmes ſouliers, ni, dit-on, de la même bague. Il faiſoit ſabler de poudre d'or & d'argent les portiques par où il devoit paſſer pour aller à ſon cheval ou à ſon carroſſe. Il prodiguoit les pierreries juſques ſur ſes voitures, pour leſquelles les embelliſſemens d'or & d'ivoire lui paroiſſoient trop communs.

Finiſſons ce faſtidieux dénombrement d'extravagances par

observer que bien loin d'en rougir, Héliogabale sembloit en savourer l'ignominie. Fabius Gurgès & le fils du premier Scipion l'Africain étoient renommés dans l'Histoire pour les désordres de leur jeunesse; & l'on disoit que leurs peres, pour essayer de les corriger par la honte, les avoient fait paroître aux yeux du public avec une sorte d'habillement singulier. Le Prince dont nous parlons affecta cet habillement, tournant en ornemens pour lui ce qui avoit été une correction pour de jeunes débauchés.

On juge aisément de quelle maniere & à quel genre de personnes les places & les charges étoient données sous Héliogabale. En général, il avilit & souilla toutes les dignités par la bassesse & par les vices infames de ceux qu'il choisissoit pour les remplir. Il fit ses affranchis Gouverneurs de provinces, Lieutenans de l'Empereur, Proconsuls. Il prit sur les théatres, dans le Cirque & sur l'arêne, les Officiers du Palais impérial. Des cochers, des danseurs, devenoient les premiers personnages de l'Etat. Au défaut d'autres recommandations, l'argent pouvoit tout. Le Prince vendoit, soit par lui-même, soit par ses esclaves & par les ministres de ses voluptés, tous les emplois civils & militaires. On étoit admis dans le Sénat par le mérite de son argent, sans distinction d'âge, de naissance, ni même de revenus & de biens fonds.

Ce Prince, perdu de vices, & noyé dans l'infamie, eut pourtant la pensée d'acquérir la gloire des armes en faisant la guerre aux Marcomans. Mais, c'étoit une saillie momentanée d'un esprit léger, qui se passa sans aucun effet, & s'en alla bientôt en fumée.

Voilà ce que les Auteurs nous fournissent de plus remarquable sur le gouvernement & la conduite personnelle d'Héliogabale. Il ne nous reste plus à raconter que sa chûte, qui fut annoncée, selon Dion Cassius, par plusieurs présages, & en particulier par un prétendu prodige, dont le récit ne fait pas beaucoup d'honneur au jugement de l'Historien.

Un génie, dit ce crédule Ecrivain, se disant Alexandre le Grand, & imitant son équipage & son armure, se manifesta subitement, sans que je puisse dire en quelle maniere ni avec quelles circonstances, sur les bords du Danube. Delà il traversa la Mœsie & la Thrace, accompagné de quatre cens hommes qui voyagoient en ministres de Bacchus, vêtus de peaux, ayant des thyrses en main, & ne faisant mal à personne. Il fut par tout honoré & bien traité. On lui préparoit des Hôtelleries, on lui fournissoit abondamment les vivres; & nul n'osa l'arrêter ou lui ré-

fister, ni officiers, ni soldats ; ni Intendans, ni Gouverneurs. Il déclara qu'il vouloit passer en Asie ; & on le conduisit en pompe, au jour qu'il avoit marqué, jusqu'à Byzance. Il aborda à Chalcédoine ; mais, là ayant offert de nuit un sacrifice, & enfoui en terre un cheval de bois, il disparut.

Afin qu'on ne doute point de cette merveille, Dion Cassius, a soin de certifier qu'il étoit alors sur les lieux ; & il paroît persuadé que ce phantôme désignoit Alexandre Sévère, qui alloit bientôt succéder à son cousin Héliogabale. Mais, le Lecteur judicieux n'y verra qu'un aventurier, qui eut l'adresse de vivre quelque tems aux dépens du public.

L'horrible conduite d'Héliogabale avoit indisposé contre lui tous les esprits. Non seulement les Sénateurs & les honnêtes gens de la ville, mais les soldats même en étoient irrités. Dès le tems qu'il s'étoit fait connoître à Nicomédie par ses premiers désordres, ils avoient commencé à se repentir de leur choix ; & depuis cette époque les excès d'Héliogabale n'ayant fait que croître, la haine des soldats s'étoit augmentée dans la même proportion. Au contraire, ils étoient portés d'inclination pour son cousin, dont l'enfance aimable & vertueuse donnoit les plus heureuses espérances. Ce jeune Prince, qui s'appelloit alors Alexien, étoit né vers l'an de J. C. 208, ou 209 ; dans la ville d'Arcé en Phénicie, de Générius Marcianus & de Julia Maméa.

Cependant, Julia Mésa vit bien que l'indignation des soldats, se joignant à celle de tous les autres ordres de l'Etat, ne laisseroit pas longtems l'aîné de ses petits-fils sur le trône. Elle craignit le contre-coup qui retomberoit sur elle-même, & qui la menaçoit au moins de rentrer dans la condition privée. Pour prévenir ce danger, elle résolut de faire adopter Alexien par Héliogabale. Elle ne fut point arrêtée par le ridicule d'une adoption qui donneroit à un enfant de treize ans un pere de dix-sept. Cette considération céda aisément à de plus importantes. Mais, la difficulté étoit de faire consentir Héliogabale à une démarche qui devoit lui déplaire, & dont il pouvoit appréhender les suites. Elle l'y amena très-adroitement. Elle entra dans sa façon de penser. » Vous devez, » lui dit-elle, vous occuper » des fonctions de votre Sacer» doce, des mystères, des fê» tes, de tout ce qui appar» tient au culte de votre Dieu. » Prenez un aide sur qui roule » le soin des choses humaines, » & qui, chargé de l'administra» tion des affaires, vous laisse » tout l'éclat & toute la dou» ceur de la puissance impéria» le, en vous en sauvant les » embarras & les désagrémens. » Cet aide, vous l'avez sous » votre main ; & pendant que

» vous avez un cousin, il ne » seroit pas raisonnable de penser à un étranger. »

Héliogabale n'étoit pas un esprit fin. Il goûta la proposition de son ayeule ; il se forgea dans ce nouvel arrangement, une félicité qui satisferoit ses plus cheres inclinations. Plein de cette idée, il entra au Sénat accompagné de Julia Mésa & de Julia Soémis, & déclara qu'il adoptoit Alexien, & le déclaroit César. Il se félicita même de pouvoir se donner tout d'un coup un tel fils ; & il protesta qu'il n'en désiroit point d'autre, & qu'il étoit bien aise qu'un héritier unique préservât sa maison de troubles & de divisions intestines. Il ajoûta que son Dieu lui avoit inspiré la démarche qu'il faisoit, & que ce même Dieu vouloit que son fils adoptif fût appellé Alexandre.

La satisfaction qu'eut d'abord Héliogabale de cette adoption, ne fut pas de longue durée. Comme revêtu de l'autorité paternelle sur Alexandre, il prétendit présider à son éducation ; & l'on peut juger ce que c'étoit qu'un plan d'éducation dirigé par Héliogabale. Il lui étoit arrivé de dire plusieurs fois qu'il ne souhaitoit point d'avoir des fils, de peur qu'ils ne lui donnassent le déplaisir de se tourner au bien. Il s'étoit mis lui-même dans le cas qu'il appréhendoit, par l'adoption de son cousin, dont toutes les inclinations se portoient à la vertu. Il entreprit donc de le pervertir. Il voulut le former sur son modèle, l'associer aux fonctions de son Sacerdoce, lui faire exécuter des danses indécentes & lascives. Il trouvoit une grande opposition de la part de Julia Maméa, qui éloignoit son fils de toutes actions & pratiques indignes du rang auquel il etoit destiné. Cette conduite de Julia Maméa irrita Héliogabale, qui chassa du Palais tous les maîtres d'Alexandre, alléguant qu'ils lui corrompoient son fils, parce qu'ils le disposoient à devenir homme de bien. Quelques-uns des maîtres furent envoyés en exil, d'autres mis à mort.

Héliogabale ne s'en tint pas là. Il prit absolument en haine son fils adoptif, & il essaya d'abord de s'en défaire par le poison. Mais, la vigilance de Julia Maméa rompit toutes ses mesures. L'Empereur essaya d'autres voies ; & après bien des tentatives inutiles pour faire assassiner ou noyer dans le bain le jeune Prince, rebuté du peu de succès des entreprises furtives, Héliogabale se résolut à éclater ouvertement. Ayant pris la précaution de se retirer dans des jardins, il envoya ordre, d'une part au Sénat, & de l'autre aux Prétoriens, de dépouiller Alexandre du titre de César ; & en même tems il aposta des meurtriers pour le tuer, si dans le trouble ils pouvoient s'en procurer l'occasion.

Le Sénat ne répondit aux ordres de l'Empereur, que par un profond silence & une consternation universelle. Mais, les soldats agirent; & lorsqu'ils virent que les Officiers du Palais, envoyés par Héliogabale, couvroient de boue les inscriptions mises au pied des statues d'Alexandre, transportés de fureur, ils partent dans le moment. Les uns vont au Palais pour mettre la vie du jeune César en sûreté; les autres résolus de le venger, courent aux jardins où se tenoit renfermé l'indigne Empereur.

Ceux-ci surprirent Héliogabale au dépourvu. Il attendoit avec une pleine sécurité l'exécution de ses ordres; & ne songeant qu'à s'amuser, il se préparoit à briller dans une course de chariots, dont il prétendoit remporter le prix. Effrayé du tumulte & du bruit qu'il entendit, il alla promptement se cacher, & envoya Antiochianus, l'un des Préfets du prétoire, au devant des soldats pour les appaiser. Ils étoient en assez petit nombre, & leur tribun Aristomachus, en retenant le drapeau dans le camp, avoit engagé la plus grande partie de la cohorte à rester. Moins fiers, parce qu'ils n'étoient pas en forces, ils écouterent les représentations d'Antiochianus, qui leur rappella le serment qu'ils avoient prêté à l'Empereur, & les exhorta à ne point se souiller d'un crime horrible en répandant un sang si sacré. Ils se laisserent fléchir, à condition qu'Héliogabale se rendroit au camp.

Il y vint humilié & tremblant. Et les soldats, arbitres de leurs Princes, dicterent des loix à Héliogabale. Ils exigerent qu'il éloignât de sa personne les indignes compagnons de ses désordres, les comédiens, les conducteurs de chariots, les gens de mauvaise vie, & tous ceux qui faisoient trafic de leur faveur & de ses graces. Héliogabale consentoit à tout, si ce n'est à leur livrer Hièroclès. Il prioit, il pleuroit, il se découvroit la gorge en criant : *Frappez; percez-moi plutôt moi même; accordez-moi la vie de ce seul ami, ou tuez votre Empereur.* Les soldats, qui s'étoient déjà relâchés une premiere fois, userent encore ici d'indulgence, & ils cesserent de demander la mort d'Hiéroclès. Mais, ils recommanderent à leurs Préfets de ne point souffrir que l'Empereur continuât la vie licentieuse qu'il avoit jusque-là menée.

La réconciliation d'Héliogabale avec son fils adoptif, ne dura qu'autant de tems que la crainte qui l'avoit extorquée. Dès que le danger fut passé, Héliogabale reprit ses premiers desseins, & recommença à tendre des embûches à la vie d'Alexandre. Il ne voulut pas même se gêner pour cacher sa haine; & le premier Janvier étant arrivé, où il devoit prendre possession du consulat avec le jeune César, & aller avec lui

en pompe au Sénat, & de-là au Capitole, il refusa long-tems de remplir ce cérémonial indispensable. Enfin, sa mere & son ayeule, en lui montrant une sédition des soldats près d'éclater, s'il s'opiniâtroit à témoigner une aversion si marquée pour son cousin, obtinrent de lui sur le midi, qu'il se revêtit de la robe prétexte, & se rendît au Sénat. Mais, il n'y eut pas moyen de l'engager à aller au Capitole; & il fallut que le Préfet de la ville offrit les sacrifices dans lesquels, en ce jour solemnel, devoit intervenir le ministère des Consuls.

Il n'étoit occupé que de la pensée de faire tuer Alexandre; & craingnant qu'après sa mort le Sénat ne se déterminât à le remplacer par un autre choix, & n'élût un Empereur, tout d'un coup il envoya ordre à tous les Sénateurs de sortir de Rome. Il s'étoit accoûtumé dès long-tems à mépriser cette compagnie auguste, qui faisoit la gloire de l'Empire, & il traitoit communément les Sénateurs d'esclaves travestis en grands personnages. Ce fut pour eux une nécessité d'obéir sur le champ. On ne leur donna pas le tems de faire leurs apprêts de voyage, & ceux qui n'avoient point leurs voitures sous leurs mains, furent obligés d'en louer.

Héliogabale, en se débarrassant du Sénat, n'avoit écarté que le moindre danger; & il est étonnant qu'il ne vît pas que c'étoient sur-tout les soldats qu'il devoit craindre. Il voulut les sonder en faisant répandre le bruit qu'Alexandre étoit menacé d'une mort prochaine, & sa tentative lui réussit très-mal. Les Prétoriens, à cette nouvelle, entrerent en fureur; ils refuserent de lui envoyer à lui-même sa garde accoûtumée, & ils demanderent à grands cris qu'on leur montrât Alexandre, & qu'on l'amenât dans leur camp.

L'Empereur céda, & prenant le jeune Prince dans son char pompeux & tout brillant d'or & de pierreries, il vint au camp chercher la mort. Les Prétoriens lui annoncerent tout d'un coup leurs sentimens, en le recevant avec froideur, pendant qu'ils accueilloient de mille applaudissemens son fils adoptif, ou plutôt son rival. La haine & la jalousie s'allumerent dans le cœur d'Héliogabale; & oubliant, bien mal-à-propos, les ménagemens timides dont il avoit usé jusqu'alors, il entreprit de faire arrêter les plus audacieux des soldats, & ceux qui se distinguoient par l'ardeur de leur zele pour Alexandre. Cet ordre fut le signal d'un combat. Quelques-uns obéissoient encore à Héliogabale, & se mettoient en devoir de lui livrer ses victimes. Les autres, en plus grand nombre, prirent hautement la défense de leurs camarades maltraités. Julia Maméa & Julia Soémis, qui étoient venues au camp, échaufferent encore les esprits, en se met-

tant chacune à la tête du parti de son fils. La victoire ne fut pas douteuse. Héliogabale, toujours lâche, prit la fuite au premier cri, & se hâta d'aller se cacher dans un honteux asyle. Les ministres & les complices de ses débauches abandonnés par lui, éprouverent les premiers la fureur du soldat vainqueur, qui les fit périr par des supplices également cruels & proportionnés à l'infamie de leur conduite. On le chercha ensuite lui-même,& ayant été bientôt découvert,il fut tué avec sa mere, qui le tenoit étroitement embrassé.

C'est ainsi que furent rendues inutiles les précautions qu'il avoit prises pour porter le luxe jusques dans les instrumens & le genre de sa mort. Car, prévoyant bien que sa fin seroit funeste, il avoit fait provision de cordons de soie pour s'étrangler, d'épées à lames d'or pour s'égorger, de vases d'un grand prix pour y avaler le poison qui termineroit ses jours. On dit même qu'il avoit construit une très-haute tour, dont le pied étoit pavé de pierres précieuses, afin qu'en se précipitant il se brisât richement & magnifiquement la tête & les membres. C'étoit bien de la dépense pour finir par être massacré dans des latrines.

On lui coupa la tête, ainsi qu'à Julia Soémis Princesse aussi criminelle que malheureuse, &, pour tout dire en un mot, mere digne d'un tel fils. Leurs corps nus furent traînés par la ville avec toute sorte d'ignominie. On ne nous dit point ce que devint celui de Julia Soémis. Pour ce qui est du cadavre d'Héliogabale, la populace outrageuse voulut l'enfoncer dans un des égoûts de la ville; mais, l'entrée s'étant trouvée trop étroite, il fut jetté dans la riviere. Il ne méritoit pas une plus honorable sépulture.

Il n'étoit âgé que de dix-huit ans lorsqu'il périt, & il avoit règné trois ans, neuf mois, & quatre jours, à compter du jour de la bataille qu'il gagna contre Macrin. Ainsi, sa mort doit tomber au onze Mars, de l'an de J. C. 222.

Jamais on n'a parlé de ce Prince, qu'avec horreur & mépris. Le Sénat fit effacer son nom des fastes. Jamais ni Dion Cassius, ni Lampride, ne lui donnent le nom d'Antonin, qu'il déshonoroit par ses vices. Dion Cassius l'appelle faux Antonin, assyrien, Sardanapale; & après sa mort, par une allusion insultante au dernier sort de son cadavre jetté dans le Tibre, on le surnomma Tibérinus.

On ne cite d'Héliogabale d'autres ouvrages publics, que le temple de son Dieu, & des portiques au tour des bains de Caracalla. Encore laissa-t-il imparfait ce dernier édifice, qui fut achevé par son successeur.

DIGRESSION

sur le portrait d'Héliogabale.

L'Histoire n'offre aucun exemple plus capable de faire sentir

les inconvéniens & les dangers horribles d'un gouvernement militaire, & d'une élection de Souverain laissée au caprice des soldats, que l'élévation d'Héliogabale sur le trône des Césars. Un enfant de quatorze ans, Syrien d'Origine & n'ayant rien de Romain, dont la plus puissante recommandation étoit d'être réputé bâtard d'un des plus méchans Empereurs qui aient jamais été; voilà celui que la licence effrénée des gens de guerre mit à la tête de l'empire Romain, & aux mains du quel elle confia le sort de la plus belle & plus noble portion de l'univers.

Les suites vérifierent l'imprudente témérité de cet indigne choix. Héliogabale fut un monstre, par une impudicité qui lui assigne le premier rang d'infamie entre tant de Princes décriés pour leurs mœurs abominables, par un luxe poussé jusqu'aux derniers excès d'extravagance, par le mépris de toutes les loix, & même, ce qui peut sembler étonnant dans un tel caractère, par la cruauté. Tout jeune qu'il étoit, il avoit déjà fait preuve d'une partie de ces vices, & la souveraine puissance lui donna moyen de les déployer sans aucune retenue.

HÉLIOGABALE, *Heliogabalus*, Ἡλιογάβαλος, (a) idole de la ville d'Emese. Cette idole étoit représentée sous la figure d'une grande pierre en forme de cone. C'est un ancien Auteur qui nous l'apprend, & les médailles confirment ce qu'il en dit.

On ne peut pas douter que ce ne fût le Soleil à qui l'on donnât ce nom, puisque Dion Cassius & Hérodien le rendent par Ἥλιος, *Soleil*, & que l'on trouve d'anciennes inscriptions qui portent SOL ALAGABALUS, & sur les médailles du dernier Antonin SACERDOS DEI ELAGABALI. Une autre médaille du même porte au revers SANCT. DEO SOLIELAGABALO. Hérodien & Capitolin disent que c'est le nom que les Phéniciens donnent au Soleil; mais, Lampride écrit que les uns le prennent pour le Soleil, & les autres pour Jupiter.

Au reste, ce nom se trouve différemment exprimé dans les Auteurs qui en parlent. Hérodien dit, Héléagabalus; Capitolin & Lampride, Héliogabalus; Xiphilin, Elégabalus & Héliogabalus; Photius, Elagabalus & Lagaballus.

Il y a plusieurs médailles d'Emese, où l'on voit un aigle placé sur une pierre de figure conique, & on remarque que la légende de quatre de ces médailles est Latine du côté de la tête, & Grecque du côté du revers. On voit sur une de ces

(a) Herodian. pag. 201. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett Tom. XVIII pag. 231. & *suiv.*

pièces un char à quatre chevaux, traînant un Aigle seul, avec la légende. *Conservator Aug.* Cet aigle représente le dieu d'Héliogabale, & non Jupiter dont cet Empereur auroit voulu détruire les autels, comme ceux de tous les autres dieux. Quelque zélé qu'il fût pour établir le culte de sa divinité favorite, il ne réussit pas à l'étendre dans les provinces; Ephese & Antioche sont les seules villes qui paroissent l'avoir adopté. Sur un médaillon, attribué communément à la seconde, se trouvent l'aigle & l'étoile, symbole du Dieu Héliogabale; & c'est sans doute parce que le jeune Prince, qui en étoit le pontife, se fit saluer Empereur & Consul à Antioche après la défaite de Macrin. Au reste, immédiatement après la mort d'Héliogabale, le culte du Dieu dont il portoit le nom, paroît s'être aboli, même à Emèse. Pouvoit-on anéantir trop tôt les vestiges d'un règne aussi détestable que le sien?

Hérodien, ainsi que nous l'avons déja observé, assure que les peuples de Phénicie adoroient le Soleil sous ce nom d'Héléagabale que M. le Marquis Capponi traduit par ces mots *Deus montis*, le Dieu de la montagne, en le tirant de deux racines Phéniciennes *Matsgabale*. M. l'Abbé Belley aime mieux faire venir ce nom de *EL, AL, ALLAH*, qui en Hébreu, en Phénicien, en Arabe, signifient *Dieu*, & de *Gabil*, Créateur, terme consacré chez les Arabes pour exprimer la toute-puissance de Dieu dans la formation des êtres. En effet, suivant Bochard, Héliogabale veut dire, dans la langue des Phéniciens, le Dieu Créateur. Les Philosophes de cette contrée attribuoient au Soleil la formation du monde sensible; & nous apprenons de Porphyre, que les Egyptiens donnoient à cet astre le titre pompeux d'Architecte de l'univers.

Quoique les Phéniciens adorassent le Soleil comme un dieu du premier ordre, on ne doit pas s'étonner qu'une pierre en ait été pour eux le symbole; c'étoit un usage assez général chez les Orientaux. Le Jupiter Cassius, que Cicéron appelle Jupiter Lapis, avoit pour simulacre une pierre ronde, coupée par la moitié, comme on le voit sur les médailles de Séleucie de Syrie. Le type représentatif de la Vénus Paphienne étoit une pierre taillée en borne; les médailles de Sardes & de Paphos nous en offrent l'empreinte. La fameuse pierre noire, conservée dans le temple de la Mecque, est une ancienne idole des arabes pour laquelle les Mahométans ont une singuliere vénération, en mémoire d'Abraham & d'Ismael son fils. Nous lisons dans l'ouvrage attribué à Sanchoniathon, que les Phéniciens avoient des pierres sacrées qu'ils nommoient Bétyles; & suivant Damascius auteur Payen qui vivoit sous Justi-

n .n, ces Bétyles consacrées a x plus grandes divinités, à S turne, à Jupiter, au Soleil, é oient rangés en grand nombre sur le mont Liban près de la ville d'Héliopolis. Il n'est donc pas surprenant qu'Emese, voisine de l'anti-Liban, située sur l'Oronte, & comprise dans la deuxième Phénicie, dont Damas étoit la métropole, ait, suivant l'ancien usage des Phéniciens, donné pour simulacre au Soleil une pierre ronde, une espèce de cone. Paphos, où l'on adoroit Vénus sous un type à peu près semblable, étoit une colonie des Phéniciens. On sçait que les colonies conservoient avec soin les dieux de leur métropole, & les symboles sacrés qui les représentoient.

HÉLION, *ou* HÉLIUS. *Voyez* Hélius.

HÉLIOPOLIS, *Heliopolis*, (*a*) Ἡλιόπολις, ville de Syrie. C'est la même qui est connue depuis plus de mille ans sous le nom de Baalbek. Elle est dans la Syrie, proprement dite *Damascena*, étant selon Abulfeda à 18 milles de Zebdani, qui est à pareille distance de Damas. Ce même Géographe dit que la ville est fort ancienne, & que parmi les restes d'antiquité remarquables, on y trouve un autel pour lequel les Sabis, ou adorateurs du feu, appellés autrement Guebres & Ateschperestan, ont une grande vénération, parce qu'ils croyent par tradition qu'il y a eu autrefois en cet endroit un de leurs temples. Yacuti natif de Hama, autre Géographe Arabe, dit qu'à Baalbek on voit un ancien Château avec des colomnes de marbre, d'une grandeur & d'une beauté singulières. Ensuite, suivant le génie de ceux de sa nation qui attribuent à Salomon tout ce qu'ils voyent de merveilleux, il ajoûte que c'est lui qui a bâti ce château pour la Reine de Saba, que le Arabes appellent Belkis; ce qui ne signifie autre chose qu'une très-grande antiquité.

La ville, suivant Ebn-Werdi, autre Géographe, est bâtie sur une montagne dans un terrein assez étendu, qui en occupe la partie supérieure. Il y a quantité de sources, & au pied de la montagne une riviere qui fait aller plusieurs moulins; & Yacuti dit que cette riviere est appellée Nahar Lelkis, *riviere de Belkis*, ou de la Reine de Saba. On voit par un Auteur qui écrivoit du tems de Noraddin, Sultan de Syrie, de la maison des Atabeks de Mosul, descendans de Zenghi, & qui a décrit exactement les distances des principaux endroits des environs de Damas, que Baalbek en étoit éloigné de douze parasanges ou lieues de 3000 pas. Ces marques conviennent

(*a*) Ptolem. L. V. c. 15. Plin. T. I. pag. 265. Strab. pag. 752. Amos. c. 1. v. 5. Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 352. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 352.

plus à Héliopolis, qu'à aucune des autres villes de Phénicie, dont les noms sont peu reconnoissables dans les livres orientaux. Mais, il ne falloit pas attendre des Arabes qu'ils donnassent le véritable nom Ancien de cette ville. Jesus Bar-Hali l'a fait dans son Dictionnaire, disant qu'il signifie la maison de Baal, & que c'est Héliopolis, ou la ville du Soleil.

Ptolémée nomme Héliopolis comme la première ville de la Cœlésyrie. Pline dit qu'elle est près des sources du fleuve Oronte. Il en est aussi fait mention dans l'Itinéraire d'Antonin, & dans la table de Peutinger. Il en est parlé dans Strabon & Sozomène, comme étant voisine du mont Liban. Les Notices ecclésiastiques la mettent *in Phœnice Libanesia*, partie de la Phénicie, voisine du mont Liban. Le nom d'Héliopolis pouvoit marquer qu'elle étoit particulièremenr distinguée par le culte du Soleil, qui étoit la principale divinité de plusieurs nations, principalement des villes de Syrie, où il étoit adoré sous differens noms.

On voit encore dans cette ville de magnifiques restes d'un temple, que la Chronique d'Alexandrie appelle Balanium, c'est-à-dire, un temple dédié au Dieu Balanius, qui est le même que le soleil.

D. Calmet croit que c'est cette ville que le prophete Amos a voulu marquer, en disant: *J'exterminerai les habitans du camp de l'idole.* L'Hébreu: *J'exterminerai l'habitant de Bekath-Aven*, ou de la vallée d'iniquité. Il donne le nom de Bekath-Aven, à la ville que les Payens nommoient Bekath-Baal, & que l'on nomme encore aujourd'hui Baal-Bech, la vallée de Baal.

Les habitans d'Héliopolis adoroient aussi Vénus, & leurs mœurs étoient dignes du culte qu'ils rendoient à la déesse de l'Impudicité. Toutes les femmes communes entre tous, la prostitution des jeunes filles aux étrangers qui passoient, & cela par principe de religion, voilà qu'elle étoit la loi du païs. Constantin détruisit le temple qu'il regardoit comme la source de ces abominations. En la place du culte impur qu'il abolissoit, il établit celui du Christianisme, en bâtissant une église, & en envoyant dans cette ville un Evêque & un Clergé, dont les instructions & les exemples pussent amener à la vertu une multitude nourrie dans l'école du vice. Mais, une corruption invétérée ne se déracine pas aisément. Elle résista aux efforts de Constantin; & sous le règne de Julien l'Apostat, elle porta les habitans de cette ville criminelle à des excès horribles de cruauté & d'infamie contre les vierges Chrétiennes.

HÉLIOPOLIS, *Heliopolis*, Ἡλιόπολις, (*a*) ville d'Egypte,

(*a*) Genes. c. 41. v. 45. c. 46. v. 20. Ezech. c. 30. v. 17. Joseph. de

qui fut d'abord la capitale du royaume dit de la basse Egypte. Il en est parlé dans la Génese, où elle est nommée *On* dans le texte Hébreu, & Héliopolis dans la Vulgate. Il est dit que Pharaon, roi d'Egypte, fit épouser à Joseph, Azaneth, fille de Putiphar, prêtre d'Héliopolis. C'est dans cette ville qu'Abraham fut reçu, & qu'il conversa avec les Prêtres. Elle étoit située à la hauteur de Memphis, entre l'extrêmité septentrionale de la mer Rouge & le Nil, mais plus près du fleuve que de la mer. Cette ville, célebre par son temple du Soleil, où les rois Egyptiens consacroient à l'envi les offrandes les plus riches, célebre encore par la grande réputation de piété & de sçavoir que ses Prêtres s'étoient acquise, indépendamment du nom d'Héliopolis, qui signifie *ville du Soleil*, fut encore nommée *la fontaine du soleil*, la ville de Mnévis, &c. différens noms qui marquent également qu'elle étoit dédiée au Soleil.

Son domaine s'étendoit sur presque toute la partie de la basse Egypte, entre le Delta & l'isthme de Suès, & même sur la partie orientale du Delta, où étoit la ville de Tanais, bâtie entre les canaux bubastiques & busiritiques. Les rois d'Héliopolis en abandonnerent le séjour, & firent leur résidence à Tanis, qui devint ainsi la capitale du royaume de la Basse-Egypte.

Quoiqu'il y eût plus d'une ville du nom d'Héliopolis en Egypte, comme nous le dirons ci-après, celle-ci est reconnoissable, & par ses temples, & par les grandes maisons de ses Prêtres, qu'on y voyoit encore du tems de Strabon. La ville étoit cependant alors abandonnée. » Ces lieux, dit Strabon, approchent du sommet » du Delta ; c'est-là qu'est Bubaste & sa préfecture, au-dessus de laquelle est la contrée (ou le nôme) d'Héliopolis, où se voit la ville du » Soleil, située sur une digue. » Il y a un temple consacré au » Soleil, & dans un certain enclos on nourrit le bœuf Mnévis que les habitans d'Héliopolis honorent comme un » dieu, de même qu'Apis est » adoré par les habitans de » Memphis. Devant la digue » est un grand lac où se déchargent les fossés voisins ; la ville est présentement déserte, » & il y a un temple très-ancien, bâti à la maniere d'Egypte, & qui conserve des » marques de la fureur & de » l'impiété de Cambyse. Ce » Prince ravagea partie par » le feu, partie par le fer, » les temples & les obélisques. »

Antiq. Judaïc. p. 421. 700. 701. de Bell. Judaïc. p. 995, 996. Strab. pag. 805, 806. Diod. Sicul. pag. 227. Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. Tom. I pag. 254. Tacit. Annal. L. VI. c. 28. Herod. L. 2. c. 3, 7. & seq. L'Egypt. Anc. par M. d'Orig. Tom. I. pag 200, 201. Tom. II. pag. 152, 153. Mém de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 145.

Strabon décrit ensuite la forme des temples d'Égypte. » A » l'entrée du temple, est » une cour pavée de la largeur d'un arpent, & de » la longueur de trois ou de » quatre ou même davantage. » Ce lieu s'appelle Dromos, » en Grec; mot qui veut dire » la course. Callimaque dit:

Ο' δρόμος ἱερὸς οὗτο Α'νούϐιδος.

[*Cette course est consacrée à Anubis.*]

» Le long de cet espace, des » deux côtés de la largeur, » sont posés des sphinx de » pierre, à vingt coudées, & » même plus, de distance » l'un de l'autre. Après les » sphinx sont plusieurs vestibules de suite dont le nombre n'est point fixé; il y en » a plus ou moins, à proportion de la longueur & de la » largeur des dromes ou courses. Après les vestibules, est » le temple qui est petit; mais, » il a un grand parvis. Il n'y a » aucune figure; ou, s'il y en » a, ce n'est point celle d'un » homme, mais de quelque bête. Des deux côtés du parvis » s'étendent les aîles. Ce sont » deux murs aussi hauts que le » temple. D'abord leur distance est un peu plus grande que » toute la largeur du temple; » mais, ils se rapprochent l'un » de l'autre jusqu'à cinquante » ou soixante coudées. Ces murailles sont pleines de grandes figures sculptées, pareilles aux ouvrages des Toscans, ou des anciens Grecs. » Il y a aussi un bâtiment sacré, » soutenu sur un grand nombre » de colonnes, comme à Memphis, d'une fabrique dans le » goût barbare; les colonnes » sont grandes & disposées en » plusieurs rangs; il n'y a ni » peinture, ni grace, c'est un » amas de pierres.«

» Nous vîmes dans cette ville, continue Strabon, de » grandes maisons où logeoient » les Prêtres; car, on dit que » c'étoit la demeure des Prêtres qui s'appliquoient à la » Philosophie & à l'astronomie; mais, ce genre de vie » & ces études n'y sont plus en » usage. Il y avoit seulement » des hommes dont l'emploi » étoit de diriger les sacrifices, » & d'en apprendre les cérémonies aux étrangers. Le » général Ælius Gallus, partant d'Alexandrie, & remontant le Nil, avoit à sa suite » un homme appellé Chérémon » qui faisoit profession de cette » science. Mais, son ignorance, » jointe à beaucoup d'orgueil, » le faisoit mépriser. On nous » fit voir aussi des maisons des » Prêtres & des appartemens » où Eudoxe & Platon avoient » logé; car, ils étoient venus » ensemble dans cette ville, & » avoient vécu l'un & l'autre, » treize ans avec les Prêtres.« Ce qui suit dans Strabon ne regarde que les études des Prêtres.

Diodore de Sicile raconte l'origine de cette ville, sur la

tradition des Grecs. Il suppose donc, comme une vérité, qu'au commencement du monde, l'isle de Rhodes, étant couverte d'une boue molle & détrempée, le Soleil la sécha & la rendit féconde, & qu'il s'en forma sept hommes également *Aborigenes*, qui furent nommés les Héliades, du nom du Soleil, qu'ils reconnoissoient pour l'auteur de leur naissance. Leurs noms étoient Ochime, Cercaphe, Macar, Actis, Ténagès, Triopas, & Candale. Ils s'appliquerent tous à l'astronomie, cultiverent la navigation, & déterminerent le cours des heures. Ténagès avoit plus d'esprit que les autres ; par jalousie, ils le tuerent ; le meurtre fut reconnu, & ils furent réduits à prendre la fuite. Actis le quatrième, [pour ne parler que de celui-là], s'en alla en Égypte, & y fonda la ville qu'il nomma *la ville du Soleil*, en l'honneur de son pere. Cet Historien suppose ensuite qu'un déluge ayant fait périr dans la Grece la plûpart des hommes & tous les monumens des sciences, les Égyptiens qui les avoient conservées, profiterent de l'ignorance où les Grecs tomberent, & se firent honneur d'une invention qui ne leur appartenoit pas. On voit dans ce récit, que nous avons abrégé, qu'il n'est fait que pour diminuer la honte que les Grecs avoient de devoir les sciences aux Égyptiens, à qui ils tâchoient d'en enlever l'honneur.

Avec le tems, les Juifs eurent aussi un temple à Héliopolis. Onias, fils d'Onias III, s'étant retiré en Égypte, & ayant gagné les bonnes graces de Ptolémée Philométor & de Cléopâtre sa femme, obtint la permission de bâtir un temple semblable à celui de Jérusalem, à l'usage des Juifs qui étoient en Égypte. Ce temple que l'on appella Onion, subsista jusqu'au tems de Vespasien, qui le fit fermer par Lupus, préfet d'Égypte. Paulin, qui succéda quelque tems après à Lupus, fit ôter tous les ornemens & toutes les richesses qui y étoient, en fit fermer toutes les portes, & ne permit pas qu'on y fit aucun exercice de religion.

Le P. Hardouin se trompe, ce semble, dans la note qu'il a faite sur le mot *Heliopolites*, qui est le nom du nome ou de la province, dont Héliopolis étoit la capitale. Il dit que cette ville, où l'on croyoit que le phénix portoit son nid, est attribuée par quelques-uns à l'Égypte, & par quelques autres à l'Arabie. Delà vient, poursuit-il, l'erreur d'Étienne de Byzance, qui a cru qu'il y avoit deux villes de ce nom ; car, dit-il, elle étoit aux confins de l'Égypte & de l'Arabie, comme Pline nous l'apprend. Cet Auteur dit effectivement : *Unum præterea intùs, & Arabiæ conterminum claritatis magnæ solis oppidum.* Mais, cela ne dit pas qu'il n'y eût qu'une seule ville d'Égypte, nommée Héliopolis. Étienne de

Byzance

Byzance a raiſon d'en mettre deux. Ptolémée en met deux auſſi, & donne la poſition de l'une & de l'autre ; & ce qui eſt remarquable, elles étoient dans le même nome. Il appelle la première qui eſt celle-ci, *la métropole du ſoleil* ; il nomme l'autre Héliopolis.

La ſeconde étoit au midi de la première ; mais, elle n'étoit pas ſur le Nil comme elle. Ptolémée, qui avoit paſſé une partie de ſa vie à Alexandrie en Égypte, eſt fort croyable ſur ce chapitre. Le pere Hardouin nomme la première, qu'il croit unique, Belheſa ; & c'eſt, ſelon lui, le nom moderne. Antonin la nomme Héliu & la met à vingt-quatre mille pas de Memphis. Elle eſt auſſi nommée Héliu, ville épiſcopale, dans la notice de Hiérocles.

HÉLIOPOLIS, *Heliopolis*, Ἡλιόπολις, autre ville d'Égypte, différente de la métropole du même nom, quoique dans la même province. *Voyez* l'article précédent.

HÉLIOPOLITAINS, (*a*) *Heliopolitani*, Ἡλιοπολῖται, nom des habitans des villes appellées Héliopolis.

Ceux d'Héliopolis, capitale du royaume de la baſſe-Égypte, avoient conſtruit un temple au Soleil, ainſi qu'il a été remarqué dans l'article de cette ville. Ils célébroient tous les ans, en l'honneur de cette divinité céleſte, une fête où un grand nombre d'étrangers ſe rendoient de toutes les parties de l'Égypte. On n'y étoit occupé, tant que la fête duroit, qu'à offrir des vœux & des ſacrifices au Dieu qui, par ſes influences, rendoit la terre féconde, ou à ſuivre les pompeuſes proceſſions en uſage dans toutes ces aſſemblées, & qui, variées par de nouvelles cérémonies, conſervoient cependant l'eſprit de la premiere inſtitution. On ne voyoit à cette fête que ceux des Égyptiens qu'un zele religieux y conduiſoit.

HÉLIOPOLITE [le Nome], *Heliopolites Nomos*, Ὁ Ἡλιοπολίτης νομός. (*b*) Ce Nome ou province d'Égypte étoit à l'orient du Nil, entre le Nome Aphroditopolite au nord, la pointe de la mer Rouge & l'Arabie Pétrée à l'orient, & le Nome Bubaſtide au midi. Il étoit traverſé dans ſa longueur par le canal de Trajan, qui communiquoit du Nil à la mer Rouge, par Héroopolis & Babylone. Ces deux villes & les deux Héliopolis ſont les ſeules que Ptolémée y ait nommées.

HÉLIOPOLITE, *Heliopolites*, (*c*) un des ſurnoms qui furent donnés à Jupiter.

HÉLIOS, *Helios*, Ἥλιος, (*d*)

(*a*) Herod. L. II. c. 59, 63. L'Egypt. Anc. par M. d'Orig. Tom. II. pag. 152, 153.

(*b*) Strab. pag. 805. Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. T. I. p. 254.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 53.

(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 17.

nom Mithriaque, au rapport de D. Bernard de Montfaucon.

HÉLIOTES, *Heliotæ*, (a) Ἑλιῶται, nom que Lucien donne aux troupes du soleil, qui s'appelle en Grec Ἥλιος.

HÉLIOTROPE, *Heliotropium*, (b) du Grec Ἥλιος, *sol*, soleil, & τρέπω, *verto*, je tourne, pierre précieuse, demi-transparente, dont la couleur est verte, remplie de taches rouges ou de veines de la même couleur; ce qui fait que quelques Auteurs la nomment jaspe oriental; mais, la transparence de l'Héliotrope fait qu'on ne doit pas la regarder comme un jaspe qui est une pierre opaque. M. Hill prétend que l'Héliotrope differe du jaspe, en ce que la couleur de la première est d'un verd mêlé de bleu, au lieu que celle du jaspe est d'un verd plus décidé. Peut-être l'Héliotrope est-elle la même chose que ce qu'on nomme prime d'émeraude.

L'Héliotrope se trouvoit, suivant Pline, dans les Indes, en Éthiopie, en Afrique, & dans l'isle de Chypre; il y en a aussi en Allemagne & en Bohême. Boëce de Boot dit qu'il y en a de si grandes, qu'on en a fait quelquefois des pierres à couvrir les tombeaux.

Les Anciens ont attribué un grand nombre de vertus fabuleuses à cette pierre. Pline dit qu'elle a pris le nom d'Héliotrope, parce que si elle est jettée en un vaisseau plein d'eau, les rayons du soleil qui y tombent, semblent être de couleur de sang, & que hors de l'eau elle représente l'image du soleil, & fait bien observer son éclipse. Quelques-uns ont feint qu'elle avoit la vertu de rendre invisibles ceux qui la portoient, ainsi qu'on le dit de l'anneau de Gygès.

HÉLIS, *Helis*, Ἕλις, (c) ville de Thrace. Il en est parlé dans l'article de Dromichetès. *Voyez* Dromichetès.

HÉLISSON, *Helisson*, Ἑλισσών. *Voyez* Elisson.

HÉLIUS, *Helius*, Ἥλιος, (d) c'est-à-dire, le soleil, étant devenu amoureux de Rhode, desfécha l'isle qui a depuis porté ce nom; & ce fut Hélius qui le lui donna à cause de celui de sa maîtresse.

Le sens naturel de cette fable est que le terrein de cette isle étoit humide & marécageux par lui-même; mais que le soleil ayant diminué peu à peu cette humidité, y avoit rendu la terre si féconde, que les peuples en étoient autochthones, & qu'elle avoit produit en particulier les sept freres Héliades. En conséquence de cette opinion, l'isle de Rhode fut consacrée au soleil; & ses habitans, qui croyoient lui devoir leur origine, se vouerent plus particulièrement à son culte qu'à

(a) Lucian. T. I. pag. 710.
(b) Plin. T. II. p. 790, 791.
(c) Diod. Sicul. L. XXI. Excerpt.
(d) Diod. Sicul. pag. 226.

celui des autres Dieux. *Voyez* Basilée.

HÉLIUS, *Helius*, Ἥλιος, (*a*) affranchi de l'empereur Néron, est un de ceux qui furent chargés d'empoisonner M. Silanus. Pendant le voyage que Néron voulut faire en Grece, pour y gagner des couronnes théatrales, Hélius fut laissé à Rome avec un plein pouvoir; mais, jugeant la présence de l'Empereur nécessaire dans la ville, il lui écrivit plusieurs fois de revenir en Italie. Néron, pour qui les seuls objets frivoles avoient des charmes, & qui estimoit par dessus tout les prix de la musique & de la course des chariots, lui avoit répondu en ces termes: » Quoi- » que votre conseil & votre » vœu soient que je retourne » promptement en Italie, vous » devez plutôt souhaiter que » j'y reparoisse avec une gloi- » re digne de Néron. « Enfin néanmoins, Hélius allarmé, se transporta lui-même en Grece; & annonçant à Néron une conjuration qui se tramoit dans Rome, il l'effraya & le détermina à partir.

Le pouvoir, que Néron avoit donné à Hélius, étoit tellement illimité, que, suivant Dion Cassius, le peuple Romain avoit alors deux Empereurs, Néron & Hélius; & on doutoit lequel des deux étoit le plus méchant, si ce n'est que l'on trouvoit encore plus de bassesse dans Néron, se dégradant jusqu'au métier de musicien, que dans un affranchi qui imitoit les tyrans. Hélius, sans attendre les ordres de Néron, confisquoit les biens, exiloit ou même mettoit à mort non seulement des hommes du commun, mais des chevaliers Romains & des Sénateurs. Ainsi périrent deux Sulpicius Camérinus, pere & fils, sur le frivole prétexte du surnom de *Pœticus*, qu'ils portoient, & qui étoit depuis des siècles héréditaire dans leur famille. Comme ce mot se prononçoit à peu près de la même façon que *Pythicus*, qui peut signifier *vainqueur des jeux Pythiens*, Hélius prétendit que c'étoit pour eux une usurpation sacrilege de s'attribuer un nom qui n'appartenoit qu'à l'Empereur. Ce misérable subit sous Galba la juste peine de ses crimes. Lorsqu'il fut conduit au supplice, on vit le peuple applaudir à cet acte de justice, & crier que nulle fête ne pouvoit être plus agréable pour la ville.

HÉLIUS, *Helius*, un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

HÉLIXUS, *Helixus*, (*b*) Ἕλιξος, Lieutenant de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, eut part à la réduction des Mégaréens.

HÉLIXUS, *Helixus*, (*c*)

(*a*) Dio. Caff. pag. 729. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 251, 478, 479. T. III. p. 16.

(*b*) Freinsh. Suppl. in Q. Curr. L. I. c. 5.

(*c*) Xenoph. p. 437.

Ἑλίξος, chef des Mégaréens, au rapport de Xénophon.

HELLANICE, *Hellanice*, *Hellanica*, (*a*) femme d'un bon tempérament & de bonnes mœurs, étoit fille de Dropis, des meilleures maisons de la Macédoine. Elle fut choisie pour être la nourrice d'Alexandre. Ce Prince ne l'aimoit pas moins que sa propre mere.

HELLANICUS, *Hellanicus*, Ἑλλάνικος, Historien natif de Milet, composa une description de la terre & diverses Histoires.

HELLANICUS, *Hellanicus*, Ἑλλάνικος, (*b*) Mitylénien, naquit douze ans avant Hérodote, comme il est constant par le témoignage d'Aulu-Gelle. *Hellanicus*, dit-il, *avoit soixante-cinq ans, quand la guerre du Péloponnèse commença; Hérodote en avoit cinquante-trois, & Thucydide quarante. Cela est écrit dans le onzième livre de la Pamphile.* Cet endroit sert à fixer l'époque de ces trois célebres Historiens; car, la guerre du Péloponnèse commença la seconde année de la 87.[e] Olympiade; ainsi Thucydide étoit né la seconde année de la 77.[e]; Hérodote, la première année de la 74.[e]; & Hellanicus, la première année de la 71.[e]

Hellanicus avoit écrit une Histoire des anciens Rois du monde, & premiers fondateurs des villes, intitulée: Κτίσεις ἐθνῶν καὶ πολέων. Denys d'Halicarnasse fait mention des Troïques d'Hellanicus, & assure que ce que cet Auteur a dit de la fuite d'Énée, est plus digne de foi, que ce que tous les autres en ont écrit. On parle aussi de son histoire d'Égypte, citée par Athénée, par Arrien, & par Aulu-Gelle. Denys d'Halicarnasse cite encore Hellanicus sur la retraite d'Énée, & sur l'expulsion des anciens habitans d'Italie en Sicile, ce qui étoit tiré du livre de cet Auteur sur l'histoire de Troye. On croit que c'étoit Hellanicus le Mitylénien, qui étoit Auteur de cette Histoire; ainsi, il n'y a nulle nécessité d'en admettre plusieurs de ce nom; & c'est peut-être le même qui est dit Mitylénien & Lesbien; parce que Mitylene étoit une des villes de l'isle de Lesbos, qui en a pris depuis le nom qu'elle conserve encore, étant appellée l'isle de Metelin.

HELLANICUS, *Hellanicus*, Ἑλλάνικος, Éléen, dont il est fait mention dans l'article d'Aristotime. *Voyez* Aristotime.

HELLANICUS, *Hellanicus*, Ἑλλάνικος, (*c*) fut envoyé vers Dion par la cavalerie, à la tête de cinq députés, pour l'engager

(*a*) Q. Curt. L. VIII. c. 1. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 2. L. II. c. 7. Roll. Hist. Anc. T. III. pag. 724.

(*b*) Aul. Gell. L. XV. c. 23. Athen. p. 410, 447, 462, 470. *& seq.* Cicer. de Orat. L. II. c. 53. Lucian. Tom. II. pag. 642. Plut Tom. I. pag. 7, 12. *& seq.*

(*c*) Plut. Tom. I. p. 976.

à venir au secours des Syracusains.

HELLANICUS, *Hellanicus*, Ἑλλάνικος, (*a*) Lieutenant d'Alexandre le Grand, obtint le dernier des prix que ce Prince, proposa dans la province de Satrapene.

HELLANODIQUES, *Hellanodici*, Ἑλλανοδίκαι, (*b*) officiers qui présidoient aux jeux sacrés d'Olympie, institués lors du rétablissement de ces jeux par Iphitus. Leur fonction étoit de présider aux jeux, de donner des avertissemens aux athletes avant que de les y admettre; de leur faire ensuite prêter serment qu'ils observeroient les loix usitées dans ces jeux, d'en exclure ceux des combattans qui manquoient au rendez-vous général, & sur tout de distribuer les prix. On appelloit souvent de leurs décisions au Sénat d'Olympie, & sous les Empereurs, à l'Agonothete ou sur-intendant des jeux. Ils entroient dans l'amphithéâtre avant le lever du soleil, & une de leurs fonctions étoit encore d'empêcher que les statues qu'on érigeoit aux athletes ne surpassassent la grandeur naturelle, de peur que le peuple qui n'étoit que trop porté à décerner à ces athletes les honneurs divins, ne s'avisât, en voyant leurs statues d'une taille plus qu'humaine, de les mettre à la place de celles des Dieux. *Voyez* Athletes.

HELLAS, *Hellas*, Ἑλλάς, (*c*) ville de Grece dans la Thessalie, selon Strabon.

Ce Géographe, expliquant quelques passages où Homère parle d'Hellas & de Phthie, raisonne de cette manière. » Homère, dit-il, les distingue; » mais, on ne sçait s'il entend » deux villes ou deux lieux; » ceux qui tiennent pour la seconde opinion, prennent » Hellas pour la Grece, païs, & » disent que Thèbes de Phthiotide est une ville distincte de » l'anciene Pharsale. Dans cette » contrée est aussi un lieu nommé Thétidion, voisin de la » nouvelle & de l'anciene Pharsale. Ils conjecturent qu'une » partie de ce lieu Thétidion » étoit sous la domination d'Achille. Ceux qui, par Hellas, » entendent une ville, sont, » entre autres, les habitans de » Pharsale, qui, à soixante » stades de leur ville, [c'est-à-dire, à deux lieues & demie,] montrent les ruines » d'une ville qu'ils prétendent » avoir été celle d'Hellas. Les » habitans de Mélitée, de leur » côté, croyent que la ville » d'Hellas étoit environ à dix » stades [ou a deux cens cinquante pas], de leur ville, » au delà de l'Enipée, dans le » tems que leur ville s'appelloit Pyrrha. Ils alleguent

(*a*) Q. Curt. L. V. c. 2.

(*b*) Pauf. pag. 303, 344. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 242. *& suiv.*

(*c*) Strab. p. 431, 432. Homer. Iliad. L. II. v. 190. L. XVI. v. 595.

» comme une preuve le tombeau de Pyrrha & de Deucalion, qui est dans leur place publique. «

Dicéarque, dans son état de la Grece, dit : » Hellas étoit anciennement une ville bâtie par Hellen, pere d'Éole, & nommée de son nom ; elle étoit dans la Thessalie, entre Pharsale & Mélitée. «

HELLAS, *Hellas*, Ἑλλάς, (*a*) contrée de Grece dans la Thessalie. Nous avons vu dans le passage de Strabon, cité dans l'article précédent, que quelques-uns prenoient Hellas pour une contrée ; & cette contrée, avec Phthie ou la Phthiotide, étoit de la Thessalie. Dicéarque, à l'endroit cité, dit la même chose. » Les Hellenes, dit-il, sont ceux qui parlent la langue Grecque, selon la dialecte des Hellénistes, & descendent d'Hellen. Les Athéniens habitent l'Attique, parlent selon la dialecte Attique, & sont originaires de leur païs. Les Doriens, descendans de Dorus, ont le langage Dorique, comme les descendans d'Éole ont l'Éolique. De même l'Ionique est propre aux Ioniens qui descendent d'Ion, fils de Xuthus. Il y eut donc autrefois Hellas qui étoit dans la Thessalie, & non pas dans l'Achaïe ; car, comme dit le poëte Homère, on les nommoit les Myrmidons, les Hellenes & les Achéens. Il appelle les Myrmidons ceux qui habitoient Phthie en Thessalie ; Hellenes, ceux dont nous venons de parler ; & il les distingue des Achéens qui habitent présentement Mélitée & Larisse, surnommée Cremaste. «

Dicéarque se sert ensuite de la différence de la véritable langue Grecque & de l'idiome des Athéniens, pour prouver que le païs d'Hellas étoit différent de l'Attique ; il cite un passage où Posidippe, comique Grec, reprend les Athéniens de ce qu'ils croyoient que leur langue étoit la véritable langue Grecque, & que leur ville étoit proprement le païs d'Hellas. » Il n'y a, dit-il, qu'un païs d'Hellas ; vous parlez Athénien quand vous parlez votre langue ; pour nous qui sommes Grecs, nous parlons Grec. Pourquoi tant trainer les syllabes, appuyer sur les lettres & devenir ennuyeux en affectant l'élégance ? « Pausanias dit qu'Hellas étoit anciennement le nom d'une contrée de la Thessalie, & qu'il est devenu ensuite celui de toute la Grece.

HELLAS, *Hellas*, Ἑλλάς. (*b*) Si nous en croyons Aristote, dans son traité des Météores, la Grece, ou le païs d'Hellas, étoit, dans les premiers tems, le païs qui est aux environs de Dodone & du fleu-

(*a*) Strab. pag. 431. Pauf. p. 201. | (*b*) Aristot. p. 756.

ve Achéloüs ; car, parlant du Déluge de Deucalion, il dit : » Il » arriva principalement au tour » de la Grece, & sur tout au » tour de cette partie que l'on » appelle l'ancienne Hellas. « Or, cette contrée est celle qui est aux environs de Dodone & du fleuve Acheloüs. Car, poursuit ce Philosophe, il a changé son cours en plusieurs endroits; c'est-à-dire, que selon lui, Hellas étoit anciennement le nom particulier d'un païs, situé entre la Thesprotie, la Thessalie & l'Acarnanie.

HELLAS, *Hellas*, Ἑλλὰς, (a) ou la Grece proprement dite. Ce nom ayant été quelque tems particulier à un païs assez petit, soit qu'on le prenne dans la Thessalie avec Strabon & Dicéarque, dont nous avons rapporté ci-dessus les témoignages, soit qu'on le trouve avec Aristote au midi de l'Épire & au couchant de la Thessalie, signifia avec le tems un païs plus étendu, comme le dit Pausanias dans le passage allégué ci-dessus. Dicéarque dit que les Athéniens prétendoient que la véritable Grece ou Hellas se trouvoit chez-eux, & nous avons rapporté le passage du comique qui les reprend de cette erreur; tandis que la Macédoine, l'Épire, la plus grande partie du Péloponnèse avoient leurs Rois particuliers, & qu'un assez bon nombre de peuples qui avoient eu aussi les leurs au commencement, s'étoient arrangés en républiques, & conservoient leur liberté par leurs alliances contre l'oppression étrangère, & par la police & les loix contre l'usurpation & le trop grand crédit des particuliers; c'est ce que l'on nomma long-tems la Grece propre, ou, en un seul mot, Hellas. On y comprenoit l'Acarnanie, l'Étolie, la Doride, la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique, la Mégaride.

Les détails où nous sommes entrés dans l'article général de la Grece, & dans les articles particuliers de chacun de ces païs, rendent inutile ce que nons dirions ici. Nous remarquerons seulement deux choses; l'une que le nom d'*Hellas* & celui d'*Hellenes*, qui signifient la *Grece* & les *Grecs*, ne se bornerent point-là, & qu'ils ont été employés ensuite pour signifier, non seulement la Grece propre, mais encore toutes ses augmentations, comme la Macédoine, & généralement tout ce que les Latins ont entendu par le mot de *Grece*. La seconde observation est que quand la Grece propre ou l'Hellas prit le nom d'Achaïe, parce qu'elle étoit entrée dans la ligue des Achéens, il faut en excepter l'Étolie qui fit une ligue à part, dans laquelle entrerent les Acarnaniens qui furent aussi quelque tems sous la domination de l'Épire.

(a) Strab, p. 370.

HELLAS, *Hellas*, Ἑλλάς, (*a*) femme de Gongylus Erétrien, qui avoit établi sa demeure à Pergame, fut mere de deux fils, dont l'un porta le même nom que son pere, & l'autre se nomma Gorgion. Hellas reçut chez elle Xénophon, lorsque les dix mille Grecs passerent à Pergame pour s'en retourner en Grece.

HELLAS, *Hellas*, (*b*) femme dont Horace fait mention dans une de ses satyres. Cette femme fut aimée d'un certain Marius, avec qui elle eut quelque dispute. Cet homme la maltraita ou même la tua. Mais, revenu à lui-même, il en eut tant de douleur, qu'il se jetta dans la rivière.

HELLÉ, *Helle*, Ἕλλη, (*c*) fille d'Athamas & de Nephelé, étoit sœur de Phryxus. Celui-ci fut informé que l'Oracle avoit déclaré que pour faire cesser une cruelle famine qui désoloit le païs, il falloit immoler aux dieux les enfans qu'Athamas avoit eus de Nephelé. Il fit sur le champ équiper secrétement un vaisseau; & ayant enlevé une partie des trésors de son pere, il s'embarqua avec sa sœur Hellé, pour aller chercher un asyle chez Æétès son parent, qui règnoit dans la Colchide. La jeune Hellé, fatiguée des incommodités du voyage, mourut en chemin; ou, comme le raconte Diodore de Sicile, étant montée sur le tillac du vaisseau, elle tomba dans la mer, & se noya. On croit que c'est elle qui donna son nom à cette partie de la mer Égée qu'on appella après cette aventure l'*Hellespont*, ou *la mer d'Hellé*. Comme on ne s'éloignoit pas beaucoup alors des côtes, Phryxus prit terre pour y ensevelir sa sœur, & après lui avoir rendu les derniers devoirs, il se rembarqua & arriva heureusement dans la Colchide.

La fable dit que Phryxus & Hellé étoient montés tous deux sur un bélier, pour aller dans la Colchide. Ainsi, il feroit naturel, pour rendre ce sujet avec exactitude sur les monumens, de voir le frere & la sœur sur le bélier. On rencontre cependant des monumens, qui ne présentent qu'Hellé. Il est vrai que ce sujet est plus ordinairement traité avec cette simplicité, qui même a plus de grace & plus de vraisemblance physique; c'est peut-être pour cette raison, que les Modernes ont imité les Grecs, dans la manière de représenter ce sujet; mais, nous croyons trouver le principe & la cause de cette licence, [car on ne peut lui donner d'autre nom,] dans le

(*a*) Xenoph. pag. 425.

(*b*) Horat. L. II. Satyr. 3. v. 275. & *seq*.

(*c*) Diod. Sicul. p. 174. Pausf. p. 594. Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom. VI. pag. 98, 355. & *suiv*. Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. III. pag. 213, 214. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IX. pag. 57, 58.

caractère & dans la façon de penser des Grecs ; cette réflexion pourra même servir à l'explication de plusieurs autres antiquités.

Les Grecs, uniquement occupés d'eux mêmes, ne voyoient dans la fable d'Hellé, qu'une héroïne Grecque, qui avoit donné son nom à l'Hellespont & à la côte de l'Asie, deux objets intéressans pour leur vanité. En conséquence, ils ont aisément supprimé Phryxus, qui leur étoit inutile ; ensuite les Romains, qui les ont copiés servilement, & sans faire aucune distinction, ont rendu cette composition, comme elle leur étoit présentée.

Cette conjecture, établie sur plusieurs vérités, paroît résoudre toute les difficultés de cette question.

Il seroit agréable, dit M. le Comte de Caylus, de retrouver tous les sujets de la fable adoptés par les Romains ; une telle collection seroit très-piquante ; il est permis de la désirer, puisque tous ces monumens ont existé.

HELLEN, *Hellen*, Ἕλλην, (*a*) fils de Deucalion & de Pyrrha, monta sur le trône de Phthioride, après la mort de son pere. Ce Prince ayant fait plusieurs conquêtes, voulut que ses sujets prissent le nom d'Helléniens, qui leur fut particulier jusqu'au tems où tous les autres Grecs le prirent ; ce qui arriva vers le commencement des Olympiades, c'est-à-dire, environ 775 ans avant l'Ére Chrétienne. On sçait que du tems d'Homère, il n'y avoit que les descendans de Deucalion, qui fussent appellés Helléniens.

Le commencement du règne d'Hellen tombe sur la troisième année de celui de son frere Amphictyon. Ce Prince eut d'Orseïde sa femme, trois fils. Eole, Dorus & Xuthus. Eole, l'aîné des trois freres, succéda à son pere, & donna le nom d'Éoliens aux peuples qu'il avoit fait appeller Helléniens.

HELLENES, *Hellenes*, (*b*) Ἕλληνες, nom que les Grecs se donnoient en leur propre langue. Ce nom étoit pris de celui d'Hellen. Mais, il faut remarquer que le nom d'Hellenes n'a été introduit que depuis Homère, pour désigner les Grecs en général. Il signifioit auparavant un peuple particulier. Ce peuple prit naissance dans le sein des Pélasges. Les Hellenes, au rapport de Thucydide, s'étant ligués entre eux, firent des conquêtes, & formerent un corps particulier, que l'on nomma depuis le corps Hellénique. Après s'être ainsi sé-

(*a*) Pauf. pag. 396. Diod. Sicul. p. 183. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 76, 91, 92. Tom. VIII. pag. 131, 132. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. III, pag. 195.

(*b*) Strab. pag. 370. Aristotel. T. I. pag. 756. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. p. 289. T. XIV. p. 154. *& suiv.* Tom. XVI. p. 114, 115.

parés des Pélasges, ils commencerent peu à peu à s'éloigner des mœurs de leurs peres & à changer leur langue, par le commerce qu'ils eurent avec les colonies venues de l'Orient. Thucydide remarque, dans le premier livre de son Histoire, que le nom d'Hellenes ne prévalut pas d'abord ; il dit que les particuliers commencerent à se servir entr'eux de ce nom, comme d'une marque qui les distinguoit des autres peuples, & qui exprimoit la liaison partière d'intérêt & d'amitié, qu'ils avoient contractée les uns avec les autres; mais qu'il ne devint le nom général de la nation, que bien long-tems après cette confédération. Des peuples entiers, qui étoient Pélasges d'origine, accéderent à cette ligue, & quitterent tout d'un coup le nom de Pélasges, pour prendre celui d'Hellenes. Les Athéniens étoient encore censés Pélasges, au tems de la fameuse migration que ces peuples firent de la Thessalie dans l'Épire, & de l'Épire en Italie. A leur retour dans la Grece, les Athéniens étoient déjà devenus Hellenes, suivant le témoignage d'Hérodote. Le même changement arriva, vers ce tems-là, dans les différentes nations du Péloponnèse ; les Lacédémoniens, les Argiens & les Arcadiens, connus anciennement sous le nom de Pélasges, se dépouillerent insensiblement de la barbarie de leurs peres, & prirent à la fin le nom d'Hellenes.

HELLENES, *Hellenes*, (a) Ἕλληνες, ville de l'Espagne Tarragonoise, au païs des *Callaïci*, selon Strabon. Mariana croit que c'est présentement Ponte-Vedra.

HELLÉNISME, *Hellenismus*, idiotisme Grec, c'est-à-dire, une façon de parler exclusivement propre à la langue Grecque, & éloignée des loix générales du langage.

Dans tous les livres qui traitent des élémens de la langue Latine, l'Hellénisme y est mis au nombre des figures de construction propres à cette langue. Voici sur cela quelques observations.

1.° Cette manière d'envisager l'Hellénisme, peut faire tomber les jeunes gens dans la même erreur qui a déjà été relevée à l'occasion du mot *Gallicisme* ; sçavoir, que les Hellénismes ne sont qu'en Latin. Mais, ils sont premièrement & essentiellement dans la langue Grecque, & leur essence consiste à y être en effet un écart de langage, exclusivement propre à cette langue. C'est sous ce point de vue que les Hellénismes sont envisagés & traités dans le livre intitulé : *Francisci Vigeri Rothomagensis de præcipuis Græcæ dictionis idiotismis libellus*. L'ordre des parties d'oraison est celui que l'Auteur a

(a) Strab. pag. 157.

suivi; & il eſt entré ſur les idiotiſmes Grecs, dans un détail très-utile pour l'intelligence de cette Langue. Dans l'édition de Leyde en 1742, l'éditeur Henri Hoogeveen y a ajoûté pluſieurs idiotiſmes & des notes très-ſçavantes, & pleines de bonnes recherches.

2.° Ce n'eſt pas ſeulement l'Helléniſme qui peut paſſer dans une autre langue, & y devenir une figure de conſtruction; tout idiotiſme particulier peut avoir le même ſort, & faire la même fortune. Faudra-t-il imaginer dans une langue autant de ſortes de figures de conſtructions, qu'il y aura d'idiomes différens, dont elle aura adopté les locutions propres? M. du Marſais paroît avoir ſenti cet inconvénient, dans le détail qu'il fait des figures de conſtruction; il n'y cite l'Helléniſme, que comme un exemple de la figure qu'il appelle imitation. Mais, il n'a pas encore porté la réforme auſſi loin qu'elle pouvoit & qu'elle devoit aller, quoiqu'il en ait expoſé nettement le principe.

3.° Ce principe eſt, que ces locutions empruntées d'une langue étrangère, ne le ſont que de la même manière dans celle qui les a adoptées par imitation, & que dans l'une comme dans l'autre, on doit les réduire à la conſtruction analytique, & à l'analogie commune à toutes les langues, ſi l'on veut en ſaiſir le ſens.

Voici, par exemple, dans Virgile, un Helléniſme, qui n'eſt qu'une phraſe elliptique.

Omnia Mercurio ſimilis, vocemque, coloremque,
Et crines flavos, & membra decora juventæ.

L'analyſe de cette phraſe en ſera-t-elle plus lumineuſe, quand on aura doctement décidé que c'eſt un Helléniſme? Faiſons cette analyſe comme les Grecs même l'auroient faite. Ils y auroient ſous-entendu la prépoſition κατὰ, ou la prépoſition περὶ. Les Latins y ſous-entendoient les prépoſitions équivalentes *ſecundùm*, ou *per*. *Similis Mercurio* ſecundùm *omnia*, & ſecundùm *vocem*, & ſecundùm *colorem*, & ſecundùm *crines flavos*, & ſecundùm *membra decora juventæ*. L'ellipſe ſeule rend ici raiſon de la conſtruction; & il n'eſt utile de recourir à la langue Grecque, que pour indiquer l'origine de la locution, quand elle eſt expliquée.

Mais, les Grammatiſtes, accoûtumés au pur matériel des langues qu'ils n'entendent que par une eſpèce de tradition, ont multiplié les principes comme les difficultés, faute de ſagacité pour démêler les rapports de convenance entre ces principes, & les points généraux où ils ſe réuniſſent. Il n'y a que le coup d'œil perçant & ſûr de la philoſophie, qui puiſſe appercevoir ces relations & ces pointes de réunion, d'où la lumière ſe répand ſur tous

le système grammatical, & dissipe tous ces phantômes de difficultés, qui ne doivent souvent leur existence qu'à la foiblesse de l'organe de ceux qu'ils effraient.

HELLÉNISTES, *Hellenistæ*, Ἑλληνισταί. (a) Quoique de Sçavans Critiques du dernier siècle aient cherché avec soin qui étoient les Hellénistes dont il est fait mention dans les chapitres 6, 9 & 11 des Actes des Apôtres, M. Fourmont n'a pas laissé de proposer encore sur ce sujet de nouvelles conjectures; il commence d'abord par exposer le sentiment de ceux qui ont déjà traité cette matière. Scaliger, dit-il, a cru que les Hellénistes n'étoient autre chose que les Juifs d'Alexandrie. Heinsius donne ce nom à tous ceux qui parloient la langue ou le dialecte Hellénistique, c'est-à-dire, celui des Septante qui ont traduit la Bible. Selon Saumaise, les Hellénistes étoient des prosélytes Grecs; & selon M. Simon, il y avoit deux sortes de Juifs, les Hébreux, c'est-à-dire, les Chaldéens & les habitans de la Palestine; & les Hellénistes, c'est-à-dire, tous ceux qui parloient Grec. Enfin, Vossius soutient que la nation Juive s'étant partagée en deux factions, avoit donné par-là occasion aux deux noms de Juifs & d'Hellénistes; le Juif étoit celui qui souffroit avec peine la domination étrangère, & ce sont les zélés dont parle Josephe; l'Helléniste, au contraire, s'étant soumis à l'empire des Grecs, s'accommodoit des mœurs & des coûtumes de ces peuples; tels sont ceux dont parlent les livres des Maccabées. M. Fourmont examine les raisons dont tous ces Sçavans se sont servis pour appuyer leur sentiment; & après les avoir réfutées, il propose deux solutions sur cette difficulté.

Ce qui a trompé, dit-il, les plus habiles Critiques, c'est qu'ils ont supposé que les Hellénistes du chapitre 6 & du chapitre 9 des Actes, étoient les mêmes que ceux dont il est parlé dans le chapitre 11. Mais, il est évident que les premiers sont des Chrétiens prosélytes, & les autres des Gentils. Il faut donc trouver des personnes à qui le nom d'Hellénistes convienne dans ces deux états, ce qu'aucun de ces Critiques ne s'est avisé de chercher. Ainsi, dit M. Fourmont, les premiers Hellénistes sont les Syriens, qui ayant été soumis par le Grecs, s'accommoderent bientôt, & de leurs mœurs, & de leurs coûtumes. Il y avoit dans cette nation beaucoup de Juifs; & voilà les Hellénistes des chapitres 6 & 9, qui furent piqués, dit le texte sacré, contre les Hébreux, c'est-à-dire, contre les Juifs de la Palestine. » En

(a) Actu. Apost. c. 6. v. 1. c. 9. v. 29. c. 11. v. 20. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 99, 100.

» ce tems-là, le nombre des » disciples se multipliant, il » s'éleva un murmure des *Juifs* » Grecs contre les *Juifs* Hé» breux, de ce que leurs veu» ves étoient méprisées dans la » dispensation de ce qui se don» noit chaque jour. « *Factum est murmur Græcorum adversùs Hebræos; eo quod despicerentur in ministerio quotidiano viduæ eorum.* Les Hellénistes du chapitre 11, doivent être ces Gentils, auxquels la vision de Saint Pierre permettoit de prêcher l'Évangile.

M. Fourmont appuye son opinion par quelques passages de Josephe, & par le Talmud, dans lequel les noms de Syrien & de Payen, de Syrien & d'Hellénifte, sont des mots synonymes; & si, ajoûte-t-il, les Actes des Apôtres ont été écrits d'abord en langue Syrienne, comme il le croit, la chose ne souffre plus de difficulté, puisque l'Écriture se sera servie du mot *Arami*, par où elle a toujours entendu les Syriens; les premiers, par conséquent, seront ceux de ce peuple qui avoient embrassé le Judaïsme, & les autres, ceux qui étoient encore dans les ténebres de l'idolâtrie.

Si l'on n'est pas content de cette solution, M. Fourmont en propose une seconde, & il soupçonne qu'au lieu de Ἑλληνισταὶ, les premiers exemplaires portent Ἑλενισταὶ, avec un seul λ. En ce cas-là, les Hélénistes doivent être les Adiabéniens de la suite d'Hélene, reine d'Adiabene, qui, selon Josephe, embrassa le Judaïsme, vint demeurer à Jérusalem, & y amena plusieurs de ses sujets, qui s'étant aussi convertis, furent nommés Hélénistes, comme les officiers d'Hérode sont appellés dans l'Évangile, les Hérodiens. Cela supposé, tout est facile à expliquer dans les deux premiers endroits des Actes dont on a parlé. Les Hélénistes sont les Juifs Adiabéniens, & ceux du chapitre 11 sont les mêmes peuples encore attachés à l'idolâtrie, & à qui les Apôtres ont permission d'annoncer l'Évangile.

HELLÉNIUS, *Hellenius*, (*a*) un des surnoms donnés à Jupiter.

HELLÉNOGALATES, (*b*) *Hellenogalatæ*, Ἑλληνογαλάται. Ce sont les mêmes que les Gallogrecs. *Voyez* Gallogrecs.

HELLÉNOTAMIENS, (*c*) *Hellenotamiæ*, Ἑλληνοταμίαι, nom d'une sorte d'officiers établis à Athènes pour recevoir les taxes des villes tributaires. Il est fait mention de ces officiers dans Thucydide.

HELLES. *Voyez* Selles.

HELLÈS, *Helles*. *Voyez* Helès.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 53.

(*b*) Diod. Sicul. p. 214.
(*c*) Thucyd. p. 64.

HELLESPONT, *Hellespontus*, Ἑλλήσποντος, (a) détroit célebre dans les écrits des Anciens. On dit qu'il fut ainsi appellé d'Hellé, fille d'Athamas, qui en le passant pour s'enfuir dans la Colchide avec son frere Phryxus, tomba dans cette mer & y périt. C'est donc comme qui diroit *le pont d'Hellé*.

Ce détroit est un bras de mer, qui commence à la mer Egée, & qui se termine à la Propontide. Il s'étend du midi au nord. Toute sa longueur n'est pas de plus de dix a douze lieues; il n'en a guère plus d'une de largeur dans son entrée, & dans toute la suite une demi tout au plus. A son couchant, que l'on a à gauche en y entrant, on voit la Chersonnèse de Thrace qui est une partie de l'Europe, que ce détroit sépare d'avec la Troade, province d'Asie, qui est à son orient. Il a la Propontide au septentrion, & la mer Egée avec tout l'Archipel au midi. A l'entrée de ce passage, à main droite, on trouve le promontoire de Sigée, appellé aujourd'hui cap Géanizzari, proche duquel il y a un petit village de Chrétiens Grecs, nommé par les Turcs Giaourkioi, c'est-à-dire, village d'infideles; nom qu'ils ont accoûtumé de donner à tous les lieux où il n'y a point de mosquées. Il est proche de l'endroit où étoit autrefois la célebre ville de Sigée; & ceux du païs le nomment Trojaki ou petite Troye. Ou trouve-là toute sorte de bons rafraîchissemens. L'eau y est très-bonne. L'excellent vin muscat de l'isle de Ténédos, qui n'en est qu'à une lieuè, s'y donne presque pour rien. On découvre delà la plus grande partie de la belle campagne de la Troade, avec le Xanthus & le Simoïs, rivières d'un nom fameux, mais si peu larges, qu'elles tarissent souvent en été. Ces rivières, qui descendent toutes du mont Ida, après s'être unies au dessous du lieu où étoit Troye, & avoir formé un grand marais, passent par dessous un pont de bois, appuyé sur quelques piliers de pierres, d'où elles s'embouchent dans l'Hellespont, environ une demi-lieue au dessous du promontoire, proche du nouveau château d'Asie, lequel est situé sur une langue de terre qui s'avance dans la mer.

Pline dit que l'Hellespont

(a) Strab. pag. 49, 63, 124, 583. Plin. Tom. I. pag. 115, 206, 214, 215, 288, 484, 529. Pomp. Mel. p 16. Ptolem. L. V. c. 2. Plut. Tom. I. pag. 748. Just. L. V. c. 4. Herod. L. IV. c. 85. L. VI. c. 33. L. VII. c. 33. *& seq.* Corn. Nep. in Themist. c. 5, 9. in Pauf. c. 2. in Alcib. c. 5. in Timoth. c. 3. Tit. Liv. XXXI. c. 15. L. XXXII. c. 33. L. XXXVII. c. 9, 10. Virg. Æneid. L. I. v. 385. Lucan. L. VI. v. 55. *& seq.* Valer. Flac. L. II. v. 586. Appian. pag. 639. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 191, 192. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXVIII. pag. 318. *& suiv.*

ſépare l'Europe de l'Aſie par ſept ſtades, & qu'il a ſur ſes bords quatre villes oppoſées; ſçavoir, en Europe, Callipolis & Seſte, & en Aſie, Lampſaque & Abyde.

Xerxès, voulant porter la guerre en Europe, ordonna que l'on conſtruiſît à grands frais un pont de bateaux ſur l'Helleſpont, pour faire paſſer ſes troupes d'Aſie en Europe. Mais, une violente tempête qui ſurvint tout à coup, rompit le pont. Xerxès, ayant appris à ſon arrivée cette nouvelle, fut tranſporté de colère; &, pour ſe venger d'un ſi cruel affront, il commanda qu'on jettât dans la mer deux paires de chaînes comme pour la mettre aux fers, & qu'on lui donnât trois cens coups de fouet, en l'apoſtrophant ainſi : » O amer & malheureux élément, ton maître » te punit ainſi pour l'avoir » outragé ſans raiſon. Xerxès » ſçaura bien, ſoit que tu le » veuilles ou non, paſſer à travers tes flots. « Il ne s'en tint pas-là, & rendant les entrepreneurs reſponſables des évenemens qui dépendent le moins de la puiſſance des hommes, il fit couper la tête à tous ceux qui avoient eu la conduite de l'ouvrage.

On conſtruiſit de nouveau deux ponts, l'un pour les troupes, l'autre pour le bagage & les bêtes de charge. Xerxès choiſit des ouvriers plus habiles que les premiers, & voici comme ils s'y prirent. Ils mirent en travers trois cens ſoixante vaiſſeaux, les uns à trois rangs de rames, les autres à cinquante rames, dont les flancs regardoient la Propontide; & du côté qui regarde la mer Égée, ils en mirent trois cens quatorze. Enſuite, ils jetterent dans l'eau de groſſes ancres de part & d'autre, pour affermir tous ces vaiſſeaux contre la violence des vents, & contre le courant de l'eau. Ils laiſſerent, du côté de l'orient, trois paſſages entre les vaiſſeaux, par où de petites barques puſſent aller à la Propontide, & en revenir facilement. Après cela, ils planterent des pieux en terre ferme avec de gros anneaux, & y attacherent de part & d'autre ſix gros cables ſur chacun des ponts, deux faits de chanvre, & quatre faits d'une ſorte de roſeaux, appellés βύϐλος, dont on ſe ſervoit pour faire des cordages. Il falloit que ceux de chanvre fuſſent d'une force extraordinaire, puiſque chaque coudée peſoit un talent. Les cables, placés ſur la longueur des vaiſſeaux, alloient d'un côté de la mer à l'autre. Cet ouvrage étant achevé, ils rangerent en travers ſur la largeur des vaiſſeaux, & ſur les cables dont il a été parlé, des troncs d'arbres coupés exprès pour cet uſage, & mirent deſſus des planches liées & jointes enſemble, pour tenir lieu de ſol & de plancher; puis ils couvrirent le tout de terre, & ajoûterent de côté & d'autre des barrières,

[c'eſt ce que nous appellons *des gardes-fous*], afin que les bêtes & les chevaux ne s'épouvantaſſent point en voyant la mer. Telle fut la conſtruction du fameux pont de Xerxès.

Quand l'ouvrage fut achevé, on marqua le jour du paſſage. Dès que les premiers rayons du ſoleil commencerent à paroître, on répandit ſur l'un & l'autre pont des odeurs de toutes ſortes, & l'on joncha les chemins de myrte. Xerxès en même tems verſa des libations ſur la mer, & ſe tournant vers le ſoleil, la principale divinité de l'Empire, il implora ſon ſecours pour l'entrepriſe qu'il commençoit, & le pria de lui continuer ſa protection juſqu'à ce qu'il eût fait la conquête entière de l'Europe, & qu'il l'eût toute ſoumiſe à ſon empire ; après quoi il jetta dans la mer le vaſe qui avoit ſervi aux libations, une autre coupe d'or & un cimeterre Perſan. L'armée employa ſept jours & ſept nuits à paſſer le détroit, ceux qui étoient prépoſés pour cela faiſant avancer les ſoldats à grands coups de fouets, ſelon l'uſage de la nation, qui n'étoit à proprement parler qu'un aſſemblage d'eſclaves.

La mer de l'Helleſpont a eu divers noms chez les Anciens, & principalement chez les Poëtes, auxquels le mot *Helleſpontus* ne convenoit pas toujours.

Virgile dit *la mer de Phrygie*, parce qu'en effet la Phrygie reſſerre ce détroit à l'orient :

Bis ſenis Phrygium conſcendi navibus æquor.

» J'avois douze vaiſſeaux, » lorſque je fis voile de l'Hel- » leſpont. »

On lit dans Lucain :

Tot potuere manus aut jungere Seſton Abydo,

Ingeſtoque ſolo Phryxæum elidere Pontum,

Aut Pelopis latis Ephyren abrumpere regnis.

» Tant de bras auroient pu » joindre Seſte à Abyde, & » combler la mer de Phryxus, » en rempliſſant de terres ſon » canal, ou ſéparer Corinthe » du Péloponneſe. »

On lit de même dans Valérius Flaccus.

Phryxæa ſubibant

Æquora.

Pour dire, *ils entroient dans l'Helleſpont.* Ces deux derniers Poëtes nomment le frere pour la ſœur, parce que, ſelon la fable, Hellé étoit avec ſon frere Phryxus, lorſqu'elle donna ſon nom à cette mer. Leur pere étoit Athamas, & de là elle fut nommé Athamantis, ou Athamantide.

Appollonius nomme l'Helleſpont le courant d'Athamantide. Appien le nomme le détroit d'Abyde, parce qu'effectivement Abyde étoit au bord de cette mer.

Auſone emploie trois expreſſions

ſions de ſuite, pour ſignifier l'Helleſpont :

Quis modò Seſtiacum pelagus, Nepheleidos Helles

Æquor, Abydeni freta quis Miretur Ephebi ?

Il l'appelle en premier lieu *la mer de Seſte ;* cette ville étoit ſur le rivage du détroit, du côté de l'Europe ; enſuite la *mer d'Hellé*, fille de Nephelé & d'Athamas, & enfin le *détroit du jeune homme d'Abyde*. Cette ville étoit au midi de Seſte, & le Poëte fait alluſion à la fable d'Ero & de Léandre.

Ortélius dit que l'Helleſpont eſt appellé par Lycophron *Virgicidum Mare*, & Canterus obſerve que Saint Grégoire de Nazianze l'appelle *Virginium Mare*.

Ce détroit ſe nomme aujourd'hui Bras de Saint George, ou détroit des Dardanelles.

HELLESPONT, *Helleſpontus*, Ἑλλήσποντος, province de l'Aſie mineure, au nord de la Troade. Cette province étoit déjà diſtinguée de la Phrygie du tems d'Auguſte, puiſqu'elles ſont nommées l'une & l'autre dans le partage de cet Empereur. Elle étoit alors de la proconſulaire.

La Notice de l'Empire, que l'on croit avoir été faite ſous Conſtantin, compte l'Helleſpont entre les dix provinces du diocèſe d'Aſie. Le Géographe anonyme de Godefroi, après avoir parlé de l'Aſie proprement dite, ajoûte : » Après cela eſt » l'Helleſpont, païs fertile où » l'on recueille du bled, du » vin & de l'huile en abondan» ce. Ses villes ſont Troye, » Ilion & Cyzique qui eſt plus » grande. Elle eſt belle, bien » bâtie & ornée au delà de » toute expreſſion. « Il parle enſuite de la beauté des femmes, dont Vénus l'avoit gratifiée. On voit par ce paſſage que l'Helleſpont étoit la partie ſeptentrionale de la Troade, & qu'il comprenoit encore une partie de la petite Myſie.

La Notice d'Hiérocles met pour vingt-unième province de l'Empire d'orient, celle de l'Helleſpont, gouvernée par un homme conſulaire, & lui donne trente villes ; ſçavoir, Cyzique, Métropole, Proconeſe, Exoria, Bariſpe, Parium, Lampſaque, Molis, Germæ, Aptaüs, Cergæ, Sagara, Adriani & Theræ, Abydos, Dardanum, Ilion, Troas [Alexandrie], Scamandre, Polichna, Poëmanentos, Artemée, Recita, Bladus, Scelenta, Heræ, Pionia, Conioſine, Argiza, Xius Tradus, Manda Canda, Ergaſterion, Mandræ, Hippi, Cilideron, Scepſis.

Quoique le titre de cette province, dans la Notice, promette trente villes, on y trouve néanmoins trente-quatre noms.

La Notice de Léon le Grand réduit ce nombre à treize ; les voici. Cyzici, Germes, Poëmanii, Oces, Bareos, Adriani, Venatus, Lampſaci, Abydi,

Dardani, Ilii, Troadis, Pioniæ & Melitopoleos.

L'archevêque de Cyzique étoit exarque de tout l'Hellespont.

HELLESPONTICA, (*a*) *Hellespontica*, nom d'une Sibylle. On dit que la Sibylle Hellespontica naquit dans un lieu nommé Marpesse, & situé dans la campagne de Troye, & qu'elle vécut du tems de Solon & de Cyrus.

HELLESPONTIE, *Hellespontia*, Ἑλλησποντία, (*b*) province de l'Asie mineure, selon Strabon. Ce doit être la même que celle dont il est parlé ci-dessus sous le nom d'Hellespont, puisque Strabon met l'Hellespontie à la suite de la Troade. Il dit ailleurs : » Vers » le midi sont contigus au Bi» thyniens, les Mysiens, qui » habitent au tour du mont » Olympe; quelques-uns les » appellent Olympiens. « Suivant le texte Grec, il faudroit lire : » Ensuite la Phrygie qui » est au dessus de l'Hellesp» pont. « Pline fait mention des Hellespontiens, qu'il place dans la Mysie.

Étienne de Byzance donne le nom d'*Hellespontia Chersonnesus* à la partie de la Chersonnèse de Thrace, qui est située le long de l'Hellespont. Il semble, en lisant l'article *Agoræus Murus* de ce Géographe, qu'il y eût en Europe un canton, nommé l'Hellespont, comme il y en avoit un en Asie.

HELLESPONTIENS, *Hellespontii*, Ἑλλησπόντιοι. *Voyez* Hellespontie.

HELLOPES, *Hellopes*. *Voyez* Selles.

HELLOPIE, *Hellopia*, Ἑλλοπίν. *Voyez* Selles.

HELLOPIE, *Hellopia*, nom qu'Hésiode a donné à la ville de Dodone.

HELLOTES, *Hellotes*, surnom d'Europe. *Voyez* Hellories & Europe.

HELLOTIES, *Hellotia*. (*c*) Ἑλλώτι, nom commun à deux fêtes. La première étoit célébrée dans l'isle de Crete en l'honneur d'Europe, & prenoit son nom de celui de cette Princesse surnommée *Hellotes* en langue Phénicienne ; ou du verbe ἑλεῖν, être enlevé, parce que la fable raconte qu'Europe fut enlevée par Jupiter métamorphosé en taureau. On portoit en procession les os d'Europe, accompagnés d'une couronne de myrte qui avoit vingt coudées de circonférence, & qu'on appelloit ἑλλωτις, selon Athénée.

Une fête de même nom étoit établie chez les Corinthiens. On y voyoit des jeux & des combats solemnels, où les jeunes gens couroient en tenant à la main des torches allumées.

(*a*) Rosin. de Antiq. Rom. pag. 310.

(*b*) Strab. pag. 534, 566. Plin. T. I. p. 282.

(*c*) Athen. pag. 678. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 112. & *suiv.*

L'objet de cette fête étoit Minerve, surnommée *Hellotis*, qui étoit le nom d'une femme qui donna occasion à cette fête. Voici de quelle manière. Les Doriens, avec le secours des Héraclides, ayant fait une irruption dans le Péloponnèse, s'emparerent de la ville de Corinthe, & la brûlerent. Les femmes avoient pris la fuite avant le jour, & s'étoient sauvées où elles avoient pu. Quelques-unes, parmi lesquelles étoient les deux sœurs Hellotis & Eurytione, se retirerent dans un temple de Minerve, espérant y trouver un asyle assuré; mais, les Doriens ayant sçu le lieu de leur retraite, mirent le feu au temple, qui ensevelit sous ses ruines Hellotis & Eurytione; les autres Corinthiennes se sauverent. La mort d'Hellotis & d'Eurytione fut suivie d'une peste qui causa d'étranges ravages parmi les Doriens. Ils consulterent Minerve, qui leur répondit qu'ils n'avoient aucun soulagement à attendre, s'ils ne commençoient par appaiser les manes d'Hellotis & d'Eurytione. Les Doriens, pour satisfaction, instituerent cette fête, & bâtirent un temple à Minerve Hellotis. D'autres prétendent que ce nom est dérivé du mot ἕλος, d'un marais de Marathon où l'on voyoit une statue de Minerve. Quelques-uns enfin croyent que ce surnom de Minerve vient du verbe ἑλεῖ, *cepisse*, parce que ce fut par le secours de cette déesse, que Bellérophon prit & dompta le cheval Pégase. Quoi qu'il en soit, il faut s'en tenir à ce que nous en avons dit au commencement de cet article.

HELLOTIS, *Hellotis*, Ἑλλωτὶς, surnom de Minerve. *Voyez* Hellotíes.

HELLUS, *Hellus*, Ἕλλ. *Voyez* Hermus.

HELLUSIENS, *Hellusii*, (*a*) peuple dont parle Tacite dans les dernières lignes de sa description de la Germanie. On disoit de son tems que les Hellusiens avoient la tête d'homme & le corps de bête. Tout cela tient de la fable, ajoute avec raison Tacite; & vraisemblablement cette fable étoit fondée sur ce qu'ils portoient des habits de peaux, le poil en dehors, comme font encore les Samojedes, & d'autres nations sauvages. On ne sçait où placer les Hellusiens. Peut être que Tacite ne le sçavoit pas plus que nous. On croit pourtant qu'ils étoient les mêmes que les Hillévions, dont il est fait mention dans Pline. *Voyez* Hillévions.

HELMIUS MANCIA, (*b*) *Helmius Mancia*, dont parle Cicéron dans le second livre de l'Orateur.

HELMONDEBLATHAIM,

(*a*) Tacit. de German. Morib. c. 46. Plin. T. I. p. 220.

(*b*) Cicer. de Orat. L. II. c. 148.

Helmondeblathaïm, (*a*) Γελμὼν Δεϐλαθαίμ, un des campemens des Israëlites sur le torrent d'Arnon ; de-là ils allerent à la montagne d'Abarim.

HELODES, *Helodes*, (*b*) Ἑλώδες, isles de la mer Caspienne, sur la côte d'Albanie, selon Ptolémée. Mais, ce nom est moins le nom propre de ces isles, qu'une épithete, qui signifie qu'elles étoient marécageuses, basses & humides. L'exemplaire de la Bibliothèque Palatine porte qu'il y avoit deux isles.

HÉLON, *Helon*, (*c*) ville de Palestine, dans la tribu de Juda. Elle fut donnée aux Lévites de la famille d'Aaron.

HÉLON, *Helon*, (*d*) Αἰλὼν, autre ville de Palestine, dans la tribu d'Ephraïm. On donna cette cette ville aux Lévites qui étoient de la famille de Caath.

HÉLON, *Helon*, Χαιλὼν, (*e*) de la tribu de Zabulon, fut pere d'Eliab.

HÉLOPS, *Helops*, (*f*) l'un des centaures, qui furent tués par Pirithoüs aux noces de ce Prince.

HELORIA VIA, TEMPE. *Voyez* Hélorus.

HÉLORINA VIA, (*g*) Ἑλωρίνη ὁδὸς ; c'est le même chemin que d'autres appellent Heloria via. *Voyez* Hélorus.

HÉLORIS, *Heloris* Ἕλωρις, fleuve d'Italie. *Voyez* Hélorus.

HELORUM CASTELLUM. *Voyez* Hélorus.

HÉLORUS, *Helorus*, (*h*) fleuve de Sicile, sur la côte orientale de l'isle, vers sa partie méridionale, avoit sa source auprès d'Acres ; d'où, serpentant vers le midi, & recevant un autre fleuve, comme s'il eût dû passer à Casmenes, il se recourboit vers l'orient méridional, & se perdoit dans la mer de Sicile.

Assez près de l'embouchure de ce fleuve & vers le nord, sur le chemin qui partoit de Pachinum, le long de cette côte, étoit la ville d'Elorum ou Helorum, dont ce chemin prenoit le nom de *Via Eloria* ou *Heloria*. Entre cette ville & l'embouchure du fleuve étoit un château nommé *Elorum* ou *Helorum Castellum*. Il y avoit entre Casmenes & l'embouchure de l'Hélorus un canton délicieux, que l'on nommoit *Heloria tempe*. Ovide le nomme ainsi. Virgile vante la bonté de son terroir dans son Enéide. L'Epithete de *stagnans* que Virgile donne à l'Hélorus, qui signifie un fleuve qui coule lentement, & que l'on prendroit pour un lac, ne s'accorde guere avec le *Clamosus Helorus* de Silius Italicus. Vibius Séquester fait couler ce

(*a*) Josu. c. 33. v. 46.
(*b*) Ptolem. L. V. c. 12.
(*c*) Paral. L. I. c. 6 v. 58.
(*d*) Paral. L. I. c. 6. v. 69.
(*e*) Numer. c. 1. v. 1.
(*f*) Ovid. Metam. L. XII. c. 9.
(*g*) Thucyd. p. 460, 552.
(*h*) Virg. Æneid. L. III. v. 698. Sili. Italic. L. XIV. v. 270.

fleuve dans le territoire de Syracuse. *Helorus Syracusarum à quo civitas* ; ceci est bien obscur, pour dire que ce fleuve donne son nom à une ville. Etienne de Byzance est plus clair ; il dit : » Hélorus, ville » de Sicile, ainsi nommée de » l'Hélorus qui est vers le pro» montoire de Pachinum. » On nomme aujourd'hui ce fleuve l'Atellara ou Abisso.

HÉLORUS, *Helorus*, (*a*) ville de Sicile, située entre le fleuve Hélorus & le fleuve Asinare, selon les cartes de M. d'Anville, où elle est nommée Elorum. Elle étoit à peu-près à égale distance de l'un & de l'autre fleuve, & de la mer. Elle avoit pris le nom du premier fleuve, comme on vient de le voir dans l'article précédent. Cette ville, durant la seconde guerre Punique, avoit quitté le parti des Romains pour embrasser celui des Carthaginois. Mais, M. Claudius Marcellus ne se fut pas plutôt présenté à ses portes, qu'elle se rendit d'elle-même, sans attendre qu'elle y fût forcée.

HÉLORUS, *Helorus*, (*b*) fleuve d'Italie dans la grande Grece, entre Caulonie & Crotone, selon Diodore de Sicile, cité par Ortélius. Mais, on trouve dans l'édition Latine de Rhodoman : *Et jam bonam itineris partem emensi, ad Helorim fluvium castra locabant*, *&c.* Ce qui est conforme au texte Grec, qui porte Ἑλωριν. Ainsi, ce fleuve, auprès duquel Denys remporta une victoire, s'appelloit Héloris, & non pas Hélorus. Le même fait est rapporté par Polybe ; & il nomme cette riviere Ἐλλέπορον ποταμὸν. Elleporus ; mais, la version latine porte *ad Elorum amnem.*

HÉLOS, *Helos*, (*c*) Ἕλος, ville du Péloponnèse dans la Laconie, assez près de la mer, & au fond du golfe Laconique, à trente stades d'Acries, c'est-à-dire, à trois mille six cens pas. Elle étoit fort petite. Homère en fait mention dans le dénombrement des vaisseaux, & l'appelle une ville maritime.

Cette ville prit son nom d'Hélius le plus jeune des enfans de Persée qui étoit venu s'y établir. Quelque tems après, les Doriens l'assiégerent, s'en rendirent maîtres, & firent esclaves tous les habitans ; c'est l'origine des premiers esclaves appartenans à l'État, qu'il y ait eu à Lécédémone, & la raison pourquoi ils ont été appellés Hilotes, comme ils l'étoient en effet, dit Pausanias. Surquoi on peut voir l'article d'Hilotes. Dans la suite, tous les esclaves que firent les Doriens & que chacun s'appropria, porterent aussi le nom d'Hilotes, quoiqu'ils fussent pour la plûpart Messéniens, de la même ma-

(*a*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 35.
(*b*) Diod. Sicul. p. 450.

(*c*) Strab. p. 363. *&* *seq.* Pauf. pag. 201, 205. Homer. Iliad. L. II. v. 93.

niere que l'on appella Hellenes tous les Grecs, du nom d'Hellas qui étoit alors une contrée de la Thessalie. Il y avoit dans le bourg d'Hélos une statue de Proserpine que l'on portoit tous les ans à de certains jours dans le temple de Cérès Eleusinienne ; ce temple n'étoit qu'à quinze stades de Lapithéon.

Strabon nous apprend, que la ville de Sparte se soumit ses voisins, de maniere qu'ils jouissoient avec elle des mêmes loix & du même gouvernement; qu'ils étoient également admis aux charges, & qu'on les nommoit Hilotes ; mais qu'Agis, fils d'Eurysthene, leur ôta ce droit, & les força de payer tribut aux Lacédémoniens ; que les Heleiens, qui possédoient la ville d'Hélos, furent les seuls qui s'opposerent à ce décret ; qu'ils furent vaincus, & réduits en un esclavage d'autant plus rigoureux, qu'il n'étoit pas permis au maître d'un tel esclave de l'affranchir ni de le vendre hors du païs. Cette guerre fut appellée la guerre des Hilotes. Mais, ce fut Agis qui régla l'état des Hilotes, qui dura jusqu'à la conquête de Lacédémone par les Romains. Les Lacédémoniens s'en servirent comme d'esclaves publics, leur assignant des maisons particulières, & leur imposant des tâches & des corvées.

HÉLOS, *Helos*, Ἕλος, (a) nom d'un lieu du Péloponnèse, dans la Messénie, selon Pline. Strabon, rapportant un passage de l'Iliade, où il est dit :

Ἕλος, τ' ἔφαλον πτολίεθρον.

c'est-à-dire, Helos, voisine de la mer, dit : » Quelques-uns » entendent par Hélos un certain lieu auprès de l'Alphée ; » d'autres entendent Hélos » une ville pareille à celle de » Lacédémone ; d'autres entendent Hélos, auprès de » Halorium où est un temple » de Diane Eléenne, dont le » Sacerdoce dépendoit des Arcadiens. » Ce passage de Strabon est cité par le P. Hardouin, comme s'il y étoit question du même lieu ; mais, si l'Hélos de Pline étoit dans la Messénie, elle ne pouvoit être auprès de l'Alphée qui étoit dans l'Elide. De plus Hélos, dans le voisinage de Halorium, étoit certainement dans l'Elide, & par conséquent différente de l'Hélos, que Pline nomme entre Méthone & Asine.

Il y avoit donc trois Hélos au Péloponnèse ; l'une dans la Laconie, l'autre dans la Messénie, & la troisième dans l'Elide auprès de l'Alphée. Il n'y avoit que la première qui fût une ville ; la seconde étoit simplement un lieu sans autre qualification, & la troisième pouvoit avoir été une ville ; mais,

(a) Strab. p. 350. Plin. T, I. p. 193. Pauf. p. 513.

comme elle ne subsistoit plus, on ne convenoit point de son ancien état. C'est sans doute de cette dernière qu'on doit entendre un passage de Pausanias, où cet Auteur parle d'un temple de Cérès d'Hélos, ville qu'il met dans l'Arcadie, qui étoit une province voisine de l'Elide. Une même ville peut avoir appartenu à ces deux provinces, mais en différens tems.

HÉLOS, *Helos*, (*a*) Ἕλος, ville de l'Asie mineure, dans l'Ionie auprès d'Erythres. Elle ne subsistoit plus du tems de Pline qui en fait mention. Il la nomme, avec deux autres, sçavoir, Ptéléon & Dorion. Etienne de Byzance dit de même, & Ptéléon, & Helus & Dorion; & cela est écrit en forme de citation, immédiatement après ces mots Hélos, ville de la Laconie. Cela a donné lieu à Ortélius de croire qu'Etienne de Byzance avoit donné ces trois noms comme synonymes, & ne signifiant qu'une même ville; ce qui feroit une faute. Le passage de cet ancien Géographe a été estropié par son stupide Abréviateur. Ce sont trois anciennes villes.

Il y avoit aussi une Hélos en Egypte, selon Etienne de Byzance.

HÉLOTES, *Helotes*, autrement Hilotes. *Voyez* Hilotes.

HELVÉCONES, *Helveconæ*, (*b*) peuple Germain, du nombre de ceux qu'on appelloit Lygiens, selon Tacite. C'est tout ce qu'il nous en apprend.

HELVÉTIENS, *Helvetii*, (*c*) Ἐλουήττιοι, ou Ἐλβήττιοι, nom qui a une signification bien différente pour l'étendue, dans les anciens Auteurs, & dans les Modernes. Ces derniers nomment ainsi la république des Suisses, avec toutes ses dépendances; & dans ce sens, les treize cantons & leurs alliés sont appellés le corps Helvétique.

Dans les écrits des Anciens, les Helvétiens sont une nation particuliere, qui occupoit une partie des Gaules, & qui étoit divisée en quatre cantons. César nous marque en peu de mots les bornes de cette nation. » Les » Helvétiens, dit-il, sont en» fermés de tous côtés par des » bornes naturelles; d'un côté » par le Rhin, fleuve très-lar» ge & très-profond, qui les » sépare des Germains; d'un » autre, par le Jura montagne » très-haute, qui est entre eux » & les Séquanois; en troisiè-

(*a*) Plin. Tom. I. p. 270.
(*b*) Tacit. de German. Morib. c. 43.
(*c*) Cæs. de Bell. Gall. L. I. pag. 4, 5, 6. *&* *seq.* L. VI. pag. 244. Strab. pag. 183, 193. *&* *seq.* Plin. Tom. I. pag. 224. Ptolem. L. II. c. 9. Tacit. Hist. L. I. c. 67. *&* *seq.* De Morib. Germ. c. 28. Plut. Tom. I. pag. 716. Notice de la Gaule par M. d'Anvill. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 27. *&* *suiv.* Hist. des Emp. T. III. p. 63, 84.

» me lieu, par le lac Lemanne » & le Rhône, qui les sépa- » rent de notre province. » Suivant la carte de la Gaule par M. d'Anville, les Helvétiens avoient au couchant les Séquanois, au nord les Rauraces, au levant les Rhétiens, & au midi les Lémontiens, les Viberes, les Sédunes, & les Nantuates.

I. Sous les consulat de M. Valérius Messala & de M. Pupius Pison, deux ans avant celui de César, Orgétorix, le plus illustre & le plus riche des Helvétiens, inspira à sa nation le désir de quitter le païs qu'elle habitoit, & d'aller s'établir dans quelqu'une des plus fertiles contrées de la Gaule. Les raisons, qu'il employa pour les persuader, furent que renfermés comme ils étoient entre le Rhin, le mont Jura, le lac Lémanne, & le Rhône, il leur étoit impossible de s'étendre, ni de faire des conquêtes sur leurs voisins; & que néanmoins formant une multitude très-nombreuse, le païs qu'ils occupoient, & qui n'a que cent soixante-douze mille pas de long, étoit trop étroit pour les contenir & pour les nourrir. Ces motifs firent effet sur une nation guerriere & avide. Mais, Orgétorix avoit ses vues particulieres. Il aspiroit à la royauté. Son intrigue fut découverte; & les Helvétiens, jaloux de leur liberté, prétendirent faire le procès au coupable. Il fut arrêté, & s'il eût été condamné, il ne s'agissoit pour lui de rien moins que d'être brûlé vif. Au jour du jugement, Orgétorix assembla toute sa maison au nombre de dix mille hommes; ses cliens & ses débiteurs, dont la multitude étoit très-grande, s'y rendirent aussi; & tous ensemble arracherent l'accusé par la force à la sévérité des juges. La nation voulut recourir aux armes pour faire respecter son autorité; déjà les Magistrats levoient des troupes, lorsqu'Orgétorix mourut, tellement à propos, que l'on crut que sa mort avoit été volontaire.

Le plan dont il avoit donné l'idée aux Helvétiens, n'en fut pas moins exécuté, Les préparatifs en durerent deux ans, qui furent employés à rassembler de toutes parts des bêtes de somme & des chariots, & à faire des amas de bled qui pussent suffire à la subsistance de la nation pendant qu'elle seroit en marche, & jusqu'à ce qu'elle eût fait la conquête d'un bon & fertile païs. Ils profiterent aussi de ce tems pour se fortifier d'alliés & de compagnons, qui furent les Rauraces, les Tulinges, les Latobriges, & un essain de Boïens transplantés dans le Norique. Ce furent ces mouvemens qui donnerent de l'inquiétude aux Romains sous le consulat de Métellus Céler & d'Afranius. Mais, l'année de ce consulat & la suivante, qui fut celle du consulat de César, n'étoient destinées par les Helvétiens qu'aux préparatifs.

Lorsque le tems de partir fut

arrivé, c'est-à-dire, dans les premiers mois du consulat de L. Calpurnius Pison & d'A. Gabinius, les Helvétiens brûlent leurs villes au nombre de douze, leurs bourgades & villages, qui se montoient à quatre cens, & le bled qu'ils avoient de trop; afin de s'ôter à eux-mêmes toute espérance de retourner jamais dans leur patrie, & pour s'encourager par ce motif à braver tous les dangers. Ainsi, n'emportant d'autre provision que de la farine pour trois mois, ils se mettent en marche, hommes, femmes & enfans, faisant tous ensemble trois cens soixante-huit mille têtes, dont quatre-vingt douze mille combattans. Leur rendez-vous général étoit le bord du Rhône vis-à-vis de Genève, où ils devoient tous se trouver le 26 Mars.

Les Helvétiens en passant le Rhône entroient dans la Province Romaine. Ainsi, César ne fut pas plutôt averti de leur dessein, qu'il partit des environs de Rome, & se rendit en toute diligence à Genève. Il commença par faire rompre le pont que cette ville avoit sur le Rhône; & comme il n'y avoit qu'une seule légion Romaine dans la Gaule Transalpine, il ordonna de grandes levées de troupes dans toute la Province.

Lorsque les Helvétiens furent instruits de l'arrivée de César, ils lui envoyerent des Ambassadeurs, choisis entre les plus qualifiés de la nation, pour lui demander le passage à travers la Province Romaine, sur laquelle ils promettoient de ne faire aucun dégât. César n'avoit garde de leur accorder une pareille permission. Il sçavoit qu'une partie des Helvétiens avoit autrefois taillé en pièces l'armée du Consul L. Cassius; & indépendamment de cette raison, on conçoit assez qu'un païs ne peut être qu'horriblement vexé par le passage d'une telle multitude, vraisemblablement assez mal disciplinée. Il étoit donc bien résolu de leur refuser leur demande. Mais, comme il n'avoit encore que peu de forces autour de soi, il voulut gagner du tems, & il leur dit qu'il délibéreroit sur la proposition qu'ils lui avoient faite, & leur rendroit sa réponse le treize Avril. Il profita de cet intervalle pour faire construire par les troupes qu'il avoit sous sa main, un mur de seize pieds de haut, sur une longueur de dixneuf mille pas, avec un fossé, & des redoutes d'espace en espace. Ce mur étoit destiné à empêcher le passage du Rhône, qui dans ces quartiers est guéable en plus d'un endroit.

Au jour marqué, les Helvétiens reviennent. César, qui avoit rassemblé déjà un plus grand nombre de troupes, s'expliqua nettement, leur refusa le passage, & ajouta que s'ils prétendoient le forcer malgré lui, il sçauroit bien les en empêcher. En effet, toutes les tentatives qu'ils firent & de jour

& de nuit, soit avec des bateaux, soit en cherchant les gués, furent inutiles ; & les Helvétiens furent contraints de prendre une autre route, & de tourner du côté des Séquanois.

Il leur falloit filer par une gorge fort étroite entre le mont Jura & le Rhône, où deux chariots ne pouvoient passer de front ; ensorte que les Séquanois, se postant sur la montagne, étoient maîtres de les arrêter tout court. Les Helvétiens s'adresserent à Dumnorix Eduen, gendre d'Orgétorix, & complice de ses vues ambitieuses. Celui-ci, qui avoit du crédit auprès des Séquanois, se chargea de la négociation. La liberté du passage fut accordée ; des ôtages furent donnés de part & d'autre. Les Helvétiens se mirent donc à traverser le païs des Séquanois, qu'ils respecterent suivant les conventions ; & ensuite celui des Eduens, où ils commirent toute sorte d'hostilités & de ravages. Leur plan étoit d'aller en Saintonge.

César, instruit de leur marche & de leur dessein, laisse Labiénus à la garde de la muraille qu'il avoit élevée près du Rhône, retourne en Italie, y leve deux légions, prend les trois qui étoient restées en quartier d'hiver auprès d'Aquilée, & avec ces cinq légions revient aux Alpes, les passe non sans avoir eu à combattre les habitans des montagnes, descend dans le païs des Voconciens, traverse celui des Allobroges, passe le Rhône, entre sur les terres des Ségusiens ; tout cela avec une telle diligence qu'il atteignit les Helvétiens au passage de la Saone. Il est vrai que cette effroyable multitude marchoit fort lentement. Ils employerent vingt jours à passer la Saone ; & César, quand il arriva, trouva encore en-deçà de la riviere le canton des Tigurins, qui faisoit la quatrième partie de la nation.

Il avoit reçu sur son chemin les plaintes des Eduens, & de ceux des Allobroges qui habitoient à la droite du Rhône, sur les dégâts que l'armée Helvétienne avoit faits dans leur païs ; & en leur promettant de se charger de leur querelle, il avoit exigé d'eux qu'ils lui fournissent des troupes, & sur-tout de la cavalerie. Ainsi, les premiers de la Noblesse Eduenne étoient dans l'armée des Romains, & entre autres Dumnorix, qui favorisant de cœur les Helvétiens, n'avoit pas laissé de se rendre au camp de César, dans le dessein de lui nuire & de le traverser, autant qu'il pourroit. César n'étoit point encore informé de cette perfidie, & il n'eut pas lieu de s'en appercevoir dans le combat contre les Tigurins. Il avoit pris trois légions, avec lesquelles il tomba sur eux, les défit entièrement, & en tua un grand nombre sur la place ; les autres se disperserent par la fuite dans les forêts.

C'étoient les peuples de ce

même canton qui, cinquante ans auparavant, avoient vaincu & tué le consul L. Cassius César fut charmé d'avoir vengé par sa première victoire la honte du nom Romain sur ceux qui en étoient les Auteurs. Il y avoit lui-même un intérêt domestique, parce que L. Pison, ayeul de son beau-pere, avoit péri dans la même défaite avec L. Cassius.

César, vainqueur des Tigurins, résolut de poursuivre le gros de la nation ; & pour cela il fit un pont sur la Saone, & la passa en un jour. Les ennemis, surpris & effrayés d'une telle diligence, lui envoyerent une ambassade, à la tête de laquelle étoit Divicon, autrefois chef des Helvétiens lorsqu'ils défirent l'armée de L. Cassius, & qui devoit par conséquent être fort vieux. César répondit aux demandes des Ambassadeurs en homme qui donne la loi. Il prétendit prouver que les Helvétiens étoient tout à fait en tort à l'égard des Romains, & il conclut qu'il consentiroit pourtant à leur accorder la paix, s'ils lui donnoient des ôtages, & promettoient satisfaction aux Eduens & aux Allobroges, dont ils avoient ruiné le païs. Divicon reprit fièrement, » que les Helvétiens » n'étoient pas accoutumés à » donner des ôtages, mais à » en recevoir ; & que personne » ne le sçavoit mieux que les » Romains. » En effet, les débris de l'armée de L. Cassius n'avoient obtenu la vie, qu'en donnant des ôtages & en passant sous le joug.

Divicon s'en étant retourné vers les Helvétiens, ils se mirent en marche, conformément à leur ancien plan, & César les suivit. Il avoit quatre mille chevaux levés dans les Gaules, parmi lesquels étoit un corps considérable d'Eduens commandés par Dumnorix. Toute cette cavalerie eut ordre de prendre les devans, & de harceler l'ennemi. Mais, s'étant engagée dans un combat en un lieu désavantageux, elle fut battue par un détachement de la cavalerie Helvétienne, qui n'étoit que de cinq cens maîtres. Ce fut en cette occasion que se manifesta la trahison de Dumnorix ; car, il prit le premier la fuite avec ceux qu'il avoit sous ses ordres. Malgré cet échec, où la honte fut plus grande pour les Romains que la perte, César avança toujours sur les pas des Helvétiens, en sorte que pendant quinze jours les deux armées camperent toujours à cinq ou six milles de distance. S'il n'y eut point de combat pendant cet espace, ce n'est pas que les Helvétiens, encouragés par le succès qu'avoit eu leur cavalerie, n'en cherchassent l'occasion. Mais, César l'évitoit, attendant le lieu & le moment où il pourroit les attaquer à son avantage.

Quelque tems après, il apprit par ses coureurs, que les ennemis s'étoient postés au pied

d'une montagne à huit milles de son camp. Il s'informa de la nature des lieux, & ayant sçu qu'il y avoit une route détournée, par laquelle il étoit aisé d'arriver au haut de la montagne, il envoya Labiénus avec un détachement pour s'en emparer, & lui-même marcha droit à l'ennemi. Un officier qui avoit de la réputation fut chargé de prendre les devans pour aller reconnoître l'état des choses. Lorsque l'armée Romaine n'étoit qu'à quinze cens pas des Helvétiens, cet officier accourt, & rapporte que le sommet de la montagne est occupé par les ennemis, & qu'il y a vu des armes & des enseignes Gauloises. Il n'en étoit rien; & la peur lui avoit fait prendre pour troupes Gauloises le détachement de Labiénus. César, trompé par ce faux rapport, ne jugea pas à propos d'avancer, & perdit ainsi par la faute de cet officier l'occasion d'écraser les ennemis, qui n'auroient pu se défendre, attaqués en même-tems de deux côtés par Labiénus & par César.

Comme il restoit peu de vivres dans l'armée Romaine, ce fut une nécessité pour César d'abandonner la poursuite des ennemis, & de tourner vers Bibracte, ville capitale des Eduens. Les Helvétiens avertis de ce mouvement, au lieu de se trouver heureux d'être débarrassés des Romains qui les poursuivoient, viennent eux-mêmes les chercher. A leur approche, César retire ses troupes sur une colline, & envoie la cavalerie au devant des Gaulois pour les arrêter. Il prend tous ses avantages, couvre toute la colline d'armes & de soldats, faisant son corps de bataille des quatre légions en qui il avoit le plus de confiance, parce qu'elles avoient déjà servi, & postant au dessus en corps de réserve les deux légions qu'il avoit nouvellement levées dans la Gaule Cisalpine. Il avoit raison de se précautionner. Les Helvétiens repousserent aisément la cavalerie Romaine; & s'étant formés en phalange quarrée, qu'ils prirent soin de remparer d'une tortue militaire, c'est-à-dire, de leurs boucliers serrés les uns contre les autres, tant en devant, que sur les flancs, & par dessus leurs têtes, ils s'avançent fièrement, & malgré le désavantage du lieu, ils attaquent les Romains qui étoient placés à mi-côte. César sentit la grandeur du danger; & pour faire connoître à ses soldats qu'il prétendoit le partager pleinement avec eux, il se mit à pied avec tous les officiers, & fit emmener tous les chevaux, afin qu'il ne restât d'espérance à personne que dans la victoire.

La bataille commença à une heure après midi, & se soutint jusqu'au soir, sans que les Romains vissent le dos d'un seul des ennemis. Après même que

l'armée Helvétienne eut été obligée de reculer, elle revint de nouveau à la charge; & il se livra encore un troisième combat autour des bagages, qui dura bien avant dans la nuit. Tous ces efforts d'une bravoure opiniâtre furent néanmoins inutiles. Les Romains s'emparerent & du camp & des bagages; mais, ce ne put pas être sans une perte considérable. César, qui ne marque point le nombre de ses morts, avoue que le soin de les ensevelir, & celui de penser les blessés, l'obligerent de demeurer sur le lieu trois jours, pendant lesquels les malheureux restes de la nation Helvétienne, au nombre de cent trente mille têtes, se retirerent par une fuite précipitée, & en quatre jours de marche arriverent sur les terres de ceux de Langres.

Ils n'échapperent pas pour cela à leur vainqueur, dont l'activité incroyable n'a jamais laissé une victoire imparfaite. Après les trois jours donnés à un repos nécessaire, il se remit à poursuivre les Helvétiens; & en même-tems il envoya des couriers & des ordres à ceux de Langres, pour leur défendre de donner ni bled, ni aucune sorte d'assistance aux fugitifs, s'ils ne vouloient être traités comme eux. Cette menace eut son effet; & les Helvétiens réduits à une extrême disette, furent contraints de fléchir leur orgueil, & d'envoyer des députés à César pour lui faire leurs soumissions, & remettre leur sort entre ses mains. Ces députés trouverent César en pleine marche, & s'étant jettés à ses pieds, ils lui demanderent la paix avec d'humbles prieres & avec larmes. César ne leur donna point d'autre réponse, sinon qu'il vouloit que les Helvétiens l'attendissent au lieu où ils étoient actuellement campés.

Lorsqu'il y fut arrivé, il leur demanda des ôtages, leurs armes, & les esclaves déserteurs, qui avoient été reçus dans leur camp. Pendant que l'on faisoit les recherches qu'exigeoit l'éxécution des ordres du vainqueur, il se passa quelque tems, & la nuit vint. Six mille hommes du canton appellé Urbigénien, soit par un reste de fierté, qui leur faisoit regarder la soumission comme ignominieuse, soit par la crainte des suites, soit par quelque autre motif, prirent le parti de se dérober du camp au commencement de la nuit, & enfilerent la route du Rhin & de la Germanie. César n'en fut pas plutôt averti, qu'il dépêcha des ordres à tous les peuples dont ils devoient traverser le païs, de les arrêter en quelque lieu qu'ils les trouvassent, & de les lui ramener. Il fut obéi, & les malheureux Urbigéniens furent traités par lui en ennemis, c'est-à-dire, passés au fil de l'épée.

Pour ce qui est des autres, après qu'ils eurent livré les

ôtages qu'il leur avoit demandés, leurs armes & les transfuges, il leur accorda à tous la vie fauve. Ils étoient quatre peuples réunis, les Helvétiens, les Tulinges, les Latobriges & les Boïens. Les trois premiers de ces peuples eurent ordre de retourner dans leur païs, & d'y rebâtir leurs villes & leurs bourgades, qu'ils avoient brûlées. César ne vouloit pas que les Germains, attirés par la bonté d'un terroir, qui passe aujourd'hui pour ingrat, mais qu'il croyoit fertile, & qui apparemment étoit mieux cultivé que les terres de Germanie, fussent tentés de venir occuper les lieux que les Helvétiens & leurs alliés avoient laissé vacans. Quant aux Boïens, les Eduens demanderent & obtinrent que cette brave nation fût incorporée avec eux.

Sous les Empereurs Romains, les Helvétiens étoient fort dégénérés. Tacite dit d'eux, que c'étoit autrefois une nation nombreuse & guerriere, mais qu'il ne lui restoit plus que le souvenir de son ancienne gloire. L'an de J. C. 69, n'étant point informés de la mort de Galba, les Helvétiens avoient irrité l'esprit d'Aliénus Cécina, fier & emporté, par le refus qu'ils avoient fait de se soumettre à Vitellius. Ce fut l'avidité empressée de la vingt-unième légion qui occasionna la guerre entre eux & les Romains; car, elle s'étoit jetté sur l'argent que les Helvétiens envoyoient pour payer une garnison qu'ils entretenoient dans un château de leur dépendance. Les Helvétiens, de leur côté, irrités de cette violence, avoient arrêté un Centurion avec quelques soldats dont étoit escorté le courier qui portoit des lettres de l'armée de Germanie aux légions de la Pannonie, & les retenoient prisonniers. Aliénus Cécina, qui ne cherchoit qu'un prétexte, vint aussi-tôt fondre sur leur païs, sans leur donner le tems de se repentir. Il désola leurs campagnes, & ruina une place bâtie à la faveur d'une longue paix, en forme de ville municipale, & célebre par les eaux salutaires qui y attiroient les malades. En même-tems, il envoya avertir les troupes auxiliaires des Rhetes de venir attaquer les Helvétiens par derriere, pendant qu'il les occuperoit par devant avec les siennes.

Alors, ces peuples aussi timides dans l'action qu'ils avoient été fiers avant le danger, furent tellement consternés, quoique dans le premier tumulte ils eussent choisi Claudius Sévérus pour Chef, que sans prendre aucune mesure pour leur défense, ils ne songerent plus qu'à la retraite. Ils ne croyoient pas qu'il fût sûr pour eux ni de combattre une armée aguerrie, ni de s'enfermer dans une place dont le tems avoit ruiné les murailles. Mais, pressés d'un côté par les légions nombreuses d'Aliénus Cécina, & de l'autre par

les cohortes & les escadrons de la Rhétie soutenus de la jeunesse des Rhetes mêmes, accoutumée à manier les armes, & formée dans tous les exercices de la guerre, ils ne purent éviter que leur païs ne fût entièrement ravagé ; & eux-mêmes ayant perdu une grande partie des leurs, jetterent leurs armes & se retirerent sur des montagnes, la plûpart dangereusement blessés. Mais, en ayant sur le champ été débusqués par une cohorte de Thrace envoyée contre eux, comme ils virent que les Germains & les Rhetes s'attachoient à les poursuivre, ils se disperserent dans les forêts, où la plûpart furent tués, quelque soin qu'ils prissent de se cacher, & ceux qui échapperent du carnage, furent vendus à l'encan comme esclaves. Aliénus Cécina ne trouvant plus de butin à faire dans la campagne, marchoit avec ses troupes victorieuses contre Aventicum capitale de toute la nation, lorsque des Députés vinrent de la part des Magistrats pour lui livrer la ville. Il accepta leur reddition, & fit cependant punir de mort Julius Alpinus l'un des principaux qu'il accusoit d'être l'auteur de la révolte. A l'égard des autres habitans, il les abandonna à la rigueur ou à la clémence de Vitellius.

Il seroit difficile de dire qui de lui ou de son armée, se montra plus inexorable aux Ambassadeurs des Helvétiens. Ce Prince les accabla de reproches & de menaces, & les soldats présentant le poing ou la pointe de leurs épees au visage de ces Députés, demandoient avec de grands cris à Vitellius, qu'il leur permît de détruire leur ville & d'égorger ses habitans ; lorsque Claudius Cossus, chef de l'ambassade, homme éloquent, mais qui cachoit ce talent sous une feinte appréhension, pour le rendre plus efficace, sçut si bien calmer le courroux de la multitude, qui quelquefois passe tout d'un coup des transports de la fureur, aux sentimens de la compassion, qu'il tira des larmes de leurs yeux, & qu'ils furent les premiers à demander à Vitellius la grace de ces infortunés, & l'obtinrent.

II. Les Helvétiens, comme nous l'avons déja dit, étoient divisés en quatre cantons. César en nomme deux, *Tigurinus pagus*, & *Urbigenus*, ou, selon d'autres éditions, *Verbigenus pagus*. Le silence de cet Auteur au sujet des deux autres qu'il ne nomme nulle part, a donné lieu à nos Modernes de les chercher dans les autres Auteurs anciens ; & on a cru les trouver dans un passage de Strabon, où il dit que Marius, vainqueur des Cimbres & de leurs alliés, récompensa les Massiliens des bons services qu'ils avoient rendus contre les Ambrons, & les *Tugeni*. Eutrope dit : » Marcus Man» lius & Caïus Cépion furent

» vaincus auprès du Rhône par » les Cimbres, les Teutons, » peuple de Germanie, les » Zuriquois & les Ambrons qui » étoient des Gaulois. » Tite-Live, au commencement de la guerre des Cimbres, ne fait mention que des Zuriquois. » Lucius Cassius, Consul, fut, » dit-il, battu avec son Ar» mée, sur la frontiere des » Allobroges, par les Zuri» quois, peuple Gaulois, d'un » canton des Helvétiens. » Le même Auteur dit : » C. Ma» rius, Consul, défendit le » camp que les Teutons & les » Ambrons attaquoient vigou» reusement ; ensuite il les » tailla en pieces dans deux ba» tailles auprès d'Aix. » Plutarque parle souvent des Ambrons, dont on peut voir l'article particulier. Le peuple *Tugeni*, que l'on explique par le canton de Zug, a fait moins de bruit que les Ambrons, dans les écrits des Anciens; mais, il suffit qu'il se trouve dans Strabon, qui le nomme Τωυγένοι. Voyons présentement comment on distribue, entre ces quatre peuples ou cantons, le païs des Helvétiens entre le mont Jura, le Rhône & le Rhin.

Le canton de Zuric, (*Tiguri*) étoit, dit-on borné par le Rhin & la Linth, & par une partie du mont Jura, vis-à-vis du confluent de la Linth & de l'Aar. Le canton de Zug (*Tugeni*) étoit entre la Linth & la Russ, & la montagne où sont leurs sources.

Les Urbigenes avoient au couchant le mont Jura, depuis Genève jusqu'à la source de la Byrse, qui se perd dans le Rhin auprès de Basle; au midi, tout le bord septentrional du lac Leman, & à l'orient, la Saone & l'Aar, jusqu'au confluent de l'Orbe.

Les Ambrons avoient au nord le mont Jura, entre les deux confluens de l'Orbe & de la Linth; au midi, la chaîne des Alpes, qui est entre les sources de la Saone & de la Linth; au couchant, la Saone & l'Aar; & à l'orient, la Linth.

Quoique cette distribution ne soit qu'une conjecture, elle s'accorde assez avec ce que les Anciens nous apprennent de ces peuples. On croit même trouver dans ces cantons des traces de l'ancien nom.

Le canton des Urbigenes tire son nom d'Urba, aujourd'hui Orbe, nom commun à une rivière, à une ville & à un bailliage. Le canton des *Tigurini* a pu prendre le sien de Tigurum, qui étoit apparemment une des douze anciennes villes que les Helvétiens brûlerent. Le nom de Zuric qui en est vraisemblablement dérivé, porte la marque de son origine. Il en est de même de Zug, en latin *Tugenus pagus* qui prenoit son nom de Tugium autre ancienne ville. Pour les Ambrons, il y a tout lieu de croire qu'ils prenoient leur nom de la riviere d'Emmen, au tour de laquelle ils habitoient ; on les nommoit

Emmeren en leur langue, & les Romains en firent le mot *Ambrones*.

Ainsi, à comparer les cantons des Helvétiens avec ceux des Suisses d'aujourd'hui, les *Tigurini*, occupoient une partie du canton de Glaris entre la Linth & le Rhin, le Toggenbourg, le canton d'Appenzel, les terres de l'Abbé de S. Gal, le Turgow, la plus grande partie du canton de Zuric, & le Comté de Bade.

Les *Tugeni* possédoient l'autre partie du canton de Glaris, le canton de Schwitz & la plus grande partie de celui de Zug, une lisière de celui de Lucerne, & plus de la moitié de celui d'Uri.

Les Urbigenes avoient une partie du canton de Soleurre; sçavoir, ce qui est à l'orient de l'Aar, la principauté de Neuchâtel & de Valengin, la plus grande partie du canton de Fribourg, avec le païs de Vaux.

Les Ambrons avoient le reste du canton de Soleurre, presque tout celui de Lucerne; une lisière du canton de Fribourg, presque tout celui de Berne, celui d'Underwald, & partie de celui d'Uri.

Les Grisons, la Valteline & le Vallais ne faisoient point partie des anciens Helvétiens, non plus que le canton de Schafhouse qui est au delà du Rhin; il appartenoit à la Germanie. L'Évêché & le canton de Basle étoient aux *Rauraci*, peuple différent des Helvétiens

III. Au reste, les Helvétiens ne s'étoient pas toujours contenus dans les mêmes limites, puisque, selon Tacite, ils avoient occupé les terres situées entre le Rhin & la forêt Hercynie, jusqu'au Mein, tandis que les Boïens pénétroient plus avant dans la Germanie. Ce que Ptolémée appelle *Eremum Helvetiorum*, au delà du Rhin, en approchant des Alpes, comme il s'en explique, paroît un vestige de cet établissement des Helvétiens.

Ces peuples qui étoient compris au nombre des Gaulois ou des Celtes, du tems de César, furent rangés depuis par Auguste sous la Belgique. Mais, cela ne s'exécuta pas immédiatement; car, ce Prince les mit d'abord sous la Lyonnoise; mais, cet état dura peu, & lui-même, ou quelqu'un de ses successeurs, les mirent sous la Belgique. Après Constantin, ils se trouverent avec les Rauraques & les Séquanois, dans la province nommée *Maxima Sequanorum*; & peu à près leur nom d'*Helvétiens* se perdit, & fit place à celui de *Séquanois*. Eutrope en fournit la preuve, quand il dit: » César vainquit en premier » lieu, les Helvétiens que l'on » appelle présentement *Séqua-* » *nois*. « Depuis l'empire de Constantin, les Allemands se jetterent dans l'Helvétie, & en incommoderent fort les habitans. Il fallut, pour les borner, leur en céder une partie; les

Burgundions ou Bourguignons envahirent l'autre, de manière que l'Helvétie se trouvant partagée entre ces deux peuples, prit le nom d'Allemagne & de Bourgogne. Sous les Empereurs François, la partie Allemande fut gouvernée par le duc d'Allemagne & de Suabe ; l'autre obéissoit à des Comtes. Cette forme de gouvernement subsista très-longtems, jusqu'à ce qu'après seize cens ans de sujétion, ce païs recouvra son ancienne liberté, en s'associant divers États voisins, qui n'étoient point de l'ancienne Helvétie, mais qui sont du corps Helvétique d'aujourd'hui.

HELVIA, *Helvia*, Ὀλϐία, (*a*) mere de Cicéron. On dit qu'elle étoit issue d'une maison noble, & que la sagesse de sa vie répondoit à la noblesse de son extraction. On ajoûte qu'elle accoucha de Cicéron sans douleur.

HELVIA, *Helvia*, (*b*) mere de Séneque, étoit une dame de mérite, & en qui l'esprit accompagnoit & ornoit la vertu. Son fils lui envoya du lieu de son exil un discours, où il entreprend de la consoler. Il lui tient le langage le plus sublime ; tout le faste de la philosophie Stoïcienne est étalé dans cette pièce.

HELVIDIUS [P.] RUFUS, *P. Helvidius Rufus*, (*c*) illustre Chevalier Romain, dont parle Cicéron dans son oraison pour A. Cluentius.

HELVIDIUS PRISCUS, *Helvidius Priscus*. *Voyez* Priscus.

HELVIENS, *Helvii*, (*d*) peuple des Gaules. Ce peuple, selon la Carte de la Gaule par M. d'Anville, avoit au nord les Allobroges, à l'orient les Ségalaunes & les Tricastins, au midi les Gabales & les Volsques Arécomiques, & au couchant les Vellaves. L'Auteur cité met dans le païs des Helviens deux villes, Batiana & Alba Augusta. Ce païs étoit entièrement entrecoupé de montagnes, comme il l'est encore aujourd'hui.

Pour convenir de ce qu'on lit dans César, que les Helviens sont séparés des Arvernes par le mont Cébenna, il faut être prévenu que de son tems, les Vellaves & même les Gabales, étoient soumis aux Arvernes. Il est évident par les faits, que les Helviens faisoient partie de la province Romaine, puisque leur attachement au parti des Romains, attira sur eux les armes de leurs voisins dans le sou-

(*a*) Plut. T. I. p. 861. Crév. Hist. Rom. T. VI. pag. 56.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 114.

(*c*) Cicer. Orat. pro A. Cluent. c. 156.

(*d*) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. pag. 274, 275, 332, 333, 334, 475. Plin. Tom. I. pag. 147. Ptolem. L. II. c. 10. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

levement de la Gaule, & leur fit essuyer un échec considérable, comme César ne le dissimule point. Car, ayant attaqué d'eux mêmes les plus proches, ils furent repoussés avec perte, & contraints d'abandonner la campagne, pour se renfermer dans leurs villes, après avoir perdu C. Valérius Donotaurus, fils de Caburus, & le premier homme de leur État.

Pline compte la ville des Helviens, qu'il nomme Helves, *Helvi*, au nombre de celles de la Narbonnoise; & il en est de même de Ptolémée, quoique le nom des Helviens y soit défiguré en celui d'Elicociens. Ainsi, M. d'Anville pense avec M. de Valois, que c'est à tort que Strabon comprend les Helviens parmi les peuples dont Auguste agrandit l'Aquitaine, & on sçait en général que ce fut aux dépens de la Celtique que se fit cet agrandissement. Le nom de ce peuple ne s'est point conservé au canton du pais qu'il occupoit; & une ville, qui n'est devenue la capitale de ce canton, qu'en succédant à une autre ville plus ancienne, lui a donné le nom de Vivarez.

HELVINA, *Helvina*, (*a*) fontaine d'Italie, dans le territoire d'Aquino, où l'on dit qu'elle est encore nommée Elvino. Juvénal dit :

Et quoties te
Roma tuo refici properantem reddet Aquino,
Me quoque ad Helvinam Cererem, vestramque Dianam,
Convelle à Cumis.

Surquoi l'ancien Commentateur observe qu'à Aquino, on adoroit les mêmes Déesses que dans les Gaules. Cette explication est plus obscure que le texte même. Cérès est nommée *Elvina* ou *Helvina Ceres*, parce qu'elle avoit près de cette fontaine une chapelle aussi bien que Diane; & on prétend que l'on voit encore quelques restes de temples auprès de la fontaine Elvino. Ortélius cite là-dessus les recueils de Scopa, & ajoûte : » Cet Auteur croit, & Brodeau le croit aussi, que ce surnom n'est qu'une épithete tirée de la langue Grecque, & qu'elle signifie la même chose que le *Flava* des Latins; nous dirions la blonde Cérès. «

HELVIUS [Cn.], *Cn. Helvius*, (*b*) Tribun des soldats de la treizième légion, fut tué dans un combat, qui se donna contre les Carthaginois, dans le païs des Gaulois Insubriens, l'an de Rome 549 & 203 avant J. C.

HELVIUS [C.], *C. Helvius*, (*c*) obtint la charge d'Édile du peuple, & eut pour Collegue M. Porcius Caton. Le

(*a*) Juven. Satyr. 3. v. 318. & *seq.*
(*b*) Tit. Liv. L. XXX. c. 18.
(*c*) Corn. Nep. in M. Porc. Caton c. 1.

nom de C. Helvius se trouve dans Cornélius Népos; d'autres l'appellent C. Élius.

HELVIUS [C.], *C. Helvius*, (*a*) fut nommé Préteur, l'an de Rome 554 & 198 avant Jesus-Christ. Le département de la Gaule lui étant échu, il se rendit dans cette province avec le Consul Sex. Élius Pétus. Ce dernier lui confia le commandement de l'armée que lui remit L. Lentulus. Mais, ils ne firent rien de mémorable ni l'un ni l'autre. C. Helvius avoit été Édile Plébéien, avant que d'être nommé Préteur.

HELVIUS [M.], *M. Helvius*, (*b*) étoit Édile Plébéïen, lorsqu'il fut nommé Préteur, l'an de Rome 555, & 197 avant Jesus-Christ. Il eut pour département l'Espagne ultérieure, où il rencontra des ennemis puissans, comme on en peut juger par les lettres qu'il écrivit au Sénat. Il marquoit à cette Compagnie, que Colcas & Luscinus, deux petits Rois du païs, avoient pris les armes; qu'avec le premier s'étoient soulevées dix-sept villes, & avec Luscinus Cardone & Bardone, les deux plus puissantes de toute la contrée; que les habitans des côtes maritimes ne s'étoient pas encore déclarés, mais qu'ils étoient attentifs au mouvemens de leurs voisins, & qu'ils imiteroient infailliblement leur exemple. Après que Sergius, Préteur de la ville, eut fait lecture des lettres d'Helvius, le Sénat ordonna qu'immédiatement après la création des nouveaux Préteurs, celui à qui l'Espagne seroit échue, consulteroit aussi-tôt les Sénateurs sur la guerre d'Espagne.

Dans le tems que M. Helvius s'en alloit de l'Espagne ultérieure avec une escorte de six mille hommes, que le Préteur Appius Claudianus lui avoit donnée, il rencontra auprès d'Illiturgis un corps considérable de Celtibériens qui venoient au devant de lui. Valérius dit qu'ils étoient au nombre de vingt mille; qu'il y en eut douze mille de tués; que la ville d'Illiturgis fut reprise, & tous les habitans qui étoient en âge de puberté passés au fil de l'épée. M. Helvius, après cette victoire, se rendit dans le camp de Caton. Mais, voyant que ce Général avoit mis les ennemis hors d'état de lui nuire, il renvoya son escorte dans l'Espagne ultérieure, & s'en revint à Rome où on lui accorda l'ovation, pour récompense de ses heureux succès. Il mit dans le trésor public quatorze mille sept cens trente-deux livres d'argent en masse, & autour de dix-sept mille vingt-trois deniers d'argent monnoié, à la marque d'un char attelé de deux chevaux; & d'argent tiré des mines d'Osca, vingt mille

(*a*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 7. & *seq.* L. XXXIII. c. 21. L. XXXIV. c. 10.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 27, 28.

quatre cens trente-huit livres. La raison qu'eut le Sénat de lui refuser le triomphe, c'est qu'il avoit combattu sous les auspices & dans la province d'un autre.

Au reste, il n'étoit revenu à Rome, que deux ans après avoir cédé la province à Q. Minucius, ayant été retenu toute l'année suivante par une longue & dangereuse maladie. Ainsi, son ovation ne précéda que deux mois le triomphe de Q. Minucius son successeur.

HELVIUS [C.], *C. Helvius*, (*a*) Lieutenant du Consul Cn. Manlius en Asie, l'an de Rome 563, & 189 avant J. C. Comme les Romains approchoient de Cibyre, sans qu'ils vissent encore venir aucun député de la part de Moagete, tyran de cette ville, on envoya C. Helvius avec quatre mille hommes de pied & 500 chevaux, pour sçavoir quelle étoit sa disposition. Cet Officier, en entrant sur les terres du tyran, rencontra les députés qu'il envoyoit au Consul, pour lui déclarer qu'il étoit prêt à se soumettre à tout ce qu'il voudroit; qu'il le prioit seulement d'entrer dans son païs comme ami, & d'empêcher ses soldats de le piller; & qu'ils lui apportoient de sa part une gratification de quinze talens. C. Helvius lui promit que ses terres seroient garanties du pillage, & on lui tint parole.

Les Romains, continuant leur marche, pénétrerent jusque dans la Galatie; mais, les habitans, à la vue de ces nouveaux ennemis, abandonnerent le plat païs pour se retirer sur le mont Olympe. Les Romains les y suivirent, après avoir partagé leur armée en trois corps. C. Helvius, à qui l'on confia l'un de ces trois corps, eut ordre de faire le tour par le pied de la montagne, & de monter par le chemin opposé au couchant d'été. Cependant, le Consul avec le corps de troupes qu'il avoit retenu, attaque les ennemis, les oblige de prendre la fuite, & se met ensuite à leur poursuite, persuadé que le moyen de terminer sur le champ la guerre, c'étoit de profiter de la consternation des Gaulois, & d'en tuer, ou d'en prendre le plus qu'on pourroit. Dès que le Consul fut parti, C. Helvius arriva avec ses soldats; & quelque effort qu'il fît, il ne lui fut pas possible d'empêcher qu'ils n'entrassent dans le camp des ennemis & ne le pillassent; ensorte que par une injustice criante, ceux qui ne s'étoient pas trouvés au combat, partagerent entr'eux les dépouilles des vaincus.

HELVIUS, *Helvius.* Voyez Cinna.

HELVIUS [RUFUS], (*b*) *Rufus Helvius*, simple soldat,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 14, 20. & *seq.*

(*b*) Tacit Annal L. III. c. 21. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 453, 454.

qui, sous l'empire de Tibere, remporta l'honneur d'avoir sauvé la vie à un citoyen dans un combat. L. Apronius le récompensa par des bracelets, un hausse-col, une pique; pour la couronne civique, il n'osa pas prendre sur lui de la donner, & s'en remit à l'Empereur, qui l'accorda, en se plaignant de la déférence du Proconsul, sans en être assurément offensé.

HELVIUS AGRIPPA, (*a*) *Helvius Agrippa*, pontife Romain. Ce Pontife étant présent aux tourmens cruels que l'on faisoit souffrir à quelques personnes, en fut attendri, & saisi au point qu'il mourut sur la place.

HÉLYCE, *Helyce*, (*b*) fut tué par Persée dans le combat qui se donna à l'occasion du mariage de ce Prince avec Andromede.

HÉLYMUS, *Helymus*. *Voyez* Elymus.

HEM, *Hem*, (*c*) fils de Sophonie, au nom duquel Zacharie dit que l'on consacra une couronne au Seigneur.

HEMA, *Hema*, nom donné par Hérodien à un lieu que Jules Capitolin appelle Hæmona. C'est l'Emona de Ptolémée, entre l'Italie & le Norique, & la même qu'Æmona, qui est Laubach.

HÉMAN, *Heman*, Αἱμὰν, (*d*) étoit le second des fils de Lotan.

HÉMAN, *Heman*, Αἱμὰν, (*e*) fils de Mahol, personnage dont la sagesse approchoit beaucoup de celle de Salomon.

HÉMAN, *Heman*, (*f*) fils de Johel, & petit-fils de Samuël, faisoit l'office de chantre, du tems de David.

HÉMATH. *Voyez* Emath.

HÉMATHION, *Hemathion*. *Voyez* Emathion.

HÉMÉRODROMES, *Hemerodromi*, étoient chez les Anciens des sentinelles ou des gardes qui veilloient à la sûreté des villes. Ils sortoient le matin de la ville, quand on en ouvroit les portes; & pendant tout le jour, ils rodoient au tour, & s'avançoient même au loin dans la campagne, pour observer s'il n'y avoit point quelque corps d'ennemis qui approchât pour la surprendre. C'est ce que nous appellons *batteurs d'estrade*.

Les Hémérodromes étoient aussi chez les Anciens des couriers qui ne marchoient qu'un jour, & qui donnoient leurs dépêches à un autre qui couroit le jour suivant, & ainsi de même jusqu'au terme.

Les Grecs se servoient de ces sortes de couriers, qu'ils avoient pris des Perses, qui en furent les inventeurs, comme il paroît par Hérodote. Auguste

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 24.
(*b*) Ovid. Metam. L. V. c. 3.
(*c*) Zachar. c. 6. v. 14.
(*d*) Genes. c. 36. v. 22.
(*e*) Reg. L. III. c. 4. v. 31.
(*f*) Paral. L. I. c. 6. v. 33.

fit la même chose, ou du moins il établit des courriers, lesquels, s'ils ne se relevoient pas tous les jours, se relevoient d'espace en espace, & ces espaces n'étoient pas grands.

Ce mot vient de ἡμέρα, *dies*, jour, & δρόμος, *cursus*, course.

HÉMI, mot qui entre dans la composition de quelques termes des sciences & des arts. Il signifie *demi*, & est un abrégé du mot Grec ἥμισυς, qui signifie la même chose. Les Grecs retranchent la dernière syllabe du mot ἥμισυς dans la composition des mots, & nous l'avons fait à leur exemple dans la composition des mots que nous avons pris d'eux.

HÉMINE, *Hemina*, (*a*) vaisseau qui servoit de mesure chez les Romains, & qui contenoit, suivant l'opinion la plus vraisemblable, dix onces de vin, ou neuf onces d'huile; cependant, selon Fernel & Garaut, l'Hémine Romaine revient au demi-septier de Paris, qui ne contient que huit onces de liqueur. Festus prétend que l'Hémine est ainsi nommée du mot Grec ἥμισυς; moitié, parce qu'elle est la moitié du septier Romain, ce qui est confirmé par Aulu-Gelle.

Apulée déclare aussi que la cotyle des Grecs & l'Hémine Romaine étoient synonymes, & que toutes deux se prenoient pour le demi-septier, de sorte qu'ils appelloient quelquefois l'Hémine, la cotyle d'Italie. Au reste, les Grecs avoient coûtume de mettre dans les temples, les originaux de toutes les mesures liquides & solides, pour y avoir recours quand on voudroit les vérifier. Les Romains & les Juifs en usoient de même, & nos Législateurs modernes ont adopté ce sage règlement; l'on garde, par exemple, dans l'Hôtel-de-Ville de Paris, les étalons des mesures & des poids de cette capitale.

M. Arnaud a donné une dissertation curieuse sur l'Hémine, on peut la consulter; mais, rien n'a répandu tant de lumières sur ce sujet, que les ouvrages de divers Sçavans qui en ont disputé dans le dernier siecle; je veux parler entre autres de ceux de MM. Pelletier, Lancelot, Martenne & Mabillon, publiés à l'occasion de l'Hémine de vin que Saint Bénoît ordonne à ses Religieux par jour; car, pour déterminer ce qu'il faut entendre par l'Hémine de Saint Bénoît, si c'étoit huit, dix ou douze onces, plus ou moins, ou si c'étoit une mesure particulière à cet ordre, les habiles gens, qu'on vient de nommer, ont tellement épuisé dans leurs contestations tout ce qui concerne l'Hémine des Anciens, qu'ils n'ont rien laissé à désirer, ni à glaner après eux.

HÉMIOBOLE, petite

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 153.

monnoie Grecque, qui faisoit moitié de l'obole, & qui valoit de la nôtre environ sept deniers & demi.

HÉMIOLE, *Hemiolia*, (a) Ἡμιολία, Ἡμιόλιος, étoit un de ces petits bâtimens fort légers, dont on se servoit dans les flottes comme de petites frégates. L'Étymologique dit que les pirates s'en servoient. Il étoit en effet propre à la piraterie, à cause de sa légereté; il y en avoit à deux & à trois rames; on croit que c'étoit la même chose que ce qu'on appelloit *Cercurus*. Nous trouvons un grand nombre de noms de ces petits bâtimens qui alloient sur mer, qui signifient souvent les mêmes vaisseaux; cela se découvre aisément, quand plusieurs Auteurs donnent au même, l'un un nom, l'autre un autre; & cela donne lieu de conjecturer qu'on le peut croire de plusieurs autres, quoique nous ne trouvions pas leurs noms exprimés différemment dans les Auteurs.

HÉMISPHERE, *Hemisphærium*, la moitié d'un globe divisé par un plan qui passe par son centre. Le plan qui sert de base à cet Hémisphere est un cercle dont le diametre est égal à celui de la sphere, & il est donc le même que celui de la même sphere.

L'Équateur divise le monde en deux Hémispheres. L'Hémisphere septentrional & le méridional. Tous les grands cercles divisent le globe en deux Hémispheres, comme le Méridien, l'Équateur, l'Horizon, le Zodiaque, &c. L'Horizon sépare l'Hémisphere supérieur de l'inférieur; c'est-à-dire, cette moitié du monde que nous voyons, de celle que nous ne voyons pas. Le Méridien divise le ciel en deux Hémispheres; l'un ascendant, ou oriental; l'autre descendant, ou occidental.

HÉMISPHERE, *Hemisphærium*, nom d'un cadran au soleil, dont les Anciens se servoient; & il étoit composé d'un Hémisphere concave, & d'un style qui faisoit le même effet que dans le cadran appellé Hémicycle.

Ce mot vient du Grec ἡμισυς, *dimidius*, demi, & de σφαῖρα, *globus*, globe.

HÉMITHÉE, *Hemithea*, Ἡμιθέα, fille de Cygnus & de Proclée, & sœur de Tenès. *Voyez* Cygnus & Tenès.

HÉMITHÉE, *Hemithea*, (b) Ἡμιθέα, c'est-à-dire, demi-Déesse, avoit uo temple dans la ville de Castabe. On contoit diversement son histoire; mais, la manière la plus reçue par les habitans du païs, étoit celle-ci.

» On dit [c'est Diodore de » Sicile qui rapporte ceci], » que Staphyle & Chrysothé-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 216. & suiv.
(b) Diod. Sicul. pag. 229, 230. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 294. & suiv.

» mis eurent trois filles, Molpadie, Rhoio, & Parthénie. Rhoio fut aimée d'Apollon & devint grosse. Son pere s'en apperçut, & entrant dans la même fureur que si elle avoit eu affaire à un homme, il enferma sa fille dans un coffre & la jetta ainsi dans la mer. Le coffre ayant été comme guidé vers l'isle de Délos, il en sortit avec la mere un enfant mâle qu'elle nomma Anius. Rhoio, sauvée contre toute espérance, déposa son enfant sur l'autel du Dieu, & le conjura de le conserver, s'il le reconnoissoit pour son fils. On dit qu'Apollon prit alors cet enfant & le cacha; qu'ensuite pour lui donner une éducation distinguée, il lui apprit la divination, ce qui le mit dans la plus haute estime parmi les hommes. Cependant, Molpadie & Parthénie, sœurs de Rhoio, gardant un jour le vin de leur pere, don nouvellement fait aux hommes, vinrent à s'endormir. Durant leur sommeil, des pourceaux qu'on nourrissoit dans leur maison, briserent malheureusement le vase de terre où étoit ce vin; de sorte qu'il fut répandu jusqu'à la dernière goutte. Ces pauvres filles, voyant ce désastre, & craignant l'humeur violente de leur pere, coururent au bord de la mer, & s'y jetterent du haut d'un rocher. Apollon, qui s'intéressoit à elles en considération de leur sœur, les reçut dans leur chûte & les transporta en deux villes différentes de la Chersonnèse; sçavoir, Parthénie à Bubaste, où elle a son temple & son culte, & Molpadie à Castabe, où cette protection du Dieu lui a procuré le nom d'Hémithée, demi-Déesse, & la vénération de tous les habitans de la contrée. En mémoire même de l'aventure du vin, on lui fait des offrandes de cette liqueur mêlée avec du miel. Mais, de plus, il n'est pas permis à un homme qui a mangé du porc, ou qui même en a touché, d'entrer dans le temple d'Hémithée. Les honneurs de ce temple se sont accrus dans la suite, au point, que non seulement il est singulièrement révéré dans le pais, mais qu'on vient même de fort loin y faire de pompeux sacrifices, & y offrir de riches présens. Bien plus, les Perses qui sont les maîtres de l'Asie, & qui ont pillé tout les temples des Grecs, ont respecté celui-ci. Les brigands mêmes qui n'épargnent rien, se sont toujours abstenus de toucher à ses trésors, quoique ce temple soit sans murailles & qu'on pût le piller impunément. Cette distinction est fondée sur l'intérêt commun du genre humain; car, on prétend que tout les malades qui y dorment se trouvent

» guéris à leur réveil, & que » plusieurs y ont ont été délivrés de maux inconnus » & incurables. On dit sur » tout que la Déesse est propice aux femmes, dont les » accouchemens sont difficiles » & périlleux. Aussi, son temple » est-il plein des marques de » reconnoissance qu'on y a » portées dans tous les tems; » dépôt mis en plus grande » sûreté par la religion de » tous les hommes, qu'il ne le » seroit par des murs & par » des gardes. «

HÉMITHÉON, *Hemitheon*. Ἡμιθέων, (*a*) Sybarite, étoit un homme fort débauché, dont Lucien parle avec le dernier mépris.

HÉMITOMOS, *Hemitomos*, (*b*) sorte de coupe, en usage chez les Anciens.

HÉMODE, *Hemodus*. *Voyez* Emode.

HÉMON, *Hæmon*, (*c*) Αἵμων, nom d'un fleuve de Grece dans la Béotie. Il couloit à Chéronée, le long des murs du temple d'Hercule. *Voyez* Thermodon.

HÉMON, *Hæmon*, (*d*) capitaine Latin, marcha avec quelques autres contre Pandare & Bitias, deux jeunes guerriers d'une taille énorme, qui mirent en fuite leurs ennemis, ou les étendirent à leurs pieds.

HÉMON, *Hæmon*, (*e*) Prince Lycien, l'un de ceux qui suivirent Énée en Italie, où il se distingua dans les combats qui furent livrés contre les Latins.

HÉMONA, *ou* VILLA HEMONA, *Villa Hemona*, (*f*) ville de la Palestine, dans la tribu de Benjamin.

HÉMOR, *Hemor*, Ἐμμώρ, (*g*) pere de Sichem, habitoit dans le païs de Chanaan. Jacob, à son retour de Mésopotamie, acheta des enfans d'Hémor, une partie du champ dans lequel il avoit dressé ses tentes. D'autres disent qu'il acheta cette portion de terre pour en faire sa sépulture; & il est rapporté dans les Actes, que ce fut Abraham qui fit ce marché; mais, l'histoire de la Génèse nous apprend que ce ne fut pas d'Hémor, pere de Sichem, qu'Abraham acheta le lieu de sa sépulture, mais d'Ephron Héthéen; & que ce fut Jacob qui acheta des habitans de la ville de Sichem, ainsi appellée du nom du fils d'Hémor, un lieu pour sa sépulture, moyennant cent agneaux ou cent pièces de monnoie, qui portoient des empreintes d'agneaux; ensorte qu'il faut que dans les Actes, le nom d'Abraham ait été mis

(*a*) Lucian. T. II. p. 555.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 148.
(*c*) Plut. T. I. p. 13, 854.
(*d*) Virg. Æneid. L. IX. v. 685. *& seq.*
(*e*) Virg. Æneid. L. X. v. 126.
(*f*) Josu. c. 18. v. 24.
(*g*) Genes. c. 33. v. 19. c. 34. v. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 33, 34.

pour celui de Jacob, ou que par Abraham, Saint Étienne, dont on rapporte les paroles, entende Jacob descendant d'Abraham.

Quoi qu'il en soit, lorsque Jacob arriva à Sichem, l'on célébroit dans cette ville une fête, & Dina, fille unique de Jacob, y alla pour voir de quelle sorte les femmes de ce païs se paroient. Sichem, fils du roi Hémor, la trouva si belle, qu'il l'enleva, en abusa, & en étant passionnément amoureux, pria le Roi son pere de la lui faire épouser. Ce Prince y consentit, & alla lui-même trouver Jacob pour la lui demander en mariage. Jacob se trouva fort embarrassé, parce que d'un côté il ne sçavoit comment refuser sa fille au fils d'un Roi; & de l'autre il ne croyoit pas pouvoir en conscience la donner à un étranger. Ainsi, il demanda à Hémor quelque tems pour en délibérer, & le Roi s'en retourna dans la croyance que ce mariage se feroit. Jacob raconta à ses fils tout ce qui s'étoit passé, & leur dit de délibérer sur ce qu'il y avoit à faire. La plûpart ne sçavoient à quel avis se porter. Mais, Siméon & Levi, freres de pere & de mere de Dina, prirent ensemble leur résolution, & sans en rien dire à Jacob, ils choisirent pour l'exécuter, le jour d'une grande fête qui se faisoit à Sichem, & qui se passoit toute en réjouissances & en festins. Ils allerent la nuit aux portes de Sichem, trouverent les gardes endormies, & les tuerent. Delà ils entrerent dans la ville, passerent tous les hommes au fil de l'épée, & le Roi même, & son fils, épargnerent seulement les femmes, & ramenerent leur sœur. Jacob, extrêmement surpris d'une action si sanglante, en fut fort irrité contr'eux; mais, Dieu, dans une vision qu'il eut, lui commanda de se consoler, de purifier ses tentes & ses pavillons, & de lui offrir le sacrifice auquel il s'étoit obligé, lorsqu'il lui apparut en songe dans son voyage de Mésopotamie.

HÉMORRHOISSE, (a) *Hæmorrhoïssa*, Αἱμοῤῥοοῦσα, terme qui signifie une personne qui souffre une grande perte de sang. Nous appellons l'Hémorrhoïsse, cette femme dont il est parlé dans l'Évangile, laquelle étoit malade d'une perte de sang depuis douze ans, & qui ayant dépensé tout son bien à se faire traiter par les médecins, sans aucun succès, s'approcha de Jesus-Christ par derrière, & toucha la frange de son vêtement; & tout d'un coup le sang s'arrêta. Alors Jesus dit: » Qui est-ce qui m'a touché? » Saint Pierre répondit: Maître, la foule du peuple vous » touche, & vous accable, & » vous demandez: Qui est-ce

(a) Luc. c. 8. v. 43. & *seq.*

» qui m'a touché ? Mais, Jesus » dit : Quelqu'un m'a touché, » car j'ai reconnu qu'une vertu » étoit sortie de moi. « Alors, l'Hémorrhoïsse s'en vint toute tremblante, & déclara devant tout le peuple ce qui l'avoit portée à le toucher, & comment elle avoit été guérie ; & Jesus lui dit : *Ma fille, votre foi vous a guérie, allez en paix.*

Saint Ambroise croit que cette femme étoit Sainte Marthe. Jean Malala & Codinus l'appellent Véronique. Mais, Eusebe assure que c'étoit une femme Payenne, de la ville de Panéade, à la source du Jourdain, laquelle en reconnoissance de ce miracle, érigea une statue à notre Sauveur, qu'Eusebe assure avoir vue de ses yeux. Sozomene & Philostorge racontent qu'elle subsista jusqu'au tems de l'Empereur Julien.

Ce mot vient de αἷμα, *sanguis*, sang, & de ῥέω, je coule. Ce mot ne se dit que de cette femme de l'Évangile. Godeau & les Traducteurs de Mons l'ont employé. Le Pere Bouhours ne s'en est point servi.

HÉMUS, *Hæmus*, Αἷμος, (*a*) montagne de Thrace, qui s'entendoit depuis le mont Rhodopé jusqu'au Pont-Euxin.

Servius est dans l'erreur lorsqu'il attribue cette montagne à la Thessalie, & qu'il y met la vallée de Tempé, qui étoit bien loin delà. Il n'a pas remarqué que Virgile voulant exprimer combien sont délicieux les vallons arrosés par des rivières, & où l'on respire la fraîcheur à l'ombre des forêts, nomme des lieux assez éloignés les uns des autres, sçavoir, le Sperchius, fleuve de Thessalie, le Taigete montagne de la Laconie dans le Péloponnèse, & le mont Hémus dans la Thrace.

On prétend que cette montagne prit le nom d'Hémus, fils de Borée & d'Orithye. Selon Pline, il y avoit eu autrefois au sommet de l'Hémus, une ville nommée l'Aristée ; ce qui s'accorde avec ce que Diodore de Sicile dit qu'Aristée, fils d'Apollon, alla trouver Bacchus, qui étoit alors sur le mont Hémus. Il fut, sans doute, le fondateur de cette ville.

Cette montagne peut avoir environ 1250 pas de hauteur, selon le P. Riccioli. Philippe de Macédoine se mit en tête de monter jusqu'au haut du mont Hémus, parce qu'il avoit oui dire que delà on appercevoit la mer de Pont & la mer Adriatique, le Danube & les Alpes ; & qu'il espéroit tirer de cette découverte de grands avantages, par rapport à la guerre qu'il méditoit contre les

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 188, 203, 205. Virg. Æneid. L. II. v. 485. & *seq.* Tit. Liv. L. XL. c. 21, 22. Horat. L. I. Ode. 12, v. 6. Juven. Satyr. 3. v. 99. Ovid. Metam. L. II. c. 5. Herod. L. IV. c. 49. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 11.

Romains. Ce Prince ayant traversé d'abord la Médique, puis les déserts qui la séparent du mont Hémus, arriva après sept jours de marche au pied de cette montagne. Il resta le lendemain, & employa ce jour entier à choisir ceux de qui il vouloit se faire accompagner ; & le troisième jour, il se mit en chemin. D'abord, ils avançoient sans beaucoup de peine, trouvant la pente assez douce vers le bas de la colline. Mais, à mesure qu'ils montoient, ils rencontroient des bois plus épais, & des routes la plûpart impraticables. Ils arriverent ensuite à un chemin couvert d'arbres touffus, dont les branches étoient tellement entrelacées les unes dans les autres, qu'à peine pouvoient-ils appercevoir le Ciel. Mais, lorsqu'ils approcherent du haut, ils furent enveloppés d'un nuage si épais, qu'ils marchoient à tâtons, comme ils auroient fait pendant la nuit la plus sombre. Le troisième jour, ils se trouverent au sommet. Quand ils en furent descendus, ils confirmerent par leur rapport l'opinion qu'on avoit communément de cette montagne, plutôt, dit Tite-Live, pour éviter les railleries qu'auroit pu leur attirer une vaine curiosité, que parce qu'en effet ils avoient apperçu de ce lieu tant de mers diverses, tant de fleuves & de montagnes. Ce qu'il y a de certain, ajoûte cet Auteur, c'est qu'ils furent tous extrêmement fatigués de ce voyage, & sur-tout le Roi à cause de son âge avancé. Philippe y ayant consacré deux autels, l'un à Jupiter, & l'autre au Soleil, offrit un sacrifice à ces divinités, puis descendit en deux jours du lieu où il étoit monté en trois, craignant plus que tout le reste, le froid de la nuit, qui, au lever de la canicule, n'y étoit pas moins piquant qu'en hiver.

Les Modernes ne conviennent pas sur le nom que porte à présent cette montagne. Laonic la nomme Prasovo. Si nous en croyons Pinet, dans sa description des villes, elle est nommée par les Italiens Cadena del Mondo, [c'est-à-dire, la chaîne du monde ; & c'est le nom le plus usité en général,] & monte Argentaro ; Balkan par les Turcs, & Cumowitz par les Esclavons. Le même Pinet, dans sa traduction de Pline, aux endroits cités, la nomme, monte de Costegnaz. Cuspinien dit Costegnazzo, & Lazius dit Kriviczne. Mais, ces noms n'appartiennent pas à toute la chaîne du mont Hémus, ils n'en désignent que des parties. M. de l'Isle nomme Costegnaz celles qui séparent la Macédoine de la Romanie, & mont Balcan celles qui sont entre la Bulgarie & la Romanie. Le mont Argentaro pourroit bien être le même que la Clissura, l'une des parties de l'Hémus, selon Edouard Brown. » Nous » fûmes fort surpris, dit-il, » dans son voyage de Vienne

» à Lariſſe, à la première vue » de cette montagne; car, les » rochers & les pierres y pa- » roiſſoient comme de l'argent. » Le Soleil & la Lune la font » ſi bien reluire, qu'il n'y a » perſonne qui ne s'imaginât » qu'elle eſt toute couverte de » verre de Moſcovie. Nous » deſcendîmes dans un chemin » fort étroit & tout couvert » de pierres, aſſez proche du » château de Colombotz; & » nous avançâmes juſqu'à Ura- » nia, qui eſt ſituée au fond » de cette vallée. « Il venoit de Leſcoa ou Leſcovia, ville ſituée ſur la petite rivière de Liperitza, qui tombe un peu au deſſus dans la Morave.

Tous les noms marqués par Brown, ſe trouvent très-bien placés dans la Carte de Hongrie, par M. de l'Iſle, en 1703, excepté celui de Cliſſura. Il ſemble que Cliſſura doit être plutôt du mont Rhodope que de l'Hémus. Mais, Brown s'explique; il regarde toutes les montagnes qui ſont entre la Servie & la Macédoine, comme n'étant qu'une partie du mont Hémus. On croit, dit-il, que ſous différens noms, il s'étend depuis la mer Adriatique juſqu'au Pont-Euxin. Il marque enſuite qu'il voulut éprouver ſi ce qu'on lui avoit dit étoit vrai, que du haut du mont Hémus, on peut voir en même tems la mer Adriatique d'un côté, & la mer Noire de l'autre. Il ajoûte que s'étant trouvé ſur ces hautes montagnes, un peu plus proches de la mer Adriatique que de l'autre, il regarda tout au tour de ſoi, & remarqua que les montagnes d'Albanie bornoient la vue de ce côté-là. Peut-être n'étoit-il pas ſur la cime, d'où l'on peut voir ces deux mers.

HEMUS, *Hæmus*, Αἶμος, (*a*) roi de Thrace, fils de Borée & d'Orithye, épouſa Rhodope, fille du fleuve Strymon. L'orgueil les porta à vouloir ſe faire adorer, l'un comme Jupiter, & l'autre comme Junon, prenant les noms de ces deux Divinités. En punition de leur crime, ils furent changés, dit-on, en des montagnes de leur nom.

Cette métamorphoſe d'Hémus & de ſa femme changés en montagnes, pour avoir voulu ſe faire adorer ſous les noms de Jupiter & de Junon, nous apprend que l'impiété de ce Prince & de ſa femme fut punie, & qu'ils périrent peut-être l'un & l'autre dans les montagnes, où le peuple indigné de les voir s'égaler aux Dieux, les avoit obligés de ſe retirer.

HENDÉCACORDE [L.], (*b*) étoit formé de trois tétracordes, deux conjoints & le troiſième disjoint, ou deux disjoints & le troiſième conjoint;

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 21, 22.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. p. 241.

car, cette disjonction pouvoit s'y pratiquer en deux endroits.

HÉNÉTA, *Heneta*, Ἐνέτη, nom de ville, selon Zénodote. *Voyez* Henetes.

HÉNETES, *Heneti*, (*a*) Ἐνετοὶ, peuples de Paphlagonie dans l'Asie mineure.

Strabon dit qu'on n'en trouvoit plus de son tems, & que quelques-uns cherchoient les Hénetes d'Homère dans un village auprès de la mer, à dix Schœnes d'Amastris. Il rapporte ensuite le sentiment de Zénodote, qui croyoit qu'au lieu d'ἐξ Ἐνετῶν dans Homère, il faut lire ἐξ Ἐνετῆς; qu'il ne s'agit pas là d'un peuple nommé *Heneti*, mais d'une ville nommée Hénéta, la même que l'on a appellée depuis Amisus. D'autres, ajoûte Strabon, croyent que c'étoit une nation limitrophe des Cappadociens, qui, ayant entrepris une expédition avec les Cimmériens, allerent s'établir dans le golfe Adriatique. On convient, poursuit-il, que les Hénetes étoient la principale nation entre les Paphlagoniens; que Pylémene qui en étoit, allant au siege de Troye, emmena beaucoup de monde avec lui; qu'après la ruine de cette ville, le chef étant mort, les Hénetes s'en allerent en Thrace; d'où, après bien des courses, ils arriverent dans la Vénetie, & s'y établirent au fond du golfe. Il est vraisemblable, continue Strabon, que c'est la raison pour laquelle il ne se trouve plus d'Hénetes dans la Paphlagonie.

Pline, parlant de la Paphlagonie, n'a garde d'y mettre des Hénetes puisqu'il n'y en avoit plus. Il dit seulement: » Cornélius Népos y ajoûte les » Hénetes de qui il veut que » l'on croye que sont descendus » les Vénetes d'Italie. « Il ne paroît pas fort persuadé de la vérité de cette origine. Solin n'a pas été si sage que Pline qu'il copioit. Il falsifie en même tems le témoignage de Cornélius Népos, & la citation de Pline. » La Paphlagonie, dit-il, est » remarquable par le lieu Hé- » nétus; d'où, au rapport de » Cornélius Népos, les Pa- » phlagoniens passerent en Ita- » lie, & furent ensuite nom- » més *Veneti.* « Il faut pourtant avouer que Solin n'est pas le seul qui ait parlé de ce lieu nommé Hénétus. On le retrouve dans Étienne de Byzance, qui cite Diogène Laërce. Il y a aussi, dit Étienne de Byzance, une ville nommée Hénétus, de laquelle étoit Myrmex, philosophe Dialecticien, comme le dit Diogène Laërce, dans le second livre de l'histoire des Philosophes. Saumaise, qui a cherché dans le livre de Diogène Laërce, une vie de Myrmex, ne l'y trouvant pas,

(*a*) Strab. pag. 543, 544. Homer. Iliad. L. II. v. 358, 359. Plin. Tom. I. pag. 301. Solin. pag. 278. Q. Curt. L. III. c. 1.

a cru qu'Étienne de Byzance citoit un ouvrage perdu. C'est dans la vie de Stilpon qu'on trouve le passage qui a trompé Étienne de Byzance. On y lit qu'entre ceux dont Stilpon avoit gagné l'estime, étoit Myrmex, fils d'Exénete. Étienne de Byzance aura trouvé un exemplaire vicieux, où au lieu de καὶ Μυρμηκα τὸν Ἐξαινέτου, il y avoit καὶ Μύρμηκα τὸν ἐξ Ἐνετῶν ; la différence est légere pour la prononciation, mais très-grande pour le sens. Ainsi, trompé par une fausse manière de lire, il aura pris un homme pour une ville, & le pere de Myrmex pour la patrie de ce Philosophe.

HÉNETES, *Heneti*, Ἐνετοί, peuples d'Italie, appellés aussi Véneres. *Voyez* Vénetes.

HÉNETES, *Heneti*, Ἐνετοί, (*a*) peuple d'Illyrie, selon Hérodote. Cet Auteur en parle à l'occasion d'une loi qui se pratiquoit chez eux, & qui étoit aussi en usage parmi les Babyloniens. Surquoi on peut consulter l'article de Babylonie.

Il est assez vraisemblable que ces Hénetes sont les mêmes que les Hénetes, que d'autres mettent en Italie. Il ne seroit pas même difficile de le prouver.

HÉNIOCHA, *Heniocha*, Ἡνίοχη, (*b*) comme qui diroit, qui tient les rènes, surnom de Junon. Ceux qui vouloient consulter l'oracle de Trophonius, étoient obligés de sacrifier entre autres, à Junon Héniocha.

HÉNIOCHA, *Heniocha*, Ἡνιόχη, (*c*) étoit une des filles de Créon, qui gouverna le royaume de Thèbes, pendant la minorité de Laodamas.

HÉNIOCHE, *Henioche*, Ἡνιόχη, (*d*) fille de Pitthée, épousa Canéthus, dont elle eut Sciron. *

HÉNIOCHUS, *Heniochus*, (*e*) nom donné à la Constellation qu'on appelle aussi le Cocher.

HÉNOCH, *Henoch*, Ἐνὼχ, (*f*) ville bâtie par Caïn en l'honneur d'Hénoch, son fils aîné. C'est la plus ancienne ville du monde que l'on connoisse. Elle étoit à l'Orient de la province d'Eden. C'est peut-être Hanuchta, que Ptolémée place dans la Susiane. Le faux Bérose, & après lui, Adrichomius, placent la ville d'Hénochie, bâtie par Caïn, à l'Orient du Liban, vers Damas.

HÉNOCH, *Henoch*, (*g*) Ἐνὼχ, fils aîné de Caïn, donna son nom à la première ville qui soit marquée dans l'Écriture Sainte. Il fut pere d'Irad. Quelques-uns, au reste, ne

(*a*) Herodot. L. I. c. 196.
(*b*) Pauf. p 602. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 60.
(*c*) Pauf. p. 557.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 11.
* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. p. 88.
(*f*) Genef. c. 4. v. 17.
(*g*) Genef. c. 4. v. 17, 18.

croyent

croyent pas qu'Hénoch ait été le premier fils de Caïn, parce que, comme il naquit vers l'an du monde 131, son pere étoit alors âgé d'environ 130 ans.

HÉNOCH, *Henoch*, Ἐνώχ; (*a*) fils de Jared, naquit l'an du monde 622, & 3382 avant Jesus-Christ. Il engendra Mathusala âgé de soixante cinq ans. Il vécut encore trois cens ans après, & eut plusieurs fils & plusieurs filles. Il marcha avec Dieu; & après avoir vécu en tout trois cens soixante-cinq ans, il ne parut plus, parce que le Seigneur l'enleva du monde.

Quelques-uns prennent ces dernières paroles, comme si elles marquoient qu'Hénoch mourut d'une mort naturelle, mais prématurée, parce que véritablement il vécut bien moins que les autres Patriarches de ce tems-là; comme si Dieu, pour le garantir de la corruption, eût voulu le tirer de bonne heure de ce monde. Mais, la plûpart des Peres & des Commentateurs enseignent qu'il n'est point mort, & que Dieu le transporta hors de la vue des hommes, de même que long-tems après, il transporta Élie sur un chariot de feu. St. Paul dans l'Épître aux Hébreux, marque assez clairement qu'Hénoch n'est point mort. *C'est par la foi qu'Hénoch fut enlevé, afin qu'il ne vît point la mort; & on ne le vit plus, parce que le Seigneur le transporta ailleurs.* Et Jesus, fils de Sirach, selon la Vulgate, dit qu'il fut transporté au Paradis, ce qu'il faut entendre du Paradis terrestre. Le Grec ne lit pas *le Paradis*. Saint Jérôme l'entend du Ciel. *Henoch & Elias rapti sunt cum corporibus in cœlum.*

L'Apôtre Saint Jude cite un passage du livre d'Hénoch, qui donne bien de l'exercice aux Interprêtes. On demande si l'Apôtre a pris ce passage d'un certain livre d'Hénoch, que l'on voyoit aux premiers siecles de l'Église, & dont nous avons de longs fragmens; ou s'il l'avoit reçu par tradition, ou enfin par une révélation particulière. Il est plus vraisemblable qu'il l'avoit lu dans le livre dont nous avons parlé, lequel, quoiqu'Apocryphe, pouvoit contenir plusieurs vérités, dont Saint Jude, éclairé d'une lumière surnaturelle, a pu faire usage pour l'édification des fideles. Voici le passage cité par Saint Jude: *Hénoch, le septième après Adam, a aussi prophétisé* des Hérétiques & des méchans, *en disant: Voici le Seigneur qui vient avec les milliers de ses Saints, pour juger & condamner tous les impies de toutes les impiétés qu'ils ont commises, & tous les blasphêmes qu'ils ont prononcés contre Dieu.*

(*a*) Genes. c. 4. v. 26. c. 5. v. 18. *& seq.* Ecclesiastic. c. 44. v. 16. ad Hebr. Epist. c. 11. v. 5. Judæ. v. 14, 15. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 6, 7. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 8. Tom. IV. pag. 383.

Les plus anciens Peres, comme Saint Justin, Athénagore, Saint Irénée, Saint Clément d'Alexandrie, Lactance & autres Peres des premiers siecles, avoient puisé dans ce livre d'Hénoch un sentiment qu'on voit dans leurs ouvrages, c'est que les Anges s'allierent aux filles des hommes, & en eurent des enfans. Tertullien parle de cet ouvrage en plus d'un endroit, & toujours avec estime. Il voudroit que l'on crût qu'il fut conservé par Noé dans l'Arche pendant le déluge, ou qu'Hénoch lui-même l'écrivit de nouveau après le déluge, & l'envoya à Noé. Il dit que si les Juifs ne le reçoivent pas, on n'en doit rien conclure à son désavantage ; que c'est apparemment parce qu'il parle trop en faveur de Jesus-Christ. Mais, tout cela n'a pas empêché que l'Église n'ait mis cet écrit au rang des apocryphes, & que plusieurs Peres très-éclairés, comme Origène, Saint Jérôme & Saint Augustin, n'en aient parlé comme d'un livre qui n'avoit par lui-même aucune autorité ; quoique la Prophétie, citée par Saint Jude, fût d'une autorité divine, à cause de l'inspiration de ce St. Apôtre. L'Auteur du Testament des douze Patriarches cite plusieurs choses du livre d'Hénoch, qui ne se trouvent plus.

Les Profanes semblent avoir eu quelque connoissance d'Hénoch, & de la prédiction qu'il fit du déluge. Étienne de Byzance le nomme *Anacus*, & dit qu'il demeura dans la ville d'Iconium en Phrygie. Un oracle avoit prédit que tout le monde périroit après la mort d'Anac. Il mourut âgé de plus de trois cens ans ; & les Phrygiens à sa mort donnerent de si vives marques de douleur, qu'elles sont passées en proverbe, & que l'on dit *pleurer Anac*, pour marquer un deuil extraordinaire. Le déluge de Deucalion suivit de près la mort d'Anac. Voilà ce que dit Étienne de Byzance. Eusebe cite d'Eupoleme, que les Babyloniens reconnoissent Hénoch comme premier inventeur de l'Astrologie ; qu'il est le même que l'Atlas des Grecs ; qu'il eut pour fils Mathusala, & qu'il reçut par le ministère des Anges, toutes les rares connoissances qu'il avoit.

Les Rabbins croyent qu'Hénoch ayant été transporté au Ciel, fut reçu au nombre des Anges ; & que c'est lui qui est connu sous le nom de *Metatron*, ou de Michel, l'un des premiers Princes du Ciel, qui tient registre des mérites & des péchés des Israëlites. Ils ajoûtent qu'il eut Dieu même & Adam pour maîtres, & qu'ils lui enseignerent la manière de bien servir le Seigneur, & de lui offrir des sacrifices. On attribue à Hénoch l'invention de quelques lettres, & quelques livres d'Astrologie. Les Juifs le font Auteur de la formule de la grande excommunication. On peut voir sur tout cela M.

Fabricius *de Apocryphis* V. T. & les Auteurs qu'il cite.

Nous remarquerons que le désir de posséder le livre d'Hénoch, engagea le fameux M. Peiresch à de grandes recherches & à des dépenses considérables. On lui dit qu'il étoit en Éthiopie, & il fit tant qu'on le lui apporta. Mais, c'est l'ouvrage d'un certain *Bahaïla Michaïl*, qu'on lui donna au lieu du livre d'Hénoch. M. Ludolf, l'ayant recouvré, l'a fait connoître comme l'ouvrage d'un imposteur. Voici le commencement de ce livre : *Au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit. C'est ici le livre des mystères du Ciel & de la Terre. Il contient le sujet du premier & du dernier Tabernacle, & celui de toutes les Créatures. C'est ce qu'a appris Abba-Bahaila-Michaïl, & il l'a sçu de Tambana Samaï. L'Ange, qui lui a été envoyé lui a dit : Ecoute. . . . . . Le Pere n'est pas avant le Fils ; le Fils n'est pas avant le Pere, ni le Saint-Esprit avant le Pere & le Fils*, &c. Ce qui est bien différent du livre d'Hénoch connu & cité par les Anciens, & dont M. Fabricius nous a donné les fragmens, qui sont échappés à la longueur de tant de siecles.

Les Orientaux ont conservé diverses traditions peu certaines touchant Hénoch, qu'ils appellent *Edris*. Par exemple, ils croyent que dans les guerres continuelles que se faisoient les enfans de Seth & ceux de Caïn, c'est-à-dire, la race des enfans de Dieu contre les enfans des hommes, Hénoch fut le premier qui commença ces guerres, & qui introduisit la coutume de faire des esclaves de ceux d'entre les Caïnites qui avoient été pris dans le combat. Seth étoit le Monarque universel du monde dans ces premiers tems, & Mahaléel, nommé Doudasch par les Mahométans, étoit un de ses Généraux, & combattoit nu depuis la tête jusqu'au nombril, par la seule force de ses bras.

Ils croyent de plus qu'Hénoch reçut de Dieu le don de sagesse & de sçience dans un degré éminent, & que Dieu lui envoya du Ciel trente volumes remplis de tous les secrets des sçiences les plus cachées ; d'où vient que les livres d'Hénoch sont encore aujourd'hui si célebres & si respectés dans l'Orient, quoiqu'ils ne les possedent pas, & ne les connoissent que par réputation. Outre ces livres qu'il reçut du Ciel, il en composa encore un bon nombre d'autres, qui leur sont aussi peu connus que les premiers.

Dieu l'envoya aux descendans de Caïn pour les ramener dans le bon chemin ; mais, ceux-ci ayaut refusé de l'écouter, il leur déclara la guerre, & réduisit leurs femmes & leurs enfans en esclavage. Ils lui attribuent l'invention de la plume & de l'aiguille, ou de

la couture & de l'écriture, de l'Astronomie & de l'Arithmétique, & encore plus particulièrement de la Géomantie. On sçait ce que Josephe a dit de deux colomnes, l'une de pierre, pour résister à l'eau; & l'autre de brique, pour résister au feu, sur lesquelles les enfans de Seth avant le déluge, écrivirent leurs découvertes astronomiques.

On dit de plus qu'Édris ou Hénoch, fut la cause innocente, ou l'occasion de l'idolâtrie; un de ses amis affligé de son enlevement, ayant formé par l'instigation du démon une statue qui le représentoit si au naturel, qu'il s'entretenoit des jours entiers avec elle, & lui rendoit des honneurs particuliers, qui dégénererent peu à peu en superstition. D'autres fixent l'époque de l'idolâtrie sous Hénos, & expliquent ces paroles de l'Écriture : *Ipse cœpit invocare nomen Domini*, il commença à invoquer le nom du Seigneur; comme s'il y avoit: *alors on profana le nom du Seigneur*; car, l'Hébreu peut aussi recevoir ce sens. Enfin, les Chrétiens Orientaux tiennent qu'Hénoch est le Mercure *Trismégiste*, ou trois fois très grand, des Égyptiens, plus connu sous le nom d'*Hermès*. On donne à Hénoch un fils nommé *Sabi*, que les Sabiens d'Orient veulent faire passer pour auteur de leur secte.

HÉNOCH, *Henoch*, (a) Ἑνώχ, fils aîné de Ruben, fut le chef de la famille des Hénochites.

HÉNOCH, *Henoch*, Ἑνώχ, (b) est compté pour le troisième des enfans de Madian.

HÉNOS, *Henos*, *Voyez* Enos.

HÉPATOSCOPIE, *Hepatoscopia*, (c) sorte de divination, qui avoit lieu chez les Païens, par l'inspection du foie des victimes dans les sacrifices. Ce mot est composé de ἥπατος, génitif de ἧπαρ, foie, & de σκοπέω, je considere.

Le cas de victimes trouvées quelquefois sans cœur ou sans foie, qu'on avoit sans doute l'art de faire disparoître, donna lieu à une question curieuse de la part de ceux qui croyoient la réalité de la divination; ils demandoient quelle étoit la cause de si étranges phénomènes. La réponse des Haruspices étoit que les dieux mêmes faisoient ce miracle tout d'un coup, en annihilant ces parties au moment du sacrifice, pour le faire correspondre aux conjonctures des tems, & en donner des lumières éclatantes au sacrificateur. Mais, les Philosophes se moquoient de cette solution comme contraire aux principes de la bonne physique,

(a) Genes. c. 46. v. 9. Paral. L. I. c. 5. v. 3.
(b) Genes. c. 25. v. 4.
(c) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 118.

penſant qu'il étoit abſurde d'imaginer que la divinité pût anéantir, réduire à rien, une choſe auparavant exiſtante, ou former quelque choſe de rien.

HEPHÆSTI TUMULUS, lieu d'Eſpagne, auprès de Carthagene, ſelon Polybe, cité par Ortélius.

HÉPHER, *Hepher*, Ὀφέρ, (*a*) chef de la famille des Héphérites, fut pere de Salphaad, qui n'eut point de fils, mais ſeulement des filles.

HÉPHÉRITES, *Hepheritæ*, Ὀφερὶ, (*b*) famille dont Hépher fut le chef.

HÉPHESTÉES *ou* HÉPHESTIÉES, *Hephæſtiea*, (*c*) fêtes de Vulcain, dans leſquelles trois jeunes garçons portant des torches allumées, couroient de toute leur force, & celui qui arrivoit au but ſans éteindre ſa torche, gagnoit le prix; ſi aucun n'y arrivoit avec ſa torche allumée, la palme étoit miſe au milieu d'eux, & n'étoit donnée à aucun des combattans. Cette courſe ſe faiſoit le ſecond jour de la fête des Lampes. Nous avons déja parlé de ces fêtes ſous le nom d'Epheſties.

HÉPHESTIADES, *Hephæſtiades*, nom que les Grecs donnoient aux iſles Eolides. *Voyez* Eolides.

HÉPHESTIE, *Hephæſtia*, (*d*) Ἡφαιστία, ville de Thrace, ou du moins aux environs de cette contrée, ſelon Tite-Live.

HÉPHESTIE, *Hephæſtia*, Ἡφαιστία, village de Grece dans l'Attique, dans la tribu Acamantide, Solon Pollux & Etienne de Byzance. Diogene Laërce, dans la vie de Platon, nomme dans ce même canton *Hephæſtiadeus fundus*.

HÉPHESTIE, *Hephæſtia*, Ἡφαιστία, (*e*) ville de l'Aſie mineure dans la Lycie, ſelon Solin. Pline l'appelle Hephæſtium. Elle étoit près du mont de la Chimere. Séneque la nomme Héphæſtion; mais, il en fait une contrée. » Dans la Lycie, » dit ce Philoſophe, eſt un » canton très-connu, nommé » par les habitans Hephæſtion; » le terrein y eſt percé en plu- » ſieurs endroits, & entouré » d'un feu qui ne fait aucun » mal à perſonne. » Pline dit: » dans la Lycie eſt le mont de » la Chimere, qui brûle pen- » dant la nuit; la ville d'Hé- » phæſtium, bâtie ſur des hau- » teurs remplies de feu. » C'eſt, ſans doute, de ce feu que Séneque a parlé. Le nom même de Ἡφαίστιον, ſignifie *Vulcanium*. Pline dit que les monts Hépheſtiens, *Hephæſtii montes*, étant touchés par un flambeau allumé, le feu y prend de maniere que les pierres & le ſable des ruiſſeaux s'enflam-

(*a*) Numer. c. 26. v. 32, 33.
(*b*) Numer. c. 26. v. 32.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 217.
(*d*) Tit. Liv. XXXIII. c. 35.
(*e*) Solin. p. 266. Plin. T. I. p. 122, 273. Senec. Epiſt. 79.

ment au fond de l'eau. Il ajoute que ce feu se nourrit par la pluie.

HÉPHESTIE, *Hephæstia*, Ἡ[illegible]στια, (a) bourg ou petite ville de l'isle de Lemnos, selon Pline, Ptolémée & Etienne de Byzance. Comme la fable mettoit les forges de Vulcain à Lemnos, il n'est pas étonnant qu'une ville portât le nom de ce Dieu. Quelques-uns croyent que c'est à présent Cocino.

HÉPHESTIENS (les monts), *Hephæstii montes*. *Voyez* Héphestie.

HÉPHESTIENS, *Hephæstienses*, Ἡφαιστιεῖς, (b) peuple de l'isle de Lesbos, selon Hérodote. Ils se rendirent à Miltiade fils de Cimon.

HÉPHESTION, ou HÉPHESTIUM, *Hephæstion*, *Hephæstium*. *Voyez* Héphestie.

HÉPHESTION; *Hephæstio*. *Voyez* Ephestion.

HÉPHESTOS, *Hephæstos*, (c) Ἥφαιστος, nom que les Grecs donnoient à Vulcain. Eusebe, dans sa préparation évangélique, dit que le nom de Héphestos marque la force du feu.

HÉPHESTRIES, *Hephestria*, fêtes. *Voyez* Ephestries.

HEPHTHÉMIMERE, terme de Poësie Grecque & Latine, qui se dit d'une espece de vers. Un vers Hephthémimere, c'est un vers composé de trois pieds & une syllabe, c'est-à-dire, de sept demi-pieds. Tels sont la plûpart des vers d'Anacréon.

Θέλω | λέγειν | Ἀτρεί | δας,
Θέλω | δὲ Κάδ | μον ἀ | δεῖν,
&c.

& celui-ci d'Aristophane dans son Plutus:

Ἔπειθε ματεῖ χοῖροι.

on appelle autrement ces vers Trimetres Catalectiques.

HEPHTHÉMIMERE (Césure), terme de Poësie Latine. C'est une césure qui se fait après le troisième pied, c'est-à-dire, au septième demi-pied. On ajoûte qu'il faut que cette syllabe étant breve soit faite longue à cause de la césure, pour que ce soit une césure Hephthémimere, comme en ce vers de Virgile:

Et furiis agitatus amor, & conscia virtus.

Au reste, cette césure ne doit point être au cinquième pied, comme en cet autre vers, que M. Harris donne pour exemple.

Ille latus niveum molli fultus hyacintho.

Ce n'est point une césure Hephthémimere, mais Hennéaémimere, ou Hennaémimere, c'est-à-dire, de neuf demi-pieds.

(a) Plin. T. I. pag. 214. Ptolem. L. III c. 13.
(b) Herod. L. VI, c. 140.

(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 95, 96.

Ce mot est Grec Ἑφθημιμερὴς, composé de ἑπτὰ, sept, ἥμισυς, demi, & μέρος, partie. M. Harris écrit mal Hephtémiméris, il falloit écrire Hephthémiméris. Il semble qu'il veut appeller cette césure une Hephthémiméris, ou comme nous dirions, une Hephthémiméride. Mais, on ne trouve point en Grec, que je sçache, ἑφθημιμερὴς, ἑφθημιμερίδος, subst. mais seulement ἑφθημιμερὴς, ες, adj. qu'il faudroit écrire en Latin *Hephthemimeres*. On peut voir sur ces vers le Scholiaste Grec d'Aristophane sur le Plutus, & dans les Nuées, sur le quatrième chœur, où, au lieu de τὸ τρίτον δίμετρον καταληκτικόν, il faut corriger τρίμετρον καταληκτικόν.

HEPTA, Ἑπτὰ, terme Grec qui signifie sept, & qui entre dans la composition de plusieurs noms géographiques.

HEPTACHALCOM, *Heptachalcon*, Ἑπτάχαλκον, (*a*) nom d'un certain lieu d'Athenes, selon Plutarque.

HEPTAGONIES, *Heptagoniæ*, (*b*) nom que Tite-Live donne à un quartier de la ville de Lacédémone. Ce nom veut dire sept angles, de ἑπτὰ, *septem*, sept, & γωνία, *angulus*, angle.

HEPTAPAGUS, *Heptapagus*, lieu ou champ d'Italie, au bord du Tibre. Denys d'Halicarnasse en fait mention.

HEPTAPORUS, *Heptaporus*, Ἑπτάπορος, (*c*) fleuve de l'Asie mineure, dans la Troade, selon Homere. Ce Poëte nomme de suite les fleuves qui tombent du mont Ida dans la mer, sçavoir, le Rhésus, l'Heptaporus, le Rhodius, le Carésus, le Granique, l'Esepe, le Scamandre & le Simoïs. Pline dit que l'on ne trouvoit plus aucune trace des quatre premiers. Ortélius a cru que c'étoit le même que le fleuve Draco, dont parle Procope. On ne sçait sur quoi il fonde sa conjecture.

HEPTASTADIUM, *Heptastadium*, Ἑπταστάδιον, levée ou mole, qui joignoit l'isle du Phare d'Alexandrie avec le continent. *Voyez* Alexandrie.

HEPTERE, *Hepteres*, (*d*) Ἑπτήρης, nom que les Anciens donnoient aux vaisseaux qui avoient sept rangs de rames, du Grec ἑπτὰ *septem*, sept, & ἐρέσσω, *remigo*, je rame. Tite-Live fait mention de cette espece de vaisseau.

HER, *Her*, Ἢρ, (*e*) fils aîné du Patriarche Juda, épousa Thamar. Mais, parce qu'il étoit très-corrompu aux yeux de Dieu, le Seigneur le fit mourir d'une mort prématurée. Comme Her n'avoit point eu d'enfans de sa femme Thamar, Juda la fit épouser à Onan, son second fils, qui n'étoit pas

(*a*) Plut. Tom. I. p. 460.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 38.
(*c*) Iliad. L. XII. v. 20. *& seq.* Plin. T. I. p. 282.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXVII. v. 33. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 222.
(*e*) Genes. c. 38. v. 3. *& seq.*

moins méchant que son frere.

Les Hébreux croyent que Her épousa Thamar ; n'ayant encore que huit ans, & qu'il ne demeura qu'un an avec elle. Le testament des douze Patriarches dit que l'Ange du Seigneur le fit mourir la troisième nuit des ses noces, en punition de ce qu'il ne vouloit pas traiter Thamar comme sa femme, parce qu'elle n'étoit pas Chananéenne ; car, la mere d'Her étant de race Chananéenne, avoit, dit-on, conçu une haine furieuse contre Thamar sa bru, qui étoit de la race d'Aram, ou des Syriens. C'est pourquoi, elle conseilla à son fils de ne pas consommer son mariage avec Thamar. Mais, ces traditions, toutes anciennes qu'elles soient, ne sont nullement certaines.

HER, *Her*, Ἢρ. (a) fils aîné de Sela, fut pere de Lécha.

HER, *Her*, Α'δδὶ, *Voyez* Héri.

HERA, *Hera*, (b) Ἥρα, nom Grec de la déesse Junon. Les lieux qui lui étoient consacrés, prenoient delà les noms d'*Heræa*, d'*Heræum*, d'*Héras*. Le nom d'*Heræum*, Ἡραῖον, se trouve dans une infinité de passages d'Auteurs Grecs, & il signifie toujours un temple de Junon, ou un lieu dans lequel il y avoit un temple de cette déesse.

Il y en a qui interpretent le nom d'Héra, la dame, ou la maîtresse, ou la souveraine. D'autres dérivent ce nom de ἦρος, *amabalis*, *jucundus*, aimable, agréable.

On donnoit aussi le nom d'Héra à Isis, femme d'Osiris.

HÉRA, *Hera*, (c) Ἥρα lieu surnommé Mésate, parce qu'il étoit à moitié chemin, entre Erythres & Chio, selon Pausanias. Silburge a voulu changer le nom de Héra en Acra, qui veut dire un promontoire ; mais, comme Kuhnius l'observe très-bien, ce changement seroit une faute ; il n'est point là question d'un promontoire, mais d'une isle déserte, entre Erythres qui est du continent de l'Eolie, & la ville de Chio, située dans l'isle de même nom. Pline qui ne la nomme que Mésate, dit que c'est une isle déserte. Ortélius en fait une ville de l'Eolide, en quoi il se trompe. Sa conjecture, que c'est peut-être l'Argennum de Ptolémée, est sans fondement. D'Erythres à Chio, il n'y avoit que la traverse du détroit ; quel besoin d'aller bien loin delà chercher le promontoire d'Argennum, qui étoit au nord, & tout-à-fait hors du détroit ?

Ortélius trouve une ville d'Héra en Arcadie, dans le livre de Pausanias. M. de la Mar-

(a) Paral. L. I. c. 4. v. 21.
(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 181, T. III. p. 358. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 107.
(c) Pauf. pag. 356, 405.

tiniere croit qu'il a pris Heræa pour Hera.

Pausanias, dans ses Eliaques, nomme une ville d'Héra, mais, il en parle comme d'une ville détruite.

HÉRACLAMMON, *Haraclammon*, (a) Citoyen de Tyane, ayant livré sa patrie à Aurélien, fut mis à mort par ordre de ce Prince. Aurélien, étant passé dans l'Asie mineure, ne trouva aucune résistance dans les premières provinces qu'il parcourut. Mais, quand il fut venu en Cappadoce, il se trouva arrêté devant Tyane; ce qui l'irrita si fort, qu'il jura de n'y pas laisser un chien vivant; ce fut son expression. Il se préparoit donc à former le siege de la place. Mais, Héraclammon, voyant bien qu'il y avoit de la folie à prétendre tenir contre une Armée Impériale, commandée par le Prince en personne, & craignant d'être enveloppé dans le désastre de sa patrie, aima mieux la trahir pour se sauver lui-même, comme il l'espéroit. Il introduisit Aurélien dans la ville, & l'en rendit maître sans coup férir.

Aurélien, dans un succès si heureux & inespéré agit en grand Prince, & il fit en même-tems acte de justice & de clémence. La trahison, pour lui avoir été utile, ne lui en parut pas moins odieuse; & bien persuadé qu'il ne pouvoit se fier à celui qui avoit trahi sa patrie, il lui fit porter la peine de son crime, & des soldats le tuerent par ses ordres secrets. Attentif néanmoins à ne point passer les bornes d'une sévérité légitime, & à éviter lui-même le reproche d'avidité, il ne punit point les enfans innocens d'un pere coupable, & il leur conserva leur patrimoine, qui étoit très-riche.

HÉRACLÉA (la Voie), *Via Heraclea*, (b) ὁδὸς Ἡ'ράκλεια. La voie Héracléa, ou le chemin d'Hercule, c'est la même chose. Ce chemin étoit en Italie. Il en est fait mention dans Diodore de Sicile; voici ce qu'il en dit, au sujet du lac d'Averne: » Ce lac, dit-il, se » déchargeoit auparavant dans » la mer; mais, Hercule ferma » le canal de communication, » & pratiqua le long des côtes » de la mer un chemin qui s'ap» pelle encore aujourd'hui le » chemin d'Hercule. »

HÉRACLÉE, *Heraclea*, Ἡ'ράκλεια, nom qui a été commun à un grand nombre de villes, situées en différens païs. Ce nom signifie ville d'Hercule. Sans doute qu'il ne fut donné à ces villes, que parce que l'on en rapportoit la fondation à quelque Héros de ce nom. Nous allons faire connoître les principales villes qui ont été ainsi nommées.

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 35.

(b) Diod. Sicul. pag. 159, 160.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (a) Ἡράκλεια, ville d'Italie, étoit située dans la grande Grece, au dessous de Métaponte, vers l'embouchure de l'Aciris, sur la rive droite de ce fleuve. Cette ville étoit une colonie des Tarentins, au rapport de Tite-Live, de Strabon, & de Diodore de Sicile. Cicéron loue l'équité de ses loix & la fidélité de son alliance.

Scylax la nomme Héracleion; & Pline, qui la place entre le Siris & l'Aciris, l'appelle Héraclie. Mais, il ajoûte qu'elle se nommoit autrefois Siris, en quoi il n'est pas exact; car, Siris & Héraclée étoient deux villes différentes. Diodore de Sicile nous apprend la différence de ces deux villes. Il dit qu'en Italie les Tarentins forcerent les habitans de Siris, petite ville, d'aller s'établir ailleurs, & qu'ayant mis en cet endroit une colonie de leurs gens, ils y bâtirent une ville, nommée Héraclée. Ce passage fait voir qu'il y eut deux villes de Siris; l'une que les habitans céderent aux Tarentins, qui y mirent une colonie, cette Siris étoit auparavant une colonie de Troyens; l'autre fut l'endroit où les habitans de Siris allerent s'établir. Strabon ne dit pas qu'Héraclée ait été bâtie sur le terrein de Siris. Il dit au contraire, que quand Héraclée eut été fondée par les Tarentins, Siris en devint le port de mer, & qu'il y avoit vingt-quatre stades de l'une à l'autre, c'est-à-dire, une lieue. Il dit encore plus bas que cette ville changea de lieu & de nom en même-tems.

Il est certain que Siris étoit un port de mer d'Héraclée, qui par conséquent étoit un peu plus avant dans les terres, & n'avoit pas la commodité de la mer, comme le dit Strabon: *Heraclea paululum supra mare.* Pline, comme on le voit, a confondu ces deux villes; & le P. Hardouin, à son exemple, dit que c'est présentement la Tour de Saint Basile, Torre di S. Basilio; cela ne se peut. La Tour de Saint Basile est au midi de l'embouchure du Sino, au lieu que Siris devoit être de l'autre côté, selon Strabon. On croit que Pelicaro est présentement l'Héraclée, dont Siris étoit le port. Ces lieux sont dans la Basilicate, au royaume de Naples, dans le golfe de Tarente.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, Ἡράκλεια, nom que porta autrefois la ville nommée aujourd'hui Oderso dans l'état de Venise. Mérula écrit que cette ville, nommée Opitergium par les Anciens, ayant été assiégée & détruite par Rhotaire, roi des Lombards, l'Empereur Héraclius la releva, & lui donna son nom.

(a) Tit. Liv. L. VIII. c. 24. Strab. p. 264. Diod. Sicul. p. 306. Plin. T. I. p. 165. Pomp. Mel. p. 129. Plut. Tom. I. p. 392.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*a*) Ἡράκλεια, ville de Sicile, étoit une des plus anciennes de cette isle. On la nommoit aussi Minoa ; mais, son ancien nom étoit Macara, puisqu'Héraclide dit que Minoa, ville de Sicile, étoit appellée auparavant Macara. Ensuite, Minos ayant appris que Dédale s'y étoit réfugié avec une nombreuse flotte, remonta le Lycus (il falloit dire le Halycus,) s'empara de cette ville ; & ayant vaincu les barbares, il lui donna son nom & y établit les loix de Crete.

Diodore de Sicile attribue la fondation d'Héraclée à Doriée le Lacédémonien, qui vint en Sicile long-tems après Hercule. Cette ville s'étant extrêmement accrue dans ses commencemens, les Carthaginois lui porterent envie. Ils craignirent qu'elle ne devînt un jour plus puissante que la leur, & qu'elle ne leur ôtât la supériorité qu'ils avoient sur les autres peuples. C'est pourquoi, étant venus l'attaquer avec une puissante Armée, & l'ayant prise de force, ils la raserent.

Le texte Grec de Strabon l'appelle Heracleium ou Heracleion, Ἡράκλειον. Cette ville étoit située près de la mer sur la côte méridionale de la Sicile, à quelque distance & à l'occident d'Agrigente.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*b*) Ἡράκλεια, surnommée Caccabaria, ville dont il est parlé dans l'Itinéraire Maritime.

Cet Itinéraire, décrivant la côte, en passant de l'Italie dans la Gaule, fait mention de cette Héraclée comme d'un port, à la suite du Golfe appellé *Sambracitanus*. Si l'on en fait l'application avec Honoré Trouche, à la position de S. Tropez, il faut convenir que c'est mal-à-propos que l'Itinéraire marque un intervalle de seize milles entre ce golfe & cette position, puisqu'elle est engagée dans le golfe même sur la gauche en y entrant. Cet Itinéraire est antérieurement fautif, en marquant XXV entre *Forum Julii* & le Golfe ; car, du port de Fréjus aux écueils nommés les Sardiniers, vers l'entrée du golfe, une grande carte manuscrite des côtes de Provence, à laquelle on a employé des moyens géométriques, ne fournit qu'environ onze milles, & la profondeur du golfe n'y en ajoute qu'environ cinq. M. d'Anville dit qu'il trouve cette carte conforme aux opérations trigonométriques qui ont été faites en France, en ce que la distance directe du point de Fréjus à celui de S. Tropez est de 10 à 11000 toises. Or, ces mesures d'espace, données par le local, nous ouvrent les yeux sur ce qui convient pour réformer l'Itinéraire. C'est de pren-

(*a*) Diod. Sicul. pag. 160. Strab. p. 266. Ptolem. L. III. c. 4. Pomp. Mel. p. 151. Tit. Liv. L. XXV. c. 40, 41.

(*b*) Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

dre l'indication qui eſt XVI, quoiqu'elle ſoit plutôt forte que foible, pour tout ce qu'il y a d'intervalle de *Forum Julii* à Héraclée, & de ſupprimer en entier, & comme ſuperflue, celle de XXV qui précède entre *Forum Julii* & le *Sinus ſambracitanus*.

Quant au ſurnom que cette Héraclée porte dans l'Itinéraire, nous n'entreprendrons point d'en donner une interprétation, ſur laquelle Honoré Bouche & Adrien de Valois ne ſont pas d'accord.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (a) Ἡράκλεια, ville des Gaules, ſituée à l'une des bouches du Rhône, ſelon Pline. Mais, cet Auteur en parle d'une manière très-incertaine. *Sunt auctores*, dit-il, *& Heracleam oppidum in oſtio Rhodani fuiſſe.* C'eſt l'Héraclée de la Baltique d'Etienne de Byzance, Ἡράκλεια Κελτικῆ.

Une inſcription, trouvée dans le terrein du bourg de S. Remy, près de ce bourg & du Grau neuf, ſous le règne de Clarles V. roi de France, nous apprend qu'Héraclée fut choiſie par Ataulphe pour être la réſidence des Rois Viſigoths. Honoré Bouche, qui, dans ſon hiſtoire de Provence, rapporte cette inſcription entière, en conclut qu'Héraclée devoit être en cet endroit. Le P. Hardouin, obſervant que Pline parle d'Héraclée immédiatement après avoir nommé *Oſtium Maſſalioticum*, qui eſt le Gras d'Orgon, juge qu'elle en devoit être voiſine. Il a raiſon. Cependant, l'inſcription peut ſervir à retrouver Héraclée. Il n'y a pour cela qu'à la rapprocher de ce que diſent Otton de Freiſingen & Godefroi de Viterbe. Ces deux Chroniqueurs diſent que dans les Gaules, près la province de Narbonne, S. Gilles appella (c'eſt-à-dire, fut cauſe qu'on appella) de ſon nom la Métropole, *Sancti Ægidii Villa*; à l'endroit qui eſt appellé le palais des Goths, juſqu'à ce jour, c'eſt-à-dire, juſqu'au tems de ces Auteurs. La proximité de S. Gilles au Gras d'Orgon, la réſidence royale placée à Héraclée par Ataulphe; le palais des Goths, nommé enſuite du nom de ſaint Gilles, ces trois circonſtances réunies paroiſſent valoir une démonſtration en faveur de ceux qui diſent que cette Héraclée eſt préſentement S. Gilles. Il faut pourtant convenir qu'il y en a qui doutent de l'authenticité de l'inſcription citée. De ce nombre ſont M. de Tillemont & les Bénédictins Auteurs de l'hiſtoire de Languedoc.

Sanſon a jugé à propos de fixer cette ville ſur la rive droite du grand canal du Rhône, dans un emplacement qu'il croyoit être le même que celui de Notre-Dame d'Ormer, d'après la carte de Provence de Bompar, quoique la poſition

(a) Plin. Tom. I, p. 146. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

de notre-Dame d'Ormet ne soit point près du Rhône, mais près de l'étang de Vacarez, qui couvre une partie de la Camargue.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*a*) Ἡράκλεια, ville d'Espagne, qui fut ainsi appellée d'Hercule, à qui l'on en attribue la fondation. Elle prit ensuite le nom de Calpé. *Voyez* Calpé.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*b*) Ἡράκλεια, ville de Macédoine dans la Sintique, à l'orient de la ville de Scotussa. Elle prenoit son nom du païs, où elle étoit située. En effet, cette ville est nommée *Heraclea Sintica* dans Pline, *Heraclea Sintice* dans Tite Live, *Heraclea Sentica* dans César, Ἡράκλεια Σιντική dans Ptolémée.

Cette ville étoit située, selon la carte de la Grece par M. d'Anville, à peu de distance de l'endroit où le Pontus se jettoit dans le Strymon. Ainsi, elle n'étoit pas éloignée de ce dernier fleuve; delà vient que dans la Notice de Hiéroclès, elle est nommée *Heraclea Strymni*, comme ville épiscopale de la première Macédoine. Holsténius, cité par Baudrand, prétend que c'est aujourd'hui Bagnabeusso.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*c*) Ἡράκλεια, autre ville de Macédoine. Elle étoit située dans la Piérie, sur le bord du golfe Thermaïque, au rapport de Pline. Le pere Hardouin croit que c'est l'Héraclée de Macédoine d'Étienne de Byzance, en quoi il se trompe. Mais, c'est la même que Sylax nomme Héracleion, ou Heracleum, Ἡράκλειον.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*d*) Ἡράκλεια, autre ville de Macédoine. Celle-ci étoit située dans la Lynceстide, selon Ptolémée. M. d'Anville dans sa carte de la Grece, la met sur le fleuve Astréus, à quelque distance de sa source, dans une vallée entre deux chaînes de montagnes.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*e*) Ἡράκλεια, autre ville de Macédoine. Pline la met au nord de l'Isthme du mont Athos, sur le bord de la mer. Il la nomme avec Acanthe, Stagire, Sithone, qui étoient toutes villes maritimes; & comme ces villes étoient dans la Chalcidique, il faut aussi mettre cette Héraclée dans cette province.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*f*) Ἡράκλεια, ville de Thrace, étoit située au pied du mont Pangée, selon Pline.

Le P. Hardouin croit que c'est la même que l'Héraclée Sintique; mais, il n'y a point d'apparence que Pline, après avoir placé cette ville dans la Macédoine, où elle étoit effectiye-

(*a*) Strab. p. 140.
(*b*) Plin. Tom. I. pag. 201. Tit. Liv. L. LXV. c. 29. Cæs. de Bell. Civil. L. III. pag. 651. Ptolem. L. III. c. 13. Strab. pag. 331.
(*c*) Plin. Tom. I. pag. 201. Plut. T. I. pag. 263.
(*d*) Ptolem. L. III. c. 13.
(*e*) Plin. Tom. I. p. 202.
(*f*) Plin. Tom. I. p. 204.

ment, puisqu'elle étoit au couchant & à quelque distance du Strymon, l'eût été reprendre pour la mettre dans la Thrace, au levant de ce même fleuve. Il est donc question ici d'une autre Héraclée moins connue, mais différente de la Sintique.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*a*) Ἡράκλεια, autre ville de Thrace, située près de Calatis, vers les bouches du Danube, selon Pline, mais elle ne subsistoit déjà plus de son tems. Élien en fait mention dans son histoire des animaux.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*b*) Ἡράκλεια, ville de la Chersonèse de Thrace, sur la Propontide, selon Ptolémée. Elle étoit à l'embouchure de l'Erginus, & à l'isthme de la Chersonèse.

HERACLÉE, *Heraclea*, (*c*) Ἡράκλεια, nommée aussi Périnthe, autre ville de Thrace, sur la Propontide, selon Ptolémée. Il ne faut pas la confondre avec la précédente. *Voyez* Périnthe.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*d*) Ἡράκλεια, ville de Grece, située dans la Trachinie, qui étoit un canton de la Phthiotide, contrée de la Thessalie. Cette ville, selon Tite-Live, étoit placée au pied du mont Œta, & s'étendoit dans la plaine; mais, elle étoit défendue par une citadelle bâtie sur la croupe de la montagne, & entourée par-tout de précipices inaccessibles. Tite-Live, comme on le verra ci-après, rapporte plusieurs autres circonstances touchant le local de cette ville.

Le P. Hardouin s'est trompé, lorsqu'il a appliqué la description de Tite-Live à l'Héraclée de Macédoine, que Pline met très-bien dans la Piérie, & par conséquent sur le golfe Thermaïque, au lieu que Tite-Live met celle-ci sur le golfe Maliaque, c'est-à-dire, bien loin de la Macédoine, dans la Thessalie. Pline lui-même met dans la Thessalie la ville dont il est ici question. Il parle du pas des Thermopyles, & ajoûte qu'à cause de la difficulté des passages, Héraclée à quatre mille pas delà, avoit été surnommée Trachin. Le même P. Hardouin, trouvant que Tite-Live nomme Asope le fleuve qui couloit auprès de cette Héraclée, & voulant appliquer le passage de cet Auteur à l'Héraclée de Piérie en Macédoine, où Pline met un ruisseau nommé Apilas, a cru que l'Asope de Tite-Live & l'Apilas de Pline étoient la même chose. C'est encore une

(*a*) Plin. Tom. I. p. 305.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 11.

(*c*) Ptolem. L. III. c. 11.

(*d*) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 5, 7. L. XXXVI. c. 16. *& seq.* Plin. Tom. I. pag. 199, 201. Strab. pag. 382, 408, 428, 429. Thucyd. pag. 235, 350, 381. Diod. Sicul. pag. 316, 225, 417, 440, 487, 633, 657. Xenoph. pag. 599. Plut. Tom. I. pag. 377, 899. Pauf. pag. 127, 424, 425, 647. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 552. Hist. Rom. Tom. IV. p. 266. *& suiv.*

erreur. L'Apilas n'est qu'un ruisseau,& l'Asope est une rivière grande & fameuse, entre l'Héraclée de la Trachinie & le pas des Thermopyles. Ce Pere se trompe encore, en ce qu'il croit que le nom de Trachin, a été donné à cette Héraclée à cause de l'âpreté des chemins. Pline le dit aussi à l'endroit cité ci-dessus. Mais, ce surnom venoit à la ville & au p.ïs voisin, d'une autre ville plus ancienne, nommée Trachin, qui étoit à trois quarts de mille de distance d'Héraclée, selon Strabon.

Cette ancienne Trachin ayant été détruite par quelque accident, on la rebâtit six stades au-dessous. Strabon dit : » Aux Thermopyles, près du » passage est le fort de Nicée » sur la mer, il appartient aux » Locriens ; ensuite est Tichius, » & Héraclée au-dessus de la » ville, que l'on appelloit premièrement Trachin ; c'est » l'ouvrage des Lacédémoniens. » Héraclée est éloignée de » l'ancienne Trachin de près » de six stades. «

Nous lisons dans Thucydide, que les Trachiniens se voyant sans cesse harcelés par les montagnards habitans du mont Œta, résolurent d'abord de se mettre sous la protection des Athéniens; mais que craignant que ceux-ci ne les négligeassent, ils s'adresserent aux Lacédémoniens qui élurent trois chefs, Léon, Alcidas & Damagon, sous les ordres desquels ils firent partir une colonie. Dès qu'ils furent arrivés, ils rebâtirent la ville depuis les fondemens, & l'entourerent de murs ; c'est présentement Héraclée, continue Thucydide, environ à cinq milles des Thermopyles, & à deux milles & demi de la mer. Parlant ailleurs d'un armement des Lacédémoniens qui, vers l'automne, avoient mis en campagne trois mille hommes pesamment armés, Thucydide ajoûte que de ce nombre étoient cinq cens d'Héraclée, ville nouvellement bâtie dans le territoire Trachinien.

Diodore de Sicile place l'établissement de la colonie des Lacédémoniens à Héraclée sous la troisième année de la 88e Olympiade, l'an 426 avant J. C. Cette année, dit il, les Lacédémoniens peuplerent la ville de Trachin, & lui donnerent le nom d'Héraclée pour les raisons que nous allons dire. Les Trachiniens, ayant été en guerre pendant plusieurs années avec les habitans d'Œta leurs voisins, avoient perdu une grande partie de leurs citoyens ; enfin, voyant leur ville presque déserte, ils prierent les Spartiates qui descendoient d'eux, de la repeupler. Ainsi, à raison de leur origine commune, & parce qu'Hercule leur Auteur avoit autrefois demeuré à Trachine, les Spartiates résolurent d'en faire une ville considérable. Les Trachiniens se virent donc augmentés

de quatre mille habitans qu'ils reçurent de Lacédémone, ou d'autres villes du Péloponnèse, ou même de quelques Grecs plus éloignés, qui furent bien aises de participer à ce renouvellement; & ces derniers composoient au moins six mille personnes; de sorte que cette recrue montant à dix mille citoyens nouveaux, ils tirerent, eux & les anciens, les terres au sort, & donnerent à leur ville le nom d'Héraclée.

Six ans après, les Dolopes & quelques autres peuples s'étant ligués, joignirent leurs forces qui étoient considérables, pour aller attaquer Héraclée. Les Héracléotes étant venus en armes au devant d'eux, il se donna un grand combat, où ces derniers furent vaincus; ils y perdirent un nombre considérable de leurs concitoyens; de sorte que se réfugiant & se renfermant dans leurs murailles, ils envoyerent demander du secours aux Béotiens; les Thébains leur prêterent mille hommes de leurs troupes d'Élite, avec lesquels ils repousserent leurs ennemis.

Plusieurs années après, les Spartiates envoyerent Eripidas à Héraclée, pour appaiser une sédition qui s'étoit élevée dans cette ville. Ce capitaine y étant arrivé, assembla les habitans dans la place publique, & les environnant de ses soldats sous les armes, il se fit nommer les coupables, qui furent sur le champ punis de mort au nombre de cinq cens.

Quatre ans après, les Béotiens & les Argiens prirent ensemble Héraclée. Quelques mécontens les y avoient introduits pendant la nuit; ils égorgerent tout ce qu'ils y purent trouver de Lacédémoniens, & laisserent sortir avec leurs effets tous ceux qui appartenoient à d'autres villes du Péloponnèse. Ils permirent ensuite à tous les anciens habitans d'Héraclée & de la province, que les Lacédemoniens en avoient chassés, d'y venir reprendre leur premier établissement.

L'an 370 avant l'Ere chrétienne, Jason tyran de Pheres, s'étant saisi d'Héraclée par trahison, la fit raser, & donna tout le territoire des environs aux habitans du mont Œta & de Melia. Cette ville se rétablit cependant depuis, & tint même un rang considérable. Elle étoit au pouvoir des Etoliens, l'an de Rome 561, & 191 avant J. C.

Cette même année, le Consul M. Acilius Glabrio, voulant passer des Thermopyles à Héraclée, envoya avertir les Etoliens qui étoient dans cette ville, que s'ils vouloient livrer la place aux Romains, ils ne devoient pas désespérer de leur grace & de leur salut, malgré les maux qu'ils avoient causés à la République. Mais, ces voies de douceur & d'insinuation ayant été inutiles, M. Acilius Glabrio vit bien qu'il lui faudroit

faudroit employer la force pour soumettre cette nation féroce. Ainsi, il alla des Thermopyles camper auprès d'Héraclée ; & ce jour-là même, pour bien connoître la situation de cette ville, il fit à cheval tout le tour de ses murailles.

Après qu'il eut examiné à fond la nature du lieu, il résolut d'attaquer cette place par quatre endroits en même tems. Il donna à L. Valérius la conduite des ouvrages & des assauts du côté du fleuve Asope ; où étoit une Académie dans laquelle on exerçoit la jeunesse. Il chargea Ti. Sempronius Longus de la partie, qui, quoique détachée des murailles, étoit presque plus peuplée que la ville même. M. Bebius fut posté du côté du golphe Maliaque, à un endroit par où il n'étoit pas aisé d'aborder ; & Appius Claudius vis à-vis le temple de Diane, où l'on trouvoit un ruisseau, qu'on appelloit Mélas. Tous ces officiers firent travailler avec tant d'empressement, qu'en fort peu de jours on mit en état d'agir les tours, les béliers & les autres machines dont on se servoit pour battre les murailles des villes. Car, outre que tout le païs autour d'Héraclée étoit marécageux & rempli de hautes futaies, qui leur fournissoient abondamment les matériaux nécessaires, les Étoliens, en se retirant en dedans des murailles, avoient abandonné à la discrétion des Romains, les édifices extérieurs dont il tiroient non seulement des poutres & des planches, mais encore de la brique, du ciment & des pierres de toutes sortes de grandeurs, dont ils sçavoient bien faire usage.

Tandis que les Romains se servoient de leurs machines plus que de leurs armes pour réduire la ville, les Étoliens au contraire n'employoient que leurs armes pour la défendre ; car, tandis qu'on battoit les murailles à coups de bélier, ils ne se servoient pas, comme on a coûtume de faire, dit Tite-Live, de cordages & de filets, pour en détourner les coups, mais ils fondoient souvent sur l'ennemi les armes à la main ; quelques-uns même portoient avec eux des tisons enflammés pour mettre le feu aux machines des assiégeans. D'ailleurs, il y avoit dans les murs, d'espace en espace des poternes par lesquelles ils faisoient des sorties ; & à mesure qu'ils en élevoient de nouveaux en la place de ceux qu'on avoit abattus, ils y laissoient un plus grand nombre d'ouvertures, afin de courir sur les Romains par un plus grand nombre d'endroits en même tems. Les premiers jours du siege, & dans le tems qu'ils avoient encore toutes leurs forces, ils repoussoient les efforts des Romains avec beaucoup de vigueur & de courage. Mais, comme il n'y avoit point de jour qu'ils ne perdissent du monde, leur défense se

rallentit insensiblement. Car, de tous les maux qui les pressoient à la fois, le plus insupportable étoit la nécessité où les mit leur petit nombre d'être toujours sur pied, sans reprendre haleine, ni le jour, ni la nuit, pendant vingt-quatre jours entiers qu'ils firent face contre un ennemi qui attaquoit la place par quatre côtés en même tems; au lieu que les Romains étoient en état par leur multitude de partager entr'eux les heures du travail & du repos.

Quand le Consul jugea par la durée du siege, & qu'il sçut par le rapport même des transfuges, que les Étoliens commençoient à perdre courage, voici comme il s'y prit pour achever de les matter. Il fit sonner la retraite à minuit, & retirant tous ses soldats du travail, il les tint en repos dans le camp jusqu'à neuf heures du matin. Ensuite, l'attaque recommença; & ayant été continuée jusqu'à minuit, elle fut interrompue, comme la veille jusqu'à neuf heures. Cette manœuvre qui dura plusieurs jours, fit croire aux Étoliens que c'étoient la lassitude & l'épuisement qui obligeoient les Romains d'interrompre des travaux dont ils sentoient eux-mêmes tout le poids. Ainsi, ils n'entendoient pas plutôt sonner la retraite dans leur camp, que prenant ce signal pour eux-mêmes, ils sortoient tous de leurs postes pour aller se reposer, & ne se remontroient sur les murailles avec leurs armes, que le lendemain sur les neuf heures.

Enfin, le Consul à son ordinaire fit cesser l'attaque à minuit; mais, dès la quatrième veille, il la fit reprendre à trois endroits avec plus de vigueur que jamais, ayant ordonné à T. Sempronius de demeurer en repos dans sa partie, & de tenir seulement ses soldats sous les armes, en attendant qu'on leur donnât le signal. Car, il étoit persuadé que dans le tumulte de la nuit, les ennemis ne manqueroient pas de courir où les cris des assiégeans les appelleroient. En effet, ceux des Étoliens qui veillent encore, courent au plus vîte où ils entendent le bruit des combattans, tandis que les autres arrachent à peine au sommeil leurs membres accablés de fatigues & de veilles. Cependant, les Romains s'efforcent, les uns d'entrer dans la place par les breches, d'autres d'escalader les murailles qui sont encore debout. Les Étoliens de leur côté se rassemblent tous pour défendre les parties de la ville qui sont menacées. A l'égard de celle qui est hors des murailles, ceux qui la doivent attaquer n'attendent que le signal, au lieu que personne ne songe à la défendre. Le jour commençoit à paroître, lorsque T. Sempronius, au signal que lui donna le Consul, ordonna à ses soldats d'attaquer. Alors, sans

trouver aucune réſiſtance, les uns entrent par les breches, les autres gagnent avec leurs échelles le haut des murs qui ſubſiſtoient encore. Dès que les Étoliens jugerent par les cris qu'ils entendoient que la ville étoit priſe, ils abandonnerent tous leurs poſtes, & ſe réfugierent dans la citadelle. Le Conſul permit aux ſoldats de piller Héraclée.

Mais, vers le midi, il les fit rappeller, & les ayant partagés en deux corps, il ordonna à l'un de faire le tour de la montagne, & d'aller s'emparer par derrière d'un rocher ſéparé de la fortereſſe vers le milieu & juſqu'en bas, par un vallon qu'il ſembloit qu'on avoit creuſé exprès, mais qui s'en rapprochoit tellement par le haut, que de ſon ſommet on pouvoit lancer des traits juſque dans la place. Avec la moitié de ſes troupes le Conſul lui-même, pour marcher de la ville contre la fortereſſe, n'attendoit que le ſignal que lui devoient donner les autres, quand ils auroient gagné le rocher. Les Étoliens, qui étoient dans cette place, déjà effrayés des cris des Romains qui s'étoient emparés du rocher, n'attendirent pas que le Conſul les attaquât du côté de la ville; car, outre qu'ils avoienr déjà le courage abattu, ils n'avoient ni les machines ni les proviſions qui leur étoient néceſſaires pour ſoutenir un long ſiege dans une citadelle, qui bien loin de pouvoir défendre & nourrir une multitude infinie de femmes, de vieillards & d'enfans qui s'y étoient réfugiés, étoit à peine capable de les contenir. C'eſt pourquoi, à la ſeule approche du Conſul, ils mirent les armes bas, & ſe rendirent. On livra à ce Général, entre autres priſonniers, le plus conſidérable des Étoliens, ce Damocrite, qui, dès le commencement de la guerre, avoit répondu à T. Quintius, qui lui demandoit le décret par lequel les Étoliens appelloient Antiochus, qu'il le lui communiqueroit en Italie, lorſque les Étoliens ſe ſeroient campés ſur les bords du Tibre. Les Romains, qui ſe ſouvenoient de cette réponſe inſolente, en reſſentirent davantage la joie de leur victoire.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*a*) Ἡράκλεια, autre ville de Grece dont parle Juſtin. Cette ville devoit être la même que la précédente. Voici ce qu'en dit Juſtin: » Les Athéniens, déjà forts » de trente mille hommes & » de deux cens vaiſſeaux, » marchent contre Antipater, » à qui la Grece étoit échue » en partage, & l'aſſiegent dans » Héraclée, où il s'étoit enfermé pour ne pas riſquer un » combat. « Mais, on remarque au contraire qu'Antipater ne s'enferma dans une ville qu'a-

(*a*) Juſt. L. XIII. c. 5.

près qu'il eut perdu un combat, & cette ville n'étoit pas Héraclée, mais Lamia, d'où cette guerre fut appellée Lamiaque. Ainsi l'assurent Diodore de Sicile, Strabon, Plutarque, &c.

HÉRACLÉE, *ou* HÉRACLIE, *Heraclea*, *Heraclia*, Ἡράκλεια, (*a*) autre ville de Grece, étoit située dans l'Acarnanie, selon Pline.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*b*) Ἡράκλεια, autre ville de Grece. Celle-ci étoit située dans l'Athamanie, au rapport de Tite-Live.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*c*) Ἡράκλεια, ville du Péloponnèse, dans l'Élide, auprès de Salmone. C'étoit, selon Strabon, une des huit villes de la Pisatide, à environ quarante stades d'Olympie, sur le fleuve Cythérius. Il y avoit là une chapelle consacrée aux nymphes Goniades, qui, à ce que l'on croyoit, guérissoit les maladies avec de l'eau.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*d*) Ἡράκλεια, ville maritime de Crete, selon Pline. Elle étoit située sur la côte septentrionale de l'isle, au nord de la ville de Gnossus. Strabon dit qu'Héraclée étoit le port de Gnossus. Il l'appelle Heracleium. On croit que c'est aujourd'hui Castel Mirabello.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*e*) Ἡράκλεια, ville d'Asie chez les Cadusiens, dans la Sogdiane, au delà de la mer Caspienne, selon Pline. Il dit que cette Héraclée fut bâtie par Alexandre, & qu'ayant été renversée & ensuite rebâtie par Antiochus, ce Prince lui donna le nom d'Achaïde. C'est la même qu'Étienne de Byzance place entre l'Inde & la Scythie, & la XI.ᵉ de cet Auteur.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*f*) Ἡράκλεια, autre ville d'Asie, étoit située dans la Parthie, auprès de Rhages. C'est Strabon qui nous instruit de ces circonstances.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*g*) Ἡράκλεια, ville de la Chersonnèse Taurique. Pline dit que les Romains en firent une ville libre; qu'on l'appelloit auparavant Mégarice; que c'étoit la ville de tout le canton, qui avoit le mieux conservé son ancien éclat, en conservant les mœurs de la Grece, & qu'elle étoit environnée d'une muraille de cinq milles de longueur.

Cette ville étoit surnommée Cherronésos ou Cherronésus. Strabon, parlant d'un promontoire fort étendu qui occupoit une grande partie de la Chersonnèse Taurique, dit que sur ce promontoire est la ville des Héracléotes, colonie de ceux

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 189.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 1.
(*c*) Strab. p. 356.
(*d*) Plin. T. II. p. 209. Strab. pag. 476.
(*e*) Plin. T. I. p. 314. Solin. p. 187.
(*f*) Strab. p. 514.
(*g*) Plin. T. I. p. I. 218. Strab. p. 308, 309. Pomp. Mel. p. 94.

qui sont dans le Pont ; & que cette ville qui se nomme Cherronésus, est éloignée de l'embouchure du Tyras de quatre mille quatre cens stades. Il ajoûte ensuite que dans la même ville il y a un temple consacré à un démon ou génie Vierge, qui a donné son nom à un promontoire situé devant la ville à quelques cens stades delà ; que ce promontoire s'appelle Parthénium, [ce nom est tiré de celui que les Grecs donnoient à une Vierge], & qu'on y voit un lieu consacré à ce Génie, qui y a aussi une statue. Entre la ville & le promontoire, on rencontroit trois ports, puis l'ancienne Cherronésus, qui, du tems de Strabon, étoit ruinée, & après cette dernière un port dont l'entrée étoit fort étroite. C'étoit-là que les Taures, peuple Scythe, exerçoient principalement leurs brigandages, en tombant sur ceux qui avoient le malheur d'entrer dans ce port.

La ville d'Héraclée étoit située à l'entrée d'une petite presqu'isle, dont l'isthme qui avoit quarante stades, étoit formé par le port dont on vient de parler, & par un autre port qu'on appelloit Cténus. Cette ville fut d'abord libre ; mais, comme elle étoit exposée aux courses des Barbares, elle fut obligée d'implorer la protection de Mithridate Eupator. Ce Prince marcha volontiers au secours des Héracléotes ; mais, depuis ce tems-là jusqu'aujourd'hui, dit Strabon, leur ville est demeurée sous la puissance des princes du Bosphore.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (a) H'ράκλεια, ville de l'Asie mineure, dans la Bithynie, étoit appellée Héraclée du Pont, Ποντου Ηράκλεια, comme dit Ptolémée, ou Héraclée la Pontique, ποντική Ηράκλεια, & cela, parce qu'elle étoit située près du Pont-Euxin. Des médailles de Caracalla, de Géta, & de Gordien portent Η'ΡΑΚΛΕΙΑC ΕΝ ΠΟΝΤΩ, c'est-à-dire, Héraclée dans le Pont.

Cette ville, selon Scylax, qui en fait une ville Grecque, étoit dans le païs des Mariandyniens, vers le fleuve Lycus. Pline la met sur ce fleuve même ; mais, il devoit dire seulement qu'elle en étoit voisine. Elle en étoit à deux milles & demi de distance, selon Arrien qui avoit parcouru cette côte avec soin.

Xénophon, dans sa retraite des dix Mille, s'exprime ainsi au sujet d'Héraclée du Pont :

(a) Ptolem. L. V. c. 1. Plin. Tom. I. pag. 301, 535. Xénoph. pag. 358, 374, 375. Pomp. Mel. pag. 85. Strab. pag. 541. *&* *seq.* Pauf. pag. 340, 635. Diod. Sicul. pag. 790. Just. L. XVI. c. 3. *&* *seq.* Plut. T. I. pag. 499. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 14. *&* *suiv.* Hist. Rom. Tom. V. pag. 635, 636. Tom. VI. pag. 197. *&* *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 279, 280. *&* *suiv.*

» On arriva à Héraclée, ville » Grecque, colonie des Mé- » garéens, située aux confins » des Mariandyniens, & on » prit terre dans la presqu'isle » Achérusiade, où Hercule, » dit-on, descendit aux enfers, » & en emmena par force le » Cerbere. On y montre en- » core la caverne par où il » descendit, & elle a plus de » deux cens cinquante pas de » profondeur. La campagne » voisine est arrosée par le » fleuve Lycus, qui a deux » plethres de largeur. « [Le plethre, selon Suidas, est une mesure de cent pieds.] Cette fable de Cerbere, tiré des enfers par Hercule, est rapportée par bien des Auteurs. Denys le Périégete dit : » Ensuite est » le territoire sacré des Ma- » riandyniens, où l'on dit que » le grand chien du Saturne » Terrestre, malgré sa voix » d'airain, fut emmené par for- » ce par le courageux Hercu- » le. « Sur quoi Eustathe dit qu'au païs des Mariandyniens, au bord du Pont, étoit Héraclée, fondée par les Miléfiens, selon le Géographe ; mais, poursuit-il, Xénophon dit qu'Héraclée du Pont étoit une colonie des Mégaréens. Dans la note suivante, il cite Diodore de Sicile, dont il copie les paroles suivantes : » Héraclée, colonie des Mé- » garéens, auprès de laquelle » étoit Achérusia, presqu'isle, » où l'on dit qu'Hercule tira le » Cerbere des enfers. « Pomponius Méla raconte aussi cette fable. » Sur la côte du Pont- » Euxin, dit-il, les *Mariandy-* » *ni* habitent une ville qui » leur fut donnée, selon la « tradition, par Hercule l'Ar- » gien. On la nomme Héraclée. » Ce bruit semble confirmé par » une caverne qui est tout pro- » che. On l'appelle Achérusia, » & on y descend chez les » morts, à ce qu'on dit ; & » ils croyent que ce fut delà » que le Cerbere fut entraî- » né. «

Strabon est l'Auteur, sur l'autorité duquel Eustathe s'est fondé pour dire qu'Héraclée fut bâtie par les Miléfiens. Il le dit deux fois. » Les Auteurs ne » s'accordent pas tous, sur » les Mariandyniens & sur les » Caucons; ils conviennent bien » qu'Héraclée fut bâtie par les » Miléfiens dans le païs des » Mariandyniens ; mais, ils ne » disent point qui étoient ces » derniers, ni d'où ils étoient » venus. « Il ajoûte un peu plus bas ; » On rapporte que » les Miléfiens, qui avoient » bâti Héraclée, réduisirent à » l'esclavage les Mariandy- » niens qui avoient auparavant » habité ce païs, & les ven- » dirent, sans cependant les » envoyer hors du païs. « Telles sont les paroles de Strabon. Après cela, il est étonnant que Cellarius ait dit que généralement tous les Auteurs conviennent que c'étoit une colonie des Mégaréens. Il devoit excepter Strabon, qui dit des

Miléſiens ; il y a apparence que les Miléſiens en furent les premiers conquérans & les fondateurs, & qu'enſuite les Mégaréens y envoyerent une colonie. Pauſanias aſſocie à ces derniers les Tanagréens.

M. de Tournefort, qui avoit vu cette ville, en parle ainſi dans ſon voyage du Levant. » Héraclée, dit-il, s'appelle » aujourd'hui Eregri ou Penderaghi.....Penderaghi eſt une » petite ville,bâtie ſur les ruines » de l'ancienne Héraclée. Cette » dernière devoit être une des » plus belles villes d'Orient, » s'il en faut juger par les ruines, & ſur-tout par les vieilles murailles bâties de gros » quartiers de pierres, qui » ſont encore ſur le bord de la » mer. L'enceinte de la ville, » qui eſt fortifiée, d'eſpace en » eſpace par des tours quarrées, ne paroît être que du » tems des empereurs Grecs. » On découvre de tous côtés » des colomnes, des architraves & des inſcriptions fort » maltraitées. . . . . . Cette » ville étoit bâtie ſur une » côte qui domine ſur la mer, » & qui ſemble être faite pour » commander tout le païs. Du » côté de terre, il reſte encore une porte toute ſimple, » conſtruite de groſſes pièces » de marbre. Du côté du levant, & au deſſous de la » ville, ſont des marais, ou » apparemment croupiſſent les » eaux du Lycus. On doute ſi » Strabon a voulu dire que » cette ville eût un bon port, » où s'il faut laiſſer dans cet » Auteur le mot qui exprime » qu'elle n'en avoit point. » Pour moi, dit M. de Tournefort, je crois que le vieux » mole, qui eſt entièrement » ruiné, & que l'on croit être » l'ouvrage des Genois, avoit » été bâti ſur les fondemens de » quelque autre mole, qui » mettoit les vaiſſeaux à couvert du vent de nord ; car, » la rade qui forme la langue » de terre, ou la preſqu'iſle » d'Achéruſias, eſt trop découverte, & eſt d'un foible » ſecours pour les Saïques, » loin de pouvoir ſervir de » port à des vaiſſeaux de » guerre. Cependant, Arrien » dit poſitivement que le port » d'Héraclée étoit bon pour » ces ſortes de bâtimens. Xénophon aſſure que les Héracliens en avoient beaucoup, » & qu'ils en fournirent quelques-uns pour favoriſer la » retraite des dix mille, qui » regardoient cette place comme une ville Grecque, ſoit » qu'elle eût été fondée par » les Mégaréens par les Béotiens, par ceux de Milet, ou » par Hercule même.

» La belle médaille de Julia » Domna, qui eſt chez le Roi, » & dont le revers repréſente » un Neptune, qui de la main » droite tient un dauphin, & » de la gauche un trident, marque bien la puiſſance que » cette ville avoit ſur mer ; » mais, rien ne fait plus d'hon-

» neur à son ancienne marine, » que la flotte qu'elle envoya » au secours de Ptolémée, » après la mort de Lysimachus, » l'un des successeurs d'Alexandre. Ce fut par ce secours » que Ptolémée battit Antigonus; & Memnon remarque, » dans Photius, qu'il s'y trouvoit un vaisseau nommé *le* » *Lion*, d'une beauté surprenante, & d'une grandeur si » prodigieuse, qu'il avoit plus » de trois mille hommes d'équipage. Les Héracliens » fournirent treize galeres à » Antigonus, fils de Démétrius, pour s'opposer à Antiochus, & quarante aux Byzantins que le même Prince » avoit attaqués. Cette ville » entretint pendant onze ans, » au service des Romains, » deux galeres couvertes, lesquelles leur furent d'un grand » secours contre leurs voisins, & même contre ces » peuples d'Afrique qu'on appelloit *Marrucins*. L'histoire » est remplie de traits qui marquent la puissance des Héracliens sur mer, & par conséquent la bonté de leur » port. Après que Mithridate » eut fait piller Scio par Dorylaüs, sous prétexte que » cette isle avoit favorisé les » Rhodiens, on mit, par ordre » de ce Prince, les plus illustres Sciotes sur quelques » vaisseaux, pour les disperser dans le royaume du » Pont; mais, les Héracliens » eurent la générosité de les » arrêter, de les mener dans » leur port, & de les renvoyer » chargés de présens. Enfin, » les Héracliens eurent le malheur eux-mêmes, quelques » années après, d'être battus » par Triarius, Général de la » flotte Romaine, composée » de quarante-trois vaisseaux, » laquelle surprit celle d'Héraclée, forte seulement de » trente vaisseaux équipés à la » hâte.

» Où mettre à couvert tant » de navires, si ce n'est dans » le mole dont on vient de » parler, puisqu'il n'y a point » de port aux environs de cette » place? Si Lamachus, général » Athénien, qui avoit été envoyé pour exiger les contributions des Héracliens, avoit » eu l'entrée de ce mole, il » n'auroit pas perdu sa flotte » par la tempête dans le tems » qu'il ravageoit la campagne » avec les troupes qu'il avoit » débarquées. Ne pouvant retourner à Athènes, ni par » mer, ni par terre, il y fut » renvoyé, comme dit Justin, » par les peuples d'Héraclée, » qui se crurent dédommagés » du dégât que les Athéniens » avoient fait sur leurs terres, » en les obligeant, à force » d'honnêtetés, à leur accorder » leur amitié.

» La caverne, par laquelle on » suppose qu'Hercule descendit aux enfers, pour enlever » le Cerbere, & que l'on montroit encore du tems de Xénophon, dans la Péninsule

» d'Achérusie, est plus difficile » à découvrir que l'ancien port » d'Héraclée, quoiqu'elle eût » deux stades, [c'est-à-dire, » deux cens cinquante pas] de » profondeur. Elle doit s'être » abîmée depuis ce tems, car » il est certain qu'il y a eu » une caverne de ce nom.

» Si Hercule n'a pas été le » fondateur d'Héraclée, il y a » du moins été en grande vénération. Pausanias nous apprend qu'on y célébroit tous » les travaux de ce Héros. » Quand Cotta eut pris la ville » d'Héraclée, il y trouva dans » le marché une statue d'Hercule, dont tous les attributs » étoient d'or pur. Pour marquer la fertilité de leurs » campagnes, les Héracliens » avoient fait frapper des médailles, avec des épis & des » cornes d'abondance; & pour » exprimer la bonté des plantes » médicinales, que produisoient les environs de leur » ville, on avoit représenté sur » une médaille de Diadumene, » un Esculape appuyé sur un » bâton, autour duquel un serpent étoit tortillé.

» Cette ville fut célebre par » ses colonies. Cléarque, un » de ses citoyens, qui, pendant » son exil, avoit étudié à Athenes la philosophie de Platon, » y fut rappellé pour appaiser » le peuple, qui demandoit de » nouvelles loix, & une nouvelle répartition des terres. » Le Sénat s'y opposoit; mais » Cléarque, appuyé par le » peuple, se rendit très-puissant, & devint le tyran de sa » patrie. Il fut tué la douzième » année de son règne pendant » les Bacchanales. Diodore lui » donne pour successeur Timothée son fils, qui regna » quinze ans; mais, Justin lui » fait succéder son frere Satyrus qui surpassa les autres tyrans en cruauté. Une maladie incurable l'obligea de se » décharger du soin des affaires sur son neveu, qui, par » sa bonne conduite, mérita le » nom de bienfaiteur & de » sauveur de sa patrie. Avant sa » mort, il associa au Gouvernement son frere Denys; ce » dernier, profitant de la retraite des Perses, qu'Alexandre venoit de battre à » la bataille du Granique, » étendit assez loin sa domination. Après la mort d'Alexandre & de Perdiccas, » Denys épousa Amastris, fille » d'Oxathre, frere de Darius, & cousine de Statira » femme d'Alexandre. Denys » prit la qualité de Roi & la » soutint avec grandeur; il » mourut après un règne de » trente ans, & laissa le gouvernement du païs, & la » tutele de ses enfans à sa » femme. Il avoit deux fils, » sçavoir, Cléarque & Oxathre, que Diodore nomme » Zathras, & une fille nommée Amastris, comme la mere. Antigonus, l'un des successeurs d'Alexandre, prit » soin de la tutele des enfans

» de Denys, & des affaires » d'Héraclée ; mais, Lysimachus ayant épousé Amastris, » veuve du feu Roi, fut le » maître de la ville, long-tems » même après avoir abandonné cette Princesse ; car, s'étant retiré à Sardes, il épousa Arsinoé, fille de Ptolémée Philadelphe. Cependant, » Cléarque II regna avec son » frere Oxathre. Leur cruauté » alla jusqu'au parricide, & » ils firent mourir leur propre mere dans le vaisseau où » elle s'étoit embarquée pour » se retirer à Amastris, ville » qu'elle venoit de fonder. Lysimachus la vengea, & les » fit mourir. Il remit la ville » en liberté ; mais, Arsinoé, » sa femme, lui en demanda » la possession qu'il ne put lui » refuser, & elle y établit » Gouverneur Héraclite, qui » en fut le septième tyran.

» Les Héracliens, après la » mort de Lysimachus, voulant » secouer le joug de la tyrannie, sous lequel ils gémissoient depuis soixante-quinze ans, proposerent à Héraclite de se retirer avec » ses richesses ; il voulut parler en maître ; mais, on le » prit, on démolit sa citadelle » jusqu'aux fondemens, on envoya une ambassade à Séleucus, autre successeur d'Alexandre ; & enfin on proclama Phoctite administrateur d'Héraclée. Les Ambassadeurs ayant été mal reçus, les Héracliens firent » une ligue avec Mithridate, » roi de Pont, avec les villes » de Byzance & de Chalcédoine. Celle d'Héraclée se soutint avec honneur jusqu'au » tems que les Romains se rendirent formidables en Asie. » Pour s'assurer du Sénat, les » Héracliens députerent à Paul-Emile & aux deux Scipions, » & tâcherent de ménager une » paix entre les Romains & » Antiochus. Enfin, l'intelligence fut si bien établie entre Rome & Héraclée, que » ces deux villes firent entre » elles une ligue offensive & » défensive, dont on établit » les conditions sur des tables » de cuivre ; on en déposa » une copie à Rome dans le » temple de Jupiter Capitolin, » & une à Héraclée dans celui » de ce même Dieu. Cependant, Héraclée fut vigoureusement assiégée par Prusias, roi de Bithynie, qui » l'auroit emportée, sans une » blessure qu'il reçut, dans le » tems qu'il alloit monter à » l'escalade. Après cela, les » Galates inquiéterent fort » cette ville ; mais, ils furent » obligés de se retirer. Malgré » son alliance avec les Romains, elle crut qu'il étoit » de son intérêt de garder la » neutralité pendant la guerre » que les Romains firent à Mithridate, sous le commandement de Muréna. Epouvantée » d'un côté de leur formidable » puissance, & alarmée de l'autre

» du voisinage du roi de Pont, » Héraclée refusa d'abord l'entrée de son port à l'armée de » ce Prince, & ne lui fournit » que des munitions de bouche. Ensuite, à la persuasion d'Archélaüs, Général » de la flotte, les Héracliens » lui donnerent cinq galères, » & couperent si secrétement » la gorge aux Romains qui se » trouverent dans leur ville, » pour exiger le tribut, qu'on » ne put jamais avoir aucun » indice de leur mort. Enfin, » Mithridate lui-même fut reçu » dans la place, par le moyen » de Lamachus, son ancien » ami, qu'il gagna à force » d'argent.

» Ce Prince y laissa Cannacorix avec quatre mille » hommes de garnison. Mais, » Lucullus, après avoir battu » Mithridate, fit assiéger la » ville par Cotta, qui l'ayant » prise par trahison, & entièrement pillée, la réduisit en » cendres; il reçut le nom de » *Pontique* à Rome; mais, les » richesses qu'il avoit acquises » au sac d'Héraclée, lui attirerent de cruelles affaires; & » un Sénateur dit à Cotta: » *Nous t'avions ordonné de prendre Héraclée, mais non pas de la détruire.* Le Sénat renvoya tous les captifs, & rétablit les habitans dans la » possession de tous leurs biens; » on leur permit l'usage de leur » port, & la faculté de commercer. Britagoras n'oublia » rien pour la repeupler, & » fit long tems sa cour à Jules-César, pour obtenir la première liberté de ses citoyens.

» Ce fut apparemment dans » ce tems que les Romains y » envoyerent la colonie dont » parle Strabon, & dont une » partie fut reçue dans la ville, » & l'autre dans la campagne. » Avant la bataille d'Actium, » Marc-Antoine donna ce quartier d'Héraclée à Adiatorix, » fils de Déménécélius, roi » des Galates, & celui-ci fit » couper la gorge aux Romains » qui s'y trouverent, disant » que c'étoit par la permission » d'Antoine. Mais, après la » défaite de ce Général, il » servit de triomphe, & fut » mis à mort avec son fils. » Après cette expédition, Héraclée fut du département » de la Province du Pont, laquelle fut jointe à la Bithynie. Voilà comment cette » ville fut incorporée dans » l'Empire Romain, sous lequel elle florissoit encore.

» Elle passa ensuite dans » l'Empire des Grecs, pendant » la dépendance duquel on » lui donna le nom de Penderaghi, qui, suivant la prononciation, semble un nom » corrompu d'Héraclée du » Pont. Elle fut possédée par » les Empereurs de Trébisonde, après que les François » eurent occupé l'Empire de » Constantinople; mais, Théodore Lascharis l'enleva à » David Comnène, Empereur

» de Trébisonde. Les Genois » se saisirent de Penderaghi » dans leurs conquêtes d'O- » rient, & la garderent jus- » qu'à ce que Mahomet II les » en chassa. Depuis ce tems, » elle est restée aux Turcs ; » ils l'appellent Eregri, qui » paroît tenir encore quelque » chose d'Héraclée. Un seul » Cady y exerce la justice, un » Waivode y exige la taille & » la capitation des Grecs ; les » Turcs y payent seulement » les droits du Prince. »

Dans la Notice de Léon le Sage, Héraclée du Pont est la seconde ville épiscopale de l'Honoriade, & Claudiopolis est la Métropole de la province. Elle n'est que le troisième siège dans la Notice d'Hiérocles. Mais, l'exposition du vieux Andronic Paléologue, porte que la Métropole d'Héraclée du Pont étoit auparavant le siège de Claudiopolis ; mais que cette dernière ville étant occupée par les infidèles, Héraclée prit la qualité de Métropole, & eut le dix-septième rang & ensuite le dix-neuvième entre les trônes ou Archevêchés. Cet Empereur met Pruse pour le vingtième.

HÉRACLÉE, *Heraclea* (a) Ἡράκλεια. autre ville de l'Asie mineure dans la Carie. Il y en avoit deux de ce nom dans cette province ; sçavoir, celle-ci qui étoit au bord de la mer, & une autre plus avant dans les terres. La première, dont il est ici question, est appellée par Ptolémée *Heraclea ad Latmum*. Pline, après avoir dit que le Latmus est une montagne, fait mention de cette Héraclée. *Inde mons Latmus ; oppida Heraclea montis ejus cognominis ;* sur quoi le P. Hardouin observe que cette ville étoit aussi nommée Latmos. Strabon en parle comme d'une petite ville, au pied du mont Latmus, & il ajoute qu'on l'appelloit aussi Latmos, de même que la montagne au pied de laquelle elle étoit située. Hésychius dit de même ; Latmos, ville & montagne. Cette ville étoit épiscopale, & elle est nommée comme telle dans les Notices de Léon le Sage & d'Hiérocles. Ces deux Notices mettent deux sieges d'Héraclée, dans la Carie.

Nous remarquerons que plusieurs Géographes, Strabon entre autres, attribuent à l'Ionie la ville d'Héraclée-Latmus. Comme cette province & celle de Carie étoient limitrophes, & que les limites de l'une & de l'autre n'ont pas toujours été les mêmes, il n'est pas surprenant que quelques-uns ayent donné à l'Ionie une ville que d'autres donnent à la Carie.

M. d'Anville, dans ses cartes, met cette ville sur le

(a) Plin. Tom. I. pag. 278. Strab. pag. 635, 636. Ptolem. L. V. c. 2. Pauf. pag. 288.

bord de la mer au pied du mont Latmus, entre Milet & Pyrrha. Pausanias en parle aussi comme d'une ville voisine de Milet. Les habitans, selon lui, disoient qu'Endymion s'étoit retiré sur le mont Latmus; & il y avoit en effet encore de son tems, un endroit de cette montagne que l'on appelloit la grotte d'Endymion.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*a*) Ἡράκλεια, autre ville de l'Asie mineure, aussi dans la Carie. La Notice de Léon le Sage la nomme *Heraclea Syalbacæ*. De Commanville dit *Heraclea Salbaci*, qu'il a pris sans doute du P. Charles de Saint Paul. Ce dernier cite Ptolémée, comme s'il en eût parlé; Ptolémée ne connoît que deux Héraclées dans la Carie; l'une près du mont Latmus, & l'autre près de l'Albane, *Heraclea ad Albanum*. Voici les positions différentes qu'il leur donne :

Heraclea ad Latmum,

long.	latit.
57.d 30.l	37.d 10.l

Heraclea ad Albanum,

long.	latit.
59.d 30.l	37.d 56.l

Le nom de *Salbaci* ou *Syalbacæ* ne s'y trouve point. Cependant, les deux Héraclées de la Carie étoient épiscopales; & entre les souscriptions du concile de Chalcédoine, on trouve Ménandre & Denys, Evêques des deux Héraclées selon le pere Charles de Saint Paul, qui dit que Ménandre étoit Evêque de l'Héraclée, dont il est question dans cet article.

M. d'Anville, dans sa carte de l'Asie mineure, place cette Héraclée au pied d'une montagne, à quelque distance d'Aphrodisie, sur le bord d'un fleuve qui va porter ses eaux dans le Méandre. Ainsi, elle étoit vers le nord & les frontieres de la Carie, du côté de la Lydie & de la Phrygie.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, Ἡράκλεια, autre ville de l'Asie mineure, étoit située dans l'Eolide, auprès de Cumes, selon Etienne de Byzance.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*b*) Ἡράκλεια, autre ville, ou plutôt village de l'Asie mineure, dans la terre ferme, auprès du golfe d'Adramite, vis-à-vis de l'isle de Mitylene, aux habitans de laquelle Strabon dit qu'il appartenoit.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*c*) Ἡράκλεια, ville d'Asie, dans la Syrie, selon Strabon. Cet Auteur dit que cette Héraclée étoit à vingt stades du temple de Minerve Cyrrhestide. Cela s'accorde avec Ptolémée, qui met Héraclée dans la Cyrrhestique.

HÉRACLÉE, *Heraclea*, (*d*) Ἡράκλεια, ville d'Egypte, entre Péluse & Thmuis, selon Josephe. Le texte Grec de cet

(*a*) Ptolem. L. V. c. 2.
(*b*) Strab. pag. 607.
(*c*) Strab. p. 751. Ptolem. L. V. c. 15.
(*d*) Joseph. de Bell. Judaic. p. 903.

eut de plus triste dans leur destinée, c'est qu'immédiatement après leur mort, il vint un ordre du peuple qui leur sauvoit la vie.

HÉRACLÉENS, *ou* HÉRACLIENS, *ou* HÉRACLÉOTES, *Heracleenses*, *Heraclienses*, *Heracleotæ*, Ἡρακλεῶται, nom donné aux habitans des villes connues sous la dénomination d'Héraclée. *Voyez* Héraraclée.

HERACLEENSIS AGER. (*a*) C'est ainsi que Tite-Live nomme le territoire d'Héraclée ville de la Trachinie.

HÉRACLÉES, *Heraclea*, (*b*) Ἡράκλεια, fêtes qu'on célébroit en plusieurs lieux de la Grece, comme sur le mont Œta, à Athenes, & ailleurs, en l'honneur d'Hercule. Il y en a qui attribuent l'institution de ces fêtes à Ménœcée, roi de Thebes.

HÉRACLEIA, *Heracleia*, (*c*) Ἡράκλεια. Théfée, ayant été délivré des mains d'Aidonée par Hercule, consacra à ce Héros tous les parcs & toutes les terres, dont les Athéniens lui avoient fait présent; & au lieu de *Theseia*, de Théfée, il les appella *Heracleia*, d'Hercule, excepté quatre qu'il se réserva.

HÈRACLÉON, *Heracleo*, (*d*) chef des Pirates, qui, dans le tems qu'on s'y attendoit le moins, devenu vainqueur, non par son courage, mais par l'infâme avarice de Verrès, ordonna de réduire en cendres une belle flotte du peuple Romain.

HÉRACLÉOPOLIS, *Heracleopolis*, (*e*) Ἡρακλεόπολις, c'est-à-dire, ville d'Hercule. Strabon nomme ainsi la ville d'Héraclée en Italie, située vers l'embouchure de l'Aciris; mais, quelques lignes plus bas il la nomme aussi Héraclée.

HÉRACLÉOPOLIS, *Heracleopolis*, (*f*) Ἡρακλεόπολις, ville d'Égypte capitale du royaume dit d'Héracléopolis.

L'usage des Égyptiens de donner le même nom à plusieurs de leurs villes est le seul obstacle qui se présente, pour reconnoître où étoit située la capitale des Rois Héracléotes. Trois villes en Egypte étoient nommées Héracléopolis. La plus considérable, qu'on appelloit la grande Héracléopolis, étoit située dans une isle assez vaste, que le Nil forme à quelque distance au dessus de l'endroit où ce fleuve se sépare pour embrasser le Delta. On avoit donné le même nom à une autre ville située au couchant du Delta, sur l'embouchure du canal Canopique, & qui en défendoit l'entrée. La troi-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVI. c. 16.
(*b*) Pauf. pag. 590. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 217. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 516.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 16.

(*d*) Cicer. in Verr. L. VII. c. 72.
(*e*) Strab. pag. 264.
(*f*) Strab. pag. 801. Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. Tom. I. pag. 254. l'Egyp. Anc. par M. d'Orig. Tom. I. pag. 218, 219.

sième étoit la capitale du Nome Séthroïte, & étoit distinguée des deux autres par le nom de la petite Héracléopolis.

On ne peut douter que cette dernière ville ne fût la capitale des Rois Héracléotes. La nécessité de se défendre contre les incursions des Arabes, avoit déterminé à établir dans cette partie un Prince qui opposât une barrière à ce peuple ; & cette principauté ayant pris naissance en même-tems que les autres, elle devoit trouver dans les États voisins des secours que l'intérêt commun rendoit prompts & infaillibles. Cette ville étoit située à l'orient du Delta & du canal Bubaste, à environ deux journées au dessus de son embouchure dans la mer méditerranée.

HÉRACLÉOPOLITE [le (*a*) Nome], *Heracleopolites nomos*, nome ou contrée d'Egypte. C'est le même nome que Strabon appelle Héracléotique, & dont il fait un grand éloge. Ce nome prenoit son nom de la ville d'Héracléopolis. *Voyez* Héracléopolis.

HÉRACLÉOPOLITES, *Heracleopolites*, nom des Rois d'Egypte, qui ont regné à Sethron, ville de la basse Egypte, appellée depuis par les Grecs Héracléopolis. Il y a eu, dit-on, deux dynasties ou familles, qui ont possédé cette principauté. La première a eu quatre Rois & a duré 100 ans ; la seconde a subsisté 185 ans, sous dix-neuf Rois.

HÉRACLÉOTES, *Heracleotes*, (*b*) isle d'Egypte, sur le Nil, avec un nome qui en prenoit le nom d'Héracleotique. *Voyez* Héracléotique.

L'Itinéraire d'Antonin met une isle du même nom dans la Méditerranée, entre l'Italie & la Sicile.

HERACLEOTICUM OSTIUM, (*c*) nom d'une des embouchures du Nil. C'est la même que *Canopicum Ostium*. Voyez Canopique.

HÉRACLÉOTIQUE [le nome], *Heracleotes nomos*, Ἡρακλεώτης νόμος. *Voyez* Héracléopolite.

HÉRACLES, *Heracles*, (*d*) nom que les Grecs donnoient à Hercule. Ce nom, selon Hérodote, est un nom Egyptien. *Voyez* Hercule.

HÉRACLETUS, *Heracletus*, (*e*) Ἡράκλειτος, fameux Poëte, étoit de la ville d'Halicarnasse. Strabon le donne pour un second Callimaque.

HÉRACLÉUM, *Heracleum*, Ἡράκλειον, (*f*) forteresse de l'Asie mineure, dans la Carie, selon Diodore de Sicile. Elle fut prise d'assaut par Ptolémée

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 254. Strab. pag. 809.
(*b*) Ptolem. L. IV. c. 5.
(*c*) Plin. Tom. I. p. 259.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 197.
(*e*) Strab. p. 656.
(*f*) Diod. Sicul. pag. 746. Strab. pag. 751.

roi

roi d'Egypte, l'an 309 avant Jesus-Christ. Strabon fait aussi mention de cette forteresse.

HÉRACLÉUM, *Heracleum*, Ἡράκλειον, (*a*) lieu d'Egypte. Strabon le met entre Canope & l'embouchure Canopique ; ce doit être la même chose que la grande Héracléopolis de Ptolémée. Après Canope, dit Strabon, est Héracléum, où est un temple d'Hercule, & ensuite est l'embouchure Canopique.

HÉRACLÉUM, *Heracleum*, (*b*) Ἡράκλειον, promontoire d'Afrique, dans la Marmarique. Strabon nomme de suite le long de cette côte Zéphyrium, Cherronésus, Héracléum, le village de Paliure, le port Ménélas, &c.

HÉRACLEUM, *Heracleum*, (*c*) Ἡράκλειον, promontoire situé sur le Pont Euxin, au couchant de l'embouchure du Thermodon, selon Ptolémée. Arrien met un port de ce nom entre l'Iris & le Thermodon.

HÉRACLEUM, *Heracleum*, Ἡράκλειον, promontoire de la Sarmatie asiatique, sur la mer noire, auprès du fleuve Nésis, entre le Borgys & Masætica, selon Arrien, dans son Périple du Pont-Euxin.

HÉRACLÉUM, *Heracleum*, (*d*) Ἡράκλειον, ville du même païs, selon Pline, au delà de Dioscuriade, & à soixante-dix mille pas de Sébastopolis.

HÉRACLÉUM, *Heracleum*, (*e*) Ἡράκλειον, ville de la Chersonèse Taurique, près des Palus Méotides, selon Ptolémée. Cette ville doit être la même que d'autres appellent Héraclée. *Voyez* Héraclée ville de la Chersonnèse Taurique.

HÉRACLÉUM, *Heracleum*, Ἡράκλειον, (*f*) ville Maritime de Crete, selon Ptolémée. Nous en avons parlé sous le nom d'Héraclée. *Voyez* Héraclée ville de Crete.

HÉRACLÉUS, *Heracleus*, (*g*) Capitaine de galère, fut un des meurtriers d'Agrippine.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*h*) Cuméen, fut pere d'Aristodic. *Voyez* Aristodic.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, (*i*) Ἡρακλείδης, jeune homme d'une des plus nobles maisons de Syracuse. Un jour, ce jeune homme & quelques-uns de ses camarades, s'étant jettés dans des bateaux de pêcheurs & dans de petites barques, s'approcherent des galeres des Athéniens, les défioient au combat, & les accabloient d'injures avec le dernier mépris. Mais, Héraclide s'étant avancé trop inconsidérément, fut pris

(*a*) Strab. p. 801.
(*b*) Strab. p. 838.
(*c*) Ptolem. L. V. c. 6.
(*d*) Plin. T. I. p. 305.
(*e*) Ptolem. L. III. c. 6.

(*f*) Ptolem. L. III. c. 17.
(*g*) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 313.
(*h*) Herod. L. I. c. 158.
(*i*) Plut. T. I. p. 539.

par une des galeres d'Athenes qui s'étoit mise à le poursuivre. Pollichus, son oncle, craignant pour lui, courut à son secours avec dix galeres qu'il commandoit ; les autres galeres, craignant de même pour Pollichus, se mirent en avant pour le soutenir. Cela engagea une grande bataille navale qui fut longtems disputée, & où les Syracusains remporterent enfin l'avantage, après avoir tué le Général Eurymédon & beaucoup d'autres officiers considérables.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, (*a*) Ἡρακλείδης, natif de Maronée, devint Ministre de Seuthès, roi de Thrace. Ce Prince avoit fait de grandes promesses à Xénophon pour lui & pour ses troupes ; mais, quand il en eut tiré le service dont il avoit besoin, loin de tenir sa parole, il ne leur donna pas la paie dont il étoit convenu. Xénophon lui en fit de grands reproches, réjettant cette perfidie sur Héraclide son ministre, qui croyoit faire sa cour à son maître en lui épargnant quelques sommes d'argent aux dépens de la droiture & de la bonne foi, qualités qui doivent être les plus cheres à un Prince, & qui contribuent le plus à sa réputation, aussi bien qu'aux succès des affaires & à la sûreté de l'État. Mais, ce Ministre perfide, persuadé que l'honneur, la probité, la justice ne sont qu'une chimere, & que ce qu'il y a de réel, c'est d'avoir bien de l'argent, ne songeoit en effet qu'à s'enrichir par quelque voie que ce fût, & pilloit impunément son maître tout le premier, & avec lui tous ses sujets. » Cependant, continue » Xénophon, tout homme sa» ge, sur-tout s'il est en place » & qu'il commande, doit re» garder la justice, la probi» té, la bonne foi, comme le » plus précieux trésor qu'il » puisse posséder, & comme » une ressource assurée & un » appui inébranlable dans tous » les évenemens de la vie. » Héraclide avoit d'autant plus de tort d'en user ainsi à l'égard des troupes, qu'il étoit Grec de nation, & non pas Thrace : mais, l'avarice avoit étouffé en lui tout sentiment d'honneur.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*b*) étoit Gouverneur de Delphes, la quatrième année de la 105e Olympiade. Ce fut sous son gouvernement que les Phocéens pillerent le temple de Delphes.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*c*) étoit un homme d'une naissance distinguée & capable de conduire sagement une entreprise, selon Diodore de Sicile. Mais, Plutarque n'en

(*a*) Xenoph. pag. 404. & *seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 592.
(*b*) Pauf. p. 612.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 518, Plut. Tom. I. pag. 963, 972. & *seq.* Corn. Nep. in Dion. c. 5, 6. Roll. Hist. Anc. T. III. pag. 247. & *suiv.*

porte pas le même jugement. Héraclide, selon lui, étoit un homme de guerre & fort connu dans les troupes par les commandemens considérables qu'il avoit eus sous les tyrans de Syracuse, mais d'ailleurs homme peu ferme dans ses résolutions, inconstant & léger en tout, & auquel on pouvoit encore moins se fier dans les affaires où il s'agissoit de prééminence & d'honneurs. Cet Héraclide, ajoute Plutarque, ayant eu quelque différend avec Dion dans le Péloponnèse, résolut de faire bande à part, & de marcher avec ses seules forces contre le tyran Denys le Jeune. Diodore de Sicile est encore ici opposé à Plutarque, puisqu'il assure que Dion avoit laissé Héraclide pour commandant d'une flotte qu'il avoit formée sur les côtes du Péloponnèse.

Quoi qu'il en soit, Héraclide étant arrivé à Syracuse avec sept galeres à trois rangs de rames, & trois autres vaisseaux, trouva Denys assiégé dans son château, & les Syracusains qui avoient la tête levée, à cause d'une victoire qu'ils avoient remportée sur ce Prince. Il chercha d'abord à gagner les bonnes graces du peuple, à quoi son air insinuant & ouvert le rendoit fort propre; au lieu que l'austere gravité de Dion rebutoit la multitude, sur-tout depuis que devenue encore plus difficile à manier par sa victoire, elle prétendoit être traitée comme un État populaire, avant même que d'avoir été rendue un peuple libre; c'est-à-dire, pour développer la force du mot Grec, qu'elle vouloit être traitée avec complaisance, avec ménagement, avec flatterie, avec déférence pour tous ses caprices.

L'on ne sçauroit attendre beaucoup de reconnoissance de la part d'un peuple, qui ne consulte que sa passion & son emportement. Les Syracusains de leur chef courent sur le champ à l'assemblée, & choisissent Héraclide pour leur amiral. Dion étant survenu se plaint hautement, & dit que la charge dont ils venoient de revêtir Héraclide étoit un démembrement de celle qu'ils lui avoient donnée, & qu'il ne feroit donc plus Généralissime si un autre commandoit sur mer. Ces remontrances obligent les Syracusains malgré eux à ôter à Héraclide la charge dont ils venoient de l'honorer. Au sortir de l'assemblée, Dion le mande, & après lui avoir fait quelques légeres réprimandes sur l'étrange conduite qu'il gardoit à son égard dans une conjoncture si délicate, où la moindre division entre eux pouvoit tout perdre, il convoque lui-même une nouvelle assemblée, & en présence du peuple il nomme Héraclide Amiral, & lui fait donner des gardes comme il en avoit lui-même.

Il prétendoit vaincre à force

de bienfaits la mauvaise volonté de son rival. Héraclide, en paroles & dans tout ce qui paroissoit au dehors, faisoit la cour à Dion, confessoit les obligations qu'il lui avoit, promettoit une éternelle reconnoissance, étoit petit & soumis devant lui, & exécutoit ses ordres avec une promptitude & une ponctualité qui montroient un homme entièrement dévoué à son service, & qui ne cherchoit qu'à lui plaire. Mais, sous main, par ses brigues & par ses cabales, il soulevoit les esprits contre lui, & le traversoit en tout.

Cependant, Denys, ayant observé le moment d'un vent favorable, embarqua sur des vaisseaux ses trésors les plus précieux, & les personnes qui lui étoient les plus cheres, & fit voile vers l'Italie.

On sçut bien mauvais gré à Héraclide qui commandoit les galeres, de l'avoir laissé échapper par sa négligence. Pour regagner les bonnes graces du peuple, il fait proposer dans l'assemblée un nouveau partage des terres, insinuant que le commencement de la liberté c'étoit l'égalité, comme la pauvreté étoit le commencement de la servitude. Dion s'opposant à ce décret, Héraclide persuada au peuple de retrancher la paie aux soldats étrangers dont le nombre étoit de trois mille, d'ordonner de nouveaux partages, & de créer de nouveaux capitaines, en se délivrant pour une bonne fois de l'insupportable sévérité de Dion. Les Syracusains le firent, & nommerent ving-cinq nouveaux officiers, du nombre desquels fut Héraclide. Mais, ils eurent bientôt lieu de se repentir de cet arrangement.

Un nouveau général, plein de prudence & de valeur, que Denys avoit envoyé d'Italie, vint attaquer les Syracusains, & les eut bientôt réduits aux abois. Toute leur ressource, dans cette extrêmité, fut d'envoyer vers Dion qui s'étoit retiré chez les Léontins. On lui dépêcha couriers sur couriers pour qu'il hâtât sa marche. Héraclide lui-même, c'est-à-dire, son plus déclaré & plus mortel ennemi, lui députa son frere, & ensuite son oncle Théodote, pour le conjurer de venir promptement le secourir, lui-même étant blessé & la ville presque entièrement ruinée. Dion n'eut pas plutôt appris ces nouvelles, qu'il fit la plus grande diligence. Son arrivée rendit le courage aux Syracusains ; & les ennemis furent les uns réduits à s'enfermer dans la cidatelle, & les autres taillés en pièces.

Alors, Héraclide & Théodote vinrent se remettre entre les mains de Dion, avouant qu'ils en avoient très mal usé avec lui, & le conjurant de ne pas les imiter ; qu'il étoit séant & convenable à Dion, superieur comme il étoit dans tout le reste aux autres hommes, de se montrer tel

aussi par sa grandeur d'ame, en domptant sa colere, & accordant à des ingrats un pardon dont eux-mêmes s'avouoient indignes.

Héraclide & Théodote ayant fait ses supplications, les amis de Dion lui conseilloient de ne pas épargner des hommes si méchans & remplis d'une si noire envie, mais d'abandonner Héraclide aux soldats, & d'exterminer du gouvernement cet esprit de sédition & de cabale. Dion, conduit par des maximes bien différentes de celles de ses amis, pardonna à Héraclide. Quelque tems après, on convoqua une assemblée. Là Héraclide s'étant avancé proposa d'élire Dion généralissime avec autorité sur terre & sur mer. Tous les plus gens de bien & les citoyens les plus considérables reçurent favorablement cette proposition, & vouloit qu'elle fût autorisée par les suffrages du peuple. Mais, la troupe des Mariniers & des Artisans, fâchée de voir sortir la charge d'Amiral des mains d'Héraclide, & persuadée que quoiqu'il fût peu estimable en toute autre chose, il seroit au moins plus populaire que Dion, s'y opposa de tout son pouvoir. Dion, pour ne point aigrir les esprits, se relâcha sur ce point, & remit à Héraclide le commandement général sur mer. Mais, l'obstacle qu'il apporta au partage qu'ils vouloient faire des terres & des maisons, en cassant & annullant tout ce qui avoit été ordonné sur cette matière, les brouilla avec lui sans retour.

Héraclide, profitant de ces dispositions si favorables à ses vues, ne manqua pas de recommencer ses cabales & ses intrigues contre Dion. Pendant le séjour qu'il fit à Messine, il passoit les jours à flatter les matelots & les soldats qu'il avoit menés avec lui, & à les irriter contre Dion, qu'il accusoit de vouloir usurper la tyrannie, & de traiter cependant sous main avec Denys, par le moyen d'un Spartiate nommé Pharax. Ce Pharax étoit campé avec un corps de troupes sous la ville de Néapolis dans les terres d'Agrigente. Dion se mit en campagne à la tête des Syracusains, mais il différoit tous les jours de l'attaquer, attendant une occasion plus favorable. Sur cela Héraclide & ses matelots se mirent à crier que Dion ne vouloit point terminer cette guerre par une bataille, mais la faire durer pour commander plus long-tems. Cela alla si avant qu'il fut forcé de donner la bataille, & il la perdit. Il est vrai que la déroute ne fut pas grande, & que le désordre des troupes de Dion vint plus de leur mésintelligence, que de la valeur de leurs ennemis. Dion se préparoit à un second combat, & il disposoit & rangeoit déja ses troupes, les animant & les encourageant par ses discours. Mais, à l'entrée de la nuit, on vint l'avertir

qu'Héraclide avoit mis à la voile avec toute sa flotte, & qu'il alloit à Syracuse, resolu de s'emparer de la ville, & de lui en défendre l'entrée.

Sur le champ, il choisit dans sa cavalerie ce qu'il y avoit de meilleur & de plus déterminé, & marcha toute la nuit avec tant de diligence, que le lendemain sur la troisième heure du jour il arriva aux portes de Syracuse, après avoir fait une marche de sept cens stades. Héraclide, voyant que tous les efforts qu'il avoit faits pour le devancer avec sa flotte avoient été inutiles, & qu'il étoit demeuré derriere, retourna sur ses pas; & errant çà & là sans tenir de route certaine & sans avoir aucun but, il rencontra par hazard un capitaine Spartiate. Cet officier alla trouver Dion, & ménagea le raccommodement d'Héraclide avec lui, sous les sermens les plus forts, & les assurances les plus grandes qu'Héraclide donna de sa soumission & de son obéissance, sermens auxquels le capitaine Spartiate intervint, & qu'il scella en jurant lui-même qu'il vengeroit Dion & qu'il puniroit Héraclide, si jamais il lui arrivoit d'attenter contre Dion & de violer la foi jurée.

Ces sermens étoient de foibles liens pour un homme sans probité & sans bonne foi. Et en effet Héraclide ne tarda pas à recommencer ses menées. Il se remit à flatter & à caresser le peuple. D'abord, Dion l'ayant envoyé appeller au conseil, il répondit qu'il ne vouloit pas y aller, & qu'étant simple particulier, il se trouveroit à l'assemblée avec ses concitoyens quand elle seroit convoquée: enfin, il fit un crime à Dion de n'avoir pas rasé la citadelle, & d'avoir arrêté le peuple qui vouloit aller ouvrir le tombeau de Denys, en tirer le cadavre & le jetter dehors, & d'avoir fait venir de Corinthe des gens qui l'aidassent de leurs conseils & qui gouvernassent avec lui, dédaignant de se servir de ses concitoyens.

En effet, Dion avoit appellé des Corinthiens, dans l'espérance que, par leur secours, il viendroit plus facilement à bout d'introduire la forme de gouvernement qu'il avoit imaginée. Et alors comme il prévoyoit qu'Héraclide s'opposeroit à son dessein, & qu'il le connoissoit d'ailleurs pour un homme turbulent, brouillon, léger & séditieux, il lâcha la main à ceux qu'il avoit autrefois empêchés de le tuer, & leur permit de le faire. Ils allerent donc dans sa maison où ils le tuerent. Les Syracusains furent fort affligés de sa mort; mais, comme Dion lui fit des funérailles magnifiques, qu'il suivit son convoi avec toute son armée, & qu'ensuite il harangua le peuple, ils s'appaiserent & lui pardonnerent ce meurtre, persuadés qu'il n'étoit pas possible que la ville n'eût été continuellement agitée de troubles & de

séditions, tant qu'Héraclide & Dion auroient gouverné ensemble. La mort d'Héraclide doit être placée vers l'an 354 avant J. C.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (a) gouvernoit avec Sosistrate la République de Syracuse, l'an 317 avant l'Ere chrétienne. Diodore de Sicile dit de ces deux gouverneurs, que c'étoient deux hommes qui avoient passé leur vie dans les meurtres, dans les trahisons, & dans toutes sortes d'impiétés & d'injustices. Quel portrait! On avoit associé à leurs fonctions Agathocle, qui, frustré par la jalousie de Sosistrate des distinctions qui lui étoient dues, quitta le païs & se retira en Italie. Là il fit quelques recrues de bandits, & porta du secours à ceux de Rhege, à qui Héraclide & Sosistrate faisoient la guerre. Dans la suite, Syracuse ayant dépossédé Héraclide & Sosistrate de leur titre & de leurs fonctions, Agathocle revint dans sa patrie.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης. (b) fils d'Agathocle; il accompagna son pere en Afrique, où il alloit porter la guerre aux Carthaginois. Mais, Agathocle ayant quitté secrétement l'armée pour s'en retourner en Sicile, les soldats indignés de cette lâche désertion, s'en vengerent sur Héraclide & son frere Archagathe, qu'ils égorgerent l'an 307 avant J. C.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (c) l'un des ministres & des confidens de Philippe, roi de Macédoine, étoit haï & détesté des peuples à cause de ses rapines & de ses concussions, & leur avoit rendu le gouvernement fort odieux. Il étoit d'une fort basse naissance, originaire de Tarente où il avoit exercé les plus bas ministères, & d'où il avoit été chassé pour avoir voulu livrer la ville aux Romains. Il alla se jetter entre leurs bras. Mais, bientôt il trama une nouvelle trahison contre ceux qui lui donnoient un asyle, entretenant des intelligences avec les principaux de Tarente & avec Annibal. Son intrigue fut découverte, & il se réfugia chez Philippe, qui, ayant trouvé en lui de l'esprit, de la vivacité, de la hardiesse, & avec cela une ambition démesurée, que les plus grands crimes n'effrayoient point, se l'étoit attaché particulièrement, & lui avoit donné toute sa confiance. Digne instrument d'un Prince, qui étoit lui-même sans probité & sans honneur!

Héraclide, dit Polybe, avoit apporté en naissant toutes les dispositions imaginables pour devenir un grand scélérat. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'étoit livré aux plus infames prof-

(a) Diod. Sicul. pag. 671.
(b) Just. L. XXII. c. 5, 8.
(c) Tit. Liv. L. XXXI. c. 16. L. XXXII. c. 5. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 471, 472. Hist. Rom. T. IV. pag. 125, 126.

titutions. Fier & terrible à l'égard de ceux qui lui étoient inférieurs, il se montroit bas & rampant adulateur à l'égard de ceux qui étoient au-dessus de lui. Il avoit un si grand crédit auprès de Philippe, que, selon le même Auteur, il fut presque la cause de la ruine entière d'un si puissant Royaume, par le mécontentement général que ses injustices & ses violences y exciterent. Le Roi le fit arrêter & mettre en prison, ce qui causa une joie universelle parmi les peuples. Comme il ne nous reste que quelques fragmens de Polybe sur ce sujet, l'histoire ne nous apprend point ce que devint Héraclide, ni s'il eut une fin digne de tous ses crimes.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, (*a*) Ἡρακλείδης, l'un des meurtriers du roi Cotys, selon Démosthene.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*b*) capitaine, qui, de concert avec Archébius, livra la ville de Byzance à Thrasybule.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*c*) surnommé de Byzance, sans doute parce qu'il étoit de cette ville, fut député par le Roi Antiochus vers les Romains, pour leur demander la paix, l'an 190 avant J. C. Les Romains étoient alors campés sur les bords de l'Hellespont. Héraclide, suivant les ordres de son maître, ne voulut point se présenter au consul L. Cornélius Scipion, qu'il n'eût parlé auparavant à son frere P. Scipion l'Africain, qui n'avoit pas encore joint l'armée. Il espéroit beaucoup d'un tel médiateur, outre que sa générosité naturelle, sa grandeur d'ame, & la gloire dont il étoit comblé, le rendoient plus accessible & plus traitable que tout autre ; & il n'y avoit point de nation qui ne sçût comment il avoit usé de ses victoires en Espagne & en Afrique. Et ce qui fortifioit encore toutes ces raisons, c'est que le fils de ce général étoit actuellement prisonnier entre les mains d'Antiochus. Dès qu'il fut arrivé au camp, il demanda audience au consul.

Ce dernier assembla son conseil, où Héraclide parla en ces termes. » Le peu de succès » qu'ont eu les ambassades qui » ont été ci-devant envoyées » de part & d'autre au sujet » de la paix, est une raison » pour moi d'espérer que celle-» ci réussira heureusement. » Car, jusqu'ici toute la difficulté a roulé sur les villes » de Smyrne, de Lampsaque, » d'Alexandrie dans la Troade, & de Lysimachie en Europe. Aujourd'hui le Roi a » déja cédé Lysimachie, afin

(*a*) Demosth. Orat. in Aristoc. pag. 744.

(*b*) Demosth. Orat. in Leptin. pag. 549.

(*c*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 34. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 564, 565. Hist. Rom. Tom. IV. pag. 305. *& suiv.*

» que vous ne puissiez pas lui » reprocher qu'il possède rien » en Europe. Il est prêt à » abandonner les villes qu'il » tient encore en Asie, & » celles mêmes que vous vou- » driez tirer de ses mains, » parce qu'elles ont pris vo- » tre parti. Enfin, il offre en- » core de vous rendre la moi- » tié des frais que vous avez » été obligés de faire pour » cette guerre. » Telles étoient les conditions de paix qu'il proposoit. Dans le reste de son discours, il exhortoit les Romains » à se souvenir de la » vicissitude des choses humai- » nes, à user modérément de » leur prospérité, & à ne point » insulter les autres dans le » malheur. Qu'ils bornassent à » l'Europe un empire qui n'é- » toit déjà que trop immense. » Qu'ils auroient plus de peine » à en conserver toutes les » parties, qu'ils n'en avoient » eu à les acquérir l'une après » l'autre. Qu'après tout, s'ils » s'obstinoient à enlever enco- » re au Roi quelque portion » de l'Asie, pourvu qu'ils la » désignassent de façon à ne » laisser aucune équivoque, il » souffriroit, pour le bien de » la paix & de la concorde, » que leur cupidité & leur am- » bition l'emportassent sur sa » modération & son désintéres- » sement. » Les Romains trouverent trop médiocres ces offres qui paroissoient à l'Ambassadeur plus que suffisantes, pour obtenir la paix. Car, il leur paroissoit que le Roi devoit payer tous les frais d'une guerre qu'il avoit occasionnée; & qu'il devoit retirer ses garnisons non seulement de l'Eolide & de l'Ionie, mais encore de toutes les villes Grecques de l'Asie, afin qu'on pût dire que la Grece entiere avoit été mise en liberté; ce qui ne pouvoit s'exécuter, à moins que le Roi ne bornât son Empire au mont Taurus, en abandonnant tout ce qui étoit au-delà.

Héraclide, trouvant injustes les conditions qu'on lui proposoit dans le conseil, résolut de sonder l'esprit de Pub. Scipion, comme son maître le lui avoit recommandé; & avant toutes choses, il l'assura que le Roi lui renverroit son fils sans rançon; & jugeant fort mal, & du caractère de l'Africain en particulier, & des mœurs des Romains en général, il lui promit de la part d'Antiochus une somme considérable, & jusqu'à la moitié de ses États, où il ne conserveroit que le nom de roi de plus que lui, s'il pouvoit lui faire obtenir la paix. Quand il eut cessé de parler: » Je suis moins étonné, lui ré- » pondit P. Scipion, que vous » ne connoissiez ni les Romains, » ni moi à qui on vous envoie, » quand je vois que vous ne » connoissez pas même la for- » tune de celui de la part de » qui vous êtes venu. Il falloit » conserver Lysimachie, si » vous vouliez nous disputer

» l'entrée de la Cherſonneſe ; » & nous fermer le paſſage de » l'Helleſpont, ſi vous aviez » deſſein de nous propoſer la » paix, comme à des ennemis » qui ſont en peine du ſuccès » de la guerre. Mais, après » qu'Antiochus nous a laiſſé » paſſer en Aſie, après qu'il » s'eſt laiſſé mettre le frein, » & impoſer le joug, peut-il » eſpérer qu'il traitera d'égal » à égal avec un peuple dont » il ne peut ſe diſpenſer de re- » cevoir la loi ? Pour moi je » recevrai mon fils comme le » don le plus précieux que je » puiſſe tenir de la généroſité » du Roi. A l'égard des autres » biens qu'il m'offre, faſſent les » Dieux que ma fortune n'en » ait jamais beſoin ; mais, je » puis vous aſſurer que mon » cœur ne les déſirera jamais. » Si Antiochus, pour un bien- » fait particulier, n'exige de » moi qu'une reconnoiſſance » particulière, je lui ferai con- » noître que je ne ſuis point in- » grat. Mais, je ne veux ni re- » cevoir de lui, ni lui rendre » aucun ſervice qui intéreſſe la » République. Quant à pré- » ſent, tout ce que je puis lui » donner, c'eſt un conſeil bon » & fidele. Allez, dites lui de » ma part qu'il renonce à la » guerre, & ne refuſe aucune » des conditions qu'on lui » propoſe. » Le Roi ne fut point touché de ces remontrances. Il étoit perſuadé qu'il ne riſquoit rien à faire la guerre à des ennemis, qui, avant que de combattre, lui impoſoient déjà les mêmes loix, que s'ils l'avoient vaincu. Ainſi, ſans plus parler de paix, il ne ſongea qu'à ſe préparer à la guerre.

Au reſte, quelques-uns trouvent peu de vraiſemblance dans tout ce qui ſe paſſa entre Héraclide & les Romains. Il leur paroît qu'il y a trop de hauteur dans le procédé des uns, & trop de baſſeſſe dans celui d'Antiochus. Etoit-il aſſez abattu pour céder tant de villes & de païs, offrir au peuple Romain des ſommes ſi conſidérables, & à P. Scipion en particulier, juſqu'à la moitié de ſon Royaume, le tout pour obtenir une paix qui devoit le couvrir de confuſion ?

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης. (a) fut un des grands favoris d'Antiochus Epiphane. Il étoit tréſorier de la province de Babylone, pendant que Timarque ſon frere, autre favori, en étoit gouverneur. A l'avenement de Démétrius Soter à la couronne, les deux freres ayant été convaincus de malverſation & d'autres crimes, Timarque fut exécuté ; & Héraclide s'étant ſauvé, alla demeurer à Rhodes. Pendant ſon ſéjour dans cette iſle, il fut employé par Ptolémée Philométor, Attale & Ariarathe, pour dreſſer quelqu'un à jouer la

(a) Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 170, 174.

personne de fils d'Antiochus Epiphane. Il choisit pour cet effet un jeune homme, nommé Bala, connu dans l'histoire sous le nom d'Alexandre Bala. Il le façonna & l'instruisit parfaitement, de manière qu'il le rendit fort propre à faire le rôle qu'on lui destinoit. *Voyez* Alexandre Bala.

HÉRACLIDE, *Heraclides*. Ἡρακλείδης, Athlete, natif d'Alexandrie. *Voyez* Apollonius son compatriote.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (a) fameux Statuaire, étoit de la Phocide.

GENS DE LETTRES du nom d'Héraclide.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, (b) Ἡρακλείδης, Auteur d'un petit Traité des choses incroyables. Cet Héraclide étoit regardé dans l'antiquité, comme un homme qui aimoit le merveilleux, & qui ne se plaisoit qu'à raconter des choses extraordinaires, & même quelquefois hors de toute vraisemblance. Il y en a qui nomment Héraclide, l'Auteur du traité des choses incroyables.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, (c) Ἡρακλείδης, fameux Philosophe, surnommé de Pont, ou le Pontique, ποντικὸς, étoit fils d'Euphron ou d'Euthyphron natif d'Héraclée, ville de ce païs-là, & qui se disoit issu de Damis, l'un des conducteurs de la colonie Thébaine, qui bâtit Héraclée. Il vint s'établir à Athenes, où il fut disciple de Speusippe, ensuite des Pythagoriciens, puis de Platon, qui, pendant son voyage de Sicile, lui laissa la conduite de son école; & enfin d'Aristote.

Sa Philosophie ne le rendoit pas ennemi des commodités de la vie, sur-tout de la propreté dans les habits; & il étoit ordinairement vêtu des plus fines étoffes. Il avoit dans sa prestance & dans sa démarche quelque chose de vénérable & de pompeux; d'où quelques-uns prenoient occasion d'équivoquer sur son surnom de *Pontique*, en l'appellant Héraclide Pompique. On dit que Python & lui délivrerent de la tyrannie Héraclée leur patrie & la Thrace, en tuant Corys, qui s'en étoit emparé; ce qui fit beaucoup d'honneur à notre Philosophe. Mais, sa vanité mal entendue le déshonora auprès de ses compatriotes.

Il nourrissoit chez lui depuis longtems un serpent, qu'il avoit eu soin d'apprivoiser. Se voyant près de mourir, il chargea un de ses amis de brûler secrétement son cadavre, & de faire paroître en sa place le serpent

(a) Diog. Laert. p. 364.
(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. pag. 62. Tom. V. pag. 250, 251. T. X. p. 66.
(c) Diog. Laert. pag. 358. & seq. Suid. T. I. pag. 1195. Plut. T. I. p. 96. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 5. T. X. pag. 160. & suiv.

sur le lit, en publiant qu'Héraclide étoit monté vers les Dieux, qui avoient ainsi transformé son corps. Au milieu de la pompe funebre, où les uns pleuroient Héraclide, & les autres célébroient ses louanges, le serpent excité par le bruit sortit tout-à-coup de dessous le poêle; ce qui effraya plusieurs des assistans. Mais, la momerie fut bientôt découverte, à la honte du défunt; & c'est sur quoi il nous reste quelques Epigrammes satyriques. Suidas raconte le même fait; mais avec des variétés dans les circonstances. D'autres assurent que pour persuader aux hommes son immortalité, il étoit disparu en se précipitant dans un puits.

Hermippe, cité par Diogene Laërce, fait périr Héraclide d'une maniere différente, mais aussi peu honorable pour lui. Il rapporte que dans une famine des plus pressantes, les habitans d'Héraclée ayant envoyé consulter l'Oracle de Delphes sur le remede à un si grand mal, Héraclide, à force d'argent, gagna les Députés & la Pythie elle-même, pour lui faire prononcer de la part du Dieu, que le seul moyen de faire cesser la famine, étoit d'honorer publiquement d'une couronne Héraclide, & de le révérer après sa mort comme un héros; mais que le peuple s'étant assemblé au théâtre pour ce couronnement, Héraclide y fut frappé d'apoplexie; & que les Députés, ainsi que la Pythie, périrent tous malheureusement.

A ces supercheries mises sur le compte d'Héraclide, on en joint d'une autre espece, & qui ne le flétrissent pas moins, en qualité d'homme de lettres; c'est-à-dire qu'on l'accuse de s'être approprié les ouvrages d'autrui, & d'avoir publié quelques-uns des siens sous des noms illustres. C'est de quoi l'on peut voir un détail plus circonstancié dans Diogene Laërce, qui d'ailleurs, pour caractériser le style de cet Ecrivain, le place dans le genre médiocre, en lui attribuant beaucoup de netteté, & beaucoup de cet agrément, qui soutient l'attention du lecteur, & l'engage à continuer sa lecture.

Outre les sciences philosophiques, dont il fit son capital, il cultiva les belles lettres & l'histoire, & composa en ces divers genres grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous reste que les titres & quelques fragmens. Parmi ces ouvrages se trouvoient quelques livres touchant la musique. Athénée en cite le troisième. Cependant, Diogene Laërce, dans la vie de ce Philosophe, où est un dénombrement de ses écrits, ne compte que deux livres sur la musique. Il est vrai que dans l'article qui précede immédiatement, on lit: *Traités de musique, à propos de ce qui s'en trouve chez Euripide & chez Sophocle, en trois livres*; ce qui joint aux deux autres en seroit cinq.

Peut-être y a-t-il faute dans le texte. C'est sur quoi les Commentateurs de Diogène Laërce ne fournissent aucun éclaircissement, & c'est ce qu'ils n'ont pas même remarqué. Quoi qu'il en soit, Porphyre, dans ses Commentaires sur les Harmoniques de Ptolémée, cite un passage touchant *la musique inventée & cultivée par Pythagore*, lequel passage est tiré d'Héraclide de Pont dans son introduction à la musique. Etoit-ce un ouvrage différent de celui que Plutarque allegue sous le titre de Συναγωγὴ τῶν ἐν Μουσικῇ? Il y a quelque apparence; & en ce cas, ce sera l'un des deux Traités marqués dans la liste de Diogene Laërce.

On attribue à Héraclide de Pont l'invention du système du mouvement de la terre sur son axe, adopté par Copernic. On dit aussi qu'il avoit embrassé l'opinion de ceux qui enseignoient que chaque étoile étoit un monde, qui renfermoit une terre, un air, & un éther.

Quant aux allégories sur Homère, que Vossius croit qu'on lui attribue, cet ouvrage est d'un autre que de lui, puisqu'on y allegue des Auteurs qui lui ont été postérieurs.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*a*) du même païs que le précédent, Grammairien, qui prit les leçons de Didyme d'Alexandrie. Ayant appris qu'Aper, disciple d'Aristarque, étoit célebre à Rome, & qu'il parloit souvent très-mal de Didyme, il composa en vers saphiques ou phaléciques trois livres très-difficiles à entendre. Il les porta ensuite à Rome, où il les montra à Aper; & ayant établi son séjour dans cette ville, il y enseigna sous l'empire de Claude & de Néron. Il composa aussi plusieurs ouvrages en vers Héroïques.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*b*) natif de Cumes, avoit écrit une histoire de Perse en cinq livres.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*c*) Orateur, qui étoit aussi natif de Cumes, composa des traités de Rhétorique.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης (*d*) Alexandrin, fut Auteur de six livres des successions. Quelques-uns croyent que celui-ci est le même qu'Héraclide qui est surnommé *Lembus*, & fils de Sérapion; & que ce livre des successions des Philosophes, est l'abrégé d'un plus grand ouvrage que Socion avoit composé sur ce sujet.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*e*) compatriote du précédent, avoit écrit des propriétés persiques.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*f*) Dialecticien,

(*a*) Diog. Laert. p. 363. Suid. Tom I. p. 1195.
(*b*) Diog. Laert. p. 363.
(*c*) Diog. Laert. p. 363.
(*d*) Diog. Laert. p. 363. Suid. Tom. I. p. 1195.
(*e*) Diog. Laert. p. 363.
(*f*) Diog. Laert. p. 363, 364.

étoit de Bargylies. Il écrivit contre Épicure.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, (*a*) Ἡρακλείδης, médecin qui étoit d'Hicésium.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*b*) autre médecin. Celui-ci étoit de Tarente. C'étoit un médecin empirique.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*c*) donna des préceptes de la Poësie.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*d*) Poëte, qui fit des épigrames fort ingénieuses.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*e*) Magnésien, qui écrivit la vie de Mithridate.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, Ἡρακλείδης, (*f*) fut auteur d'un Traité d'Astrologie.

HÉRACLIDE, *Heraclides*, (*g*) Ἡρακλείδης, natif de Tennum, vivoit du tems de Cicéron. Cet Orateur, dans son oraison pour L. Flaccus, parle de ce Tennite d'une façon peu avantageuse, lorsqu'il l'appelle *Hominem ineptum & loquacem*. Il ajoûte ensuite un mot sur sa prétendue science & son ambition, qu'il tourne en ridicule.

Outre ces Héraclides, dont Diogène Laërce fait mention, il y a eu peusieurs autres Auteurs du même nom, peu connus, parmi lesquels est un Héraclide de Crete, qui avoit écrit un traité des isles & villes de Grece. Si l'on en croit Jonsius, il y a eu plus de trente Écrivains du nom d'Héraclide; mais, M. Fabricius en a rassemblé plus de cinquante dans sa bibliotheque Grecque.

HÉRACLIDES, *Heraclidæ*, Ἡρακλεῖδαι, (*h*) nom que l'on a donné aux descendans d'Hercule. Lucien met leur Histoire au nombre des fictions; mais, on ne voit pas sur quel fondement. Considérée en elle-même, elle est probable, & de nature à s'être transmise à la postérité; d'ailleurs, elle se trouve attestée par les traditions particulières de divers peuples, & elle a même une liaison naturelle avec des faits constans. Voici cette Histoire abrégée.

Après qu'Hercule eut été reçu au nombre des dieux, ses enfans demeurerent à Trachine chez le roi Ceyx. Cependant, Hyllus & quelques autres de ses freres étant devenus grands, Eurysthée craignit qu'ils ne le chassassent du royaume de Mycenes qu'il possédoit, & il résolut de faire sortir de la Grece

(*a*) Diog. Laert. p. 364.
(*b*) Diog. Laert. p. 364.
(*c*) Diog. Laert. p. 364.
(*d*) Diog. Laert. p. 364.
(*e*) Diog. Laert. p. 364.
(*f*) Diog. Laert. p. 364.
(*g*) Cicer. Orat. pro L. Flac. c. 33.
(*h*) Diod. Sicul. pag. 181, 182. Pauf. pag. 76, 108, 117, 159, 220, 292, 461. Herod. L. IX. c. 26. Plut. Tom. I. pag. 10. 40. Strab. pag. 333, 354. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 71, 72. Tom. VII. pag. 89. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 401. Tom. VI. pag. 106, 165.

tous les enfans d'Hercule. Il manda donc au roi Ceyx de bannir de son royaume les Héraclides, les enfans de Licymnius, Iolaüs & tous les Arcadiens qui avoient combattu sous Hercule ; & qu'en cas qu'il ne le voulût pas faire, il lui déclareroit la guerre. Les Héraclides & ceux qui étoient de leur suite, voyant qu'ils n'étoient pas en état de soutenir la guerre contre Eurysthée, s'exilerent volontairement de Trachine. Ils allerent successivement dans plusieurs autres grandes villes très-puissantes, demandant qu'on voulût bien les agréer pour habitans. Mais, aucunes d'elles n'ayant osé le faire, les seuls Athéniens guidés par leur équité naturelle, les reçurent volontiers. Ils leur assignerent pour demeure à eux & à toute leur suite Tricorynthe qui étoit un des quatre quartiers de l'Attique, appellée pour cette raison la même Tétrapole.

Quelque tems après, les enfans d'Hercule se trouvant forts & nombreux, & la gloire de leur pere leur enflant déjà le cœur ; Eurysthée qui les craignoit, mena contre eux une puissante armée. Mais, les Héraclides secourus par les Athéniens, & commandés par Iolaüs, neveu d'Hercule, par Thésée & par Hyllus, vainquirent Eurysthée en bataille rangée, & lui tuerent un grand nombre de soldats. Eurysthée lui-même fut tué par Hyllus, fils d'Hercule, son char s'étant rompu sous lui lorsqu'il s'enfuyoit ; & tous ses enfans périrent dans cette bataille. Cet heureux succès ayant attiré dans l'armée des Héraclides un grand nombre de soldats, ils entrerent dans le Péloponnèse, sous la conduite d'Hyllus, & s'en rendirent maîtres. Mais, la peste ayant commencé à désoler leur armée, on consulta l'oracle, & on apprit qu'étant entrés trop tôt dans ce païs, ils ne pouvoient la faire cesser que par leur sortie, & ils obéirent à l'oracle.

Y étant rentrés trois ans après, suivant l'interprétation qu'ils avoient faite de la réponse de l'oracle, qui leur avoit dit d'attendre le troisième fruit, Atrée leur opposa ses troupes, & leur livra le combat, où Thomacus, l'un des chefs des Héraclides, fut tué. Hyllus, voyant que la guerre tiroit en longueur, envoya aux ennemis un cartel de défi, pour se battre contre quiconque se présenteroit, à condition que s'il demeuroit victorieux, Atrée seroit obligé de céder la couronne aux Héraclides, ses légitimes successeurs ; & que s'il étoit vaincu, ses descendans ne pourroient rentrer dans le Péloponnèse, que quatre-vingts ou cent ans après. D'autres réduisent beaucoup ce nombre, puisqu'ils ne mettent que cinquante ans. Quoi qu'il en soit, Echémus, roi de Tégée en Arcadie, se présenta au

combat, tua Hyllus, & obligea, selon le traité, les Héraclides à sortir du Péloponnèse, & Atrée demeura roi de Mycènes.

Cléodée fils d'Hyllus tenta inutilement quelque tems après d'y rentrer; Aristomaque son fils perdit la vie dans cette entreprise. Ses trois autres fils, Téménès, Chresphonte & Aristodeme, ayant équipé une flotte à Naupacte, tenterent de rechef la même entreprise, tant cette conquête leur tenoit à cœur. Pendant qu'on assembloit les troupes, Arnus, fameux Devin de ce tems-là, arriva à Naupacte; mais Hippotès, fils de Phylas, & petit-fils d'Hercule, qui le prit pour un espion, l'ayant tué, la peste commença à ravager le camp. L'oracle fut consulté suivant la coutume, & on apprit qu'Apollon vengeoit par ce fléau la mort de son Devin, & que pour appaiser ce Dieu il falloit bannir le meurtrier, & établir des jeux funebres à l'honneur d'Arnus; ce qui fut exécuté, & ces jeux furent fort célebres dans la suite, sur-tout à Lacédémone.

Les Héraclides, songeant ensuite à mettre à la voile, voulurent avant leur départ consulter l'oracle, qui leur ordonna de prendre pour chef une personne qui auroit trois yeux. Le borgne Oxilus, Etolien de naissance, qu'ils trouverent en leur chemin, monté sur son cheval, fut réputé être celui que les Dieux avoient marqué pour les conduire, & ils le choisirent pour chef. Celui-ci qui ne manquoit pas de courage, animé d'ailleurs par l'espérance d'avoir pour son partage l'Elide qu'on lui promettoit, pressa leur départ; & leur flotte étant bientôt en état, ils firent une descente dans le Péloponnèse. Les Achéens & les Ioniens, qui avoient tiré leurs noms d'Ion & d'Achéus, fils de Xuthus, occupoient alors cette province. Les Héraclides les chasserent d'Argos, de Lacédémone & de Mycenes, & partagerent entre eux ces trois villes; Téménès eut la première, Aristodeme eut la seconde, & Mycenes échut à Cresphonte, qui dans la suite se rendit aussi maître de Messene, d'où il chassa les descendans de Nestor, Alcméon & Péon, qui allerent se réfugier à Athenes. Son fils Epitus lui succéda à la couronne de Messene, & donna le nom d'Epitides aux Rois ses successeurs. Le Borgne Oxilus eut l'Elide qu'on lui avoit promise; Ephitus qui renouvella les jeux Olympiques, est connu parmi ses descendans. Lacédémone resta aux deux enfans d'Aristodeme, Eurysthene & Proclès; ce qui fit deux successions de rois Spartiates, qui y regnerent longtems. Les Anciens habitans d'Argos & de Lacédémone s'établirent dans les villes que les Ioniens possédoient dans l'Egialie,

gialie, qu'ils nommerent Achaïe.

Quelque tems après, Alétès, l'un des Héraclides, exilé parce que son pere Hippotès avoit tué à Naupacte le Devin Arnus, s'empara de Corinthe que les descendans de Sisyphe avoient possédée jusqu'alors.

Ainsi fut peuplé presque tout le Péloponnèse des successeurs d'Hercule, qui en avoient été exclus par les Pélopides.

Toutes ces révolutions n'arriverent pas, comme on le voit, dans le même tems. Après la mort d'Hercule, Hyllus & les autres Héraclides demeurerent un ou deux ans à Trachine. Obligés de sortir de là, ils se retirerent à Athenes où ils furent encore quelque tems; & ce ne fut qu'au bout de huit ans qu'Eurysthéee, ennemi irréconciliable du nom d'Hercule, vint les attaquer. Cette guerre dura trois ans, & il fut tué la quatrième année.

Ce retour des Héraclides dans le Péloponnese, arrivé 80 ans après la prise de Troye, fait une des principales époques de l'histoire des Grecs, & celle qui est la mieux marquée dans leurs annales. Sans ce qu'on vient de dire, il est bien difficile de connoître cette partie de la Grece qu'on appelloit le Péloponnèse, qui renfermoit plusieurs petits royaumes, auxquels les descendans d'Hercule fournirent des Rois pendant une longue suite de Générations.

HÉRACLIDES, *Heraclidæ*, Ἡρακλεῖδαι, nom donné à une partie des rois de Lydie. *Voyez* Lydie.

HÉRACLIEN, *Heraclianus*, (a) fut envoyé par Gallien en Orient contre les Perses. Mais, au lieu de leur faire la guerre, il attaqua Zénobie, & vaincu par cette Princesse, il fut obligé de s'en retourner avec les débris de son armée défaite & rompue. Quand il fut revenu d'Orient, comme il étoit Préfet du Prétoire, il conspira contre Gallien; & lui ôta l'empire avec la vie. Ses principaux complices furent Marcien & Claude. Ce dernier fut élu Empereur en la place du Prince qu'on venoit de tuer.

HÉRACLIES, *Heraclia*, (b) nom de deux coupes, qui avoient été faites avec beaucoup d'art par Mentor. Cicéron fait mention de ces deux coupes dans une de ses oraisons contre Verrès.

HÉRACLION, *Heraclion*, ou pierre d'Héraclée, nom donné par les Anciens à la pierre de touche & quelquefois à l'aimant. Il s'en trouvoit beaucoup près de la ville d'Héraclée en Lydie.

HÉRACLITE, *Heraclitus*,

(a) Crév. Hist des Emp. Tom. V. p. 467, 475, 476.

(b) Cicer. in Verr. L. IV. c. 18.

Hρακλεῖτος, (a) célebre Philosophe, fils de Blyson, ou, selon d'autres, d'Héracion, naquit à Éphèse. Il connut le bonheur, puisqu'il aima la vie retirée; dès son enfance, il donna des marques d'une pénétration singulière; il sentit la nécessité de s'étudier lui-même, de revenir sur les notions qu'on lui avoit inspirées, ou qu'il avoit fortuitement acquises, & il ne tarda pas à s'en avouer la vanité.

Ce premier pas lui fut commun avec la plûpart de ceux qui se sont distingués dans la recherche de la vérité; & il suppose plus de courage qu'on ne pense.

L'homme, indolent, foible & distrait, aime mieux demeurer tel que la nature, l'éducation & les circonstances diverses l'ont fait, & flotter incertain pendant toute sa vie, que d'en employer quelques instans à se familiariser avec des principes qui le fixeroient. Aussi, le voit-on mécontent au milieu des avantages les plus précieux, parce qu'il a négligé d'apprendre l'art d'en jouir. Arrivé au moment d'un repos qu'il a poursuivi avec l'opiniâtreté la plus continue, & le travail le plus assidu, un germe de tourment qu'il portoit en lui même secrétement, s'y développe peu à peu & flétrit entre ses mains le bonheur.

Héraclite, convaincu de cette vérité, se rendit dans l'école de Xénophane, & suivit les leçons d'Hippase, qui enseignoit alors la philosophie de Pythagore, dépouillée des voiles dont elle étoit enveloppée.

Après avoir écouté les hommes les plus célebres de son tems, il s'éloigna de la société, & il alla dans la solitude s'approprier, par la méditation, les connoissances qu'il en avoit reçues.

De retour dans sa patrie, on lui conféra la première magistrature; mais, il se dégoûta bientôt d'une autorité qu'il exerçoit sans fruir. Un jour il se retira aux environs du temple de Diane, & se mit à jouer aux osselets avec les enfans qui s'y rassembloient. Quelques Éphésiens l'ayant apperçu, trouverent mauvais qu'un personnage aussi grave s'occupât d'une manière si peu conforme à son caractère, & le lui témoignerent. *O Éphésiens*, leur dit-il, *ne vaut-il pas mieux s'amuser avec ces innocens, que de gouverner des hommes corrompus?* Il étoit irrité contre ses compatriotes qui venoient d'exiler Hermodore, homme sage & son ami; & il ne manquoit aucune occasion de leur reprocher cette injustice.

Né mélancolique, porté à la retraite, ennemi du tumulte & des embarras, il revint des

(a) Diog. Laert. pag. 627. & seq. Suid. Tom. I. pag. 1196, 1197. Athén. pag. 134, 178, 179. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 469, 470. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII, p. 381.

affaires publiques à l'étude de la philosophie. Darius désira de l'avoir à sa cour ; mais, l'ame élevée du Philosophe rejetta avec dédain les promesses du Monarque. Il aima mieux s'occuper de la vérité, jouir de lui-même, habiter le creux d'une roche & vivre de légumes. Les Athéniens auprès desquels il avoit la plus haute considération, ne purent l'arracher à ce genre de vie dont l'austérité lui devint funeste. Il fut attaqué d'hydropisie ; sa mauvaise santé le ramena dans Éphèse où il travailla lui-même à sa guérison. Persuadé qu'une transpiration violente dissiperoit le volume d'eau, dont son corps étoit distendu, il se renferma dans une étable où il se fit couvrir de fumier, ce remede ne lui réussit pas ; il mourût le second jour de cette espèce de bain, âgé de soixante ans.

La méchanceté des hommes l'affligeoit, mais ne l'irritoit pas. Il voyoit combien le vice les rendoit malheureux, & l'on a dit qu'il en versoit des larmes. Cette espèce de commisération est d'une ame indulgente & sensible. Et comment ne le seroit-on pas, quand on sçait combien l'usage de la liberté est affoibli dans celui qu'une violente passion entraîne, ou qu'un grand intérêt sollicite ?

Il avoit écrit de la matière, de l'univers, de la république, & de la théologie; il ne nous a passé que quelques fragmens de ces différens traités. Il n'ambitionnoit pas les applaudissemens du vulgaire ; & il croyoit avoir parlé assez clairement, lorsqu'il s'étoit mis à la portée d'un petit nombre de lecteurs instruits & pénétrans. Les autres l'appelloient *le Ténébreux*, σκοτεινὸς, & il s'en soucioit peu.

Il déposa ses ouvrages dans le temple de Diane. Comme ses opinions sur la nature des Dieux n'étoient pas conformes à celles du peuple, & qu'il craignoit la persécution des Prêtres, il avoit eu la prudence ou plutôt la foiblesse de se couvrir d'un nuage d'expressions obscures & figurées. Il n'est pas étonnant qu'il ait été négligé des Grammairiens & oublié des Philosophes mêmes pendant un assez long intervalle de tems ; ils ne l'entendoient pas. Ce fut un Cratès qui publia le premier les ouvrages de notre Philosophe.

Héraclite florissoit dans la soixante-neuvième Olympiade. Voici les principes fondamentaux de sa Philosophie, autant qu'il nous est possible d'en juger d'après ce que Sextus Empyricus & d'autres Auteurs nous ont transmis.

Logique d'Héraclite.

Les sens sont des Juges trompeurs ; ce n'est point à leur décision qu'il faut s'en rapporter, mais à celle de la raison.

Quand je parle de la raison, j'entends cette raison universelle, commune & divine, répandue dans tout ce qui nous

environne ; elle eſt en nous, nous ſommes en elle, & nous la reſpirons.

C'eſt la reſpiration qui nous lie pendant le ſommeil avec la raiſon univerſelle, commune & divine que nous recevons dans la veille par l'entremiſe des ſens qui lui ſont ouverts comme autant de portes ou de canaux ; elle ſuit ces portes ou canaux, & nous en ſommes pénétrés.

C'eſt par la ceſſation ou la continuité de cette influence qu'Héraclite expliquoit la réminiſcence & l'oubli.

Il diſoit : Ce qui naît d'un homme ſeul n'obtient & ne mérite aucune croyance, puiſqu'il ne peut être l'objet de la raiſon univerſelle, commune & divine, le ſeul *criterium* que nous ayons de la vérité.

D'où l'on voit qu'Héraclite admettoit l'ame du monde, mais ſans y attacher l'idée de ſpiritualité.

Le mépris aſſez général qu'il faiſoit des hommes, prouve aſſez qu'il ne les croyoit pas également partagés du principe raiſonnable, commun, univerſel & divin.

Phyſique d'Héraclite.

Le petit nombre d'axiomes, auxquels on peut la réduire, ne nous en donne pas une haute opinion. C'eſt un enchaînement de viſions aſſez ſingulières.

Il ne ſe fait rien de rien, diſoit-il.

Le feu eſt le principe de tout; c'eſt ce qui ſe remarque d'abord dans les êtres.

L'ame eſt une particule ignée.

Chaque particule ignée eſt ſimple, éternelle, inaltérable & indiviſible.

Le mouvement eſt eſſentiel à la collection des êtres, mais non à chacune de ſes parties ; il y en a d'oiſives ou mortes.

Les choſes éternelles ſe meuvent éternellement. Les choſes paſſagères & périſſables ne ſe meuvent qu'un tems.

On ne voit point, on ne touche point, on ne ſent point les particules du feu ; elles nous échappent par la petiteſſe de leur maſſe & la rapidité de leur action. Elles ſont incorporelles.

Il eſt un feu artificiel qu'il ne faut pas confondre avec le feu élémentaire.

Si tout émane du feu, tout ſe réſout en feu.

Il y a deux mondes ; l'un éternel & increé, un autre qui a commencé & qui finira.

Le monde éternel & increé fut le feu élémentaire, qui eſt, a été, & ſera toujours, *menſura generalis accendens & extinguens*, la meſure générale de tous les états des corps, depuis le moment où ils s'allument juſqu'à celui où ils s'éteignent.

Le monde périſſable & paſſager n'eſt qu'une combinaiſon momentanée du feu élémentaire.

Le feu éternel, élémentaire,

créateur & toujours vivant, c'est Dieu.

Le mouvement & l'action lui sont essentiels ; il ne se repose jamais.

Le mouvement essentiel d'où naît la nécessité & l'enchaînement des évenemens, c'est le destin.

C'est une substance intelligente ; elle pénetre tous les êtres, elle est en eux, ils sont en elle, c'est l'ame du monde.

Cette ame est la cause génératrice des choses.

Les choses sont dans une vicissitude perpétuelle ; elles sont nées de la contrariété des mouvemens, & c'est par cette contrariété qu'elles passent.

Un feu le plus subtil & le plus liquescent a fait l'air en se condensant ; un air plus dense a produit l'eau, une eau plus resserrée a formé de la terre. L'air est un feu éteint.

Le feu, l'air, l'eau & la terre d'abord séparés, puis réunis & combinés, ont engendré l'aspect universel des choses.

L'union & la séparation sont les deux voies de génération & de destruction.

Ce qui se résout, se résout en vapeur.

Les unes sont légères & subtiles ; les autres pesantes & grossières. Les premieres ont produit les corps lumineux ; les secondes, les corps opaques.

L'ame du monde est une vapeur humide. L'ame de l'homme & des autres animaux est une portion de l'ame du monde, qu'ils reçoivent ou par l'inspiration ou par les sens.

Imaginez les vaisseaux concaves d'un côté, & convexes de l'autre. Formez la convexité de vapeurs pesantes & grossières ; tapissez la concavité de vapeurs légères & subtiles, & vous aurez les astres, leurs faces obscures & lumineuses, avec leurs éclipses.

Le soleil, la lune & les autres astres n'ont pas plus de grandeur que nous ne leur en voyons.

Quelle différence de la logique & de la physique des Anciens & de leur morale ! Ils en étoient à peine à l'a b c de la nature, qu'ils avoient épuisé la connoissance de l'homme & de ses devoirs.

Morale d'Héraclite.

L'homme veut être heureux. Le plaisir est son but.

Ses actions sont bonnes, toutes les fois qu'en agissant, il peut se considérer lui-même comme l'instrument des dieux. *Quel principe !*

Il importe peu à l'homme pour être heureux, de sçavoir beaucoup.

Il en sçait assez s'il se connoît & s'il se possede.

Que lui fera-t-on, s'il méprise la mort & la vie ? Quelle différence si grande verra-t-il entre vivre & mourir, veiller & dormir, croître ou passer ; s'il est convaincu que sous quelque état qu'il existe, il suit la loi de la nature ?

S'il y a bien réfléchi, la vie ne lui paroîtra qu'un état de mort, & son corps le sépulcre de son ame.

Il n'a rien ni à craindre ni à souhaiter au delà du trépas.

Celui qui sentira avec quelle absolue nécessité la santé succede à la maladie, la maladie à la santé, le plaisir à la peine, la peine au plaisir, la satiété au besoin, le besoin à la satiété, le repos à la fatigue, la fatigue au repos, & ainsi de tous les états contraires, se consolera facilement du mal, & se réjouira avec modération dans le bien.

Il faut que le Philosophe sçache beaucoup. Il suffit à l'homme sage de sçavoir se commander.

Sur tout être vrai dans ses discours & dans ses actions.

Ce qu'on nomme le génie dans un homme est un démon.

Nés avec du génie ou nés sans génie, nous avons sous la main tout ce qu'il faut pour être heureux.

Il est une loi universelle, commune & divine, dont toutes les autres sont émanées.

Gouverner les hommes, comme les Dieux gouvernent le monde, où tout est nécessaire & bien.

Il faut avouer qu'il y a dans ces principes, je ne sçais quoi de grand & de général, qui n'a pu sortir que d'ames fortes & vigoureuses, & qui ne peut germer que dans des ames de la même trempe. On y propose par tout à l'homme, les dieux, la nature & l'universalité de ses loix.

Héraclite eut quelques disciples. Platon, jeune alors, étudia la philosophie sous Héraclite, & retint ce qu'il en avoit appris sur la nature de la matière & du mouvement. On dit qu'Hippocrate & Zénon éleverent aussi leurs systêmes aux dépens du sien.

Mais, jusqu'où Hippocrate s'est-il approprié les idées d'Héraclite? C'est ce qu'il sera difficile de connoître, tant que les vrais ouvrages de ce pere de la médecine demeureront confondus avec ceux qui lui sont faussement attribués.

Les traités, où l'on voit Hippocrate abandonner l'expérience & l'observation, pour se livrer à des Hypotheses, sont suspects. Cet homme étonnant ne méprisoit pas la raison; mais, il paroît avoir eu beaucoup plus de confiance dans le témoignage de ses sens, & la connoissance de la nature & de l'homme. Il permettoit bien au médecin de se mêler de Philosophie, mais il ne pouvoit souffrir que le Philosophe se mêlât de médecine. Il n'avoit garde de décider de la vie de son semblable d'après une idée systématique. Hippocrate ne fut, à proprement parler, d'aucune secte. » Celui, dit-il, qui ose » parler ou écrire de notre » art, & qui prétend rappeller

» tous les cas à quelques qualités particulières, telles que » le sec & l'humide, le froid » & le chaud, nous resserre » dans des bornes trop étroites, » & ne cherchant dans l'homme » qu'une ou deux causes générales de la vie ou de la mort, » il faut qu'il tombe dans un » grand nombre d'erreurs. « Cependant, la philosophie rationnelle ne lui étoit pas étrangère; & si l'on consent à s'en rapporter au livre des principes & des chairs, il sera facile d'appercevoir l'analogie & la disparité de ses principes, & des principes d'Héraclite.

Physique d'Hippocrate.

A quoi bon, dit Hippocrate, s'occuper des choses d'en haut? On ne peut tirer de leur influence sur l'homme & sur les animaux, qu'une raison bien générale & bien vague de la santé & de la maladie, du bien & du mal, de la mort & de la vie.

Ce qui s'appelle le chaud paroît immortel. Il comprend, voit, entend, & sent tout ce qui est & sera.

Au moment ou la séparation des choses confuses se fit, une partie du chaud s'éleva, occupa les régions hautes, & servit d'enveloppe au tout. Une autre resta sédentaire, & forma la terre, qui fut froide, seche & variable. Une troisiéme se répandit dans l'espace intermédiaire, & constitua l'atmosphère. Le reste lêcha la surface de la terre, ou s'en éloigna peu, & ce furent les eaux & leurs exhalaisons.

Delà Hippocrate, ou celui qui a parlé en son nom, passe à la formation de l'homme & des animaux, & à la production des os, des chairs, des nerfs, & des autres organes du corps.

Selon cet Auteur, la lumière s'unit à tout, & domina.

Rien ne naît, & rien ne périt. Tout change & s'altere.

Il ne s'engendre aucun nouvel animal, aucun être nouveau.

Ceux qui existent s'accroissent, demeurent & passent.

Rien ne s'ajoûte au tout. Rien n'en est retranché. Chaque chose est coordonnée au tout, & le tout l'est à chaque chose.

Il est une nécessité universelle, commune & divine, qui s'étend indistinctement à ce qui a volonté, & à ce qui ne l'a pas.

Dans la vicissitude générale, chaque être subit sa destinée; & la génération & la destruction sont un même fait, vu sous deux aspects différens.

Une chose s'accroît-elle, il faut qu'une autre diminue, ame ou corps.

Des parties d'un tout qui se résout, il y en a qui passent dans l'homme. Ce sont des amas ou de feu seul, ou d'eau seule, ou d'eau & de feu.

La chaleur a trois mouvemens principaux; où elle se retire du dehors au dedans, ou

elle se porte du dedans au dehors, ou elle reste & circule avec les humeurs. Delà le sommeil, la veille, l'accroissement, la diminution, la santé, la maladie, la mort, la vie, la folie, la sagesse, l'intelligence, la stupidité, l'action, le repos.

Le chaud préside à tout. Jamais il ne se repose.

L'ordre de la nature est des Dieux. Ils font tout, & tout ce qu'ils font est nécessaire & bien.

On demande d'après ces principes, s'il faut compter Hippocrate au nombre des sectateurs de l'Athéïsme ? Nous laisserons au lecteur à décider cette question.

HÉRACLITE, *Heraclitus*, Ηράκλειτος, (*a*) poëte Élégiaque, dont les talens firent honneur à la ville d'Halicarnasse, où il avoit pris naissance. Callimaque, avec qui ce Poëte avoit vécu dans une liaison intime, pleura sa mort; & les vers qu'il fit en cette occasion nous ont été conservés par Diogène Laërce. Les élégies d'Héraclite y sont extrêmement vantées pour leur douceur. Callimaque les désigne par le mot ἀηδόνες. « Hôte d'Halicarnasse, » dit-il, vous n'êtes plus que » cendre & que poussière, mais » vos élégies vivront à jamais; » & le tems, qui détruit tout, » les respectera. «

HÉRACLITE, *Heraclitus*; Ηράκλειτος, (*b*) poëte Lyrique, composa un poëme à la louange des douze Dieux.

HÉRACLITE, *Heraclitus*, Ηράκλειτος, (*c*) Historien natif de Lesbos. Il écrivit une Histoire des Macédoniens.

HÉRACLITE, *Heraclitus*, Ηράκλειτος, (*d*) fit un livre de plaisanteries, après avoir été musicien.

HÉRACLITE, *Heraclitus*, Ηράκλειτος, (*e*) natif de Tyr, Philosophe Académicien, prit les leçons de Clitomaque & de Philon, pendant plusieurs années.

HÉRACLITE, *Heraclitus*, Ηράκλειτος, Sicyonien, composa un Traité des pierres, dont Plutarque cite le second livre dans son Traité des fleuves, parlant de celui de Scamandre. Léo Allatius a donné au public le livre *de Incredibilibus*, sous le nom d'un Héraclite. Il avoit tiré de la bibliotheque du Vatican cet ouvrage, qui fut imprimé à Rome l'an 1641. Il a été depuis imprimé à Londres & à Amsterdam. La dernière édition est la plus belle. Vossius croit que l'Auteur pourroit être cet Héraclide, Auteur des Allégories sur Homère, dont nous avons parlé ci-dessus.

(*a*) Diog. Laert. pag. 638. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 381, 382.

(*b*) Diog. Laert. pag. 638. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. pag. 381.

(*c*) Diog. Laert. p. 638.

(*d*) Diog. Laert. p. 638.

(*e*) Cicer. de Acad. Quæst. L. IV. c. 11.

HÉRACLITE, *Heraclitus*; Ἡράκλειτος, (*a*) surnommé Scotino, fut un des députés que Philippe, roi de Macédoine, envoya à Annibal, l'an de Rome 537, & 215 avant Jesus-Christ, pour le féliciter de ce qu'il avoit défait les Romains dans trois batailles qu'il leur avoit livrées presque coup sur coup.

HÉRACLITE, *Heraclitus*, Ἡράκλειτος, (*b*) interlocuteur d'un dialogue de Lucien. Il n'y a pas de doute que cet Héraclite ne soit le fils de Blyson.

HÉRACLIUM, *Heraclium*; c'est le même nom que celui d'Héracléum. *Voyez* Héracléum.

HÉRACLIUS, *Heraclius*, (*c*) fils d'Hiéron, d'une illustre naissance, étoit le plus riche de Syracuse, avant l'arrivée de Verrès en Sicile. Mais, cet avare gouverneur, par la plus criante des injustices, le dépouilla de tous ses biens. Cicéron fait un long détail de ce que Verrès lui enleva, tant en argent qu'en meubles. La plus grande partie de la fortune d'Héraclius lui venoit d'un héritage qu'il avoit eu d'un parent, qui portoit le même nom que lui.

HÉRACLIUS, *Heraclius*, (*d*) de la ville de Ségeste, aussi d'une illustre naissance, fut impliqué dans l'affaire de ceux que Verrès fit condamner, sous prétexte qu'ils avoient livré aux pirates une flotte Romaine. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'Héraclius, n'ayant pu se mettre en mer à cause d'un mal aux yeux très-considérable, eut ordre de celui qui commandoit, de rester à Syracuse. Cet homme assurément ne livra point la flotte, ne prit pas la fuite par la crainte, ne déserta point l'armée, ou s'il la déserta, ce fut sans doute quand la flotte partit de Syracuse, car il y étoit alors. On s'en seroit donc apperçu quand cette flotte sortit du port. Cependant, cet homme qui ne devoit point appréhender la plus légère accusation, fut condamné avec les autres.

HÉRACLIUS, *Heraclius*, (*e*) un des lieutenans de l'empereur Sévère. Ce Prince, voulant porter la guerre en Asie, envoya devant Héraclius, pour s'assurer de la Bithynie.

HÉRACLIUS, *Heraclius*, (*f*) nom d'un mois de l'année Bithynienne. Il n'étoit composé que de vingt-huit jours, & dans les années bissextiles; il en avoit ving-neuf. Ce mois commençoit le 24 Janvier.

HÉRACON, *Heracon*, (*g*) lieutenant d'Alexandre le Grand, fut chargé du gouvernement d'une province. Étant

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 39.
(*b*) Lucian. T. I. p. 370, 371.
(*c*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 23 & *seq.*
(*d*) Cicer. in Verr. L. VII. c. 87, 93.
(*e*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 60.
(*f*) Recueil. d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. II. p. 176.
(*g*) Q. Curt. L. X. c. 1.

revenu depuis à la cour, il y fut fuivi des députés de fa province, qui venoient pour l'accufer. Il avoit eu part à la mort de Parménion. Ce fervice néanmoins, quoique très-agréable au Roi, n'étoit pas capable d'effacer ou de compenfer fes crimes ; car, non content d'avoir défolé les familles par fes brigandages, il avoit pillé jufqu'au temples & aux fépulcres; & les dames les plus illuftres pleuroient avec des larmes de fang leur pudicité violée. Le Roi, ayant pris connoiffance de la caufe, prononça que les accufateurs avoient oublié un crime, & le plus énorme de tous, qui étoit d'avoir défefpéré de fa vie, parce qu'il n'auroit jamais ofé commettre ces abominations, s'il eût cru, ou fouhaité, qu'il fût revenu des Indes ; de forte qu'il le fit charger de fers, & fit mourir fix cens foldats qui avoient été les inftrumens de fa tyrannie.

HERÆENSES, village de Grece dans la Mégaride, felon Plutarque.

HERÆUM. *Voyez* Héra.

HERÆUM, *Heræum*, (*a*) lieu près de Leucade, felon Tite-Live.

HERÆUS MURUS, Ἡραῖον τεῖχος, ville de Thrace. On en attribue la fondation aux Samiens. Hérodote, qui nomme fimplement ce lieu Ἡραῖον, le met auprès de Périnthe.

HÉRAMITHRE, *Heramitres*, Ἡραμίθρης, (*b*) freres d'Indopate. Ils étoient fils de Syra. Ces deux Princes s'entretuerent pour les bornes de leurs États.

HÉRAN, *Heran*, (*c*) fils de Suthala, fut chef de la famille des Héranites.

HÉRANITES, *Heranitæ*, (*d*) famille dont Héran fut le chef.

HÉRATÉLÉE, *Herateleum*, facrifice que les Anciens faifoient le jour des noces. Dans ce facrifice on offroit à Jupiter & à Junon des cheveux de la nouvelle mariée, & une victime, dont on jettoit le fiel au pied de l'autel, pour marquer que les époux feroient toujours bien unis.

Ce mot vient de ἡρατέλεια, qui eft le nom Grec de cette efpèce de facrifice. Ce nom Grec eft compofé, felon quelques-uns de Ἥρα, Junon, & de τελεία parfaite ; épithete qu'on a donnée à Junon, qui préfide aux noces, parce qu'on ne fe marie que dans un âge parfait, qui eft l'âge de puberté. Selon d'autres, ce mot vient de Ἥρα, & de τέλος, qui fe difoit dans les premiers tems de la langue Grecque pour γάμος, noces ; de forte que la fignification du mot ἡρατέλεια eft celle-ci, *facrificium Junoni pronubæ*, c'eft-à-dire, facrifice à Junon qui préfide aux noces.

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 17.
(*b*) Lucian. T. I. p. 446.
(*c*) Numer. c. 26. v. 36.
(*d*) Numer. c. 26. v. 36.

HÉRAUT, (a) officier public chez les Anciens, dont la fonction étoit de déclarer la guerre.

Les Grecs, les Romains, & la plûpart des autres peuples policés ont eu de tels officiers sous des noms différens, & qui jouissoient de droits & de privileges plus ou moins étendus. Leurs personnes, dans l'exercice de leur charge, étoient réputées sacrées par le droit des gens; car, alors les nations civilisées avoient coûtume de dénoncer la guerre à leurs ennemis, par un Héraut public. On lit dans le Deutéronome, que la loi défendoit aux Hébreux d'attaquer une ville sans lui avoir premièrement offert la paix, & cette offre ne pouvoit être faite que par des personnes qui eussent un caractère de représentation. Les Grecs les nommoient pour cette raison, *εἰρηνοφύλακες*, conservateurs de la paix; & c'étoit un crime de lèse-majesté, que de les insulter dans leur ministère.

L'enlevement du Héraut de Philippe fut une des raisons qu'il allégua pour rompre la paix qu'il avoit jurée. Homère nous parle souvent dans l'Iliade & l'Odyssée, des Hérauts Grecs, & de leurs fonctions. Achille, ce guerrier jeune, bouillant, emporté, traita avec le plus grand respect les Hérauts que le despote, l'injuste Agamemnon envoya dans sa tente, pour lui enlever Briseïs qu'il aimoit, & que les Grecs lui avoient accordée comme la récompense de ses travaux guerriers. Les Hérauts trembloient à mesure qu'ils approchoient du moment de la commission dangereuse qu'on leur avoit donnée. Achille s'en apperçut & leur dit : » Venez sans crainte, » envoyés des Dieux; ce n'est » pas vous qui m'offensez, mais » l'homme injuste à qui vous » obéissez. « Ce trait & beaucoup d'autres prouvent assez qu'on ne peut pas dire d'Achille, *jura negat si nata.*

Les Hérauts portoient le nom de féciaux chez les Romains, étoient tirés des meilleures familles, & formoient un college également illustre & considérable.

HÉRAUT, officier, qui servoit dans les jeux athlétiques, à proclamer les statuts, le nom des combattans, des vainqueurs, & généralement les ordres des Hellanodices.

Ces sortes de Hérauts étoient consacrés à Mercure, & faisoient une partie de leurs proclamations en vers, dans la solemnité des jeux publics de la Grece. La voix forte les rendoit recommandables, & l'on les éprouvoit à cet égard, de manière qu'il y avoit entre eux une espèce de combat, à qui remporteroit le prix en ce

(a) Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 717. Hist. Rom. Tom. I. pag. 74. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 62. *& suiv.* T. XII. p. 57, 58.

genre, comme il paroît par des passages de Lucien & de Démosthène. Homère n'a point oublié de célébrer Stentor, dont la voix plus éclatante que l'airain, pouvoit servir de trompette, & se faisoit entendre plus loin, que celle de cinquante hommes des plus robustes. Tout étoit considéré chez les Grecs ; tous les avantages du corps comme ceux de l'esprit, avoient part aux honneurs & aux récompenses.

HERBÉSINE, la même qu'Herbesse. *Voyez* Herbesse.

HERBESSE, *Herbessus*, ville de Sicile, située au dessus d'Agrigente. Son existence est prouvée par un passage de Polybe, & Bochart y rapporte l'Ouessa de Polyen, qu'il dérive de deux mots Hébreux. Cette Herbesse ne laisse aucun doute, puisqu'elle servoit de magasin aux Romains, pendant qu'ils assiégeoient Agrigente.

HERBESSE, *Herbessus*, (*a*) autre ville de Sicile, située au dessus de Syracuse, près d'une montagne, à quelque distance du fleuve Anape, selon les Cartes de M. d'Anville. Il est parlé de cette ville dans Tite-Live, qui dit que les Préteurs de Syracuse menerent les troupes à Mégare ; qu'ils prirent avec eux quelque cavalerie, & se rendirent à Herbesse ; que n'ayant pu engager cette ville à se rendre, ils décamperent de Mégare, afin d'assiéger Herbesse avec toutes leurs troupes.

Il y en a qui prétendent que cette Herbesse est la même que la précédente. Mais, je ne vois pas trop comment une ville située assez près de Syracuse, auroit pu servir de magasin aux Romains, pendant qu'ils faisoient le siége d'Agrigente qui étoit à vingt-cinq ou trente lieues delà.

HERBESSENSES, *Herbessenses*, (*b*) les habitans d'Herbesse, près de Syracuse, selon Pline.

HERBIFERA, *Herbifera*, (*c*) un des surnoms qui ont été donnés à Cérès. On sçait que ce mot veut dire qui porte ou produit des herbes.

HERBITE, *Herbita*. *Voyez* Érbite.

HERBITENSES. *Voyez* Erbite.

HERBITENSIS AGER, (*d*) le territoire d'Herbite, selon Cicéron. *Voyez* Erbite.

HERCATES, *Hercates*, (*e*) peuple d'Italie. Les Hercates étoient en deçà de l'Apennin, par rapport aux Romains. Il en est fait mention dans Tite Live. Il faut chercher leurs demeures quelque part vers la Ligurie.

HERCÉUS, *ou* HERCIUS, *Herceus*, *Hercius*, Ἑρκεῖος, surnom de Jupiter. *Voyez* Jupiter Hercéus.

(*a*) Tit. Liv. Liv. XXIV. c. 30, 35. Ptolem. L. III. c. 4.
(*b*) Plin. T. I. p. 163.
(*c*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. VI. p. 167.
(*d*) Cicer. in Verr. L. V. c. 38.
(*e*) Tit. Liv. L. XLI. c. 19.

HERCULANÉA [la Voie], *Via Herculanea.* (*a*) Cicéron en parle comme d'un canton délicieux & fort riche ; ce chemin étoit en Italie, dans la Campanie, entre le lac Lucrin & la mer. C'étoit une chaussée qui, au rapport de Strabon, passoit pour être l'ouvrage d'Hercule. Ce Héros la fit lorsqu'il emmenoit les bœufs de Géryon. C'est pour cela que Silius Italicus nomme ce chemin *Herculeum iter.*

HERCULANENSIS FUNDUS ; (*b*) c'étoit une terre dans le territoire d'Herculanéum. Cicéron en fait mention dans une de ses lettres.

HERCULANÉUM, *Herculaneum*, (*c*) ville d'Italie, au païs des Samnites. Nous lisons dans Tite-Live, que Sp. Carvilius, l'an de Rome 459, prit aux Samnites Volana, Palumbinum & Herculanéum ; la première en peu de jours, & Palumbinum à la seule approche de son armée. Mais, avant que de réduire Herculanéum, il avoit été obligé de livrer deux combats, dont le succès avoit été fort incertain, & où il avoit même perdu plus de monde que ses ennemis. Enfin, s'étant campé près des murailles de la ville, où les habitans s'étoient renfermés, il y avoit donné l'assaut, & l'avoit emporté. Dans ces trois expéditions, il y eut autour de dix mille Samnites de tués ou de pris.

Cellarius soupçonne que c'est le même lieu, qui, dans la Carte de Peutinger, est nommé *Herculus Rani.*

HERCULANÉUM, (*d*) ou HERCULANIUM, *Herculaneum*, *Herculanium*, Ἡρακλαῖον, Ἡρκουλάνεον, ville d'Italie, dans la Campanie, sur le bord de la mer, vis-à-vis du mont Vesuve, à six mille cinq cens pas de Naples, fut bâtie par Hercule 1342 ans avant l'Ere Chrétienne. Une partie de la ville, selon Strabon, s'avançoit dans la mer ; & comme elle étoit exposée au souffle du vent d'Afrique, cette circonstance en faisoit une habitation salutaire.

Velleius Paterculus & Florus disent que la ville d'Herculanéum fut conquise par les Romains, durant les guerres des alliés ; & Columelle ne parle que de ses Salines, qu'il nomme Salines d'Hercule.

Quæ dulcis Pompeia palus, vicina Salinis

Herculeis.

Mais, l'affreuse éruption du Vesuve, qui engloutit cette ville avec d'autres de la Cam-

(*a*) Cicer. de lege Agrar in Rull. c. 46. Strab. pag. 245. Sili. Italic. L. XII. v. 118.

(*b*) Cicer. ad Amic. L. IX. Epist. 25.

(*c*) Tit. Liv. L. X. c. 45.

(*d*) Strab. pag. 246. Plin. Tom. I. pag. 154. Diod. Cass. pag. 756. Pomp. Mel. pag. 131. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 7, 374. Tom. III. pag. 514. & *suiv.*

panie, est une époque bien célebre dans l'Histoire; on la date la première année de l'empire de Tite, & la 79.e de l'Ere Chrétienne.

La description de cet évenement a été donnée par Pline le jeune, témoin oculaire. On sçait que son oncle le Naturaliste y perdit la vie; il se trouvoit pour lors au cap de Misene en qualité de commandant de la flotte des Romains. Spectateur d'un phénomene inoui & terrible, il voulut s'approcher du rivage d'Herculanéum, pour porter, dit M. Venuti, quelques secours à tant de victimes de ces efforts insensés de la nature; la cendre, les flammes, & les pierres calcinées remplissoient l'air, obscurcissoient le soleil, détruisoient pêle-mêle les hommes, les troupeaux, les poissons & les oiseaux. La pluie de cendres & l'épouvante s'étendirent non seulement jusqu'à Rome, mais dans l'Afrique, l'Égypte & la Syrie. Enfin, les deux villes d'Herculanéum & de *Pompeii*, périrent avec leurs habitans, ainsi qu'avec l'historien naturaliste de l'univers; surquoi Pline le jeune remarque noblement que la mort de son oncle a été causée par un accident mémorable, qui, ayant enveloppé des villes & des peuples entiers, doit contribuer à éterniser sa mémoire.

Ce désastre avoit été précédé d'un furieux tremblement de terre, arrivé 13 ans auparavant, l'an 63 de Jesus-Christ. Sous le Consulat de Régulus & de Virginius; & même alors, selon plusieurs Auteurs, la plus grande partie d'Herculanéum fut abîmée.

Quoi qu'il en soit, cette ville voisine de la mer, située à quatre milles environ de Naples, fut ensevelie dans les entrailles de la terre, vers l'espace qui est entre la maison royale de Portici & le village de Rétine; son port n'étoit pas loin du mont Vesuve. A quatre milles pareillement de Naples, mais du côté du levant, on trouve sous la même montagne le hameau nommé Torre del Greco, la tour du Grec, où l'on croit aussi qu'est enterrée la ville de *Pompeii*.

L'époque de la fondation d'Herculanéum est inconnu, l'on conjecture seulement du récit de Denys d'Halycarnasse, que cette fondation peut être placée 60 ans avant la guerre de Troye, & par conséquent 1342 avant Jesus-Christ. Il suivroit delà qu'Herculanéum auroit subsisté plus de 1400 ans; mais, sans nous arrêter à discuter le terme de sa durée, ou les circonstances de sa ruine, essayons plûtôt de retracer l'histoire heureuse de sa découverte, & pour ainsi dire, de sa résurrection.

Il y a près de vingt ans que l'on parle toujours avec admiration de cette découverte. Tous ceux qui cultivent les lettres, les sciences & les arts,

y sont intéressés ; une ville célebre engloutie depuis plus de 1600 ans, & rendue en quelque façon à la lumière, a sans doute de quoi réveiller la plus grande indifférence ; tâchons même de contenter la curiosité.

Le prince d'Elbeuf bâtit vers l'an 1720 un logement à Portici, sur le bord de la mer, & désirant de l'orner de marbres anciens, un païsan du lieu lui en apporta de très-beaux, qu'il avoit trouvés en creusant son puits. Le Prince acheta le terrein du païsan, & y fit travailler. Ses fouilles lui procurerent d'abord de nouveaux marbres en abondance, & ce qui valoit beaucoup mieux, sept statues de sculpture Grecque. Les travailleurs, poursuivant leur besogne, trouverent plusieurs colomnes d'albâtre fleuri, & de nouvelles statues, dont M. d'Elbeuf fit présent au prince Eugene de Savoie. A cette découverte de statues, succéda celle d'une grande quantité de marbres d'Afrique, qui servirent à faire une foule de petites tables; ces richesses, enflées encore par la bouche de la renommée, ouvrirent les yeux au gouvernement, qui devenu jaloux, fit suspendre & cesser les excavations.

Le souvenir de ce genre de découvertes se conservoit précieusement dans le tems où le Roi des deux Siciles choisit l'agréable situation de Portici, pour s'y ménager un séjour délicieux. Alors, ce Monarque ne songea qu'à poursuivre avec vigueur les fouilles entamées par le prince d'Elbeuf, & le succès surpassa de bien loin son attente. La terre ayant été creusée par ses ordres jusqu'à quatre-vingts pieds de profondeur, l'on découvrit le sol d'une ville abîmée sous Portici Rétine, village distans de six milles de Naples, entre le mont Vesuve & le bord de la mer. Enfin, les excavations ayant été poussées plus avant, on a tiré de ce terrein tant d'antiquités de toute espèce, que dans l'espace de six ou sept ans, elles ont formé au roi des deux Siciles, un Muséum tel qu'un Prince de la terre, quel qu'il soit, ne sçauroit dans le cours de plusieurs siecles, s'en procurer un pareil.

Voilà l'avantage des Potentats; un particulier, comme le prince d'Elbeuf, auroit encore trouvé quelques fragmens d'antiquités; mais, le roi de Naples faisant creuser dans le grand, & en ayant les moyens, a déterré une ville entière, pleine d'embellissemens, de théatres, de temples, de peintures, de statues colossales & équestres, de bronzes, & de marbres enfouis dans le sein de la terre. Détaillons toutes ces merveilles.

Parmi les débris d'Herculanéum, on y reconnut du premier coup-d'œil, des édifices d'une grande étendue. De ce nombre sont un temple où étoit

une ſtatue de Jupiter, & un théatre bien conſervé ; comme c'eſt ici le premier, & le plus beau des monumens que l'on a découverts, commençons par le décrire.

Ce théatre ayant été meſuré autant que le travail & les terres amoncelées, purent le permettre, l'on a jugé que ſa circonférence extérieure étoit de 290 pieds, & l'intérieur de 230 pieds juſqu'à la ſcene ; ſa largeur étoit en dehors de 160 pieds, & en dedans de 150 ; le lieu de la ſcene avoit environ 72 pieds de large, & 30 de profondeur.

La forme de ce théatre eſt celle d'un demi-cercle, contenant 18 gradins dans la partie de devant, chacun deſquels part du même centre ; ce demi-cercle ſe termine enſuite par les deux extrêmités en un quarré diviſé en trois parties.

Trois loges élevées l'une ſur l'autre, non perpendiculairement, mais de manière que les murs du dedans étoient ſucceſſivement ſoutenus par les gradins, ſervoient de portiques, pour entrer au théatre, & pour s'y placer à ſon aiſe. Le corridor d'en haut répondoit aux gradins de cette partie, leſquels étoient couverts, & par conſéquent deſtinés pour les dames.

Si l'on conſidere la ſtructure de ce théatre, celle de ſes voutes, l'intérieur de ſes corridors conſtruits de brique, interrompus par des corniches de marbres, ſes vomitoires, ſes eſcaliers diſtingués, par leſquels les Sénateurs paſſoient pour aller d'un rang à l'autre ; ſi l'on obſerve en même tems les fragmens de colonnes, les ſtatues de toute matière & de toute grandeur, les marbres de toute eſpèce, Afriquains, Grecs, Égyptiens, les Agathes fleuries qui tapiſſoient la ſcene & l'orcheſtre, on penſera ſans doute que ce monument étoit d'une grande magnificence.

Mais, être ſurpris d'entendre parler dans une ville peu diſtante de Rome, d'un édifice de cette beauté, c'eſt oublier combien l'exemple d'une capitale a d'influence ſur les provinces voiſines. Les citoyens d'Herculanéum ne demandoient comme les Romains, que du pain & des ſpectacles, *panem & circenſes*. Leur ville, anciennement habitée par les Oſques, *Oſci*, Auteurs des comédies obſcenes, & occupée depuis par les Etruſques, inventeurs des repréſentations hiſtrioniques, devoit ſe diſtinguer plus qu'aucune autre, par la ſplendeur de ſon théatre, & l'amour des pièces qu'on y jouoit. Auſſi quelques Auteurs ont écrit que ces peuples, quoique menacés par le Veſuve d'une ruine prochaine, préférerent le plaiſir du ſpectacle à leur propre ſalut, & ſe laiſſerent accueillir par la flamme & la grêle des cailloux calcinés.

Il ne faut pas croire toutefois

de

de pareilles anecdotes ; l'embrasement du Vesuve, au rapport de Dion Cassius, fut précédé d'un tremblement de terre qui dura plusieurs jours, mais qui ne parut pas redoutable à des Campaniens, accoûtumés à ces agitations de la nature ; bientôt il s'accrut tellement, que tout sembloit près d'être renversé. On vit sortir du Volcan un nuage d'une grandeur immense, blanc, noir, ou tacheté, selon qu'il étoit plus ou moins épais, & qui élevoit avec lui la terre, la cendre, ou l'une & l'autre. A cette vue, il n'est pas possible d'imaginer que ceux d'Herculanéum aient poussé l'amour des spectacles, jusqu'à attendre leur perte inévitable dans l'enceinte de leur théatre.

De plus, on n'a rencontré aucuns vestiges d'os dans la découverte de ce théatre ; le seul sujet de curiosité en ce genre, est un squelette d'homme presque tout entier, que l'on a trouvé sur l'escalier d'une maison, tenant à la main une bourse pleine de petites monnoies. Envain l'on tenta de transporter cet ancien squelette ; à peine l'eut-on touché légèrement, qu'il se convertit en poussière.

Après avoir décrit le théatre, c'est le lieu d'observer qu'on trouva dans son enceinte quantité de statues, qui, selon les apparences, servoient à son embellissement. Il y avoit deux de ces statues de bronze, représentant Auguste & Livie ; celle-là ayant la tête nue, & le corps revêtu de la toge ; celle-ci la tête voilée, & la coëffure à petits triangles, semblable à une couronne rayonnante. On découvrit à quelque distance deux autres statues de femme, & bientôt après, cinq autres statues de marbre, plus grandes que le naturel, dont quatre étoient couvertes de la toge. Il faut observer que toutes ces statues ont les bras & les mains d'un marbre différent de celui du reste du corps, mais d'un marbre plus beau.

Entre les statues de toute espèce & de toute grandeur qu'on a déterrées dans cet endroit, on met au nombre des principales les suivantes ; celle de Néron, sous la figure de Jupiter tonnant ; & celle de Germanicus, l'une & l'autre plus grandes que nature ; celles de Claude & de deux femmes inconnues ; une statue de marbre, représentant Vespasien ; une Atalante, dans laquelle on remarque la manière Grecque ; enfin deux statues de la première beauté assises sur la chaise curule.

On découvrit aussi douze autres statues de suite, six représentant des hommes, & six des femmes ; ce sont peut-être celles des dieux *Consentes*, qui, selon l'opinion de Panvinio, se plaçoient dans le lieu des spectacles.

Parmi les bustes de marbre déterrés dans le même endroit, on distingue un Jupiter Ammon,

une Junon, une Pallas, une Cérès, un Neptune, un Janus à deux faces, une petite fille, & un jeune garçon avec la bulle d'or au col, qui lui descend sur la poitrine; marque distinctive des enfans de qualité. Cette bulle n'est pas cependant ici en forme de cœur, selon la coûtume usitée chez les Romains, elle est de figure ovale.

La découverte du théâtre d'Herculanéum & de ses superbes ornemens, fut suivie de celle des temples, ainsi qu'on l'espéroit; car, tous les Sçavans conviennent que les Romains avoient coûtume d'en bâtir au voisinage de leurs théâtres. Comme les sacrifices précédoient les jeux, & que les jeux avoient rapport aux représentations de la scene, on devoit rencontrer quelques temples voisins du théâtre dans l'ancien païs des Osques, où les jeux de ce nom, & les pièces Atellanes avoient été inventées.

En effet, il est arrivé qu'à quelque distance du théâtre d'Herculanéum, on a découvert deux temples de différente grandeur; l'un a 150 pieds de longueur sur 60 de large; l'autre a seulement 60 pieds de long, sur 42 de large; & ce dernier temple n'étoit peut-être qu'une espèce de chapelle, nommée par les Latins *Ædicula*. Cependant, l'intérieur avoit des colomnes, entre lesquelles étoient alternativement des peintures à fresque, & de grandes tables de marbre, enchassées d'espace en espace dans toute la longueur des murs. Sur ces tables on lisoit les noms des Magistrats qui ont présidé à la dédicace de chaque temple, ainsi que les noms de ceux qui ont contribué à les bâtir ou à les réparer

Vis-à-vis de ces deux temples, on a trouvé un troisième édifice, que plusieurs Sçavans conjecturent être le Forum civil d'Herculanéum, ou bien un de ces temples que les anciens nommoient Péripteres.

Le terreplein de cet édifice forme un parallélogramme long d'environ 228 pieds, & large de 132. Il est environné de colomnes qui soutiennent les voûtes du portique, lequel fait le tour de la partie intérieure; les colomnes qni forment les portiques du dedans, sont au nombre de 42; les statues de bronze & de marbre, placées entre les pilastres, ont été presque toutes trouvées fondues, détruites, brisées, mutilées. Le dedans de l'édifice étoit pavé de marbre, & ses murs peints à fresque; une partie de cette peinture a été taillée avec la muraille, & transportée dans le cabinet du roi des deux Siciles.

Il ne faut pas oublier de dire qu'outre les statues de Dieux, d'Empereurs, & de Héros, dont nous avons parlé jusqu'ici, on a déterré dans les édifices publics, quantité de

ſtatues d'idoles, & autres de divers perſonnages, principalement des familles Annia & Nonnia. La plus belle de toutes eſt la ſtatue équeſtre, érigée à la mémoire de Nonnius Balbus, avec un inſcription en ſon honneur; Dom Carlos a placé cette ſtatue dans le veſtibule de ſon palais. Elle eſt entourée d'une colonnade de marbre & d'un grillage de fer. Devant l'eſcalier du même palais, on voit la ſtatue de Vitellius toute entière & de grandeur naturelle; ajoûtons que dans la claſſe des petites ſtatues de bronze, il y en a pluſieurs qu'on croit être des dieux Lares ou Pénates d'Herculanéum.

C'en eſt aſſez ſur les édifices publics de cette ville; les édifices particuliers, que l'on a découverts dans un eſpace d'environ 300 perches de longueur, & 150 de largeur, ont paru d'une architecture uniforme.

Toutes les rues d'Herculanéum ſont tirées au cordeau, & ont de chaque côté des parapets pour la commodité des gens de pied; elles ſont pavées de pierres, ſemblables à celles dont la ville de Naples eſt auſſi pavée; ce qui donne lieu de croire qu'elles ont été tirées de la même carrière.

L'intérieur de quelques maiſons d'Herculanéum étoit peint à freſque de charmans tableaux, repréſentant des ſujets tirés de la Fable ou de l'Hiſtoire. Le roi des deux Siciles en a fait tranſporter tant qu'il a pu dans ſon palais. Ces peintures ſont d'ordinaire accompagnées d'ornemens de fleurs, d'oiſeaux poſés ſur des cordelettes, ſuſpendus par le bec ou par les pieds, de poiſſons ou d'autres animaux. En un mot, les peintures, tranſportées chez le roi des deux Siciles, forment près de ſept cens tableaux de toute grandeur. Il eſt vrai que la plûpart n'ont que dix ou douze pouces de hauteur ſur une longeur proportionnée. Ils repréſentent de petits amours, des bêtes ſauvages, des poiſſons, des oiſeaux, &c.

Parmi les grands tableaux, il y en a deux qui méritent d'être ici décrits, & qui furent trouvés dans deux niches au fond d'un temple d'Hercule. Dans la première de ces niches étoit peint un Théſée, ſemblable à un athlete, tenant la maſſue levée & appuyée ſur le bras gauche, & ayant ſur l'épaule un manteau de couleur rouge, avec l'anneau du doigt. Le minotaure eſt étendu à ſes pieds avec la tête d'un taureau & le corps d'un homme; la tête du monſtre paroît toute entière; le corps eſt repréſenté en ligne preſque droite & très-bien raccourci. Trois jeunes Grecs ſont au tour du héros; l'un lui embraſſe le genou; le ſecond lui baiſe la main droite; le troiſième lui ſerre le bras gauche avec une attitude gracieuſe; une fille, qu'on croit

être Ariane, touche modestement sa massue. On voit dans l'air une septième figure, qui peut dénoter une victoire, & on apperçoit enfin les détours du labyrinthe.

Le tableau de l'autre niche est aussi composé de plusieurs figures de grandeur naturelle. On y voit une femme assise, couronnée d'herbes & de fleurs, tenant dans sa main un bâton de couleur de fer; à sa gauche est une corbeille pleine d'œufs & de fruits, sur tout de grenades; derrière elle est un faune qui joue de la flûte à sept tuyaux; en face de cette femme assise, on voit debout un homme à barbe courte & noire, ayant l'arc, le carquois plein de fleches, & la massue. Derrière cet homme est une autre femme couronnée d'épis, qui semble parler à la première; à ses pieds, est une biche qui allaite un petit enfant. Au milieu du tableau & dans le vuide, on voit un aigle à aîles déployées, & sur la même ligne, un lion dans une attitude tranquille. Il faut avouer que les tableaux de ces deux niches ne sont pas dessinés avec correction, & que l'expression manque dans la plûpart des têtes.

Au sortir du temple d'Hercule, l'on découvrit çà & là plusieurs autres tableaux, en particulier un Hercule de grandeur naturelle; Virginie accompagnée de son pere & d'Icilius son époux, en présence d'Appius, Décemvir, siégeant sur son tribunal; l'éducation d'Achille par Chiron, qui montre au jeune Héros à jouer de la lyre; enfin divers autres morceaux d'Histoire, outre des païsages, des représentations de sacrifices, de victimes & de Prêtres en habits blancs & sacerdotaux.

Les connoisseurs assurent que plusieurs des tableaux, tirés des fouilles d'Herculanéum, quoique précieux d'ailleurs, péchent dans le coloris & les carnations, soit que ces défauts procedent des peintures mêmes, ou que le tems les ait altérées. Le coloris y est presque toujours trop rouge, & les gradations rarement conformes aux préceptes de l'art. Une seule couleur forme souvent le champ de ces tableaux; quelques-uns cependant sont composés de deux, de trois & de quatre couleurs. Il y en a même un à fresque, représentant des fleurs où toutes les couleurs sont mises en usage.

Avant que de quitter ce qui regarde la peinture, il faut lever un doute, qui sera vraisemblablement resté dans l'esprit des lecteurs, au sujet des tableaux à fresque, transportés d'Herculanéum à Portici. Ils demanderont comment on a pu procéder dans cette opération. Nous leur répondrons, avec ceux qui en ont été témoins, qu'on a suivi la même méthode qui fut autrefois heureusement employée pour les ouvrages de deux célebres Artistes, l'un

ſculpteur & l'autre peintre, qui avoient décoré le temple de Cérès, ſitué près du grand cirque à Rome. Lors, dit Varron, que l'on voulut réparer & crépir de nouveau les murs de cet édifice, on coupa tous les tableaux qui étoient peints deſſus, & on les dépoſa dans des caiſſes. La même choſe s'eſt pratiquée pour les tableaux d'Herculanéum. On a d'abord commencé à les fortifier par derrière avec de la pierre propre à cet effet, ſur laquelle attachant par le moyen du plâtre, l'enduit & ſes peintures, coupant enſuite le tout, & le ferrant avec beaucoup de précaution dans des caiſſes de bois, on l'a tiré du fond de la ville ſouterreine avec autant de dextérité que de bonheur. Enfin, on a appliqué ſur ces peintures un vernis tranſparent, pour les ranimer & les pouvoir conſerver pendant des ſiecles.

Qu'on ſe repréſente à préſent la ſurpriſe des gens de l'art, à la vue de tant de peintures renaiſſantes, pour ainſi dire, avec leur fraîcheur; ni celles du tombeau des Naſons, lavées & preſque effacées par le tems, ni celles que Gregorio Capponi a ſi fort vantées, ne ſçauroient être comparées aux peintures d'Herculanéum. Le roi des deux Siciles peut ſeul ſe vanter d'avoir, & la plus vaſte collection qu'on connoiſſe en ce genre, & même des eſpèces de chef-d'œuvres parfaitement conſervés.

A peine les tableaux des murs d'Herculanéum avoient paſſé des ténebres au grand jour, qu'on porta la curioſité dans l'intérieur d'une maiſon qu'on venoit de découvrir. On y entra; & dans une chambre de plein-pied, on trouva quelques caraffes de cryſtal, un petit étuy de bronze renfermant des poinçons pour écrire ſur des tablettes de cire, & une lame d'airain, ſur laquelle on liſoit des immunités accordées par Titus aux affranchis qui voudroient s'appliquer à la navigation.

En parcourant la maiſon dont nous parlons, on trouva dans une chambre du haut [qui étoit peut-être la cuiſine], pluſieurs vaſes de terre & de bronze, qui contenoient entre autres, des œufs entiers, des noix, des noiſettes, belles en dehors, mais pleines de cendres en dedans.

Près de cette maiſon étoit un temple de Neptune, avec la ſtatue du Dieu. Dans un endroit de ce temple ſont repréſentées des galères avec leurs combattans, & ces galères n'ont qu'un rang de rames.

Ailleurs, on découvrit une cave, contenant de grands vaſes de terre cuite, poſés dans le gravois, & enſevelis tout-à-fait ſous terre, à l'exception des gouleaux enchaſſés dans un banc de marbre, qui regnoit tout au tour de la cave. La capacité de ces vaſes pouvoit être, à ce que l'on conjecture, d'environ

dix barrils mesure de Toscane; nous disons, à ce que l'on conjecture, car malheureusement tout fut brisé au grand regret des Antiquaires. Au sortir de cette cave, on découvrit une statue de bronze, représentant le fils de Jupiter & d'Alcmene; une lanterne à deux meches, & un bracelet d'or ciselé.

Dès qu'on eut commencé de rompre le pavé de Mosaïque du temple d'Hercule, l'on trouva sous ce pavé des piédestaux de marbre, plusieurs lacrymatoires, & divers fragmens de métal blanc qui servoient de miroir.

En avançant d'autres fouilles, on apperçut quelques édifices qui avoient une suite uniforme de petites galeries pavées en Mosaïque, des fenêtres de médiocre grandeur, & dans quelques-unes des restes de pierres diaphanes, faites de talc ou d'albâtre très-fin.

Après de nouveaux travaux, l'étonnement redoubla à la vue de huit statues colossales assises qui ont été restaurées, & qui servent d'embellissement au théatre de la maison royale de Portici.

L'œil fut ensuite récréé par le spectacle de quantité de vases, trépieds, & statues d'idoles de plusieurs pièces qui sembloient sortir de ces fouilles, comme d'une source. Dans quelques-uns de ces vases, l'on a trouvé des provisions de toute espèce, comme grains, fruits, olives, réduits en charbons; ainsi qu'un pâté d'environ un pied de diamètre, serré dans sa tourtière, & clos dans le four.

On n'a gardé cependant de toutes les curiosités de ce genre, qu'un seul pain, semblable de figure à deux pains posés l'un sur l'autre, dont celui de dessous est plus plat, & celui de dessus plus rond. Autour de ce pain on lit: *Seligo C. Granii E. Cicere*. Il a environ huit pouces de diamètre sur quatre de hauteur. Seroit-il de la qualité de ceux dont Juvénal dit:

Et tener, & niveus, Molli Siligine *factus*

Servatur domino.

Mais, que ce soit un pain mollet ou non, il est entier, & le roi des deux Siciles l'a mis dans des cristaux comme une chose très-singulière. Rien n'est en effet plus rare, que de posséder du pain de seize siècles, conservant encore sa forme & son étiquette.

A ces découvertes succéda celle de quantité de nouvelles peintures, dont voici les principales. Une chasse de cerfs & de sangliers; une victoire; un vase de fleurs avec un chevreuil de chaque côté; deux muses, dont l'une joue de la lyre, & l'autre a un masque qui couvre son visage; trois têtes de Méduse; deux têtes d'animaux imaginaires; un oiseau qui voltige autour d'un cerf; un Prêtre de Bacchus qui joue des timbales; un autre assis sur un tigre; Aria-

ne abandonnée sur le rivage de la mer, & Thésée qui s'enfuit sur son vaisseau; Jupiter sous diverses formes; Hercule qui extermine les oiseaux du lac stymphale; six ou sept tableaux représentant chacun une Bacchante, qui se prépare à danser, & qui est vêtue d'une étoffe de gaze avec toute la recherche imaginable, pour former la nudité variée des épaules & du sein; enfin, d'autres peintures offrent des coupes d'architecture, & des édifices élégans représentés en perspective & dans toutes les règles de ce genre si difficile.

Laissons aux Antiquaires le soin de parler des médailles, que les ruines d'Herculanéum ont procurées à sa Majesté, le roi des deux Siciles, & en particulier des médailles de Vitellius en bronze, grandes & moyennes qui sont rares; la légende de celles-ci, du principal côté, est: A. Vitellius Germanicus Imp. Aug. P. M. Fr. P. Les revers sont différens. Dans quelques-uns, on voit Mars avec la lance & l'enseigne Romaine. Dans d'autres, la Paix tient de la main droite le rameau d'olivier, & de la gauche la corne d'abondance.

Mais, nous ne devons pas taire les lampes en grand nombre, qui ont été trouvées à Herculanéum, & qui sont presque toutes consacrées à Vénus. Les anciens Poëtes nous peignent cette ville & ses environs, comme un des sieges de l'empire de cette Déesse. Pour juger à quel point on y portoit son culte, il ne faut que jetter un coup d'œil sur les lampes dont nous parlons. Si celles de terre cuite sont modestes en général, les lampes de cuivre sont autant de monumens par leurs différentes figures, de la dépravation de l'esprit & des mœurs des habitans qui les possédoient.

Il seroit long de décrire les ustensiles des sacrifices; & ce n'en est pas ici le lieu. Peut-être aussi sera-t-il impossible de connoître précisément la destination de chacun. Il suffira donc de remarquer qu'on en a découvert de toutes espèces, en marbre, en verre, en cuivre, en terre cuite, les uns pour les sacrifices proprement dits, les autres pour les libations; ceux-ci pour l'eau lustrale, ceux-là pour recevoir le vin dont on arrosoit les victimes, &c.

Outre ces ustensiles sacrés, Herculanéum a fourni quelques meubles de ménage ou de luxe, comme tables & trépieds. Parmi les tables entières, on en vante une d'un marbre couleur de fer, avec son pied de la même matière, représentant Io. On ne loue pas moins le trépied que le roi des deux Siciles a placé dans son appartement. Les ornemens de ce trépied sont d'un goût délicat, & la cuvette est soutenue par trois sphynx ailés d'une très-belle ciselure.

Les autres curiosités consis-

tent en casques, armes de différentes espèces, cueillers, bouteilles, vases, chandeliers, pateres, urnes, anneaux, agraffes, boucles d'oreilles, colliers & bracelets, indépendamment d'une cassette qui contenoit les instrumens propres aux occupations des femmes, comme ciseaux, aiguilles, dés à coudre, &c.

Notre joie seroit grande, si nous pouvions terminer cet article par la nouvelle d'un beau manuscrit, tiré des ruines d'Herculanéum; mais, dans le petit nombre de ceux qu'on a déterrés de cette ville souterreine, ou l'écriture étoit effacée, ou les feuilles si fort collées les unes aux autres, qu'elles ont parti par lambeaux. Nous serions trop heureux si les excavations fussent tombées sur le temple d'un homme de lettres; c'est-à-dire, sur une maison écartée, consacrée aux Muses, dans laquelle on eût trouvé en bon état quelqu'un de ces précieux ouvrages, complets, qui nous manquent toujours, comme un Diodore de Sicile, un Polybe, un Salluste, un Tite-Live, un Tacite, la seconde partie des Fastes d'Ovide; les vingt-quatre livres de la guerre des Germains, que Pline commença lorsqu'il servoit dans ce pais; ou bien enfin, puisque ce peuple aimoit tant le théatre, en Eschyle, un Euripide, un Aristophane, un Ménandre; certes on pouvoit se flatter de ce dernier genre de découvertes.

La Campanie où étoit Herculanéum, n'offroit pas seulement une contrée délicieuse par la fécondité de ses champs, la beauté de ses fruits, l'aménité de ses bords, la salubrité de son air, mais encore par le séjour que les Muses faisoient dans son voisinage. La plûpart des beaux esprits de Rome sembloient s'être accordés pour venir habiter toutes les campagnes d'alentour. Enfin, Herculanéum étoit, pour ainsi dire, ceinte & munie de domiciles des sciences, & d'atteliers des beaux arts. Cicéron, Pompée, celui qui le vainquit à Pharsale, & tant d'autres Romains, aussi célebres par leur sçavoir que par leur habileté dans la conduite de l'État, avoient des maisons de plaisance aux environs de cette ville. Et quels secours ses habitans ne devoient-ils pas tirer de ces grands génies, pour cultiver leur esprit, & former des bibliotheques à leur exemple.

Les ruines même de cette place, où l'on n'a rien apperçu qui sentît la barbarie, mais au contraire des édifices sacrés & profanes, publics & particuliers, très-bien entendus, très-bien décorés, un théatre, des temples, des portiques, tant de peintures, de statues de bronze, de bas-reliefs & de colomnes, tous ces monumens, dis-je, sont une preuve incontestable qu'Herculanéum étoit habitée par des hommes curieux de belles choses.

Consolons-nous donc de la perte des manuscrits engloutis quelque part dans les abymes de cette ville, puisqu'enfin ces fouilles pratiquées depuis 1750 jusqu'à 1755 ont produit d'autres raretés si nombreuses, que sa majesté Sicilienne a jugé nécessaire de destiner dans son palais une vaste salle voûtée, remplie d'armoires différentes, pour les pouvoir placer, & montrer à tous les curieux de l'univers.

HERCULANÉUS RIVUS, (*a*) ruisseau d'Italie, selon Pline.

HERCULE, *Hercules*, (*b*) Ἡρακλῆς, nom, qui a été commun à plusieurs Héros de l'antiquité, célebres par leur valeur.

Ce nom, selon Diodore de Sicile, a été d'abord porté par deux hommes, dont l'un naquit en Égypte & dressa une colomne dans l'Afrique, après avoir soumis à sa puissance la plus grande partie de la terre. Le second étoit de l'isle de Crete, & il fut un des Dactyles Idéens. Il étoit devin & il commandoit des armées; ce fut lui qui institua les jeux Olympiques. Mais, il y en a eu un troisième peu de tems avant la guerre de Troye, qui fut fils de Jupiter & d'Alcmene. Il parcourut presque toute la terre pour obéir aux ordres d'Eurysthée. Ayant réussi dans toutes ses entreprises, il éleva une colomne en Europe. La ressemblance de nom & de mœurs, qui étoit entre ce dernier & les autres, fut cause qu'on lui attribua les actions des deux premiers, & qu'on ne fit qu'un seul des trois. Diodore de Sicile auroit pu ajoûter un quatrième Hercule, c'est le Phénicien, sans parler de l'Hercule Tyrien de l'Indien, du Gaulois, & de quelques autres.

(*a*) Plin. T. II. p. 553.

(*b*) Diod. Sicul. p. 10, 11, 14, 15, 145, 151. *& seq.* Herod. L. I. c. 7. L. II. c. 42. *& seq.* L. IV. c. 8. *& seq.* L. VI. c. 108, 116. L. VII. c. 176, 193, 198, 204. L. VIII. c. 131. Pauf. pag. 28, 33, 61, 102, 104. *& seq.* Just. L. II. c. 4. L. IX. c. 2. L. XI. c. 4, 10. L. XII. c. 7, 9. L. XVIII. c. 4, 7. L. XX. c. 1. L. XXIV. c. 4. L. XLIII. c. 1. L. XLIV. c. 4. Suid. Tom. I. pag. 1197. Plut. Tom. I. pag. 3, 4, 5, 11, 14. *& seq.* Strab. pag. 2, 9, 19, 38, 48, 64. *& seq.* Q. Curt. L. III. c. 10, 12. L. IV. c. 2, 3, 8. L. VIII. c. 5, 10. *& seq.* L. IX. c. 2, 4. L. X. c. 1. Xenoph. pag. 375, 376, 595, 737. *& seq.* Ovid. Metam. L. IX. c. 1, 2. *& seq.* Virg. Æneid. L. V. v. 410. L. VII. v. 656. L. X. v. 319, 779. Tit. Liv. L. I. c. 7 L. V. c. 13. L. XXI c. 21. L. XXVI. c. 10. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 195, 196. *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 77, 108, 166. Tom. II. pag. 283. *& suiv.* T. III. pag. 415. Tom. IV. pag. 207, 208. Tom. V. pag. 8, 524. *& suiv.* Tom. VII. pag. 1, 2, 3, 4. *& suiv.* Mem. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 128, 173. *& suiv.* Tom III. pag. 29. *& suiv.* Tom. V. pag. 68. *& suiv.* Tom. VI. pag. 17, 20. *& suiv.* Tom. VII. pag. 51. *& suiv.* T. VIII. pag. 321. Tom. IX. pag. 72. *& suiv.* Tom. XII. pag. 103. *& suiv.* Tom. XIV. pag. 185, 195. Tom. XVI. pag. 12. *& suiv.* Tom. XVIII. pag. 9, 10. Tom. XXI pag. 339.

Hérodote donne le premier rang d'antiquité à l'Hercule d'Égypte, & le fait un des douze principaux dieux qui régnerent d'abord dans cette contrée. Diodore de Sicile donne aussi cet Hercule pour le plus ancien de tous. » Par où » les Grecs, dit-il, peuvent-ils » se l'approprier ? Tout le » monde avoue qu'Hercule dé- » fendit les dieux dans la guer- » re des Géans; or, le tems » des Géans ne convient point » à l'époque de l'Hercule Grec » qui vivoit peu avant la guerre » de Troye, il n'y a pas douze » cens ans; au lieu que les » Géans n'ont paru que dans les » commencemens du monde, » tems éloigné de nous, selon » les Égyptiens de plus de dix » mille ans. La massue & la » peau de lion, qu'on a tou- » jours données à Hercule, » sont une preuve de son anti- » quité, & font voir qu'il com- » battoit dans un tems où les » armes offensives & défensives » n'étant pas encore inventées, » les hommes n'alloient à la » guerre qu'avec des bâtons, » & n'étoient couverts que de » peaux de bêtes. Les Égyp- » tiens croyent Hercule, fils de » Jupiter, mais ils ne connois- » sent point sa mere; ce n'est » que dix mille ans après lui » qu'un fils d'Alcmene, nom- » mée Alcée à sa naissance, » prit dans la suite le nom » d'Hercule. Ce nom ne fut » point donné à Alcée pour » marquer selon la force du » mot *Hercule*, qu'il avoit tiré » beaucoup de gloire de la » haine de Junon, ainsi que » l'interprete Matris; mais, » comme étant devenu grand, » il choisit un genre de vie as- » sez semblable à celui de l'an- » cien Hercule, les Grecs ont » transféré à celui-ci le nom & » la gloire du premier. L'opi- » nion reçue de tout tems chez » les Grecs, qu'Hercule a pur- » gé la terre des monstres, fait » contre eux-mêmes; car, des » exploits de cette nature ne » sçauroient tomber dans les » tems de Troye, où le genre » humain s'étant considérable- » ment accru, on trouvoit par » tout des villes policées ou » des terres cultivées. On ne » peut les placer raisonnable- » ment que dans cet âge gros- » sier & sauvage, où les hom- » mes étoient accablés par la » multitude des bêtes féroces, » particulièrement en Égypte, » dont la haute région est en- » core remplie de ces animaux. » ce fût alors qu'Hercule plein » d'amour pour sa patrie, ex- » termina ces monstres & livra » la campagne tranquille à ceux » qui voudroient la cultiver; » ce qui le fit mettre au rang » des Dieux. «

Cicéron croit qu'il y a eu six Hercules. Le premier, selon cet Auteur, étoit fils de Jupiter & de Lysidice; le second est l'Hercule Égyptien, né du Nil; le troisième étoit un des Dactyles du mont Ida; le quatrième étoit fils de Jupiter &

d'Astérie, sœur de Latone, & c'est lui que les Tyriens honoroient; le cinquième est l'Indien, surnommé Bélus; le sixième enfin est le fils d'Alcmene. Il y a des auteurs Grecs qui en comptent jusqu'à quarante-trois, ou parce que plusieurs personnes se sont fait honneur de porter un nom si illustre, ou plutôt parce qu'Hercule n'étoit pas un nom propre, mais appellatif, dérivé peut-être du mot Phénicien *Harokel*, qui veut dire marchand, comme l'a prouvé le sçavant M. le Clerc, qui prétend qu'on donnoit autrefois ce nom aux fameux négocians, qui alloient découvrir de nouveaux païs, & y conduire des colonies, s'y rendant souvent aussi fameux par le soin qu'ils prenoient de les purger des bêtes farouches qui les infestoient, que par le commerce qu'ils y établissoient; ce qui a été sans doute la source de l'ancien Héroïsme & de la guerre. Ainsi, il paroît que le mot *Hercule* n'étoit que le surnom des Hercules dont nous avons parlé; car, le Tyrien s'appelloit Thasius; le Phénicien, Désanaüs, ou Agénor; le Grec, Alcée, ou Alcide; l'Égyptien, qui étoit contemporain d'Osiris & Général de ses troupes, Osochor, ou Chon; l'Indien, Dorsane, & le Gaulois, Ogmius.

Venons à présent à l'histoire d'Hercule le Grec ou le Thébain. » Les Auteurs, dit Dio» dore de Sicile, se trouvent » extrêmement embarrassés » quand ils arrivent à l'histoire » de ce Dieu; car, ajoûte-t-il, » on sçait d'une part qu'il a sur» passé par le nombre & par la » grandeur de ses exploits, tout » ce qui s'est jamais fait de mé» morable parmi les hommes; » ainsi, il est très-difficile de » rapporter dignement des ac» tions dont l'immortalité a été » le prix. D'un autre côté, » comme quantité de gens n'a» joûtent aucune foi aux récits » de la Mythologie, tant à » cause de leur ancienneté, que » parce qu'ils paroissent in» croyables; il faut nécessaire» ment, ou qu'omettant la plû» part des actions d'Hercule, » on lui enleve une grande » partie de sa gloire, ou que » les rapportant toutes, on » s'engage dans une narration » qui ne sera point crue. En » effet, la plûpart des lecteurs » jugent injustement des pre» miers tems par le nôtre, & » mesurant les anciens Héros » aux hommes de leur siècle, » traitent de fable toutes les ac» tions qui s'élevent trop audes» sus de celles dont ils sont té» moins. Mais, quand on ac» corderoit que la Mythologie » a un peu enchéri sur l'exac» te vérité, ce ne feroit pas une » raison de la réjetter absolu» ment. Nous ne prenons pas » à la lettre les représentations » théatrales des Centaures à » deux formes, ni de Géryon » à trois corps. Elles ne lais» sent pas de nous imprimer

» du respect pour le Héros capable de vaincre les monstres les plus terribles. En général, il ne seroit pas raisonnable d'envier aujourd'hui à Hercule les louanges dues aux bienfaits qu'il a répandus par tant de travaux en divers endroits de la terre; & nous devons conserver du moins pour sa mémoire la vénération & la reconnoissance, que nos peres ont marquée pour lui, en le plaçant au rang des dieux. Cependant, laissant à part ces raisonnemens, il nous suffira de rapporter par ordre ses actions sur le témoignage des plus anciens Poëtes & Mythologues. «

Pour commencer par son extraction, Persée fut fils de Jupiter & de Danaë, fille d'Acrisius. Ce Prince ayant épousé Andromede, fille de Céphée, en eut un fils nommé Electryon. De celui-ci & d'Eurymede, fille de Pélops, naquit Alcmene. Jupiter ayant eu commerce avec Alcmene, par le moyen d'un déguisement, en eut Hercule; ainsi, tant du côté paternel que du côté maternel, Hercule rapportoit son origine au plus grand des dieux. La Fable fait mention d'un phénomene étrange qui arriva à sa conception. Car, on dit que Jupiter, étant en la compagnie d'Alcmene, voulut que la nuit fût alors trois fois plus longue qu'elle ne l'est ordinairement. On prétend même que ce ne fut point pour satisfaire une passion désordonnée qu'il rechercha Alcmene, comme il avoit recherché toutes les autres femmes, mais seulement par l'envie qu'il avoit d'avoir un fils. Ne voulant point forcer Alcmene, & espérant encore moins de vaincre sa vertu, il eut recours à la ruse; & ayant pris la figure d'Amphitryon, mari de cette Princesse, il la trompa sous cette ressemblance. Quand le tems fut arrivé qu'Alcmene devoit accoucher, Jupiter attentif à la naissance d'Hercule, déclara en présence de tous les Dieux, qu'il donneroit le royaume de Persée à un enfant qui devoit naître ce jour-là. Junon, pleine de jalousie, ayant mis dans son parti sa fille Ilithyie, suspendit la naissance d'Hercule, & fit naître Eurysthée avant terme. Jupiter, se voyant prévenu par cette adresse, ne révoqua point sa parole; mais, il eut soin en même tems de la gloire d'Hercule. Il donna donc à Eurysthée le royaume, ainsi qu'il l'avoit lui-même promis, & lui soumit Hercule; mais, il persuada à Junon de placer ce dernier au rang des dieux, après qu'il auroit accompli douze travaux, tels qu'Eurysthée les ordonneroit. Alcmene, étant accouchée & craignant la jalousie de Junon, exposa son enfant dans un champ qui s'appelloit encore du tems de Diodore de Sicile, le champ d'Hercule.

Cependant, Minerve se promenant avec Junon, fut frappée de la beauté de cet enfant, & elle persuada à cette déesse de lui donner à tetter. Hercule, ayant pressé la memmelle de Junon, beaucoup plus fort que son âge ne sembloit le permettre, cette Déesse pressée par la douleur, jetta l'enfant à terre; mais, Minerve le reporta à sa mere, & lui conseilla de le nourrir. On peut remarquer ici, dit Diodore de Sicile, un coup surprenant de la fortune. Une mere, qui devoit chérir & conserver son propre enfant l'exposa; & celle qui devoit le haïr comme sa marâtre, sauva sans le sçavoir, ou donna lieu de sauver celui qui devoit naturellement être son plus grand ennemi. Cependant, Junon envoya deux dragons pour dévorer cet enfant; mais, lui les ayant pris chacun par le col, les étrangla l'un & l'autre avec ses deux mains. Il avoit d'abord été nommé Alcée; mais, ensuite les Grecs ayant appris cet exploit, lui donnerent le nom d'Hercule parce que c'étoit de Junon qu'il tiroit toute sa gloire. Ainsi, au lieu que les parens imposent ordinairement le nom à leurs enfans, le seul Hercule ne doit son nom qu'à sa vertu. Amphitryon, s'étant ensui de Tirynthe, vint habiter à Thèbes. Hercule, ayant été nourri dans cette ville, & s'étant adonné à différens exercices, surpassa tous les autres hommes par la force de son corps & par la grandeur de son ame.

Il avoit à peine atteint l'adolescence, lorsqu'il délivra Thèbes de la servitude où elle étoit, & s'acquitta ainsi de la reconnoissance qu'il devoit à sa patrie. Les Thébains étoient soumis alors à Erginus, roi des Minyens; & ce Prince envoyoit tous les ans dans cette ville des Commissaires pour exiger les tributs; ce qu'ils faisoient en outrageant les habitans. Hercule, bravant les suites dangereuses que pouvoit avoir son dessein, entreprit une action qui le rendra à jamais fameux; car, ceux d'entre les Minyens qui venoient demander les tributs étant arrivés, & ayant fait toutes sortes d'injures aux citoyens, il les mit hors de la ville, après leur avoir coupé les extrêmités du corps. Erginus, sur le refus qu'on lui fit de lui livrer le coupable, marcha en personne contre les Thébains. Hercule ayant appris qu'Erginus s'approchoit avec ses troupes, l'attendit dans un passage étroit, & rendant par-là leur grand nombre inutile, il t[illegible] a Erginus même & fit périr presque toute son armée avec lui. S'étant ensuite jetté sur Orchomene, capitale des Minyens, il y brûla le palais de leurs Rois, & rasa leur ville.

Le bruit de cet exploit se répandit dans toute la Grece, & chacun en fut étonné comme d'un prodige. Créon, frappé lui-même de la vertu & du cou-

rage de ce jeune homme, lui donna sa fille Mégare en mariage ; & le regardant comme son propre fils, il lui confia le gouvernement de sa ville. Mais, Eurysthée qui étoit roi d'Argos, craignant qu'Hercule ne devînt trop puissant, le fit appeller, & lui ordonna d'exécuter ses douze travaux. Hercule le refusa d'abord, mais Jupiter lui commanda d'obéir à Eurysthée son Roi. Cependant, Hercule étant allé lui-même à Delphes, & ayant interrogé l'oracle en reçut une réponse qui lui marqua que les Dieux vouloient qu'il accomplît ces douze travaux, & qu'au bout de ce terme il acquerroit l'Immortalité. Hercule fut alors saisi d'une grande tristesse ; il jugeoit indigne de sa vertu de servir un homme qui valoit beaucoup moins que lui ; & d'un autre côté, il lui paroissoit dangereux & même impossible de désobéir à Jupiter son pere. Pendant que ces réflexions l'agitoient, Junon le fit tomber dans la phrénésie. La folie s'empara d'abord de son esprit malade, & ses accès augmentant chaque jour, il devint absolument furieux. Il voulut tuer Iolaüs ; mais, Iolaüs s'étant enfui, il perça à coups de fleche ses propres enfans, auprès de Mégare leur mere, croyant que c'étoient des ennemis. Étant revenu avec peine de ce transport, & ayant reconnu son erreur, il fut mortellement affligé de l'excès de son infortune. Quoique chacun prît part à ses malheurs, il se tint long-tems caché, fuyant la compagnie & la rencontre des hommes. Le tems l'ayant enfin consolé, il alla trouver Eurysthée dans le dessein d'affronter tous les périls.

Son premier travail fut de tuer le lion de Némée. Il étoit d'une grandeur monstrueuse ; & comme on ne pouvoit le blesser avec le fer, avec l'airain, ni avec des pierres, il falloit nécessairement employer la force des bras pour le dompter. Ce lion ravageoit souvent le pais, qui étoit entre Mycenes & Némée, auprès d'une montagne appellée le mont Tretos. Au pied de cette montagne, il y avoit une grande caverne où ce monstre se retiroit ordinairement. Hercule alla un jour l'attaquer ; mais, le lion s'enfuit dans sa retraite. Hercule s'y jetta après lui, & en ayant bouché l'entrée, il le combattit corps à corps, & lui serrant le col avec ses deux mains, il l'étrangla. La peau de cet animal qui étoit fort grande, lui servit toujours dans la suite de vêtement, & même de bouclier dans ses combats.

Son second travail fut de tuer l'Hydre de Lerne. Elle avoit un seul corps & cent cols, & chacun de ces cols se terminoit à une tête de serpent. C'est avec raison que ce monstre passoit pour invincible ; car, du col qu'on lui avoit coupé, il renaissoit toujours deux autres têtes ; & sa blessure même lui

fournissoit un double secours. Pour surmonter cette difficulté, Hercule se servit de cette ruse. Il commanda à Iolaüs de brûler avec un flambeau la partie coupée, afin d'arrêter cette réproduction funeste. Étant ainsi venu à bout de cet animal, il trempa des fleches dans son fiel, afin que chaque trait qu'il lanceroit contre d'autres monstres, leur fît des plaies incurables.

Eurysthée lui commanda en troisième lieu de lui amener vif le sanglier d'Erymanthe, qui paissoit dans les campagnes d'Arcadie. C'est ce que fit Hercule. On ajoûte, pour embellir cet évenement, que ce Héros le porta sur ses épaules, & que cette vue causa tant de frayeur au roi de Mycenes, qu'il alla se cacher dans un tonneau d'airain. Peut-être que le bon Eurysthée, qui n'étoit pas trop brave, & qui crut que le sanglier n'étoit pas entièrement mort, s'enfuit dans sa chambre, & s'enferma sous la clef. Les dents de cet affreux sanglier furent long-tems conservées dans un temple d'Apollon.

Hercule, de son propre mouvement, combattit ensuite les Centaures à l'occasion que nous allons dire. Un centaure appellé Pholus avoit accordé l'hospitalité à Hercule. Il ouvrit en son honneur un tonneau de vin qu'il tira de terre; & l'odeur excellente qui en sortit causée par la bonté & par l'ancienneté du vin, s'étant répandue jusqu'aux prochaines demeures des Centaures, fut pour eux comme un aiguillon qui les incita à s'assembler en fort grand nombre au tour de l'habitation de Pholus, & à se jetter avec impétuosité sur cette boisson. Pholus tremblant de peur, alla se cacher; mais, Hercule se défendit avec un courage surprenant contre les Centaures qui vouloient à toute force emporter le tonneau. Il falloit qu'il combattît contre des gens que la mere des Dieux avoit avantagés de la force & de la vîtesse des chevaux, aussi-bien que de l'esprit & de l'expérience des hommes. Ces Centaures l'attaquerent armés, les uns de pins qui avoient encore toutes leurs racines, les autres de grandes pierres; quelques-uns portoient des torches ardentes, & le reste avoit des haches propres à tuer des bœufs. Hercule les attendit sans s'émouvoir & avec un courage digne de ses premiers exploits. Nephelé, mere des Centaures, combattoit encore contre lui, en répandant une grande quantité de pluie qui ne nuisoit en rien à ses fils, qui avoient quatre pieds, mais qui faisoit glisser Hercule qui ne se soutenoit que sur deux. Cependant, malgré tous les avantages, que ses adversaires avoient sur lui, il les battit vigoureusement; il en tua plusieurs & mit les autres en fuite.

Omade ayant violé en Arca-

die Alcyone, sœur d'Euryſthée, Hercule le fit mourir. C'eſt en ceci, ſelon la remarque de Diodore de Sicile, qu'il faut admirer la vertu de ce Héros; car, quoiqu'il regardât Euryſthée comme ſon ennemi, cependant il crut qu'il étoit de l'équité d'avoir compaſſion d'une femme outragée.

Vers le même tems, Pholus étant mort d'une bleſſure qu'il s'étoit faite lui-même, Hercule lui donna ſous une montagne voiſine de ſon habitation, une ſépulture qui lui fut plus honorable que ne l'auroit été une colomne élevée à ſa gloire. Car, cette montagne ayant été nommée Pholoé, conſerva fidelement la mémoire de celui qui y avoit été enterré, ſans qu'il fût beſoin d'aucune inſcription. Hercule tua auſſi ſans le vouloir, le centaure Chiron qui s'étoit rendu fameux dans la médecine.

Euryſthée ordonna enſuite à Hercule de lui amener la biche aux cornes d'or qui couroit d'une grande vîteſſe. Il ſe ſervit plus de ſon adreſſe que de ſa force pour venir à bout de cette entrepriſe. Car, les uns diſent qu'il la prit dans des filets, d'autres qu'il la fit tomber dans un piege, & quelques autres enfin veulent qu'il s'en ſoit rendu le maître en la forçant à la courſe. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il acheva cet exploit ſans courir aucun danger.

Enſuite, il reçut ordre de chaſſer les oiſeaux du lac Stymphalide, & il employa encore l'adreſſe en cette occaſion. Il s'étoit ramaſſé autour de ce lac une multitude incroyable de ces oiſeaux qui ravageoient entièrement les fruits des contrées voiſines. Il étoit impoſſible d'en exterminer un ſi grand nombre en les tuant l'un après l'autre. C'eſt pour cette raiſon qu'Hercule imagina un tambour d'airain, qui faiſant un bruit continuel & très-grand, les fit tous fuir; & par cet expédient il en délivra abſolument le lac.

Après qu'il eut fini ce travail, Euryſthée lui ordonna de nettoyer ſans l'aide de perſonne l'étable d'Augée, où s'étoit amaſſé depuis pluſieurs années une quantité énorme de fumier. L'inſulte étoit jointe à la peine dans ce commandement d'Euryſthée. Mais, Hercule ne voulut pas emporter ce fumier ſur ſes épaules, afin d'éviter la honte qui pourroit réjaillir ſur lui de cette fonction; & il nettoya cette étable ſans ignominie en y faiſant paſſer le fleuve Pénée, que Pauſanias nomme Minyée. Ce travail ne fut pour lui que l'affaire d'un jour; & il y donna de plus une grande preuve de ſa prudence. Car, ne voulant rien faire qui ne fût digne de l'immortalité, il exécuta d'une manière honorable un ordre très-humiliant.

Augée, après un ſi grand ſervice, n'ayant pas voulu payer à Hercule ce qu'il lui avoit

avoit promis, il chercha l'occasion de s'en venger; & ayant trouvé Euryte que son pere envoyoit à Corinthe pour célébrer les jeux Isthmiques, il le tua. Étant entré ensuite dans l'Élide, il fit mourir Augée, & mit à sa place Phylée son fils, qui ayant été pris pour arbitre, avoit conseillé à son pere de récompenser Hercule pour un service si important. Ce fut pendant cet ouvrage, qu'il fit avec les troupes qui l'accompagnoient, comme nous l'apprenons de Pausanias, qu'aidé par Minerve, il fut obligé de se battre contre Pluton, piqué contre lui de ce qu'il avoit emmené des enfers le chien Cerbere, & qu'il blessa ce dieu. Les Éléens, pour le prouver, citoient les vers d'Homère, où ce Poëte dit en effet que le dieu des enfers reçut dans cette occasion un coup de fleche qui lui fit souffrir de grandes douleurs. Que si on ne veut point recourir à l'allégorie, on pourra penser que le roi de Thesprotie, Aidonée, vint au secours des Pyliens, pour les défendre contre l'armée d'Hercule, qui, dans le dessein de se venger de la perfidie d'Augée, leur avoit déclaré la guerre.

Le septième travail d'Hercule fut d'aller chercher en Crete le taureau dont on dit que Pasiphaé fut amoureuse. Étant passé dans cette isle, il amena dans le Péloponnèse, du consentement du roi Minos, ce monstre au sujet duquel il avoit traversé une si grande étendue de mer. Il institua ensuite les jeux Olympiques. Ayant choisi près du fleuve Alphée une place favorable pour un pareil exercice, il consacra les jeux au Jupiter de la patrie. Le prix qu'il proposa fut une simple couronne, parce que lui-même n'avoit jamais voulu recevoir aucune récompense de tout ce qu'il avoit fait en faveur des hommes. Hercule fut victorieux dans tous les jeux, sans avoir pourtant combattu, personne n'osant se mesurer contre lui à cause de sa force extraordinaire. Cependant, ces jeux étoient fort opposés les uns aux autres. Il est très-difficile à l'Athlete ou au Pancratiaste de devancer un coureur. De même, il est presque impossible à un homme qui excelle dans les combats d'adresse, de vaincre ceux qui réussissent dans les combats de force. C'est donc avec justice que celui-là remporte la palme de tous les jeux, à qui les plus habiles en chacun n'ont pas osé disputer le prix.

Nous ne passerons pas sous silence les présens que l'on dit que les Dieux firent à Hercule; car, lorsqu'il se fut retiré de la guerre pour vaquer aux fêtes, aux assemblées & aux jeux, chacun des Dieux lui fit un don particulier. Minerve lui apporta un voile, Vulcain une massue & une cuirasse. Entre les autres Dieux, Neptune

lui fit présent d'un cheval, Mercure d'une épée, Apollon d'un arc, & il apprit même à Hercule à s'en servir. Cérès, voulant aussi l'honorer, institua les petits mystères pour l'expier du meurtre des Centaures.

Cependant, les Géans entreprirent de se battre contre les Dieux auprès de Pallene. Hercule vint au secours de ceux-ci; & ayant tué plusieurs de ces enfans de la Terre, il reçut de très-grands honneurs. Jupiter donna aux seuls Dieux qui l'avoient secouru le surnom d'Olympiens, afin que les braves qui le porteroient, pussent être distingués des lâches. Quoique Bacchus & Hercule fussent nés de femmes mortelles, ils furent honorés de ce surnom; non seulement parce qu'ils étoient fils de Jupiter, mais aussi parce qu'ayant des inclinations semblables à celles de leur pere, ils avoient adouci, par leurs bienfaits la férocité des hommes. Jupiter tenoit cependant enchaîné Prométhée qui avoit communiqué aux hommes le feu céleste, & un aigle venoit lui ronger le foie. Hercule, voyant que Prométhée n'étoit puni que pour avoir répandu ses bienfaits sur le genre humain, tua l'aigle à coups de fleche; & ayant persuadé à Jupiter d'appaiser sa colere, il sauva un bienfaiteur des hommes.

On lui ordonna ensuite d'amener de Thrace les cavales de Diomede. Elles étoient si furieuses qu'on leur avoit donné des mangeoires d'airain, & si fortes qu'on étoit obligé de les lier avec des chaînes de fer. Hercule, voulant prendre ces cavales, se saisit d'abord de leur maître, & il les rendit obéissantes en les rassasiant de la chair de celui qui les avoit accoûtumées à manger de la chair humaine. Après qu'elles furent amenées à Eurysthée, ce Prince les consacra à Junon. Leur race subsista jusqu'au règne d'Alexandre, roi de Macédoine. Hercule accompagna ensuite Jason à Colchos, pour conquérir la toison d'or. On peut voir sous l'article des Argonautes, la part qu'Hercule eut à cette entreprise.

Il lui fut ordonné bientôt après d'apporter le baudrier de l'amazone Hippolyte. Hercule, ayant traversé la mer du Pont à qui il donna le nom d'Euxin, & étant arrivé aux embouchures du fleuve Thermodon, déclara la guerre aux Amazones, & campa près de leur capitale, appellée Thémyscire. Il demanda d'abord le baudrier qui étoit le sujet de son voyage; & ayant été refusé, il livra bataille aux Amazones. Les moins célebres furent opposées aux soldats d'Hercule; mais, les plus fameuses combattirent contre ce Héros, & se défendirent vaillamment. Hercule, en ayant tué quelques-unes, réduisit les autres à s'enfuir; & il en fit un si grand carnage dans leur fui-

re, qu'il détruisit entièrement cette nation. Entre les captives il choisit Antiope pour en faire présent à Thésee. Pour Ménalippe, elle se racheta en donnant à Hercule le baudrier qu'il étoit venu demander.

Le dixième travail qu'Eurysthée imposa à Hercule, fut d'amener les vaches de Géryon qui paissoient sur les côtes de l'Ibérie, ou de l'Espagne. Hercule voyant qu'il ne pouvoit exécuter ce commandement qu'avec beaucoup de peine & d'appareil, équippa une très-belle flotte, & leva des soldats dignes d'une telle entreprise. Le bruit s'étant répandu par toute la terre, que Chrysaor, qui avoit été ainsi nommé à cause de ses grandes richesses, régnoit alors sur toute l'Ibérie, qu'il avoit trois fils qui combattoient ordinairement avec lui, remarquables par leur force & par leurs exploits; que de plus chacun d'eux commandoit de puissantes armées toutes composées de vaillans hommes; Eurysthée croyant que c'étoit une entreprise insurmontable que de leur faire la guerre, avoit donné exprès à Hercule cette commission. Mais, ce Héros regarda ce péril avec autant de fermeté qu'il avoit regardé les autres. Il marqua le rendez-vous de ses troupes dans l'isle de Crete, parce que cette isle est avantageusement située pour envoyer delà des armées par toute la terre. Les Crétois lui déférerent de grands honneurs pendant le séjour qu'il fit chez eux; & lui-même voulant à son tour leur marquer sa reconnoissance, purgea leur isle de toutes les bêtes sauvages qui la ravageoient auparavant; de telle sorte que depuis ce tems-là, il n'y a eu dans toute l'isle de Crete, ni serpens, ni ours, ni loups, ni aucune autre espèce d'animaux mal-faisans. Il entra aussi dans son dessein d'illustrer un païs qui avoit donné le jour & l'éducation à Jupiter. Étant enfin parti de cette isle, il relâcha en Afrique. D'abord qu'il y fut arrivé, il appella au combat Antée, qui s'étoit rendu fameux par la force de son corps & par son expérience dans la lutte. Il avoit coûtume de faire mourir tous les étrangers qu'il avoit vaincus à cet exercice; mais, il fut enfin tué en se battant contre Hercule.

Ce Héros nettoya ensuite l'Afrique d'un grand nombre d'animaux sauvages dont elle étoit remplie; & par ses soins & ses conseils, il la rendit si fertile, qu'il croissoit abondamment des bleds & des fruits dans des lieux auparavant déserts, & que des contrées arides se virent bientôt couvertes de vignes & d'oliviers. En un mot, d'une région pleine de monstres, il fit le plus heureux séjour de la terre; & poursuivant par tout les scélérats & les tyrans, il rétablit la tranquillité dans les villes. On a dit que c'étoit par une animosité particulière

qu'il s'étoit rendu ennemi des bêtes féroces & des méchans hommes ; d'autant que dès son berceau il avoit été attaqué par des serpens malicieusement envoyés contre lui ; & qu'étant homme fait, il avoit été soumis aux ordres d'un tyran injuste & superbe. C'est par ce motif qu'étant allé en Égypte après la mort d'Antée, il fit mourir le roi Busiris, qui massacroit tous les étrangers qui venoient loger chez lui. Mais, auparavant il traversa les vastes solitudes de la Libye ; & se trouvant dans un païs fertile & rempli d'eau, il y bâtit une ville d'une grandeur étonnante. On lui donna le nom d'Hécatompyle à cause du grand nombre de ses portes ; & sa gloire a subsisté long-tems.

Hercule parcourut l'Afrique jusqu'à l'Océan, & arriva enfin au détroit de Cadix ou de Gibraltar, où il éleva deux colomnes sur les bords de l'un & de l'autre continent. Delà ayant pénétré dans l'Espagne, il alla au devant des enfans de Chrysaor, qui commandant chacun une grande armée, étoient campés séparément. Hercule les fit appeller en combat singulier, les vainquit, & les tua tous trois. Il conquit ensuite toute l'Espagne, & il emmena ces fameux troupeaux de vaches qu'il cherchoit. Étant arrivé chez un Roi du païs, homme recommandable par sa piété & par son équité, il en reçut de grands honneurs. Ce fut pour cette raison qu'il lui fit présent d'une partie de ces vaches. Ce Roi consacra aussi-tôt à Hercule le troupeau qu'il venoit de lui donner, & il lui sacrifia depuis tous les ans le plus beau taureau qui en provenoit.

Hercule, comme nous venons de le dire, étant arrivé aux deux extrêmités de l'Afrique & de l'Europe sur l'Océan, voulut y poser ce monument immortel de son expédition. Selon quelques-uns les deux continens étoient autrefois très-éloignés l'un de l'autre. Il résolut de les rapprocher jusqu'à ne laisser entre eux qu'un passage étroit qui ne permit plus aux monstres de l'Océan d'entrer dans la Méditerranée ; ouvrage mémorable par les terres dont il fallut combler un grand espace de mer. D'autres disent au contraire que les deux continens étant joints, il coupa l'isthme & forma la communication qui est aujourd'hui entre les deux mers. Chacun, dit Diodore de Sicile, peut suivre, selon son goût, l'une ou l'autre de ces deux opinions. Cependant, Hercule avoit déjà fait quelque chose de semblable dans la Grece. La vallée qu'on appelle Tempé étoit couverte d'eau dans toute son étendue. Il creusa dans son voisinage une fosse profonde, où, par le moyen d'un canal, il fit passer toutes ces eaux, & mit à sec cette plaine délicieuse de Thessalie, qui ne fut plus arro-

sée que par le fleuve Pénée. Il fit le contraire dans la Béotie, qu'il inonda toute entière, en détruisant les rivages de la rivière qui passoit à côté de la ville de Minye. Par le premier de ces deux ouvrages, il fit plaisir à toute la Grece; & par le second il vengea les Thébains des outrages qu'ils avoient essuyés durant la captivité où les Minyens les avoient réduits.

Mais, pour reprendre le fil de notre histoire, Hercule donna l'Espagne à gouverner à quelques-uns des habitans, en qui il avoit reconnu le plus de vertu & de probité. Pour lui, s'étant mis à la tête de son armée, il prit le chemin de la Celtique, & ayant parcouru toute cette contrée, il abolit plusieurs coûtumes barbares en usage parmi ces peuples, & entre autres celle de faire mourir les étrangers. Comme il avoit dans son armée quantité de gens qui l'étoient venu trouver de leur plein gré, il bâtit une ville qu'il appella Alésie, nom tiré des longues courses qu'ils avoient faites avec lui. Plusieurs d'entre les Celtes vinrent y demeurer; & étant en plus grand nombre que les autres habitans, ils les obligerent de prendre leurs coûtumes.

Hercule, voulant ensuite passer de la Celtique en Italie, prit le chemin des Alpes. Il rendit les routes de ce païs, de rudes & difficiles qu'elles étoient, si douces & si aisées, qu'une armée y pouvoit passer sans peine avec tout son bagage. Les habitans de ces montagnes avoient coûtume de tailler en pièces & de voler toutes les troupes qui les traversoient. Mais, Hercule ayant dompté cette nation, & en ayant fait punir les chefs, établit pour toujours la sûreté de ces passages. Étant descendu des Alpes, il parcourut le plat païs de la Galatie, & entra ensuite dans la Ligurie. Au sortir de ce dernier païs, Hercule alla dans la Toscane; & arrivant proche du Tibre, il vint camper dans le même endroit où l'on bâtit depuis la ville de Rome. Il y avoit alors sur le mont Palatin une petite ville habitée par les originaires du païs. Potitius & Pinarius, les plus considérables d'entre eux, le reçurent d'une manière très-généreuse, & lui firent des présens magnifiques. Hercule, ayant reçu avec plaisir les marques de bienveillance que lui donnerent les habitans du mont Palatin, leur prédit que ceux qui après sa déification lui offriroient la dixme de leurs biens meneroient ensuite une vie très-heureuse. Cette prédiction, dit Diodore de Sicile, s'est accomplie jusques dans ces derniers tems. Car, ajoûte-t-il, on connoît à Rome plusieurs personnes aisées & même quelques citoyens fort riches, qui, après avoir fait vœu de donner à Hercule la dixieme partie de leurs richesses, les ont vu monter à quatre

mille talens. Lucullus, qui étoit peut-être le plus riche des Romains de son tems, ayant fait l'estimation de tous ses biens, lui en sacrifia la dixme qu'il employa en festins publics. Les Romains lui bâtirent sur le bord du Tibre un superbe temple, où ils lui consacroient la même partie de leurs fonds.

Hercule défit en Italie quelques brigands, entre autres un certain Cacus qui se retiroit dans les montagnes du mont Aventin, & qui eut même la hardiesse de lui voler ses bœufs. Caca découvrit son frere à Hercule, qui le fit mourir, comme nous l'apprennent Tite-Live & Servius.

Quelques Anciens prétendent que comme notre Héros cherchoit à s'immortaliser par plus d'une manière, il épousa la fille d'Evandre. Il avoit amené aussi, suivant Denys d'Halicarnasse, une esclave qu'il fit épouser à Faunus, d'où naquit Latinus. On ajoûte encore qu'Hercule abolit en Italie la cruelle coûtume d'offrir aux Dieux des victimes humaines, & qu'il y établit qu'on n'y immoleroit que des animaux, ou tout au plus des représentations d'hommes; car, pour le dire en passant, quand on n'avoit pas de quoi acheter des victimes, on se contentoit d'immoler quelque chose qui les représentât.

Hercule, en quittant le Tibre, parcourut les côtes maritimes de l'Italie. Il entra dans le païs de Cumes, dans lequel on dit qu'il y avoit des hommes très-forts, mais très-scélérats; on les nommoit les Géans. Cette contrée s'appelloit aussi Champ Phlégréen à cause d'une montagne de ce païs-là qui jettoit des flammes. Les Géans ayant appris qu'Hercule étoit entré dans leur païs, s'assemblerent & marcherent contre lui en ordre de bataille. Comme ils étoient très-forts & très-vaillans, le combat fut très-rude. Mais, enfin Hercule remporta la victoire, avec le secours des Dieux qui l'aiderent dans ce combat. Il tua plusieurs de ses ennemis, & rétablit la tranquillité dans le païs.

Hercule continua ensuite son chemin le long des côtes de la mer. Il fit plusieurs ouvrages sur le lac d'Averne qui étoit consacré à Proserpine. Ce lac se déchargeoit auparavant dans la mer; mais, Hercule ferma le canal de communication, & pratiqua le long des côtes de la mer un chemin qui s'appelloit encore du tems de Diodore de Sicile, le chemin d'Hercule. Il entra ensuite dans la Posidonie, & il trouva sur sa route une pierre posée en mémoire d'une aventure singulière. Un fameux chasseur de ce païs s'étoit fait une loi, dès ses premières années, de consacrer à Diane la tête & les pieds de tous les animaux qu'il avoit pris à la chasse, & de les pendre à des arbres. Un jour, s'étant rendu maître d'un sanglier extraordinairement grand, il mé-

prisa la Déesse, & dit qu'il ne lui consacreroit que la tête. Il joignit aussi-tôt l'effet aux paroles, & suspendit seulement la tête du sanglier à un arbre. Il faisoit alors fort chaud. Le chasseur s'étant endormi sur le midi, la tête du sanglier se détacha d'elle-même de l'arbre, & tombant sur lui pendant qu'il dormoit, le tua sur le champ. Il arriva le contraire à Hercule à cause de sa piété; car, étant venu sur les confins du païs de Rhege & de la Locride, & la fatigue d'un long chemin le contraignant de se reposer, on dit qu'il pria les Dieux d'éloigner de lui une grande quantité de cigales qui le tourmentoient. Les Dieux exaucerent sa priere, & non seulement elles s'écarterent pour lors; mais on dit qu'on n'en a jamais vu depuis dans ce canton.

Hercule, étant ensuite arrivé dans un endroit de l'Italie, qui n'est séparé de la Sicile que par un bras de mer fort étroit, fit passer ses vaches à la nage, dans cette isle. Pour lui s'étant pris aux cornes d'un taureau, il traversa toute la largeur de ce détroit, qui, comme le dit Timée, est de treize stades. Voulant ensuite faire le tour de la Sicile, il alla du Cap Pelore jusqu'au mont Eryx. Pendant qu'il marchoit le long des côtes de cette isle, on dit que les nymphes lui ouvrirent des bains d'eaux chaudes, afin de le délasser. Quand Hercule fut entré dans les terres de la domination d'Eryx; ce Prince qui étoit fils de Vénus & d'un Roi du païs, l'envoya provoquer à la lutte. Les prix qu'ils se proposerent l'un à l'autre, furent le sujet d'une dispute; car, Eryx ayant offert son royaume pour prix de la victoire, Hercule lui proposa ses vaches. Eryx se fâcha d'abord de la comparaison qu'Hercule faisoit de ses vaches avec un royaume; mais, Hercule lui ayant appris que s'il les perdoit, il perdroit l'espérance de l'immortalité, Eryx accepta le parti. Cependant, il fut vaincu à la lutte, & ses États demeurerent à Hercule, qui les remit entre les mains des habitans, & leur permit d'en recueillir les fruits, jusqu'à ce que quelqu'un de ses descendans vînt les redemander. Cela arriva dans la suite; car, Doriée le Lacédémonien étant venu en Sicile long-tems après Hercule, on lui rendit ce païs, & il y bâtit la ville d'Héraclée.

Cependant, Hercule fit le tour de la Sicile, & arriva enfin dans la ville qu'on appella depuis Syracuse, où il apprit l'histoire de Proserpine. Il offrit à cette Déesse un magnifique sacrifice; & ayant immolé auprès de Cyane un de ses plus beaux taureaux, il enseigna aux habitans à faire tous les ans en l'honneur de Proserpine des fêtes & des assemblées solemnelles. S'étant ensuite avancé avec ses vaches dans le milieu des terres, les Sicaniens vin-

rent contre lui avec une forte armée; mais, il leur livra un grand combat & les vainquit. Plusieurs des ennemis y furent tués.

Après cela, étant entré dans le païs des Léontins, Hercule en admira la beauté. Comme ces peuples le reçurent avec une vénération extraordinaire, il résolut de laisser chez eux des monumens éternels de son passage. Il lui arriva quelque chose de singulier dans la ville des Agyrinéens. Car les habitans lui firent, dès son vivant & en sa présence, des sacrifices comme à un Dieu, & ils solemniserent des fêtes en son honneur. Hercule n'avoit encore accepté aucun culte; & celui des Agyrinéens fut le premier auquel il consentit comme à un signe que les dieux lui donnoient de son immortalité prochaine. Non loin de cette ville étoit un chemin pierreux, dans lequel les vaches d'Hercule imprimerent leurs traces comme sur de la cire. Ce nouvel indice, joint aux dix travaux qu'il avoit déjà accomplis, lui firent croire qu'il étoit actuellement immortel; & il jugea qu'il pouvoit recevoir dès-lors les sacrifices anniversaires que les Agyrinéens avoient institués en son honneur. Voulant ensuite marquer sa reconnoissance à un peuple qui lui avoit donné des preuves particulières de son respect, il creusa devant cette ville un lac de quatre stades de tour, qu'il appella de son nom. Il dédia au héros Géryon, dans l'endroit où ses vaches avoient imprimé leurs traces, un bois qui fut long-tems en grande vénération parmi les Agyrinéens. Il en dédia un autre à Iolaüs son compagnon d'armes, & il institua en son honneur des sacrifices que les habitans du païs célébrerent pendant plusieurs siecles.

Notre Héros étant repassé avec ses vaches en Italie, marcha le long du rivage de la mer. Il porta un coup mortel à Lacinius dans le moment qu'il lui déroboit ses vaches; & il tua par mégarde Croton auquel il dressa un mausolée, après lui avoir fait des obseques magnifiques. Il prédit aux habitans du païs qu'on verroit quelque jour dans cet endroit une ville fameuse qui porteroit le nom du mort. Ayant ensuite fait à pied le tour de la mer Adriatique, il entra dans le Péloponnese par l'Épire.

Il n'eut pas plutôt fini son dixième travail, qu'Eurysthée lui ordonna de tirer hors des enfers le chien Cerbere. Dès qu'Hercule eut reçu cet ordre qu'il regarda comme glorieux pour lui, il prit le chemin d'Athènes. Là il se fit initier aux mystères d'Eleusis dont Musée, fils d'Orphée, étoit chef alors. Étant ensuite descendu dans les enfers, il fut reçu de Proserpine comme son frere, & elle lui permit même d'emmener avec lui Thésée & Pirithoüs qui y étoient retenus prisonniers. Ayant ensuite lié

Cerbere avec des chaînes de fer, il le tira hors des enfers & le fit voir aux hommes.

Son dernier travail enfin étant d'apporter d'Afrique, les pommes d'or des Hespérides, Hercule prit une seconde fois par mer la route de ce païs. Les sentimens des Mythologues sont fort partagés au sujet de ces pommes, comme nous le disons sous l'article des Hespérides. Car, les uns assurent qu'il croissoit effectivement des pommes d'or en certains jardins d'Afrique, qui appartenoient aux Hespérides; mais qu'elles étoient gardées par un épouvantable dragon qui veilloit sans cesse. D'autres prétendent que les Hespérides possédoient de si beaux troupeaux de brebis, que par une licence poëtique on leur avoit donné le surnom de Dorées, comme on l'avoit donné à Vénus, à cause de sa beauté. Quelques-uns enfin ont écrit que ces brebis étoient d'une couleur particulière qui tiroit sur l'or. Ces derniers ajoûtent même que par le dragon, il faut entendre le Pasteur qui gardoit ces brebis, homme très-fort & très-courageux, & qui avoit coûtume de mettre à mort tous ceux qui entreprenoient de lui ravir quelques pièces de son troupeau. Mais, nous laissons au Lecteur la liberté de croire tout ce qu'il voudra là-dessus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Hercule ayant tué le gardien de ces brebis ou de ces pommes, il les apporta à Eurysthée, & qu'ayant accompli ses douze travaux, il se tint assuré d'avoir l'immortalité pour sa récompense, ainsi que le lui avoit promis l'oracle d'Apollon.

Ajoûtons, au sujet des Hespérides, que des pirates ayant trouvé ces filles dans leur jardin, où elles se divertissoient, se saisirent d'elles; & s'étant enfuis au plus vîte dans leurs vaisseaux ils les embarquerent avec eux. Mais, Hercule les ayant surpris pendant le tems qu'ils mangeoient près du rivage, & ayant appris de ces jeunes Vierges le malheur qui leur étoit arrivé, il tua tous leurs ravisseurs, & rendit ensuite les Atlantides à leur pere Atlas. Ce Prince reconnoissant enseigna à fond à Hercule l'astronomie. Atlas avoit étudié cette science avec beaucoup d'assiduité & d'application, & il y étoit devenu très-sçavant. Il avoit même construit avec un grand art une sphere céleste; & c'est pour cette raison qu'on a cru qu'il portoit le monde sur ses épaules. Comme Hercule fut le premier qui apporta en Grece la science de la sphere, il acquit aussi une très-grande gloire; & l'on feignit à ce propos qu'Atlas s'étoit reposé sur lui du fardeau du monde; les hommes racontant d'une manière fabuleuse un fait véritablement arrivé. Étant venu delà en Égypte, il fit mourir le roi Busiris pour la raison que nous avons déjà dite. Ensuite,

remontant par le Nil jusqu'en Éthiopie, il tua Hémation, Roi de ce païs, qui lui avoit déclaré la guerre.

Après qu'il eut fini ses douze travaux, un oracle lui dit qu'avant qu'il fût reçu au nombre des Dieux, il falloit qu'il envoyât une colonie en Sardaigne, sous la conduite des fils qu'il avoit eus des Thespiades. Ces Thespiades étoient cinquante filles que Thespis avoit eues de plusieurs femmes. Comme Hercule, dans le tems qu'il étoit encore fort jeune, étoit d'une force de corps prodigieuse, cela fit souhaiter à Thespis que ses filles pussent avoir des enfans de lui. L'ayant donc invité à un sacrifice, & lui ayant fait ensuite un festin magnifique, il le donna pour mari à toutes ses filles. Hercule par ce moyen devint pere de cinquante enfans, qu'on appella en général Thespiades comme leurs meres. Quand ils furent parvenus à l'adolescence, Hercule les envoya en Sardaigne suivant l'ordre de l'Oracle. Comme Iolaüs l'avoit accompagné dans toutes ses expéditions, il lui confia les Thespiades, & le déclara chef de la colonie.

Il céda ensuite à Iolaüs Mégare sa femme, dont les enfans avoient eu un fort funeste; & il espéra qu'une autre lui en donneroit de plus heureux. Il demanda Iolé, fille d'Euryte, roi d'Œchalie. Mais, ce Prince ayant appris l'infortune de Mégare, demanda du tems pour se déterminer. Hercule qui prit cette réponse pour un refus, emmena secrétement pour se venger, les chevaux d'Euryte. Iphitus, fils de ce Prince, soupçonnant Hercule d'avoir dérobé ces chevaux, & étant allé les chercher dans Tirynthe, Hercule le fit monter sur une tour fort haute, & lui permit de porter ses regards de tous côtés pour voir s'il les découvriroit. Mais, Iphitus ne les appercevant point, il lui dit que c'étoit à tort & faussement qu'on l'accusoit de les avoir dérobés, & là-dessus il le jetta du haut de la tour en bas. Sur ces entrefaites étant tombé malade en punition de ce meurtre, il s'en alla à Pyle chez le roi Nélée, & le pria de l'expier. Nélée ayant consulté ses enfans, tous à l'exception du seul Nestor qui étoit le plus jeune, furent d'avis qu'on refusât cette expiation. Hercule prit le parti d'aller chez Deiphobe, fils d'Hippolyte, pour le prier de la lui donner; mais, on en fit inutilement la cérémonie, & sa maladie ne le quitta point. Il alla donc enfin consulter l'oracle d'Apollon, sur ce qu'il devoit faire pour recouvrer la santé. L'oracle lui répondit que s'il vouloit être guéri, il falloit qu'on le vendît publiquement, & qu'on donnât le prix de sa vente aux enfans d'Iphitus. La durée de sa maladie l'ayant obligé d'obéir à cet oracle, il prit avec quelques-uns

de ses amis le chemin de l'Asie. Quand il fut arrivé dans ce païs, il se laissa vendre volontairement par un de ses amis; & il devint esclave d'Omphale, fille de Jardanus & reine des Lydiens, peuples qu'on appelloit alors Méoniens. Celui qui l'avoit vendu, remit ensuite aux enfans d'Iphitus, selon le commandement de l'Oracle, l'argent provenu de la vente d'Hercule. Ce Héros cependant, ayant recouvré la santé & demeurant esclave de la reine Omphale, entreprit de punir tous les voleurs qui infestoient cette contrée.

Il tua d'abord une partie des Cercopes fameux brigands, qui faisoient beaucoup de ravage, & il amena le reste enchaîné aux pieds de la Reine. Il fit aussi mourir d'un coup de bêche Sylée qui enlevoit tous les étrangers qui voyageoient de ce côté-là, & les obligoit de travailler à ses vignes. Il reprit sur les Itons les vols qu'ils avoient faits en plusieurs contrées, qui appartenoient à Omphale; il démolit la ville dans laquelle ils se retiroient, & il les fit tous prisonniers. Omphale voyant les exploits d'Hercule, & ayant appris qui il étoit, & de qui il étoit sorti, eut sa vertu en admiration, le remit en liberté & l'épousa. Elle en eut un fils qui fut nommé Lamon. Hercule avoit aussi eu d'une des compagnes de son esclavage, un fils appellé Cléolaüs. Étant ensuite retourné dans le Péloponnèse, il alla combattre Laomédon, roi de Troye. Le sujet de cette guerre fut qu'Hercule s'étant joint à Jason pour la conquête de la toison d'or, Laomédon lui manqua de parole au sujet des chevaux qu'il lui avoit promis, à condition qu'il le déferoit d'un monstre marin. Cependant, l'expédition de la toison d'or n'ayant pas laissé à Hercule le tems de se venger, il en trouva enfin l'occasion.

Quelques-uns disent qu'il partit pour la guerre de Troye avec dix-huit grands vaisseaux. Mais, selon le témoignage d'Homère, il n'en avoit que six. C'est Tlépoleme qui parle dans l'Iliade.

Tel, d'un commun aveu, fut Hercule mon pere,
De cent monstres divers intrépide vainqueur,
Et qui des fiers lions eut la force & le cœur.
Du roi Laomédon la promesse parjure
L'amena sur ces bords, pour venger son injure.
Suivi de six vaisseaux, foible appui pour son bras,
Dans le sein d'Ilion il porta le trépas.

Hercule, étant arrivé dans la Troade, prit avec lui les plus braves de ses compagnons, & vint entourer les murailles de la ville. Il confia à Oiclée, fils

d'Antiphatès, la garde de ses vaisseaux. Cependant, Laomédon, à qui cette attaque imprévue n'avoit pas permis de lever beaucoup de troupes, ayant ramassé des soldats tels qu'il put les rencontrer, alla droit aux vaisseaux d'Hercule, espérant que s'il les pouvoit brûler, il mettroit fin à la guerre. Oiclée vint à sa rencontre; mais, celui-ci ayant été tué dans le combat, ceux qui l'avoient suivi s'enfuirent dans leurs vaisseaux, & prirent le large au plus vîte. Laomédon qui revevoit sur ses pas, étant tombé sur les soldats d'Hercule qui assiégeoient Troye, fut tué dans la mêlée avec plusieurs de ses citoyens. Hercule prit ensuite la ville d'assaut, & ayant fait passer au fil de l'épée tous les habitans qui se mettoient en défense, il rendit justice à Priam en lui donnant le royaume de Troye. Car, il avoit été le seul des enfans de Laomédon, qui, s'opposant aux mauvais conseils de ses freres, eût été d'avis de remettre à Hercule les chevaux qu'on lui avoit promis. Ce Héros récompensa aussi Télamon d'une manière fort honorable, en lui donnant Hésione, fille de Laomédon.

De retour dans le Péloponnèse, il alla à Olene, chez Dexamene. Hippolyte, fille de ce dernier, venoit d'être mariée à Axan. Hercule ayant été prié du festin des noces, tua le centaure Eurytion, qui vouloit forcer la mariée. Étant ensuite revenu à Tirynthe, Eurysthée lui commanda d'en sortir, lui, Alcmene, Iphiclus, & Iolaüs, sous prétexte qu'ils avoient fait complot de lui enlever son royaume. Ils furent donc obligés de s'exiler de Tirynthe; & Hercule se retira dans l'Arcadie, chez Phénée. Ce fut, vers ce tems-là qu'Hippocoon exila de Sparte, son frere Tyndare; & que les enfans d'Hippocoon, qui étoient au nombre de vingt, tuerent Hyjon, fils de Licymnius, ami d'Hercule. Ce Héros, indigné de ce meurtre, mena son armée contre les enfans d'Hippocoon; il remporta sur eux une victoire complete; & ayant pris d'emblée la ville de Sparte, il en fit roi Tyndare, pere des Dioscures. Mais, comme il avoit conquis ce royaume à la pointe de l'épée, il ne le lui céda qu'à condition de le remettre un jour à ses héritiers, qui viendroient le lui demander. Il n'en coûta à Hercule dans cette bataille, que fort peu de gens entre lesquels étoient Iphiclus & dix-sept enfans de Céphée.

Cette guerre finie, Hercule prit le chemin d'Arcadie. Il alla loger chez le roi Alée; mais, ayant eu un commerce secret avec Augé, fille de ce Roi, il partit pour Stymphale. Cependant, portant impatiemment la mort d'Hyjon, fils de Licymnius, & celle de son frere Iphiclus, il se bannit volontairement de l'Arcadie & de tout le Péloponnèse. Il s'en alla à

Calydon, ville d'Étolie, suivi de plusieurs Arcadiens, & il s'y arrêta. Comme il n'avoit ni femmes, ni enfans légitimes, il épousa après la mort de Méléagre, Déjanire, fille d'Œnée.

Ce Héros, pour rendre service aux Calydoniens, détourna le fleuve Achéloüs, & l'ayant fait passer dans le nouveau lit qu'il avoit creusé lui-même, il mit à sec une vaste étendue de terre, qui autrefois couverte, dit Diodore de Sicile, & maintenant arrosée par les eaux de ce fleuve, est devenue très-fertile. C'est ce qui a donné lieu aux Poëtes de feindre qu'Hercule se battit contre le fleuve Achéloüs, changé en taureau; que dans ce combat il lui cassa une corne, dont il fit présent aux Étoliens; & que cette corne fut appellée la corne d'Amalthée. Ils ajoûtent qu'elle renfermoit tous les fruits d'automne, comme des raisins, des pommes & des oranges. Mais, le but de cette fable est de représenter par la corne le nouveau canal de l'Achéloüs; & par les raisins, les pommes & les oranges, la fertilité de la contrée voisine du fleuve, & la multitude infinie des arbres fruitiers qui y naissoient. D'autres cependant croyent que la corne d'Amalthée signifie l'ardeur & la persévérance du travail, que demande la culture de la terre. Hercule combattit ensuite pour les Calydoniens contre les Thesprotes. Il se rendit maître par force de la ville d'Ephyre, & tua de sa propre main Phylée, roi de ces peuples. La fille même de ce Prince fut amenée prisonnière. Hercule, ayant eu commerce avec elle, en eut un fils appellé Tlépoleme.

Trois ans après son mariage avec Déjanire, ce Héros dînant avec Œnée, & étant servi à table par Eurynome, fils d'Architele, à peine alors sorti de l'enfance, ce jeune homme fit une faute en servant. Hercule le tua quoiqu'involontairement, en lui donnant un coup de poing. Cet accident l'affligea beaucoup, & il s'exila lui-même de la ville de Calydon. Prenant avec lui Déjanire sa femme & son fils Hyllus, qui n'étoit alors qu'un enfant, ils arriverent ensemble au bord du fleuve Evénus. Ils trouverent là le centaure Nessus, qui, moyennant un certain salaire, transportoit d'un côté du fleuve à l'autre ceux qui avoient envie de le traverser. Ce Centaure, ayant d'abord pris Déjanire pour la faire passer de l'autre côté du fleuve, fut frappé de sa beauté & entreprit de lui faire violence. Déjanire implora en criant le secours de son mari. Hercule lança un trait contre le Centaure qui se sentant blessé à mort, dit à Déjanire, qu'il vouloit lui laisser un philtre dont la propriété seroit de faire qu'Hercule n'aimât plus aucune autre femme qu'elle; que pour cet effet il falloit qu'elle mêlât l'huile qu'il lui donnoit avec le

sang qui découloit de la pointe de la fleche, & qu'elle en frottât la tunique d'Hercule. Il expira dès qu'il eut donné cet avis à Déjanire. Cette femme recueillit dans un vase ce prétendu philtre, & le garda à l'insçu de son mari. Cependant, Hercule traversant le fleuve se rendit chez Ceyx, roi des Trachyniens, où il alla loger, menant toujours à sa suite un grand nombre d'Arcadiens. Sur ces entrefaites, Phylas, roi des Dryopes, ayant commis des impiétés dans le temple de Delphes, Hercule se mit à la tête des Méliens, tua le roi des Dryopes, & chassa ses sujets de de leur païs, qu'il abandonna ensuite aux Méliens. Il fit prisonnière la fille de Phylas, & il en eut un fils appellé Antiochus. Il avoit aussi eu depuis la la naissance d'Hyllus, deux autres enfans de Déjanire, sçavoir, Gynée & Oditès.

Quelque tems après le malheur des Dryopes, la guerre s'alluma entre les Doriens & les Lapithes. Comme l'armée des Lapithes étoit beaucoup plus nombreuse que celle des Doriens, ceux-ci eurent recours à Hercule. Ils lui offrirent la troisième partie de leur païs & de leur royaume, à condition qu'il les aideroit dans cette guerre. Ayant obtenu leur demande, ils marcherent tous ensemble contre les Lapithes. Hercule se mit à la tête des Arcadiens qui l'accompagnoient dans toutes ses expéditions, il battit les Lapithes, tua leur Roi; & ayant laissé un grand nombre de soldats sur la place, il les obligea de relâcher aux Doriens le païs qu'ils leur contestoient.

Pendant qu'il s'en retournoit à Trachyne, il tua en chemin Cygnus, fils de Mars, qui l'avoit appellé à un combat singulier. Etant ensuite sorti de la ville d'Itone, comme il traversoit la Pélasgiotide, il alla à la rencontre du roi Orménius, & lui demanda en mariage Astydamie sa fille. Mais, Hercule ayant été refusé, parce qu'Orménius sçavoit qu'il étoit marié à Déjanire, fille d'Œnée, lui déclara la guerre; il prit sa ville, & fit enfin mourir ce Prince qu'il n'avoit pu persuader; se rendant maître par droit de conquête de la personne d'Astydamie, il en eut un fils nommé Ctésippe. Après cette expédition, il mena son armée dans l'Œchalie contre les enfans d'Euryte, pour se venger de ce qu'on lui avoit refusé Iolé, qu'il avoit demandée en mariage. Les Arcadiens l'ayant encore accompagné dans cette guerre, il emporta la ville, & il fit passer au fil de l'épée Toxée, Molion, & Pytius, fils d'Euryte. Il emmena avec lui sur un promontoire de l'Eubée, appellé Cénée, Iolé qu'il avoit fait prisonnière.

Hercule, voulant offrir un sacrifice dans cet endroit, envoya à Trachyne, vers Déjanire sa femme, un de ses servi-

teurs appellé Lichas, pour lui aller chercher la tunique dont il avoit coûtume de se revêtir lorsqu'il sacrifioit. Déjanire, ayant appris par Lichas que son mari étoit éperdument amoureux d'Iolé, & croyant le guérir de cette passion, & le ramener à elle, frotta cette tunique du philtre que le Centaure Nessus lui avoit donné pour se faire toujours aimer d'Hercule. Lichas, ne sçachant rien de ce secret, prit des mains de Déjanire, les vêtemens du sacrifice & les apporta à Hercule. Mais, dès que ce Héros eut mis sur lui la tunique empoisonnée, la force du venin dont elle étoit imbibée, venant à opérer, fit une révolution étrange dans son corps. Car le fiel de l'hydre de lerne, dans lequel la fleche d'Hercule avoit trempé, & qui étoit passé dans la tunique, corrompit par sa chaleur toutes les chairs. Ainsi, ce Héros souffrant des douleurs extraordinaires, fit d'abord mourir Lichas, auteur innocent de son mal. Il licentia ensuite son armée & revint demeurer à Trachyne. Mais, comme ses douleurs augmentoient toujours, il envoya à Delphes Licymnius & Iolaüs, pour demander conseil à Apollon sur cette cruelle maladie. Dans cet intervalle, Déjanire apprenant le malheur d'Hercule dont elle se voyoit la cause, se livra au désespoir & s'étrangla elle-même. L'Oracle répondit qu'il falloit qu'on portât Hercule avec un appareil de guerre, jusque sur le mont Œta, que là on dressât auprès de lui un grand bûcher, & que Jupiter auroit soin du reste. Iolaüs & ceux qui l'accompagnoient obéirent à ces ordres, & se tenoient assez loin du bûcher, attentifs à tout ce qui alloit arriver. Mais, Hercule désespérant de sa guérison, monta sur le bûcher, & appellant tous ceux qui l'avoient suivi, il les conjuroit d'y mettre le feu. Personne n'osoit le faire, & il n'y eut que le seul Philoctete qui lui obéit. Hercule, en récompense de ce service, lui fit présent de ses fleches & de son arc. Dans le moment un coup de tonnerre fit paroître en flammes tout le bûcher. Iolaüs & sa troupe étant venus bientôt après chercher ses os, & n'en ayant retrouvé aucun, ils crurent qu'Hercule avoit été fait Dieu, conformément à tant d'oracles, qui lui avoient promis cette récompense. Ce fut pour cette raison qu'ils lui offrirent des sacrifices, & qu'ils ne s'en retournerent à Trachyne qu'après avoir élevé des espèces d'autels dans l'endroit où il avoit cessé de paroître parmi les hommes. Hercule n'avoit que cinquante-deux ans, lorsqu'il mourut; & on croit que sa mort arriva environ trente ans avant la guerre de Troye.

Telle est l'histoire de ce Héros, chargée, comme on voit, de plusieurs aventures étragères. Il est même difficile

de concevoir qu'un seul homme ait fait tant de voyages, & exécuté tant d'entreprises. On doit cependant remarquer qu'il étoit toujours accompagné de plusieurs personnes, menant avec lui, comme le remarquent Diodore de Sicile & les autres anciens Auteurs, les troupes d'Eurysthée; & on a mis sur son compte tout ce qui a été exécuté par ses ordres. M. l'abbé Banier est même persuadé que les voyages d'Afrique & d'Espagne, avec toutes leurs aventures, doivent regarder l'Hercule Phénicien, ou l'Égyptien, qui vivoit vers le tems de Josué, long-tems avant le héros Grec, ainsi que ces fameuses colomnes qu'il fit élever près de Cadix. On doit penser la même chose du voyage des Gaules ou de la Celtique, où apparemment ce Héros n'a jamais été.

On doit détacher aussi de l'histoire d'Hercule plusieurs autres actions, comme son combat avec les Géans, qui regarde l'Hercule Égyptien, ce grand Général des troupes de Bacchus ou Osiris; combat arrivé certainement plusieurs siècles avant la naissance du fils d'Alcmene. On doit penser à peu près la même chose de l'aventure de Prométhée, & généralement de toutes celles dont la Gre e n'a pas été le théâtre.

Enfin, nous devons dire que tout ce qui se faisoit de grand dans ces tems héroïques, étoit attribué à Hercule, c'est-à-dire, à la force & à la valeur. Ainsi, le passage des Alpes alors impraticable, & autres grands évenemens de cette espèce, étoient mis sur son compte. On disoit apparemment de celui qui étoit sorti de ces aventures; *c'est un Hercule*, comme on dit aujourd'hui, c'est un Samson, un César. Ainsi, il est très-difficile de bien distinguer ce qui appartient à chacun de ceux, à qui les Anciens donnent le nom d'Hercule; car, chaque nation se fit un Hercule du plus fameux de ses Héros, & on les a confondus dans la suite.

Mais, dira-t-on, que veulent dire les Poëtes, lorsqu'ils racontent qu'Hercule voulant combattre dans les jeux Olympiques, & personne n'osant se présenter, Jupiter lui-même lutta contre lui sous la figure d'un Athlete; & comme après un long combat, l'avantage fut égal des deux côtés, ce Dieu se découvrit & félicita son fils sur sa force & sur sa valeur?

Nos Mythologues répondront que les Poëtes ont fait allusion dans cette fable, au combat mystérieux de Jacob avec l'Ange du Seigneur, qui se découvrit le matin après avoir lutté toute la nuit contre lui, & lui donna le nom d'*Israël*, qui veut dire fort; & certainement la ressemblance est grande. Les Grecs d'ailleurs n'oublient rien des Histoires étrangères pour embellir celles de leurs Héros.

Ce

Ce qui rend la conjecture plus vraisemblable, c'est que cette fable est rapportée par Lycophron, qui vivoit sous le règne de Ptolémée Philadelphe, & qui par conséquent pouvoit avoir lu la Génèse dans la traduction des Septante, qui se fit sous le règne de ce Prince. On doit penser de même, ajoûtent ces Auteurs, de ces pierres que l'on dit que Jupiter fit pleuvoir sur des Géans qui combattirent contre Hercule, puisque cela ressemble fort à une pareille Histoire, écrite dans le livre de Josué.

Mais, sans obliger le lecteur à croire que les Poëtes ont tiré ces idées de ce qu'ils avoient lu dans nos Livres Saints, dont peu d'entre eux ont eu connoissance, nous croyons qu'on peut expliquer la première fable, en disant que quelque prêtre de Jupiter combattit contre Hercule avec un avantage égal, & qu'on ajoûta que c'étoit ce Dieu lui-même, pour augmenter la valeur, que ce Héros fit paroître dans les jeux Olympiques. Pour la seconde, on pourroit croire que ce qui y a donné lieu, c'est qu'apparemment dans l'endroit où les Poëtes prétendent que ce combat fut donné, il y avoit une grande quantité de pierres, tandis qu'il n'y en avoit point dans les lieux voisins.

Pour ce qui est de la fable qui dit qu'Hercule combattit avec Apollon pour le trépied de Delphes, elle n'est fondée que sur ce que ce Héros étant allé consulter l'oracle de ce Dieu, au sujet du meurtre d'Iphitus, & la Prêtresse ne lui ayant pas rendu une réponse favorable, enleva le trépied du temple malgré les Prêtres qui s'y opposoient; mais, la Pythie lui ayant reproché qu'il ne marchoit pas sur les traces de l'Hercule Égyptien, dont il avoit fait son modele, il fut touché de ses paroles, & le lui remit entre les mains.

Nous n'entreprendrons point d'expliquer toutes les fables dont on a embelli l'histoire de ce Héros. Cela nous meneroit trop loin.

On sçait qu'il fut honoré comme un Dieu après sa mort, & nous avons vu qu'Iolaüs son ami fut le premier à lui dresser des autels. Ménœtius, autre ami d'Hercule, lui sacrifia un taureau, un sanglier & un bouc; il ordonna qu'on lui offrît tous les ans dans la ville des Opuntiens, ce même sacrifice institué pour les Héros. Les Thébains suivirent aussi cet exemple. Cependant, les Athéniens ont été le premier peuple qui lui ait rendu les honneurs divins; & l'exemple de cette piété fut cause que d'abord tous les peuples de la Grece, & ensuite toutes les nations de la terre, le reconnurent pour un Dieu.

On doit ajoûter qu'après l'apothéose d'Hercule, Jupiter persuada à Junon d'adopter Hercule pour son fils, & que cette Déesse eut toujours pour

lui dans la suite l'amitié d'une véritable mere. On dit que cette adoption se fit en cette manière. Junon monta d'abord sur son lit, tenant Hercule caché sous ses habits ; & ensuite afin de mieux imiter la nature, elle le laissa tomber sous elle. On prétend, dit Diodore de Sicile, que les Barbares employent encore à présent cette cérémonie, lorsqu'ils veulent adopter quelqu'un. On ajoûte qu'Hercule étant devenu Dieu, épousa Hébé ; & Homère paroît avoir été de ce sentiment, lorsqu'il fait dire à Ulysse dans sa description des enfers :

Je vis l'ombre d'Hercule ;

Car, pour lui-même assis à la table des Dieux

L'Hymen d'Hébé le rend encore plus glorieux.

Au reste, Hercule ayant été choisi par Jupiter pour être l'un des douze Dieux, ne voulut point recevoir cet honneur, de peur d'offenser celui d'entre eux qu'il auroit fallu exclure pour lui donner sa place.

Le culte d'Hercule, selon M. l'abbé Banier, ressembloit à celui des autres Indigetes, à quelques circonstances près. Dans l'isle de Cos, il avoit une prêtresse. Dans celle de Rhodes, on accompagnoit les sacrifices qu'on lui offroit, de mille malédictions, en mémoire de ce que ce Héros ayant enlevé les bœufs d'un laboureur, celui-ci lui avoit dit beaucoup d'injures, dont il n'avoit fait que rire ; ainsi, on crut qu'on ne pouvoit mieux l'honorer, que de les répéter dans ses sacrifices. Au rapport d'Athénée, les Phéniciens offroient à Hercule des cailles en sacrifice, & disoit que cette coûtume venoit de ce que ce Héros ayant été tué par Typhon, Iolaüs lui rendit la vie avec l'odeur d'une caille ; fable fondée, si nous en croyons Bochart, sur ce qu'Hercule étoit sujet au mal caduc, comme quelques Auteurs nous l'apprennent, & qu'on le faisoit revenir en lui faisant sentir une caille, dont l'odeur, au rapport de Gallien, est un remede utile à ce mal.

Il ne faut pas oublier de dire ici que le peuplier blanc étoit consacré à notre Héros. Servius interprêtant ces vers, où Virgile appelle cet arbre le peuplier d'Hercule, raconte la fable qui dit que lorsque ce Héros descendit aux enfers, il se fit une couronne de feuilles de peuplier, & que ce qui touchoit la tête, prit, ou plutôt conserva la couleur blanche, pendant que la partie de la feuille qui étoit en dehors, fut noircie par la fumée dont ce triste séjour est rempli ; ce qui veut dire que ce Héros trouva en Thesprotie, dans le royaume d'Aidonée, où il voyagea, de ces sortes d'arbres ; qu'il en fit porter dans la Grece, comme Pausanias nous l'apprend ; & qu'il affecta depuis ce tems-là

d'en avoir des couronnes ; c'eſt ce qui fait dire à Ovide :

Auſus es Hirſutos mitrâ redimire capillos ,

Aptior Herculeâ populus alba comâ.

Enfin , il eſt bon de remarquer avec Hérodote , qu'il y avoit quelque différence entre le culte qu'on rendoit à Hercule , nommé Olympien , & celui du fils d'Alcmene ; c'eſt-à-dire, que l'on ſacrifioit à l'un comme à un Dieu , & qu'on rendoit ſeulement à l'autre les honneurs dûs aux Héros.

Hercule, ſur les monumens, paroît ordinairement ſous la figure d'un homme fort & robuſte, avec la maſſue à la main, & armé de la dépouille du lion de Némée , qu'il porte quelquefois ſur un bras , & qui quelquefois lui couvre la tête d'une manière aſſez groſſière. Soit fantaiſie de graveurs , ſoit myſtères , que nous ne connoiſſons point , il paroît quelquefois dans des attitudes ou avec des ſymboles ſinguliers; mais , un coup d'œil ſur toutes ces figures en apprendra plus au lecteur qu'un long diſcours.

Il a quelquefois l'arc & le carquois ; mais, on le trouve rarement avec cette ſorte d'armes. Quoique le plus ſouvent il ſoit barbu , on le trouve aſſez fréquemment ſans barbe. Hercule , ſelon Photius , étoit ſouvent peint avec la corne d'abondance ſur le bras , & cela parce qu'il avoit coupé une corne à Achéloüs , qui , pour la ravoir , fit un préſent à Hercule de la corne d'Amalthée. L'Hercule de Farneſe, le plus beau de tous, eſt un chef-d'œuvre de l'art ; c'eſt l'ouvrage de Glycon , Athénien , qui a immortaliſé ſon nom en le mettant au bas de cette admirable Statue. Hercule eſt repréſenté ſe repoſant ſur ſa maſſue , revêtue par le haut de la peau du lion ; une médaille de Maximien le repréſente à peu près de même.

Nous avons dit qu'on repréſentoit Hercule comme un homme robuſte ; & quand les exploits qu'il exécuta ne le prouveroient pas, le portrait qu'en fait Dicéarque, cité par St. Clément d'Alexandrie , ſuffiroit pour nous en convaincre; puiſqu'il étoit , ſuivant cet ancien Auteur , extrêmement nerveux, d'une figure quarrée, noir , ayant un nés aquilain , de gros yeux , la barbe épaiſſe , &c. à quoi le philoſophe Hiéronyme ajoûte des cheveux crêpus & horriblement négligés. Quelques Mythologues diſent qu'Hercule avoit quatre coudées & un pied de haut ; d'autres , qu'il avoit trois rang de dents. Comme il n'eſt preſque rien dans la Mythologie qui ne ſoit conteſté, quelques Auteurs parlent différemment de cette taille d'Hercule.

Les travaux de ce Héros & ſes combats ſont auſſi repréſen-

tés sur les monumens. Il faudroit un volume entier pour en donner la description. On en compte ordinairement douze, dont nous avons parlé dans l'ordre établi par Diodore de Sicile. Lucrece n'en met que sept. Martial en rapporte dix dans cet ordre: Le premier contre le Libyen Antée; après viennent les pommes des Hespérides, les Amazones, le sanglier Erymanthien; le lion Néméen, la biche aux pieds d'airain, les Stymphalides, Cerbere, l'Hydre Lernée, les bœufs de Géryon. Il n'y en a là que dix. Ausone en met douze. Le lion Cléonien, l'Hydre Lernée, le sanglier Erymanthien, le cerf ou la biche aux pieds d'airain, les Stymphalides, les Amazones, l'étable d'Augée, le taureau, les chevaux de Diomede, Géryon, les Hespérides, Cerbere. Antée n'est pas de ce nombre, non plus que dans Quintus Calaber, qui met pour le treizième les cinquante enfans qu'il eut des cinquante filles de Thespius. Le même en compte dix-huit en un autre endroit. On en trouvera plus de quarante en comptant tous les combats, dont parlent les Auteurs.

On donnoit à Hercule plusieurs noms, dont les uns étoient pris, ou de ses parens, ou de sa naissance, ou de ses actions, ou de ses qualités; les autres étoient des noms locaux. Du premier genre étoient Addéphagus, Buphagus, qui marquoient son naturel vorace; Alcide, de son grand-pere Alcée, Claviger, parce qu'il portoit la massue; Dorsanes, nom que lui donnoient les Indiens; Hippoctonus, parce qu'il avoit tué les chevaux de Diomede; Jovius, parce qu'il étoit fils de Jupiter; Mélampygus, parce qu'il avoit le dos noir; & comme cela passoit pour une marque de sa force, ce nom lui étoit donné pour exprimer sa valeur; Monœcus, parce qu'il étoit honoré seul dans un temple, ce nom pourroit aussi être mis parmi les locaux; Somnialis peut-être parce qu'il avoit averti quelqu'un en songe de faire ou d'accomplir quelque vœu; ce qui étoit très-commun en ces tems-là; Tricosus, parce qu'il étoit velu. Les noms locaux sont le Canopien, l'Égyptien, le Fundanien, le Gaditain, le Lyndien, le Maciste, le Mélien, l'Olympien, l'Œtéen, le Sardien, le Tiburtin, le Thasien, le Thébain, le Tirynthien, & plusieurs autres que l'on rencontre dans les anciens Auteurs.

Pausanias en fournit quelques-uns qu'on ne trouve point ailleurs, & sur lesquels nous nous arrêterons un peu plus long-tems que sur les autres.

HERCULE BURAÏQUE, *Hercules Buraïcus*, (a) Ηρακλῆς βουραϊκός. *Voyez* Buraïque.

HERCULE CHAROPS,

(a) Pauf. p. 459.

Hercules Charops, (*a*) Ἡρακλῆς χάροψ. *Voyez* Charops.

HERCULE DAPHNÉPHORE, *Hercules Daphnephoros*, Ἡρακλῆς Δαφνηφόρος, Δαφνηφορικός. (*b*) Ce surnom d'Hercule veut dire Porte-Laurier. Hercule exerça le sacerdoce d'Apollon à Thebes, & pendant qu'il l'exerçoit, il étoit Porte-Laurier du Dieu. C'est delà que lui vint le surnom de Daphnéphore.

HERCULE D'ERYTHRES, *ou* ERYTHRÉEN, (*c*) *Hercules Erythræus*, Ἡρακλῆς Ἐρυθραῖος. *Voyez* Erythres, ville de l'Ionie.

HERCULE HIPPODETE, *Hercules Hippodetes*, Ἡρακλῆς Ἱπποδέτης. (*d*) Il y avoit un temple d'Hercule Hippodete dans une plaine de Béotie, appellée la plaine de Ténérus. Ce Héros étoit ainsi surnommé, parce que l'armée des Orchoméniens étant venue en ce lieu-là, Hercule pendant la nuit attacha leurs chevaux à des chars, & les embarrassa si bien, que le lendemain les ennemis ne purent s'en servir. Le mot *Hippodete* vient de ἵππος, *equus*, cheval, & δεσμὸς, *vinculum*, lien. Le texte de Pausanias porte Hippodote, mais c'est une faute, il faut lire Hippodete.

HERCULE MANTICLUS, *Hercules Manticlus*, Ἡρακλῆς Μάντικλος, (*e*) avoit un temple à Messene en Sicile, hors des murs de la ville; & ce temple subsistoit encore du tems de Pausanias. On le nommoit le temple d'Hercule Manticlus, comme on disoit le temple de Jupiter Ammon, le temple de Jupiter Bélus; c'est-à-dire, qu'Hercule avoit pris le surnom de Manticlus, du nom de celui qui lui avoit bâti le temple.

HERCULE PROMACHUS, *Hercules Promachus*, Ἡρακλῆς Πρόμαχος. (*f*) étoit honoré à Thebes en Béotie. Il avoit dans cette ville un temple, où sa statue étoit en marbre blanc. Le surnom de Promachus veut dire défenseur.

HERCULE RHINOCOLUSTÈS, *Hercules Rhinocolustes*, Ἡρακλῆς Ῥινοκολούστης, (*g*) avoit pris ce surnom, parce qu'il avoit fait couper le nez aux hérauts des Orchoméniens, qui venoient demander le tribut aux Thébains. On voyoit près de Thebes, en pleine campagne, une statue d'Hercule Rhinocoluste. Ce mot est formé de ῥὶν, *nasus*, nez, & κολούω, *amputo*, je coupe.

HERCULE SARDUS, (*h*) *Hercules Sardus*, Ἡρακλῆς Σάρδος. On dit que celui qui conduisit le premier une colonie dans l'isle de Sardaigne, se nommoit Sardus, & qu'il étoit fils de Macéris, qui, en Egypte

(*a*) Pauf. p. 594.
(*b*) Pauf. p. 557.
(*c*) Pauf. pag. 405.
(*d*) Pauf. pag. 579.
(*e*) Pauf p. 261, 265.
(*f*) Pauf. p. 558.
(*g*) Pauf. p. 578.
(*h*) Pauf. p. 638.

& en Libye, avoit le furnom d'Hercule. C'eft dela qu'on a dit Hercule Sardus.

HERCULE, *Hercules*, (*a*) Ἡρακλῆς, fils d'Alexandre le Grand, & de Barfine, fut élevé après la mort de fon pere dans la ville de Pergame. Lorfqu'il n'étoit encore âgé que de dix-fept ans, Polyfperchon voulut le faire venir de Pergame dans le Péloponnèfe, pour l'oppofer à Caffandre; & il écrivit pour cela à tous les amis qu'il avoit dans ces cantons, & qu'il fçavoit être mécontens de Caffandre, pour les preffer d'amener ce jeune Prince, & de travailler à le mettre fur le trône de fon pere. Il invita même en particulier la république des Étoliens à lui fournir des troupes, fe chargeant lui-même de la reconnoiffance qui leur feroit due pour une entreprife fi importante. Cette follicitation eut fon effet, & non feulement les Étoliens, mais d'autres peuples de ces cantons qui s'intéreffoient à ce prétendant, lui fournirent une armée qui monta à vingt mille hommes de pied, & à mille hommes au moins de cavalerie.

Pendant que Polyfperchon étoit en chemin avec cette puiffante armée, pour aller mettre Hercule en poffeffion du royaume de fon pere, Caffandre le joignit à la tête d'une autre armée. Comme les Macédoniens n'étoient pas fâchés de fe voir un Roi, Caffandre, qui craignit que cette nation, affez portée d'ailleurs au changement, & qui faifoit la principale partie de fes troupes, ne l'abandonnât lui-même, envoya des députés à Polyfperchon, par lefquels il lui fit entendre que dès qu'il feroit venu à bout de fon deffein, il feroit obligé d'obéir lui-même; au lieu que s'ils entroient enfemble dans le projet de fe défaire de ce prétendant, il recevroit fur le champ les contributions qne les Macédoniens lui avoient promifes. Il ajoûta que fi Polyfperchon vouloit fe joindre à lui-même, il feroit auffi-tôt reconnu pour commandant général dans le Péloponnèfe, & qu'y étant déjà très-eftimé, il y partageroit avec lui tous les honneurs. En un mot, par toutes ces promeffes, Caffandre gagna tellement Polyfperchon, qu'ayant fait enfemble un traité fecret, ce dernier en vint au point de faire affaffiner ce malheureux Prince, l'an 309 avant. J. C.

HERCULE, *Hercules*, (*b*) Ἡρακλῆς, interlocuteur de quelques Dialogues de Lucien. Dans un, Hercule s'entretient avec Efculape & Jupiter, & dans un autre, avec Diogène.

HERCULE GAULOIS, (*c*)

(*a*) Pauf. pag. 553. Diod. Sicul. pag. 742, 746. Juft. L. XI. c. 10. L. XII. c. 15. L. XIV. c. 6. L. XV. c. 2. Roll. Hift. Rom. T. IV. p. 25, 104.

(*b*) Lucian. Tom. I. pag. 147, 262.

(*c*) Lucian. Tom. II. pag. 517. & *feq.*

Hercules Gallicus, titre d'un Dialogue de Lucien. C'est une pièce où l'Auteur s'étend surtout sur l'Hercule des Gaulois, qui étoit surnommé Ogmius. *Voyez* Ogmius.

HERCULEA VIA, *Voyez* Herculanéa.

HERCULEA URBS, est employé dans Ovide pour Herculanum, ou Herculanéum. *Voyez* Herculanéum.

HERCULEUS LACUS, nom que Diodore de Sicile donne à un lac de Sicile, dans le territoire des Léontins. Il avoit quatre stades ou cinq cens pas de circuit, & passoit pour avoir été creusé par Hercule.

HERCULIEN, *Herculianus*, nom que l'on donnoit à certains corps de troupes, qui étoient ordinairement auprès de l'Empereur.

HERCULIS, génitif d'*Hercules*. Ce mot qui veut dire d'Hercule, a été un nom commun à beaucoup de lieux. Nous en ferons connoître ici quelques-uns.

HERCULIS COLUMNÆ, les colomnes d'Hercule. *Voyez* Colomnes.

HERCULIS COLUMNÆ, (a) les colomnes d'Hercule. Tacite rapporte une ancienne tradition qui plaçoit d'autres colomnes d'Hercule dans la Frise; car, parlant des Frisons distingués en grands & en petits, il ajoûte; » Ces deux nations bordent le Rhin jusqu'à » l'Océan, & entourent des » lacs d'une grandeur immense, » où les flottes Romaines ont » pourtant pénétré. Nous » avons même essayé de naviguer sur l'océan de ce côté-là; & la renommée a publié » qu'il restoit encore des colomnes d'Hercule, soit que » ce Héros ait été effectivement » dans ces païs, soit qu'on lui » attribue ordinairement tout » ce qu'il y a de grand & » de magnifique en quelque » païs que ce soit. Drusus voulut tenter cette aventure, & » ce ne fut pas faute de courage qu'il ne l'acheva point; » l'Océan ne le lui permit pas, » & s'opposa aux recherches » qu'il vouloit faire. « Sur un si léger indice, il y a eu des gens assez téméraires pour oser assurer que ces colomnes d'Hercule sont aujourd'hui un lieu entre Groningue & Coëworde, nommé en Flamand Duyvels Cutz, c'est-à-dire, *le C. . . . . du Diable*, ou, comme Ortélius le rend en Latin, *Cacodæmonis cunnus*. D'autres croyent avec assez de vraisemblance, que ces colomnes étoient les deux extrêmités de l'isle de Scanie & de celle de Zéland, où commence le détroit du Sond. La flotte Romaine, qu'envoya Drusus pour faire des découvertes, ne s'avança que jusqu'à la pointe du Jutland.

(a) Tacit. de Germ. Morib. c. 34.

HERCULIS MONŒCI PORTUS. *Voyez* Monœcus.

HERCULIUS, torrent de Grece, dans la Phocide, près de la ville de Bulis, selon Pausanias.

HERCULIUS, *Herculius*, (*a*) surnom que prenoit Maximien, comme étant issu d'Hercule.

HERCYLLIDÈS, *Hercyllides*. *Voyez* Dercyllidas.

HERCYNE, *Hercyna*, Ἕρκυνα, fleuve de Grece. *Voyez* l'article suivant.

HERCYNE, *Hercyna*, (*b*) Ἕρκυνα, nymphe de la suite de Proserpine.

On dit qu'un jour Hercyne, jouant dans le bois sacré de Trophonius avec la fille de Cérès, laissa échapper une oie qui faisoit tout son amusement; cette oie alla se cacher dans un antre sous une grosse pierre; Proserpine, ayant couru après, l'attrapa, & de dessous la pierre où étoit l'animal, on vit aussi-tôt couler une source d'eau, d'où se forma un fleuve qui à cause de cette aventure eut aussi nom Hercyne. On voyoit encore du tems de Pausanias, sur le bord de ce fleuve, un temple dédié à Hercyne, & dans ce temple la statue d'une jeune fille qui tenoit une oie avec ses deux mains. L'antre où ce fleuve avoit sa source, étoit orné de deux statues qui étoient debout, & qui tenoient une espèce de sceptre avec des serpens entortillés à l'entour; de sorte qu'on les eût prises pour Esculape & Hygeia; mais, peut-être que c'étoient Trophonius & Hercyne, car les serpens n'étoient pas moins consacrés à Trophonius, qu'à Esculape. On voyoit aussi sur le bord du fleuve le tombeau d'Arcésilaüs, dont on dit que les cendres furent rapportées de Troye par Léïtus.

HERCYNIE [la Forêt], *Hercynia Sylva*, ou *Hercynius Saltus*, Ἑρκύνιος δρυμός. (*c*) Cette Forêt, qui étoit dans la Germanie, est fort connue dans les historiens Grecs & Latins; mais, ce qu'ils nous en disent, tient plus du fabuleux, ou, si l'on veut, du merveilleux, que du vrai.

Les Grecs ayant ouï dire aux Germains, que la Germanie avoit quantité de montagnes & de vastes Forêts, & remarquant qu'ils se servoient du mot *Hartzen*, pour les exprimer, se figurerent que ce n'étoit qu'une seule Forêt continuée dans toute la Germanie; & une seule chaîne de montagnes, qui se

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 148.

(*b*) Pauf. pag. 602. Tit. Liv. L. LXV. c. 27.

(*c*) Aristotel. T. I. pag. 752. Diod. Sicul. pag. 208. Strab. pag. 207, 290, 292. Plin. Tom. I. pag. 216, 222, 569. Tom. II. pag. 1, 2. Pomp. Mel. pag. 176. Cæs. de Bell. Gall. L. VI. pag. 243. & seq. Tacit. Annal. L. II. c. 45. de Morib. Germ. c. 38. Tit. Liv. L. V. c. 34. Vell. Paterc. L. II. c. 109.

répandoit dans tout ce païs ; & pour signifier cette Forêt & cette chaîne de montagnes, ils firent le mot Ἑρκυνιον, ou Ἀρκυνιον. Aristote met dans cette chaîne de montagnes, la source du Danube & de la plûpart des rivières qui coulent vers le nord. Diodore de Sicile, qui regarde les montagnes d'Hercynie comme les plus hautes de toute l'Europe, les avance jusqu'à l'Océan & aux bords de plusieurs isles, dont la plus grande est la Bretagne. Pline, après avoir dit qu'il avoit vu les peuples *Chauci*, ajoûte peu après, que tout le reste de la Germanie est couvert de Forêts. Il dit ensuite : » Dans cette partie » septentrionale de la Forêt » Hercynie, la grosseur des » chênes, aussi anciens que le » monde, & que les siècles ont » épargnés, surpasse toutes les » merveilles par leur destinée » immortelle. « Il rapporte ce » qu'on lui en a dit de plus croyable. Pomponius Méla, que Pline copie souvent, avoit dit avant lui, que la Germanie a plusieurs Forêts, dont la plus grande & la plus connue est la Forêt Hercynie, qu'on ne parcourt qu'en soixante jours. Il entend sans doute, la longueur; & Jules César la fait encore plus longue.

Ce dernier, après avoir dit que cette Forêt a été connue à Eratosthène, qui la nomme Orcinia, la décrit ainsi : » Cette » Forêt d'Hercynie a douze » journées de largeur; on ne » peut la déterminer autre» ment; car, ces peuples ne » connoissent point les mesures » itinéraires. Elle cemmence » aux frontières des Helvé» tiens, des Németes & des » Rauraques, & s'étend le » long du Danube, jusqu'aux » confins des Daces & des » Anartes. Delà elle tourne » sur la gauche dans des con» trées éloignées de ce fleuve, » & par sa vaste étendue tou» che aux païs de divers peu» ples ; & il n'y a personne de » ces païs qui dise en avoir » trouvé le bout, quoiqu'il ait » marché soixante jours. Elle » nourrit plusieurs bêtes sauva» ges inconnues aux autres » païs, dont voici les plus re» marquables. Il y a des bœufs » de la figure d'un cerf, qui » ont une corne au milieu du » front, plus grande & plus » droite que celles de pas un » autre animal, & dont le haut » se sépare en plusieurs bran» ches ; le mâle n'est point dif» férent de la femelle. Il y a » aussi une espèce d'ânes sauva» ges qui ressemblent aux che» vres, & qui ont la peau mar» quetée ; mais, ils sont un peu » plus grands & sans cornes, & » n'ont aucune jointure aux » jambes ; de sorte qu'ils ne se » couchent point pour se re» poser, & s'ils tombent, ils » ne se relevent plus. Quand » on a reconnu leur gite à » la piste, on scie les arbres » voisins, ou on les déchausse, » de manière que venant à

» s'appuyer contre pour se re-
» poser, ils tombent à la ren-
» verse, & sont pris facile-
» ment. Il y a aussi des taureaux
» sauvages qui sont un peu
» moindres que les éléphans ;
» mais semblables du reste aux
» autres, & d'une force & d'une
» vîtesse extraordinaires; de sor-
» te qu'il n'y a point d'hommes
» & d'animaux qui puissent
» éviter leur rencontre. On
» les prend en des pieges, mais
» on ne peut les apprivoiser,
» quelque petits qu'on les
» prenne. La jeunesse s'endur-
» cit à la chasse de ces bêtes,
» & garde leurs cornes par va-
» nité, comme une marque de
» valeur. Elles sont différentes
» de celles de nos taureaux,
» tant pour la grandeur que
» pour la figure, & sont re-
» cherchées avec grand soin
» pour boire dans les grands
» festins, après en avoir garni
» d'argent l'ouverture. «

Toute cette prodigieuse étendue, donnée à la Forêt Hercynie, ne vient que de l'erreur où étoient les Grecs & les Romains, d'avoir cru que toutes les Forêts auxquelles le nom de *Hartz* au singulier, & *Hartzen* au pluriel étoit commun, n'en faisoient qu'une seule, dont c'étoit le nom propre ; au lieu que ce nom signifie dans la langue des anciens Germains, toutes les Forêts indistinctement, en quelque païs qu'elles se trouvent. Ainsi, la longueur que donnent César & Pomponius Méla, n'a rien d'exact.

M. d'Ablancourt traduit *Hercynia Sylva*, dans le passage cité de Jules-César, par la Forêt Noire qui n'y convient en aucune manière. La Forêt Noire n'est pas si étendue, & répond à *Martiana Sylva* des Anciens. A l'égard des montagnes d'Hercynie, répandues dans toute l'Allemagne, c'est une chimere qui a la même erreur pour fondement. Quelques Allemands n'ont pas laissé de croire que c'étoit effectivement une Forêt continue, dont les restes portent présentement divers noms, sçavoir :

Schwaltzwaldt ou la Forêt Noire, près de Fribourg en Brisgaw.

Odenwaldt, près de Heidelberg.

Steygerwaldt, près de Wurtzbourg & de Bamberg.

Westerwaldt, depuis le Mein, jusqu'à la rivière de Lohr.

Spesshart, peu loin du Mein, vers Francfort, Aschaffenbourg & Mayence.

Aaf Den Hartz, à l'entrée de la Saxe, au comté de Mansfeld.

Thuringerwaldt, dans la Thuringe.

Behemewaldt, dans la Bohême.

On pourroit dire pourtant que cette Forêt n'est plus si grande aujourd'hui, parce qu'on en a défriché peu à peu de grandes portions, qui sont habitées depuis long-tems, & que pour cette raison, on en trouve aussi encore quelques parties,

répandues en différens endroits.

HERCYNION, *Hercynio*, (a) roi d'Égypte, auprès duquel les Lacédémoniens envoyerent solliciter du secours, selon Justin. Ils en obtinrent cent galères & six cens mille muids de bled.

Les Anciens ne s'accordent pas sur la manière de lire le nom de ce Prince. Il y en a qui disent Mertinion; d'autres, Mercimon; d'autres, Inercinion; d'autres, Néphérite; d'autres, Neuphrée.

HERCYNNE, *Hercynna*. *Voyez* Hercyne.

HERDONÉE, *Herdonea*, (b) ville d'Italie dans l'Apulie; ce fut un lieu malheureux plus d'une fois pour les Romains. Ils y furent battus par Annibal, l'an de Rome 540. Deux ans après, le Proconsul Cn. Fulvius, portant le même prénom & le même nom que le Préteur qui avoit été vaincu dans cette action, étoit campé auprès d'Herdonée, dans l'espérance de reprendre cette ville, qui, après la bataille de Cannes, avoit quitté le parti des Romains. Annibal, informé que le Proconsul se tenoit peu sur ses gardes, marcha vers Herdonée avec tant de promptitude, que les Romains le virent arriver avant qu'ils fussent informés de sa marche. Il leur présenta la bataille, que Cn. Fulvius, plein d'audace & de bonne opinion de lui-même, accepta sans balancer. Le combat fut vif, & les Romains se comporterent en braves gens. Dans le feu de l'action, Annibal détacha sa cavalerie, dont une partie alla fondre sur leur camp, & l'autre attaqua par derrière ceux qui étoient aux mains avec les Carthaginois. Pour lors les Romains, se voyant entre deux ennemis, furent mis en désordre. Les uns prirent la fuite ouvertement; les autres, après avoir fait de vains efforts pour se défendre, furent taillés en pièces. Cn. Fulvius lui-même resta sur la place, avec onze Tribuns légionnaires. Sept mille hommes selon quelques-uns, & treize mille selon d'autres, périrent dans cette action. Le vainqueur demeura maître du camp & de tout le butin.

A l'égard de la ville d'Herdonée, Annibal ayant sçu qu'elle avoit dessein de se révolter contre lui, dès qu'il auroit quitté ce païs, y mit le feu, après en avoir transporté le peuple à Métaponte & à Thurium. Car, pour les premiers de la ville, comme il avoit découvert qu'ils avoient eu des entretiens secrets avec Cn. Fulvius, il les fit tous mourir.

Cluvier & ceux qui le suivent, croyent que c'est aujourd'hui la Cedogna; Niger dit

(a) Just. L. VI. c. 2.

(b) Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. XXV. c. 21. L. XXVII. c. 1. Roll. Hist. Rom. T. III. p. 537, 538.

Cerugnola; mais, Doujat, dans son Commentaire sur les endroits cités de Tite-Live, assure que le nom moderne est Ardona dans la Capitanate, au royaume de Naples, & non pas Cedogna, en Latin *Cerdonia*, qui est dans la principauté ultérieure.

HERDONIE, *Herdonia*, la même qu'Herdonée. *Voyez* Herdonée.

HERDONIENS, *Herdonienses*, (*a*) nom que Pline donne aux habitans d'Herdonée ou d'Herdonie.

HERDONIUS [TURNUS], *Turnus Herdonius*, (*b*) de la ville d'Aricie, étoit un homme puissant par ses richesses & par ses amis. Tarquin le superbe ayant convoqué une assemblée des villes Latines, ceux d'Aricie choisirent Turnus Herdonius pour l'y envoyer. Tous les députés se rendirent de bonne heure le jour marqué au lieu où l'assemblée devoit se tenir. Tarquin se fit attendre jusqu'au soir. La plûpart des députés étoient fort offensés de ce retardement. Turnus Herdonius sur tout invectiva violemment contre Tarquin, dont il fit remarquer l'arrogance & la fierté par plusieurs traits de sa conduite, & sur tout par le mépris qu'il faisoit paroître de l'assemblée, à laquelle il ne se trouvoit pas lui-même après les y avoir appellés. Dans le tems précisément qu'il parloit, Tarquin arriva. Il se fit un grand silence; & tous les députés se leverènt pour le saluer. Le roi commença par s'excuser de ce qu'il étoit venu si tard, & apporta pour raison de ce long délai, un arbitrage entre un pere & un fils, qui l'avoit retenu jusqu'à ce moment. *Un tel arbitrage*, reprit Turnus Herdonius, *n'est pas de nature à durer si long-tems. Quand un fils refuse d'obéir à son pere, on le punit.* En disant ces paroles, il se retira de l'assemblée. Comme il étoit déjà tard, elle fut remise au lendemain.

Tarquin n'étoit pas d'humeur à souffrir tranquillement l'insulte qu'on venoit de lui faire. Il forme sur le champ un projet de vengeance qui ne seroit venu dans l'esprit d'aucun autre. Il vient à bout de corrompre à force d'argent les domestiques de Turnus Herdonius, qui conduisoient son équipage; il les engage à souffrir qu'on portât pendant la nuit, des armes dans la maison où logeoit leur maître, & à les glisser adroitement parmi son bagage. La chose fut exécutée promptement & sans bruit.

Le lendemain, avant le jour, Tarquin mande les députés chez lui, pour une affaire pressante & de la dernière importance. Il leur marque que c'étoit par une providence particulière des

(*a*) Plin. T. I. p. 168.
(*b*) Tit. Liv. L. I. c. 50, 51. Roll. Hist. Rom. Tom. I. pag. 161. & *seq.*

Dieux, que la veille il étoit arrivé si tard à l'assemblée ; que ce délai leur avoit sauvé à tous la vie ; que Turnus Herdonius avoit formé le complot d'égorger tous les deputés pour se rendre maître, par leur mort, de tout le païs Latin ; qu'il auroit exécuté son projet le jour précédent, si celui à qui il en vouloit le plus, n'eût tardé à venir ; que c'étoit le dépit d'avoir manqué son coup qui l'avoit mis de si mauvaise humeur contre lui ; mais que ce dessein criminel n'étoit que différé ; qu'il ne doutoit point qu'il ne dût venir le matin même à l'assemblée, avec les conjurés en armes ; qu'il avoit eu avis qu'on avoit fait des amas d'armes dans sa maison ; qu'il étoit aisé & important d'éclaircir le fait, & qu'il les [illegible]oit de vouloir l'accompagner chez Turnus Herdonius.

Le caractère violent de Turnus Herdonius, le discours qu'il avoit tenu la veille, le retardement de l'arrivée de Tarquin, qui pouvoit en effet avoir fait différer l'exécution du projet, tout cela ensemble rendoit la chose assez vraisemblable. Ils partent donc avec quelque penchant à croire le fait, mais bien déterminés à n'y ajoûter foi que sur le témoignage de leurs yeux, & lorsqu'ils auroient vu & touché les armes. Quand on fut arrivé au logis, les gardes environnent Turnus Herdonius, que le bruit avoit éveillé. On fouille en différens endroits de la maison, & on tire les armes qui y étoient cachées. Personne ne douta plus que la conspiration ne fût réelle. On convoque aussi-tôt l'assemblée. Turnus Herdonius y est conduit pieds & mains liés. La vue des armes, qu'on avoit exposées au milieu de la salle, excita une si grande indignation, que sans vouloir écouter l'accusé, les députés tout effrayés & tremblans encore de peur à la vue du danger dont ils croyoient avoir été menacés, le condamnerent à mort. Il fut exécuté sur le champ, & précipité dans un abyme, où on l'ensevelit tout vivant.

Un moment de réflexion & d'examen fait de sang froid, auroit tout d'un coup dissipé ce vain phantôme de conspiration, & mis la calomnie dans tout son jour par mille contrariétés grossières, qui devoient frapper les moins clairvoyans. Mais, la passion, aveugle & sourde, ne voit & n'écoute rien, & ferme toute entrée à la raison & à la vérité.

HERDONIUS [Appius], *Appius Herdonius*, (*a*) Sabin fort riche & fort puissant, & encore plus hardi & plus ambitieux, à qui les dissentions qui règnoient dans Rome

(*a*) Tit. Liv. L. III. c. 15. *& seq.* Dionys. Halic. L. X. c. 3. Roll. Hist. Rom. Tom. I. pag. 364. *& suiv.*

avoient fait naître l'espérance de s'en rendre maître. Accompagné d'exilés & d'esclaves, qui montoient à plus de quatre mille cinq cens hommes, il s'empara de nuit du capitole, l'an de Rome 294, & 458 ans avant J. C. Il comptoit faire soulever les esclaves, attirer à son parti tous les bannis, & même faire déclarer le petit peuple en sa faveur, en le flattant de le rendre arbitre des loix du gouvernement. Son dessein étoit, après avoir surpris Rome, de s'en faire le Souverain, ou de livrer la ville aux Sabins, en cas qu'il ne pût pas, avec ses propres forces, se maintenir dans son usurpation. Dès qu'il eut pris la citadelle, il commença par égorger tous ceux qui s'y trouverent, & qui ne voulurent point prendre les armes avec lui, ni entrer dans la conjuration. Le peu qui s'en sauva, courut à la place publique, & y jetta la terreur. On entendit crier tantôt *aux armes, aux armes;* tantôt, *les ennemis sont dans la ville.* Les Consuls, incertains si le péril venoit du dedans ou du dehors, craignoient, & d'armer le peuple, & de le laisser sans armes. Ils se contenterent de disposer des corps de garde dans les endroits qui en avoient le plus de besoin, & passerent dans une grande inquiétude le reste de la nuit, ne sçachant ni à quels ennemis ils avoient affaire, ni quel en étoit le nombre. La lumière du jour le leur fit connoître. Appius Herdonius, du haut du capitole, fit jetter des billets dans la ville, par lesquels il invitoit les esclaves, sous promesse d'affranchissement, à se joindre à lui. Il faisoit entendre qu'il avoit pris en main la défense des misérables, pour rétablir dans leur patrie les exilés qu'on en avoit chassés injustement, & pour délivrer les esclaves du joug de la servitude; qu'il aimeroit mieux que le peuple Romain exécutât de lui-même ces deux projets; que s'il n'y voyoit point de jour de ce côté-là, il s'adresseroit aux Eques & aux Volsques, & mettroit tous les peuples voisins en mouvement, pour venir à bout de son dessein.

Les Sénateurs & les Consuls commencerent à voir plus clair. Mais, outre le danger qui se montroit, ils craignoient encore que les Veïens & les Sabins ne fussent entrés dans ce complot; qu'y ayant tant d'ennemis dans la ville, on ne vît encore bientôt arriver les légions Sabines & Étrusques, puis les Volsques & les Eques, ennemis perpétuels de Rome, non plus pour ravager les terres comme auparavant, mais pour s'emparer d'une ville déjà prise à moitié. Parmi tant de sujets de crainte, ils redoutoient sur tout leurs esclaves, à qui ils n'osoient, ni se fier, n'étant pas sûrs de leur fidélité, ni marquer de la défiance de peur d'en faire des ennemis.

Une chose les consoloit, c'est

qu'ils ne pensoient pas qu'il y eût rien à appréhender de la part du peuple, ni des Tribuns. Ils regardoient les dissensions domestiques comme un mal qui éclatoit ordinairement dans un tems de calme & de tranquillité, & auquel il sembloit que le trouble général où étoit la ville ne pouvoit donner aucun lieu. Cependant, c'est ce qui pensa achever de tout perdre. Les Tribuns en vinrent à ce point de fureur, ou plutôt de phrénésie, de vouloir faire croire au peuple que tout ce tumulte n'étoit qu'une ruse des Patriciens pour faire diversion, & empêcher qu'on ne songeât à la loi Agraire; que c'étoit leurs cliens & leurs amis qui s'étoient emparés du Capitole; & que dés qu'ils verroient leur dessein échoué par la publication de cette loi, ils se retireroient aussi tranquillement qu'ils étoient venus. Ils assemblent donc le peuple pour cet effet, & le détournent de prendre les armes.

Il le fit néanmoins bientôt après, ne pouvant résister aux vives exhortations & aux promesses du Consul P. Valérius. L'ayant donc suivi, malgré l'opposition des Tribuns, ils s'avencent sur la pente du mont Capitolin, accompagnés des troupes Tusculanes. Une noble émulation anime les Romains & les alliés, qui se disputent l'honneur d'avoir forcé les premiers la résistance de l'ennemi. Leurs chefs les encouragent de part & d'autre. Les assiegés, dont toute l'espérance étoit fondée sur la situation avantageuse du lieu, commencent à trembler & à se mettre en désordre. On les pousse vivement. Déjà on les avoit forcés & poursuivis jusqu'au vestibule du Capitole, lorsque P. Valérius, qui combattoit à la tête de ses troupes, est malheureusement tué. Volumnius, personnage Consulaire, qui l'avoit vu tomber, fait couvrir son corps, & prend sa place. Le feu, l'ardeur avec laquelle combattoit le soldat, firent qu'il ne s'apperçut point d'un si triste évenement. Il vainquit, avant que de sçavoir qu'il combattoit sans chef. Un grand nombre d'exilés souillerent le temple par leur sang; beaucoup furent faits prisonniers. Appius Herdonius fut tué. C'est ainsi qu'on recouvra le Capitole, le troisième jour après qu'il avoit été surpris.

HÉRÉA, *Herea*, ville de Macédoine, selon Appien.

HÉRÉAS, *Hereas*, Ἡρέας, (a) historien Grec, natif de Mégare, cité par Plutarque, au sujet de la manière, dont on enterroit les morts dans certaines villes. Selon cet Historien, on les enterroit à Mégare, le visage tourné vers le couchant; & à Athènes chaque mort avoit son tombeau, au lieu qu'à Mégare, comme à Salamine, on

(a) Plut. Tom. I. pag. 83.

mettoit trois ou quatre morts ensemble.

HÉRED, *Hered*, Α'δὲρ, (*a*) ville de Palestine, au midi de la tribu de Juda. Josué fit mourir le roi d'Héred, ou Arad, ou Adar. Cette ville étoit à vingt milles d'Hébron, & à quatre milles de Malathi, selon Eusebe, entre Cadesbarné & Asmona.

HÉRED, *Hered*, Α'δὰρ, (*b*) fils de Béla, de la tribu de Benjamin, fut chef de la famille des Hérédites.

HÉRÉDIE, mesure Romaine en fait de terres; l'Hérédie contenoit quatre actes quarrés, ou deux jugeres, c'est-à-dire, 480 pieds Romains de long, & 240 pieds de large.

HÉRÉDITES, *Heredita*, Α'δαρὶ, (*c*) famille, qui eut Hered pour chef.

HÉRÉE, *Heræa*, Ἡραῖα, (*d*) ville d'Arcadie dans le Péloponnèse, fut formée de neuf villages par Cléombrote ou Cléonyme, au rapport de Strabon. Mais, selon Pausanias, elle eut pour fondateur Héréeus, fils de Lycaon; cette ville étoit bâtie à la droite de l'Alphée, moitié sur le penchant d'un côteau, moitié sur les bords du fleuve. On y voyoit le long de l'Alphée une espèce de cours, planté de myrtes & d'autres arbres, où les Héréens s'exerçoient à la course. Ils avoient aussi de ce côté-là des bains publics & deux temples de Neptune, dont ils nommoient l'un Politès, l'autre Axitès, sans compter une chapelle où ils célébroient les orgyes en l'honneur du Dieu. Pan avoit son temple dans la ville; ce Dieu étoit honoré des Arcadiens comme un Dieu originaire de leur païs. Junon avoit aussi autrefois un temple à Hérée, mais, du tems de Pausanias, on n'en voyoit plus que les ruines avec quelques colomnes qui étoient restées. Démarate d'Hérée est de tous les athletes que l'Arcadie a jamais eus, celui qui s'est acquis le plus de gloire & de réputation; ce fut lui qui le premier aux jeux Olympiques, parut à la course armé, & fut proclamé vainqueur. A quinze stades de la ville on étoit sur les terres des Éléens, & on passoit le Ladon. Vingt autres stades au delà on trouvoit l'Érimanthe.

Élien dit que dans le territoire d'Hérée, en Arcadie, il se fait un vin qui rend les hommes insensés & les femmes fécondes. Tite-Live parle aussi de cette ville. Étienne de Byzance dit que cette ville d'Hérée étoit aussi nommée Sologorgos, & il la met près de la Messénie; ce qui ne s'accor-

(*a*) Josu. c. 12. v. 14.
(*b*) Numer. c. 26. v. 40.
(*c*) Numer. c. 26. v. 40.
(*d*) Strab. pag. 337. Pauf. pag. 173, 496. Ptolem. L. III. c. 16. Tit. Liv. L. XXVIII. c. 7, 8. Ælian. pag. 220. Plin. Tom. I. pag. 195. Diod. Sicul. pag. 477. Plut. Tom. I. p. 445, 808.

de

de pas avec la position que lui donnent Ptolémée & Pausanias.

HÉRÉENS, *Heraenses*, Ηραιεῖς, les habitans de la ville d'Hérée en Arcadie. *Voyez* Hérée.

HÉRÉENS [les Monts], *Heræi Montes*, Ηραῖα Ὄρη, (*a*) montagnes de Sicile, selon Diodore de Sicile; d'autres disent *Heræus Mons*, en singulier.

Diodore de Sicile fournit une belle description des monts Héréens. Leur beauté, leur fertilité, & leur situation les rendoient délicieux pendant l'été. Ils étoient arrosés par un nombre infini de ruisseaux, dont les eaux surpassoient en douceur toutes les eaux du monde, & ils étoient couverts d'arbres de toute espèce. Les chênes qui y croissoient, étoient fort grands & portoient des glands deux fois plus gros que ceux des autres chênes. On y trouvoit des arbres fruitiers, des vignes qui y croissoient sans culture & un nombre incroyable de pommiers. On raconte que l'armée des Carthaginois, ayant eu beaucoup à souffrir de la faim, se rétablit dans cet endroit; le lieu fournissant sans s'épuiser la nourriture à plusieurs milliers d'hommes. Au milieu de ces montagnes étoit situé un agréable vallon, rempli d'arbres & dédié aux nymphes, de même qu'un bois qui y tenoit. Les Mythologues prétendent que ce fut-là que naquit de Mercure & d'une nymphe, Daphnis, ainsi nommé à cause de la quantité de lauriers qui ornoient le lieu de sa naissance.

Diodore de Sicile nous eût épargné bien de l'embarras, s'il eût ajoûté à cette description, seulement un mot sur la position des monts Héréens; les anciens Géographes ne nous en apprennent rien. Cellarius, le plus sçavant des Géographes modernes, fait mention de ces montagnes; mais, le peu de secours qu'il trouve dans les Anciens, ne lui permet d'en établir la situation que sur des conjectures.

Il les prend pour une longue chaîne de montagnes, qui traverse une partie considérable de la Sicile, en commençant aux bords de la mer Tyrrhène, du côté du nord, & finissant vers la montagne d'Enna qui occupe à peu près le centre de l'isle. Nous remarquerons ici, que la description de Diodore de Sicile ne donne point l'idée d'un si grand païs; il n'y auroit point de merveille qu'une armée de Carthaginois eût trouvé des vivres pour se nourrir dans une contrée d'une certaine étendue, sur-tout dans la Sicile. La conjecture de Cellarius ne paroît fondée que sur un passage de Vibius Séquester,

(*a*) Diod. Sicul. pag. 197. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VI, p. 460. & *suiv.*

qui dit que le fleuve Chryſas paſſe à Syracuſe, & qu'il a ſa ſource au mont Héréen, *Chryſas Syracuſis ex monte Heræo.* Ce fleuve ſort à la vérité des environs de la montagne d'Enna, qui termine la chaîne des montagnes dont nous parlons; mais, il s'en faut bien qu'il ne paſſe à Syracuſe, ni même dans le territoire de Syracuſe. Vibius Séqueſter n'a donc point connu le cours ni l'embouchure du Chryſas; & c'eſt un grand préjugé pour croire qu'il n'a pas même connu ſa ſource. Tout ce qu'on pourroit dire pour le juſtifier, c'eſt qu'il a confondu le Chryſas avec l'Anape qui paſſe véritablement à Syracuſe; & en ce cas-là, il faudroit chercher les monts Héréens à la ſource de l'Anape.

Ce fleuve prend ſa ſource dans de petites montagnes du territoire même de Syracuſe, derrière leſquelles étoit ſituée la petite ville d'Hybla, à qui, ſelon Étienne de Byzance, on avoit donné le ſurnom d'*Hera*, ou d'*Heræa*, pour la diſtinguer des deux autres villes du même nom, qui avoient leurs ſurnoms particuliers. Nous ſommes fort portés à croire que ce ſurnom d'*Heræa*, étoit le nom même des montagnes auxquelles la ville d'Hybla étoit adoſſée. Il n'eſt point extraordinaire qu'une ville prenne pour ſurnom, le nom du lieu où elle eſt bâtie. Cette conjecture paroît mieux convenir avec la deſcription de Diodore de Sicile, que celle de Cellarius; & ce qui peut encore lui donner quelque poids, c'eſt qu'elle concilie Diodore de Sicile avec Élien & Théocrite.

Au reſte, la deſcription de Diodore de Sicile eſt confirmée par un Auteur moderne, ſuppoſé cependant que celui-ci ait eu une juſte idée de la vraie poſition des monts Héréens. Ces montagnes, dit Fazel, ſont les plus agréables de toute la Sicile. Car, quoiqu'elles ſoient hautes, elles ont des ſources en abondance, qui rendent les lieux très-propres à être habités. Il y a des vignes, des roſiers, des oliviers, & toutes ſortes d'arbres domeſtiques en quantité, qui y ſont verds toute l'année; & ce qui, ſur tout en releve la beauté, ſur le ſommet des côteaux voiſins il y a beaucoup de jolis bourgs. Preſque toutes les autres montagnes de Sicile ſont nues & dégarnies, ou couvertes ſeulement de forêts & d'arbres ſauvages; au lieu que celles-ci ſont très-cultivées.

HÉRÉENS [les Jeux], *Ludi Heræi. Voyez* Herées.

HÉRÉES, *Heræa*, (*a*) fêtes qu'on célébroit en l'honneur de Junon, à Argos, à Samos, à Égine, en Elide & en pluſieurs autres villes de la Grece; on

(*a*) Tit. Liv. L. XXVII, c. 30. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II, pag. 217.

en trouvera la description dans Potter, Nous ne dirons qu'un mot de la manière dont on les célébroit à Argos.

Là, après avoir immolé cent bœufs à la déesse, tous les jeunes gens du lieu se disputoient chaque année le prix proposé. Au dessus du théatre il y avoit un quartier fort d'assiette, où l'on clouoit un bouclier de manière qu'il étoit très-difficile à arracher; celui qui y parvenoit, recevoit pour le prix de sa victoire une couronne de myrthe, & un bouclier d'airain; delà vient que le lieu s'appelloit *Aspis*, c'est-à-dire, le *bouclier*. Ce prix ne regardoit pas seulement la jeunesse d'Argos, les étrangers étoient aussi admis à y concourir, comme il paroît par l'Ode VII. des Olympioniques de Pindare, où Diagoras de l'isle de Rhodes est loué d'avoir remporté le prix. » Le » bouclier d'airain l'a connu, « dit Pindare dans son style Poëtique.

Au reste, ces fêtes sont nommées *Hérées*, du nom Grec Ἥρη, Junon.

HÉRÉEUS, *Heraeus*, (a) Ἡραιεύς, fils de Lycaon, fonda la ville d'Hérée en Arcadie, & lui donna son nom.

HÉRÉITIDE, *Heraeitis*, (b) Ἡραιῖτις, nom que Pausanias donne au territoire de la ville d'Hérée en Arcadie. *Voyez* Hérée.

HÉREM, *Herem*, Ἡράμ, (c) dont plusieurs enfans se trouverent au retour de la captivité de Babylone, avoir épousé des femmes étrangères.

HÉRENNIA ETRUSCILLA, *Herennia Etruscilla*, (d) femme de l'empereur Dece.

HÉRENNIANUS, *Herennianus*, (e) fils d'Odénat & de Zénobie, eut plusieurs freres, & entre autres Timolaüs & Vaballath. C'est sans doute par une singularité qu'affecta la mere à dessein, que ces trois Princes portent des noms tirés de trois langues différentes, le premier Latin, le second Grec, le troisième Syrien ou Arabe.

On varie beaucoup sur ce qui regarde les deux aînés, Hérennianus & Timolaüs. Quelques-uns disent, contre toute vraisemblance, qu'ils furent mis à mort par Aurélien; les autres, qu'ils moururent de mort naturelle. Il s'en trouve qui veulent qu'ils aient été menés en triomphe avec leur mere. Tout ce que l'on sçait d'eux avec certitude, c'est qu'ils avoient régné avec leur mere, & que Timolaüs fit de grands progrès pour son âge dans l'éloquence Latine. Du reste, ils sont peu connus, & Vaballath est le seul des fils de Zénobie, dont les monumens anciens fas-

(a) Pauf. pag. 496.
(b) Pauf. p. 298.
(c) Esdr. L. I. c. 10. v. 31.
(d) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 401.
(e) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 31, 44. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 535.

ſent mention depuis le triomphe d'Aurélien.

On dit que Zénobie, lorſqu'elle haranguoit les troupes, avoit coûtume de porter entre ſes bras Hérennianus & Timolaüs.

HÉRENNIANUS, *Herennianus*, (a) fils du tyran Proculus, étoit encore en bas-âge, lorſque ſon pere prit la pourpre dans les Gaules. Proculus ſe propoſoit de déclarer cet enfant Empereur, dès qu'il auroit cinq ans accomplis. Mais, étant tombé entre les mains de ſon Prince juſtement irrité, il ſubit la peine de ſon crime, & fut mis à mort. Il y a apparence qu'Hérennianus ne fut pas enveloppé dans le malheur de ſon pere. On croit même que ce fut par lui que ſe perpétua la poſtérité de Proculus, qui ſubſiſta honorablement à Albenga, mais dans un état modeſte, & tout différent de celui de ſes Auteurs, auſſi déſabuſée des projets téméraires de grandeur, qu'éloignée du métier de brigands.

HÉRENNIUS, *Herennius*, Ἑρέννιος, (b) Samnite, paſſoit pour l'homme le plus ſenſé & le plus prudent de ſon ſiecle. Cicéron nous apprend qu'il avoit connu Architas de Tarente, célebre Philoſophe & Mathématicien. Le trait ſuivant montre que la réputation qu'avoit Hérennius, d'homme ſage & de bon conſeil, n'étoit pas ſans fondement.

C. Pontius ſon fils, étant général des Samnites, dreſſa une embuſcade aux Romains près de Caudium. Ceux-ci y ayant donné tête baiſſée, ſe trouverent enfermés entre deux défilés, d'où il leur étoit impoſſible de ſe tirer. Les Samnites ne ſçavoient quel parti ils devoient prendre pour profiter pleinement d'une conjoncture auſſi heureuſe que celle où ils ſe trouvoient. Comme ils ne pouvoient ſe déterminer par eux-mêmes, ils prirent la réſolution d'envoyer conſulter Hérennius. Il étoit fort avancé en âge, & avoit renoncé, non ſeulement au métier des armes, mais à toute affaire & à tout emploi. Cependant, dans un corps caſſé de vieilleſſe, il conſervoit un eſprit vif & un jugement ſolide. Quand donc il eut appris que les Romains étoient enfermés dans les défilés de Caudium, il répondit à celui qui le conſultoit de la part de ſon fils, que ſon avis étoit qu'on les renvoyât tous au plutôt en pleine liberté. Cet avis fut rejetté de tout le monde, & l'on dépêcha de nouveau vers lui, pour ſçavoir s'il n'avoit rien de mieux à dire. A cette ſeconde fois, il conſeilla de tuer tous les Romains, ſans qu'il en reſtât un ſeul.

Des réponſes ſi oppoſées, &

(a) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 306.

(b) Tit. Liv. L. IX. c. 1. & ſeq. Roll. Hiſt. Rom. Tom. II. pag. 247. & ſuiv.

qui ressentoient l'obscurité des oracles, causerent un étrange étonnement. Elles parurent à plusieurs, & sur-tout au fils d'Hérennius [qui ne se montre pas ici fort respectueux pour son pere], une marque d'un esprit affoibli. Cependant, on résolut de le faire venir dans le camp. Le bon vieillard y consentit; & lorsqu'il fut dans le conseil, il s'en tint aux deux avis qu'il avoit donnés, se contentant d'en apporter les raisons. Il dit qu'en suivant le premier, qui lui paroissoit le meilleur, on gagnoit pour toujours l'amitié d'un peuple puissant par un bienfait signalé; que s'ils préféroient le second, ils mettroient les Romains hors d'état de leur faire la guerre de long-tems, & les affoibliroient extrêmement par la perte de deux armées, qu'il leur seroit bien difficile de réparer; que pour un troisième parti, il n'y en avoit point. » Hé quoi, dit-» on, est-ce qu'on ne peut pas » prendre un milieu ? Ne peut-» on pas leur donner la vie, » mais après leur avoir imposé » des loix telles que le droit » de la guerre permet d'en » prescrire aux vaincus? C'est-» là précisément, répondit » Hérennius, le moyen de ne » vous point faire d'amis, & » de ne vous point délivrer » de vos ennemis. Laissez vivre » les Romains, après les avoir » irrités par la honte & l'ignominie. C'est une nation qui » ne sçait ce que c'est que de » se tenir en repos, lorsqu'elle » a été vaincue. Le souvenir des » affronts que la nécessité pré-» sente les aura contraints de su-» bir, demeurera éternellement » gravé dans leur cœur, & ne » leur permettra point de se » donner un moment de relâ-» che, jusqu'à ce qu'ils en » aient tiré une vengeance écla-» tante, & qui les dédommage » avec usure. » Ces raisons ne furent point goûtées, & on remena Hérennius chez lui. Les suites de cet évenement firent bien voir combien ce sage vieillard avoit raison de réjetter ces tempéramens d'une fausse & timide politique, laquelle ordinairement, pour vouloir tout accommoder, ne remédie à rien, & ne satisfait personne.

HÉRENNIUS [C.], (a) *C. Herennius*, fut créé Triumvir, l'an de Rome 534, & 218 avant l'Ére Chrétienne. Voyez Annius [T.]

HÉRENNIUS BASSUS, *Herennius Bassus*, (b) Sénateur de Nole, obtint la permission de sortir de la ville, pendant que les Carthaginois étoient campés dans le voisinage, l'an 215 avant l'Ére Chrétienne; & il eut avec Hannon une entrevue qui fit perdre à ce dernier toute espérance de se rendre maître de la place par composition.

HÉRENNIUS, *Herennius*,

(a) Tit. Liv. L. XXI. c. 25.

(b) Tit. Liv. XXIII. c. 43, 44.

(a) fils de Paculla Minia, Campanienne, avoit un frere, nommé Minius. Leur mere, étant devenue Prêtreſſe des myſtères de Bacchus à Rome, les y admit tous deux ; & ils furent les premiers hommes initiés à ces myſtères.

HÉRENNIUS, *Herennius*, (b) fut appellé en témoignage par ceux qui accuſerent Marius de brigue, auſſi-tôt après qu'il eut été nommé Préteur. Mais, il prétendit devoir en être diſpenſé, parce que Marius & ſes parens étoient ſes cliens.

HÉRENNIUS, *Herennius*, (c) ſe retira auprès de Sertorius, & devint un de ſes lieutenans. C'étoit un excellent capitaine ; malgré cela, il fut défait en bataille rangée, auprès de Valence, par Pompée qui lui tua dix mille hommes.

HÉRENNIUS [C.], (d) *C. Herennius*, Sénateur, fut condamné pour cauſe de péculat.

HÉRENNIUS [L.], (e) avoit fait la banque à Leptis. Quoiqu'il y eût parmi le peuple de Syracuſe plus de cent citoyens Romains qui le connoiſſoient, & qui les larmes aux yeux le défendirent avec inſtance devant Verrès, il eut cependant la tête tranchée en préſence de tous les Syracuſains, par l'ordre de ce gouverneur.

HÉRENNIUS [L.], (f) *L. Herennius*, orateur & ami de Cicéron. Celui-ci en fait mention dans ſon oraiſon pour M. Cœlius.

HÉRENNIUS [M.], (g) *M. Herennius*, ſe trouva en concurrence avec L. Philippe, dans la pourſuite d'une charge & lui fut préféré.

HÉRENNIUS, *Herennius*, dont Cicéron parle dans une de ſes lettres. Il le traite d'homme méchant & réduit à l'indigence. C'eſt peut-être le même qui ſuit.

HÉRENNIUS, *Herennius*, (h) centurion, un des meurtriers de Cicéron. On ſçait que ce grand homme fut arrêté dans ſa litière. Hérennius lui coupa la tête, pendant qu'il la tiroit hors de la portière. Cependant, les ſoldats eux mêmes qui accompagnoient les meurtriers touchés, & du malheur, & de la conſtance d'un homme ſi digne de reſpect, baiſſoient les yeux & ſe voiloient le viſage. Ce n'en fut pas aſſez pour ſatisfaire la brutale barbarie du centurion. Il lui coupa encore les mains, en lui reprochant même après ſa mort, d'avoir écrit contre Marc-Antoine. Plutarque aſſure qu'en cela il exécutoit les

(a) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 13.
(b) Crév. Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 352.
(c) Plut. Tom. I. p. 628.
(d) Cicer. in Verr. L. II. c. 24.
(e) Cicer. in Verr. L. IV. c. 9. L. VII. c. 121.
(f) Cicer. Orat. pro M. Cœl. c. 18.
(g) Cicer. Orat. pro L. Mur. c. 34.
(h) Plut. Tom. I. pag. 885. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. pag. 201.

ordres du cruel Triumvir.

HÉRENNIUS CAPITON, *Herennius Capito*, (*a*) Ἑρέννιος Καπίτων, avoit dans Jamnica l'intendance des affaires. Comme Agrippa, surnommé le Grand, étoit sur le point de s'embarquer à Anthédon, Hérennius Capiton lui envoya des gens de guerre pour lui faire payer trois cens mille pièces d'argent qu'on lui avoit prêtées du trésor de l'empereur pendant qu'il étoit à Rome. Agrippa les assura qu'il ne manqueroit pas d'y satisfaire; mais, aussi-tôt que la nuit fut venue, il fit lever l'ancre, & prit la route d'Alexandrie; d'où il passa à Putéoles, & delà à Caprées, où étoit alors l'Empereur. Tibere lui fit un accueil fort gracieux; mais, le lendemain, il reçut des lettres d'Hérennius Capiton, par lesquelles il lui mandoit qu'il avoit fait presser Agrippa de rendre trois cens mille pièces d'argent qu'il avoit empruntées du trésor, & dont le tems qu'il avoit pris pour les rendre étoit expiré; mais qu'il s'en étoit enfui, & lui avoit ainsi ôté le moyen, & à ceux qui succéderoient à sa charge de retirer cette somme. Ces lettres irriterent Tibere contre Agrippa, & il défendit aux huissiers de sa chambre de le plus laisser entrer qu'il n'eût payé ce qu'il devoit. Mais, lui, sans s'étonner de la colere de l'Empereur, pria Antonia de lui vouloir prêter cette somme pour l'empêcher de perdre les bonnes graces de Tibere; & comme cette Princesse conservoit toujours le souvenir de l'affection si particulière qu'elle avoit portée à Bérénice, mere d'Agrippa, & de ce qu'il avoit été nourri auprès de Claudius son fils, elle lui accorda cette grace. Ainsi, il paya ce qu'il devoit & se mit très-bien dans l'esprit de l'Empereur.

HÉRENNIUS GALLUS, *Herennius Gallus*, (*b*) commandoit à Bonn la première légion, l'an de Jesus-Christ 69. Des cohortes Bataves, qui retournoient dans leur patrie, envoyerent en approchant de Bonn vers Hérennius Gallus pour lui représenter qu'elles ne feroient tort à personne, pourvu qu'on ne les troublât point dans leur route; mais que si on s'avisoit de les attaquer, elles se défendroient, & s'ouvriroient un passage à la pointe de l'épée. Hérennius Gallus n'étoit pas trop résolu de lui-même; mais, à la sollicitation des soldats, il se détermina à tenter la fortune du combat. Il lâcha donc contre les ennemis trois mille légionnaires, quelques cohortes de Belges levées à la hâte, avec une troupe de païsans & de vivandiers qui sortirent par toutes les portes du camp, & entourerent les Bata-

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 630, 631.

(*b*) Tacit. Hist. L. IV. c. 20, 26, 27, 59, 70, 77. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 259, 260.

ves beaucoup inférieurs en nombre, mais avec plus de fracas que d'effet; car, ces barbares qui sçavoient leur métier, se partageant en divers bataillons serrés, dont ils eurent soin d'assurer le front, la queue & les flancs, enfoncerent aisément les Romains, à qui les chefs avoient donné beaucoup d'étendue & trop peu de profondeur; si bien que les Belges ayant plié les premiers, la légion fut aussi mise en desordre. Et comme tous ensemble ils se hâtoient de regagner leurs retranchemens, ce fut aux portes qu'il y eut le plus de carnage. Le fossé fut bientôt rempli des corps morts des Romains, qui s'y précipitoient à l'envi, & où il en périt presque autant de leur propre frayeur, que du fer des ennemis.

Quelque tems après, Hérennius Gallus fut chargé du commandement d'une autre légion; c'étoit la treizième. Vocula partageoit avec lui les soins du commandement. Ces deux Généraux, n'osant pas aller chercher les ennemis, resterent à Gelduba, où ils occuperent les soldats à entourer le camp d'un fossé & d'une palissade, & à faire les autres ouvrages nécessaires pour leur sûreté. Delà Vocula, pour animer les soldats par l'amour du butin, les conduisit sur les terres des Gugernes, alliés de Civilis, qui n'étoient pas éloignées, tandis qu'Hérennius Gallus resta pour garder le camp avec une partie de l'armée.

Un vaisseau, chargé de provisions, s'étant par hazard engravé assez près du camp des Romains, les Germains accoururent pour le tirer à leur bord. Hérennius Gallus envoya une cohorte pour l'arracher de leurs mains; & les deux partis ayant successivement fait de nouveaux détachemens pour appuyer les premiers, il se donna autour de ce bâtiment, un combat dans les formes, où les Germains eurent l'avantage, & emmenerent leur proie, après avoir fait un grand carnage des Romains. Les soldats attribuoient leur défaite, non à leur manque de courage, mais à la perfidie de leurs chefs, car c'étoit alors leur excuse ordinaire; ainsi, ils arrachent Hérennius Gallus de sa tente; & après avoir déchiré ses habits, & l'avoir accablé de coups, ils le pressent de dire quelle recompense il a reçue pour trahir l'armée, & quels sont ses complices. Se voyant enfin menacé de la mort, il avoua le crime, & chargea Hordéonius Flaccus, qui fut aussi-tôt mis dans les fers. Il y fut mis aussi lui-même l'année suivante par l'ordre de Classicus, & tué bientôt après. Ce furent Valentinus & Tutor qui lui firent ôter la vie.

HÉRENNIUS SÉNÉCION, *Herennius Senecio*, (a) Sénateur

(a) Tacit. in Jul. Agric. c. 2. Plin. L. VIII. Epist. 33. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 24, 25, 80, 81,

Romain, né dans la Bétique en Espagne, y fut Questeur sous Domitien. L'austère vertu, dont il faisoit profession, quand il fut de retour à Rome, ne pouvoit manquer de le rendre odieux à l'Empereur. Ce Prince se tenoit en particulier très-offensé de ce qu'Hérennius Sénécion content du rang d'ancien Questeur, y demeuroit constamment attaché, sans aspirer à monter plus haut; faisant assez connoître par cette conduite singulière, qu'il regardoit les charges de la République comme devenues des postes de servitude, peu convenables à un homme qui avoit de l'élévation & des sentimens. D'ailleurs, il avoit écrit la vie d'Helvidius Priscus le pere, à la priere de Fannio sa veuve, & donné de grands éloges à ce fier Sénateur, dont Vespasien même, tout modéré qu'il étoit, n'avoit pu supporter les procédés trop hardis. Enfin, il s'étoit attiré un ennemi redoutable, en la personne de Bébius Massa, fameux délateur, qu'il avoit accusé de concussions. Ce fait nous est raconté en détail par Pline, qui s'y est acquis beaucoup d'honneur, & il fera connoître la fermeté du caractère d'Hérennius Sénécion.

Bébius Massa avoit été gouverneur de la Bétique. Les peuples de cette province, vexés par lui, le poursuivirent lorsqu'il fut sorti de place, & le Sénat leur nomma pour Avocats Hérennius Sénécion & Pline. Les crimes de Bébius Massa étoient clairs. Ainsi, il fut condamné, & pour sûreté des dommages & intérêts qu'il devoit aux peuples, à qui il avoit fait de très-grands torts, on ordonna que tous ses biens seroient mis sous la garde d'un officier public. Hérennius Sénécion, qui prenoit cette affaire à cœur, craignit quelque intrigue de la part de Bebius Massa, quelque collusion entre lui & le gardien, & il résolut de s'adresser aux Consuls, pour les prier de donner leurs ordres, afin que rien ne fût détourné. Il invita Pline à se joindre à lui pour présenter cette requête, qu'il regardoit comme une suite de l'accusation qu'ils avoient poussée de concert. Pline témoigna d'abord quelque répugnance, croyant leur commission finie par le jugement prononcé. » Vous pouvez, lui dit Hérennius Sénécion, faire ce » qu'il vous plaira. Vous n'a» vez d'autre liaison avec la » province de Bétique, que » par le bienfait récent dont » elle vous est redevable. Pour » moi, j'y suis né, & j'y ai » exercé la Questure. Si votre » parti est pris, repliqua Pline » je ne me séparerai point » de vous. Je ne veux pas » que cette démarche, si elle » peut avoir des suites fâcheu» ses, soit imputée à vous seul.« Ils allerent donc ensemble faire leur demande, qui mit Bébius Massa en fureur. Il s'emporta avec la dernière violence con-

tre Hérennius Sénécion, lui reprochant qu'il passoit les bornes du devoir d'un avocat, & montroit l'aigreur & l'amertume d'un ennemi; & il ajoûta qu'il le déféroit lui-même comme coupable d'impiété contre le Prince. Ce mot fit trembler toute l'assistance. Pline prit la parole: » Messieurs, dit-il » aux Consuls, je crains que » Bébius Massa en ne me comprenant point dans son accusation contre mon confrere, » ne me rende suspect de prévarication & d'infidélité envers mes parties. «

Nous ne sçavons point la conclusion de cette affaire, dont Pline n'acheve point le récit. Mais, peu de tems après, Hérennius Sénécion fut poursuivi comme criminel de lese-Majesté par Métius Carus, autre délateur non moins dangereux que Bébius Massa, & qui vraisemblablement étoit d'intelligence avec lui. La vie d'Helvidius Priscus, qu'Hérennius Sénécion avoit écrite, fut le fondement de cette accusation. Il fut condamné à mort, & son ouvrage brûlé par la main du bourreau.

HÉRÉNUS, *Herenus*, l'un des agitateurs du cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

HÉRÈS MARTEA, *Heres Martea*, (*a*) déesse des héritiers chez les Romains. Quand il venoit à quelqu'un une succession, il faisoit quelque sacrifice à cette Déesse en actions de graces. Elle étoit appellée Hérès, du nom *Hæres*, Héritier, & Martea, parce qu'on disoit qu'elle étoit une des compagnes de Mars. C'est ce qu'en dit Festus. Peut-être la mettoit-on à la suite de Mars, puisque ce Dieu fait plusqu'aucun autre, vaquer des successions, & ainsi fait bien des Héritiers.

Scaliger a cru qu'il y avoit une faute en cet endroit, & qu'au lieu de *Herem* il falloit lire *Nerienem*; mais, 1.° Elle n'auroit pas pris son nom à *nomine Hæredum*, comme dit Festus, & ne seroit pas compagne, mais femme de Mars. De plus, M. Dacier montre dans sa note sur ce mot, que les Anciens ont dit *Herem*, & *Erem*, sans *H*, pour *Hæredem*. Il croit néanmoins que Festus même s'est trompé, & que Hérès étoit compagne de Nérié, ou Nériené, femme de Mars, & non pas de Mars lui-même, parce qu'Ennius a dit *Nerienem Martis & Herem*; mais, cela ne prouve rien, comme on le voit assez.

HÉRÉSIDES, *Heresides*, (*b*) nymphes, qui étoient chargées du soin de préparer le bain à Junon, & qui servoient cette déesse, pendant qu'elle le prenoit. Leur nom étoit pris de ce-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom V. p. 339, 347.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 389.

lui de Héra, nom Grec de Junon.

HÉRÉSIDES, *Heresides*, Prêtresses de Junon à Argos, où elles étoient tellement honorées, que les années de leur sacerdoce servoient de dates dans les monumens publics.

HÉRÉSIE, *Hæresis*, Αἵρεσις, terme qui se prend à présent en très-mauvaise part, & qui signifie une erreur opiniâtre, fondamentale contre la religion, mais qui ne désignoit dans son origine, qu'un simple choix, une secte bonne & mauvaise; c'est le sens du mot Grec αἵρεσις, *electio*, *secta*, du verbe αἱρέω, je choisis.

On disoit Hérésie péripatéticienne, Hérésie Stoïcienne; & l'Hérésie Chrétienne étoit la secte de Jesus-Christ. Saint Paul déclare, que pendant qu'il vivoit dans le Judaïsme, il s'étoit attaché à l'Hérésie pharisienne, la plus estimable qu'il y eût dans cette nation; & c'est ce qu'il allegue pour preuve de la droiture d'ame avec laquelle il avoit vécu. Il ne prend point, par cette déclaration, le nom d'Hérétique pharisien, comme étant un titre flétrissant, il le renferme au contraire dans sa défense; si ce terme eût eu le sens qu'on lui donne aujourd'hui, c'est plutôt aux Sadducéens qu'aux Pharisiens qu'il auroit convenu.

Les Hérésies, c'est-à-dire, les différentes sectes qu'on suivoit, n'avoient rien de choquant, quant au nom, & elles ne devenoient blâmables que par la nature des erreurs qu'elles admettoient; mais, vraies ou fausses, innocentes ou dangereuses, importantes ou indifférentes, elles portoient également le nom d'Hérésies. Ce n'est que dans la suite des tems qu'on a attaché à cette qualification une idée si grande d'honneur, que peu s'en faut qu'on ne frémisse au simple son de ce terrible mot.

On définit l'Hérésie, une opiniâtreté erronée contre quelque dogme de la foi; mais, comment juger sainement de cette opiniâtreté; car, ceux-là même qui sont dans l'erreur, peuvent regarder comme opiniâtres les partisans de la vérité? Rien n'est plus difficile, disoit Saint Chrysostôme, que d'abandonner les opinions auxquelles on s'est attaché. Ajoûtons, pour preuve de cette réflexion, que le degré de la faute de ceux qui errent, est proportionné au degré de leurs lumières, & à d'autres dispositions intérieures que les hommes ne sçauroient ni pénétrer ni changer.

A Dieu ne plaise qu'on prétende faire ici l'apologie des Hérésies. On désireroit au contraire que les Chrétiens n'eussent qu'une même foi; mais, puisque la chose n'est pas possible, on voudroit du moins qu'à l'exemple de leur Sauveur, ils fussent remplis les uns pour les autres de bienveillance & de charité.

Le malheur de ce royaume en particulier, a voulu qu'on fût divisé depuis plus de 200 ans sur les dogmes de créance, & l'un des articles du serment de nos Rois est de détruire les Hérésies ; mais, comme ce mot n'est point défini, & que d'ailleurs on ne sçauroit trop en restraindre le sens, ce n'est pas à dire que pour parvenir à cette extirpation, le Prince y doive procéder avec violence, contre la foi publique, & rompre l'amour, la sûreté, la protection qu'il doit à ses sujets pour le bien de l'État. Il n'y a point de serment qui puisse être contraire aux commandemens de Dieu, & nos Rois ne jurent l'article de la destruction de l'Hérésie, qu'après avoir juré un autre article qui le précede, par lequel ils promettent de conserver inviolablement la paix dans leur royaume. Ce premier serment règle tous les autres, & par conséquent emporte avec lui la douceur & la tolérance. Il est à propos de répéter souvent ces vérités, & de les inculquer respectueusement aux fils & petits-fils des Rois qui doivent un jour monter sur le trône, afin de jetter dans leur ame, dès la tendre enfance, les semences d'une piété véritable & lumineuse.

Dès le commencement de l'église chrétienne, il y eut des Hérésies très-dangereuses, & on peut même assurer que jamais on n'en vit de plus pernicieuses, puisqu'elles attaquoient les dogmes les plus essentiels de notre religion; comme la divinité de Jesus-Christ, sa qualité de Messie, la réalité & la vérité de son incarnation, la résurrection des morts, la liberté & l'affranchissement des cérémonies de la loi, & autres points de cette nature. Le plus ancien de ces hérésiarques, est Simon le Magicien, qui voulut acheter le don de Dieu à prix d'argent, & qui voulut ensuite se faire passer pour le Messie & pour le Dieu créateur & tout puissant. Cérinthe & les faux Apôtres, contre qui Saint Paul invective si souvent dans ses Épîtres, vouloient que les fideles reçussent la circoncision, & se soumissent à toutes les observances de la loi.

Les Nicolaïtes permettoient la communauté des femmes, & ne se faisoient aucun scrupule des actions les plus honteuses, ni des superstitions du Paganisme. Ils passerent dans la secte des Caïnistes, qui reconnoissoient une vertu supérieure à celle du Créateur. Saint Jean dans l'Apocalypse, parle des Nicolaïtes comme d'une secte d'hérétiques subsistante, & qui faisoit de grands ravages dans les églises d'Asie. On voyoit dans le même tems de faux Christs & de faux Prophetes. Saint Paul parle d'Hyménée & d'Alexandre, qu'il avoit été obligé de livrer à Satan, pour les empêcher de dogmatiser. Il parle aussi d'Hyménée & de Philete, qui s'étoient égarés de la vérité, en

disant que la résurrection des morts étoit déjà arrivée. Il prédit que dans les derniers tems il y en aura qui abandonneront la foi, pour se livrer à l'esprit d'erreur & à la doctrine du démon. Saint Pierre & Saint Jude font les mêmes prédictions, & ils ne font que suivre ce que J. C. lui-même avoit dit dans l'Evangile, qu'il viendroit de faux Christs & de faux Prophetes, qui séduiroient les simples par leurs prestiges & leur fausse doctrine.

HÉRÉTIQUE, *Hæreticus*, terme dont le sens propre désigne un homme qui fait choix d'une opinion, d'une secte, bonne ou mauvaise. Dans le sens ordinaire, ce terme désigne toute personne qui croit ou soutient opiniâtrément un sentiment erroné sur un ou plusieurs dogmes de la religion Chrétienne.

Nous n'avons pas dessein de démontrer ici combien est détestable le principe qui permet de manquer de foi aux Hérétiques; nous aimons mieux tâcher de rectifier leur façon de penser par celle des gens éclairés & respectables dans l'église, & nous ne leur citerons pour directeurs que Salvien & Saint Augustin. Voici comme s'exprime sur les sectateurs d'une des premières Hérésies, c'est-à-dire, sur les Ariens mêmes, le digne & célebre Prêtre de Marseille, qu'on surnomma le *Maître des Évêques*, & qui déploroit avec tant de douleur les déréglemens de son tems, qu'on l'appella le *Jérémie du V.e siecle.*

» Les Ariens, dit-il, sont » Hérétiques, mais ils ne le sçavent pas; ils sont Hérétiques chez nous, mais ils ne » le sont pas chez eux; car, » ils se croyent si bien catholiques, qu'ils nous traitent » nous-mêmes d'Hérétiques. » Nous sommes persuadés qu'ils » ont une pensée injurieuse à » la génération divine, en ce » qu'ils disent que le fils est » moindre que le pere. Ils » croyent eux, que nous avons » une opinion injurieuse pour » le pere, parce que nous faisons le pere & le fils égaux; » la vérité est de notre côté, » mais ils croyent l'avoir en » leur faveur. Nous rendons à » Dieu l'honneur qui lui est dû, » mais ils prétendent aussi le » lui rendre dans leur manière » de penser. Ils ne s'acquittent » pas de leur devoir, mais » dans le point même où ils » manquent, ils font consister » le plus grand devoir de la religion. Ils sont impies, mais » dans cela même, ils croyent » suivre la véritable piété. Ils » se trompent donc, mais par » un principe d'amour envers » Dieu; & quoiqu'ils n'ayent » pas la vraie foi, ils regardent » celle qu'ils ont embrassée » comme le parfait amour de » Dieu. Il n'y a que le souverain Juge de l'univers qui » sçache comment ils seront » punis de leurs erreurs au

» jour du jugement. Cependant, » il les supporte patiemment, » parce qu'il voit que s'ils » sont dans l'erreur, ils errent » par un mouvement de pié» té. «

Écoutons maintenant Saint Augustin sur les Hérétiques manichéens; son discours n'est pas moins beau. « Nous n'avons » garde, leur dit-il, de vous » traiter avec rigueur; nous » laissons cette conduite à » ceux qui ne sçavent pas » quelle peine il faut pour trou» ver la vérité, & combien il » est difficile de se garantir des » erreurs. Nous laissons cette » conduite à ceux qui ne sça» vent pas combien il est rare » & pénible de s'élever au » dessus des fantômes d'une » imagination grossière par le » calme d'une pieuse intelli» gence. Nous laissons cette » conduite à ceux qui ne sça» vent pas quelle difficulté il y » a à guérir l'œil de l'homme » intérieur, pour le mettre en » état de voir son soleil...... » Nous laissons cette conduite » à ceux qui ne sçavent pas » quels soupirs & quels gémis» semens il faut pour acquérir » quelque petite connoissance » de la nature divine......... » Pour moi, je dois vous sup» porter comme on m'a sup» porté autrefois, & user » envers vous de la même to» lérance dont on usoit en» vers moi, lorsque j'étois dans » l'égarement...... «

Le Latin est d'une grande pureté. *Illi in vos sæviant, qui nesciunt cum quo labore verum inveniatur, & quàm difficilè caveantur errores...... Illi in vos sæviant, qui nesciunt...... Illi in vos sæviant......* c'est dans l'épitre *Contra Epist. Manichæi.* Cap. II. & III. pag. 78, 79. Tom. VI. Édit. Basil. 1528. Si Saint Augustin s'est quelquefois écarté de sa morale, ce n'est pas ce que nous examinons, il suffit que nous exposions ses sentimens d'après lui-même.

Enfin, nous renvoyons tous ceux qui seroient portés à haïr ou à approuver les violences contre les Hérétiques, à l'école du Philosophe de la Grece, qui remercioit les dieux de ce qu'il étoit né du tems de Socrate. Platon disoit que la seule peine due à un homme qui erre, est d'être instruit.

En effet, ce qui prouve invinciblement combien on doit supporter les errans en matière de religion, c'est que leur erreur peut avoir pour principe une louable inclination de s'éclairer, qui malheureusement ne se trouve pas soutenue de toute la capacité, de toute l'attention & de toute l'étendue d'esprit nécessaire.

Il est donc honteux de décrier jusqu'au style & aux vertus des Hérétiques. On a employé cette ruse odieuse, de peur que de l'estime de leurs personnes, on ne passât à celle de leurs ouvrages, & du goût de leur manière d'écrire, à celui

de leurs opinions. Mais, n'y a-t-il pas de meilleures voies pour apprendre aux hommes à séparer le bon du mauvais? » Arius, » a-t-on dit autrefois, avoit un » fond d'orgueil incroyable qui » le rongeoit, sous l'apparence » de la plus grande modestie. « Eh d'où sçavoit-on qu'il avoit tant d'orgueil, s'il en montroit si peu?

La défense de la verité ne tire aucune gloire de toutes ces sortes de moyens. Elle n'est pas plus heureuse en mettant en usage les noms injurieux d'Hérétiques & d'Hétérodoxes, qu'on se rend réciproquement; outre que souvent l'homme du monde, qui est le plus dans l'erreur, en charge avec zele celui qui pense le plus juste, & qui a le plus travaillé à s'éclaircir.

HÉRÉUS, *Heræus*, Ἡραιος, (*a*) nom d'un des mois de l'année Bithynienne. Ce mois, qui étoit de 31 jours, commençoit le 23 Septembre.

HÉRÉUS MONS, montagne de Sicile, où est la source du fleuve Chrysas, selon Vibius Séquester. Fazel le nomme l'Artesino, &, dans un autre endroit, Tavis.

HÉRI, *Heri*, (*b*) fils de Gad, & chef de la famille des Hérites. La Vulgate le nomme Héri dans la Génese, & Her dans le livre des Nombres. Les Septante varient aussi dans la maniere de lire le nom de ce chef de famille. On trouve Α'ιδεις & Α'δδι.

HÉRIBÉE, nous est donnée pour la mere des astres.

HÉRICIUS, *Hericius*, (*c*) Ἐρίκιος, lieutenant de L. Cornélius Sylla, au rapport de Plutarque. Il y en a qui, au lieu d'Héricius, lisent Hirtius.

HÉRILLIENS, *Herillii*, (*d*) Philosophes qui formoient une secte particulière. Cicéron fait mention de ces Philosophes dans le troisième livre de l'orateur.

HÉRILLUS, *Herillus*, (*e*) Ἥριλλος, célebre Philosophe, natif de Carthage, prit les leçons de Zénon le Philosophe. Il vivoit sous la 125.e Olympiade, vers l'an 280 avant Jesus Christ. On trouve dans Diogène Laërce un assez long Catalogue des ouvrages attribués à Hérillus. Ils n'étoient pas long, mais ils étoient pleins de force.

HÉRILUS, *Herilus*, (*f*) fils de la nymphe Féronie, étoit roi de Prénește. Cette nymphe, par un prodige inoui, lui avoit donné trois ames & trois armures. Cette singulière circonstance fut cause qu'il fallut lui donner trois fois la mort. Ce fut le roi Evandre qui lui ar-

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. II. pag. 176.
(*b*) Genes. c. 46. v. 16. Numer. c. 26. v. 16.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 462, 463.
(*d*) Cicer. Orat. L. III. c. 62.
(*e*) Diog. Laert. p. 539. & seq.
(*f*) Virg. Æneid. L. V. v. 563. & seq.

racha toutes ses ames & toutes ses armes.

HÉRIPIDAS, *Heripidas*, Ἑριπίδας, (a) capitaine Spartiate, fut envoyé à Héraclée de Thrachynie, l'an 399 avant J. C., pour y appaiser une sédition qui s'étoit élevée dans cette ville. Ce capitaine y étant arrivé, assembla les habitans dans la place publique, & les environnant de ses soldats sous les armes, il se fit nommer les coupables, qui furent sur le champ punis de mort au nombre de cinq cens. Les habitans d'Œta s'étant aussi révoltés, il leur porta la guerre, & après leur avoir fait souffrir bien des maux, il les contraignit d'abandonner leur païs. La plûpart d'entre eux se retirerent avec leurs femmes & leurs enfans dans la Thessalie, & cinq ans après ils passerent dans la Béotie.

HÉRIPPIDAS, *Herippidas*, Ἑριππίδας, (b) capitaine Lacédémonien. Il en est fait mention dans Xénophon.

HÉRIPPIDAS, *Herippidas*, Ἑριππίδας, (c) autre capitaine Lacédémonien, étoit à la tête de quelques troupes, avec Spithridate, chef des Paphlagoniens, pendant que ce dernier poursuivoit Pharnabaze. Spithridate l'attaqua un jour si à propos, qu'il se rendit maître de son camp, & de toutes les richesses dont il étoit plein. Mais, Hérippidas se montra en cette occasion trop rude & trop âpre contrôleur de ce qui avoit été soustrait du butin ; car, il força les soldats mêmes de Spithridate à rendre ce qu'ils avoient pris, & en les visitant & examinant tout avec cette sévere & trop avare exactitude, il irrita Spithridate, de sorte qu'il se retira à Sardis avec ses Paphlagoniens.

Cet Hérippidas étoit le chef du nouveau conseil des Trente, que les Spartiates avoient envoyés à Agésilaus la seconde année de son généralat, & qui avoient pris la place des Trente premiers, à la tête desquels étoit Lysandre, car le conseil changeoit tous les ans.

HÉRITES, *Heritæ*, Ἀ'ϑϑὶ, (d) famille dont Héri fut le chef.

HÉRITIER, *Hæres* ; c'est celui qui recueille une succession par droit de parenté ou de testament.

Les loix Romaines faisoient de trois sortes d'Héritiers. Les nécessaires, qui étoient des esclaves institués par leurs maîtres avec la liberté. Ils sont simplement appellés nécessaires, parce qu'étant institués par leurs maîtres, il falloit qu'ils fussent Héritiers, malgré qu'ils en eussent, & ils ne pouvoient renoncer à la succession, quelque onéreuse & chargée de dettes qu'elle fût. Cette sorte d'Héri-

(a) Diod. Sicul. pag. 417.
(b) Xenoph. p. 514, 518.
(c) Plut. Tom. I. pag. 601. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 610.
(d) Numer. c. 26. v. 16.

tiers n'avoit été imaginée, que parce que c'étoit autrefois une infamie que de mourir sans Héritiers, ou, ce qui est la même chose, en faisant cession de ses biens à ses créanciers.

Il y en avoit d'autres qu'on nommoit *sui* & *necessarii*. C'étoient les enfans, qui se trouvant en la puissance du défunt au tems de sa mort, s'appelloient *necessarii*, parce qu'ils sont Héritiers, soit qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas. Ils étoient dits *sui*, parce qu'ils sont propres & domestiques du testateur, & propriétaires des biens de leurs parens.

Les troisièmes étoient les étrangers, c'est-a-dire, qui n'étoient ni esclaves, ni enfans du défunt; & ceux-là étoient volontaires, parce qu'il leur étoit libre d'accepter ou de renoncer à la succession qui leur étoit déférée.

Pour ce qui est des premiers, qui étoient les esclaves du testateur, ils étoient libres & Héritiers par le seul bénéfice de la loi, sans qu'il fût besoin d'aucun acte ou acceptation, & ils ne pouvoient renoncer; car, au contraire, ils étoient tenus de payer toutes les dettes, même de leurs biens acquis après la liberté, à moins qu'ils n'impétrassent du préteur bénéfice de séparation.

Pour les enfans qui étoient sous la puissance du défunt, ils ne différoient en rien des esclaves, à l'égard de la nécessité d'être Héritiers; & ils l'étoient dès le moment de la mort; de sorte qu'après le décès de leur pere, c'étoit plutôt une continuation de domaine, qu'une nouvelle acquisition.

Quant aux troisièmes, qu'on appelle étrangers, c'est-à-dire, qui n'étoient ni esclaves ni enfans du défunt, il leur étoit libre d'accepter l'hérédité ou non, ce qu'ils devoient faire par un acte judiciaire.

Il y a dans les textes de droit trois différens moyens d'acquérir ou d'accepter une succession; sçavoir, *additio hæreditatis*, qui étoit un acte solemnel qui se faisoit devant le magistrat; *gestio pro hærede*, qui est tout acte de propriété, comme vendre les biens, recevoir les dettes, cueillir les fruits; cette façon s'exprime diversement dans le droit; car, en la personne des Héritiers étrangers, elle s'appelle *gestio pro hærede*; mais, en la personne des enfans, elle s'appelle *immixtio*; & la troisième est la simple & nue volonté.

Il y avoit aussi trois moyens contraires, par lesquels on renonçoit à la succession; sçavoir, *repudiatio*, qui étoit un acte juridique fait en justice, *abstentio*, qui étoit pour les enfans; le dernier est la nue volonté, quand un homme déclare qu'il ne veut point être Héritier.

On donnoit anciennement cent jours, pour se porter Héritier; & aujourd'hui l'on ne donne que quarante jours, qui ne courent que du jour

que les créanciers l'ont fait ordonner.

HÉRITIER BÉNÉFICIAIRE, ou PAR BÉNÉFICE D'INVENTAIRE, est celui qui n'accepte la succession qu'après avoir fait bon & fidele inventaire, & avec déclaration qu'il n'entend accepter la succession qu'en cette qualité d'Héritier Bénéficiaire.

Le Bénéfice d'Inventaire commença à être introduit par l'empereur Gordien, en faveur des soldats qui se trouvoient engagés dans une hérédité onéreuse, auxquels il accorda le privilege que leurs propres biens ne seroient pas sujets aux charges de l'hérédité.

Ce privilege fut ensuite étendu à tous Héritiers testamentaires & *ab intestat*, par l'empereur Justinien en la loi *scimus*, au code *de jure deliberandi*.

HÉRIUS PETTIUS, (*a*) *Herius Pettius*, Sénateur de Nole. Pendant que les Carthaginois étoient campés dans le voisinage de cette ville, l'an 215 avant Jesus-Christ, il eut avec Hannon un entretien, dont le résultat fit perdre aux Carthaginois l'espérance de prendre la place par composition.

HÉRIUS, *Herius*, (*b*) fils de Pollion, mourut avant son pere, & le jour même de sa mort, Pollion soupa en compagnie. On raconte à ce sujet, qu'un jour Auguste ayant sçu que Pollion avoit donné un grand repas dans le tems que la nouvelle de la mort du jeune Caïus César étoit toute récente, lui écrivit pour s'en plaindre en ami. » Vous sçavez, lui disoit-» il, quelle part vous avez » dans mon amitié; & je m'é-» tonne que vous en preniez si » peu à mon affliction. « Pollion lui répondit: » Je soupai » en compagnie le jour même » que je perdis mon fils Hé-» rius. Qui sera en droit d'e-» xiger une plus grande dou-» leur d'un ami, que d'un pe-» re? «

HERMA, *Herma*. Voyez Horma.

HERMA, *Herma*, lieu d'Espagne, selon Aviénus.

HERMACHUS, *Hermachus*, Ἕρμαχος, (*c*) natif de l'isle de Chio, dont Cicéron a fait mention dans une de ses oraisons. C'est apparemment le même dont il parle dans le premier livre de la nature des dieux.

HERMACHUS, *Hermachus*, Ἕρμαχος, (*d*) natif de Mitylene, disciple d'Epicure, étoit fils d'Agémarque. Epicure en mourant, l'an 271 avant Jesus-Christ, sous la 126.[e] Olympiade, le laissa son successeur, & ordonna par son testament, qu'on lui remettroit le jardin où il enseignoit, avec ses appartemens, pour continuer à faire les mêmes exercices. Hermachus s'adonna d'abord à l'étude

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 43, 44.
(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 210.
(*c*) Cicer. Orat. de Arusp. Respons. c. 10. de Natur. Deor. L. I. c. 94.
(*d*) Diog. Laert. p. 717. & seq.

de la rhétorique, puis à celle de la philosophie. Il mourut chez Lysias, laissant ving-deux lettres touchant Empédocle, & deux livres *de Disciplinis* contre Aristote & Platon.

HERMACRÉON, *Hermacreon*, (*a*) dont il est fait mention dans Cicéron, au premier livre de l'invention.

HERMAGORAS, *Hermagoras*, Ἑρμαγόρας, (*b*) célebre rhéteur, natif d'Eolie, fils de Temnus, étoit surnommé Carion. Il composa six livres sur la rhétorique. il écrivit aussi sur le Beau, l'élocution, les figures & d'autres sujets; il donna des leçons à Rome avec Cécilius, du tems d'Auguste, & mourut dans un âge fort avancé. Cicéron cite souvent ce rhéteur, principalement au premier livre du traité de l'invention.

HERMAGORAS, *Hermagoras*, Ἑρμαγόρας, (*c*) fameux philosophe, natif d'Amphipolis, prit les leçons de Persée. Il fut auteur de quelques dialogues intitulés *Misocyon*, c'est-à-dire, un Traité dans lequel il faisoit éclater toute sa haine contre les philosophes Cyniques. Il fut encore Auteur de quelques autres ouvrages.

Il est fait mention d'un autre Hermagoras, qui fut à la fois philosophe & orateur.

HERMAGORAS, *Hermagoras*, Ἑρμαγόρας, (*d*) interlocuteur d'un dialogue de Lucien. Hermagoras, dans ce dialogue, s'entretient avec Jupiter.

HERMAIA, *Hermaia*, (*e*) Ἑρμαῖα, nom commun à plusieurs promontoires. Il y en avoit un dans l'Afrique proprement dite, c'est aujourd'hui le cap-Bon, ou capo Bona; un autre dans la Marmarique, un autre dans l'isle de Crete vers la partie méridionale de cette isle. Ce que les Grecs appelloient Ἑρμαῖα ἄκρα, les Latins l'appelloient *Mercurii promontorium*. une petite isle proche la Sardaigne, a porté aussi le nom d'Hermaia.

HERMANDIQUE, *Hermandica*, (*f*) ville d'Espagne, située, selon Tite-Live, au païs des Carteiens ou plutôt des Vaccéens. Annibal étant entré dans ce païs, ceux d'Hermandique se joignirent à ceux des Olcades qu'Annibal avoit chassés de leur patrie, souleverent les Carpétains, & leur firent prendre les armes, pour défendre la cause commune; ensorte qu'ayant attaqué Annibal auprès du Tage, ils mirent d'abord le désordre dans son armée trop

(*a*) Cicer. de Invent. L. I. c. 63.

(*b*) Suid. Tom. I. pag. 1041. Cicer. de Invent. L. I. c. 11. *& seq.* Quintil. L. III. c. 1. Plut. Tom. I. p. 641.

(*c*) Suid. T. I. p. 1041.

(*d*) Lucian. Tom. II. pag. 215, 216.

(*e*) Strab. pag. 832, 834. Plin. T. I. pag. 246. Ptolem. L. III. c. 3, 17. L. IV. c. 3, 5.

(*f*) Tit. Liv. L. XXI. c. 5.

chargée de butin, pour être en état de se défendre librement. Annibal évita d'en venir aux mains; mais, s'étant campé sur le bord du fleuve, il le passa à gué, dès que les ennemis cesserent de le harceler, & s'étant retranché assez loin de la rive, pour laisser aux ennemis la liberté de le passer après lui, il ordonna à sa cavalerie de les attaquer, aussi-tôt qu'ils seroient entrés dans l'eau. La chose fut exécutée avec succès.

HERMAPHRODITE, (a) *Hermaphroditus*, Ἑρμαφρόδιτος, fils de Mercure & de Vénus, comme l'indique son nom. Ce jeune homme doué de toutes les graces de la nature, à ce que prétend l'histoire fabuleuse, fut éperdument aimé de la nymphe Salmacis, dont il méprisa la tendresse; elle l'apperçut un jour qu'il se baignoit dans une fontaine de la Carie, & l'occasion lui parut favorable pour satisfaire son amour. Mais, le cœur de cet ingrat resta glacé; & dans le désespoir où étoit la nymphe, de ne pouvoir faire passer jusqu'à lui une partie du feu qui la consumoit, elle invoqua les Dieux, & leur demanda que du moins leurs deux corps ne fussent jamais séparés; sa priere fut écoutée, & par une étrange métamorphose, ils ne devinrent plus qu'une même personne. Ovide peint ce changement en ces mots:

Nec fœmina dici,

Nec puer ut possent, neutrumque, & utrumque videntur.

Le fils de Vénus obtint à son tour, que tous ceux qui se laveroient dans la même fontaine, éprouveroient le même sort.

L'explication de cette fable n'est pas facile; on sçait seulement qu'il y avoit dans la Carie, près de la ville d'Halycarnasse, une fontaine célebre, où s'humaniserent quelques barbares qui étoient obligés d'y venir puiser de l'eau aussi-bien que les Grecs. Le commerce qu'ils eurent avec ceux-ci, les rendit non seulement plus polis, mais leur inspira le goût du luxe de cette nation voluptueuse; & c'est peut-être, dit Vitruve, ce qui peut avoir donné à cette fontaine la réputation de faire changer de sexe. Au bout du compte, qu'importe la raison? La fable est très-jolie.

HERMAPOLLON, (b) *Hermapollo*, statue ou figure composée de Mercure & d'Apollon, représentant un jeune homme avec les symboles de l'une & de l'autre divinité, le pétase & le caducée, avec l'arc & la lyre.

HERMACUS, *Hermacus*; (c) certain personnage, dont Juvénal fait mention dans sa

(a) Lucian. Tom. I. pag. 151, 177. Ovid. Metam. L. IV. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VIII. p. 22, 23.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 432.

(c) Juven. Satyr. 3. 120.

troisième satyre. Il y a des éditions qui portent Erimanthus.

HERMAS, *Hermas*, Ἑρμᾶς, (*a*) dont il est parlé dans l'épître de Saint Paul aux Romains, étoit, selon plusieurs Anciens, & selon plusieurs Sçavans interpretes, le même que le célebre Hermas, dont nous avons les ouvrages. *Voyez* l'article suivant.

Adon, Usuard & le Martyrologe Romain marquent la fête d'Hermas le 9 Mai, & les Grecs, le 8 Mars, & encore le 5 d'Octobre. Ils le mettent au rang des Apôtres & des soixante-douze Disciples. Ils ajoûtent qu'il fut fait évêque de Philippes en Macédoine, ou de Philippopolis en Thrace.

HERMAS, *Hermas*, Ἑρμᾶς, (*b*) auteur qu'Origene, Eusebe & Saint Jérôme assurent être celui que Saint Paul salue à la fin de son épître aux Romains, par ces paroles: *Salutate Asyncritum, Phlegontem, Hermam*, &c.

Il y a des Auteurs qui l'ont appellé Hermès; ce qui a donné occasion à quelques nouveaux Écrivains d'attribuer son livre à un certain Hermès, frere du Pape Pie I. Mais, tous les Anciens le nomment constamment Hermas; & Saint Jérôme remarque que l'Auteur de ce livre étoit Grec, & que cet ouvrage a été plus connu aux Grecs qu'aux Latins; ce qui n'eût pas été, s'il eût été composé par le frere du Pape.

Le livre d'Hermas est intitulé *le Pasteur*; il a été écrit sous le pontificat de Saint Clément, quelque tems avant la persécution de Domitien, qui commença l'an 95. Ce livre a été cité par quelques Anciens, comme un livre canonique; mais, plusieurs églises l'ont rejetté, & l'ont considéré seulement comme un livre propre à l'édification des fideles. Les Anciens en ont fait beaucoup d'estime; les nouveaux n'en ont pas jugé de même. Il est intitulé *le Pasteur*, parce que dans la plus grande partie de cet ouvrage, on y fait parler un ange sous la figure d'un pasteur, qui donne des préceptes à Hermas, & lui explique des Similitudes.

Cet ouvrage est divisé en trois parties. La première porte le titre de *Visions*, parce qu'elle est remplie de plusieurs visions, qui sont expliquées à Hermas, par une femme qui représente l'église; elles regardent toutes l'état de l'église & les mœurs des Chrétiens. La seconde est intitulée, *les Préceptes*, & comprend plusieurs préceptes de morale & plusieurs instructions de piété, que le pasteur, ou l'ange en habit de pasteur, prescrit à Hermas. La troisiéme partie a pour titre *les Similitudes*, parce qu'elle commence par plusieurs similitudes ou comparaisons, & finit par des visions,

(*a*) Ad Rom. Epist. c. 16. v. 14.

(*b*) Ad Rom. Epist 16. v. 14.

qui regardent la pratique des vertus chrétiennes.

On a perdu l'original Grec de ces trois livres; & il n'en reste qu'une version, qui a été imprimée dans la bibliotheque des Peres, & donnée au public par M. Cotelier, avec quelques fragmens Grecs que les Anciens nous ont conservés de l'original. On ne sçait qui est l'auteur de cette version, ni quand elle a été faite; mais, on voit qu'elle est fidelle, parce qu'elle se rapporte exactement aux passages Grecs cités par Saint Clément, par Antiochus & par quelques autres Anciens.

A l'égard de l'autorité de ce livre; il est constant qu'il a été reçu autrefois dans plusieurs églises, comme un livre canonique, & que Saint Irénée, Saint Clément d'Alexandrie, Origene & Tertullien le citent comme un livre de l'Écriture Sainte; mais, il est vrai aussi qu'il n'a pas été connu par plusieurs églises, qui l'ont considéré seulement comme un ouvrage, qui pouvoit être utile pour l'édification des Chrétiens. Saint Prosper le réjetta comme un livre de nulle autorité; Gélase, ou plutôt celui qui sous le nom du pape Gélase s'est avisé de parler très-mal de plusieurs bons livres, le met au nombre des livres Apocryphes.

HERMATHENE, *Hermathena*, (a) figure emblématique, représentant sur une même base, Mercure d'une part, & de l'autre Minerve, dont le nom Crec est *Athene*, suivant la remarque de Cicéron.

On sçait que des statues mises sur des pieds quarrés représentent ces deux divinités dont nous parlons, par leurs attributs; par exemple, le coq sous l'aigrette, les ailerons sur le casque, un sein d'homme, & la bourse désignent Mercure; le casque & l'égide dévoilent Minerve.

M. Spon a donné quelques représentations d'Hermathenes, dans ses recherches d'antiquités. On y voit pag. 98, la forme d'un piédestal sur lequel est la figure de Pallas, armée d'un casque, d'une pique & d'un bouclier.

Il étoit assez ordinaire de faire des fêtes & des sacrifices communs à ces deux divinités, parce que l'une présidoit à l'éloquence, & l'autre à la science, & que l'éloquence sans érudition n'est qu'un son infructueux, comme le sçavoir sans l'art de le mettre au jour, est un trésor souvent inutile. Il appartenoit aux Grecs d'avoir leurs lycées parés d'Hermathenes; il appartenoit à Cicéron d'en vouloir orner sa maison de Tusculum; *quidquid ejusdem generis habebis*, écrivoit-il à Atticus, *ne dubitaveris mittere*........ *Quod ad me de*

(a) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. I. Epist. 4. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 431.

Hermathena *scribis*, *singulare insigne hujus gymnasii*, *mihi pergratum est*, lui manda-t-il ensuite. Enfin, ayant reçu cette Hermathene du choix d'Atticus, il en fut enchanté. *Hermathena tua me valdè delectat*, lui écrivit-il pour l'en remercier.

Tristan dans son Comm. Hist. Tom. I, a fait graver une médaille fort singuliere des Triumvirs, où sont d'un côté leurs trois têtes, & au revers une Hermathene, devant laquelle est un autel entouré de serpens, qui s'élevent au dessus, & derrière une aigle Romaine ou légionnaire; mais, Tristan ne s'est pas montré bien habile, en prenant le buste pour le dieu Terme, & en supposant conséquemment, qu'il se trouvoit ici trois divinités représentées.

Tout ce qu'on appelle Hermathene, Hermapollon, Hermanubis, Herméracle, Hermharpocrate, &c., sont des piédestaux quarrés ou cubiques, portant l'emblême de Mercure, avec la tête d'une autre divinité seulement, & l'on en possede encore plusieurs pour preuve; cependant, nous penserions volontiers avec M. Middleton, que les têtes des deux divinités ont été quelquefois jointes ensemble sur le même pilastre, & regardant de différens côtés, comme nous le voyons dans quelques figures antiques, que nous appellons toutes aujourd'hui indistinctement, du nom de *Janus*.

HERMÉAS, *Hermeas*, autrement Hermias. *Voyez* Hermias.

HERMÉE, *Hermæum*, (a) Ἑρμαῖον, lieu du Péloponnèse dans l'Arcadie, à vingt stades de Nymphas. Ce lieu étoit consacré à Mercure. Il y avoit là une colomne & un Mercure dessus; c'étoit une borne entre les Messéniens & les Mégalopolitains.

En cet endroit on voyoit deux chemins; l'un alloit à Messene, l'autre conduisoit de Mégalopolis à Carnasium.

HERMÉE, *Hermæum*, (b) Ἑρμαῖον, lieu de Grece, dans la Béotie, sur l'Euripe. On passoit delà dans l'Eubée, selon Tite-Live.

Il y a eu plusieurs autres lieux du nom d'Hermée. 1.° Un promontoire du Bosphore de Thrace, du côté de l'Europe, selon Sozomene, cité par Pierre Gille, qui dit que c'est présentement de Neocastro. Leunclavius dit que c'est Génichissar. Le premier nom est Grec, le second est Turc.

2.° Un lieu d'Asie, selon Polyen, entre Lampsaque & Parium, à soixante-dix stades de l'une & à deux cens de l'autre.

3.° Un promontoire de la Sardaigne, dans sa partie occidentale, selon Ptolémée. On appelle aujourd'hui ce pro-

(a) Pauf. p. 519.

(b) Tit. Liv. L. XXXV. c. 50.

montoire, Capo Della Cacca.

4.° Une montagne de l'isle de Lemnos, selon le Scholiaste de Sophocle.

HERMÉE, *Hermæus*, (*a*) Ε'ρμαῖος, nom d'un mois des Thébains & des Béotiens; il avoit trente jours comme les autres mois, & répondoit au mois d'Octobre; c'étoit le second mois de l'année chez ces peuples. Il étoit aussi le second chez ceux de Bithynie, mais dans leur Calendrier il ne commencoit que le 24 d'Octobre.

HERMÉES, *Hermæa*, (*b*) Ε'ρμαῖα, fêtes en l'honneur de Mercure, dont le nom Grec étoit Hermès; on les célébroit avec différentes cérémonies, dans le Péloponnèse, en Béotie, en Crete, & ailleurs. Pendant la célébration de ces fêtes dans l'isle de Crete, les maîtres servoient leurs esclaves à table; cet usage s'observoit également chez les Athéniens, chez les Babyloniens, & dans les Saturnales des Romains. Potter fournit les détails de la célébration des Hermées, suivant les différens lieux.

HERMEIAS, *Hermeias*. Voyez Hermias.

HERMÉROS, *Hermeros*, (*c*) statue composée de Mercure & de Cupidon, comme le nom l'indique; Ε'ρμῆς, Mercure, & Ε'ρως, l'Amour. M. Spon a donné la figure d'un Herméros. C'est un jeune garcon dépeint comme on nous représente l'Amour; il tient une bourse de la main droite, & un caducée de la main gauche, qui sont les deux symboles sous lesquels on a coûtume de désigner Mercure. Pline, parlant des beaux ouvrages de sculpteurs, fait mention des Herméros de Tauriscus.

Ce mot *Herméros* a été souvent donné en surnom par les Grecs & par les Romains; il y en a plusieurs exemples dans les inscriptions de Gruter.

HERMES, *Hermæ*, Ε'ρμαῖ, (*d*) lieu du Péloponnèse, aux confins du païs d'Argos & de la Laconie, selon Pausanias. Ce nom n'est pas celui du lieu, mais des bornes que l'on avoit mises sur une montagne entre les Lacédémoniens, les Argiens & les Tégéates; & Pausanias dit que cette petite contrée en prenoit le nom.

Comme les Payens croyoient que Mercure ou Hermès présidoit au commerce, aux grands chemins, &c. ce Dieu avoit un culte fort étendu. Delà vient que beaucoup de noms géographiques sont composés du sien.

HERMÈS, *Hermes*, Ε'ρμῆς, (*e*) dont Saint Paul fait mention dans son épître aux Romains, & qu'il salue avec les autres fideles de sa connoissance, qui

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. II. p. 176.

(*b*) Pauf. pag. 470. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 217. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 526.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 133. & *suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 431.

(*d*) Pauf. p. 157.

(*e*) Ad Rom. Epist. c. 16. v. 14.

étoient à Rome, étoient, disent les Grecs, du nombre des soixante-dix disciples, & fut établi évêque de Dalmatie. On fait sa fête le 8 d'Avril.

HERMÈS, *Hermes*, Ἑρμῆς, (*a*) c'est le nom que les Grecs donnoient à Mercure. Quelques uns disent que les Grecs appellerent ainsi Mercure, parce qu'il leur avoit appris l'interprétation ou l'élocution.

HERMÈS, *Hermes*, Ἑρμῆς, l'un des Agitateurs du Cirque. *Voyez* Auriges du Cirque.

HERMÉSIANAX, *Hermesianax*, Ἑρμησιάναξ, (*b*) naquit dans la ville de Colophon. Pausanias donne en plusieurs endroits à ce Poëte le titre d'Élégiaque; & Athénée nous a conservé un morceau considérable du troisième livre de ses Élégies, où il parle des Poëtes qui s'étoient livrés à l'amour. Ces Élégies étoient adressées à la fameuse Léontium, pour laquelle Épicure avoit conçu une passion si violente, & qui ne rougit point d'allier la débauche la plus outrée avec l'étude de la Philosophie. Hermésianax parut aussi dans la foule des amans de Léontium; & c'est par cette circonstance échappée à Vossius, que Ménage a déterminé le tems où fleurit Hermésianax. Il en résulte en effet, que ce Poëte fut contemporain d'Épicure, qui mourut dans la cent vingt-septième Olympiade. Nous croirions volontiers que c'est au même Hermésianax, que Nicandre a dédié ses ouvrages; mais, Nicandre ayant fleuri sous Attale, roi de Pergame, vers la cent cinquantième Olympiade, il faudroit donner une trop longue vie à Hermésianax; ainsi, nous ignorons quel est celui de Nicandre, & quel est encore cet Hermésianax, fils d'Agonée, dont fait mention Pausanias, & à qui ceux de Colophon avoient érigé une statue. Nous sçavons seulement qu'il y a eu un autre Hermésianax né dans l'isle de Naxe, & qui avoit fait l'éloge d'Athènes.

Outre les trois livres d'Élégies dont nous avons parlé, Hermésianax avoit composé des vers élégiaques contre le centaure Eurytion; car, pour les histoires d'amour qu'ont employées Parthénius & Antoninus Libéralis, elles ne constituent point un ouvrage différent du recueil des Élégies, puisqu'elles en sont tirées.

HERMETE, *Hermetes*, (*c*) Auteur cité par Cicéron, dans le premier livre du traité à Herennius.

HERMEUS SINUS. *Voyez* Hermus.

HERMÉUS, *Hermæus*, (*d*) Ἑρμαῖος, sacrificateur dans l'armée de Mithridate, fut foulé aux pieds, un jour qu'on fuyoit devant les Romains qui serroient de près les fuyards.

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 117.

(*b*) Pauf. pag. 16, 17, 375, 430, 431, 475, 596. Athen. pag. 599. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. p. 340, 341, 382.

(*c*) Cicer. ad. Herenn. L. I. c. 18.

(*d*) Plut. T. I. p. 500.

HERMÉUS, *Hermæus*, (*a*) fils d'Herméus, exerça la charge d'Hiéromnémon à Cyzique. Il ne nous est connu que par les monumens.

HERMHARPOCRATE, (*b*) *Hermharpocrates*, statue de Mercure, avec une tête d'Harpocrate. Cette statue a des pieds & des mains, puisqu'elle a des aîles aux talons, ce qui désigne Mercure, & puisqu'elle met le doigt sur la bouche, symbole d'Harpocrate. Il y a des Hermès qui nous représentent Harpocrate, assis sur une fleur de Lotus, tenant le caducée d'une main, & portant le fruit de pêcher sur la tête. M. Spon, qui parle des Hermharpocrates, dans ses recherches curieuses, dit que les Anciens ont peut-être voulu nous apprendre par cette figure, que le silence est quelquefois éloquent, Mercure étant le dieu de l'éloquence, & Harpocrate celui du silence.

HÉRMHÉRACLE, (*c*) *Hermheracles*, statue ou pilastre, composé de Mercure & d'Hercule, dont les noms Grecs étoient *Hermès* & *Héracle*. C'est une divinité représentée en manière d'un Hercule sur un Hermès, tenant d'une main la massue & de l'autre la dépouille du lion, ayant la forme humaine jusqu'à la ceinture; & le reste terminé en colomne quarrée.

On mettoit communément les Hermhéracles dans les Gymnases & dans les Académies, parce que Mercure & Hercule, c'est-à-dire, l'adresse & la force, doivent présider aux exercices de la jeunesse; & d'un autre côté, parce que la perfection de l'homme consiste dans une correspondance de la beauté de l'esprit & de la forme du corps.

Toutes les écoles de la Grece étoient embellies de tableaux, de statues, & en particulier d'Hermhéracles. Cicéron écrivant à Atticus, le prie de lui envoyer les statues & les Hermhéracles qu'il lui a promis. « C'est » comme vous sçavez, lui dit-il, » pour orner cette salle des » exercices que vous connoissez si bien. «

HERMIAS, *Hermias*, jeune garçon d'Iassus, fut aimé d'un Dauphin. *Voyez* Iassus.

HERMIAS, *Hermias*, (*d*) Ἑρμείας, tyran d'Atarne, ayant quitté le parti d'Artaxerxe Ochus, s'étoit emparé de plusieurs villes ou forteresses. Mentor, lui ayant fait espérer d'obtenir sa grace, s'il se réconcilioit avec le Roi, l'engagea insensiblement à un rendez-

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. Tom. II. pag. 170.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 134, 135.

(*c*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. I. Epist 9. Antiq. expl. par D. Bernard de Montf. T. I. pag. 134. 135.

(*d*) Diod. Sicul. pag. 538, Diog. Laert. pag. 302. Lucian. T. I. p. 980. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 340. *& suiv.*

vous où il se saisit de sa personne. Lui ayant enlevé son anneau, il fit répandre en différentes villes des lettres dans lesquelles il faisoit dire à Hermias qu'il étoit rentré dans les bonnes graces du Roi par l'entremise de Mentor ; & scellant ces lettres de l'anneau de son prisonnier, Mentor s'assuroit de ces mêmes villes par des gens qui étoient à lui. Les citoyens mêmes trompés par cet anneau, ou qui peut-être ne demandoient pas mieux que de rentrer sous la domination du Roi, ouvrirent tous avec plaisir leurs villes ou leurs citadelles à ses députés.

Diogène Laërce dit qu'Hermias étoit eunuque ; qu'après avoir servi un fameux usurier, il se mit sous la discipline de Platon, puis d'Aristote ; enfin, qu'étant retourné avec son premier maître, il usurpa avec lui la domination souveraine sur les Atarniens. Il fut dépossédé la quatrième année de la 107.e Olympiade, & la 349 avant Jesus-Christ. Aristote fit sur sa mort une Scolie en vers Grecs, que Diogène Laërce & Athénée nous ont conservée. *Voyez* sous l'article de Chanson, cette Scolie composée par Aristote en l'honneur d'Hermias.

HERMIAS, *Hermias*, (*a*) Ἑρμίας, Carien, fut déclaré premier ministre d'Antiochus le Grand, dès que ce Prince eut pris possession de la couronne. Il avoit déjà exercé la même charge sous son frere. Molon, gouverneur de la Médie, méprisant la jeunesse du nouveau Roi, refusa de le reconnoître. Les sujets de mécontentement qu'Hermias lui avoit donnés, contribuerent beaucoup à sa révolte. Le ministre étoit dur. Des plus petites fautes, il en faisoit des crimes, & les punissoit avec la dernière rigueur. C'étoit un petit esprit, mais fier, plein de lui-même, attaché à son sentiment, & qui auroit cru se déshonorer, s'il eût demandé ou suivi conseil. Il ne pouvoit souffrir que personne partageât avec lui le crédit & l'autorité. Tout mérite lui étoit suspect, ou pour mieux dire, lui étoit odieux. Il en vouloit sur-tout à Epigene, qui passoit pour un des plus habiles capitaines de son tems, & en qui les troupes avoient une entière confiance. C'étoit cette réputation même qui faisoit ombrage au ministre, & il ne pouvoit dissimuler sa mauvaise volonté à son égard.

Antiochus avoit assemblé son conseil au sujet de la révolte de Molon, pour sçavoir quel parti il devoit prendre, & s'il étoit nécessaire qu'il marchât lui-même contre ce rébelle, ou s'il devoit tourner du côté de la Célésyrie pour arrêter les entreprises de Ptolémée. Epigene parla le premier, & dit

(*a*) Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 344. & *suiv.*

qu'il n'y avoit point de tems à perdre ; que le Roi devoit incessamment se transporter en personne dans l'Orient, afin de profiter des momens & des occasions favorables pour agir contre les révoltés ; que quand il y seroit, ou Molon n'auroit pas la hardiesse de remuer sous les yeux de son Prince & d'une armée ; ou, s'il persistoit dans son dessein, les peuples, touchés de la présence de leur Prince, & réveillant leur zele & leur affection pour son service, ne manqueroient pas de le lui livrer bientôt ; mais que l'important étoit de ne lui point laisser le tems de se fortifier. Hermias ne put s'empêcher de l'interrompre, & avec un ton d'aigreur & de suffisance, il dit que de faire marcher le Roi contre Molon avec si peu de troupes, c'étoit livrer sa personne entre les mains des révoltés. Sa véritable raison étoit la crainte qu'il avoit de courir les risques de cette expédition. Ptolémée étoit pour lui beaucoup moins redoutable. On pouvoit, sans rien craindre, attaquer un Prince qui ne s'occupoit que de plaisirs. L'avis d'Hermias l'emporta. Il fit donner la conduite de la guerre contre Molon & d'une partie des troupes à Xénon & à Théodote ; & le Roi marcha avec l'autre partie de l'armée du côté de la Célésyrie.

Étant arrivé à Séleucie, il apprit que ses Généraux, trop foibles pour faire tête à Molon, avoient été obligés de se retirer. Antiochus vit alors la faute qu'il avoit faite de ne pas suivre l'avis d'Epigene, & vouloit abandonner le dessein de la Célésyrie pour aller avec toutes ses forces arrêter cette rébellion. Hermias persista avec opiniâtreté dans son premier sentiment. Il crut dire des merveilles en déclarant d'un ton emphatique & sententieux, qu'il convenoit au Roi de marcher en personne contre des Rois, & d'envoyer ses Lieutenans contre les rebelles. Le Roi eut encore la foiblesse de se rendre à l'avis d'Hermias. Il se contenta d'envoyer un autre Général & de nouvelles troupes dans l'Orient, & reprit l'expédition de la Célésyrie. Mais, ce Général ne réussit pas mieux que les autres. Il donna dans une embuscade, où il périt lui & toute son armée.

Antiochus, ayant appris cette fâcheuse nouvelle, assembla son conseil, & remit de nouveau l'affaire des rebelles en délibération. Epigene, après avoir dit d'un ton modeste, que le parti le plus sage auroit été de marcher d'abord contre eux pour ne leur point laisser le moyen de se fortifier comme ils avoient fait, ajoûta que c'étoit une nouvelle raison maintenant de ne plus perdre de tems, & de donner tous ses soins à une guerre qui pouvoit entraîner la ruine de l'Empire si on la négligeoit. Hermias, qui se crut offensé par ce discours, commen-

ça par s'emporter violemment contre Epigene, en le chargeant de reproches & d'injures, & conjura le Roi de ne point renoncer à l'entreprise de la Célésyrie, qu'il ne pouvoit abandonner sans marquer de la légereté & de l'inconstance, ce qui ne convenoit point du tout à un Prince aussi sage & aussi éclairé qu'il étoit. Tout le conseil baissoit les yeux de honte. Antiochus lui-même souffroit beaucoup. Il fut conclu d'une voix unanime qu'il falloit marcher à grandes journées contre les rebelles. Alors Hermias, qui vit bien que la résistance seroit inutile, changé tout d'un coup en un autre homme, embrassa le sentiment commun avec une sorte d'empressement, & se montra plus ardent qu'aucun autre à en presser l'exécution. Les troupes marcherent donc vers Apamée, qui étoit le lieu du rendez-vous.

A peine en étoit-on sorti, qu'il séleva une sédition dans l'armée au sujet d'un reste de paie qui étoit dû aux soldats. Un contretems si fâcheux jetta le Roi dans une grande consternation & dans une mortelle inquiétude. En effet, le péril étoit pressant. Hermias, trouvant le Roi dans cet embarras, le rassura, & lui promit de payer sur le champ tout ce qui étoit dû à l'armée ; mais, il lui demanda par grace qu'il ne menât point Epigene avec lui à cette expédition, parce qu'après l'éclat qu'avoit fait leur brouillerie, on ne pouvoit plus espérer d'agir de concert dans les opérations de la guerre comme le bien du service le demandoit. Sa vue étoit de commencer par refroidir l'estime & l'affection d'Antiochus à l'égard d'Epigene par son absence, sçachant bien que les Princes oublient facilement la vertu & les services d'un homme éloigné.

Cette proposition fit une peine extrême au Roi, qui sentoit le besoin qu'il avoit de retenir auprès de lui, dans une expédition si importante, un Général aussi habile & aussi expérimenté que l'étoit Epigene. Mais, comme Hermias s'étoit étudié de loin à l'obséder & à s'emparer de lui par toutes sortes de voies, en lui fournissant des vues d'économie, en le gardant à vue, en le gagnant par ses complaisances & ses flatteries, ce Prince n'étoit point son maître. Le Roi consentit donc, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, à ce qu'on lui demandoit, & Epigene eut ordre de se retirer à Apamée. Cet évenement surprit & effraya tous les courtisans, qui craignirent pour eux un pareil sort. Mais, l'armée, qui venoit de recevoir sa paie, s'en consola, & se crut fort obligée au ministre qui l'avoit fait payer. Ainsi, s'étant assuré des grands par la crainte, & des troupes par ce paiement, il se mit en marche avec le Roi.

La disgrace d'Epigene bornée à un simple éloignement,

outre qu'elle ne satisfaisoit pas pleinement sa vengeance, ne calmoit pas ses inquiétudes pour l'avenir, & lui faisoit craindre un retour. Il travailla efficacement à le prévenir, en se défaisant de lui. Cependant, Antiochus ayant passé le Tigre, força Molon d'en venir à une action, & remporta sur lui une victoire si complette, que le rebelle voyant tout perdu, se tua lui-même de désespoir.

On reçut peu de tems après la nouvelle qu'il étoit né un fils au Roi; ce qui fut un grand sujet de joie pour toute la cour & pour toute l'armée. Hermias, dès ce moment, songea aux moyens de se défaire du Roi, dans l'espérance qu'après sa mort il ne manqueroit pas d'être nommé tuteur du jeune Prince, & que sous son nom il exerceroit un empire absolu. Il étoit devenu odieux à tout le monde par sa hauteur & son insolence. Les peuples gémissoient sous un gouvernement que l'avarice & la cruauté du premier ministre leur rendoient insupportable. Leurs plaintes n'arrivoient point jusqu'au trône, dont toutes les avenues leur étoient fermées. Personne n'osoit faire connoître au Roi l'oppression des peuples. On sçavoit qu'il craignoit de voir la vérité, & qu'il abandonnoit à la cruauté d'Hermias tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui. Il avoit ignoré jusques-là les injustices & les violences qu'Hermias exerçoit sous son nom. Il commença enfin à ouvrir les yeux; mais, il craignoit lui-même ce ministre, dont il s'étoit rendu dépendant, & qui avoit pris sur lui une autorité absolue, en profitant du caractère indolent de ce Prince, qui d'abord étoit bien aise de se décharger sur lui du soin & de l'embarras de toutes les affaires.

Apollophane son médecin, en qui il avoit une grande confiance, & qui par sa place avoit un libre accès auprès de lui, prit son tems pour lui représenter le mécontentement général des peuples, & le danger où il étoit lui-même de la part d'un tel ministre. Il l'avertit de prendre garde à sa personne, de peur qu'il ne lui arrivât comme à son frere en Phrygie d'être la victime de l'ambition de ceux en qui il avoit le plus de confiance; qu'il étoit visible qu'Hermias formoit quelque dessein, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, si on vouloit le prévenir. Le Roi, comme on vient de le dire, avoit commencé à former des soupçons sur son ministre, mais il ne s'en étoit ouvert à personne, parce qu'il ne sçavoit à qui se fier. Il fut bien aise que son médecin lui eût donné cet avis; & il prit des mesures avec lui pour se défaire d'un ministre si généralement haï & si dangereux. Il s'écarta un peu de l'armée, sous prétexte de sa santé, & il emmena Hermias pour lui tenir compagnie; & dans une

promenade où le Roi l'avoit attiré assez loin de tous ceux qu'il croyoit disposés à prendre son parti, il le fit assassiner par sa suite. Cette mort causa une joie universelle dans tout l'empire. Cet homme cruel & hautain avoit gouverné tout avec dureté & violence. Il n'avoit jamais pu souffrir qu'on ouvrît d'avis contraire au sien, ou qu'on apportât d'opposition à ses desseins, sans perdre ceux qui avoient eu le courage de le faire. Aussi, s'étoit-il fait universellement haïr. Cette haine parut sur-tout à Apamée ; car, dès qu'on y eut la nouvelle de sa mort, toute la ville en furie courut lapider sa femme & ses enfans.

HERMIAS, *Hermias*, Ἑρμίας, chef des Hermiens ou Séleuciens, enseignoit vers l'an 170, avec un certain Séleucus, que Dieu étoit corporel, &c.

HERMIAS, *Hermias*, Ἑρμίας, philosophe Chrétien, sous le nom duquel nous avons un ouvrage imparfait, qui est une raillerie des opinions des philosophes payens ; mais, l'on ne sçait quel est cet Auteur, ni en quel tems précisément il a vécu. Il n'y a pas de doute qu'il est ancien, & qu'il vivoit avant que la religion payenne fût détruite. Quelques-uns ont cru que c'étoit l'historien Hermias Sozomene, mais c'est sans aucun fondement. Ce petit traité a été imprimé séparément en Grec & en Latin, à Basle, l'an 1553.

HERMIAS, *Hermias*, (a) Ἑρμίας, auteur Grec, qui étoit natif de Méthymne. Il avoit composé une histoire de Syracuse, partagée en dix livres, ou en douze, selon la division qu'en font quelques-uns, & l'avoit poussée jusqu'à la fin de l'année 376.[e] avant l'Ère Chrétienne. On lui attribue aussi une description de la terre, & divers autres traités. On ne sçait pas en quel tems il a vécu.

HERMINIUS [le Mont], *Mons Herminius*, ὄρος Ἑρμίνιον, (b) montagne d'Espagne dans la Lusitanie. César, étant à Gades dans le temple d'Hercule, & y ayant apperçu une statue d'Alexandre, poussa un soupir, se reprochant à lui-même de n'avoir encore rien fait à un âge où le roi de Macédoine avoit déjà subjugué la plus grande partie de l'univers. Frappé de cette pensée, quoique l'on fût en tems de paix, il tourne vers le mont Herminius, & ordonne aux habitans de descendre dans la plaine, sous prétexte qu'ils pourroient profiter de la situation naturelle du lieu pour commettre des brigandages. Mais, dans le fond, il étoit bien persuadé que ces montagnards refuseroient d'obéir, & qu'ainsi il auroit une occasion

(a) Diod. Sicul. pag. 476.
(b) Diod. Cass. pag. 53, 54. Mitt. Pans. de Bell. Alexand. pag. 726.

favorable d'entreprendre la guerre. Il ne fut point trompé. Les habitans du mont Herminius prirent en effet les armes ; mais, César les eut bientôt réduits. Quelques peuples du voisinage en furent allarmés ; & de peur que le Général Romain ne marchât aussi contre eux, ils transporterent au delà du Dorius, leurs femmes & leurs enfans, avec tout ce qu'ils avoient de plus précieux. Pendant qu'ils étoient occupés de ces préparatifs, César les prévint, s'empara de leurs villes, & marcha ensuite contre eux-mêmes. Les Barbares placerent devant eux leurs troupeaux, afin que les Romains venant a se disperser pour les enlever, ils pussent plus facilement les attaquer. Mais, ce stratagême ne leur réussit pas. César leur livra un combat en règle, & les vainquit. Ensuite, ayant appris que les habitans du mont Herminius s'étoient révoltés, & qu'ils se disposoient à lui tendre des embûches sur son passage, il prit une autre route; il marcha après cela pour la seconde fois contre ces montagnards ; & les ayant vaincus, il les poursuivit jusqu'à l'Océan. Ils passerent dans une isle, qui n'étoit pas éloignée du continent, où César, faute de vaisseaux, ne put les aller joindre.

On nomme à présent cette montagne Monte Armineo, & plus communément Arminhis.

HERMINIUS, *Herminius*, (*a*) capitaine Troyen. Ce capitaine, redoutable par sa valeur & par sa taille énorme, combattoit sans casque & sans cuirasse, s'offrant à tous les traits, & ne craignant aucune blessure. Le javelot de Catille, qui venoit de tuer Inlas, perça de part en part les larges épaules de ce guerrier, & sa double plaie lui causa un double mal.

HERMINIUS [T.], (*b*) *T. Herminius*, T. Ἑρμίνιος, fut nommé Consul avec Sp. Lartius, l'an de Rome 248, & 504 avant Jesus-Christ. Ils étoient tous deux illustres par leur naissance & par leurs belles actions. Trois ans après, T. Herminius servit contre les Latins en qualité de Lieutenant, sous le dictateur A. Postumius. Dans le fort du combat, voyant que quelques compagnies, du corps de réserve des ennemis, s'avançoient en bon ordre, & remarquant à leur tête Mamilius, qu'il étoit aisé de reconnoître à l'éclat de ses habits & de ses armes, il fondit sur lui avec une vigueur si supérieure à celle que lui avoit fait éprouver, quelque tems auparavant, le maître de la cavalerie, qu'il tua ce chef des Latins d'un seul coup de lance qui lui perça le côté ; mais, s'étant mis en devoir de le dépouiller, il reçut lui-

(*a*) Virg. Æneid. L. XI. v. 640. & *seq*.

(*b*) Tit. Liv. L. II. c. 10, 11, 16, 20. Plut. Tom. I. p. 105.

lui-même un coup de javeline si dangereux, qu'ayant été reporté vainqueur dans le camp, il mourut au premier pansement qu'on fit de sa blessure.

HERMINIUS [LAR.], (*a*) *Lar. Herminius*, Λαρ. Ἑρμίνιος, fut créé Consul avec T. Virginius Cœlimontanus, l'an de Rome 307, & 445 avant J. C. Ces deux Magistrats observerent entre le Sénat & le peuple, une neutralité qui contribua beaucoup à entretenir la paix, tant au dedans qu'au dehors.

HERMINONES, *Herminones*, (*b*) peuple Germain. » Mannus, dit Tacite, eut » trois fils, dont le premier » donna son nom aux Ingévo- » nes; ce sont les peuples voi- » sins de l'Océan; le second » aux Herminones, situés au » centre du païs; le troisième » aux Istévones, qui com- » prennent le reste de la na- » tion. «

Les Sçavans les plus versés dans les langues Germaniques ne s'accordent nullement sur l'origine des mots *Ingevones*, &c. Quelques-uns, comme Conringius dans ses notes sur Tacite, croyent qu'il faut s'en tenir à ce que dit cet Auteur, d'après les cantiques des Germains; & qu'apparemment les trois fils de *Mann* s'appelloient *Ingaef*, *Istaef* [ou Gustaf] & *Hermin*. Cela est trop simple. La plûpart aiment mieux supposer que des trois noms généraux, sous lesquels on comprenoit tous les peuples de Germanie, deux au moins sont relatifs, soit à la nature, soit à la situation du païs que ces peuples habitoient.

On ne finiroit point, si on vouloit seulement indiquer les diverses conjectures que l'on a hazardées sur ce sujet. Nous ne rapporterons que celle d'Eccard, *de origine Germanorum*, pag. 18. C'est, à ce que l'on croit, la plus moderne de toutes; & probablement ce ne sera pas la dernière. Il croit avec bien d'autres Etymologistes, que la terminaison *vones* vient du mot Germanique, *Wohnen* habiter. Or, dans la langue Anglo-Saxonne, *Ingè* est une prairie. *Einge* en Islandois & *Eng* en Suédois ont cette même signification. Par conséquent les *Ingevones* étoient les habitans des prairies, c'est-à-dire, de ce païs plat qui s'étend depuis le bas Rhin jusqu'à l'Elbe. *Ost*, *east*, *ist*, signifient l'orient; donc les *Istévones* étoient les habitans de la Germanie orientale. Quant aux *Herminones*, Eccard ne trouve point d'inconvénient à dériver leur nom de quelque Prince célebre nommé *Hermin*, *Irmin*, *Arminius*; lequel peut bien avoir été l'*Arimane* des Perses, comme l'a pensé Leibnitz, l'*Hermès* des Grecs, autrement Mercure, leur *Arès* ou le dieu Mars par un retranche-

(*a*) Tit. Liv. L. III. c. 65. (*b*) Tacit de Germ. Morib. c. 2.

autre nommé Bucéphale, & ensuite quelques isles. Quand on avoit passé ces isles, on trouvoit un autre promontoire qui joignoit le continent. Bientôt après, on voyoit l'isle Trinacre, ensuite une montagne vis-à-vis de laquelle étoit l'isle Apéropia, & une autre assez voisine, nommée Hydréa. Après cette dernière le rivage formoit une espèce de demi-lune dont le terrein aboutissoit à un temple de Neptune, & la côte qui en commençant regardoit l'Orient, se tournoit sur la fin vers l'Occident. Dans son étendue elle renfermoit un port; sa longueur étoit d'environ sept stades, & sa largeur de trois tout au plus. C'étoit dans cet espace qu'étoit l'ancienne Hermione, dont il restoit encore du tems de Pausanias, quelques temples, comme celui de Neptune qui étoit à l'extrêmité de la côte au bord de la mer. Sur la hauteur on voyoit un temple de Minerve, & un peu plus loin les fondemens d'un stade, ou l'on disoit que les enfans de Tyndare avoient accoûtumé de s'exercer. On y trouvoit encore une petite chapelle dédiée à Minerve, mais dont le toit étoit tombé; de plus un temple du soleil, un bois consacré aux Graces, enfin un temple d'Isis & de Sérapis, dont l'enceinte étoit fermée par un mur de belles & grandes pierres; on célébroit dans ce temple les mystères de Cérès les plus secrets. Voilà ce que les habitans d'Hermione possédoient sur la côte.

La nouvelle Hermione n'étoit éloignée que de quatre stades du promontoire où étoit le temple de Neptune. Bâtie sur le penchant du mont Pronos, elle s'élevoit insensiblement avec ce côteau; elle étoit toute entourée de murs, & renfermoit plusieurs choses dignes de l'Histoire, mais particulièrement un temple dédié à Vénus Pontia & Liménia, où il y avoit une statue de marbre blanc, qui pour sa grandeur & pour la beauté de l'ouvrage méritoit d'être vue; ce n'étoit pas le seul temple que Vénus eût à Hermione; mais, entre les divers honneurs que les habitans lui rendoient, c'étoit une coûtume que toutes les filles qui se marioient, & même les veuves qui vouloient encore s'engager, allassent sacrifier à la déesse avant leurs noces. Cérès Thermésia avoit aussi deux temples dans le païs, l'un sur les confins des Trœzéniens, dans une de ces bourgades qu'ils habitoient avant la fondation d'Hermione, & l'autre dans la ville même.

Auprès de ce dernier, il y en avoit un autre dédié à Neptune Mélanégis; le Dieu y étoit représenté en bronze, appuyant un de ses pieds sur un dauphin; tous les ans on célébroit en son honneur des jeux publics; musiciens, nageurs & rameurs disputoient le prix entre eux. Diane Iphigénie, [c'étoit le surnom qu'ils lui donnoient] avoit aussi là son temple; celui

de Vesta qui n'en étoit pas loin n'avoit aucune statue, on y voyoit un simple autel où l'on faisoit des sacrifices à la déesse. Pour Apollon, il avoit trois temples dans la ville & autant de statues. Le premier étoit simplement dédié à Apollon, le second à Apollon Pythaëus, & le troisième à Apollon Horius.

Ceux d'Hermione avoient aussi un temple de la Fortune, qu'ils disoient être le moins ancien de tous leurs temples, & où la Déesse étoit représentée par une statue colossale de marbre de Paros. On voyoit dans leur ville deux fontaines; l'une étoit, à ce qu'ils disoient, d'une grande antiquité; l'eau y venoit par des chemins inconnus, & ne tarissoit point, quoique les habitans y puisassent sans cesse; pour l'autre, ils l'avoient faite du tems de l'auteur déjà cité, & l'eau couloit d'un lieu voisin qu'ils nommoient le Pré. Au haut du mont Pronos on voyoit un temple de Cérès Chthonia; surquoi on peut consulter l'article de Cérès Chthonia.

Vers la porte de la ville qui étoit du côté de Masès, on trouvoit en deçà des murs un temple consacré à Lucine; la Déesse y étoit honorée chaque jour en bien des manières, mais sur tout par des sacrifices, par des parfums que l'on brûloit sur son autel, & par quantité d'offrandes; cependant, il n'y avoit que ces Prêtresses qui eussent la permission de voir sa statue.

M. Fourmont, dans son voyage de la Grece, reconnut d'abord la ville d'Hermione sur la simple description qu'en fait Pausanias. Une péninsule qui s'étend dans la mer, en s'élargissant & s'arrondissant ensuite, forme deux ports, la ville est située au dessus; des canaux dont on voit les restes, y apportoient l'eau de plus haut; deux villages des environs s'appellent encore Halica & Ilé; la vue du Didymos, de l'isle Tiparénus, & la proximité du Cap Scyllæum, que l'on appelle encore Scylla, formoient de nouveaux caractères de ressemblance; mais, dès que M. Fourmont eut été dans les églises & dans les maisons, qu'il y eut trouvé beaucoup d'inscriptions qui parlent des Hermionéens, & qu'il eut apperçu des restes de murs, de la structure extraordinaire desquels Pausanias n'a pas dédaigné de nous instruire, il ne douta plus que ce ne fût là cette Hermione, où il y avoit autrefois tant de temples, & dans les débris de laquelle il n'étoit pas possible qu'il ne trouvât de quoi remplir un des objets de sa mission. Sur le col de cette péninsule est un ancien château flanqué de quatre tours quarrées, que les gens du païs assurent avoir été bâti par les Princes Paléologues, immédiatement après la prise de Constantinople, par Mahomet II. Il alla voir ce château, &

en l'examinant bien, il trouva que plusieurs pierres étoient inscrites en dedans la maçonnerie. Il y mit des ouvriers un marbre inscrit arraché, en fit découvrir un autre qui l'étoit aussi. Il augmenta le nombre des travailleurs, & pendant douze jours il ne cessa de trouver des inscriptions. Les temples de Vénus Limnique & de Sérapis lui en fournirent encore, & il en découvrit jusques dans la mer même.

HERMIONE, *Hermione*, (a) Ἑρμιόνη, ville de Grece dans l'Attique. Elle étoit entre Eleusis & Athènes, selon Plutarque. » Je ne connois point, dit M. » Dacier, de ville nommée » Hermione, entre Eleusis & » Athènes. Pausanias, dans ses » Attiques, nomme Érione le » lieu près duquel Théfée tua » ce géant. Cela étant, il faut » lire dans Plutarque Erione, » au lieu d'Hermione. « Cette remarque de M. Dacier est tout aussi obscure que le texte qu'il a voulu expliquer. Je ne trouve du moins dans Pausanias aucun lieu du nom d'Erione.

HERMIONE, *Hermione*, (b) Ἑρμιόνη, fille de Mars & de Vénus, épousa Cadmus. Diodore de Sicile lui donne Electre pour mere. « Du commerce que » Jupiter avoit eu avec Electre, » l'une des filles d'Atlas, dit-il, » naquirent Dardanus, Jasion » & Hermione; celle-ci ayant » épousé Cadmus, dans le tems » que cherchant Europe il avoit » passé jusques dans la Samo- » thrace, les Dieux voulurent » bien assister au festin des noces; » plusieurs d'entre eux firent » des présens aux mariés, & » les autres Dieux applaudi- » rent tous à ce mariage par des » acclamations de joie. «

Les Poëtes ont feint que Cadmus & Hermione furent changés en serpens. Cadmus reçut le premier cette forme, & dès qu'Hermione le vit en cet état: » Demeure avec moi, » Cadmus, s'écria-t-elle, & » dépouille toi de cette forme » monstrueuse qui te rend hor- » rible à mes yeux, autant que » tu es cher à mon ame. Qu'est- » ce que je vois, Cadmus? Où » sont tes pieds, où sont tes » mains? Et tandis que je te » parle, qu'est devenu tout ton » corps? O Dieux, puisque » j'ai part à ses malheurs, que » n'ai-je part à son aventure? » Vous n'avez métamorphosé » que la moitié de Cadmus, & » pour le changer tout entier, » changez sa femme en même » serpent. « Tandis qu'elle parloit de la sorte, il ne laissoit pas de la flatter, il se couloit autour de son col, & l'embrassoit de telle sorte qu'il faisoit assez paroître qu'il n'avoit pas perdu la connoissance. Ceux

(a) Plut. Tom. I. pag. 5.

(b) Plut. Tom. I. pag. 187, 188. Paus. pag. 197, 560, 607. Diod Sicul. pag. 187, 243. Ovid. Metam. L. IV. c. 8. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. pag. 201. T. IV. p. 412, 413. T. VI. pag. 120. & suiv.

qui furent présens à ce prodige en demeurerent épouvantés; néanmoins, la misérable Hermione reconnut toujours son mari, elle le caressa encore sous la peau de ce serpent, & en même tems il en parut deux. Ainsi elle devint une autrefois la compagne de Cadmus, & alors ils commencerent à ramper tous deux ensemble, & se traînerent dans un bois qui n'étoit pas éloigné delà.

Quelques-uns disent que Cadmus fut chassé de son royaume après de grandes infortunes, & qu'il se retira avec Hermione sa femme dans l'Illyrie. Et parce qu'ils y demeurerent cachés comme des serpens parmi des ruines, & qu'ils s'accommoderent aux loix & aux mœurs des barbares, avec lesquels ils vivoient, le changement de leur vie, la nature sauvage des Illyriens, donnerent lieu de feindre qu'ils avoient été métamorphosés en serpens. Car, on dit que les Anciens Illyriens avoient deux prunelles dans chaque œil, & qu'ils avoient la vue si perçante, que, comme quelques serpens, ils tuoient de leurs regards ceux qu'ils regardoient quelque tems.

Mais, comme les infortunes & les miseres sont les meilleures maîtresses de qui l'on puisse apprendre la sagesse & la prudence: & que les serpens en sont le symbole, d'autres disent qu'on a feint que Cadmus & sa femme furent métamorphosés en serpens, parce qu'après beaucoup de malheurs qui les exercerent pendant la plus grande partie de leur vie, ils furent estimés en leur vieillesse les plus prudens & les plus sages qui eussent jamais porté la couronne.

HERMIONE, *Hermione*, (a) Ἑρμιόνη, fille de Ménélaüs & d'Hélene, fut donnée en mariage à Néoptoleme, qu'on appelle aussi Pyrrhus. Ménélaüs l'avoit promise à ce Prince, pendant qu'ils étoient encore devant les murs de Troye. Hermione, qui avoit reçu en naissant tout l'orgueil & toute la hauteur de sa famille, se mit peu en peine de plaire à son époux, & de se l'attacher par la douceur & par la complaisance. Enivrée de la gloire de sa maison, de la grandeur de Sparte, & des richesses qu'elle avoit apportées à Néoptoleme, elle s'en fit autant de titres pour le mépriser. Il ne put soutenir une humeur si altière, & la haine prit dans son cœur, la place de la tendresse qu'il avoit eue pour elle.

Hermione ne chercha point en elle-même la cause de ce changement; elle l'attribua aux artifices d'Andromaque; elle l'accusa même de lui avoir fait prendre des breuvages pour la rendre stérile. Dès ce moment-là, elle résolut de faire périr

(a) Pauf. pag. 19, 64, 117, 211, 214, 637. Virg. Æneid. L. III, v. 328. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 265. & suiv.

Andromaque & un fils qu'elle avoit eu de Néoptoleme, & l'occasion s'en présenta bientôt. Néoptoleme avoit irrité Apollon dans un premier voyage qu'il avoit fait à Delphes, en lui demandant témérairement raison de la mort de son pere; il y retourna pour expier son crime. Hermione profita de son absence, & invita Ménélaüs son pere à se rendre auprès d'elle, pour l'aider à perdre sa rivale. Andromaque, ayant été avertie de leur dessein, cacha son fils dans une maison étrangère, & se réfugia elle-même près de l'autel dans un temple de Thétis, que Pélée avoit fait bâtir en l'honneur de cette Déesse, dans le lieu même où il l'avoit épousée.

Pélée, qui demeuroit dans la ville de Pharsale, & qu'elle avoit fait avertir du complot de Ménélaüs & de sa fille, arrive dans le moment qu'ils vont faire périr ces deux innocentes victimes. La présence de ce respectable vieillard, en qui les années n'avoient affoibli ni l'esprit ni le courage, suffit pour les intimider. Les menaces, qu'il leur fait d'un ton ferme & plein de dignité, sont les seules armes qu'il emploie pour leur arracher Andromaque & son fils. Ménélaüs, qui n'avoit que de l'orgueil sans bravoure, cede sans résistance; & pour couvrir sa honte, il allégue un prétexte frivole pour s'en retourner à Sparte. Hermione, abandonnée de son pere, tombe dans le découragement ordinaire à ceux, qui, n'ayant qu'une fausse grandeur, sont également incapables de soutenir la bonne & la mauvaise fortune. Elle craint le retour de Néoptoleme, & le juste châtiment de son crime. Dans son désespoir, elle veut se plonger un poignard dans le sein; & ses femmes eussent fait de vains efforts pour l'en empêcher, si Oreste ne fût survenu pour rendre le calme à son esprit. Il arrivoit de Delphes, & feignoit d'avoir pris la route de Phthie, pour aller à l'oracle de Dodone. Son dessein étoit de voir Hermione & de l'enlever; il n'avoit point cessé de l'aimer depuis que Ménélaüs la lui avoit promise pour épouse. Il reclama en vain la foi de cette promesse, lorsqu'Hermione fut donnée à Néoptoleme; il ne put l'obtenir de ce Prince, & résolut de se venger de son refus. Il trouva un moyen facile de le faire périr, en l'accusant d'être venu à Delphes pour détruire le temple d'Apollon; il n'en fallut pas davantage pour armer contre lui tous les habitans de cette ville. Oreste partit de Delphes quelques momens avant la mort de Néoptoleme, & vint chercher Hermione; il la rassura aisément contre la crainte qu'elle avoit de son époux, en lui apprenant qu'il n'échapperoit pas aux pieges qu'il lui avoit tendus. Il lui offre de l'emmener à Sparte, pour la remettre entre les mains de son

pere. Elle y consent. Cette Princesse fut depuis constamment attachée à Oreste, & en eut un fils nommé Tisamene, qui succéda à son pere au royaume d'Argos & de Sparte.

HERMIONÉENS, *Hermionenses*, Ἑρμιονεῖς, Ἑρμιονέες, étoient les habitans d'Hermione. *Voyez* Hermione.

HERMIONES, *Hermiones*, (*a*) peuple de Germanie. Pline donne ce nom, comme un nom collectif, qui étoit commun à quatre grandes nations; sçavoir, les Sueves, les Hermundures, les Chattes, les Chérusques. Ce sont les mêmes que Tacite nomme Herminones. *Voyez* Herminones.

HERMIONICUS [le Golfe], *Sinus Hermionicus*, (*b*) κολπὸς Ἑρμιονικός, golfe du Péloponnèse, ainsi nommé de la ville d'Hermione, auprès de laquelle il étoit situé.

HERMIONIDE, *Hermionis*, Ἑρμιονίς, (*c*) nom que quelques Auteurs donnent au territoire de la ville d'Hermione.

HERMIPPE, *Hermippus*, Ἕρμιππος, (*d*) Athénien, Poëte de l'ancienne comédie, composa quarante pièces de théatre. Il avoit un frere nommé Myrtilé, qui étoit aussi Poëte. On ne sçait pas en quel tems ils ont vécu.

HERMIPPE, *Hermippus*, Ἕρμιππος, (*e*) de la ville de Béryte, quoique né dans l'esclavage, devint fort éloquent. Il fut disciple de Philon de Byblos, & composa divers ouvrages. Il florissoit dans le second siecle, sous l'empire d'Adrien. Tertullien cite son histoire des songes, divisée en cinq livres, & Origène fait mention de son livre des Législateurs, dans son ouvrage contre Celse.

HERMIPPE, *Hermippus*, Ἕρμιππος, (*f*) de la ville de Smyrne, auteur Grec, composa les vies des Hommes illustres, outre d'autres livres fort estimés des Anciens. Josephe, qui l'allegue en écrivant contre Apion, l'appelle un historien très-exact. Diogène Laërce le cite souvent, aussi-bien qu'Origene.

HERMIPPE, *Hermippus*, Ἕρμιππος, (*g*) de la ville de Tennum, étoit, selon Cicéron, un homme qui avoit beaucoup d'érudition.

HERMIPPE, *Hermippus*, Ἕρμιππος, (*h*) interlocuteur d'un Dialogue de Lucien. Il s'entretient avec Charideme.

HERMIUM, *Hermium*, (*i*) Ἕρμιον, lieu de Grece dans l'Attique. Ce lieu étoit sur le chemin d'Athènes à Eleusis,

(*a*) Plin. T. I. p. 222.
(*b*) Strab. p. 368.
(*c*) Tucyd. pag. 135. Pauf. pag. 150.
(*d*) Suid. T. I. p. 1043.
(*e*) Suid. T. I. p. 1043.

(*f*) Joseph. Contra. Apion. p. 1046. Plut. T. I. p. 695, 859.
(*g*) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 35. *& seq.*
(*h*) Lucian. Tom. II. p. 1014. *& seq.*
(*i*) Plut. T. I. p. 751.

ſelon Plutarque. On y avoit élevé un tombeau à la courtiſanne Pythonice ; & ce tombeau ſubſiſtoit encore du tems de Plutarque.

HERMOBIUS, *Hermobius*, (*a*) habitant de Tennum, dont Cicéron a fait mention dans ſon oraiſon pour L. Flaccus.

HERMOCAPELITES, *Hermocapelitæ*, Ἑρμοκαπηλῖται, (*b*) peuple de l'Aſie mineure, dans la Troade & ſous la juriſdiction de Pergame, ſelon Pline. Le nom de ce peuple ſigniſie les *Cabaretiers* ou les *Aubergiſtes de Mercure*. Les Notices épiſcopales mettent *Hermocapelia* dans la Lydie.

HERMOCLÈS, *Hermocles*, Ἑρμοκλῆς, (*c*) Rhodien, fut un des plus habiles ſtatuaires de ſon tems.

HERMOCRATE, *Hermocrates*, Ἑρμοκράτης, (*d*) fils d'Hermon, fut un des Généraux que les Syracuſains nommerent, l'an 415 avant l'Ère Chrétienne, pour ſoutenir la guerre contre les Athéniens. Un jour, Nicias, général de ces derniers, ayant fait rompre tous les ponts qui étoient ſur la rivière, Hermocrate en prit occaſion de dire en encourageant les Syracuſains: *Nicias eſt plaiſant ; il eſt à la tête d'une armée pour ne pas combattre, comme s'il étoit venu pour toute autre choſe que pour le combat*. Mais, malgré ce bon mot, Nicias combattit & les Syracuſains furent battus.

Un autre jour, comme on ſe doutoit bien à Syracuſe que les Athéniens prendroient le tems de la nuit pour décamper, Hermocrate conſeilla aux Syracuſains de tenir leurs troupes ſur pied dès la nuit prochaine, & de fermer exactement tous les paſſages. Mais, les autres chefs s'oppoſerent à cette propoſition, en repréſentant que la plûpart de leurs ſoldats étoient bleſſés, & qu'ils étoient tous accablés de fatigue, au point qu'on ne pouvoit rien exiger d'eux. Là-deſſus Hermocrate s'aviſa d'envoyer quelques cavaliers au tour du camp des Athéniens, pour leur dire, par-deſſus les retranchemens, que les Syracuſains s'étoient ſaiſis de tous les poſtes avantageux qui dominoient ſur les chemins & ſur les paſſages. Les cavaliers, qui exécutoient cet ordre en pleine nuit, donnerent lieu aux Athéniens de croire que c'étoient les Léontins leurs alliés, qui leur faiſoient porter cet avis à bonne intention ; de ſorte qu'ils furent étrangement conſternés, & ſuſpendirent leur départ, qui n'auroit trouvé alors aucun obſtacle. Mais, le lendemain les Syracuſains allerent dès la pointe du jour ſe poſter

(*a*) Cicer. Orat pro L. Flacc. c. 34.

(*b*) Plin. T. I. p. 283.

(*c*) Lucian. T. II. pag. 896, 897.

(*d*) Diod. Sicul. pag. 332, 340, & *ſeq.* Thucyd. pag. 289, & *ſeq.* 434. & *ſeq.* Plut. Tom. I., pag. 533, 533. 540. & *ſeq.* Xenoph. pag 431, 432. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 448. & *ſuiv.*

fur ces mêmes routes, dont ils fermerent toutes les issues. C'est ainsi que la ruse imaginée par Hermocrate pour surprendre les ennemis, réussit heureusement. Les Syracusains leur tuerent dix-huit mille hommes, & en prirent sept mille vivans, du nombre desquels furent les deux Généraux, Démosthène & Nicias. Ils abandonnerent le reste à la discrétion de leurs soldats, auxquels les Athéniens furent obligés de livrer leurs armes & leurs personnes mêmes pour sauver leur vie. D'abord après cette victoire, les Syracusains dresserent sur le lieu même deux trophées, à chacun desquels ils attacherent les armes des deux Généraux pris vivans, & s'en revinrent à la ville, où ils firent aux Dieux un sacrifice au nom de tout le peuple.

Le lendemain on convoqua l'assemblée générale pour sçavoir ce que l'on feroit des prisonniers de guerre. Dioclès, le plus accrédité de leurs Orateurs, proposa de faire mourir ignominieusement les deux commandans Athéniens, & d'envoyer actuellement aux carrières tout ce qui venoit de l'Attique même, en leur donnant une mesure de bled par tête pour leur nourriture; & qu'à l'égard des troupes alliées, on les vendroit à l'encan. Quand on eut lu cet avis, Hermocrate s'avança dans l'assemblée, & entreprit de lui persuader qu'un usage modéré de la victoire étoit bien plus glorieux que la victoire même. Mais, on ferma les oreilles à un avis si sage, & on suivit celui de Dioclès.

Quelque tems après, les Syracusains ayant mis fin à la guerre que les Athéniens leur avoient portée, marquerent leur reconnoissance pour le secours qu'ils avoient reçu des Lacédémoniens, sous la conduite de Gylippe, en leur envoyant leur part des dépouilles qu'ils avoient faites sur les ennemis. Ils les firent même accompagner d'une flotte de trente-cinq vaisseaux, en témoignage de l'alliance qu'ils contractoient, ou qu'ils confirmoient avec eux contre les Athéniens. Cette flotte étoit commandée par Hermocrate. Quoiqu'il se fût acquis beaucoup d'estime de la part de ses concitoyens dans le dernier commandement qui lui avoit été confié, il fut accusé pendant son absence par le parti qui lui étoit contraire dans sa République, & qui obtint son bannissement. Ainsi, il remit la flotte qu'il commandoit aux environs du Péloponnèse à ceux qui venoient prendre sa place.

Comme il étoit ami de Pharnabase, Satrape de Perse, il reçut de lui des secours d'argent, & par ce moyen il revint à Messine, où il fit construire cinq vaisseaux, & leva mille hommes à ses frais; il enrôla à peu près autant d'Himériens exclus de leur ville par sa pri-

se récente. Il entreprit avec cette petite armée de rentrer dans Syracuse, où ses amis mêmes l'appelloient. Cependant, cette tentative ayant échoué, il revint par terre à Sélinunte, qu'il fit rebâtir en partie, en ramassant de tous côtés les Sélinuntins échappés du désastre de leur ville. Joignant à eux plusieurs autres familles qui n'avoient point d'habitation, il les rassembla dans ce même lieu, & se fit d'ailleurs un corps de six mille hommes choisis. Delà il alla d'abord ravager les environs de Motye; & attaquant les citoyens sortis pour défendre leur territoire, il en mit par terre un grand nombre, & repoussa les autres jusqu'au dedans de leurs murailles. S'avançant ensuite du côté de Panorme, il fit autour de cette ville un pillage immense. Les citoyens sortirent aussi, & même en bon ordre, pour sauver leurs fruits & leurs revenus; mais, il leur tua cinq cens hommes, & les repoussa de même dans leur ville. Il porta une semblable désolation dans tout le païs qui appartenoit alors aux Carthaginois; & par-là il se fit un grand nom dans la Sicile. Les Syracusains eux-mêmes se repentirent d'avoir maltraité un si grand capitaine, & la plûpart étoient honteux qu'on leur reprochât Hermocrate exilé. Plusieurs discours se tenoient à ce sujet dans leurs assemblées, de sorte que tout le peuple opinoit à le rappeller publiquement. Dès qu'il sçut ces dispositions favorables, il se prépara lui-même à son retour, mais en prenant des mesures contre les ennemis qu'il sçavoit bien qu'il avoit encore dans Syracuse.

Ainsi, suivi de toutes les troupes qu'il commandoit, il sortit de Sélinunte, & se plaçant au tour d'Himere, il se logea dans les environs de cette ville, actuellement détruite. Ayant recherché soigneusement tous les endroits où les Syracusains avoient campé, il recueillit leurs ossemens, & après les avoir mis sur des chariots faits exprès, & ornés comme en une pompe funebre, il les ramena dans leur patrie. Mais, comme il étoit défendu par les loix aux bannis d'entrer dans la ville, il s'arrêta sur des hauteurs des environs, & envoya quelques-uns des siens conduire les chariots dans Syracuse; son dessein dans toute cette conduite étoit de faire ensorte que Dioclès, qui s'opposoit le plus à son retour, encourût la haine publique dans une circonstance, où le refus de recevoir Hermocrate, paroissoit tomber sur les morts qu'il amenoit avec lui, & à l'égard desquels il donnoit des marques de piété & de religion, qui devoient lui attirer l'affection du peuple.

Dès que les corps morts furent entrés, il y eut de la division dans l'assemblée. Dioclès eut la hardiesse de s'opposer à leur sépulture, malgré le grand

nombre de ceux qui la demandoient. Ce dernier parti demeura le plus fort; les morts furent ensevelis; & l'on exila Dioclès lui-même. Mais, ils ne reçurent pas pour cela Hermocrate. On redoutoit sa hardiesse, & l'on craignoit que parvenant à quelque magistrature, il n'usurpât l'autorité absolue & tyrannique. Ainsi, Hermocrate qui ne crut pas le tems convenable pour user de violence, s'en revint à Sélinunte.

Ses amis l'ayant mandé quelque tems après, il se mit en marche à la tête de trois mille hommes, & traversant le territoire de Géla, il arriva de nuit au lieu qu'on lui avoit marqué; mais, une partie de ses troupes étant encore derrière, il s'avança avec le peu qu'il en avoit avec lui, jusqu'à la porte de l'Achradine; il apperçut delà que ses amis de la ville s'étoient saisis en dedans des postes favorables pour le faire entrer; ainsi, il eut le tems d'attendre ceux de ses gens qui arriverent les derniers. Les Syracusains apprenant ce qui se passoit, s'assemblerent en armes dans la place publique, où Hermocrate & ses soldats s'étant bientôt montrés, ils le tuerent, lui & la plus grande partie de ses adhérans, l'an 408 avant J. C. Hermocrate laissa une fille qui fut mariée à Denys l'Ancien.

HERMOCRATE, *Hermocrates*, Ε'ρμοκράτης, (*a*) Rhodien, fut envoyé en Grece par Artaxerxe avec beaucoup d'or & d'argent, & avoit ordre de s'en servir pour corrompre ceux qui avoient le plus de crédit & d'autorité dans les villes, & pour faire soulever toute la Grece contre Lacédémone. Hermocrate s'acquitta fort bien de sa commission. toutes les plus grandes villes se liguerent contre Lacédémone, & tout le Péloponnèse en fut ébranlé; de sorte que le conseil de Lacédémone fut contraint de rappeller Agésilaüs d'Asie. L'on rapporte à ce sujet qu'Agésilaüs, en se rembarquant, dit à ses amis qui étoient auprès de lui, *que le Roi le chassoit d'Asie avec trente mille archers*, parce que la monnoie de Perse avoit un archer pour empreinte.

HERMOCRATE, *Hermocrates*, Ε'ρμοκράτης, (*b*) fameux Sophiste, contribua beaucoup, sans le sçavoir, à fortifier Pausanias dans la résolution qu'il avoit formée de se venger lui-même d'un affront qu'il avoit reçu d'un des premiers officiers de la chambre du roi Philippe, & dont le Prince ne le vengeoit pas. Car, comme ils raisonnoient ensemble en manière de conversation académique, sur le moyen qu'un particulier pourroit avoir d'arriver à une très-grande réputation; le Sophiste répondit que ce seroit de tuer un homme qui auroit fait

(*a*) Plut. T. I, p. 1021.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 559.

de très-grandes choses, parce que le nom de l'assassin accompagneroit dans tous les siecles le nom du héros. Pausanias, appliquant cette réponse à l'objet actuel de sa colère, se sentit animé à ne mettre aucun délai à sa vengeance, & il l'exécuta, en tuant le Roi, l'an 336 avant J. C.

HERMOCRATE, *Hermocrates*, Ἑρμοκράτης, autre fameux Sophiste, natif de la Phocide, ayant épousé, par le commandement de l'empereur Sévere, la fille d'Antipater, secrétaire de ce Prince, la répudia, parce qu'il l'avoit prise contre son gré, & qu'elle étoit fort laide.

HERMODORE, *Hermodorus*, Ἑρμόδωρος, (*a*) Éphésien, fut exilé en Italie, vers l'an de Rome 300, & 454 ans avant Jesus-Christ.

Le Jurisconsulte Pomponius dit qu'il fut le premier Auteur des loix des douze tables; car, voyant les Romains divisés par des factions & des guerres domestiques, il leur persuada d'envoyer des ambassadeurs à Athènes, & dans les autres villes les mieux policées de la Grece, pour apprendre leurs loix & les établir à Rome; & ce fut de la collection de ces loix que celles des douze tables furent composées. Les Romains eurent tant de reconnoissance de ce bienfait, qu'ils firent élever une statue à Hermodore.

Cet Hermodore est sans contredit le même, qui, au rapport d'Athénée, avoit recueilli dans un traité les loix de divers peuples; & le même aussi dont parle Diogène Laërce en la vie d'Héraclite, qui disoit que tous les Éphésiens méritoient d'être étranglés, pour avoir chassé de leur ville un si honnête homme qn'Hermodore.

Cicéron, qui rapporte le mot d'Héraclite, ne parle ni du voyage d'Hermodore à Rome, ni de la part qu'il eut à la confection du droit Romain. Il devoit avoir environ 90 ans, lorsque les députés revinrent d'Athènes; une si longue vie lui avoit sans doute donné beaucoup d'expérience, & la connoissance qu'il avoit des loix Grecques, pouvoit être encore de quelque utilité aux Décemvirs, quoique les trois députés se fussent parfaitement instruits, selon Tite-Live, de ces loix étrangères, pendant leur long séjour à Athènes, & qu'ils eussent eu, comme le suppose gratuitement le Jurisconsulte François Baudouin, des conférences avec Périclès & les Sénateurs de l'Aréopage. Au reste, il y a lieu de s'étonner qu'Hermodore n'ait pas épargné aux Romains le voyage d'Athènes; il le pouvoit aisément, puisqu'on le suppose si instruit

(*a*) Strab. pag. 642. Plin. Tom. II. pag. 643. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 48, 49.

sur cette matière. Nous avons encore une lettre d'Héraclite à Hermodore, où il le félicite sur la beauté de ses loix, qui méritent, dit-il, qu'on vienne se prosterner aux pieds d'Hermodore, avec le même respect qu'on témoignoit aux rois de Perse, lorsque l'on paroissoit en leur présence. Cette lettre que Samuël Petit & Gravina n'hésitent point de nous donner comme véritable, est une pièce manifestement supposée.

HERMODORE, *Hermodorus*, Ἑρμόδωρος, (*a*) Sicilien, disciple de Platon, auquel on reproche qu'il faisoit un honteux commerce de la Philosophie, en vendant à ses disciples ce qu'il avoit écrit sous ce divin Philosophe; & c'est ce qui donna lieu au proverbe: *Verba importat Hermodorus.*

HERMODORE, *Hermodorus*, Ἑρμόδωρος, natif de Salamine; ayant entrepris de dire son avis contre l'architecte Philon, sur un arsenal qu'on vouloit construire à Athènes, il eut le déplaisir de voir que celui de son concurrent fût suivi, parce qu'il avoit sçu mieux débiter ses raisons.

Il est parlé d'un poëte du nom d'Hermodore, dans les Apophthegmes de Plutarque.

HERMOGENE, *Hermogenes*, Ἑρμογένης, (*b*) Athénien, fut envoyé en Ambassade avec Conon & quelques autres vers Téribaze, général des Perses.

HERMOGENE, *Hermogenes*, Ἑρμογένης, (*c*) fils d'Hipponicus, fut grand ami de Socrate.

HERMOGENE [TIGELLIUS], *Tigellius Hermogenes*, (*d*) célebre musicien, dont Horace fait mention dans plusieurs de ses satyres.

HERMOGENE, *Hermogenes*, Ἑρμογένης, (*e*) auteur Grec, cité par Josephe dans son premier livre contre Apion.

HERMOGENE, *Hermogenes*, Ἑρμογένης, (*f*) autre auteur Grec, fut livré à la mort par Domitien, parce qu'il avoit écrit quelque chose qui déplaisoit à ce Prince, comme nous l'apprend Suétone. Cet Hermogene étoit de Tarse.

HERMOGENE, *Hermogenes*, Ἑρμογένης, (*g*) rhéteur, qui étoit aussi de Tarse, florissoit dans le second siecle sous l'empire de Marc-Aurele, ou, selon d'autres, d'Antonin ou d'Adrien. Marc-Aurele, ayant eu la curiosité de l'entendre faire ses leçons, en fut charmé & lui fit de grands présens. Il commença à professer à l'âge de quinze ans; & il n'en avoit que dix-huit lorsqu'il composa sa rhétorique,

(*a*) Lucian. Tom. II. pag. 286, 297. Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. XIII. Epist. 21.

(*b*) Xenoph. pag. 537.

(*c*) Xenoph. p. 701. *&* *seq.*

(*d*) Horat. L. I. Satyr. 3. v. 129 Satyr. 4. v. 71. Satyr. 10. v. 18, 80.

(*e*) Joseph. Contra. Apion. pag. 1051.

(*f*) Sueton. in Domit. c. 10.

(*g*) Suid. Tom. I. pag. 1043, 1034. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 52. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 380, 456.

qui est regardée par les Sçavans comme un fort bon ouvrage. Mais, par un évenement fort singulier, à l'âge de vingt-quatre ans, il devint stupide, & sa stupidité dura le reste de sa vie. Il mourut au commencement du troisième siecle.

Antiochus le Sophiste disoit de lui, *qu'il avoit été vieillard en sa jeunesse, & enfant en sa vieillesse*. On trouva, ayant ouvert son corps, qu'il avoit le cœur velu, & d'une grandeur extraordinaire.

HERMOGENE, *Hermogenes*, Ἑρμογένης, (*a*) dont on a trouvé une inscription Grecque à Smyrne. Cette inscription porte :

Hermogene, fils de Charideme, qui a écrit de la médecine, est mort âgé de soixante-dix-sept ans, & ayant laissé autant de Traités.

De médecine soixante-douze.

De livres Historiques, sçavoir, de la ville de Smyrne, deux.

De la sagesse d'Homère un, de sa patrie un.

De l'origine des villes d'Asie deux, de celle des villes de l'Europe quatre, de celle des isles un.

De la mesure de l'Asie par stades un, & de celle de l'Europe un.

Des stratagêmes deux.

Un catalogue des Ioniens ; & la succession des Magistrats de Smyrne, selon l'ordre des tems.

Voilà une inscription qui entre dans un assez grand détail au sujet d'un Auteur peu connu avant la découverte de ce monument. Quoique médecin, il n'a pas laissé d'écrire un grand nombre d'ouvrages historiques. Parmi ceux qui ont porté le nom d'Hermogene dans l'Antiquité, on n'en voit guère que quatre ou cinq qui puissent avoir quelque rapport avec l'Hermogene de l'inscription, même patrie ou même profession. Par exemple, nous avons une médaille des Smyrnéens frappée du tems de Néron, avec ces paroles, ἐπὶ Ἑρμογένους Σμυρναίων. Voilà le premier Hermogene. Le second se trouve dans une inscription découverte dans la même ville de Smyrne, rapportée par Reinésius, par M. Spon, & par M. Thomas Smith dans son traité intitulé *Septem Ecclesiarum Asiæ Notitia*. Galien parle d'un troisième, auquel il donne la qualité de médecin, & qui, selon lui, méprisoit toutes les autres sectes excepté celle d'Erasistrate. Le quatrième exerçoit aussi la médecine ; il en est parlé dans une épigramme de Lucilius, dans l'anthologie Grecque. Quant au cinquième, Xiphilin en fait mention dans la vie de l'empereur Adrien, & le dit aussi médecin.

Tous ces Hermogenes peut-être ne sont pas différens de celui de l'inscription ; au moins le premier, dont le nom paroît

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. IV. p. 665. & *suiv*.

sur une médaille des Smyrnéens frappée sous Néron ; une des raisons est que, selon toutes les apparences, l'Hermogene de l'inscription étoit de Smyrne, car c'est dans cette ville que l'inscription s'est trouvée. Il y a plus, l'inscription marque qu'Hermogene avoit composé un ouvrage sur Smyrne. Ordinairement les Auteurs qui entreprennent d'écrire l'histoire de quelques villes ou de quelques peuples, n'oublient pas leur patrie. Outre cela, il est dit dans l'inscription qu'Hermogene a donné un livre intitulé *Σμυρναίων διαδοχὴ κατὰ χρόνους*. Cela se peut entendre de la succession des premiers magistrats de Smyrne, du nombre desquels étoit l'Hermogene de la médaille; car, ceux de Smyrne, de même que beaucoup d'autres villes & d'autres peuples de Grece, mettoient ordinairement le nom de l'empereur Romain du côté de la médaille, & celui de leur Préteur ou premier Magistrat de l'autre ; c'est ce que prouvent une infinité de médailles anciennes ; or, il convenoit fort à un Magistrat de Smyrne de composer l'histoire de ceux qui l'avoient précédé dans cette magistrature. Nous ne prétendons pas toutefois donner cela pour une démonstration, mais seulement pour une conjecture probable.

HERMOGENE, *Hermogenes*, *Ἑρμογένης*, (a) statuaire, qui avoit fait une Vénus que l'on voyoit à Corinthe auprès d'une belle fontaine. Ce statuaire étoit de Cythere. On croit qu'il ne jouit pas d'une grande réputation, parce que Pausanias est le seul qui en ait parlé.

HERMOGENE, *Hermogenes*, *Ἑρμογένης*, (b) surnommé Xanthius, fut un habile Athlete. Il étoit de Lycie. Il s'acquit une grande réputation, ayant eu la couronne huit fois en l'espace de trois Olympiades ; c'est lui que les Grecs avoient surnommé *le cheval* pour marquer combien il étoit léger à la course.

HERMOGENE, *Hermogenes*, *Ἑρμογένης*, (c) dont parle Saint Paul dans la seconde épître à Timothée, étoit, selon quelques Auteurs peu certains, un magicien, qui fut converti par Saint Jacques le Majeur, avec Phigelle. Mais, après avoir suivi l'Apôtre pendant quelque tems, ils le quitterent lorsqu'ils le virent en prison pour la foi. Tertullien dit qu'Hermogene renonça à la foi, & qu'il est différent d'un autre Hermogene, contre lequel il écrit. On prétend qu'il s'attacha aux erreurs de Simon & de Nicolas; & sa principale erreur étoit qu'il nioit la résurrection des morts, soutenant qu'elle étoit déjà faite. Voilà ce que l'on sçait de plus certain d'Hermogene. On peut voir dans Ab-

(a) Pauf. p. 89.
(b) Pauf. p. 367.

(c) Ad Timoth. Epist. 2. c. 2. v. 15

dias

dias les circonstances fabuleuses de sa conversion.

HERMOLAUS, *Hermolaus*, Ἑρμόλαος, (a) l'un des plus grands Seigneurs de la cour d'Alexandre, étoit fils de Sopolis. On dit qu'Alexandre poursuivant un sanglier à la chasse, Hermolaüs prévint le Roi lui-même, & mit la tête à bas du premier coup. Alexandre, irrité de cette audace & de l'affront que ce jeune homme paroissoit avoir voulu lui faire, ordonna qu'on se saisît de lui sur le champ, & dans sa colère il le fit fouetter en présence de tous ses camarades, & de plus lui ôta son cheval. Hermolaüs, indigné de cet affront, alla s'en plaindre à Sostrate, l'un de ses compagnons, qui l'aimoit, & qui le voyant déchiré de coups, & n'étant pas peut-être d'ailleurs trop content du Roi, l'anima encore à la vengeance; de sorte qu'après s'être donné la foi, ils résolurent de le tuer. Ils n'y procéderent point en jeunes gens, mais ils sçurent bien faire choix des personnes qu'ils devoient associer à leur crime. Du reste, l'entreprise n'étoit pas bien aisée à exécuter; car, il falloit que les conjurés fussent tous de garde en une même nuit, de peur que ceux qui n'étoient pas du complot, n'y apportassent quelque obstacle; & il se rencontroit que l'un servoit une nuit, & l'autre une autre, de façon qu'à changer l'ordre des gardes & à concerter le reste des préparatifs nécessaires pour l'exécution, il se passa trente-deux jours.

Enfin, la nuit étoit venue où tous les conjurés devoient être de garde ensemble, fort satisfaits de leur mutuelle fidélité, dont tant de jours écoulés étoient une preuve infaillible. Ni la crainte, ni l'espérance n'en fit pas changer un seul, tant étoit grande, ou leur animosité contre le Roi, ou la foi qu'ils se gardoient les uns aux autres. Ils se tenoient donc à la porte de la salle où le Roi soupoit afin qu'au sortir de la table ils le pussent conduire en sa chambre. Mais, sa bonne fortune & la bonne compagnie furent cause qu'il passa une grande partie de la nuit à boire. Les jeux qui accompagnent ordinairement les festins, emporterent encore beaucoup de tems, de sorte que les conjurés étoient bien aises d'un côté, d'avoir affaire à un homme chargé de vin; mais, d'autre part, ils craignoient qu'il ne fût à table jusqu'au jour, parce que d'autres devoient les relever le matin, & leur tour ne revenant que sept jours après, ils ne pouvoient pas se promettre que la fidélité de tous durât jusqu'à ce tems-là.

Mais, comme le jour appro-

(a) Plut Tom. I. p. 696. Q. Curt. L. VIII. c. 6. & seq. Roll. Hist. Anc. T. III pag. 735.

choit, le festin finit, & les conjurés suivirent le Roi, ravis d'avoir en main l'occasion d'exécuter leur dessein, quand une femme troublée de son esprit, comme on croyoit, & qui avoit accoûtumé de fréquenter la cour, parce qu'elle se mêloit de prédire l'avenir, vint au devant de lui, & se mit au travers de la porte pour l'empêcher de sortir, & lui cria toute transportée, qu'il s'allât remettre à table. Il lui répondit en souriant, qu'il faisoit bon de suivre le conseil des Dieux; & ayant fait rappeller la compagnie, il recommença la debauche qui dura jusques vers huit heures du matin.

La garde étoit déjà changée, & toutefois les conjurés étoient toujours-là, quoiqu'ils ne fussent plus en faction, tant les hommes ont de peine à perdre l'espérance des choses qu'ils désirent ardemment. Le Roi, les caressant plus qu'à l'ordinaire, leur dit qu'ils allassent se reposer, puisqu'ils avoient veillé toute la nuit, & leur fit donner à chacun cinquante sesterces, louant leur zele de ce qu'après avoir été relevés par leurs compagnons, ils n'avoient pas laissé de demeurer. Une si belle occasion perdue, chacun se retira chez soi, en attendant la nuit qu'ils devoient rentrer en garde.

Mais, pendant cet intervalle, le complot fut découvert, & les conjurés arrêtés. Un jour, le Roi les fit tous comparoître, & aussi-tôt ils confesserent leur crime. Comme chacun crioit contre eux, le Roi leur demanda ce qu'il leur avoit fait pour conspirer sa mort; tous les autres ne disant mot, tant ils étoient étonnés, Hermolaüs prit la parole. » Puisque vous » le demandez, dit-il, comme si » vous ne le sçaviez pas, nous » avions résolu de vous tuer » parce que vous nous traitez » non pas en personnes libres, » mais en esclaves. « A ces mots, Sopolis son pere se leva le premier, & l'appellant meurtrier de son Roi & de son pere, il lui mit la main sur la bouche, disant qu'il ne falloit pas laisser parler davantage cet insensé, que l'horreur de son crime & la crainte du supplice avoient rendu furieux. Mais, le Roi le faisant retirer, commanda à Hermolaüs de dire hardiment tout ce qu'il avoit appris de son maître Callisthene.

» Je me servirai donc, reprit aussi-tôt Hermolaüs, » de la grace, que vous me » faites, & je dirai ce que j'ai » appris à nos dépens, & par » notre propre expérience. » Combien nous reste-t-il dé» sormais de Macédoniens qui » aient pu échapper votre » cruauté? Qui n'en a point » senti les effets? Je ne parle » point des personnes vulgai» res; mais, Attale, Philotas, » Parménion, Lynceste, & Cli» tus seroient aujourd'hui pleins

» de vie, s'ils n'avoient eu af-
» faire qu'aux ennemis; vous
» les verriez encore dans la
» mêlée vous couvrir de leurs
» boucliers, combattre pour
» votre gloire, & vous gagner
» des batailles par leurs bles-
» sures. Aussi en ont-ils eu une
» belle récompense; l'un a
» souillé votre table de son
» sang, l'autre n'en a pas été
» quitte pour une simple mort.
» Vos Généraux d'armée ont
» été mis à la torture; ils ont
» servi de spectacle aux Perses
» qu'ils avoient vaincus, &
» Parménion qui avoit tué At-
» tale par votre commandement,
» a été massacré lui-même sans
» aucune forme de procès; car,
» vous vous servez tour-à-
» tour des mains de ces miséra-
» bles, pour assouvir votre
» cruauté; & ceux qui ont été
» les ministres de vos meur-
» tres, sont mis à mort par
» d'autres qui n'en doivent pas
» moins attendre. «

Alors, il s'éleva un grand bruit dans l'assemblée contre Hermolaüs, & son pere même lui alloit passer l'épée au travers du corps, s'il n'avoit été arrêté par le Roi, qui commanda au fils de poursuivre, & pria la compagnie de se donner patience, & d'écouter ce malheureux, qui ne faisoit que combler la mesure de ses crimes; le Roi l'ayant obtenu avec bien de la peine: » O quel excès
» de bonté, reprit Hermolaüs,
» de laisser parler des enfans
» qui ne sont que bégayer,
» pendant que Callisthène en
» prison a la langue liée, par-
» ce qu'il n'y a que lui qui
» sçache parler. Car, pourquoi
» ne le faire pas venir, puisque
» ceux mêmes qui ont tout
» confessé sont ouïs? C'est que
» vous appréhendez le libre
» discours d'un homme de bien,
» & que vous ne sçauriez mê-
» me en supporter le regard.
» Car, du reste, il est certain
» qu'il est innocent. Ceux qui
» ont fait cette glorieuse entre-
» prise avec moi sont tous ici,
» pas un ne sçauroit dire que
» Callisthène y ait part, &
» toutefois il y a long-tems
» qu'il est destiné à la mort par
» le plus juste & le plus modé-
» ré de tous les Rois. Voilà le
» fruit des services des Macé-
» doniens, dont vous prodi-
» guez le sang comme superflu,
» & qui ne vaut pas qu'on l'é-
» pargne.

» Vous faites marcher à vo-
» tre suite trente mille mulets
» chargés d'or du butin des en-
» nemis, & vos soldats pour
» toute récompense ne rempor-
» tent chez eux que des bles-
» sures. Nous avons pourtant
» supporté toutes ces choses,
» jusqu'à ce que vous nous
» ayez livrés aux barbares, &
» que par une pratique sans
» exemple, vous ayez assujetti
» les victorieux au joug des
» vaincus. Rien ne vous plaît
» comme l'habit & les coutu-
» mes des Perses, & vous n'a-
» vez rien tant en aversion que
» les mœurs de votre pais.

» C'est donc le roi de Perse, » & non pas le roi de Macédoine que nous avons voulu » tuer; & c'est par droit de » guerre que nous vous poursuivons comme un déserteur » & un révolté. Vous avez » voulu obliger les Macédoniens de fléchir le genou » devant vous, & de vous » adorer comme un Dieu. » Vous désavouez Philippe pour votre pere, & » s'il y avoit quelque autre » Dieu plus grand que Jupiter, » vous désavoueriez Jupiter » même.

» Après cela, trouvez-vous » étrange si des hommes nés » libres ne peuvent pas souffrir votre orgueil? Et que » pouvons-nous attendre de » vous, nous ayant réduits à ce » point, ou de mourir innocens, ou ce qui est pire que » la mort, de vivre dans la » servitude? Que si jamais vous » pouvez devenir plus sage, » vous me serez extrêmement » obligé, car enfin je suis le premier qui vous ait appris combien votre insolence & vos » cruautés sont odieuses aux » gens de cœur. Au reste, » épargnez nos parens, » épargnez nos peres, & leur » vieillesse malheureuse; il n'est » point besoin d'autres tourmens, notre infortune ne leur » est qu'un supplice trop rigoureux. Pour nous, faites-nous promptement mourir, » afin que nous trouvions dans » notre mort, ce que nous » cherchions dans la vôtre. « Voilà ce que dit Hermolaüs, à quoi le Roi répondit par un long discours. Après cela il congédia l'assemblée, & fit mettre les criminels entre les mains de leurs compagnons, qui pour se montrer fideles au Roi, les firent mourir après les avoir cruellement tourmentés.

HERMOLAUS, *Hermolaus*, Ἑρμόλαος, (a) dont parle Lucien, dans un de ses dialogues des morts. Cnémon, l'un des interlocuteurs de ce Dialogue, se plaint de ce qu'ayant tendu un piege à cet Hermolaüs, il a été pris lui-même au piege. « Je cajolois, dit-il, » Hermolaüs pour avoir sa » succession; & pour l'engager, je lui montrai mon testament, où je le faisois mon » héritier, afin de l'obliger » d'en faire autant. Mais, par » malheur je suis mort le premier, quoiqu'il eût déjà un » pied dans la fosse, & il jouit » maintenant de tout mon bien, » ayant fait comme ces poissons » qui dévorent la proie avec » l'hameçon. «

HERMOLAUS, *Hermolaus*, Ἑρμόλαος, (b) natif de Constantinople, grammairien, qui vivoit sous l'empire de Justinien, dans le sixième siecle. Il mit en abrégé le livre d'Étienne de Byzance *de Gentibus*, qu'il dédia à cet Empereur. On croit qu'il composa une histoire de

(a) Lucian. T. I. p. 232, 233.

(b) Suid. T. I. p. 1044.

Constantinople; & quelques autres ouvrages.

HERMON, *Hermon*, Α'ερμών, (*a*) montagne de Palestine, aux confins de la tribu de Manassé.

Les Sidoniens lui donnoient le nom de Sarion; & les Amorrhéens, celui de Sanir. Saint Jérôme dit que cette montagne est au-dessus de Panéade, & que pendant l'été, on en portoit de la neige à Tyr, pour boire frais. Le Chaldéen & l'interprête Samaritain lui donnent le nom de *Montagne de la neige*, parce qu'elle en est toujours chargée, à cause de sa hauteur. Dans le Deutéronome, il est parlé de Sion, comme faisant partie du mont Hermon. L'Écriture met le mont Hermon comme terminant le païs de delà le Jourdain au septentrion, de même que le torrent d'Arnon au midi. Baal-Gad étoit située dans la plaine du Liban, au pied du mont Hermon, & les Hévéens habitoient au pied de la même montagne, dans la terre de Masspha, *depuis Baal-Hermon, jusqu'à l'entrée d'Emath*. Le mont Hermon appartenoit au roi Og, & étoit à l'extrêmité septentrionale de ses États, avant que les Israëlites en fissent la conquête.

L'Auteur du livre apocryphe d'Hénoch dit que les Anges, qu'il nomme *Égregori*, les veillans, étant épris de l'amour des femmes, s'assemblerent sur le mont Hermon, du tems du patriarche Jared, & s'engagerent par serment, & par des anathêmes qu'ils prononcerent, de ne se séparer jamais, qu'ils n'eussent exécuté leur résolution, qui étoit de prendre des filles des hommes pour femmes. Les anathêmes auxquels ils se dévouerent, s'ils manquoient à leur parole, firent donner à cette montagne le nom d'Hermon, c'est-à-dire, *Anathême*.

Le Psalmiste dit que l'union des Prêtres est aussi agréable, que l'est *la rosée du mont Hermon, qui descend sur le mont de Sion*. Hermon est comme un nom général d'une montagne, qui a plusieurs côteaux, dont l'un est appellé *Sion*, l'autre *Sanir* ou *Schirion*. Ainsi, la rosée du mont Hermon descend sur le côteau de Sion, qui lui est joint, comme l'huile de senteur descend de la barbe d'Aaron sur le collet de sa tunique. Il est vrai que *Sion* ou *Zion* du Pseaume 132, est écrit autrement que celui du Deutéronome; mais, comme ce sont des lettres d'un même son & d'un même organe, on ne doit pas faire beaucoup de difficulté de les confondre.

Le même Psalmiste dit ailleurs: *Vous avez créé l'Aquilon & la mer; Thabor & Hermon feront retentir leur joie*. La situation

(*a*) Deuter. c. 3. v. 8, 9. c. 4. v. 48. Josu. c. 11. v. 3, 17. c. 12. v. 5. c. 13. v. 11. Judic. c. 3. v. 5. Psalm. 88. v. 13. Psalm. 132. v. 3.

du Thabor est connue. Cette montagne est entre la mer méditerranée à l'occident, & la mer de Tibériade au couchant. Le mont Hermon est au nord de l'une & de l'autre. L'Hébreu porte : *Vous avez créé l'Aquilon & la droite*, c'est-à-dire, le nord & le midi; *le Thabor* au midi, & *le mont Hermon* au nord, *feront retentir leur joie*. Les deux parties de ce verset sont comme synonymes, & s'expliquent l'une l'autre.

Le sentiment commun des Chrétiens d'orient touchant l'origine des géans, dont il est parlé dans le premier chapitre de la Génèse, est qu'Adam ayant fait connoître aux enfans de Seth les délices dont il jouissoit dans le paradis terrestre, fit naître dans le cœur de quelques-uns le désir d'y entrer ; dans ce dessein ils se retirerent de la compagnie des autres, & choisirent la montagne d'Hermon dans la Palestine pour leur demeure, & y vécurent chastement & dans la crainte de Dieu. Ces hommes, ainsi retirés de la compagnie des autres furent appellés les enfans de Dieu, & donnerent par leur exemple l'idée & le modele de l'état monastique, qui fut depuis embrassé avec tant de ferveur dans l'Orient. Mais, enfin, les enfans de Seth perdant l'espérance d'entrer en possession du paradis, qu'ils considéroient comme l'héritage d'Adam, vinrent trouver les enfans de la race de Caïn leurs parens, & ennuyés du célibat, prirent leurs filles en mariages, & engendrerent les géans.

HERMON, *ou* HERMONIIM, *Hermon*, *Hermoniim*, (*a*) autre montagne de Palestine, située en deçà du Jourdain, dans la tribu d'Issachar, au midi du mont Thabor. Plusieurs croyent qu'il en est parlé dans cet endroit des Pseaumes : *Je me souviendrai de vous dans le païs du Jourdain, à Hermon, à la petite montagne* ; comme si ce mont Hermon de deçà le Jourdain, étoit appellé petite montagne, pour le distinguer du grand Hermon, qui étoit au delà de ce fleuve. Mais, d'autres croyent qu'il n'est fait mention du petit Hermon en aucun endroit de l'Écriture, & que cette montagne qui étoit connue sous ce nom du tems de Saint Jérôme, dans la tribu d'Issachar, au midi du grand champ, n'a été nommée Hermon que dans les derniers tems.

D'autres expliquent de cette montagne d'Hermon de deçà le Jourdain, ce qui est dit dans un autre Pseaume : *Comme la rosée du mont Hermon qui descend sur le mont Sion*. Maundrel dit que la rosée en cet endroit est aussi abondante qu'une grosse pluie. Mais, cela ne persuade

(*a*) Psalm. 41. v. 7. Psalm. 132. v. 3.

pas que le Pfalmifte parle du mont Hermon de deçà le Jourdain, puifque le mont Sion n'a aucune liaifon avec lui ; au lieu que nous trouvons un des côteaux du grand Hermon, nommé *Sion*.

HERMON, *Hermon*, (a) Ἕρμων, fut pere d'Hermocrate, capitaine des Syracufains.

HERMON, *Hermon*, (b) Ἕρμων, Mégaréen, pilote d'un vaiffeau que montoit Callicratidas.

HERMON, *Hermon*, (c) Ἕρμων, Athénien, qui étoit capitaine du Guet au port de Munychie. Un de fes foldats bleffa un jour d'un coup d'épée Phrynichus, qui avoit trahi fa patrie ; & ce traître mourut de fa bleffure. Les Athéniens décernerent une couronne à Hermon, parce qu'ils crurent que ce coup avoit été fait par fes ordres.

HERMON, *Hermon*, (d) Ἕρμων, pilote ; dont il eft parlé dans une harangue de Démofthène.

HERMON, *Hermon*, (e) Ἕρμων, Épicurien, que les Stoïciens regardoient de travers, comme fi ç'eût été un facrilege ou un parricide. C'eft un des philofophes que Lucien introduit dans fon Banquet. Le Stoïcien Zénothémis & Hermon prirent leur place, après avoir contefté quelque tems à qui pafferoit le premier, parce qu'Hermon étoit prêtre de Caftor & de Pollux, & des meilleures maifons de la ville. Mais, le Stoïcien dit tout réfolument qu'il s'en iroit, fi l'on faifoit affeoir un Épicurien devant lui ; & comme l'autre lui eut allégué fa qualité, il dit qu'il ne faifoit point de cas d'un prêtre Épicurien ; de forte qu'Hermon fut contraint de lui céder.

HERMONIDE, *Hermonide*, fameufe magicienne, dont il eft parlé dans Lucain.

HERMONTHIS, *Hermonthis*, (f) en Grec Ἕρμωνθις, felon Ptolémée, Ἑρμωνθίς, felon Étienne de Byzance, & Ἑρμωνθίς, felon Strabon, ville d'Égypte, étoit fituée dans la Thébaïde, fur la rive occidentale du Nil, à quinze milles au-deffus de la ville de Thebes. On adoroit en cette ville, fuivant Strabon, Apollon & Jupiter, & l'on y nourriffoit un bœuf facré. Ptolémée & Étienne de Byzance font mention de cette ville : elle étoit la capitale d'un nome, *Hermonthites nomos* dont Pline & Ptolémée ont parlé.

Après la divifion de la Thébaïde en deux provinces, Hermonthis fut comprife dans la Thébaïde feconde ou fupérieure ; fuivant la Notice des pro-

(a) Plut. T. I. p. 503.
(b) Xenoph. pag. 447.
(c) Plut. T. I p. 205.
(d) Demoft. Orat. in. Ariftocr. p. 759.
(e) Lucian. T. II. pag. 847.
(f) Ptolem. L. IV. c. 5. Strab. pag. 816, 817. Mém. de l'Acad. des Infcript. & Bell. Lett. T. I. pag. 258. T. XXVIII. pag. 536, 537.

vinces, cette ville étoit le quartier de la seconde légion Valentiniene. Elle avoit un Évêque; Calès fut établi évêque d'Hermonthis par Melèce après le Concile de Nicée; Plénès étoit évêque de la même ville, du tems de Saint Athanase. La ville prit le nom d'*Arment* dans le moyen âge; Basile & Panor étoient évêques Jacobites d'Arment dans le onzième siecle.

Cette ville, selon les voyageurs modernes, est détruite; voici l'état de ses ruines. La ville étoit bâtie sur un terrein élevé au milieu d'une belle plaine; l'enceinte de ses murs pouvoit avoit trois ou quatre milles. On y voit les restes d'un petit temple d'une grande antiquité, que l'on croit avoir été le temple d'Apollon, à cause du grand nombre d'éperviers qui servoient d'ornement à la frise; il ne reste plus d'entier que le temple intérieur, dont les côtés sont élevés de vingt-cinq pieds, & ornés d'Hiéroglyphes. On voit dans l'intérieur deux bœufs représentés en pierre, & un grand nombre de femmes qui tiennent des enfans entre leurs bras. A quelque distance de ce temple & près du Nil, on trouve les ruines d'un bâtiment magnifique, que Pocockes croit avoir été une église chrétienne; les colomnes étoient de granites rouge & d'ordre Corinthien; il donne [planche XLIV] le plan de ces deux temples.

Ortélius dit que le nom d'Hermonthis est corrompu en celui de Narmunthum dans la Notice de l'Empire. Si c'est de cette ville que la Notice a voulu parler, le nom n'est pas seulement corrompu; mais, la ville y est horriblement déplacée, puisqu'elle y est mise, comme étant de l'Augustamnique, qui étoit bien loin delà.

HERMONTHITE [le Nome], *Hermonthites Nomos*, (a) Ἑρμωνθίτης νομὸς, contrée d'Égypte, au couchant du Nil. Elle avoit, selon Ptolémée, le Nome de Memnon au Nord; celui de Thebes & le Nil au levant, les Dodécaschœnes au midi, & les montagnes de la Libye au couchant. Ses villes étoient Hermonthis capitale, Latopolis, la grande ville d'Apollon, ensuite un village situé dans les terres, sçavoir Phthontis, & enfin l'isle d'Eléphantine.

Quelques Antiquaires ont publié des médailles de ce Nome; M. vaillant n'en rapporte aucune. M. Pellerin avoit dans son cabinet un petit bronze d'Adrien, sur lequel on voyoit d'un côté la tête du Prince, couronnée de laurier, avec la légende ΑΥΤ. ΚΑΙ. ΤΡΑΙ. ΑΔΡΙΑ. CEB. *L'empereur César Trajan Adrien Auguste*; de l'autre, une figure tenant de la

(a) Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. T. I. p. 853 Mem. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXVIII. pag. 536.

droite la haste, & de la gauche un lion, avec l'inscription, ΕΡΜΩΝΘ. L. ΙΑ. Le Nome d'Hermonthis, l'année onzième. Les Égyptiens adoroient le Soleil sous le nom d'Osiris; & le lion, selon Élien, étoit consacré au soleil; peut-être aussi que la ville d'Hermonthis rendoit un culte particulier à cet animal, qui étoit adoré dans plusieurs villes d'Égypte.

HERMONTHITE, *Hermonthites*, (a) un des surnoms attribués à Jupiter.

HERMOPAN, *Hermopan*, divinité composée de Mercure & de Pan. Il en est fait mention dans Tristan.

HERMOPOLIS, *Hermopolis*, Ἑρμόπολις, (b) ville d'Égypte, dans le Delta, dans une isle formée par le fleuve de Thermuthis, c'est à-dire, par le bras du Nil, qui passant à Thermuthis, qui lui donnoit ce nom, prenoit ensuite celui de la ville de Sébennytus, qu'il portoit jusqu'à son embouchure nommée *Ostium Sebennyticum*.

HERMOPOLIS [la Petite], *Hermopolis Parva*, (c) ville d'Égypte, hors du Delta, dans le Nome d'Alexandrie, au couchant du bras occidental du Nil. Ptolémée la fait métropole du Nome Alexandrin. Elle étoit épiscopale, comme il paroît par les Notices Ecclésiastiques. Esaïas, son Évêque, souscrivit au second Synode d'Ephese, l'an 449.

HERMOPOLIS, [la Grande], *Hermopolis Magna*, (d) ville d'Egypte, dans l'Heptanome, & plus particulièrement dans le nome, qui en prenoit le nom d'*Hermopolites Nomos*, au couchant & à quelque distance du Nil, selon Ptolémée. Cette ville est nommée par Pline, *Mercurii Oppidum*. Les Notices la mettent entre les villes épiscopales de la Thébaïde. Ammien Marcellin la place aussi entre les plus célebres villes de la Thébaïde avec Coptos & Antinou. On a des médailles de cette ville, frappées du tems d'Adrien, avec l'effigie de Mercure ou d'Osiris, & avec cette légende ΕΡΜΟ, pour *Hermopolitarum*.

Toutes ces villes prenoient leur nom de Mercure. Les deux dernières ont existé; mais, je ne sçais si la première que Cellarius fonde sur quelques mots de Strabon, où ce Géographe s'explique peu, est bien avérée. Ptolémée, qui a vécu longtems à Alexandrie, n'en dit rien; & son silence a de quoi surprendre à l'égard d'une ville qui en devoit être si peu éloignée. Mais, voici une autre difficulté; pas une de ces trois Hermopoles ne convient à une ancienne tradition rapportée par quelques écrivains ecclésiastiques. Ils disent que Jesus-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 53.
(b) Strab. pag. 802.
(c) Ptolem. L. IV. c. 5.
(d) Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. T. I. p. 257.

Christ se retira à Hermopolis, lorsqu'il vint en Égypte avec Marie & Joseph, & qu'étant entré dans un temple d'Hermopolis, toutes les idoles tomberent par terre & se briserent. D. Calmet combat cette tradition, en disant que le peu de tems que Jesus-Christ fut en Égypte, ne semble pas permettre qu'il ait poussé jusques dans la Thébaïde. Ce n'est pas là la difficulté, puisque cette Hermopolis de la haute Égypte n'étoit pas la seule ville de ce nom. On peut ajoûter que D. Calmet, à la vérité, ne met que cinq ou six jours, entre le massacre des Innocens & la mort d'Hérode, qui l'avoit ordonné; mais, d'autres, comme Baronius, Sponde, &c. ont fait voir qu'Hérode n'est mort que la huitième année de Jesus-Christ, & par conséquent Jesus-Christ aura été sept ans en Égypte, au lieu de quelque mois que D. Calmet destine à ce voyage. L'Écriture dit simplement que Jesus-Christ fut mené en Égypte, & qu'après la mort d'Hérode il en fut rappellé; elle ne dit point en quel endroit de l'Égypte Joseph & Marie s'arrêterent. Il y a tout lieu de croire qu'ils n'avancerent qu'autant qu'il falloit pour être en sûreté. D'ailleurs, la tradition paroît si peu certaine, qu'elle ne doit pas beaucoup embarrasser les critiques. Un Auteur moins timide que nous, créeroit une quatrième Hermopolis en Égypte, pour y placer cette tradition; mais, nous avouons que nous n'en avons pas la hardiesse.

HERMOPOLIS, *Hermopolis*, Ἑρμόπολις, ville d'Asie, dans la Carmanie, selon Ammien Marcellin. MM. de Valois jugent que c'est la même que Ptolémée appelle Armusa, Ἄρμουζα πόλις.

HERMOPOLITE [le Nome], *Hermopolites Nomos*, (*a*) contrée d'Égypte, dans l'Heptanome, où elle tenoit le septième rang. Ce Nome étoit borné au nord par le Nome Cynopolyte, au levant par le Nil, au midi par le Nome Lycopolyte, & au couchant par les montagnes de la Libye. Il avoit pour métropole Hermopolis, surnommée la grande, de laquelle il prenoit son nom.

HERMOTIME, *Hermotimus*, Ἑρμότιμος, (*b*) natif de Clazomene, ville d'Ionie, dans l'Asie mineure.

On a débité que son ame se séparoit de son corps, qui demeuroit immobile pendant qu'elle erroit en différens lieux, où elle prédisoit les choses à venir, comme des pluies, des sécheresses, des tremblemens de terre, des pestes & autres malheurs de cette nature; & qu'enfin elle revenoit prendre possession de son corps, après

(*a*) Ptolem. L. IV. c. 5.

(*b*) Lucian. Tom. II. pag. 532, 533. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 162, 163.

un long intervalle de tems; que cela lui étant arrivé plusieurs fois, sa femme, malgré l'ordre qu'il lui avoit donné qu'on ne touchât point à son corps, en avertit ses voisins comme d'une merveille; & qu'ayant vu ce corps immobile & sans vie, ils le brûlerent comme mort, ce qui empêcha l'ame d'y rentrer. Les habitans de Clazomene bâtirent un temple à Hermotime, où, à cause de cette trahison, il n'étoit pas permis aux femmes d'entrer.

HERMOTIME, *Hermotimus*, Ἑρμότιμος, (*a*) titre d'un dialogue de Lucien. C'est une piece dans laquelle l'Auteur se rit des promesses magnifiques des Philosophes, & montre que toute leur félicité n'est qu'une chimere, & que personne n'y est parvenu. Hermotime & Lycinus sont les interlocuteurs de cette pièce.

HERMOTIME, *Hermotimus*, Ἑρμότιμος, (*b*) fut pere d'Aspasie, l'une des concubines de Cyrus, le plus jeune des fils de Darius.

HERMOTUM, *Hermotum*, (*c*) ville de l'Asie mineure, située sur le bord de la Propontide. On lit dans Arrien, qu'Alexandre partit d'Ilium, se rendit à Arisse, à Percore, à Lampsaque, & campa auprès du fleuve Practius, qui, tombant du mont Ida, se jette dans la mer entre l'Hellespont & le Pont-Euxin; que delà il vint à Hermotum, ayant passé devant la ville de Colones.

HERMOTYBIES, *Hermotybies*, Ἑρμοτύβιες. *Voyez* Calasiries.

HERMUNDULUS POPULUS. (*d*) Aulu-Gelle, citant Cincius au troisième livre de son traité de la guerre, rapporte en quelle manière on la déclaroit anciennement, & tire de cet Auteur un formulaire des paroles que prononçoit le Héraut du peuple Romain, qui faisoit la déclaration de guerre aux ennemis. Voici les paroles. *QUOD POPULUS HERMUNDULUS, HOMINESQUE POPULI HERMUNDULI ADVERSUS POPULUM ROMANUM BELLUM FECERE, DELIQUERUNTQUE. QUOD ET POPULUS ROMANUS CUM POPULO HERMUNDULO HOMINIBUSQUE HERMUNDULIS BELLUM JUSSIT. OB EAM REM EGO POPULUSQUE ROMANUS POPULO HERMUNDULO HOMINIBUSQUE HERMUNDULIS BELLUM INDICO FACIOQUE.* Comme ce passage n'est accompagné d'aucun éclaircissement, on ne peut décider où étoit ce peuple. Ce nom, répété jusqu'à six fois, empêche d'y soupçonner un changemennt de l'*r* en *l*; sans

(*a*) Lucian. T. I. p. 528. & *seq.*
(*b*) Plut. T. I. p. 165.
(*c*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 4.
(*d*) Aul. Gell. L. XVI. c. 4.

cela on feroit porté à croire que ce font les Hermundures de l'article qui fuit.

HERMUNDURES, *Hermunduri*, (*a*) peuples Germains. Pline les range fous les Herminones avec les Sueves, les Chattes & les Chérufques. Tacite, au contraire, les range fous les Sueves, & les étend jufqu'au Danube.

Cluvier a recueilli les paffages des Anciens, touchant ce peuple, y a ajoûté fes conjectures, & marque ainfi leurs bornes. Selon lui, les Hermundures étoient bornés au couchant par la Saala, rivière, jufqu'à Salefeld, delà par une ligne tirée jufqu'à la fource du Radach; enfuite par le Radach & le Mein jufqu'à Bamberg; delà par les rivières de Rednitz & d'Aifch; puis par une ligne imaginée depuis la fource de cette rivière jufqu'à Kœnigfprun ou Kœnigsbron, & enfin par la rivière de Brentz, qui y a fa fource, & fe perd dans le Danube. Ces bornes féparoient le païs des Hermundures de celui des *Alemanni*. Les bornes orientales étoient, felon le même Auteur, une ligne tirée depuis Ingolftadt, jufqu'aux fources du Mein, & elle les féparoit des Narifques. Delà au levant d'hiver jufqu'à l'Elbe, ils avoient les hautes montagnes de la Bohême, qui les féparoient des Marcomans; enfuite au levant d'été, l'Elbe jufqu'au confluent de la Saala; les féparoit des Semnons. La borne méridionale étoit le Danube, depuis le confluent de la Brentz jufqu'à Ingolftadt. Ainfi, leur païs comprenoit la principauté d'Anhalt, la partie du duché de Saxe, fituée entre la Saala & l'Elbe, prefque toute la Mifnie, excepté la lifière qui eft au delà de l'Elbe, tout le Voitland, partie du duché de Cobourg, partie de la Franconie fur la gauche du Mein, un peu du haut Palatinat, & enfin une petite portion de la Suabe. Tel eft, felon Cluvier, le païs que les Hermundures habitoient.

Voici ce que Tacite nous apprend de cette nation: » Les » plus proches du Danube font, » dit-il, les Hermundures, » nos fideles alliés. Auffi les » diftinguons-nous du refte des » Germains, à qui nous ne permettons de commercer que » fur la frontière. Ce peuple a » le privilege exclufif d'entrer dans les terres de l'empire, & de venir trafiquer » dans la colonie floriffante que » nous avons en Rhétie. Ils » vont & viennent fans efcorte; » & tandis que nous ne montrons aux autres que nos légions & nos camps, nous ouvrons aux Hermundures nos » palais & nos maifons de » plaifance dont ils ne font » nullement tentés. L'Elbe » prend fa fource dans leur

(*a*) Plin. T. I. p. 222. Tacit. Annal. L. XIII. c. 57. De Germ. Morib. c. 41. 42. Crév. Hift. des Emp. Tom. II. pag. 302, 303.

» païs ; c'eſt un fleuve célebre » que nous connoiſſions autrefois par nous-mêmes. » Aujourd'hui nous en entendons ſeulement parler. «

Sous l'Empire de Néron, vers l'an de Jeſus-Chriſt 63, il ſe livra un grand combat entre les Hermundures & les Chattes, au ſujet d'un fleuve dont les eaux avoient la propriété de produire le ſel. Outre l'uſage où ils étoient de décider toutes leurs conteſtations par la voie des armes, la religion entroit encore dans celle dont nous parlons ; car, ils ſe perſuadoient que cet endroit étoit voiſin du ciel, & que les Dieux en entendoient les prieres des mortels plus diſtinctement que de tout autre ; que pour cette raiſon, par une faveur toute particulière, ils avoient accordé à ce fleuve & aux forêts qui en étoient voiſines, le don de former le ſel, non comme ailleurs par le moyen des eaux de la mer, congelées & endurcies, mais par le concours de deux élémens contraires, en verſant celles de ce fleuve ſur une pile de bois allumée. Cette guerre fut auſſi funeſte aux Chattes que favorable aux Hermundures ; car, ſuivant la coûtume où étoient ces peuples de dévouer les troupes de leurs ennemis à Mars & à Mercure, les derniers étant vainqueurs égorgerent en conſéquence de ce vœu, les vaincus avec leurs chevaux, & brûlerent toutes leurs dépouilles en l'honneur de ces divinités ; enſorte que leurs imprécations retomboient toujours ſur l'une des deux armées.

HERMUPOLIS, *Voyez* Hermopolis.

HERMUS, *Hermus*, (*a*) Ἕρμος, fleuve de l'Aſie mineure, avoit ſa ſource dans la Phrygie, près d'Eucarpia ; d'où coulant vers le couchant méridional, il recevoit le Hyllus, autrement nommé *Phrygius Fluvius*, aſſez près de Philadelphie, enſuite le Cryon, puis traverſant le mont Draco, il recevoit le Pactole qui venoit de Sardis, arroſoit les murs de Magnéſie du mont Sipyle, & ſe jettoit dans la mer, entre Herméſia & Leuces. Selon Martianus Capella, l'Hermus ſéparoit la Phrygie de la Carie.

Pline, parlant de ce même fleuve, dit : » Au delà de » Smyrne, l'Hermus forme des » plaines auxquelles il donne » ſon nom. [Ces plaines ſont » l'*Hermi Campus*, dans l'Éolide, ſelon Étienne de Byzance.] Il a ſa ſource, pourſuit » Pline, auprès de Dorylée, » ville de Phrygie, & reçoit » pluſieurs rivières, entre autres le Phryx, ou le Phry-

(*a*) Strab. pag. 554, 582, 586. & *ſeq.* Plin. Tom. I. pag. 280. Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. pag. 79, 80. Virg. Georg. L. II. v. 137. Solin p. 272. Herod. L. I. c. 80. L. V. c. 101. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 6.

» gius, qui donne son nom aux » habitans du païs & le sépare » de la Carie ; l'Hyllus & le » Cryon qui se sont déjà grossis des rivières de Phrygie, » de Mysie & de Lydie. » On voit qu'il distingue le Phryx de l'Hyllus, que Strabon confond. Il est étonnant qu'il n'ait point parlé du Pactole. L'Hermus étoit éloigné de Sardes d'environ vingt stades.

Hérodote fait aussi mention de ce fleuve. » Ils prirent, dit-» il, pour champ de bataille » cette grande & large campa-» gne qui est devant la ville de » Sardis, & qui est entrecou-» pée de quelques rivières, & » entre autres de l'Hellus, ou » plutôt Hyllus, dont les » eaux se vont décharger dans » la plus grande de toutes, » appellée Hermus, qui des-» cendant du mont Hirus, con-» sacré à Rhéa, la mere des » Dieux, va tomber dans la » mer auprès de la ville de » Phocie. »

Alexandre s'étant campé sur les bords de ce fleuve, envoya delà Amyntas pour recevoir une forteresse située sur une montagne dont l'accès étoit de tous côtés difficile, & qui pouvoit tenir aisément contre les plus grandes forces, quand elle n'eût pas été fortifiée comme elle étoit d'une bonne muraille & de trois remparts. Ainsi, se réjouissant de sa bonne fortune qui lui avoit ôté l'obstacle qu'il appréhendoit d'un long siege, parmi les grandes choses qu'il se proposoit, il résolut de bâtir un temple en cet endroit à Jupiter Olympien ; & comme il regardoit de tous côtés, afin de choisir un lieu propre pour cet édifice, il se leva une tempête qui remplit de pluie une partie de la forteresse, où étoit autrefois un palais des rois de Lydie ; de sorte que s'étant persuadé que les Dieux avoient eux-mêmes marqué la place de ce temple, il voulut qu'il fût bâti en ce lieu.

L'Auteur de la vie d'Homère, attribuée à Hérodote, dit : » Les habitans de Cumes ou » Cymes bâtissoient alors dans » le fond du golfe Herméen, » τοῦ Ἑρμείου κόλπου, une ville » à laquelle Thésée donna le » nom de *Smyrne*, qui étoit » celui de sa femme, dont il » vouloit perpétuer la mé-» moire. « On voit par ce passage, que le golfe de Smyrne, qui a pris le nom de la ville que l'on y bâtissoit alors, portoit le nom de ce fleuve qui s'y perd, & s'appelloit *Hermæus Sinus*.

L'Antiquité a cru que l'Hermus rouloit de l'or avec son sable, comme le Pactole. Le nom moderne de ce fleuve est Sarabat dans la Turquie d'Asie.

Pausanias met un fleuve du même nom dans l'Achaïe. Étienne de Byzance met aussi un bourg de ce nom dans l'Attique, dans la tribu Acamantide. Il étoit entre Athènes & Eleusis.

HERMUS, *Hermus*, Ἕρμος, (*a*) d'une des meilleures maisons d'Athènes, fut un des premiers Gouverneurs de la ville de Pythopolis ; c'est pourquoi, encore du tems de Plutarque, les habitans appelloient leur ville, le domicile d'Hermès, transportant ainsi, par une prononciation vicieuse, au dieu Mercure, l'honneur qui étoit dû à ce Héros. Cela ne peut être entendu que par ceux qui sçavent le Grec. Dans cette langue Ἕρμου οἰκία, l'accent aigu sur la première syllabe, signifie la maison d'Hermus ; & Ἑρμοῦ οἰκία, l'accent circonflexe sur la dernière, signifie la maison d'Hermès, c'est-à-dire, de Mercure. Voilà comme un accent changé transporte au Dieu l'honneur qu'on avoit fait au Héros.

HERNICIENS, *Hernici*. *Voyez* Herniques.

HERNIQUES, *Hernici*, (*b*) Ἕρνικοι, peuples d'Italie, que M. d'Anville, dans ses Cartes, place entre les Eques, les Latins, les Volsques & les Samnites. Ils avoient les Eques au nord, les Latins à l'occident, les Volsques au midi, & les Samnites à l'orient.

Ces peuples ne nous sont guere connus que par les guerres qu'ils eurent contre les Romains. L'an de Rome 259, ils s'étoient joints aux Volsques, & avoient fait des courses sur les terres de la République. Les Romains leur envoyerent une ambassade quelques années après pour leur demander satisfaction ; & ne l'ayant point obtenue, ils leur déclarerent la guerre. Le consul C. Aquillius, qui fut chargé de la conduite de cette guerre, la termina heureusement. Les Herniques furent défaits, & on fit avec eux un traité, par lequel on leur donna la paix, mais on leur ôta les deux tiers de leurs terres.

Après avoir été constamment fideles aux Romains pendant près de cent ans, ils se soulevèrent vers l'an de Rome 366 ; mais, ce ne fut que long-tems après que la guerre leur fut déclarée en forme. Le sort chargea de cette expédition le consul L. Génucius. Ce Général, étant parti avec plus de zele & de courage que de prudence & de précaution, pour aller chercher les Herniques tomba dans les embûches qu'ils lui avoient dressées. Ses légions qui ne s'y attendoient pas, furent mises en déroute, & lui tué par des soldats qui ne le connoissoient pas. Dès que la nouvelle de ce malheur fut parvenue à Rome, on créa pour y remédier, un dicta-

(*a*) Plut. T. I. p. 12.

(*b*) Tit. Liv. L. II. c. 22, 40. L. III. c. 4. *& seq.* L. VI. c. 2, 6. *& seq.* L. VII. c. 6. *& seq.* L. IX. c. 42, 43. Dionys. Halicarn. L. VIII. c. 10. Virg. Æneid. L. VII. v. 684. Plin. T. I. p. 155. Strab. pag. 228, 231, 237, 238. Roll. Hist. Rom. Tom. I. pag. 245, 311. *& suiv.* T. II. p. 152. *& suiv.*

teur; & le choix tomba sur Appius Claudius.

Mais, avant que ce nouveau Général eût eu le tems de marcher contre les ennemis, le lieutenant C. Sulpicius eut occasion de rétablir en partie les affaires de la République. Car, les Herniques, dont la mort du Consul avoit augmenté la confiance, s'étant avancés d'un air méprisant jusques au camp des Romains, dans l'espérance de le forcer & de s'en rendre maîtres; les soldats déjà indignés par eux-mêmes, & animés par les exhortations de C. Sulpicius, firent une sortie sur eux, avec tant de chaleur, que lennemi, bien loin d'entrer dans leurs retranchemens, fut obligé de se retirer loin delà, plein de confusion & de désordre. Le Dictateur arrivant dans ces conjonctures, se vit par la réunion de toutes les légions, à la tête d'une armée plus forte de la moitié; & par les éloges qu'il donna à celles qui avoient si bien défendu leur camp, il releva le courage des anciens soldats, & inspira aux nouveaux le désir de les imiter. Les Herniques, de leur côté, pour conserver la gloire qu'ils avoient acquise, levent de nouvelles troupes, n'ignorant pas que celles des Romains étoient augmentées du double. Ils font prendre les armes à tous ceux de la nation qui sont en âge de les porter, & mettent sur pied jusqu'à quarante-huit cohortes, composées de leur jeunesse la plus illustre & la mieux choisie. Pour augmenter la confiance & le courage de ces braves guerriers, ils leur décernent le double de la paie ordinaire, & les exemptent de toutes les corvées auxquelles on a coûtume d'occuper le commun des soldats, afin qu'ils réservent toute leur force & toute leur valeur pour le combat même, & qu'ils comprennent qu'ils s'y doivent distinguer par dessus tous les autres. On les plaça même aux premiers rangs, afin que leur courage se fit remarquer plus aisément.

Il y avoit entre les deux camps une plaine d'environ deux milles; ce fut dans cet espace que se donna la bataille. D'abord le combat fut soutenu de part & d'autre avec assez d'égalité, la cavalerie Romaine ayant inutilement tenté de rompre le corps de bataille des ennemis. Les cavaliers, voyant que leurs efforts & ceux de leurs chevaux ne produisoient aucun effet, avec la permission du Dictateur, mirent pied à terre, & en poussant de grands cris, volerent aux premiers rang, où ils recommencerent à combattre avec une ardeur toute nouvelle. Et ils auroient enfoncé les ennemis, si les cohortes choisies des Herniques ne leur eussent opposé une valeur & une force égales.

Ce fut alors qu'on vit aux prises les plus braves des deux armées. Plusieurs y perdirent la vie; mais, c'étoit

moins

moins par leur nombre que par leur mérite qu'une telle perte étoit estimée. Le reste des soldats attentifs aux coups que se portoient ces illustres combattans, à qui il sembloit qu'on avoit confié la fortune des deux peuples, sans se mêler dans l'action, attendoient la victoire de la valeur d'autrui. Après beaucoup de sang répandu, sans qu'elle penchât d'aucun côté, les cavaliers Romains commencerent à se demander les uns aux autres, » ce » qu'ils attendoient encore; & » si, n'ayant pu vaincre leurs » ennemis ni à cheval ni à pied, » il leur restoit un troisième » genre de combat à tenter? » Pourquoi avoient-ils couru » aux premiers rangs avec tant » de fierté, s'ils ne réussissoient » pas mieux que ceux dont ils » avoient pris la place? « Animés de ces reproches mutuels, ils poussent de grands cris, & chargent de nouveau leurs antagonistes; & d'abord ils les forcent de reculer, puis de lâcher pied d'une manière plus marquée, & enfin de tourner le dos tout-à-fait. Il feroit difficile de dire ce qui donna l'avantage aux Romains dans un combat si égal pour les forces & pour la valeur; si ce n'est que le courage des uns fut relevé, & celui des autres abattu par le souvenir des victoires perpétuelles du peuple Romain. Les Romains poursuivirent les vaincus jusqu'à leur camp, qu'ils n'oserent cependant attaquer, parce que le jour étoit trop avancé. Car, les mauvais présages avoient retenu long-tems le Dictateur, & l'avoient empêché, jusqu'à midi, de donner le signal du combat. Le lendemain, les Herniques abandonnerent leur camp avec ceux de leurs blessés qui ne purent les suivre dans leur fuite. Et comme ils passoient près des murailles de Signia, les habitans de cette ville, qui s'apperçurent de leur désordre, sortirent sur eux, les défirent une seconde fois, & les obligerent de se disperser dans les campagnes voisines. Cette victoire coûta cher aux Romains; le quart de leurs soldats resta sur la place, & entre autres, un assez grand nombre de cavaliers; ce qui ne fut pas la perte la moins considérable. Cependant, les Herniques n'étoient pas encore soumis, & ils le furent quelque tems après par le consul C. Plautius.

Environ cinquante ans après, on les vit secouer de nouveau le joug de l'obéissance, & se ranger avec d'autres peuples du côté des Samnites. Le proconsul Q. Fabius ayant vaincu l'armée confédérée, fit mettre à part tous ceux qui se dirent Herniques, & les envoya sous bonne garde à Rome, afin que le Sénat décidât de leur sort. Le Sénat, ayant examiné si c'étoit par ordre de leurs Magistrats, ou volontairement, qu'ils avoient servi les Samnites contre les Romains, les

distribua dans les villes du païs Latin pour y être gardés, & remit aux Consuls de l'année suivante, Pub. Cornélius Arvina & Q. Marcius Trémulus, qui avoient déjà été créés, le soin d'examiner de nouveau cette affaire, & d'en faire leur rapport dans le Sénat. Les Herniques, indignés de ce traitement qu'on faisoit à leurs citoyens, s'en plaignirent dans l'assemblée générale que tenoient ceux d'Anagnia auprès du Cirque, qu'ils appelloient maritime; & là, à l'exception de ceux d'Alatrine, de Férentinum & de Vérula, tous les autres Herniques déclarerent la guerre au peuple Romain.

On fit marcher contre cette ligue le consul Q. Marcius Trémulus, qui l'eut bientôt dissipée. Après que tout le païs eut été réduit, on rendit aux Alatrinates, aux Férentinates & aux Vérulanes, qui seuls de tous les Herniques n'avoient point pris les armes contre les Romains, leurs loix & leur liberté, [ils préférerent cet avantage à celui d'être faits citoyens Romains] avec la permission de s'unir entre eux par des mariages; ce qu'on refusa pendant long tems à tous les autres Herniques. Pour ceux d'Anagnia & les autres, qui avoient déclaré la guerre aux Romains, on leur donna le droit de bourgeoisie, mais sans suffrage; on leur défendit de tenir des assemblées, ou de contracter entre eux des mariages; & à leurs Magistrats, de se mêler des affaires publiques, excepté de celles qui regardoient le service des Dieux.

Entre les villes qui étoient dans le païs des Herniques, il n'y en a que quelques-unes dont la connoissance soit parvenue jusqu'à nous; ce sont d'abord celles que nous venons de nommer d'après Tite-Live, Anagnia, Alatrine, Vérula & Férentinum, à quoi il faut ajoûter Affile, qui étoit située dans les montagnes, Capitulum, Céréates, Sora & Vénafrum. Nous avons vu que les trois dernières de Tite-Live ne voulurent point avoir guerre contre les Romains, & c'est une preuve que celle d'Anagnia se trouvoit assez forte avec le reste du païs, pour hazarder contre eux le sort des armes, d'où il est naturel de conclure que les villes confédérées avec elle, étoient puissantes & nombreuses, puisqu'ensemble elles osoient faire tête aux Romains, & même leur déclarer la guerre. Cependant, nous ignorons absolument leurs noms. Il ne s'est conservé que celui de la capitale qui les avoit mises en mouvement, & ceux des trois villes qui ne voulurent point avoir part à cette guerre, & qui en furent récompensées par les Romains. A l'égard de la cinquième, qui est Affile, c'est Holsténius qui la donne aux Herniques. Frontin avoit dit: *Affile oppidum lege sempronia in Centuriis & in laciniis ager ejus*

est assignatus. Ce lieu est nommé Effide dans le Dialogue de St. Grégoire, où il traite de la vie de Saint Benoît, dont il rapporte un miracle opéré en cet endroit.

Dans les premières années de l'histoire Romaine, ce peuple est nommé comme faisant un corps à part & distingué des Latins ; mais, dans la suite, il se trouve confondu & se perd dans le Latium. Festus dit qu'il tiroit son nom *Hernici* des roches que les Marses appelloient *Herna* en leur langue. Et Virgile ayant dit :

Hernica saxa colunt quos dives
Anagnia pascit.

Servius ajoûte cette remarque : » Dans la langue des Sabins les » rochers sont appellés *Hernæ*. » Un certain chef puissant at- » tira des Sabins hors de leur » demeure, & les engagea à » demeurer avec lui dans des » montagnes pleines de roches, » d'où vinrent ces noms *Herni-* » *ca loca* & *populi Hernici.*

Le païs, qu'occupoient les Herniques, fait aujourd'hui partie de la campagne de Rome.

HÉRO, *Hero*, Ἡρὼ, (*a*) prêtresse de Vénus dans la ville de Seste, aima passionnément un jeune homme, nommé Léandre, de la ville d'Abyde. Ces deux villes, situées dans le lieu le plus étroit de l'Hellespont, vis-à-vis l'une de l'autre, sur les deux rivages opposés, n'étoient séparées que par un espace de sept à huit cens pas. Une fête qui attiroit à Seste les personnes du voisinage, donna occasion à Léandre de voir Héro dans le temple où elle faisoit ses fonctions. Ils se virent, s'aimerent, & se donnerent de fréquens rendez-vous dans une tour qui donnoit sur la mer, & où étoit l'appartement de la Prêtresse. Pour mieux cacher leur intrigue, Léandre à la faveur de la nuit, passoit, dit-on, le détroit à la nage, mais ce commerce ne dura pas long-tems. La mauvaise saison étant venue, Léandre périt dans les flots ; & Héro ne pouvant survivre à cette perte, se précipita du haut de sa tour.

Voilà le précis de cette histoire, que tant d'anciens Écrivains ont célébrée ; les uns en la décrivant au long dans toutes ses circonstances, & les autres en la citant comme un évenement incontestable. Les Modernes ont embrassé différens sentimens. On en trouve qui ont fait une sorte d'Apologie de cet évènement, tandis que d'autres ont entrepris d'en démontrer la fausseté. M. de la Nauze, qui s'est déclaré pour le premier sentiment, a recueilli les différentes autorités, sur lesquelles on peut l'appuyer.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 74. *& suiv.* pag. 240. *& suiv.*

& voici le résultat de ses recherches.

Ovide, qui vivoit au commencement de l'empire Romain, suppose que la tradition de ce fait étoit constante ; car, pour ne point alléguer ici les épîtres de Léandre & d'Héro qui lui sont contestées par quelques Sçavans, voici quelques autres endroits tirés des ouvrages qui sont indubitablement de lui. Tantôt voulant dire que ce n'est pas toujours l'amour qui fait qu'on remplit un engagement amoureux, il s'exprime ainsi : » Vous auriez souvent » pu, Léandre, vous passer » de voir votre maîtresse; vous » ne laissiez pourtant pas de » traverser le détroit pour lui » donner une preuve de votre » courage. « Tantôt parlant du dernier trajet où Léandre périt, il dit que le jeune amant d'Héro avoit souvent passé les ondes à la nage, & qu'il les auroit aussi passées cette dernière fois, si dans l'obscurité il avoit pu voir où il alloit. Enfin, le même Poëte comparant ailleurs la largeur du Pont-Euxin aux bords duquel il étoit exilé, avec le canal étroit de l'Hellespont : » Léandre, dit- » il, si vous eussiez eu à traver- » ser une mer pareille, on ne » pourroit point accuser un pe- » tit détroit d'avoir été la cau- » se de votre mort.«

Virgile étoit contemporain d'Ovide ; or, on ne peut douter qu'il n'ait eu Léandre en vue, quand il dit dans ses Géorgiques:» Que ne fait point » un jeune homme qu'un cruel » amour pénetre de ses feux ? » Au milieu d'une nuit obscu- » re, il traverse à la nage des » détroits de mer agités des » plus violens orages ; le ton- » nerre gronde sur sa tête, » & les ondes brisées par les » écueils font un bruit épou- » vantable. Cependant, rien » ne l'arrête, ni des parens » qu'il jette dans le désespoir, » ni une amante dont il va, » en périssant misérablement, » causer aussi la mort. «

Servius, dans son commentaire sur cet endroit de Virgile, rapporte l'histoire d'Héro & de Léandro, comme l'évenement auquel le Poëte a fait une allusion visible.

Strabon qui donna des ouvrages de Géographie sous le règne d'Auguste ; dans le même tems que Virgile & Ovide se distinguerent par leurs poësies; Strabon, dans la description de Seste & d'Abyde, fait une mention expresse de la tour d'Héro. Un monument public tel que celui-là, qui portoit alors le nom d'Héro, est, ce semble, une grande preuve de la vérité de l'histoire qu'on en racontoit.

Pomponius Méla, autre géographe, presque du même tems, dit qu'Abyde étoit célebre par un commerce amoureux, qui y avoit autrefois éclaté. Cette seule expression autrefois fait assez sentir, qu'on ne regardoit point dans ces premiers tems

l'histoire de Léandre & d'Héro comme un conte fait à plaisir.

Lucain parle aussi de la tour d'Héro, située sur un rivage consacré aux larmes; Silius Italicus, du détroit de Léandre dans L'Hellespont, qui vit mille vaisseaux du roi Xerxès; & Stace, de la Prêtresse de Seste, qui pleine d'inquiétude, observoit continuellement du haut de sa tour.

Martial a fait de l'aventure de Léandre la matière d'une de ses épigrammes. C'est-là que Léandre dit aux ondes de la mer: » Épargnez-moi dans ma » course, & me submergez à » mon retour. « François Rabelais a copié ce trait de Martial; mais, il y ajoûte des réflexions licentieuses, dont nous n'avons garde de fouiller cet ouvrage.

Les Auteurs de l'Anthologie n'ont pas oublié un sujet aussi convenable à leur genre d'écrire. On voit parmi eux Antipater de Macédoine s'écrier, en parlant des naufrages arrivés dans l'Hellespont: » Mal» heureuse Héro, & vous in» fortuné Déimaque, vous » perdîtes dans ce trajet de » peu de stades, l'une un » époux, & l'autre une épouse » chérie. «

Ce ne sont jusqu'ici que des morceaux détachés, où les anciens Auteurs parlent, comme en passant, d'Héro & de Léandre; mais, nous avons de plus leur histoire décrite fort au long, & avec toutes les graces de la poësie, dans un écrivain Grec, qui porte le nom de Musée. A juger de lui par la plûpart des autres poëtes de la Grece, il aura pris la matière de ses vers dans la vérité de l'histoire. Homère, & ceux qui sont venus après lui, ont chanté suivant l'opinion la plus saine & la plus généralement reçue, des évenemens véritables qu'ils se sont contentés de revêtir des ornemens de la poësie. Musée, à leur exemple, a sans doute embelli les circonstances de son histoire, sans en altérer le fond.

A tous ces divers témoignages, on peut encore joindre l'autorité des anciennes médailles; on en trouve un grand nombre avec des revers, où sont les noms d'Héro & de Léandre, & où l'on voit Léandre précédé d'un Amour le flambeau à la main, nager vers Héro qui est au haut d'une tour.

Il est vrai que les médailles représentent quelquefois des évenemens fabuleux, sur-tout quand ils regardent l'ancienne mythologie qui étoit consacrée par la religion. On cherchoit à les transmettre à la postérité, ou par le principe d'une piété mal entendue, ou par l'intérêt qu'on avoit à nourrir la superstition des peuples. Pour les faits particuliers tels que celui dont nous parlons, quand il n'y a ni motif de religion, ni raison d'État, ni aucun intérêt apparent qui en favori-

sent la supposition, il est à croire qu'on ne les gravoit sur des médailles, que lorsqu'on les croyoit véritablement arrivés, & qu'on vouloit en éterniser la mémoire. Si les Anciens en userent de la sorte à l'égard de l'histoire d'Héro & de Léandre, il faut donc qu'ils l'aient regardée comme véritable, fondés sans doute sur une tradition qu'il ne nous appartient pas de contester.

Il est vrai encore qu'on ne marque point du tout en quel tems cet évenement est arrivé ; mais, est-il surprenant qu'un fait isolé, qui n'a de rapport ni avec l'histoire générale d'aucun peuple, ni avec l'histoire particulière d'aucun Prince, soit venu jusqu'à nous sans son époque particulière ? Pour être croyable, c'est assez d'un côté qu'il soit appuyé sur une tradition constante, & de l'autre qu'il ne sorte point des bornes de la vraisemblance. On peut donc conclure que l'histoire d'Héro & de Léandre est revêtue de tous les caractères de vérité qu'on peut raisonnablement exiger dans un simple évenement particulier.

Telles sont les réflexions de M. de la Nauze, & les preuves qu'il allégue pour confirmer son opinion. Mais, ces preuves ont paru suspectes à M. Mahudel. Ce Sçavant observe que la plûpart des fables ont en leur faveur de pareils préjugés, malgré lesquels elles ne perdent point le caractère de mensonge, dans l'esprit de ceux qui en examinent attentivement l'origine.

Qui ne diroit par exemple, qu'il n'y ait eu une race & un peuple de Centaures, à en juger par la tradition Grecque, par la dénomination qu'ils ont donnée aux lieux qu'on suppose qu'ils habitoient dans la Thessalie, par la précision de divers faits mis sur leur compte par les Poëtes, & adoptés par des Historiens graves, tels que Xénophon, Pline, Élien, & confirmés par des représentations qui nous restent de ces monstres, moitié hommes, moitié chevaux, dans des bas-reliefs & sur les médailles de Prusias, roi de Bithynie, sur quelques-unes de Nicée, de Pergame & des Béotiens, & même de l'empereur Gallien. Prendra-t-on à la lettre l'histoire d'Icare, parce qu'il y a une mer qu'on dit porter le nom de ce malheureux fils de Dédale en mémoire de la chûte qu'il y fit, lorsque ses aîles fondues par le soleil, cesserent de le soutenir en l'air ?

Ce qui seroit donc plus capable de donner quelque lueur de vérité à l'aventure de Léandre & d'Héro, ce seroit la possibilité à un homme fort & robuste, de renouveller de nos jours l'expérience du trajet réitéré du courant de l'Hellespont à la nage, dans l'espace de deux ou trois heures ; car, les nuits d'été ne donnoient guere plus de tems à Léandre pour se pouvoir dérober aux

yeux des hommes. Il n'y auroit point d'argument plus fort pour prouver qu'un Grec auroit pu l'entreprendre du tems d'Héro ; mais, pour décider si ce trajet seroit possible dans toutes ses circonstances, il faut convenir de la situation des lieux & de l'étendue de mer qu'il y avoit à traverser pour parvenir du port d'Abyde ou de la tour qui en étoit fort près, à celle de Seste, qui étoit à l'autre bord.

Strabon est le Géographe le plus propre à nous instruire de la véritable situation de ces deux places, & des distances qui étoient de l'une à l'autre. La description qu'il en a faite est ici nécessaire presqu'en son entier, pour en tirer les conséquences qui font naître les doutes de M. Mahudel.

» Abyde, dit Strabon, est
» sur une éminence qui domi-
» ne l'embouchure de la Pro-
» pontide ; & la partie du dé-
» troit, sur le côté duquel elle
» est située, n'a que sept stades
» de largeur; c'est l'endroit
» que Xerxès choisit pour y
» jetter un pont de navires,
» parce que c'est le lieu par
» lequel il semble que l'Asie se
» soit séparée de l'Europe. Les
» ports d'Abyde & de Seste
» sont éloignés l'un de l'autre
» d'environ trente stades.......
» Ceux qui veulent passer
» d'Abyde à Seste, côtoyent
» d'abord le rivage opposé à
» Seste, l'espace de cent neuf
» stades, en tirant jusqu'à une
» certaine tour qui est vis-à-vis
» Seste, & lorsqu'ils sont par-
» venus à cet endroit, ils tra-
» versent obliquement le canal
» pour éviter la force du cou-
» rant de l'eau. «

Les conséquences que M. Mahudel tire de cette description traduite à la lettre, sont :

1.° Que quoique les anciens Auteurs parlent d'Abyde & de Seste, comme de deux villes situées vis-à-vis l'une de l'autre; il n'est pas vrai qu'elles fussent si directement opposées, qu'on eût pu tirer de celle-ci à celle-là, ni des tours qui leur étoient voisines, une ligne droite qui n'eût décrit qu'un espace de sept stades, & qu'au contraire la ligne à tirer d'un de ces lieux à l'autre, n'ayant pu être que diagonale, elle auroit décrit une distance de trente stades; ce qui, au lieu de huit cens soixante-quinze pas géométriques, auxquels se réduisent les sept stades, en auroit produit trois mille sept cens cinquante, en prenant même [si l'on eût pu] sa route suivant cette dernière direction pour le trajet d'un de ces lieux à l'autre.

2.° Qu'il falloit que ce trajet, quoique court, ne laissât pas d'être très-difficile pour les bâtimens mêmes, à cause des courans qui se trouvent dans le canal, & des vents contraires qui y règnent presque toujours, puisque c'est précisément l'endroit où Hérodote marque que périt la flotte de Xerxès; que

l'ancien Géographe avertit des précautions que devoient prendre les passagers pour gagner l'autre bord ; & que ces précautions, qui consistoient principalement à louvoyer quelque tems avant que de tenter le trajet, allongeoient encore de beaucoup le chemin.

3.° Que quand le nageur d'Abyde auroit choisi, pour arriver au pied de la tour de Seste, l'endroit du bord directement opposé, qui n'eût décrit qu'nne ligne de sept stades, les difficultés que Strabon marque pour le passage des bâtimens, ayant été les mêmes au moins pour le nageur que pour les bâtimens, & celui-ci n'ayant pu traverser le canal sans prendre les mêmes précautions que les pilotes ; au lieu de ne parcourir qu'une route de huit cens soixante-quinze pas, il auroit été obligé d'en parcourir une au moins du double, qui eût produit plus de trois quarts de lieue ; ensorte qu'en doublant encore cette distance pour son retour subit, son trajet auroit été de plus d'une lieue & demie.

Les lieux ne sont point changés, les mêmes courans, les mêmes vents & les mêmes périls sont encore remarquables aux voyageurs ; & ceux qui en parlent ont peine à se persuader qu'un homme fût capable de cet effort. M. de Tournefort, à la vue de ces difficultés & de cet espace de mer, doute que quelque passionné que soit un amant, il soit assez hardi pour s'y exposer. Il paroît même que quand Léandre l'eût fait dans une nacelle dont il auroit été le seul conducteur, le danger n'auroit pas été moindre, ni son mérite moins grand auprès de sa maîtresse. M. Mahudel est d'autant plus disposé à le croire ainsi, que ce n'est pas le premier mensonge de la Grece, qui étoit reconnue pour menteuse, même en fait d'Histoire.

HÉRO, *Hero*, Ἡρώ, (a) niece d'Aristote, fut mere de Callistène.

HÉRODAS, *Herodas*, (b) Ἡρώδας, Syracusain, qui alla informer les Lacédémoniens des préparatifs de guerre, que les Perses faisoient contre la Grece.

HÉRODE, *Herodes*, (c) Ἡρώδης, dont parle Plutarque, dans la vie de Cicéron. C'est à l'occasion de lettres, qu'il dit avoir été écrites par Cicéron à cet Hérode. C'est vraisemblablement le même qui suit.

HÉRODE, *Herodes*, (d) Ἡρώδης, surnommé le Grand,

(a) Plut. T. I. pag. 698.
(b) Xenoph. p. 495.
(c) Plut. T. I. p. 873.
(d) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 479, 483. & *seq.* Plut. Tom. I. pag. 949. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 255. & *suiv.* Crév. Hist. Rom. Tom VIII. pag. 324. & *suiv.* Hist. des Emp. Tom. I. pag. 15, 75, 102, 168, 169, 182. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett.

fils d'Antipater & de Cypros, naquit à Ascalon, ville d'Idumée, l'an 71 ou 72 avant Jesus-Christ. Il eut pour frere Phasaël, Joseph & Phéroras, & pour sœur, Salomé. Il épousa plusieurs femmes; 1.° Doris, dont il eut Antipater; 2.° Mariamne, fille d'Alexandre, fils d'Aristobule, de la race des Asmonéens, dont il eut Alexandre, Aristobule, Hérode, Salampso & Cypros; 3.° Mariamne, fille du grand-prêtre Simon, dont il eut Hérode, mari d'Hérodiade; 4.° Malthacé, dont il eut Archélaüs, Philippe & Olympias; 5.° Cléopâtre, dont il eut Herode Antipas & Philippe; 6.° Pallas dont il eut Phasaël; 7.° Phædra, dont il eut Roxane; 8.° Elpide, dont il eut Salomé, qui épousa un des fils de Phéroras. Il eut encore deux autres femmes, dont les noms ne sont point connus.

Lorsqu'Hérode fut établi par son pere gouverneur de la Galilée, il n'avoit que quinze ans, selon Josephe; mais il en avoit vingt-cinq ou même trente, selon d'autres. Quoi qu'il en soit, il avoit tant d'esprit & tant de cœur, qu'il fit bientôt voir que sa vertu surpassoit son âge. Il prit Ezéchias, chef des voleurs qui pilloient tout le païs, & le fit exécuter à mort avec tous ses compagnons. Une action, si utile à la province, donna tant d'affection pour lui aux Syriens, qu'ils publioient dans toutes les villes & dans la campagne, qu'ils lui étoient redevables de leur repos & de la paisible jouissance de leurs biens. Il en tira encore un autre grand avantage, qui fut de lui acquérir la connoissance de Sextus César, gouverneur de Syrie, & parent de Jule César. Cette estime si générale donna tant d'émulation à Phasaël, que ne voulant pas céder à son frere en mérite & en vertu, il n'y eut point d'efforts qu'il ne fit pour gagner le cœur du peuple de Jérusalem. Comme la gloire des enfans réjaillissoit sur le pere, la nation Juive conçut un si grand amour pour Antipater, qu'elle ne lui rendoit pas moins d'honneur que s'il eût été son Roi; & ce sage ministre, au lieu de se laisser éblouir par l'éclat d'une si grande prospérité comme font la plûpart des hommes, conserva toujours la même affection & la même fidélité pour Hyrcan. Mais, les principaux des Juifs, le voyant élevé lui & ses enfans à une si grande autorité, en conçurent une extrême jalousie, & allerent porter leurs plaintes à Hyrcan.

Le discours qu'ils lui firent, le persuada; & les meres de ceux qu'Hérode avoit fait exécuter à mort, augmenterent encore sa colere; car, il ne se

Tom. II. pag. 496. *& suiv.* Tom. 5. pag. 271. *& suiv.* Tom. VI. pag. 488. *& suiv.* Tom. VII. Pag. 22. Tom. IX. pag. 92. *& suiv.* Tom. XXI. pag. 278. *& suiv.*

passoit point de jour qu'elles n'allassent dans le temple le prier & tout le pleuple d'obliger Hérode à se justifier devant les Juges d'une action si criminelle. Il lui commanda donc de comparoître en jugement. Aussi-tôt qu'il eut reçu cet ordre, il pourvut aux affaires de la Galilée, & partit pour se rendre à Jérusalem. Mais, au lieu de marcher avec un équipage de particulier, il se fit accompagner par le conseil de son pere d'autant de gens qu'il crut en avoir besoin pour ne donner point de soupçon à Hyrcan, & être néanmoins en état de se défendre si on l'attaquoit. Sextus César, gouverneur de Syrie, ne se contenta pas d'écrire à Hyrcan en sa faveur ; il lui manda de l'absoudre, & usa de menaces s'il y manquoit. Mais, une si forte recommandation n'étoit point nécessaire, parce qu'Hyrcan n'aimoit pas moins Hérode que s'il eût été son fils. Quand il fut devant les Juges avec ceux qui l'accompagnoient, ses accusateurs se trouverent si étonnés qu'il n'y en eut pas un seul qui osât ouvrir la bouche pour soutenir ce qu'ils avoient avancé contre lui en son absence. Il n'y eut que Saméas, qui eut la hardiesse de parler, & de faire tomber la faute de ce qu'on reprenoit dans Hérode, sur les Juges mêmes, & sur Hyrcan qui lui avoit laissé prendre une trop grande autorité. » Sçachez, » ajoûta-t-il, en se tournant » vers les Juges, que Dieu n'est » pas moins juste qu'il est puissant ; & qu'ainsi il permettra » que cet Hérode que vous » voulez absoudre pour faire » plaisir à Hyrcan notre Roi, » vous en punira un jour, & » l'en punira lui-même. «

Ces dernières paroles furent une prédiction, dont le tems fit connoître la vérité ; car, lorsqu'Hérode eut été établi Roi, il fit mourir tous ces Juges excepté Saméas, qu'il traita toujours avec grand honneur tant à cause de sa vertu, que parce que lorsque lui & Sosius assiégerent Jérusalem, il exhorta le peuple à le recevoir, disant qu'il ne falloit pas que ses fautes passées les empêchassent de se soumettre à lui comme nous le dirons plus bas.

Mais, pour revenir à l'affaire dont il s'agit, Hyrcan, voyant que le sentiment des Juges alloit à condamner Hérode, remit le Jugement au lendemain, & lui fit donner avis en secret de se sauver. Ainsi, sous prétexte d'appréhender Hyrcan, il se retira à Damas ; & quand il fut en sûreté auprès de Sextus César, il déclara hautement que si on le citoit une seconde fois, il n'étoit point résolu de comparoître. Les Juges, irrités de cette déclaration, s'efforcerent de faire voir à Hyrcan que son dessein étoit de le ruiner, & il ne pouvoit plus l'ignorer ; mais, il étoit si lâche & si stupide qu'il ne sçavoit à quoi se résoudre.

Cependant, Hérode obtint de Sextus César, par une somme d'argent qu'il lui donna, qu'il fût établi Gouverneur de la basse-Syrie; & alors Hyrcan commença à craindre qu'il ne marchât contre lui. Son appréhension ne fut pas vaine; car, Hérode pour se venger de ce qu'on l'avoit appellé en jugement, se mit en campagne avec une armée pour se rendre maître de Jérusalem; & rien ne fut capable de l'arrêter que les prieres d'Antipater son pere & de Phasaël son frere qui allerent le trouver & lui représenterent: » Qu'il lui devoit suffire » d'avoir fait trembler ses en- » nemis sans traiter comme en- » nemis ceux qui ne l'avoient » point offensé; qu'il ne pour- » roit sans ingratitude pren- » dre les armes contre Hyr- » can à qui il étoit redevable » de son élévation & de sa gran- » deur; qu'il ne devoit pas » tant se souvenir de ce qu'il » avoit été appellé en juge- » ment, que de ce qu'il n'avoit » point été condamné; que la » prudence l'obligeoit à con- » sidérer que les évenemens » de la guerre sont douteux; » que Dieu seul tient la vic- » toire entre ses mains pour » la donner à qui il lui plaît; » & qu'il n'avoit pas sujet d'es- » pérer de l'obtenir s'il com- » battoit contre son Roi & son » bienfaiteur qui ne lui avoit » jamais fait de mal, & ne » s'étoit porté à lui en vouloir » que par les mauvais con- » seils que l'on lui avoit don- » nés. « Hérode, persuadé par ces raisons, crut devoir se contenter d'avoir fait connoître à sa nation jusqu'où alloit son pouvoir; & différer à un autre tems à exécuter ses grands desseins & jouir de l'effet des espérances.

Après la mort de Jule César, Cassius étant venu en Syrie, ordonna qu'on levât dans la Judée plus de sept cens talens d'argent. Hérode, jugeant que la prudence, l'obligeoit de gagner le parti des Romains aux dépens d'autrui, fut le premier qui exécuta sa commission dans la Galilée, & se fit aimer par ce moyen de Cassius. C'est pourquoi, ce dernier & Marcus, après avoir assemblé une armée, en donnerent le commandement à Hérode avec celui de leurs vaisseaux, l'établirent Gouverneur de la basse-Syrie, & lui promirent de le faire Roi lorsque la guerre entreprise contre Marc-Antoine & Octavien seroit terminée. Une si grande autorité, jointe à des espérances encore plus grandes, augmenta la crainte qu'un certain Malichus avoit déjà d'Antipater. Il résolut de le faire mourir, & pour exécuter son dessein, il corrompit un officier d'Hyrcan qui l'empoisonna un jour qu'il dînoit chez ce Prince. Hérode & Phasaël furent outrés de la perte de leur pere. Hérode vouloit même marcher aussi-tôt avec une armée contre Malichus;

mais, Phasaël jugea qu'il étoit à propos de dissimuler pour le surprendre, afin qu'on ne les pût pas accuser d'avoir excité une guerre civile. Ainsi, il feignit d'ajoûter foi aux protestations que faisoit Malichus de n'avoir eu nulle part à une action si noire, & s'occupoit à enrichir le tombeau qu'il avoit fait construire à son pere.

Herode cependant vint à Samarie, & la trouva dans un grand désordre. Il travailla à y remédier & à accommoder les différends des habitans. Peu de tems après, comme on étoit sur le point de célébrer une grande fête dans Jérusalem, il s'y rendit avec des gens de guerre. Malichus, étonné de le voir venir si bien accompagné, persuada à Hyrcan de lui défendre d'entrer dans la ville en cet état, disant qu'il n'étoit pas permis à des profanes tels que ceux qui étoient avec Hérode d'assister à leurs saintes cérémonies. Mais, Hérode sans s'arrêter à cette défense, entra de nuit dans Jérusalem, & se rendit ainsi encore plus redoutable à Malichus. Ce traître eut recours à ses artifices ordinaires. Il pleuroit en public la mort d'Antipater qu'il disoit être son ami intime, & assembloit en secret des gens pour pourvoir à sa sûreté. Herode le voyant dans la défiance, crut ne lui devoir point témoigner qu'il connoissoit son hypocrisie; mais qu'il valoit mieux bien vivre avec lui afin de le rassurer. Lorsque Cassius eut appris d'Hérode, que Malichus avoit fait empoisonner son pere, il lui manda de venger sa mort, & envoya des ordres secrets aux chefs des troupes Romaines qui étoient dans Tyr de l'assister dans une action si juste. Ils s'acquitterent très-bien de leur commission; car, ayant rencontré un jour Malichus près de la ville, le long du rivage de la mer, ils le tuerent à coups de poignard.

Après que Cassius fut parti de Syrie, il arriva du trouble dans la Judée. Félix qui avoit été laissé à Jérusalem avec des troupes Romaines, attaqua Phasaël, & le peuple prit les armes pour le défendre. Hérode en avertit Fabius, gouverneur de Damas; & lorsqu'il vouloit aller en diligence secourir son frere, une maladie le retint. Mais, Phasaël n'eût pas besoin de lui. Cependant, le frere de Malichus s'étoit emparé de plusieurs places, & entre autres de Massada qui étoit un château extrêmement fort. Mais, quand Hérode fut guéri, il reprit sur lui toutes ces places, & le laissa aller par composition. Il en reprit aussi quelques autres qui avoient été occupées par Marion, prince de Tyr. Il traita bien les Tyriens qui les gardoient, & fit même des présens à quelques-uns à cause de l'affection qu'il avoit pour leur ville. Il marcha ensuite contre Antigonus, le combattit,

& le vainquit lorsqu'à peine il étoit encore arrivé sur la frontière de Judée. Ainsi, il retourna triomphant à Jérusalem. Le peuple lui offrit des couronnes, & Hyrcan même lui en offrit aussi, parce qu'il le considéroit alors comme étant de sa famille à cause qu'il devoit épouser Mariamne, fille d'Alexandre, fils d'Aristobule & d'Alexandra, fille d'Hyrcan. Ce mariage s'accomplit depuis.

Cassius ayant été vaincu à Philippes, Marc-Antoine vint en Asie. Lorsqu'il fut arrivé en Bithynie, des Ambassadeurs de diverses nations l'allerent trouver, & des principaux des Juifs accuserent devant lui Phasaël & Hérode, disant qu'Hyrcan n'étoit Roi qu'en apparence; mais que c'étoient eux qui règnoient véritablement. Hérode vint se Justifier, & gagna tellement Marc-Antoine par une grande somme d'argent, qu'il ne se contenta pas de le traiter avec beaucoup d'honneur; mais, il ne voulut pas seulement entendre ses accusateurs.

Quelque tems après, comme il étoit à Daphné, fauxbourg d'Antioche, cent des principaux d'entre les Juifs se rendirent auprès de lui pour accuser de nouveau Hérode & Phasaël, & choisirent pour porter la parole les plus éloquens d'entre eux. Messala entreprit la défense des deux freres, & fut assisté par Hyrcan. M. Antoine après les avoir tous entendus, demanda à Hyrcan lequel de ces différens partis étoit le plus capab'e de bien gouverner le païs. Il lui répondit que c'étoit celui d'Hérode; & alors M. Antoine, qui avoit depuis long-tems une affection particulière pour ces deux freres, parce qu'Antipater leur pere l'avoit très-bien reçu dans sa maison, dans le tems qu'Aul. Gabinius faisoit la guerre en Judée, les établit Tétrarques des Juifs, & leur commit la conduite des affaires. Il écrivit aussi des lettres en leur faveur, fit mettre en prison quelques-uns de leurs ennemis, & les auroit fait mourir si Hérode n'eût intercédé pour eux. Ces ingrats, au lieu de reconnoître ce bon office, ne furent pas plutôt revenus de leur ambassade, qu'ils en envoyerent une autre de mille de ceux de leur faction, qui allerent à Tyr y attendre M. Antoine. Mais, Hérode & son frere se l'étoient déjà rendu entièrement favorable par une grande somme qu'ils lui avoient donnée. Ainsi, il commanda aux Magistrats de châtier ces députés qui vouloient exciter de nouveaux troubles, & d'assister Hérode en tout ce dont il auroit besoin pour s'établir dans sa Tétrarchie. Hérode témoigna encore sa générosité en cette rencontre; car, il alla trouver ces députés qui se promenoient sur le bord de la mer, & les exhorta de se retirer. Hyrcan qui étoit avec eux, leur con-

seilla la même chose, & leur représenta la grandeur du peril où ils se mettoient s'ils s'opiniâtroient dans cette affaire; mais, ils mépriserent ces avis, & aussi-tôt les Juifs mêlés avec des habitans se jetterent sur eux, & en tuerent & blesserent plusieurs. Le reste s'enfuit, & ils demeurerent depuis en repos. Le peuple ne laissa pas néanmoins de continuer à crier contre Hérode; & M. Antoine s'en fâcha tellement qu'il fit mourir ceux qu'il avoit retenus prisonniers.

Antigonus ayant promis aux Parthes de leur donner mille talens & cinq cens femmes s'ils vouloient ôter le royaume à Hyrcan pour le lui donner, & faire mourir Hérode avec tous ceux de son parti, ils marcherent en sa faveur vers la Judée, quoiqu'ils n'eussent pas encore reçu cette somme. Pacore s'avança le long de la mer, & Barzapharne par le milieu des terres. En même tems, les Juifs qui habitoient le mont Carmel, se rendirent auprès d'Antigonus; & il crut pouvoir par leur moyen se rendre maître de cette partie du païs, que l'on nommoit Druma. D'autres Juifs se joignirent à eux; & alors ils s'avancerent jusques à Jérusalem, où fortifiés encore d'un plus grand nombre, ils assiégerent Phasaël & Hérode dans le palais royal. Ces deux freres les attaquerent dans le grand marché, les repousserent, les contraignirent de se retirer dans le temple, & mirent ensuite des gens de guerre dans les maisons qui en étoient voisines. Le peuple les y assiégea, mit le feu dans ces maisons, & y brûla ceux qui les défendoient. Hérode ne tarda pas long-tems à s'en venger. Il les chargea, & en tua un grand nombre. Il ne se passoit point de jours qu'il ne se fit des escarmouches; & Antigonus & ceux de son parti attendoient avec impatience la fête de la Pentecôte qui étoit proche, parce qu'il devoit venir alors de toutes parts un grand nombre de peuple pour la célébrer.

Ce jour étant arrivé, une très-grande multitude, dont les uns étoient armés & les autres sans armes, remplirent le temple & toute la ville à la réserve du palais, dont Hérode gardoit le dedans avec peu de soldats, & Phasaël gardoit le dehors. Hérode fit une sortie sur les ennemis qui étoient dans le fauxbourg, & après un fort beau combat en mit la plus grande partie en fuite, dont les uns se retirerent dans la ville, les autres dans le temple, & les autres derrière le rempart qui en étoit proche. Phasaël fit aussi très-bien en cette occasion. Alors, Pacore entra dans la ville avec peu de suite à la priere d'Antigonus, sous prétexte d'appaiser le trouble, mais en effet à dessein de l'établir Roi. Phasaël alla au devant de lui, & le reçut très-

civilement dans le palais. Pacore, pour le faire tomber dans le piege, lui conseilla d'aller trouver Barzapharne; & comme Phasaël ne se défioit de rien, il se laissa persuader contre l'avis d'Hérode. Il y alla donc accompagné d'Hyrcan; mais, le Barbare se saisit aussitôt d'eux, & envoya en même tems un Eunuque à Jérusalem vers Hérode avec ordre de l'attirer hors du palais & de l'arrêter. Mais, il sçavoit que les Parthes avoient pris ceux que Phasaël lui avoit envoyés pour lui donner avis de sa perfidie. Il en fit de grandes plaintes à Pacore & à tous les autres chefs; & quoiqu'ils ne l'ignorassent pas, ils feignirent de n'en rien sçavoir, & lui dirent qu'il ne devoit point faire difficulté de sortir du palais pour recevoir les lettres qu'on lui vouloit rendre, puisqu'elles ne lui apprendroient que de bonnes nouvelles de son frere. Hérode n'ajoûta point de foi à ces paroles, parce qu'il avoit déjà appris la détention de son frere, & qu'elle lui avoit encore été confirmée par Alexandra fille d'Hyrcan, de qui il devoit épouser la fille. Et quoique les autres se moquassent de ses avis, il ne laissoit pas de les considérer, parce que c'étoit une femme fort habile.

Les Parthes, embarrassés de ce qu'ils avoient à faire parce qu'ils n'osoient attaquer ouvertement un si vaillant homme, remirent au lendemain à délibérer. Alors, Hérode ne pouvant plus douter de leur trahison & de la prison de son frere, quoique d'autres soutinssent le contraire, résolut de prendre ce tems pour s'enfuir dès le soir même sans demeurer davantage dans un tel péril au milieu de ses ennemis. Pour exécuter ce dessein, il prit tout ce qu'il avoit de gens armés, fit monter sur des chariots & des chevaux, sa mere, sa sœur, Mariamne sa fiancée, Alexandra, mere de cette derniére, son jeune frere avec tous leurs domestiques, & le reste de ses serviteurs. En cet état, il prit son chemin vers l'Idumée, sans que ses ennemis en eussent avis. Il auroit fallu être insensible pour n'être point ému de compassion à la vue d'un spectacle si déplorable; des femmes toutes fondantes en larmes, & accablées de douleur, traîner leurs enfans, abandonner leur païs, laisser leurs proches dans les liens, & ne pouvoir espérer pour elles-mêmes une plus heureuse fortune; mais, rien ne put ébranler le grand cœur d'Hérode. Il fit voir en cette occasion, que son courage surpassoit encore son malheur, & il ne cessoit durant tout le chemin de les exhorter à supporter généreusement l'état où elles se trouvoient réduites, sans se laisser aller à une tristesse & à des regrets inutiles qui ne pouvoient que retarder leur fuite, dans laquelle seule consistoit

l'espérance de leur salut. Mais, il arriva un accident qui le toucha de telle sorte que peu s'en fallut qu'il ne se tuât lui-même. Le charioit dans lequel étoit sa mere versa; & elle fut si blessée que l'on crut qu'elle en mourroit. L'extrême douleur qu'il en eut, jointe à l'appréhension que les ennemis ne le joignissent pendant le délai que cela apporteroit à leur retraite, le pénétra si vivement qu'il tira son épée, & alloit se la passer à travers le corps, si ceux qui étoient auprès de lui ne l'en eussent empêché. Ils le conjurerent de ne les pas abandonner à la fureur de leurs ennemis, & de considérer que ce n'étoit pas une action digne de sa générosité de ne penser qu'à s'affranchir de ces maux qui sont plus redoutables que la mort, sans se soucier que les personnes qui lui étoient les plus cheres y demeurassent exposées. Ainsi en partie par force, & en partie par la honte de succomber à sa mauvaise fortune, il abandonna un si funeste dessein, fit mettre des appareils aux plaies de sa mere, tels que le tems le put permettre, & continua de marcher vers la forteresse de Massada.

Les Parthes l'attaquerent plusieurs fois durant son chemin, & il les battit toujours. Des Juifs mêmes l'attaquerent lorsqu'il n'étoit plus guère éloigné que de soixante stades de Jérusalem; & il les vainquit aussi dans un grand combat, parce qu'il ne se défendoit pas comme un homme qui s'enfuit & qui est surpris, mais comme un grand capitaine préparé à soutenir un puissant effort; & lorsqu'il fut élevé sur le trône, il fit bâtir en ce même lieu un superbe palais & une ville qu'il nomma Hérodion.

Quand il fut arrivé à Tressa, village d'Idumée, Joseph son frere vint le trouver; & ils délibérerent ensemble sur ce qu'ils devoient faire de ce grand nombre de gens qu'Hérode avoit amenés, outre les soldats qui étoient à sa solde, parce que le château de Massada où il vouloit se retirer, n'étoit pas assez grand pour les loger tous. Il résolut d'en renvoyer la plus grande partie qui se trouva monter à plus de neuf mille personnes, leur donna quelques vivres, & leur dit de se pourvoir le mieux qu'ils pourroient en divers lieux de l'Idumée; il ne retint auprès de lui outre ses proches, que ceux qui étoient les plus capables d'agir, & laissa dans le château les femmes & les personnes nécessaires pour les servir, dont le nombre étoit de huit cens; & comme cette place ne manquoit ni de bled ni d'eau, ni de toutes les autres choses nécessaires pour leur subsistance, il crut avec raison ne devoir point avoir d'inquiétude à leur sujet. Après avoir ainsi pourvu à tout, il s'en alla à Pétra qui étoit la capitale de l'Arabie.

Lorsque le jour fut venu, les Parthes

Parthes pillerent tout ce qu'Hérode avoit laissé dans Jérusalem, & même le palais; mais, ils ne toucherent point à trois cens talens qui appartenoient à Hyrcan, & une partie de ce qui étoit à Hérode fut aussi sauvé avec tout ce que sa prévoyance lui avoit fait envoyer dans l'Idumée. Ces Barbares ne se contenterent pas de saccager la ville; ils ravagerent aussi la campagne, & ruinerent entièrement Marissa qui étoit une ville fort riche. Ainsi, Antigonus fut mis en possession de la Judée, par le roi des Parthes, & on lui remit entre les mains Hyrcan & Phasaël prisonniers; mais, il fut fort fâché de ce que les femmes qu'il avoit promis de donner à ce Prince outre l'argent, étoient échappées; & dans la crainte qu'il eut que le peuple ne rétablît Hyrcan dans le royaume, il lui fit couper les oreilles afin de le rendre incapable d'exercer la grande sacrificature. Pour Phasaël, il se donna lui-même la mort; mais, il eut, avant que de rendre l'esprit, la consolation d'apprendre qu'Hérode son frere s'étoit sauvé.

Cependant, Hérode dont le courage ne se laissoit point abattre à sa mauvaise fortune, n'oublioit rien pour se mettre en état de la surmonter. Il alla trouver le roi des Arabes qui lui avoit de grandes obligations, pour le prier de lui témoigner sa reconnoissance dans un si pressant besoin, & sur-tout de l'assister d'argent, soit en don ou à intérêt; parce que comme il ne sçavoit point encore la mort de son frere, il étoit résolu d'employer jusques à trois cens talens pour le délivrer. Il avoit même mené avec lui dans ce dessein le fils de Phasaël, âgé seulement de sept ans, pour le donner en ôtage au roi des Arabes. Mais, des gens envoyés par ce Prince vinrent lui commander de sa part de sortir de ses terres, parce que les Parthes lui avoient défendu de le recevoir; & l'on dit que ce furent les grands de son royaume qui lui donnerent ce lâche conseil, pour s'exempter sous ce prétexte de rendre à Hérode l'argent qu'Antipater lui avoit confié en dépôt. Hérode répondit qu'il ne vouloit point lui être à charge, & qu'il auroit seulement désiré de lui parler pour des affaires importantes.

Il crut ensuite, après y avoir bien pensé, que le meilleur parti étoit de se retirer, & il prit son chemin vers l'Egypte, aussi mécontent qu'on le peut juger d'une action si indigne d'un Roi. Il s'arrêta dans un temple où il avoit laissé plusieurs de ceux qui l'accompagnoient, arriva le lendemain à Rhinoçura, & y apprit la mort de Phasaël. Cependant, le roi des Arabes reconnut sa faute, en eut regret, & courut après lui; mais, il ne le put point joindre, tant il avoit fait de diligence pour s'avancer vers Péluse. Lorsqu'il

y fut arrivé, des matelots qui alloient à Alexandrie, refuserent de le recevoir dans leur vaisseau ; il s'adressa aux Magistrats qui lui rendirent beaucoup d'honneur, & la Reine Cléopâtre voulut le retenir ; mais, elle ne put lui persuader de demeurer, tant il étoit pressé du désir d'aller à Rome, quoique ce fût en hiver, & que le bruit courût que les affaires d'Italie étoient dans un grand trouble.

Ainsi, il s'embarqua pour prendre la route de la Pamphylie ; & après avoir été battu d'une si furieuse tempête que l'on fut contraint de jetter dans la mer une grande partie de ce qui étoit dans le vaisseau, il arriva enfin à Rhodes. Il y rencontra deux de ses amis, Sapinas & Ptolemée, & eut tant de compassion de voir cette ville si ruinée par la guerre faite contre Cassius, que la nécessité où il se trouvoit, ne put l'empêcher de lui faire du bien au delà même de son pouvoir. Il y équipa une galere, s'embarqua dessus avec ses amis, arriva à Brundusium, & delà à Rome, où Marc-Antoine fut le premier à qui il s'adressa. Il lui dit tout ce qui lui étoit arrivé dans la Judée ; que son frere Phasaël avoit été pris & tué par les Parthes ; qu'ils retenoient encore Hyrcan prisonnier ; qu'ils avoient établi Antigonus Roi à cause de la promesse qu'il leur avoit faite de leur donner mille talens & cinq cens femmes qu'il avoit résolu de choisir entre les personnes de la plus grande condition, & particulièrement de sa famille ; que pour les sauver de ses mains, il les avoit emmenées pendant la nuit avec beaucoup de peine, les avoit laissées en très-grand péril ; & qu'enfin il n'avoit point craint de s'exposer aux hazards de la mer dans le milieu de l'hiver, pour venir promptement le trouver, comme étant tout son réfuge & le seul de qui il espéroit du secours.

La compassion qu'eut M. Antoine du malheur où l'inconstance de la fortune qui prend plaisir à persécuter les plus grands hommes, avoit réduit Hérode, le souvenir de la manière si obligeante dont Antipater son pere l'avoit autrefois reçu chez lui, la considération de l'argent qu'il lui promettoit s'il le faisoit établir Roi comme il l'avoit déjà fait établir Tétrarque, & sur-tout sa haine contre Antigonus, qu'il regardoit comme un factieux & comme un ennemi déclaré des Romains, le firent résoudre à l'assister de tout son pouvoir. Octavien s'y porta aussi ; tant en considération de l'amitié si particulière, que Jule César avoit eue pour Antipater à cause du secours qu'il en avoit reçu dans la guerre d'Égypte, que par le désir d'obliger Marc-Antoine qu'il voyoit embrasser avec tant d'ardeur les intérêts d'Hérode. Ainsi, ils assemblerent le Sénat,

Messala & Atratinus y introduisirent Hérode, & représenterent avec de grandes louanges les services que son pere & lui avoient rendus au peuple Romain; & qu'Antigonus au contraire n'en étoit pas seulement un ennemi déclaré, comme ses actions précédentes l'avoient assez fait connoître, mais qu'il avoit témoigné le plus grand mépris pour les Romains jusqu'à vouloir recevoir la couronne des mains des Parthes. Ce discours irrita le Sénat contre Antigonus; & Marc-Antoine ajoûta que dans la guerre qu'on avoit contre les Parthes il seroit sans doute fort avantageux d'établir Hérode, roi de Judée. Tous embrasserent cet avis; & l'obligation qu'Hérode eut à M. Antoine, fut d'autant plus grande qu'il n'espéroit pas d'obtenir une faveur si extraordinaire. Car, les Romains n'avoient accoûtumé de donner les couronnes qu'à ceux qui étoient de race royale; & ainsi il n'avoit pensé qu'à demander celle de Judée pour Alexandre, frere de Mariamne, petit-fils d'Aristobule, du côté de son pere, & d'Hyrcan du côté de sa mere, qu'il fit depuis mourir comme nous le dirons plus bas. On peut ajoûter que la diligence dont usa Marc-Antoine, augmenta encore cette obligation, ayant terminé en sept jours cette grande affaire.

Au sortir du Sénat, Marc-Antoine & Octavien menerent Hérode au milieu d'eux, & accompagnés des Consuls & des Sénateurs, le conduisirent au Capitole, où ils offrirent des sacrifices, & y mirent comme dans un dépôt sacré l'arrêt du Sénat. M. Antoine fit ensuite un superbe festin à ce nouveau Prince, dont la cent vingt-quatrième Olympiade vit commencer le règne sous le Consulat de C. Domitius Calvinus, & de C. Asinius Pollion.

Hérode, à son retour de Rome, assembla à Ptolémaïde quantité de troupes, tant de sa nation que des étrangers qu'il prit à sa solde; & étant encore fortifié par Ventidius & par Silon, à qui Gellius avoit apporté un ordre de M. Antoine de se joindre à lui, & qui étoient auparavant occupés, le premier à appaiser les troubles arrivés dans quelques villes par l'irruption des Parthes, & l'autre dans la Judée où Antigonus l'avoit corrompu avec de l'argent, il entra dans la Galilée pour marcher contre Antigonus. Ses forces s'augmentoient toujours à mesure qu'il s'avançoit, & presque toute la Galilée embrassa son parti. La premiere chose qu'il résolut d'entreprendre, fut de faire lever le siege de Massada, pour dégager ses proches qui y étoient enfermés. Mais, il falloit auparavant prendre Joppé, de peur de laisser derrière soi une si forte place, lorsqu'il s'avanceroit vers Jérusalem. Silon prit cette occa-

lion pour se retirer ; & les Juifs du parti d'Antigonus le poursuivirent. Mais, Hérode quoiqu'il eût peu de gens les combattit, les défit, & sauva Silon qui ne pouvoit plus leur résister. Il prit ensuite Joppé, s'avança en diligence vers Massada, & son armée se fortifioit de jour en jour par ceux du païs qui se joignoient à lui ; les uns par l'affection qu'ils avoient eue pour son pere, les autres par l'estime qu'il avoient pour lui, les autres par les obligations qu'ils avoient à tous deux, & la plûpart par l'espérance des bienfaits qu'ils se promettoient de recevoir de lui, le voyant établi Roi. Antigonus lui dressa diverses embûches sur son chemin, mais sans en tirer grand avantage. Ainsi, Hérode fit lever le siège de Massada ; & étant fortifié de ceux qui étoient dans cette place, il prit le château de Ressa, & s'avança vers Jérusalem, suivi des troupes de Silon, & de plusieurs habitans de cette grande ville qui redoutoient sa puissance.

Il l'assiégea du côté de l'occident; & ceux qui la défendoient tirerent grand nombre de fleches, lancerent quantité de dards, & firent de grandes sorties sur ses troupes. Il commença par faire publier par un héraut, qu'il n'étoit venu que dans le dessein de procurer le bien de la ville ; qu'il oublioit même les offenses que ses plus grands ennemis lui avoient faites, & qu'il n'exceptoit personne de cette amnistie générale. Antigonus répondoit en s'adressant à Silon & aux Romains, que c'étoit une chose indigne de la justice dont le peuple Romain faisoit profession de mettre sur le trône un simple particulier, & encore Iduméen, c'est-à-dire, demi-Juif, contre les loix de leur nation qui ne déféroit cet honneur qu'à ceux que leur naissance en rendoit dignes; que s'ils étoient mécontens de lui à cause qu'il avoit reçu la couronne des mains des Parthes, il restoit plusieurs autres Princes de la race royale qui n'avoient point offensé les Romains à qui ils pouvoient la donner ; & qu'il y avoit aussi des sacrificateurs qu'il n'étoit pas raisonnable de priver d'un honneur auquel ils avoient droit de prétendre. Antigonus & Hérode contestant de la sorte, & en étant venus jusqu'aux injures, Antigonus permit aux siens de repousser les ennemis; ainsi, ils leur tirerent tant de fléches & leur lancerent tant de dards du haut des tours, qu'ils les contraignirent de se retirer. Il parut alors manifestement que Silon s'étoit laissé corrompre par argent; car, il fit que plusieurs de ses soldats commencerent à crier qu'on leur donnât des vivres & de l'argent avec des quartiers d'hiver, parce que la campagne avoit été entièrement ruinée par les troupes d'Antigonus. Tout le camp s'émut ensuite & se préparoit à

ſe retirer ; mais , Hérode conjura les officiers des troupes Romaines de ne pas l'abandonner de la ſorte, & leur repréſenta qu'ils avoient été envoyés par Marc-Antoine , par Octavien, & par le Sénat pour l'aſſiſter ; & que quant aux vivres il y donneroit un tel ordre qu'ils ne manqueroient de rien. Cette promeſſe fut ſuivie de l'effet. Il en fit venir en ſi grande abondance qu'il ôta tout prétexte à Silon de ſe retirer. Il manda auſſi à ceux qui lui étoient affectionnés dans Samarie , de faire mener à Jéricho du bled , du vin , de l'huile, du bétail & toutes les autres choſes dont on pourroit avoir beſoin pour l'armée.

Auſſi-tôt qu'Antigonus en eut avis, il donna ordre de raſſembler des troupes de ſon parti qui occuperent les paſſages des montagnes & dreſſerent des embuſcades à ceux qui portoient ces vivres dans Jéricho. Hérode qui de ſon côté ne négligeoit rien , prit cinq cohortes Romaines , cinq de Juifs, quelques ſoldats étrangers, & un peu de cavalerie , & s'en alla à Jéricho. Il trouva la ville abandonnée, dont cinq cens habitans s'étoient enfuis dans les montagnes avec leurs familles. Il les fit prendre, & enſuite les laiſſa aller. Les Romains trouverent la ville pleine de toute ſorte de biens & la pillerent. Hérode y laiſſa garniſon , donna des quartiers d'hiver aux troupes Romaines dans l'Idumée, la Galilée & Samarie ; & Antigonus, pour récompenſe des préſens qu'il avoit faits à Silon , obtint de lui la permiſſion d'envoyer une partie de ſes troupes à Lydda pour gagner par ce moyen les bonnes graces de M. Antoine.

Cependant , Hérode qui ne vouloit pas demeurer inutile , envoya Joſeph ſon frere dans l'Idumée avec mille hommes de pied & quatre cens chevaux; & lui s'en alla à Samarie , où il laiſſa ſa mere & ſes proches qu'il avoit retirés de Maſſada. Il paſſa enſuite en Galilée pour prendre quelques places , où Antigonus avoit établi des garniſons. Il arriva à Séphonis durant une grande neige ; & ceux qui gardoient cette place pour Antigonus, s'étant enfuis, il y trouva quantité de vivres. Il envoya delà un corps de cavalerie & trois cohortes contre des voleurs qui ſe retiroient dans les cavernes proche du village d'Arbele. Quarante jours après, il s'avança avec ſon armée, & les ennemis vinrent au devant de lui avec beaucoup de hardieſſe. Il ſe donna entre eux un très-grand combat. L'aîle gauche de l'armée d'Hérode étant ébranlée, il la ſecourut avec tant de vigueur qu'il fit revenir ſur leurs pas ceux des ſiens qui avoient tourné le dos, mit en fuite les ennemis, qui ſe croyoient déjà victorieux, & les pourſuivit juſqu'au Jourdain. Une ſi belle action fit entrer dans ſon parti le

reste de la Galilée, excepté ceux qui s'étoient retirés dans les cavernes. Il donna à ses soldats cent cinquante drachmes par tête, traita les capitaines à proportion, & les envoya dans des quartiers d'hiver.

Silon fut obligé de quitter les siens, & vint le trouver avec ses capitaines, parce qu'Antigonus ne voulut que durant un mois faire donner des vivres à ses troupes, & avoit même envoyé ordre aux habitans des lieux voisins de retirer toutes les choses nécessaires à la vie & de s'enfuir dans les montagnes, afin de les faire mourir de faim. Hérode y pourvut, & commit ce soin à Phéroras son jeune frere, à qui il ordonna aussi de faire réparer le château d'Alexandrion qui étoit entièrement abandonné.

Marc Antoine étoit alors à Athènes, & Ventidius en Syrie, d'où il manda à Silon de l'aller joindre pour marcher avec les troupes auxiliaires des provinces contre les Parthes, mais seulement après qu'il auroit rendu à Hérode l'assistance dont il auroit besoin. Hérode ne voulut pas néanmoins le retenir, & mena ses troupes contre les voleurs qui se retiroient avec toutes leurs familles dans les cavernes des montagnes. La difficulté étoit d'y aborder, parce que les chemins pour y aller étoient très-étroits, & qu'elles étoient environnées de rochers pointus & de précipices qui empêchoient qu'on ne pût y monter lorsqu'on étoit au pied des montagnes, ni y descendre lorsqu'on étoit au sommet. Pour remédier à cette difficulté, Hérode fit faire des coffres attachés à des chaînes de fer que l'on descendoit des montagnes avec des machines. Ces coffres étoient pleins de soldats armés de hallebardes pour accrocher ceux qui résisteroient. Mais, cette descente étoit fort périlleuse à cause de la hauteur des montagnes; & ceux qui étoient retirés dans ces cavernes ne manquoient pas de vivres. Lorsque ces coffres furent arrivés à l'entrée de ces cavernes, un soldat armé de son épée, de son bouclier, & de plusieurs dards, prit avec les deux mains les chaînes auxquelles son coffre étoit attaché, se jetta à terre; & voyant que personne ne paroissoit, il s'approcha de l'entrée de l'une de ces cavernes, en tua plusieurs à coups de dard, accrocha avec sa hallebarde quelques-uns de ceux qui oserent lui résister, & les précipita du haut des rochers. Il entra ensuite dans la caverne où il en tua encore plusieurs, & se retira ensuite dans son coffre. Les cris de ceux-ci épouvanterent les autres, & les firent désesperer de leur salut; mais, la nuit obligea les gens d'Hérode de se retirer, & il fit publier qu'il leur pardonnoit à tous s'ils vouloient se rendre. Le lendemain on recommença à les at-

taquer de la même ſorte : & pluſieurs ſoldats ſortirent des coffres pour combattre à l'entrée des cavernes, & pour y jetter du feu, ſçachant qu'il y avoit dedans quantité de matières combuſtibles. Il ſe rencontra dans l'une de ſes cavernes un vieillard qui s'y étoit retiré avec ſa femme & ſept de ſes fils, qui ſe voyant réduits à une telle extrêmité, le prierent de leur permettre de ſe rendre aux ennemis ; mais, au lieu de le leur accorder, il ſe mit à l'entrée de la caverne, les tua tous l'un après l'autre, & ſa femme auſſi, à meſure qu'ils vouloient ſortir, jetta leurs corps du haut en bas de la montagne, & ſe jetta enſuite lui-même, préférant ainſi la mort à la ſervitude. Mais, avant que de ſe précipiter, il fit mille reproches à Hérode, & lui dit des choſes offenſantes, quoique ce Prince qui le voyoit lui fît ſigne de la main qu'il étoit prêt à lui pardonner. Ainſi, tous ceux qui étoient dans ces cavernes furent contraints de ſe rendre, parce qu'ils ne pouvoient plus ni ſe cacher ni réſiſter.

Ce Roi ſi habile, après avoir établi Ptolémée gouverneur du païs, s'en alla à Samarie avec ſix cens chevaux, & trois mille hommes de pied dans le deſſein de combattre Antigonus. Ptolémée réuſſit mal dans cet emploi. Il fut attaqué & tué par ceux qui avoient auparavant troublé la Galilée, & ils s'enfuirent enſuite dans des marais & autres lieux inacceſſibles, d'où ils ravagerent toute la campagne. Hérode ne tarda guere à les châtier ; il revint contre eux, en tua une partie, prit de force les lieux où les autres s'étoient retirés, les fit mourir, ruina ces places, condamna les villes à payer une amende de cent talens, & coupa ainſi la racine aux ſoulevemens.

Cependant, les Parthes ayant été vaincus dans une grande bataille, où Pacore leur Roi fut tué, Ventidius envoya par l'ordre de Marc Antoine, Machéra au roi Hérode avec deux légions & mille chevaux. Antigonus le corrompit avec de l'argent ; & ainſi, quoiqu'Hérode pût faire pour l'empêcher d'aller trouver Antigonus, il y alla ſous prétexte de reconnoître l'état de ſes forces. Mais, Antigonus n'oſa s'y fier, & non ſeulement il ne le reçut point, mais il fit tirer ſur lui. Alors, il reconnut ſa faute, s'en alla à Emmaüs & fit tuer dans ſa colere tous les Juifs qu'il rencontra en ſon chemin, ſans s'informer s'ils étoient amis ou ennemis. Cette conduite de Machéra irrita extrêmement Hérode. Il s'en alla à Samarie dans la réſolution d'aller trouver M. Antoine pour le prier de ne lui envoyer plus de tels ſecours qui lui faiſoient plus de mal qu'à ſes ennemis, & dont il pouvoit ſe paſſer étant aſſez fort ſans cela pour venir à bout d'Antigonus. Machéra vint le trouver ſur ſon

chemin, & le conjura de demeurer, ou au moins de lui donner Joseph son frere pour faire ensemble la guerre à Antigonus. Ainsi, ils se réconcilierent, & Hérode accorda aux prieres de Machéra de lui laisser la plus grande partie de son armée sous la conduite de Joseph, à qui il recommanda de ne rien hazarder, & de ne se point brouiller avec Machéra.

Il s'en alla ensuite avec un corps de cavalerie & d'infanterie trouver M. Antoine qui assiégeoit la ville de Samosate, située sur le fleuve d'Euphrate. Il rencontra à Antioche un grand nombre de gens qui vouloient aussi aller trouver Marc Antoine, mais qui n'osoient se mettre en chemin pour continuer leur voyage, parce que les Barbares répandus tout alentour tuoient tous ceux qui tomboient entre leurs mains. Il les rassura, & offrit de leur servir de chef. Quand il fut arrivé à deux journées de Samosate, des Barbares qui s'étoient assemblés en grand nombre pour surprendre ceux qui alloient trouver Marc-Antoine, & qui ne sortoient de leur embuscade que lorsqu'ils les voyoient engagés dans la plaine, laisserent passer la première troupe d'Hérode, & attaquerent avec cinq cens chevaux celle qui suivoit où il étoit en personne. Ils mirent en fuite les premiers rangs; mais, ce Prince les chargea si vigoureusement, qu'il releva le courage des siens, fit revenir au combat ceux qui l'avoient abandonné, tailla en pièces la plûpart de ces Barbares, & ne cessa point de tuer qu'il n'eût recouvré tout le butin & tous les prisonniers qu'ils avoient faits. Il défit de la même sorte en continuant son voyage, un autre grand nombre de ces Barbares qui se tenoient dans les bois pour se jetter sur les passans, en tua quantité, & ayant ainsi assuré le chemin à ceux qui vinrent après lui, ils le nommoient tous leur protecteur & leur sauveur. Lorsqu'il fut près de Samosate, M. Antoine qui avoit déjà appris de quelle sorte il avoit dissipé ces Barbares & le secours qu'il lui amenoit, envoya des meilleures de ses troupes au devant de lui pour lui faire honneur, le reçut avec grande joie, l'embrassa, loua sa vertu, & le traita comme un Prince à qui il avoit mis la couronne sur la tête. Antiochus rendit bientôt après Samosate, ce qui mit fin à la guerre. M. Antoine laissa à Sosius le commandement de l'armée & de la province avec ordre d'assister le Roi Hérode en tout ce dont il auroit besoin, & s'en alla en Égypte. Sosius envoya devant en Judée deux légions avec Hérode, & les suivit avec le reste de l'armée.

Pendant que ces choses se passoient, Joseph, frere d'Hérode, perdit la vie dans un combat qui se donna en Judée, & après ce combat, les Galiléens

se révolterent contre leurs Gouverneurs, & jetterent dans le lac ceux qui suivoient le parti d'Hérode. Plusieurs autres mouvemens arriverent aussi dans la Judée, & Machéra fortifia le château de Geth.

Hérode apprit ces nouvelles à Daphné, & il y étoit comme préparé à cause de quelques songes qu'il avoit eus qui lui présageoient la mort de son frere. Ainsi, il hâta sa marche; & lorsqu'il fut arrivé au mont Liban, il prit huit cens hommes du païs, & avec une légion Romaine alla à Ptolémaïde, d'où il partit la même nuit pour s'avancer dans la Galilée. Les ennemis l'attaquerent, & il les vainquit, & les contraignit de se renfermer dans un château d'où ils étoient sortis le jour précédent. Le lendemain matin il les assiégea; mais, un grand orage le contraignit de se retirer dans les villages voisins. L'autre légion qu'il avoit reçue de Marc Antoine le vint joindre, & l'étonnement qu'en eurent les assiégés, leur fit abandonner de nuit ce château. Comme Hérode étoit dans l'impatience de venger la mort de son frere, il s'avança avec une extrême diligence vers Jéricho, où il traita les principaux de la ville; & à peine les convives s'étoient-ils retirés chez eux, que la salle où le festin s'étoit donné tomba; ce qui donna sujet de croire que Dieu prenoit un soin particulier d'Hérode, puisqu'il l'avoit délivré comme par miracle d'un si grand péril. Le lendemain six mille des ennemis qui descendirent des montagnes étonnerent les Romains, & les incommoderent fort à coups de dards & de pierres. Hérode y fut blessé au côté; & Antigonus, voulant faire croire qu'il étoit assez fort pour faire la guerre en même tems en divers endroits, envoya des troupes à Samarie conduites par Pappus. Mais, Machéra s'opposa à lui; & Hérode de son côté prit cinq villes de force, tua près de deux mille hommes de ceux qui y étoient en garnison, y mit le feu, & tourna tête vers Pappus qui étoit campé à Isanas, où plusieurs se rendoient auprès de lui tant de Jéricho que de la Judée.

Aussi-tôt qu'Hérode sçut que les ennemis étoient assez hardis pour oser en venir à un combat, il les attaqua, les vainquit, & brûlant de désir de venger la mort de son frere, les poursuivit en tuant toujours jusques dans un village. Les maisons s'en trouverent incontinent pleines, & plusieurs furent contraints de monter sur les toits. Ceux-là furent bientôt tués; les toits furent découverts; on vit alors tous les autres qui étoient cachés, & ils étoient si pressés qu'ils ne pouvoient se défendre. On les tua à coups de pierre; & il ne s'est point vu dans toute cette guerre de spectacle plus déplorable, tant une si grande quantité de morts donnoit d'horreur. Ce succès plus

que nul autre abattit l'audace des ennemis, parce qu'il leur fit perdre l'espérance d'avoir la fortune plus favorable. On les voyoit fuir par grandes troupes; & sans un grand orage qui arriva, les vainqueurs pouvoient aller à Jérusalem avec certitude de l'emporter, & la guerre auroit été finie, Antigonus pensant déjà à s'enfuir & à abandonner la ville. Quand le soir fut venu, Hérode commanda que l'on fît manger les soldats. Et comme il étoit extrêmement las, il se retira dans sa chambre pour se mettre au bain. La providence le délivra alors d'un très-grand péril; car, étant tout nu & n'ayant qu'un seul de ses domestiques auprès de lui, trois des ennemis que la peur avoit fait cacher dans cette maison, sortirent l'un après l'aure l'épée à la main pour se sauver, & furent si effrayés de la présence du Roi qui étoit dans le bain, qu'au lieu de le tuer comme ils le pouvoient facilement, ils ne penserent qu'à s'enfuir. Le lendemain Hérode après avoir fait couper la tête à Pappus qui se trouva être du nombre des morts, l'envoya à Péroras pour le consoler de la perte de son frere, parce que c'étoit lui qui avoit tué Joseph.

Lorsque l'orage fut cessé, ce grand capitaine marcha vers Jérusalem, se campa près de la ville, & l'assiégea trois ans après qu'il eut été déclaré Roi dans Rome. Il choisit l'endroit qu'il crut être le plus propre pour emporter la place, & prit son quartier devant le temple comme avoit fait autrefois Pompée. Il fit élever avec quantité de pionniers trois plates-formes, bâtir des tours, & abattre un grand nombre d'arbres; & pendant que ce siege se continuoit, il s'en alla à Samarie épouser Mariamne, fille d'Alexandre, & petite-fille du roi Aristobule, qu'il avoit fiancée comme nous l'avons vu ci-dessus.

Hérode amena dans son armée après ses noces un renfort de trente mille hommes; & Sosius qui avoit envoyé devant lui la sienne qui étoit forte, tant en cavalerie qu'en infanterie, vint en même tems par la Phénicie. Ainsi, on voyoit de toutes parts des troupes se presser pour assister au siege de Jérusalem, qui étoit attaquée du côté du septentrion; & l'on y vit jusqu'à onze légions & six mille chevaux outre les troupes auxiliaires de Syrie. Les deux chefs de ce célebre siege étoient Sosius envoyé par Marc Antoine au secours d'Hérode, & ce Prince qui faisoit la guerre pour lui-même, afin de s'assurer la couronne que l'arrêt du Sénat lui avoit donnée, en ruinant Antigonus ennemi déclaré du peuple Romain.

Les Juifs, qui étoient venus de tous les endroits du royaume, se jetter dans cette place, la défendoient avec un extrême courage, se glorifioient de la

sainteté de leur temple, assuroient le peuple que Dieu les délivreroit de ce péril, & faisoient secrétement des sorties à la campagne pour gâter les vivres & les fourrages, & en faire manquer aux assiégeans. Hérode pour y remédier mit en divers lieux des troupes en embuscade, & fit venir de loin des convois qui mirent l'armée dans l'abondance de toutes les choses nécessaires. Il employa aussi un si grand nombre de pionniers, que comme l'on étoit en été, & qu'une saison si favorable ne retardoit point les travaux, il acheva les trois plates-formes qu'il avoit entreprises. Il battoit en ce même tems les murs de la ville avec des machines, & il n'oublioit rien pour venir à bout d'une si grande entreprise. Les assiégés de leur côté faisoient tous les efforts imaginables pour se bien défendre; ils brûloient même des travaux non seulement commencés, mais achevés, & faisoient voir par leur extrême valeur que les Romains ne les surpassoient que dans la science de la guerre. Au lieu des murs abattus par les machines, ils en faisoient d'autres, éventoient les mines par d'autres mines, & combattoient quelquefois main à main, & de pied ferme. Ainsi, quoiqu'ils fussent assiégés par une si puissante armée, & en même tems travaillés de la faim, parce que cette année étoit celle du Sabbath, le désespoir même les animoit, & rien ne pouvoit les faire résoudre à se rendre. Enfin, le quarantième jour du siege, vingt soldats Romains des plus braves monterent sur la muraille, & étant suivis d'un des capitaines qui étoient sous le commandement de Sosius, & soutenus par d'autres troupes, ils s'en rendirent les maîtres. Quinze jours après, le second mur fut aussi emporté, & quelques-uns des portiques du temple furent brûlés; mais, Hérode en accusa Antigonus afin de le rendre odieux au peuple. Les dehors du temple & la basse ville ayant aussi été pris, les assiégés se retirerent dans la haute ville & dans le temple; & craignant que les Romains ne les empêchassent d'offrir à Dieu les sacrifices ordinaires, ils prierent les assiégeans de leur permettre de faire entrer seulement les bêtes nécessaires pour ce sujet. Hérode le leur accorda dans la pensée que cette faveur les adouciroit. Mais, voyant qu'ils s'opiniâtroient plus que jamais à maintenir Antigonus dans la royauté, il redoubla ses efforts pour prendre la place, & on vit bien-tôt paroître de tous côtés encore plus qu'auparavant l'image affreuse de la mort, parce que d'une part les Romains étoient irrités de ce que le siege duroit si long-tems, & que de l'autre les Juifs affectionnés à Hérode, vouloient ruiner entièrement ceux de leur nation qui avoient embrassé le parti contraire.

Ainsi, ils les tuoient dans les rues, dans les maisons, & lors même qu'ils s'enfuyoient dans le temple. On ne pardonnoit ni aux vieillards ni aux jeunes; la foiblesse du sexe ne donnoit point de compassion pour les femmes ; & quoiqu'Hérode commandât de les épargner & joignît ses prieres à ses commandemens, on ne lui obéissoit point en cela, car ils étoient si transportés de fureur qu'ils avoient perdu tout sentiment d'humanité.

Antigonus, par une conduite indigne de sa fortune passée, descendit de la tour où il étoit, & vint se jetter aux pieds de Sosius, qui au-lieu d'en être touché lui insulta dans son malheur en l'appellant non pas Antigonus, mais Antigona.

Hérode, après avoir eu tant de peine à surmonter ses ennemis, n'en eut pas moins à réprimer l'insolence des étrangers qu'il avoit appellés à son secours. Ils se jetterent en foule dans le temple & vouloient même entrer dans le sanctuaire. Il employa pour les en empêcher non seulement les prieres & les menaces, mais la force; parce qu'il se croyoit plus malheureux d'être victorieux que d'avoir été vaincu, si sa victoire donnoit lieu d'exposer aux yeux des profanes ce qu'il ne leur étoit pas permis de voir. Il travailla aussi de tout son pouvoir à empêcher le pillage de la ville, en disant fortement à Sosius que si les Romains vouloient la dépeupler d'habitans & la saccager, il se trouveroit donc qu'il n'auroit été établi Roi que sur un désert; & qu'il lui déclaroit qu'il ne voudroit pas acheter l'empire de tout le monde au prix du sang d'un si grand nombre de son peuple. Sosius lui ayant répondu que l'on ne pouvoit refuser aux soldats le pillage d'une place qu'ils avoient prise, il lui promit de les récompenser du sien. Ainsi, il en garantit la ville, & accomplit magnifiquement sa promesse, tant à l'égard des soldats que des officiers, & particulièrement de Sosius.

Cette prise de Jérusalem arriva sous le consulat de M. Agrippa & de Canisius Gallus, en la cent quatre-vingt-cinquième Olympiade, au troisième mois, & durant le jeûne solemnel, le même jour que Pompée l'avoit prise, vingt-sept ans auparavant.

Sosius, après avoir consacré à Dieu une couronne d'or, partit de Jérusalem, & mena Antigonus prisonnier à Marc Antoine. Cela fit beaucoup de peine à Hérode; il craignit que M. Antoine ne le laissât aller, & que lorsqu'il seroit arrivé à Rome, il ne représentât au Sénat, qu'étant de la race royale il devoit être préféré à lui qui n'avoit rien d'illustre par sa naissance; & que quand même sa révolte contre les Romains les empêcheroit de le maintenir dans le royaume, au moins ne pourroient-ils pas avec justi-

ce en priver ses enfans qui ne les avoient point offensés. Pour se délivrer de ces appréhensions, il obtint de Marc Antoine par une grande somme d'argent que l'on fit mourir Antigonus.

Quand Hérode se vit maître de la Judée, il fit paroître beaucoup de reconnoissance pour ceux qui lui avoient témoigné de l'affection, lorsqu'il n'étoit encore que simple particulier. Mais, il ne se passoit point de jour qu'il ne fit mourir quelqu'un de ceux qui avoient suivi le parti d'Antigonus. Pollion, Pharisien, & Saméas son disciple furent les seuls qu'il traita favorablement, pour les récompenser de ce que durant le siège ils conseilloient qu'on le reçût. Il fit porter dans le palais royal tout ce qui se trouva de meubles précieux avec l'or & l'argent qu'il prit aux riches, & assembla ainsi une grande somme dont il fit présent à M. Antoine, & à ceux que Marc Antoine aimoit le plus. Il fit mourir quarante-cinq des principaux du parti d'Antigonus, & établit des gardes aux portes pour voir si lorsque l'on emportoit leurs corps ils étoient morts en effet. Il se faisoit apporter tout ce que l'on trouvoit d'or & d'argent; & ceux qui avoient suivi le parti d'Antigonus, ne voyoient point de fin à leurs maux. Tout leur bien ne pouvoit suffire pour contenter l'avarice de ce nouveau Roi dont les finances se trouvoient alors épuisées.

Cependant, Hyrcan ayant été mis en liberté par Phraate, roi des Parthes, revint à Jérusalem. Hérode le traita avec tant d'honneur qu'il lui donnoit toujours le premier rang dans les festins, le nommoit son pere, & n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit lui ôter le soupçon de la trahison qu'il méditoit, parce qu'il désiroit à quelque prix que ce fût, s'assurer la couronee & affermir sa nouvelle autorité; ce qui causa des divisions domestiques, qui exciterent de grands troubles à l'occasion que nous allons dire. La crainte qu'avoit Hérode qu'une personne de grande naissance ne fût établie dans la souveraine sacrificature, le porta à faire venir de Babylone un sacrificateur nommé Ananel qui étoit d'une famille des plus obscures, & il lui donna cette charge. Alexandra sa belle mere, qui avoit un fils nommé Aristobule comme son ayeul, fut touchée d'une très-sensible douleur du tort que l'on faisoit à son fils, de lui préférer ainsi un homme de nulle considération pour l'honorer d'une si éminente dignité. Elle écrivit à Cléopâtre par un musicien pour la prier de demander à Marc Antoine cette charge pour son fils; & cette Reine lui rendit volontiers cet office, mais elle ne put rien obtenir. Cependant, Hérode jugea à propos de ne pas désobliger entièrement Aristobule & Alexandra, & de ne pas mécontenter

Mariamne qui le pressoit sans cesse de donner la grande sacrificature à son frere. Il l'ôta donc à Ananel, qui, quoiqu'il fût de la race des sacrificateurs, passoit pour étranger, parce qu'il étoit de ces Juifs qui demeuroient en grand nombre au delà de l'Euphrate. Hérode ne l'avoit honoré de cette dignité aussitôt qu'il fut parvenu à la couronne, que parce qu'il étoit son ancien ami, & il ne la lui ôta que parce qu'il le jugea nécessaire pour appaiser le trouble de sa famille.

Mais, cette réconciliation ne l'empêcha pas de continuer dans ses défiances. Il crut qu'après ce qu'avoit fait Alexandra, elle ne manqueroit pas de remuer si elle en trouvoit l'occasion. Ainsi, il lui défendit de sortir du palais & de se mêler de quoique ce fût. Quelque tems après, il apprit qu'elle se disposoit à se retirer avec son fils en Egypte, auprès de Cléopâtre. Il les fit arrêter au moment de leur départ. Mais, comme il n'osoit faire de mal à Alexandra, de peur que Cléopâtre n'en eût du ressentiment, il fit semblant de lui pardonner, & affecta de paroître clément envers la mere & le fils, par une grandeur de courage; mais, il résolut dans son cœur de perdre Aristobule à quelque prix que ce fût. Il ne tarda pas à exécuter son dessein, ayant engagé quelques jeunes gens du même âge qu'Aristobule à le noyer, pendant qu'ils se baignoient ensemble.

La perte d'un fils aussi admirable que l'étoit Aristobule, avoit fait une si profonde plaie dans le cœur d'Alexandra, que rien n'étoit capable de la consoler. Sa douleur se renouvelloit tous les jours avec de si vifs sentimens, qu'ils l'animoient sans cesse à en tirer vengeance; & elle écrivit à Cléopâtre de quelle sorte Hérode lui avoit ravi son fils par une si détestable trahison. Cette Reine, qui étoit déjà fort portée à l'assister, eut tant de compassion de son infortune, qu'il n'y eut rien qu'elle ne fit auprès de Marc Antoine pour lui persuader de venger une mort si déplorable. Comme il ne pouvoit approuver une si noire action en cas qu'elle se trouvât véritable, il se rendit à Laodicée & manda à Hérode de le venir trouver pour se justifier du crime dont on l'accusoit. Hérode qui se sentoit coupable, & qui redoutoit la haine de Cléopâtre qu'il sçavoit animer sans cesse Marc Antoine contre lui, appréhendoit extrêmement ce voyage; mais, la nécessité d'obéir le conraignit de s'y résoudre. Il laissa le soin du gouvernement du royaume à Joseph son beau-frere, & lui ordonna en secret que si Marc Antoine le condamnoit, il tuât aussi-tôt la Reine Mariamne sa femme; car il l'aimoit avec tant de passion qu'il ne pouvoit souffrir que même après sa mort elle tombât en la puissance d'un autre, & il la considéroit comme la cause

de son malheur, parce que la réputation de son extraordinaire beauté avoit depuis longtems donné de l'amour pour elle à Marc Antoine. Après avoir laissé ces ordres, il se mit en chemin avec peu d'espérance d'un bon succès.

Comme en l'absence d'Hérode Joseph alloit très-souvent voir Mariamne, tant pour lui rendre l'honneur qui lui étoit dû, que pour lui parler des affaires du Royaume, il l'entretenoit continuellement de l'extrême amour que le Roi son mari avoit pour elle; & lorsqu'il vit qu'au lieu de témoigner de le croire elle s'en mocquoit, & Alexandra sa mere encore plus qu'elle, un imprudent désir de leur faire changer de sentiment le porta à leur dire l'ordre qu'Hérode lui avoit donné, & qui faisoit voir qu'il ne pouvoit souffrir que la mort le séparât d'elle. Ce discours, au lieu de persuader ces Princesses de l'affection d'Hérode, leur donna de l'horreur d'une si tyrannique humanité qui le rendoit cruel même après sa mort envers la personne du monde qu'il aimoit le plus.

Cependant, les ennemis de ce Prince firent courir le bruit que Marc Antoine l'avoit fait mourir après lui avoir fait souffrir divers tourmens. Toute la ville de Jérusalem fut troublée, mais principalement le palais, & dans le palais les Princesses. Alexandra exhorta Joseph de sortir avec elle & avec Mariamne pour aller se mettre sous la protection des aigles Romaines de la légion commandée par Julius qui étoit campée hors de la ville, afin d'y être en sûreté s'il arrivoit quelque tumulte; comme aussi parce qu'elle ne doutoit point que lorsque Marc Antoine verroit Mariamne, elle obtiendroit de lui tout ce qu'elle désireroit, & même de la rétablir dans le royaume & dans tous les autres honneurs & les autres avantages que sa naissance lui pouvoit faire espérer. Lorsqu'elle étoit dans ces pensées, on reçut des lettres d'Hérode toutes contraires à ce bruit qui avoit couru. Elles portoient qu'aussi-tôt qu'il étoit arrivé auprès de Marc Antoine, il avoit adouci son esprit par des présens, & se l'étoit rendu si favorable dans les entretiens qu'il avoit eus avec lui, qu'il n'avoit plus sujet de craindre les mauvais offices de Cléopâtre, parce que Marc Antoine étoit persuadé qu'un Roi n'est obligé de rendre compte à personne de ses actions touchant la conduite de son État, puisque ce ne seroit pas être Roi que de ne pouvoir agir avec l'autorité que cette qualité donne, & qu'il importoit même à Cléopâtre de ne se mettre point en peine de la manière dont les autres Rois se gouvernoient. Ces lettres ajoûtoient qu'il n'y avoit point d'honneurs qu'il ne reçût de Marc Antoine; qu'il le faisoit assister à ses conseils, & l'appelloit tous les

jours à ses festins, quoique Cléopâtre fit tous ses efforts pour tâcher de le perdre par le desir qu'elle avoit de devenir Reine de Judée ; mais que la justice de Marc Antoine étoit à l'épreuve des artifices & des calomnies de cette Princesse ; qu'ainsi il reviendroit bientôt plus affermi que jamais dans son royaume & dans l'affection de M. Antoine, sans qu'il pût rester à Cléopâtre aucune espérance de lui nuire, parce que M. Antoine lui avoit donné la basse-Syrie, à condition qu'elle se désisteroit des prétentions qu'elle avoit sur la Judée.

Ces lettres firent changer à Alexandra & à Mariamne le dessein de se mettre sous la protection des Romains ; mais, il ne put être si secret qu'Hérode n'en eût connoissance. Salomé sa sœur & sa mere l'en informerent, lorsqu'il fut revenu à Jérusalem, après que Marc Antoine fut parti pour marcher contre les Parthes. Salomé passa encore plus avant; car, pour se venger de ce que Mariamne qui avoit le cœur extrêmement grand, lui avoit reproché dans une contestation arrivée entre elles, la bassesse de sa naissance, elle accusa Joseph son propre mari d'avoir vécu trop familierement avec cette Princesse. Hérode, qui avoit toujours très-ardemment aimé Mariamne, sentit alors jusqu'où peuvent aller les mouvemens de la jalousie. Il se retint néanmoins quoiqu'avec peine, pour ne pas donner sujet de croire que sa passion lui fit perdre le jugement. Il demanda en particulier à Mariamne quel commerce elle avoit donc eu avec Joseph. Elle lui protesta avec tous les sermens dont une personne qui se sent très-innocente peut se servir pour sa justification, qu'elle n'en avoit eu aucun dont il pût avoir le moindre sujet de se plaindre. Hérode, vaincu par l'amour qu'il avoit pour elle, sentit non seulement calmer son esprit, mais lui demanda pardon d'avoir trop légerement ajoûté foi aux rapports qu'on lui avoit faits, témoigna le gré qu'il lui sçavoit de lui avoir été fidele, & n'oublia rien de tout ce qu'il put lui dire pour lui faire connoître avec quelle passion il l'aimoit. Tant de témoignages de tendresse firent, comme il arrive en de semblables rencontres, que tous deux se mirent à pleurer & s'embrasserent. Mais, comme Hérode s'efforçoit de plus en plus d'assurer Mariamne de son extrême affection, elle ne put s'empêcher de lui répondre ; » Est-ce donc » une grande marque d'amitié » que d'avoir commandé de me » faire mourir en cas que M. » Antoine vous ôtât la vie, » quoique je ne vous eusse don» né nul sujet d'être mécontent » de moi ? « Ces paroles furent comme un coup de poignard qui perça le cœur d'Hérode. Il quitta Mariamne qu'il tenoit embrassée, s'arracha les cheveux, & s'écria qu'il ne pouvoit plus

douter

douter de son crime, puisqu'il étoit impossible que Joseph lui eût découvert un secret de cette importance, si elle ne se fût abandonnée à lui pour le récompenser de sa trahison; & il étoit tellement transporté de colère qu'il l'auroit tuée à l'heure même si la violence de son amour n'eût combattu sa jalousie. Quant à Joseph, il envoya aussi-tôt le tuer sans vouloir seulement le voir ni l'entendre, & fit mettre Alexandra en prison comme étant la cause de tout le mal.

Cependant, Cléopâtre, après avoir accompagné Marc-Antoine jusqu'à l'Euphrate, lorsqu'il marchoit avec son armée en Arménie, vint à Apamée & à Damas, & désira de voir la Judée. Hérode la reçut avec beaucoup d'honneur, & traita avec elle du revenu de cette partie de l'Arabie que Marc-Antoine lui avoit donnée, & du territoire de Jéricho, qui étoit le seul lieu où croissoit le beaume, & où l'on voyoit en abondance les plus beaux palmiers du monde. Après divers entretiens, qu'Hérode eut avec cette Princesse, elle fit tout ce qu'elle put pour lui donner de l'amour; & comme elle étoit très-impudique, elle en avoit peut-être pour lui; mais ce qui est plus vraisemblable, c'est que son dessein étoit de se servir de ce moyen pour trouver une occasion de le perdre. Quoi qu'il en soit, elle témoignoit avoir une grande passion pour ce Prince. Hérode au contraire, qui l'avoit depuis long-tems en aversion, parce qu'elle prenoit plaisir à faire du mal à tout le monde, fut non seulement insensible à ses caresses, mais eut horreur de son effronterie, & consulta avec ses amis s'il ne la feroit point mourir pour garantir tant de gens des maux qu'elle leur faisoit, & de ceux qu'elle leur pourroit encore faire. Ses amis ne furent point de cet avis. Hérode se laissa persuader à leurs raisons, appaisa Cléopâtre par de grands présens, & la conduisit jusques en Égypte. Il lui payoit exactement les tributs du païs, que Marc-Antoine lui avoit donné, parce qu'il n'ignoroit pas combien il lui importoit de ne lui point donner sujet de le haïr; & depuis que l'exaction de ces tributs commença à appartenir à Hérode, les Arabes lui payerent durant quelque tems deux cens talens par an, mais ils ne continuerent pas, & à peine lui en payoient-ils une partie.

Hérode, dont le courage ne pouvoit souffrir cette insulte & ce mépris des Arabes, se préparoit à entrer en armes dans leur païs, lorsqu'une grande guerre civile s'excita entre les Romains, pour sçavoir à qui d'Octavien ou de Marc-Antoine demeureroit l'empire du monde, ce que la bataille d'Actium donnée en la cent quatre-vingt-septième Olympiade, décida en faveur d'Octavien

connu depuis sous le nom d'Auguste. Comme le roi des Juifs étoit très-redevable à Marc-Antoine, & que la paisible jouissance durant un long-tems d'un païs si abondant en pâturages & en bétail, outre plusieurs autres grands revenus, l'avoit rendu extrêmement riche, il prépara de grandes forces pour les mener à son secours. Mais, il lui manda qu'il n'en avoit pas besoin; & qu'ayant appris de lui & de la reine Cléopâtre, la perfidie des Arabes, il aimoit mieux qu'il marchât contre eux. Cléopâtre, qui étoit bien aise que les Juifs & les Arabes en vinssent aux armes & s'affoiblissent ainsi les uns les autres, fut cause de cette réponse de Marc-Antoine, qui obligea Hérode de changer de résolution. Il entra ensuite dans l'Arabie avec une puissante armée, & s'avança vers Diospolis. Les Arabes vinrent à sa rencontre. La bataille se donna; elle fut fort sanglante, & les Juifs demeurerent victorieux. Les Arabes rassemblerent une nouvelle armée dans la basse-Syrie. Hérode alla au devant d'eux avec la plus grande partie de ses forces; & lorsqu'il en fut proche, il vouloit se camper & fortifier son camp, afin de prendre son tems à propos pour les attaquer; mais, ses soldats le presserent avec de grands cris de ne pas différer davantage de les mener au combat, tant la victoire qu'ils avoient remportée, & leur confiance en la force de leur armée les rendoient audacieux. Hérode ne crut pas devoir laisser ralentir cette ardeur; il résolut d'en profiter, leur dit qu'il ne leur céderoit point en courage, se mit à leur tête, & marcha contre les ennemis. La hardiesse avec laquelle il alla à eux, les étonna tellement, que la plûpart prirent la fuite; & ils eussent été entièrement défaits sans Athénion, général des troupes de Cléopâtre en ce païs. Avec le secours qu'il leur fournit dans cette circonstance, les Arabes reprirent cœur, revinrent à la charge, & les Juifs n'étant plus en etat de résister, le meurtre fut si grand qu'un petit nombre seulement de cette principale partie de l'armée put à peine se retirer dans son camp. Hérode courut à toute bride pour amener d'autres troupes à leur secours; mais, il ne put venir assez-tôt pour empêcher que le camp ne fût pillé. Ainsi, les Arabes, par un bonheur si inespéré, remporterent la victoire lorsqu'ils se croyoient vaincus, & défirent une si puissante armée. Hérode évita depuis ce jour d'en venir à une bataille. Il se contenta de camper sur les montagnes pour faire des courses dans leur païs, & en tira un si grand avantage, que ce travail auquel il accoûtuma les siens, les rendit capables de réparer la perte qu'ils avoient faite.

La septième année du règne d'Hérode, il arriva en Judée,

le plus grand tremblement de terre que l'on y eût jamais vu ; la plus grande partie du bétail fut tuée, & près de dix mille hommes se trouverent accablés sous les ruines de leurs maisons. Mais, les gens de guerre ne reçurent point de mal parce qu'ils étoient campés à découvert. Il n'est pas croyable combien cette perte que l'on disoit encore plus grande par la haine que les autres nations portoient à la nation Juive, rehaussa le cœur des Arabes. Ils s'imaginerent que toutes leurs villes étoient détruites, & qu'il ne restoit plus personne pour leur résister. Ainsi, au lieu d'avoir quelque compassion du malheur des Juifs, ils tuerent les Ambassadeurs qu'ils leur envoyerent pour leur demander la paix, & marcherent contre eux avec autant d'ardeur que de promptitude & de joie. Les Juifs n'oserent point les attendre, parce que leurs mauvais succès dans la guerre, les pertes que ce tremblement de terre leur avoit causées, & le peu d'apparence de recevoir du secours, les avoient tellement abattus, que n'étant plus touchés de l'amour du bien public, ils étoient près de s'abandonner à un entier désespoir. Dans une si extrême consternation, Hérode n'oublia rien pour réveiller le courage de leurs chefs; & voyant que les plus généreux commençoient à concevoir de meilleures espérances, il se hazarda de parler à toutes ses troupes, ce qu'il n'osoit faire auparavant, parce qu'il avoit remarqué en d'autres occasions que quand la fortune leur étoit contraire, ils ne vouloient rien écouter.

Le discours d'Hérode anima de telle sorte ses troupes, qu'elles ne demanderent plus que d'en venir à une bataille. Il ordonna des sacrifices selon la coûtume, fit, sans perdre de tems, passer le Jourdain à son armée pour marcher contre les Arabes, & se campa proche d'eux. Il y avoit entre les armées un château dont il pouvoit tirer de l'avantage, soit que l'on en vînt à un combat, ou qu'il fallût passer outre pour choisir un campement plus sûr que n'étoit le sien. Il résolut de le prendre ; & les Arabes ayant le même dessein, la bataille se donna à la suite de quelques légeres escarmouches. Plusieurs furent tués, & les Arabes lâcherent le pied ; mais, les Juifs, les poursuivant pour aller les attaquer jusques dans leur camp, ils furent contraints de faire ferme & de se défendre, quoiqu'ils fussent en grand désordre & sans espérance de vaincre. Après un assez grand combat où plusieurs demeurerent sur la place, les Arabes prirent la fuite, & cinq mille furent tués par les Juifs & par eux-mêmes, tant ils se pressoient pour se sauver. Le reste se retira dans leur camp, quoiqu'ils y manquassent de vivres & d'eau ; & les Juifs les y assiégerent. Une

telle extrêmité les contraignit d'envoyer proposer à Hérode de faire tout ce qu'il désireroit, pourvu qu'il les laissât aller & leur permît de désaltérer leur soif. Mais, il ne voulut ni écouter leurs Ambassadeurs, ni recevoir l'argent qu'ils offroient pour leur rançon, ni accepter aucune autre condition, tant il désiroit se venger de ce qu'ils avoient violé le droit des gens. Alors ne pouvant plus supporter une si ardente soif, quatre mille se présenterent le cinquième jour du siege pour être enchaînés comme esclaves. Le lendemain le reste résolut de sortir pour mourir les armes à la main, plutôt que de s'exposer à une si grande infamie; & ils exécuterent ce dessein. Mais, leurs corps étoient si foibles & leurs esprits si abattus, qu'ils ne purent faire aucun effort tant soit peu considérable. Tout ce qu'ils appréhendoient étoit de vivre; & dès le premier choc il y en eut près de sept mille de tués. Une si grande perte abattit entièrement l'orgueil de cette nation; elle admira dans son malheur la valeur & la conduite d'Hérode, & le prit pour son protecteur.

Hérode, après un succès si avantageux, retourna à Jérusalem comblé d'honneur & de gloire. Mais, lorsqu'il paroissoit être dans la plus grande prospérité, la victoire remportée par Auguste sur Marc-Antoine à Actium, le mit dans un si grand péril, qu'il se crut perdu. Tous ses ennemis étoient du même sentiment, parce qu'on ne pouvoit se persuader que cette grande amitié qui avoit été entre Marc-Antoine & lui, ne dût alors causer sa ruine. Ainsi, ceux qui l'aimoient véritablement, ne pouvoient dissimuler leur douleur; & ceux qui le haïssoient faisoient semblant de le plaindre, quoiqu'ils se réjouissent dans leur cœur de l'avantage qu'ils espéroient retirer du changement de sa fortune. Comme Hyrcan étoit le seul qui restoit de la race royale, Hérode jugea qu'il lui importoit de le faire mourir, afin que s'il sortoit d'un si grand danger, personne ne pût prétendre à la couronne à son préjudice; ou que si Auguste lui faisoit perdre la vie, il eût au moins la consolation de sçavoir qu'Hyrcan n'auroit pas la joie de lui succéder. Lorsqu'il rouloit ces pensées dans son esprit, la famille où il s'étoit allié lui offrit une occasion d'exécuter son dessein.

Après qu'Hérode se fut défait d'Hyrcan, il alla trouver Auguste de qui il n'espéroit rien de favorable à cause de l'amitié qu'il y avoit eu entre lui & Marc-Antoine; & il craignit en même tems qu'Alexandra ne prît occasion de son absence pour émouvoir le peuple contre lui & troubler l'État. Il laissa la conduite des affaires à Phéroras son frere, mit Cypros, sa mere, sa sœur, & tous ses proches dans la forteresse de

Maſſada, & ordonna à Phéroras, ſi ſon voyage lui réuſſiſſoit mal, de prendre le gouvernement du royaume. Quant à Mariamne, parce qu'elle ne pouvoit s'accorder avec Cypros & avec Salomé, il la mit avec Alexandra ſa mere, dans le château d'Alexandrion dont il confia la garde à Joſeph ſon tréſorier & à Soëme, en qui il avoit toujours eu dès le commencement de ſon règne une entière confiance. Il prit pour prétexte que c'étoit pour rendre de l'honneur à ces Princeſſes; mais, il donna à ces deux hommes un ordre ſecret, ſi ſon voyage ne tournoit pas bien, de les tuer auſſitôt qu'ils apprendroient la nouvelle de ſa mort, & d'aſſiſter Phéroras de tout leur pouvoir pour conſerver le royaume à ſes enfans.

Lorſqu'Hérode eut donné ordre à toutes choſes, il s'embarqua pour aller à Rhodes trouver Auguſte. Il parut devant lui avec tous les ornemens de la dignité royale, excepté la couronne, & ne fit jamais paroître plus de cœur que par la manière dont il lui parla. Car, au lieu d'uſer de prieres & d'employer de lâches excuſes pour le porter à lui pardonner, comme l'on fait d'ordinaire dans un ſi grand changement de fortune, il lui rendit raiſon de ſa conduite ſans témoigner aucune crainte; & en prononçant ſon diſcours, il fit paroître une telle grandeur de courage, que comme Auguſte étoit extrêmement généreux, il en fut ſi touché, que le roi des Juifs n'évita pas ſeulement le péril qui le menaçoit, mais gagna ſon affection par une manière ſi noble de ſe juſtifier & de ſe défendre. Il lui fit reprendre ſa couronne, l'exhorta à n'être pas moins ſon ami qu'il l'avoit été de Marc-Antoine, le traita avec grand honneur, témoigna lui ſçavoir gré de ce qu'il avoit aſſiſté Lépidus auprès de divers Princes; & pour lui donner une preuve de ſon amitié, il le fit confirmer par un arrêt du Sénat dans la poſſeſſion de ſon royaume. Hérode, comblé de tant de graces qui ſurpaſſoient de beaucoup ſes eſpérances, accompagna Auguſte en Egypte, & lui fit, & à ceux qui étoient le mieux auprès de lui, des préſens ſi magnifiques, qu'ils alloient même au delà de ſon pouvoir. Il demanda avec grande inſtance à Auguſte la grace d'Alexandre qui avoit été ami de Marc-Antoine; mais, il ne la put obtenir, parce qu'il avoit fait ſerment de ne la point accorder.

Le retour d'Hérode en Judée avec un nouvel accroiſſement d'honneur & d'autorité, étonna extrêmement ceux qui s'attendoient à voir le contraire; & ils ne pouvoient conſidérer que comme une protection particulière de Dieu ſur lui, qu'il ſortît ſi heureuſement des plus grands périls, qui ſembloient ne le menacer que pour rendre ſa vie encore plus

éclatante & plus illustre.

Lorsqu'Auguste passa de Syrie en Égypte, il ne se contenta pas de le recevoir dans Ptolémaïde avec une magnificence incroyable, mais il donna à toute son armée des vivres en abondance; & une si généreuse manière d'agir lui acquit tant de familiarité auprès de ce grand Prince, que lorsqu'il marchoit à cheval par la campagne, il le faisoit aller à côté de lui. Hérode choisit cent cinquante de ceux sur qui il se reposoit le plus, pour prendre soin de le faire servir lui & ses amis avec toute la somptuosité & la politesse imaginables; & lorsque l'armée se trouva obligée de passer par des lieux si stériles qu'il n'y avoit pas seulement de l'eau, sa prévoyance & ses soins firent qu'elle ne manqua de rien & qu'elle eut même du vin. Il donna de plus à Auguste huit cens talens; & tous les Romains furent si extrêmement satisfaits de lui, qu'ils avouoient que la grandeur de son ame l'élevoit beaucoup au dessus de sa couronne. Ainsi, cette circonstance & celle où il traita encore de la même sorte quelques-uns des principaux de l'Empire à leur retour d'Égypte, lui acquirent une si haute estime dans l'esprit d'Auguste & des Romains, qu'ils ne pouvoient se lasser de louer & de dire que nul autre Prince ne le surpassoit en magnificence & en libéralité.

Hérode, au lieu de goûter à son retour dans son royaume les douceurs de la paix & de jouir de quelque repos, ne trouva que de l'agitation & du trouble dans sa propre famille, par le mécontentement de Mariamne & d'Alexandra. Ces Princesses croyoient avec raison que ce n'étoit pas pour pourvoir à leur sûreté, mais pour les tenir prisonnières, qu'il les avoit fait mettre dans un château où elles n'avoient la liberté de disposer de quoi que ce fût. Mariamne étoit d'ailleurs fortement persuadée, que ce grand amour qu'il témoignoit avoir pour elle, n'étoit qu'une dissimulation qu'il croyoit utile à ses affaires; & comme elle se souvenoit toujours de l'ordre qu'il avoit donné à Joseph, elle ne pensoit qu'avec horreur que quand même il viendroit à mourir elle ne pouvoit espérer de lui survivre. Mais, lorsqu'elle eut appris le nouvel ordre que Soême avoit reçu, elle fut outrée de dépit & de colere de voir que les maux qu'elle devoit craindre n'avoient point de bornes; elle faisoit continuellement des vœux, afin que tout fût contraire à Hérode; rien ne lui paroissoit plus insupportable que de passer sa vie avec lui; & ces sentimens firent une telle impression sur son esprit, qu'elle ne pouvoit les dissimuler.

Le succès du voyage de ce Prince ayant surpassé ses espérances, la première chose qu'il fit en arrivant fut d'aller voir

Mariamne, de l'embrasser, & de lui dire comme à la personnu du monde qu'il aimoit le plus, de quelle sorte tout lui avoit réussi si heureusement. Pendant qu'il lui parloit ainsi, elle ne sçavoit si elle devoit se réjouir ou s'affliger; son extrême sincérité ne lui permettoit pas de cacher l'agitation de son esprit; & ses soupirs faisoient voir que ce discours lui donnoit plus de tristesse que de joie. Hérode ne put alors douter de ce qu'elle avoit dans l'ame; une aversion si visible & si surprenante ne le lui faisoit que trop connoître, & son extrême amour pour elle lui rendoit ce mépris insupportable. Mais, en même tems, sa colère se trouvoit tellement combattue par son affection, qu'il passoit de la haine à l'amour, & de l'amour à la haine. Ainsi, flottant entre ces deux passions, il ne sçavoit quel parti prendre, parce qu'en même tems qu'il se portoit à la faire mourir pour se venger de son ingratitude, il sentoit dans son cœur que sa mort le rendroit le plus malheureux de tous les hommes.

Lorsque la mere & la sœur d'Hérode, qui avoient une haine mortelle pour Mariamne, le virent dans cette agitation, elles crurent ne pouvoir trouver une occasion plus favorable pour la perdre. Il n'y eut point de calomnies dont elles ne se servissent pour augmenter l'indignation de ce Prince, & allumer de plus en plus sa jalousie. Il les écoutoit & ne témoignoit pas trouver mauvais qu'elles lui parlassent contre Mariamne; mais, il ne pouvoit se résoudre de faire mourir une personne qu'il aimoit plus que sa vie. Il s'aigrissoit néanmoins contre elle de jour en jour; & elle de son côté ne dissimuloit point ses sentimens. Enfin, l'amour de ce Prince se changea en haine; & peut-être eût-il dès lors exécuté sa cruelle résolution, s'il n'avoit appris qu'Auguste s'étoit rendu maître de l'Égypte par la mort de Marc-Antoine & de Cléopâtre; mais, cette nouvelle l'obligea de tout quitter pour aller au devant de lui. Il recommanda Mariamne à Soëme avec de grands témoignages de satisfaction du soin qu'il avoit pris d'elle, & lui donna un gouvernement dans la Judée. Comme il avoit déjà acquis beaucoup de familiarité auprès d'Auguste, & avoit part à son amitié, il reçut de lui non seulement de grands honneurs, mais de grands bienfaits. Il lui donna quatre cens Gaulois qui servoient de gardes à Cléopâtre, lui rendit cette partie de la Judée que Marc-Antoine avoit donnée à cette Princesse, comme aussi les villes de Gadara, d'Hippone & de Samarie; & sur la côte de la mer Gaza, Anthédon, Joppé, & la tour de Straton; ce qui augmenta de beaucoup son royaume.

Il accompagna Auguste jusqu'à Antioche; & quand il fut

de retour à Jérusalem, il trouva qu'autant qu'il avoit été heureux hors de son païs, autant son mariage qu'il considéroit auparavant comme sa plus grande felicité, le rendoit malheureux dans son royaume. Car, il aimoit si ardemment Mariamne, que l'on ne voit dans aucune histoire, que jamais homme ait été plus transporté d'un amour illégitime, qu'il l'étoit de celui de sa femme. Mais, cette Princesse, qui, d'ailleurs étoit extrêmement sage & très chaste, étoit de si mauvaise humeur, & abusoit de telle sorte de la passion qu'il avoit pour elle, qu'elle le traitoit quelquefois avec mépris & avec des railleries offensantes, sans considérer le respect qu'elle lui devoit. Il le dissimuloit néanmoins, & souffroit même les reproches qu'elle faisoit à sa mere & à sa sœur de la bassesse de leur naissance, qui furent la cause de cette haine irréconciliable qui les porta à employer pour la ruiner tant de fausses accusations. Ainsi, les esprits s'aigrissoient toujours de plus en plus; & une année se passa de la sorte depuis le retour d'Hérode d'auprès d'Auguste. Mais, enfin, le dessein qu'il formoit depuis si long-tems dans son esprit, éclata tout d'un coup de la manière qui suit.

Un jour qu'il s'étoit retiré dans sa chambre pour se reposer sur le midi, il envoya chercher Mariamne qu'il ne pouvoit s'empêcher d'aimer avec passion. Elle vint; mais, quelque instance qu'il lui en fit, elle ne voulut jamais se mettre auprès de lui, & lui reprocha la mort de son pere & de son frere. Des paroles si offensantes jointes à un si grand mépris, irriterent Hérode de telle sorte qu'il fut tenté de la frapper; & Salomé ayant appris ce qui s'étoit passé, fit entrer dans sa chambre un Echanson de ce Prince qu'elle avoit gagné. Cet homme instruit par elle, lui dit que la Reine lui avoit offert une grande récompense pour le porter à lui donner un certain breuvage. Hérode, troublé de ce discours, lui demanda ce que c'étoit que ce breuvage. L'Echanson lui répondit que la Reine ne lui avoit point donné ce qu'elle vouloit mettre dedans, & avoit seulement désiré de lui qu'il le lui présentât; mais, que comme il ignoroit la force de ce breuvage, il s'étoit cru obligé d'en parler à Sa Majesté. Cette réponse augmenta encore le trouble d'Hérode. Il fit donner la question à un Eunuque de Mariamne, qu'il sçavoit lui être si fidele, qu'il ne doutoit point qu'elle ne lui confiât toutes choses. Cet homme ne confessa rien; mais, il lui échappa de dire au milieu des tourmens, que la haine de Mariamne venoit de ce qu'elle avoit appris de Soëme. A ces mots, Hérode s'écria que Soëme, qui lui avoit auparavant été si fidele, n'auroit jamais révélé son secret s'il n'avoit abusé de Mariamne;

& en même tems il le fit tuer. Quant à la Reine, il voulut la faire juger ; & ayant assemblé pour ce sujet ceux à qui il se fioit le plus, il lui commanda de se défendre. Il l'accusa ensuite de ce faux & prétendu crime de lui avoir voulu faire donner un breuvage pour l'empoisonner ; & au lieu de demeurer dans les bornes de la modération que doit avoir un Juge, il parla avec tant de véhémence & d'emportement que les autres Juges n'eurent pas de peine à connoître son intention, & condamnerent à la mort cette innocente Princesse. Ils ne jugerent pas néanmoins, & lui même fut de cet avis, qu'il fallût hâter d'exécuter cet arrêt ; mais, ils crurent qu'il valoit mieux la mettre en prison dans le palais. Salomé & ceux de sa faction, ne pouvant souffrir ce retardement, n'oublierent rien pour en faire changer la résolution ; & l'une des plus fortes raisons dont ils se servirent pour persuader Hérode, fut la crainte qu'il devoit avoir que le peuple ne se soulevât, s'il apprenoit que la Reine fût encore envie. Ainsi, on la mena au supplice.

Quelque violente que fût la passion qu'Hérode avoit pour elle durant sa vie, & que ce que nous en avons rapporté, fait assez voir, elle augmenta encore après sa mort ; car, il ne l'aimoit pas comme les autres maris aiment leurs femmes, mais il l'aimoit presque jusqu'à la folie ; & quelque désobligeante que fût la manière dont elle vivoit avec lui, il ne pouvoit s'empêcher de l'aimer toujours. Après qu'elle ne fut plus au monde, il crut que Dieu lui redemandoit son sang ; on l'entendoit à toute heure prononcer le nom de Mariamne ; il faisoit des plaintes indignes de la majesté d'un Roi, & cherchoit envain dans les festins & dans les autres divertissemens quelque soulagement à sa douleur. Elle passa jusqu'à un tel excès qu'il abandonna même le soin de son royaume, & commandoit aux siens d'appeller Mariamne comme si elle eût encore été vivante. Lorsqu'il étoit en cet état, il arriva une si furieuse peste, qu'elle emporta non seulement une grande partie du peuple, mais plusieurs personnes de qualité ; & tout le monde considéra ce terrible fléau comme une juste vengeance de Dieu, du crime commis dans l'injuste condamnation de Mariamne. Un si grand surcroît d'affliction acheva d'accabler Hérode ; il s'abandonna à son désespoir, & s'alla cacher dans les déserts sous prétexte d'aller à la chasse. Il fut attaqué d'une douleur de tête si violente qu'elle lui troubla l'esprit ; les remedes ne servoient qu'à l'augmenter ; & les médecins voyant l'opiniâtreté du mal, jointe à celle du malade qui vouloit se gouverner à sa fantaisie, sans leur permettre de le traiter selon les règles de leur art, fu-

rent contraints d'abandonner à la fortune l'évenement de sa maladie, & désespererent presque de sa vie

Quand Alexandra, qui étoit à Jérusalem, sçut qu'il étoit en si grand péril, elle fit tous ses efforts pour se rendre maîtresse des deux forteresses, dont l'une étoit dans la ville & l'autre auprès du temple. Mais, ses raisons ne persuaderent pas les Gouverneurs, tant parce qu'étant de tout tems très fideles & très-affectionnés à leur Roi, ils ne vouloient pas désespérer de sa vie, qu'à cause de la haine qu'ils portoient à Alexandra. L'un d'eux nommé Achiab qui étoit neveu d'Hérode, envoya en diligence l'avertir du dessein d'Alexandra, & il commanda aussi-tôt qu'on la fit mourir.

Enfin, ce Prince revint avec beaucoup de peine de sa maladie. Mais, lorsque les forces de son corps & de son esprit commençoient à se rétablir, il étoit si colère & si farouche, qu'il n'y avoit point de cruautés où il ne se portât sur la moindre occasion. Il n'épargna pas même ses plus intimes amis; il fit mourir Costobare, Lysimachus, Godias surnommé Antipater, & Dosithée.

Ce Prince, se trouvant dans un pouvoir absolu & une pleine liberté de faire tout ce qu'il vouloit, ne craignit point de s'éloigner de plus en plus de la conduite de ses prédécesseurs. Il abolit les anciennes coûtumes qui lui devoient être inviolables pour en introduire de nouvelles, & apporta ainsi un étrange changement dans la discipline qui retenoit le peuple dans le devoir. Il commença par établir des jeux de lutte & de course qui se faisoient de cinq ans en cinq ans en l'honneur d'Auguste, & fit bâtir pour ce sujet un théatre dans Jérusalem, & un fort grand amphithéatre hors de la ville. Ces deux édifices étoient superbes, mais contraires aux mœurs des Juifs qui ne leur permettoient pas d'assister a de semblables spectacles. Comme il vouloit rendre ces jeux très-célebres, il les fit publier non seulement dans les provinces voisines, mais aussi dans les lieux les plus éloignés, avec promesse de grandes récompenses pour ceux qui demeureroient victorieux. On vit aussitôt venir de tous côtés ceux qui excelloient à la lutte & à la course, des musiciens, des joueurs de toutes sortes d'instrumens, des hommes exercés à courir sur des chariots les uns attelés de deux chevaux, les autres de trois, les autres de quatre, & d'autres qui couroient à cheval sur des chevaux extrêmement vîtes. Il ne se pouvoit rien ajoûter à la magnificence & aux soins dont usoit Hérode, pour rendre tous ces spectacles les plus beaux & les plus agréables du monde. Le théatre étoit environné d'inscriptions à la louange d'Auguste, & de tro-

phées des nations qu'il avoit vaincues; ce n'étoit qu'or & argent, que riches vêtemens & que pierres précieuses. Il fit aussi venir de toutes parts quantité de bêtes farouches comme des lions & autres animaux, dont la force extraordinaire ou quelque autre rare qualité donne de l'étonnement. Il les faisoit combattre tantôt les unes contre les autres, tantôt contre des hommes condamnés à mort.

Ces spectacles ne donnoient pas moins de plaisir que d'admiration aux étrangers. Mais, les Juifs les considéroient comme un renversement & une corruption de la discipline de leurs ancêtres. Rien ne leur paroissoit plus impie que d'exposer des hommes à la fureur des bêtes par un plaisir si cruel, & d'abandonner leurs saintes coûtumes pour embrasser celles des nations idolâtres. Ces trophées, qui leur paroissoient couvrir des figures d'hommes, ne leur étoient pas aussi moins insupportables, parce qu'ils étoient entièrement contraires à leurs loix. Hérode les voyant dans ce sentiment, ne crut pas devoir user de violence. Il leur parla avec beaucoup de douceur, & tâcha de leur faire comprendre que leur crainte ne procédoit que d'une vaine superstition. Mais, il ne put les persuader; & comme ils croyoient qu'il commettoit en cela un grand péché, ils s'écrierent que quoiqu'ils souffrissent le reste, ils ne souffriroient jamais dans leur ville des images & des figures d'hommes, parce que leur religion le défendoit expressément. Hérode n'eut pas de peine à juger par ces paroles, que le seul moyen de les appaiser étoit de les détromper. Il mena des principaux d'entre eux sur le théatre, leur montra quelques-uns de ces trophées, & leur demanda ce qu'ils croyoient donc que ce fût. Ils répondirent que c'étoient des figures d'hommes. Il fit ôter alors tous ces ornemens, & il ne resta plus que les poteaux sur lesquels ils avoient été attachés. Ainsi, ce grand bruit se convertit en risée, le tumulte s'appaisa, & cette circonstance fut cause que la plûpart souffrirent plus aisément tout le reste. Mais, les autres ne changerent point de sentiment. L'horreur qu'ils avoient de ces coûtumes étrangeres, leur faisoit croire qu'il ne pouvoit les introduire sans renverser celles de leurs peres & causer la ruine de la République; ils ne considérerent plus Hérode comme leur Roi, mais comme leur ennemi, & résolurent de s'exposer à tout plutôt que de souffrir un si grand mal.

Dix d'entr'eux, méprisant la grandeur du péril, cacherent des poignards sous leurs robes; & ils furent encore confirmés dans leur dessein par un aveugle qui, ne pouvant avoir part à l'action, voulut en avoir au danger où ils s'exposoient. Ils

allerent sur le théatre dans l'espérance de ne pouvoir manquer le Roi, parce qu'il ne se défieroit de rien, & qu'ils l'attaqueroient tous ensemble ; ou que s'ils le manquoient, ils tueroient au moins plusieurs de ceux qui l'accompagnoient, & mourroient avec la consolation de le rendre odieux au peuple comme ayant violé leurs loix, & de montrer le chemin à d'autres pour exécuter une si juste entreprise. Comme Hérode avoit plusieurs personnes qui observoient tout ce qui se passoit, il y en eut un qui découvrit ce dessein. Il lui en donna avis lorsqu'il alloit au théatre, & il y ajoûta aisément foi, parce qu'il n'ignoroit pas la haine qu'on lui portoit & les effets qu'elle étoit capable de produire. Il se retira dans son palais & envoya prendre ces conjurés, qui voyant qu'ils ne pouvoient se sauver, se laisserent amener sans résistance. Leur générosité rendit leur mort glorieuse ; car ils ne témoignerent pas la moindre crainte, ni ne désavouerent point leur dessein; ils montrerent avec un visage ferme & assuré les poignards qu'ils avoient préparés pour l'exécuter, & déclarerent hautement que la seule piété & le bien public les avoient portés à l'entreprendre pour conserver les loix de leurs peres, que tout homme de bien doit préférer à sa vie. Après avoir parlé de la sorte, ils moururent avec la même constance au milieu des tourmens qu'on leur fit souffrir. La haine que le peuple conçut contre le délateur, fut si grande, qu'il ne se contenta pas de le tuer ; il le mit en pièces, & le donna à manger aux chiens, sans qu'aucun de tant de Juifs qui le virent accusât personne. Mais, enfin, Hérode, après une très-exacte recherche, en découvrit les Auteurs par des femmes que la violence des tourmens contraignit de le confesser.

Il les fit mourir avec toutes leurs familles ; & voyant que le peuple s'affermissoit de plus en plus dans la résolution de défendre ses coûtumes & ses loix, & que cela le porteroit à une révolte s'il n'employoit de plus puissans moyens pour le réprimer, il résolut d'y pourvoir. Ainsi, outre les deux forteresses qui étoient dans Jérusalem, l'une le palais royal où il demeuroit, & l'autre nommée Antonia, qui étoit proche du temple, il fit fortifier Samarie, parce que n'étant éloignée de Jérusalem que d'une journée, elle pouvoit empêcher les séditions tant de la ville que de la campagne. Il fortifia aussi tellement la tour de Straton, qu'il nomma Césarée, qu'elle sembloit commander tout le païs; il bâtit dans le lieu nommé le champ un château où il mit une garnison de gens de cheval que l'on tiroit au sort. Il en bâtit un autre en Gabara de Galilée, & un autre nommé Esthmonite dans la Pérée. Ces forteresses, ainsi dis-

posées dans les endroits du royaume les plus propres pour l'effet auquel ce Prince les destinoit, & où il établit des garnisons, ôta à ce peuple si porté à la révolte, tout moyen de se soulever, parce qu'à la moindre apparence de quelque émotion, ceux qui étoient chargés d'y prendre garde, ou l'empêchoient d'arriver, ou l'étouffoient dès sa naissance. Comme il avoit dessein de rétablir Samarie que son assiette rendoit forte, à cause qu'elle étoit sur une colline, & d'y bâtir un temple, il y mit un grand corps de troupes, tant étrangères que des provinces voisines, changea son nom en celui de Sébaste, partagea entre les habitans le terroir d'alentour, qui étoit extrêmement fertile, afin de les mettre d'abord tellement à leur aise, qu'elle fût promptement peuplée, l'environna de fortes murailles, accrut si fort son enceinte qu'elle étoit de vingt stades, & la rendit comparable aux plus grandes villes. Il fit au milieu une place si spacieuse qu'elle contenoit un stade & demi, y bâtit un temple très-superbe, & continua toujours de travailler à rendre cette ville célebre en toutes manières, parce qu'il en considéroit la force comme nécessaire à sa sûreté, & la beauté comme un monument de sa grandeur & de sa magnificence qui conserveroit la mémoire de son nom dans les siecles à venir.

Cette même année, qui étoit la treizième du règne d'Hérode, la Judée fut affligée de très-grands maux. Cela commença par une si grande & si longue sécheresse que la terre ne donnoit pas même les fruits qu'elle donne naturellement sans qu'on la cultive. Ainsi, la nécessité obligeant les hommes d'user pour soutenir leur vie d'une nourriture qui leur étoit auparavant inconnue, ils tomberent dans de grandes maladies, & par un enchaînement de maux qui succédoient les uns aux autres, dans une violente peste. Ce terrible fléau augmentoit toujours, parce que ceux qui en étoient frappés manquoient de secours & de nourriture; plusieurs en mouroient; & le désespoir de n'avoir aucun moyen de secourir les malades, ôtoit le courage à ceux qui ne l'étoient pas, de rendre à leurs proches des devoirs qui leur seroient inutiles. Car, tous les fruits des années précédentes étoient consumés; on n'en avoit point recueilli en celle-là, & on eût envain ensemencé la terre, parce qu'elle étoit si aride, qu'elle laissoit périr dans son sein les semences que l'on y jettoit. Comme cela continua plus d'une année, le mal alloit toujours croissant au lieu de diminuer.

Dans une telle désolation tout le bien d'Hérode, quelque grand qu'il fût. n'étoit pas capable de lui suffire, parce que la stérilité de la terre l'empêchoit de recevoir ses revenus,

& qu'il avoit employé de très-grandes sommes à la construction de ses villes & de ses forteresses ; toute espérance de secours lui manquoit, & il voyoit la haine de ses sujets contre lui se joindre encore à tant de maux, selon la coûtume des peuples qui réjettent toujours sur ceux qui commandent, la cause de ce qu'ils souffrent. Il cherchoit sans cesse des remedes pour les soulager, mais inutilement ; parce que ses voisins qui étoient eux-mêmes pressés de la famine, ne pouvoient leur vendre du bled, & qu'il n'avoit pas assez d'argent pour en donner un peu à chacun de tous ceux qui en avoient besoin. Enfin, comme il étoit persuadé qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût obligé de faire dans une telle extrêmité, il fit fondre tout ce qu'il avoit d'or & d'argent, sans épargner même les ouvrages des plus excellens maîtres. Ainsi, il assembla une grande somme, & l'envoya en Egypte, où Pétrone commandoit pour Auguste. Ce Gouverneur étoit accablé de ceux qu'une semblable nécessité contraignoit d'avoir recours à lui; mais, comme il étoit ami d'Hérode, il accorda en sa considération à ses sujets une traite de bled par préférence à tous les autres, les aida même à en faire l'achat & le transport, & contribua ainsi plus qu'aucun autre au salut de la nation Juive. La reconnoissance qu'eut le peuple de se voir soulagé dans sa misere par les extrêmes soins de son Roi, ne lui fit pas seulement oublier la haine qu'il lui portoit ; mais, il lui donna les louanges que méritoit sa bonté.

Ce Prince commença par faire distribuer ce bled avec beaucoup d'ordre à ceux qui pouvoient eux-mêmes faire du pain, & choisit des boulangers pour ceux que leur vieillesse ou d'autres incommodités en rendoient incapables. Il les assista aussi contre la rigueur de l'hiver par des habits qu'il leur fit donner, & dont ils avoient très-grand besoin, parce que presque tout le bétail étant mort, ils manquoient de laine aussi-bien que des autres choses nécessaires pour se vêtir. Après avoir pourvu aux nécessités de ses sujets, il porta ses soins à assister les villes de Syrie, voisines de Judée. Il leur fit donner du bled pour semer, & ne retira pas peu d'avantage pour lui-même du bien qu'ils reçurent de lui; car, la terre rendit avec tant d'usure le grain qu'on lui confia, qu'on vit revenir l'abondance ; & lorsque le tems de la moisson fut arrivé, ce Prince envoya pour la recueillir cinquante mille hommes, à qui il avoit sauvé la vie. Ainsi, il ne fut pas seulement le bienfaiteur de son royaume par sa vigilance & par sa bonne conduite ; il le fut aussi de ses voisins, dont aucun n'implora son secours sans en recevoir des effets. Et il se trouva que ce qu'il avoit fourni aux étrangers mon-

toit à dix mille cores de froment, dont chaque core contenoit dix médimnes Attiques ; & que ce qu'il avoit fait distribuer dans son royaume, montoit à quatre-vingt mille cores.

Tant de soins que ce Prince prit, & tant de bienfaits qu'il répandit sur ses sujets dans un si pressant besoin, le firent admirer de tout le monde, & leur gagna tellement le cœur que la reconnoissance des obligations présentes leur fit oublier la haine, qu'ils avoient conçue du changement qu'il avoit apporté au gouvernement du royaume, & à l'observation de leurs coûtumes. Ils crûrent que ce mal étoit assez récompensé par un aussi grand bien que celui qu'ils avoient reçu de sa libéralité dans un tems où elle leur étoit si nécessaire; & la gloire qu'il acquit parmi les étrangers, ne fut pas moindre. Ainsi, tant de maux ne servirent qu'à rendre son nom encore plus illustre ; car, ce que son peuple avoit souffert, augmenta dans son royaume sa réputation par la reconnoissance de ses bienfaits; & une bonté aussi extraordinaire que celle qu'il témoigna dans de si grandes nécessités à ceux mêmes qui n'étoient point ses sujets, le fit considérer au dehors, non pas comme auparavant, mais comme ils venoient de l'éprouver dans leur extrême besoin.

Ce généreux Prince, pour témoigner son affection à Auguste, envoya en ce même tems cinq cens des plus vaillans de ses gardes à Élius Gallus, à qui ils rendirent de grands services dans la guerre qu'il faisoit en Arabie vers la mer rouge ; & après avoir rétabli la prospérité dans son État, il fit bâtir au lieu le plus élevé de la ville de Jérusalem, un grand & superbe palais tout éclatant d'or & de marbre, où entre les magnifiques appartemens que l'on y voyoit, il y en avoit un qui portoit le nom d'Auguste, & un autre celui d'Agrippa.

Il pensa alors à se marier ; & comme il ne cherchoit pas son plaisir dans le changement, il voulut choisir une personne en qui il pût mettre toute son affection. Ainsi, il en prit une purement par inclination. Simon, fils de Boëthus Alexandrin, qui étoit sacrificateur, & d'une race fort noble, avoit une fille d'une beauté si extraordinaire, que l'on ne parloit d'autre chose dans Jérusalem. Le bruit en vint jusqu'à Hérode ; il voulut la voir ; & jamais amour ne fut plus grand dès la première vue, que celui qu'il conçut pour elle. Il jugea ne devoir pas user de sa puissance en l'enlevant comme il l'auroit pu faire, de peur de passer pour un tyran, & crut qu'il devoit plutôt l'épouser. Mais, parce que Simon n'étoit pas d'une assez grande qualité pour une si haute alliance, ni aussi d'une condition à mépriser, il voulut l'élever à de grands honneurs, afin de le ren-

dre plus considérable. Ainsi, il ôta la souveraine sacrificature à Jesus, fils de Phabet, la lui donna & épousa sa fille.

Aussi-tôt après ses noces, il bâtit à soixante stades de Jérusalem un magnifique château dans le lieu où il avoit vaincu les Juifs, lorsqu'Antigonus lui faisoit la guerre. L'assiette en étoit très-avantageuse ; car, c'étoit une petite montagne d'une figure ronde également forte & agréable, & il l'embellit & la fortifia encore. Ce château étoit environné de tours ; & on y montoit par deux cens degrés de pierre. Il y avoit en dedans des appartemens superbes, parce qu'Hérode n'épargna point la dépense pour y joindre la beauté à la force. On voyoit au pied divers bâtimens très-agréables, particulièrement par la quantité des belles eaux qu'on y conduisit de fort loin avec des aquéducs. Toute la campagne d'alentour étoit si pleine de maisons, qu'elles auroient pu former une ville, dont ce magnifique château bâti sur la montagne, auroit été comme la citadelle qui auroit commandé tout le reste.

Quand Hérode eut pourvu en cette manière à toutes choses, il n'appréhenda plus de mouvemens dans son État. La craiote du châtiment dont il n'exemptoit personne, retenoit ses sujets dans le devoir ; la libéralité avec laquelle il pourvoyoit à toutes les nécessités publiques, lui acquéroit leur affection ; & le soin qu'il prenoit de se fortifier de plus en plus, comme si sa conservation particulière eût été celle de tout le royaume, le mettoit en sûreté. Il se rendoit fort accessible dans toutes les villes ; il leur témoignoit beaucoup de bonté ; & comme il avoit l'ame fort élevée, il sçavoit aussi dans les rencontres gagner par sa magnificence le cœur des Grands. Ainsi, il devenoit agréable à tout le monde, & sa prospérité alloit toujours en augmentant.

Mais, la passion qu'il avoit de rendre son nom célebre & de cultiver l'amitié d'Auguste & des plus puissans des Romains, le porta à négliger l'observation des coûtumes des Juifs & à violer en beaucoup de choses leurs saintes loix. Car, il bâtit en leur honneur des villes & même des temples, mais non pas dans la Judée, parce que la nation Juive ne l'auroit jamais souffert, regardant comme une chose abominable parmi eux de révérer des images & des statues comme faisoient les Grecs. Il alléguoit pour excuse de ces ouvrages sacrileges, que ce n'étoit pas volontairement qu'il les faisoit, mais pour obéir à ceux à qui il ne pouvoit désobéir ; & il gagnoit d'autant plus par ce moyen l'affection d'Auguste & des Romains, qu'ils voyoient que pour leur plaire il ne craignoit point de contrevenir aux coûtumes de son païs. Son avantage particulier & son ardent désir d'éterniser

terniser

terniſer ſa mémoire, étoient néanmoins ſa principale fin dans la prodigieuſe dépenſe qu'il faiſoit à bâtir & à embellir ces nouvelles villes.

Quelque tems après, Hérode envoya à Rome Alexandre & Ariſtobule ſes fils qu'il avoit eus de Mariamne, pour faire leur cour à Auguſte. Pollion qui étoit ſon intime ami, leur avoit préparé un beau logement, mais ils n'en eurent pas beſoin, parce qu'Auguſte leur en donna un dans ſon palais. Ce Prince les reçut avec de ſinguliers témoignages d'affection, & laiſſa à leur pere la liberté de prendre pour ſon ſucceſſeur celui de ſes enfans qu'il voudroit choiſir. Il accrut auſſi ſon royaume de trois provinces. Comme il envoya dans le même tems pour gouverneur dans l'Aſie, Agrippa qu'il aimoit très-particulièrement, Hérode l'alla trouver à Mitylene, & revint enſuite à Jéruſalem. Les habitans de Gadara voulurent faire de grandes plaintes de lui à Agrippa; non ſeulement il ne les écouta pas, mais il les lui envoya enchaînés.

La dix-ſeptième année du règne de ce Prince, Auguſte étant venu en Syrie, les habitans de Gadara lui porterent également leurs plaintes contre Hérode, & l'accuſerent d'être un tyran. Un certain Zénodore fut celui qui les y pouſſa, principalement par les promeſſes qu'il leur fit avec ſerment de n'avoir jamais de repos juſqu'à ce qu'il les eût délivrés de la domination d'Hérode pour les faire rentrer ſous celle d'Auguſte; mais, ce qui les rendoit encore plus hardis à s'élever contre Hérode, c'étoit qu'il n'avoit point puni ceux qu'Agrippa lui avoit envoyés enchaînés. Car, autant qu'il étoit ſévere envers ſes ſujets, autant il étoit doux envers les étrangers; & ainſi ils ne craignirent point de l'accuſer d'avoir fait des exactions. Ce Prince, ſans s'en émouvoir, ſe préparoit à ſe juſtifier; mais, Auguſte le reçut très-bien, & ne témoigna en aucune maniere être touché de ces plaintes. Il lui en dit ſeulement quelque choſe le premier jour, & ne lui en parla pas davantage. Il ordonna aux gouverneurs de Syrie de ne rien faire que par ſon avis. Ainſi, comme Auguſte règnoit preſque ſur toute la terre, & qu'on pouvoit dire qu'Agrippa gouvernoit après lui ce puiſſant empire, le bonheur d'Hérode fut ſi grand qu'Auguſte n'aimoit perſonne tant que lui après Agrippa, & qu'Agrippa n'aimoit perſonne tant qu'Hérode après Auguſte. Deux ſi puiſſans appuis lui donnant ſujet de tout eſpérer, il demanda & obtint d'Auguſte pour Phéroras ſon frere, la lieutenance générale de ſon royaume, & retrancha enſuite cent talens de ſon revenu pour les lui donner, afin qu'il eût après ſa mort de quoi ſubſiſter ſans dépendre de ſes enfans. Il accompagna Au-

gufte jufqu'à fon embarquement, & bâtir en fon honneur, proche de Panium, un fuperbe temple de marbre blanc.

Il déchargea vers le même tems fes fujets de la troifième partie des tributs, & prit pour prétexte que c'étoit afin de leur donner moyen de fe remettre des maux que la famine leur avoit caufés. Mais, fa véritable raifon étoit qu'il vouloit adoucir leur efprit aigri par ces grands ouvrages fi contraires à leur religion, & dont ils ne pouvoient diffimuler leur mécontentement. Car, comme il en craignoit les fuites, il n'y eut point de foin qu'il ne prit pour y remédier. Il ordonna que chacun ne s'occuperoit qu'à fes affaires particulières; il défendit fous de grandes peines de faire des affemblées & de grands feftins dans Jérufalem; & il avoit tellement à cœur l'obfervation de cet édit, qu'il y avoit des gens difpofés dans la ville & fur les grands chemins, pour obferver & pour arrêter ceux qui y contrevenoient. On les menoit fecrétement, & même en plein jour dans la forterefle d'Hyrcania, & on les puniffoit févérement. On affure auffi que lui-même fe traveftiffoit fouvent & fe mêloit la nuit parmi le peuple pour découvrir fon fentiment touchant le gouvernement. Il faifoit punir fans miféricorde ceux qui condamnoient fa conduite, & obligeoit les autres par ferment à ne lui manquer jamais de fidélité. Ainfi, la plus grande partie fe portoit par crainte à faire ce qu'il vouloit; & il n'y avoit point de moyens dont il ne fe fervît pour perdre ceux qui, ne pouvant fouffrir d'être traités de la forte, avoient la hardieffe de s'en plaindre. Il voulut auffi tirer le même ferment de Pollion Pharifien, de Saméas & de la plûpart de leurs difciples. Mais, quoiqu'ils le refufaffent, il ne les punit pas comme les autres, à caufe du refpect qu'il avoit pour Pollion; & il difpenfa auffi de ce ferment ceux que l'on nommoit Efféniens.

Après tant de grandes actions & de fi fuperbes édifices faits par Hérode, il conçut en la dix-huitième année de fon règne, un deffein qui furpaffoit encore de beaucoup les autres; ce fut de bâtir un temple à Dieu plus grand & plus élevé que celui qui fubfiftoit alors, parce qu'il croyoit & avec raifon, que tout ce qu'il avoit fait jufqu'à ce jour, quelque éclatant qu'il pût être, étoit tellement au deffous d'une fi haute entreprife, que rien ne pouvoit tant contribuer à rendre fa mémoire immortelle. Mais, comme il craignoit que le peuple, étonné de la difficulté d'un tel ouvrage, n'eût peine à fe réfoudre à l'entreprendre, il le fit affembler, & lui parla en cette manière:

» Il feroit inutile de vous re-
» préfenter toutes les chofes que
» j'ai faites depuis mon avene-

» ment à la couronne, puisque » vous étant plus utiles qu'à » moi, vous ne sçauriez les » ignorer. Vous sçavez que » dans les nécessités publiques, » j'ai oublié mes intérêts pour » ne penser qu'à vous soulager; » & vous n'aurez pas eu de la » peine à reconnoitre que dans » tant de grands ouvrages que » j'ai entrepris & achevés avec » l'assistance de Dieu, je n'y ai » pas tant considéré ma satisfac- » tion particulière que les » avantages que vous en avez » reçus, & qui ont élevé notre » nation à un degré d'estime où » elle ne s'étoit point encore » vue. Il seroit donc inutile de » vous parler des villes que » j'ai bâties & de celles que » j'ai embellies dans la Judée, » & dans les provinces qui » nous sont tributaires. Mais, » je veux vous proposer un » dessein beaucoup plus grand » & plus important que tous les » autres, puisqu'il regarde la » religion & le culte que nous » devons rendre à Dieu. Vous » sçavez que le temple que nos » peres lui ont bâti après leur » retour de la captivité de Ba- » bylone, est moins élevé de » soixante coudées que n'étoit » celui qui avoit été construit » par Salomon; & il ne leur » en faut pas attribuer la faute, » puisqu'ils auroient souhaité » de le rendre aussi magnifique » que le premier; & qu'étant » alors assujettis aux Perses » comme ils l'ont été depuis » aux Macédoniens, ils furent » obligés de suivre les mesures » que les rois Cyrus & Darius, » fils d'Hystaspe, leur en donne- » rent. Mais, maintenant que » je me trouve redevable à » Dieu de la couronne que je » porte, de la paix dont je » jouis, des richesses que je » possede, & ce qui est encore » plus considérable, de l'ami- » tié des Romains, qui sont au- » jourd'hui les maîtres du mon- » de, je m'efforcerai de lui té- » moigner ma reconnoissance » de tant d'obligations, en met- » tant la dernière perfection à » ce grand ouvrage. «

Le discours d'Hérode surprit extrêmement tout le monde. La grandeur du dessein leur en faisoit paroître l'exécution impossible; & quand même elle ne l'auroit pas été, ils appréhendoient qu'après avoir fait démolir le temple, il ne pût le rétablir entièrement, & trouvoient ainsi l'entreprise trop périlleuse. Mais, il les rassura en leur promettant de ne point toucher à l'ancien temple qu'après qu'il auroit préparé tout ce qui étoit nécessaire pour bâtir le nouveau; & l'effet suivit sa promesse. Il employa mille charettes pour porter les pierres, assembla tous les matériaux, choisit dix mille excellens ouvriers, & établit sur eux mille sacrificateurs vêtus à ses dépens, & intelligens dans les ouvrages de maçonnerie & de charpenterie. Lorsque tout fut ainsi disposé, il fit démolir les vieux fondemens pour en faire

de nouveaux, & l'on bâtit dessus le temple de cent coudées de longueur, & six vingts coudées de hauteur. Mais, les fondemens s'étant depuis affaissés, cette hauteur se trouva réduite à cent coudées.

Ce superbe bâtiment ressembloit à un palais royal; les deux extrêmités de chaque face étoient plus basses que le milieu, & ce milieu étoit si élevé que ceux qui demeuroient vis-à-vis du temple ou qui y venoient, le pouvoient voir, quoiqu'ils en fussent éloignés de plusieurs stades. L'architecture des portiques étoit presque semblable au reste ; & on voyoit tendues au dessus des tapisseries de diverses couleurs embellies de fleurs de pourpre, avec des colomnes entre deux, aux corniches desquelles pendoient des branches de vigne d'or avec leurs grappes & leurs raisins si excellemment travaillés, que dans ces ouvrages si riches l'art ne cédoit point à la matière.

Hérode fit faire à l'entour du temple des galeries si larges & si hautes, qu'elles répondoient à la magnificence du reste & surpassoient en beauté toutes celles qu'on avoit vues auparavant, ensorte qu'il sembloit que nul autre n'eût jamais autant que ce Prince travaillé à orner le temple. Deux de ces galeries étoient soutenues par de fortes & épaisses murailles ; il ne s'étoit jamais rien vu de plus beau que cet ouvrage, dont on trouvera une description plus détaillée dans Josephe.

Comme Hérode étoit persuadé que l'un de ses principaux soins dans le gouvernement de l'État devoit être d'empêcher que l'on ne fît tort aux particuliers, ni dans Jérusalem, ni dans la campagne, il ordonna par une nouvelle loi que ceux qui perceroient des murailles pour entrer dans les maisons, seroient traités en esclaves, & vendus hors du royaume. Il ne le faisoit pas tant néanmoins pour punir les crimes que pour abolir une coûtume observée de tout tems parmi les Juifs, & s'élever ainsi au dessus des loix; car, un châtiment aussi rude que celui d'être réduit sous la servitude des étrangers, dont la manière de vivre étoit toute différente de celle des Juifs, blessoit beaucoup plus la religion qu'il ne maintenoit la justice ; & leurs anciennes loix y avoient pourvu suffisamment, en ordonnant que ceux qui auroient du bien payeroient le quadruple de ce qu'ils auroient volé, & que ceux qui n'en auroient point, seroient vendus comme esclaves ; mais, parce que ce n'étoit qu'à ceux de leur nation qu'elles permettoient de les vendre, leur servitude ne pouvoit être perpétuelle, la septième année leur rendant la liberté. Ainsi, cette loi, dit Josephe, fut trouvée très-injuste & considérée comme l'action d'un tyran, qui, par un orgueil insupportable, croyoit qu'il lui étoit permis de fouler

aux pieds les loix du royaume, & d'établir de nouvelles peines. Chacun s'en plaignoit hautement, & cette entreprise excita contre lui une telle haine qu'on ne pouvoit la dissimuler.

Ce Prince alla en ce même tems à Rome pour faire sa cour à l'Empereur, & voir ses enfans qu'il y faisoit élever, & qui étoient déjà assez instruits dans les lettres. Auguste le reçut avec de grands témoignages d'amitié, & les lui remit entre les mains pour les remener en son païs. Les Juifs les reçurent avec beaucoup de joie, parce qu'ils étoient fort beaux, de fort belle taille, & que l'on ne remarquoit rien en eux qui ne ressentît la grandeur de la majesté royale. Cette affection des peuples fit beaucoup de peine à Salomé, fœur du Roi, & à tous ceux qui avoient comme elle causé, par leurs calomnies, la fin tragique de Mariamne. Ils appréhenderent que lorsque ces jeunes Princes seroient élevés en autorité, ils ne voulussent venger la mort de leur mere. Ainsi, ils résolurent de travailler à les rendre odieux à leur pere; mais, cette conspiration de Salomé & des autres auteurs de la mort de Mariamne, contre ses fils, n'ayant d'abord produit aucun effet dans l'esprit d'Hérode, il continuoit à les traiter comme ils le pouvoient désirer; & parce qu'ils étoient en âge d'être mariés, il fit épouser à Alexandre Glaphyra, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, & à Aristobule Bérénice, fille de Salomé.

En ce même tems, ayant appris qu'Agrippa étoit revenu d'Italie en Asie, il l'alla trouver & l'engagea à venir dans son royaume. Il ne put le lui refuser; & ce Prince si généreux n'oublia rien pour l'y recevoir, & ses amis, avec toute la magnificence imaginable. Il le mena dans les nouvelles villes qu'il avoit bâties, dans les forteresses d'Alexandrion & d'Hyrcania, & enfin à Jérusalem, où tout le peuple vêtu comme dans un jour de fête vint au devant de lui avec de grandes acclamations. Agrippa offrit à Dieu en sacrifice une hécatombe, fit un festin à tout le peuple, & fut si satisfait de la manière dont il avoit été reçu, qu'il auroit désiré de pouvoir demeurer encore quelques jours; mais, parce que l'hiver approchoit & qu'il y auroit eu du péril à différer de se mettre en mer, il fut contraint de s'embarquer. Ce ne fut pas sans qu'Hérode lui fit auparavant de grands présens, & aux principaux de ceux qui l'accompagnoient.

Lorsque le printems fut venu, Hérode apprit qu'Agrippa tiroit avec sa flotte vers le Bosphore. Il s'embarqua pour l'aller trouver à Lesbos. Mais, après avoir passé Rhodes & Cos, un vent de nord le poussa dans l'isle de Chio, où il fut contraint de demeurer quel-

ques jours. Plusieurs l'y vinrent saluer; & il leur fit de magnifiques présens. Ayant vu que les halles de la ville, qui étoient très-grandes & très-belles, avoient été ruinées durant la guerre de Mithridate, & que les habitans n'avoient pas le moyen de les faire rebâtir, il donna plus d'argent qu'il n'en falloit pour cette dépense, & les exhorta de travailler promptement à rétablir leur ville dans sa première beauté.

Lorsque le vent fut changé, il se rembarqua, aborda à Mitylene, & ensuite à Byzance, où il sçut qu'Agrippa avoit déjà passé les rochers Cyanéens. Il le suivit en diligence & le joignit à Sinope qui étoit une ville du Pont. Agrippa ne fut pas moins aise que surpris de le voir arriver avec une flotte, lorsqu'il s'y attendoit le moins. Il le reçut avec tous les témoignages de reconnoissance que méritoit une si grande preuve qu'il lui donnoit de son amitié, de quitter ainsi son royaume & les affaires de son État pour lui amener du secours. Ce redoublement d'affection les unit de telle sorte, qu'ils étoient toujours ensemble; & Agrippa ne faisoit rien sans sa participation. Il l'appelloit à tous les conseils, lui donnoit part à l'exécution de toutes ses entreprises; & lorsqu'il vouloit prendre quelque divertissement pour relâcher son esprit, il étoit le seul qu'il y admettoit, & lui donnoit ainsi autant de marques de son amitié dans les choses agréables, que de sa confiance dans les importantes & les difficiles.

Après que ce général de l'armée Romaine eut terminé les affaires du Pont qui avoient été le sujet de son voyage, il résolut de prendre son chemin par terre; il traversa la Paphlagonie, la Cappadoce, & la haute Phrygie pour gagner Ephese, & après cela se rembarqua pour se rendre à Samos. La magnificence & la générosité d'Hérode parurent dans ce voyage par le bien qu'il fit à toutes les villes qui en avoient besoin. Il ne les assista pas seulement de son argent, mais aussi de sa recommandation auprès d'Agrippa. Et il y trouvoit d'autant plus de facilité, que ce grand homme avoit l'ame si noble & si élevée, qu'il étoit toujours prêt à accorder ce qu'on lui demandoit, pourvu que cela ne fît tort à personne. Ainsi, il alloit même au devant des graces qu'Hérode pouvoit désirer de lui, tant il prenoit de plaisir à l'obliger; & il pardonna à sa priere aux Iliens, contre lesquels il étoit fort irrité. Hérode paya au trésorier de l'Empereur ce que ceux de Chio devoient, & assista toutes les autres villes dans leurs besoins.

Agrippa & Hérode ne furent pas plutôt arrivés en Ionie, qu'un grand nombre des Juifs qui demeuroient dans cette province, vinrent se plaindre de

ce qu'au préjudice des privileges qui leur avoient été accordés par les Romains, & de la liberté qu'ils leur avoient donnée de vivre selon leurs loix, on les obligeoit de comparoître aux jours de fête devant les Juges, on les contraignoit d'aller à la guerre, & on les forçoit de contribuer aux charges publiques ; ce qui leur ôtoit le moyen d'envoyer à Jérusalem l'argent destiné pour de saints usages. Hérode ne voulut pas perdre cette occasion d'assister ces Juifs. Il leur donna un de ses amis nommé Nicolas, pour plaider leur cause. Agrippa, ayant entendu son discours, répondit que ce n'étoit pas seulement son amitié pour leur Roi, mais la justice de leur demande qui le portoit à la leur accorder; & que s'ils avoient désiré davantage de lui, il ne leur auroit rien refusé de tout ce qui ne seroit point préjudiciable à l'Empire; mais que puisqu'il ne s'agissoit que de confirmer les graces qu'ils avoient reçues, il le faisoit très-volontiers, & donneroit ordre qu'on ne les troublât plus à l'avenir. En achevant ces paroles, il rompit l'assemblée, & Hérode le remercia d'une réponse si favorable. Ces deux Princes se séparerent ensuite avec de très grands témoignages d'affection, & partirent de Lesbos.

Hérode, ayant eu le vent tel qu'il le pouvoit désirer, arriva à Césarée, & peu de jours après à Jérusalem, où il assembla tout le peuple. Il les informa de tout ce qui s'étoit passé dans son voyage; & leur dit comme il avoit obtenu que les Juifs qui demeuroient en Asie, y vivroient dans un plein repos, sans qu'on osât plus les inquiéter ; il leur représenta le bonheur dont ils jouissoient sous son règne, les assura qu'il n'y avoit rien qu'il ne voulût faire pour leur avantage, & ajoûta que pour leur en donner une preuve, il leur remettoit la quatrième partie des impositions. Ce discours, accompagné d'une telle grace, fut reçu de tout ce peuple avec de grands témoignages de reconnoissance; & il n'y eut point de vœux qu'ils ne fissent pour sa prospérité.

Cependant, la division de la famille d'Hérode augmentoit toujours par la haine irréconciliable de Salomé contre Alexandre & Aristobule, parce qu'ils parloient d'elle & de Phéroras son frere, d'une manière fort offensante, & qu'elle avoit sujet de craindre qu'ils ne vengeassent la mort de Mariamne. Ils étoient en effet si sensiblement touchés de la mort de leur mere, qu'ils ne se contentoient pas de la plaindre & d'en témoigner leur douleur; ils ne pouvoient même s'empêcher de dire qu'ils s'estimoient malheureux d'être contraints de vivre avec ceux qui avoient trempé leurs mains dans son sang.

Comme tout ceci se passoit pendant le voyage d'Hérode

vers Agrippa, son absence contribuoit encore à l'accroissement du mal. Aussi-tôt après qu'il fut de retour, & qu'il eut parlé au peuple en la manière dont nous venons de le rapporter, Phéroras & Salomé ne manquerent pas de lui dire qu'il avoit tout à craindre du côté de ses propres enfans, qui déclaroient hautement qu'ils vengeroient la mort de leur mere; & ils ajoûterent malicieusement qu'ils espéroient par le moyen d'Archélaüs, roi de Cappadoce, d'avoir accès auprès de l'Empereur pour l'accuser devant lui. Hérode fut d'autant plus touché de ce discours, qu'on lui donnoit d'ailleurs les mêmes avis, & qu'il rappelloit dans son esprit le souvenir de ses afflictions passées, qui lui avoient enlevé ses meilleurs amis, & une femme qu'il avoit aimée avec tant de passion. Ainsi, ce malheureux Prince, jugeant de l'avenir par le passé, & appréhendant des maux encore plus grands que ceux qui lui étoient déjà arrivés, se trouva dans un trouble inconcevable. On pouvoit dire de lui, qu'autant qu'il étoit heureux au dehors, & que tout lui réussissoit mieux qu'il n'eût osé l'espérer, autant ses afflictions domestiques le rendoient plus malheureux qu'on ne le sçauroit croire; en sorte que dans un tel excès de bien & de mal, il y avoit sujet de douter lequel des deux l'emportoit sur l'autre; & s'il ne lui auroit point été plus avantageux de passer sa vie en repos dans une condition privée, que de porter une couronne dont la grandeur & l'éclat étoient accompagnés de tant de douleurs & de tourmens.

Enfin, après avoir agité diverses choses dans son esprit, il résolut de faire venir l'aîné de ses fils nommé Antipater, qu'il faisoit élever comme un particulier, & de l'avancer dans les honneurs; non qu'il eût alors dessein de lui mettre entre les mains une entière autorité, ainsi qu'il le fit depuis; mais pour l'opposer à ses freres afin de réprimer leur insolence, & les rendre plus sages lorsqu'ils verroient qu'il ne manqueroit pas de successeur, quand bien même pour les punir de leur présomption, il ne les feroit point monter sur le trône. Il fit donc venir Antipater comme s'il eût voulu lui donner part à sa confiance, & se décharger sur lui de plusieurs soins, mais en effet pour abaisser l'orgueil de ses freres; & il se persuada que ce moyen y étoit très-propre. Il arriva néanmoins tout le contraire; car, ces deux Princes s'en tinrent très-offensés.

Ne pouvant souffrir la manière si injurieuse dont on les traitoit, on les voyoit quelquefois répandre des larmes; & quelquefois invoquer le nom de leur mere; & ils se plaignoient ouvertement à leurs amis de l'injustice de leur pere. Les partisans d'Antipater obser-

voient avec grand soin toutes ces choses, & ne se contentoient pas de les rapporter à Hérode; ils ajoûtoient à la vérité, & augmentoient par leur malice une si grande division. Ces artifices & ces calomnies aigrissant de plus en plus son esprit, il résolut d'humilier encore davantage Alexandre & Aristobule. Pour exécuter ce dessein, il éleva Antipater à de nouveaux honneurs, & consentit, sur l'instante priere qu'il lui en fit, à recevoir sa mere dans son palais. Il écrivit aussi diverses fois à Auguste en sa faveur avec beaucoup d'affection, & lorsqu'il s'embarqua pour aller voir Agrippa qui s'en retournoit à Rome, après avoir durant dix ans été gouverneur de l'Asie, Antipater fut le seul de ses fils qu'il mena avec lui. Il pria Agrippa de vouloir bien qu'il lui tînt compagnie dans son voyage, de le présenter à Auguste, à qui il envoyoit par lui de grands présens, & de lui concilier ses bonnes graces; desorte que personne ne doutoit plus qu'Antipater ne dût succéder à Hérode, à l'exclusion de ses freres.

Ce Prince perdit, en effet, toute l'affection qui lui restoit pour ces deux malheureux fils de l'infortunée Mariamne, & ne les considéra plus que comme ses ennemis. Mais, afin qu'il ne parût pas qu'après s'être dépouillé de toute la tendresse paternelle, il n'agît contre eux que par passion, il résolut d'aller à Rome & de mener ces deux jeunes Prince à Auguste pour les accuser devant lui. Il ne le trouva pas à Rome, mais à Aquilée, & commença par lui dire qu'il le prioit d'avoir compassion de son malheur; qu'il lui amenoit ses deux fils peur les accuser en sa présence de ce que leur passion de dominer les avoit portés jusqu'à cette horrible impiété que de haïr leur propre pere, & d'attenter à sa vie; qu'il sçavoit qu'il lui avoit permis de choisir pour successeur celui de ses enfans que son bon naturel & sa vertu en rendroient le plus digne; mais que ceux-ci étoient bien éloignés d'avoir ces qualités, puisque leur haine pour celui qui les avoit mis au monde, alloit jusqu'à cet excès de fureur que de ne se soucier pas de perdre le royaume & même la vie, pourvu qu'ils pussent les lui faire perdre; qu'il avoit supporté le plus long tems qu'il avoit pu une si extrême affliction; mais qu'enfin il étoit contraint de la lui découvrir, & de l'importuner par un discours si désagréable.

Hérode, ayant parlé de la sorte avec beaucoup de chaleur, ses deux fils qui durant tout ce discours n'avoient pu retenir leurs larmes, fondirent alors en pleurs, parce que, quoiqu'ils se sentissent innocens, ce leur étoit une douleur insupportable de voir que leur propre pere étoit leur accusateur. Le respect qu'ils lui devoient leur

ôtoit la liberté de lui répondre; & il leur importoit beaucoup de ne pas abandonner la justice de leur cause. Aussi ne sçachant à quoi se résoudre, ils ne se défendoient que par leurs soupirs & par leurs larmes. Mais, cette manière de se justifier leur faisoit craindre qu'on ne prît leur silence pour une preuve qu'ils se reconnoissoient coupables; au lieu qu'il ne venoit que de leur trouble & de leur peu d'expérience. Auguste pénétra par son extrême prudence tous ces divers sentimens, dont l'esprit de ces jeunes Princes étoit agité; tous les assistans furent émus de compassion, & Hérode lui-même ne put s'empêcher d'en être touché.

Lorsque ces deux freres reconnurent qu'Auguste, avec tous ceux qui étoient présens, & leur pere même, avoient le cœur attendri par la compassion de leur malheur, & que quelques-uns ne pouvoient retenir leurs larmes, Alexandre, qui étoit l'aîné, prit la parole pour se justifier des crimes dont son pere les accusoit. Auguste, qui, dès le commencement avoit eu peine à ajoûter foi à de si étranges accusations, & qui pendant qu'Alexandre parloit, avoit toujours jetté les yeux sur Hérode & reconnu qu'il étoit touché de son discours, demeura encore plus persuadé de l'innocence de ces deux freres; & tous ceux qui étoient présens leur portoient une si grande compassion, & étoient si en peine du succès de leur affaire, qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'en vouloir à Hérode. Mais, Auguste, après avoir un peu délibéré en lui-même, dit qu'il croyoit ces jeunes Princes fort innocens des crimes dont on les avoit accusés; mais qu'ils ne pouvoient s'excuser d'avoir donné sujet à leur pere d'être mécontent de leur conduite. Il pria ensuite Hérode de les recevoir dans ses bonnes graces & de ne concevoir plus d'eux de tels soupçons, puisqu'il n'étoit pas juste d'ajoûter foi à de semblables accusations contre ses enfans; qu'il étoit sûr qu'ils lui rendroient tant de devoirs, que non seulement il oublieroit le mécontentement qu'ils lui avoient donné; mais qu'il reprendroit pour eux son ancienne affection, & que chacun travaillant de son côté à rétablir l'amitié & la confiance qui doivent être entre des personnes si proches, leur union seroit plus grande que jamais. Après qu'Auguste eut ainsi parlé, il fit signe de s'avancer à ces jeunes Princes qui fondoient en larmes, & se préparoient déjà à demander pardon à leur pere. Mais, Hérode les prévint & les embrassa avec tant de témoignages d'affection & de tendresse, que tous ceux qui étoient présens en furent touchés. Le pere & les fils rendirent de grandes actions de graces à l'Empereur, & Antipater fit semblant d'être bien aise de la

réconciliation de ses freres avec leur pere.

Quelques jours après, Hérode fit un présent de trois cens talens à Auguste, qui donnoit alors des spectacles, & faisoit des largesses au peuple Romain. Ce grand Prince de son côté lui donna la moitié du revenu des mines de l'isle de Cypre, & la direction de l'autre moitié, y ajoûta divers autres présens avec de grands témoignages d'affection, lui permit de choisir pour son successeur tel de ses fils qu'il lui plairoit, & même de partager s'il le vouloit, son royaume entre eux; mais non pas pour en jouir de son vivant, parce qu'il étoit juste qu'il fût toujours le maître de ses États & de ses enfans.

Hérode partit ensuite avec ses trois fils, pour s'en retourner en Judée, dont la Traconite qui en étoit une partie considérable, s'étoit révoltée en son absence; mais, les chefs de ses troupes l'avoient contrainte de rentrer dans le devoir. Lorsqu'il passa par Eleuse en Cilicie, que l'on nomma depuis Sébaste, Archélaüs roi de Cappadoce l'y reçut ainsi que ses enfans avec grand honneur, témoigna beaucoup de joie de ce que les deux plus jeunes étoient rentrés dans ses bonnes graces, & de ce qu'Alexandre son gendre s'étoit si bien justifié des accusations formées contre eux. Ces deux Rois se séparerent après s'être fait de grands présens; & lorsque Hérode fut arrivé à Jérusalem, il fit assembler le peuple dans le temple, lui parla de son voyage, des honneurs qu'il avoit reçus d'Auguste, & de toutes les autres choses dont il jugea à propos de l'informer. Pour donner à ses enfans une instruction importante, il exhorta sur la fin de son discours tous ceux de sa cour & tout le reste de cette grande assemblée, de vivre dans une grande union, leur déclara que ses fils règneroient après lui, à commencer par Antipater, & à continuer par Alexandre & Aristobule, mais que tandis qu'il seroit en vie, il vouloit qu'ils le reconnussent seul pour leur Roi, pour leur maître, puisque bien loin que son âge lui fût un obstacle pour bien gouverner, il l'en rendoit encore plus capable, tant par la longue expérience qu'il lui avoit acquise, que par les autres avantages qu'il avoit sur ses enfans; & qu'ainsi eux tous, & les gens de guerre, vivroient heureux lorsqu'ils ne regarderoient que lui. L'assemblée se sépara de la sorte, & la plûpart trouverent qu'il avoit fort bien parlé. Mais, quelques-uns furent d'un sentiment contraire, parce que l'espérance de règner qu'il avoit donnée à ses enfans, pourroit causer entre eux des contestations qui produiroient de grands mouvemens.

En ce même tems, la ville de Césarée, dont les fondemens avoient été jettés, il y avoit

dix ans, fut achevée la vingt-huitième année du règne d'Hérode, en la cent quatre-vingt-douzième Olympiade. Ce Prince voulut en célébrer la dédicace avec toute la somptuosité & la magnificence imaginables. Il fit venir de tous côtés avec grand soin ceux qui étoient en réputation d'exceller dans la science de la musique, à la lutte, à la course & en toutes sortes d'autres exercices ; il assembla grand nombre de gladiateurs, de bêtes farouches, de chevaux extrêmement vites, & tout ce que l'on employoit dans ces spectacles si estimés des Romains & des autres nations. Il consacra tous ces jeux à l'honneur d'Auguste, & ordonna qu'ils seroient renouvellés tous les cinq ans. L'impératrice Livie voulut contribuer à cette superbe fête, pour laquelle Hérode n'épargnoit aucune dépense. Elle lui envoya de Rome tant de choses précieuses, que leur valeur étoit de cinq cens talens. Outre une infinité de peuple qui accourut de toutes parts pour voir une chose si célebre, il y vint des Ambassadeurs de diverses nations qu'Hérode avoit obligées. Il les reçut, les logea superbement. Il leur donnoit tous les jours de nouveaux divertissemens ; & lorsque la nuit étoit venue, il leur faisoit de si grands festins qu'ils ne pouvoient se lasser d'admirer sa magnificence. Il prenoit tant de plaisir à la faire paroître, qu'il vouloit toujours que l'éclat de ses dernières actions effaçât le lustre des premières ; & on assure qu'Auguste & Agrippa disoient souvent, que son ame étoit si élevée au dessus de sa couronne, qu'il auroit mérité de règner sur toute la Syrie & sur l'Égypte.

Après tant de fêtes & tant de jeux célébrés avec une somptuosité si merveilleuse, il bâtit une ville dans la campagne de Capharsaba en une assiette que les eaux & les bois rendoient extrêmement agréable ; car, une rivière accompagnée d'une haute futaye qui portoit des arbres d'une excessive grandeur, l'enfermoit tout à l'entour. Il donna à cette ville le nom d'Antipatride à cause de son pere, bâtit au dessus de Jéricho un château qu'il nomma Cypron, du nom de sa mere, & ne le rendit pas moins recommandable par sa force que par sa beauté. Comme il ne pouvoit oublier aussi Phasaël son frere, qu'il avoit si particulièrement aimé, il fit, pour honorer sa mémoire, plusieurs excellens édifices. Le premier fut une tour dans Jérusalem, qui ne cédoit point à celle de Pharon. Il la nomma Phasaël, & c'étoit du tems de Josephe, l'une des principales forteresses de la ville. Il bâtit ensuite dans la vallée de Jéricho, du côté du septentrion, une ville à qui il donna le même nom de Phasaël, & qui fut cause que le territoire d'alentour auparavant désert & abandonné, fut de nouveau cul-

tivé & nommé aussi du même nom.

Il feroit difficile de rapporter les biens que ce Prince si magnifique fit non seulement à plusieurs villes de Syrie & de la Grece, mais à celles des autres païs par où il passoit dans ses voyages. Car, il en assistoit la plûpart ou par de nouveaux ouvrages publics qu'il y faisoit faire, ou par l'argent qu'il leur donnoit pour achéver ceux qui étoient déjà commencés, & que l'impuissance des habitans avoit laissés imparfaits.

Entre ces libéralités toutes royales, les plus remarquables sont le temple d'Apollon Pythien à Rhodes, qu'il fit rebâtir à ses dépens ; une somme de plusieurs talens qu'il donna aux Rhodiens pour faire construire des vaisseaux ; une autre grande somme pour employer aux ouvrages publics de la ville de Nicopolis, qu'Auguste avoit fait bâtir auprès d'Actium ; des galeries qu'il fit faire des deux côtés de la place qui traversoit Antioche, qui étoit une fort grande ville ; & le soin qu'il prit de faire paver les rues avec une pierre fort polie, tant pour l'ornement de cette ville, que pour la commodité des habitans.

Comme les jeux Olympiques ne répondoient pas alors à leur réputation, parce que les fonds manquoient pour cette dépense, il destina un revenu annuel pour donner moyen de les célébrer, & de faire des sacrifices avec une magnificence digne de ce grand concours de peuple qui venoit de toutes parts pour les voir ; & une libéralité si extraordinaire lui fit déférer l'honneur de surintendant perpétuel de ces jeux.

Comme les excessives dépenses, faites par Hérode, tant au dedans qu'au dehors de son royaume, avoient épuisé ses finances;& qu'il sçavoit qu'Hyrcan son prédécesseur avoit tiré trois mille talens d'argent du sépulcre de David, il crut qu'il y en restoit en telle quantité, qu'il n'y avoit rien à quoi de si grands trésors ne pussent suffire; ainsi, comme il y avoit déjà long-tems qu'il désiroit d'avoir recours à ce moyen, enfin il l'exécuta. Il commença par user de toutes les précautions possibles pour empêcher que le peuple n'en eût connoissance, fit ensuite ouvrir de nuit le sépulcre, & y entra accompagné seulement de ses amis les plus affidés. Il n'y trouva point d'argent monnoyé comme avoit fait Hyrcan, mais seulement beaucoup d'or mis en œuvre, soit en vases ou autres ouvrages très-bien travaillés. Il fit tout emporter; & cela ne faisant qu'accroître son désir d'en avoir davantage, il commanda de fouiller jusqu'aux cercueils où les corps de David & de Salomon étoient enfermés; mais, on dit qu'il en sortit une flamme qui consuma deux de ses gar-

des. Ce prodige l'épouvanta ; & pour expier un tel sacrilege, il fit bâtir depuis à l'entrée du sépulcre, un superbe monument de marbre blanc.

Depuis le jour qu'Hérode eut violé le respect dû à la sainteté des sépulcres, le trouble de sa famille augmenta toujours, soit par une vengeance du ciel qui aigrit encore cette plaie, soit que cela arrivât par hazard, dans un tems où l'on pouvoit en attribuer la cause à ce sacrilege. Une guerre civile n'agite pas plus un État que les passions des divers partis agitoient la cour de ce Prince. Mais, Antipater excelloit en artifices pour perdre ses freres. Il les faisoit accuser de faux crimes; & par une malice d'autant plus dangereuse qu'elle étoit plus cachée, il entreprenoit souvent leur défense pour les opprimer plus facilement par cet amour apparent qu'il leur témoignoit, & tromper le Roi leur pere qui le considéroit comme le seul qui s'intéressoit à sa conservation. Ainsi, Hérode commanda à Ptolémée, son principal ministre, de ne rien faire dans la conduite du royaume, sans le communiquer à Antipater; il faisoit aussi part de toutes choses à sa mere; & Antipater se servoit de cette confiance qu'il avoit en eux, pour lui rendre odieux tous ceux qu'il leur importoit de lui faire haïr.

D'un autre côté, la haine de Salomé pour les enfans de Mariamne étoit si extraordinaire, qu'elle ne pouvoit souffrir que sa propre fille, qui avoit épousé Aristobule, vécût en paix avec son mari. Elle l'obligeoit de lui rapporter les entretiens les plus secrets qu'ils avoient ensemble; & s'il arrivoit entre eux quelque petite contestation, comme cela est assez ordinaire, au lieu d'adoucir son esprit, elle l'aigrissoit par les soupçons qu'elle lui donnoit pour le lui rendre odieux, & la portoit à lui découvrir ce qui se passoit entre les deux freres. Ainsi, cette jeune Princesse lui dit que lorsqu'ils étoient seuls, ils parloient de la Reine leur mere & de l'aversion qu'ils avoient pour leur pere, & disoient que s'ils arrivoient jamais à la couronne, ils ne donneroient point d'autres emplois aux fils qu'Hérode avoit de ses autres femmes, que des charges de Greffiers dans des villages, la manière dont ils avoient été instruits dans les lettres, les rendant propres à les exercer; & que s'ils voyoient les femmes d'Hérode se parer des ornemens de la Reine leur mere, ils ne leur donneroient pour tous habits que des cilices, & les feroient enfermer dans des lieux d'où elles ne verroient jamais le soleil. Salomé ne manquoit pas de rapporter toutes ces choses à Hérode; il les apprenoit avec douleur & tâchoit d'y remédier, parce qu'il auroit mieux aimé corriger ses fils que de les punir. Ainsi, quoiqu'il devînt tous les jours plus cha-

grin & plus facile à ajoûter foi aux rapports qu'on lui faifoit, il fe contenta pour lors de reprendre féverement fes fils, & demeura fatisfait de leurs juftifications.

Mais, ce mal qui fembloit guéri, fe trouva encore bientôt plus grand; car, Phéroras dit à Alexandre qu'il avoit appris de Salomé, que le Roi avoit conçu une fi forte paffion pour la Princeffe Glaphyra fa femme, qu'il lui étoit impoffible de la vaincre. Ces paroles donnerent une telle jaloufie à ce Prince, qu'il interprétoit depuis en mal tous les témoignages d'affection qu'Hérode donnoit pour l'amour de lui à fa belle fille;& fa douleur fut fi violente que ne pouvant la fupporter plus longtems, il alla trouver le Roi fon pere, & lui raconta avec larmes ce que Phéroras lui avoit dit. Jamais furprife ne fut plus grandeque celle d'Hérode. Il fut fi vivement touché de fe voir fauffement accufé d'un crime fi abominable, qu'il n'y eut point de plaintes qu'il ne fit de l'horrible malice de fes proches, qui payoient ainfi d'ingratitude tant de bienfaits dont ils lui étoient redevables. Il envoya auffi-tôt chercher Phéroras, & lui fit les reproches les plus amers. Phéroras, ne pouvant s'excufer d'un crime, dont il étoit fi clairement convaincu, en réjetta la faute fur Salomé.

Quelque tems apres, Hérode fe laiffant aller aux importunités de cette Princeffe, réfolut de donner en mariage au fils qu'elle avoit eu de Coftobare, la Princeffe fa fille que Phéroras tranfporté de l'amour de fa fervante, avoit refufé d'époufer. Mais, Phéroras lui fit changer d'avis, en lui difant que ce jeune homme ne l'aimeroit jamais à caufe du reffentiment qu'il confervoit toujours de la mort de fon pere; qu'ainfi, s'il le jugeoit à propos, il valoit mieux qu'il donnât cette Princeffe à fon fils, qui avoit auffi l'honneur d'être fon neveu, & qui devoit fuccéder à fa Tétrarchie.Hérode approuva cette propofition, donna cent talens pour dor à fa fille, & pardonna à Phéroras fes fautes paffées.

Les troubles de la famille d'Hérode ne laiffoient pas de continuer, & ils augmenterent encore par des rencontres dont les commencemens furent honteux, & les fuites très-funeftes. Ce Prince avoit trois eunuques qu'il aimoit extrêmement, parce qu'ils étoient fort bien faits. L'un étoit fon échanfon; l'autre, fon maître d'hôtel; l'autre, fon premier valet de chambre; & il fe fervoit même d'eux dans les affaires les plus importantés. On lui rapporta qu'Alexandre fon fils les avoit corrompus par une grande fomme d'argent. Il leur fit donner la queftion; & ils confefferent que cela étoit vrai; mais, ils nierent qu'il les eût voulu porter à rien entreprendre contre le Roi. On les mit une feconde fois à la

queſtion, & on la leur donna ſi violente pour faire plaiſir à Antipater, que ne la pouvant ſouffrir, ils dirent qu'Alexandre conſervoit dans ſon cœur la haine qu'il avoit toujours eue pour le Roi ſon pere, & qu'il les avoit exhortés de l'abandonner comme un homme déſormais inutile à tout, à cauſe de ſa vieilleſſe, qu'il s'efforçoit tant qu'il pouvoit de cacher, en ſe faiſant peindre la barbe & les cheveux; au lieu que s'ils vouloient s'attacher à lui, il leur promettoit de les élever aux premières charges, lorſqu'il règneroit, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver bien-tôt, quand même ſon pere ne le voudroit pas; puiſqu'outre que le royaume lui appartenoit par le droit de ſa naiſſance, toutes choſes étoient diſpoſées pour l'en mettre en poſſeſſion; & qu'il n'y avoit rien que pluſieurs de ſes amis ne fuſſent réſolus d'entreprendre & d'exécuter pour l'amour de lui.

Cet avis mit Hérode dans une extrême colere, & lui cauſa en même tems une grande crainte, parce que ſon courage ne pouvoit ſouffrir que ſon fils eût oſé parler de lui d'une manière ſi offenſante, & qu'il appréhendoit de ne pouvoir aſſez-tôt remédier au péril qui le menaçoit. Il crut qu'il n'étoit pas à propos d'agir ouvertement pour approfondir cette affaire, mais qu'il valoit mieux pour s'en éclaircir employer ſecrétement des perſonnes à qui il ſe fioit. Cependant, il étoit en défiance contre tout le monde, & croyant que ſa ſûreté dépendoit de cette défiance, il ſoupçonnoit beaucoup de gens qui étoient très-innocens. Plus quelqu'un lui étoit familier, plus il l'appréhendoit comme plus capable d'entreprendre contre lui. Quant à ceux qui n'avoient point d'accès auprès de ſa perſonne, il ſuffiſoit de les accuſer pour le porter à les faire mourir. Les choſes en vinrent juſqu'à ce point, que ſes domeſtiques croyant ne pouvoir ſe ſauver qu'en perdant les autres par des calomnies, accuſoient leurs compagnons; & ſe trouvant enſuite accuſés par d'autres, ils ſouffroient à leur tour par un juſte châtiment les mêmes peines qu'ils avoient procurées à des innocens, & tomboient dans des pieges ſemblables à ceux qu'ils avoient tendus. Car, Hérode ſe repentoit promptement d'a. ir fait mourir des perſonnes qui n'étoient convaincues d'aucun crime; mais, cela n'empêchoit pas qu'on ne continuât d'exercer une ſemblable injuſtice contre d'autres; & il ſe contentoit de faire ſouffrir aux délateurs les mêmes ſupplices qu'avoient enduré ceux qu'ils avoient accuſés très-fauſſement.

Ce déplorable état où étoit alors la cour de ce Prince, alla ſi avant qu'il commanda à pluſieurs de ceux qu'il aimoit, & conſidéroit le plus à cauſe de leur mérite, de ne ſe plus trou-

vcr

ver devant lui, ni d'entrer dans son palais. Andromaque & Gémellus furent de ce nombre. C'étoient deux de ses plus anciens amis.

Antipater étoit la principale cause de tous ces maux ; car, lorsqu'il reconnut que le Roi se laissoit aller si facilement à concevoir tant de crainte & de soupçons, il entra dans ses sentimens, le fortifia encore dans sa cruauté, & fit passer dans son esprit, pour un grand service, les conseils qu'il lui donnoit de faire mourir tous ceux qui étoient capables de lui résister. Ainsi, Hérode, après l'éloignement d'Andromaque & des autres qui lui pouvoient parler avec liberté, fit donner la question à ceux qu'il croyoit affectionnés à Alexandre, pour leur faire confesser qu'ils avoient trempé dans quelque conspiration contre lui ; & ils mouroient dans les tourmens, en soutenant toujours qu'ils étoient très-innocens d'un tel crime. Mais, moins il trouvoit de quoi les convaincre, plus il s'opiniâtroit à les faire tourmenter ; & Antipater étoit si méchant qu'il disoit que la crainte d'accuser leur maître étoit ce qui les empêchoit d'avouer la vérité.

Il en fit ainsi tourmenter un grand nombre pour pouvoir trouver ce qu'il désiroit. Enfin, il y en eut un qui succombant sous la violence des douleurs, déposa qu'il avoit entendu dire diverses fois à Alexandre, lorsqu'on le louoit de la grandeur & de la beauté de sa taille, & de son adresse à tirer de l'arc & à toutes sortes d'exercices, que c'étoient plutôt des disgraces que des faveurs qu'il avoit reçues de la nature, parce qu'elles donnoient de la jalousie au Roi son pere, qu'ainsi lorsqu'il l'accompagnoit, il étoit obligé de se courber pour ne pas paroître plus grand que lui ; & quand il alloit à la chasse, de tirer mal à dessein, parce qu'il sçavoit qu'il ne pouvoit souffrir qu'on le louât. Lorsqu'on entendit cet homme parler de la sorte, on cessa de le tourmenter ; & se sentant soulagé, il ajoûta qu'Aristobule avoit conspiré avec son frere de tuer le Roi lorsqu'il iroit à la chasse ; & si ce dessein lui réussissoit, de s'enfuir & de s'en aller à Rome pour demander le Royaume. On trouva aussi des lettres de ce Prince à son frere, par lesquelles il se plaignoit de ce qu'Hérode avoit donné à Antipater des terres de deux cens talens de revenu. Tout cela joint ensemble, fit croire à Hérode qu'il y en avoit assez pour lui donner un juste sujet de soupçonner ses enfans.

Ainsi, il s'aigrit de nouveau contre Alexandre & le fit arrêter prisonnier. Il n'étoit pas néanmoins persuadé de tout ce dont on accusoit ces Princes, parce qu'il ne voyoit point d'apparence que s'ils eussent entrepris sur sa vie, ils eussent eu la pensée d'aller à Rome,

après avoir commis un tel parricide. Mais, il lui paroissoit plus vraisemblable que c'étoient des plaintes & des mécontentemens de jeunes gens qui avoient une grande ambition & une extrême jalousie contre Antipater. Il vouloit donc avoir de plus grandes preuves pour les croire coupables, & éviter qu'on l'accusât d'avoir trop légerement fait emprisonner son fils. Il fit donner la question aux principaux amis de ce Prince, & en fit mourir plusieurs, quoiqu'ils ne confessassent rien. Toute la cour étant ainsi pleine de troubles, de terreur & de tourmens, il y eut un jeune homme qui dit qu'Alexandre avoit fait préparer du poison dans Ascalon, & écrit à Rome à ses amis pour les prier de faire ensorte qu'Auguste lui commandât de l'aller trouver, parce qu'il avoit à lui donner avis que le Roi son pere abandonnoit le parti des Romains pour traiter avec Mithridate, roi des Parthes. Hérode ajoûta foi à ces accusations, & il ne manquoit pas de flatteurs, qui pour le consoler dans la peine où il étoit, lui disoient qu'il n'avoit rien fait que de juste. Mais, quelque perquisition que l'on fit de ce prétendu poison, on n'en trouva point.

Alexandre, quoiqu'accablé de tant de maux, ne se laissa point abattre. Il montra plus de cœur que jamais dans sa mauvaise fortune, & ne dédaignoit pas de se défendre. Mais, au lieu de se justifier, il parloit d'une maniere qui irritoit encore davantage le Roi son pere, en le couvrant d'un côté de confusion de se laisser si aisément tromper par des calomnies, & en le mettant de l'autre dans une peine & un embarras étranges s'il ajoûtoit foi à ce qu'il disoit. Car, il fit quatre écrits qu'il lui envoya, & qui portoient qu'il étoit inutile de donner la question à tant de personnes pour sçavoir si on avoit conspiré contre lui, puisque c'étoit une chose très-certaine, & que ses amis les plus affidés, & Phéroras même, avoient part à cette conspiration; que Salomé étoit secrétement venue la nuit se coucher malgré lui dans son lit; que tous généralement ne pensoient qu'à l'ôter du monde pour vivre ensuite en repos; & il accusoit même Ptolémée & Sapinius qui étoient les deux amis à qui Hérode se fioit le plus, d'être du nombre des complices. Ainsi, dit l'historien Josephe, il ne s'est jamais rien vu de plus affreux qu'étoit alors la face de cette cour. Il sembloit qu'on y fût animé de rage, & que ceux qui avoient été autrefois les plus amis, fussent devenus en un moment les plus mortels ennemis. On n'écoutoit point les accusés dans leurs justifications; on ne se mettoit point en peine d'éclaircir la vérité; mais, le supplice précédoit le jugement, & l'emprisonnement des uns, la mort des autres, & le désespoir de ceux

qui ne s'attendoient pas de recevoir un plus favorable traitement, remplissoient le palais de tant de crainte & de frayeurs, qu'il n'y restoit plus aucune marque de la félicité passée. Hérode lui-même, au milieu d'un si grand trouble, trouvoit la vie ennuyeuse; & dans l'appréhension continuelle où il étoit des entreprises sur sa vie, le déplaisir de ne pouvoir se fier à personne, lui tenoit lieu d'un cruel tourment. Ainsi, comme il ne pensoit jour & nuit à autre chose, il s'imaginoit souvent voir son fils venir à lui l'épée à la main pour le tuer; & peu s'en fallut que ces terreurs dont il étoit continuellement agité, ne lui fissent perdre l'esprit.

Lorsqu'Archélaüs, roi de Cappadoce, sçut que les choses étoient réduites à de telles extrêmités, son affection pour sa fille & pour le prince Alexandre son gendre, jointe à sa compassion de voir Hérode qui étoit son ami dans un état si déplorable, le firent résoudre à l'aller trouver. Il vit de ses propres yeux que ce qu'on lui avoit rapporté n'étoit que trop véritable, & il ne jugea pas à propos de blâmer Hérode d'avoir cru trop légerement & de s'être laissé emporter à sa passion, de peur d'aigrir encore davantage son esprit, en l'obligeant à se justifier & à se défendre. Mais, comme il étoit très-sage, il prit un moyen contraire pour tâcher de l'adoucir. Il lui témoigna être dans une extrême colère contre son gendre, & approuver que pour le châtier il l'eût traité comme il avoit fait; il lui dit qu'il étoit prêt s'il le vouloit, à rompre le mariage, à reprendre sa fille, & même à la punir, s'il se trouvoit qu'ayant eu connoissance de la faute de son mari, elle n'en eût pas donné avis au Roi son beau-pere. Hérode, fort surpris de voir qu'Archélaüs embrassoit ses intérêts avec tant de chaleur, & témoignoit être encore plus animé que lui contre Alexandre, sentit le feu de sa colère s'amortir, se trouva disposé à n'agir qu'avec justice dans cette affaire, & reprit peu à peu pour son fils les sentimens de tendresse que la nature imprime dans le cœur des peres. Ainsi, au lieu qu'auparavant il ne pouvoit souffrir qu'on excusât son fils, lorsqu'il vit qu'Archélaüs bien loin de l'excuser l'accusoit, il en fut si touché qu'il ne put retenir ses larmes. Il le pria de ne pas se laisser emporter au mécontentement qu'il avoit de son gendre, & de ne point rompre le mariage. Archélaus, le voyant si adouci, commença adroitement à réjetter les accusations formées contre Alexandre sur ceux qui, par leurs mauvais conseils, corrompoient son esprit naturellement éloigné de toute malice, & principalement sur Phéroras.

Comme ce frere d'Hérode

étoit déjà dans ses mauvaises graces, il n'eut pas plutôt appris ce qu'on vient de rapporter, qu'il se crut perdu, & jugea ne pouvoir employer personne qui fût plus capable qu'Archélaüs de le remettre bien avec lui. Il vint le trouver avec un habit de deuil & toutes les autres marques de douleur d'un homme qui se croit être sur le bord du précipice. Ce Prince si prudent jugea devoir profiter de cette occasion. Il lui dit que ce qu'il désiroit de lui n'étoit pas facile; mais que le meilleur conseil qu'il pouvoit lui donner étoit d'aller lui-même trouver le Roi son pere, de lui confesser qu'il avoit été cause de tout le mal, & de lui en demander pardon; qu'après qu'il l'auroit ainsi disposé à souffrir qu'on lui parlât en sa faveur, il prendroit son tems pour lui rendre l'office qu'il désiroit. Phéroras suivit son conseil; il lui réussit si bien qu'il rentra dans les bonnes graces d'Hérode, & Alexandre n'en retira pas moins d'avantage que lui, s'étant par ce moyen lorsqu'il ne l'osoit espérer, trouvé justifié de tous les crimes qu'on lui imposoit. Archélaüs, après avoir pacifié de la sorte toutes choses par son excellente conduite, partit pour s'en retourner dans son royaume. Hérode l'accompagna jusqu'à Antioche, & après l'avoir bien remis avec Tite, gouverneur de Syrie, il s'en revint en Judée.

Hérode se trouva en ce même tems obligé d'entrer en guerre avec les Arabes; & voici qu'elle en fut l'occasion. Lorsque ce Prince fut parti pour aller à Rome accuser Alexandre devant Auguste, & lui recommander Antipater, le bruit ayant couru qu'il étoit mort, les Traconites commirent quelques brigandages, & en furent châtiés par les chefs des troupes d'Hérode. Les principaux de ces voleurs étonnés de ce mauvais succès, s'enfuirent en Arabie, où Silléus irrité de ce qu'Hérode lui avoit refusé sa sœur, les reçut & leur donna retraite dans un lieu fort, d'où ils faisoient des courses dans la Judée & même dans la basse-Syrie, & pilloient toute la campagne. Hérode, à son retour de Rome, ne pouvant les punir comme ils le méritoient, parce qu'ils étoient protégés par les Arabes, ni souffrir qu'ils traitassent de la sorte ses sujets, entra dans la Traconite, & tua tous ceux de ces voleurs qu'il put rencontrer. Les autres en furent si irrités, & une de leurs loix qui les obligeoit à venger la mort de leurs proches, les anima de telle sorte contre lui, qu'il n'y eut point de périls qu'ils ne méprisassent pour entrer dans ses États & les ravager. Hérode s'adressa à Saturninus & à Volumnius, établis par Auguste Gouverneurs dans ces provinces, pour les prier de les châtier. Mais, cette plainte au lieu d'étonner ces voleurs, ne servit qu'à les aigrir da-

vantage. Ils s'assemblerent jusqu'au nombre de mille, firent encore de plus grandes courses dans la campagne & dans les villages, ne pardonnerent à nul de ceux qui tomberent entre leurs mains ; & ce n'étoit plus un brigandage, mais une guerre. Hérode fit alors de grandes instances envers les Arabes, afin qu'on lui abandonnât ces voleurs, & qu'on lui payât les soixante talens qu'il avoit prêtés au Roi Obodas par Silléus, dont le terme du paiement étoit échu. Mais, Silléus qui avoit chassé Obodas & s'étoit emparé du gouvernement du royaume, différoit toujours de payer, & soutenoit que ces voleurs ne s'étoient point retirés dans l'Arabie. Enfin Saturninus & Volumnius ordonnerent qu'il payeroit dans trente jours, & que les transfuges seroient rendus de part & d'autre. On connut alors la malice des Arabes ; car, il ne se trouva aucun de leur nation dans les terres d'Hérode, pour quelque cause que ce fût; & au contraire tous ces voleurs s'étoient retirés dans l'Arabie.

Silléus ne voulut rien exécuter de ce qui avoit été ordonné ; mais, il s'en alla à Rome trouver Auguste. Alors, Hérode du consentement de Saturnin & de Volumnius, entra avec une armée dans l'Arabie, marcha avec tant de diligence qu'il fit en trois jours autant de chemin que l'on en fait d'ordinaire en sept, attaqua ces voleurs dans le château de Repta où ils s'étoient retirés, le prit, & le fit raser; mais, il ne fit aucun mal aux habitans du païs. Naceb, Général des troupes des Arabes, marcha contre lui. Le combat se donna ; & il y fut tué avec vingt-cinq des siens. Tout le reste prit la fuite, & Hérode ne perdit presque personne. Ayant ainsi châtié ces voleurs, il envoya trois mille Iduméens dans la Traconite pour les empêcher de continuer leurs brigandages, & écrivit aux chefs des troupes Romaines dans la Phénicie, ce qui s'étoit passé, & comme il s'étoit contenté d'user du pouvoir qui lui avoit été donné, sans rien entreprendre davantage. Ils s'en informerent, & trouverent que cela étoit vrai.

Les Arabes dépêcherent en diligence des courriers à Rome à Silléus, & lui manderent les choses tout autrement qu'elles ne s'étoient passées. Il étoit déjà connu d'Auguste ; & il arriva que lorsqu'on lui rendit cette dépêche il se promenoit devant son palais. Il prit aussitôt un habit de deuil, alla trouver l'Empereur, & lui dit, en joignant ses larmes à ses plaintes, qu'Hérode étoit entré en armes dans l'Arabie, & qu'il l'avoit entièrement ruinée. Auguste, touché de ses plaintes, se contenta de s'informer de quelques amis d'Hérode, & de quelques Romains nouvellement revenus de Syrie, s'il étoit vrai que ce

Prince fût entré avec une armée dans l'Arabie, & comme ils ne purent le désavouer, il ne s'informa pas de la cause qui l'y avoit obligé; mais, il entra dans une si grande colère, qu'il écrivit à Hérode une lettre pleine de menaces, & qui portoit entre autres choses, que jusques-là il l'avoit considéré comme son ami, mais qu'il le traiteroit à l'avenir comme son sujet. Silléus de son côté écrivit en Arabie de la manière que l'on peut juger. Ces lettres rehausserent tellement le cœur de cette nation, que voyant que l'Empereur étoit irrité contre Hérode, ils ne voulurent ni rendre les fugitifs, ni payer l'argent qu'ils devoient, ni rien donner pour les pâturages qu'ils tenoient à ferme. D'un autre côté, les Traconites, pour profiter de cette occasion, s'éleverent contre les garnisons Iduméennes qu'Hérode avoit établies, se joignirent à d'autres voleurs Arabes, pillerent le païs, & y firent de très-grands maux, non pas tant pour en profiter, que par le désir de se venger. Hérode étoit contraint de le souffrir, parce qu'il n'osoit rien entreprendre, voyant qu'Auguste étoit si irrité contre lui, qu'il n'avoit pas daigné écouter les premiers Ambassadeurs qu'il lui avoit envoyés, & qu'il en avoit renvoyé d'autres sans leur rendre aucune réponse. La présence de Silléus à Rome augmentoit encore la peine d'Hérode, parce qu'il sçavoit qu'on ajoûtoit foi aux paroles de cet imposteur, & qu'il aspiroit à la couronne d'Arabie. Dans l'embarras où il se trouvoit, il crut ne pouvoir prendre un meilleur conseil que d'envoyer une troisième ambassade à Auguste pour tâcher par le moyen de ses amis de se le rendre plus favorable; & il choisit pour ce sujet Nicolas de Damas.

Cependant, le trouble de la famille d'Hérode augmentoit toujours par l'accroissement de sa haine contre Alexandre & Aristobule ses fils. La défiance qui est un mal si dangereux pour les Rois, n'avoit point cessé. Hérode ne se contentoit pas comme auparavant de prêter l'oreille aux calomnies dont on se servoit contre Alexandre & Aristobule. Sa haine pour eux étoit si grande que, quoique personne ne les accusât, il ne laissoit pas de les faire observer; il donnoit une entière liberté de lui parler contre eux; & comme il n'écoutoit rien plus volontiers, on lui rapporta entre autres choses qu'un certain Varate qui étoit de Cos, avoit formé un dessein avec Alexandre.

Outre ces continuelles calomnies que tant de gens employoient à l'envi contre ces deux Princes auprès du Roi, sous prétexte du soin de sa conservation, il arriva encore une chose qui leur nuisit plus que tout le reste. Entre les gardes d'Hérode il y en avoit deux

nommés Jucundus & Tyrannus, qu'il affectionnoit particulièrement à cause de leur grandeur & de leur force extraordinaire. Il les éloigna pour quelque mécontentement qu'ils lui donnerent. Alexandre les reçut dans la compagnie de ses gardes ; & parce que c'étoient de très-braves gens, il étoit fort libéral envers eux. Le Roi ne l'eut pas pas plutôt appris qu'il en conçut du soupçon, & leur fit donner la question. Ils la souffrirent fort long-tems ; mais, enfin ne pouvant résister à tant de douleurs, ils déposerent qu'Alexandre les avoit sollicités de tuer le Roi, lorsqu'il iroit à la chasse.

Hérode fit aussi arrêter le gouverneur d'Alexandrion, & le fit de même appliquer à la question, parce qu'on l'accusoit d'avoir promis à ces deux Princes de les recevoir dans cette place, & de leur mettre entre les mains l'argent qu'Hérode y faisoit conserver. Il ne confessa rien ; mais, son fils dit que cela étoit véritable, & produisit des lettres qui sembloient être écrites de la main d'Alexandre, lesquelles portoient ces mots : « Aussi-tôt que nous » aurons exécuté, avec l'assis» tance de Dieu, ce que nous » avons résolu, nous irons vous » trouver ; & nous ne doutons » point que vous ne nous re» ceviez dans votre place com» me vous me l'avez promis. « Hérode, après avoir vu ces lettres, ne douta plus que ses fils n'eussent entrepris sur sa vie. Mais, Alexandre soutint que le secrétaire Diophante avoit contrefait son écriture par l'ordre d'Antipater, qui étoit l'auteur de cette méchanceté.

Hérode, qui étoit alors à Jéricho, fit venir en public ceux qui avoient eu la question & qui avoient accusé ses fils. Le peuple les tua à coups de pierre, & vouloit aussi lapider Alexandre. Mais, Hérode envoya Ptolémée & Phéroras pour l'empêcher, & se contenta de le faire mettre en prison, & Aristobule son frere avec lui. Ils y étoient gardés si étroitement, que personne ne pouvoit les approcher, & on observoit non seulement toutes leurs actions, mais jusqu'à leurs moindres paroles. Ainsi, on les considéroit déjà comme perdus ; & eux-mêmes le croyoient.

Dans une telle extrêmité, Aristobule pour porter Salomé, qui étoit tout ensemble sa tante & sa belle-mere, à avoir compassion de son infortune, & à concevoir de la haine pour celui qui en étoit l'auteur, lui dit: » Croyez-vous vous-même » être en sûreté après que l'on » a dit au Roi que l'espérance » d'épouser Silléus vous porte » à lui donner avis de tout ce » qui se passe dans le royau» me ? « Elle rapporta aussitôt ce discours à Hérode, qui en fut si irrité, que ne pouvant plus se retenir, il commanda qu'on liât les deux freres,

qu'on les séparât, & qu'on les obligeât à déclarer par écrit tout ce qui s'étoit passé dans l'entreprise qu'ils avoient faite contre lui. Pour obéir à ce commandement, ils firent leur déclaration ; & elle portoit qu'ils n'avoient pas seulement pensé à former un dessein contre le Roi ; mais qu'il étoit vrai que les soupçons qu'il avoit d'eux leur rendant la vie ennuyeuse, ils avoient résolu de s'enfuir.

En ce même tems, Archélaüs ayant envoyé pour Ambassadeur en Judée, l'un des plus grands Seigneurs de sa cour nommé Méla, Hérode pour montrer qu'il avoit grand sujet de se plaindre de son maître, fit venir Alexandre de la prison, & lui demanda en sa présence comment & en quel lieu il avoit résolu de s'enfuir. Il lui répondit qu'il avoit résolu d'aller trouver le Roi son beau-pere, qui lui avoit promis de l'envoyer à Rome ; mais qu'il n'avoit pas eu le moindre dessein de rien entreprendre contre lui ; qu'il n'y avoit pas un seul mot de véritable dans tout ce dont on l'avoit accusé, & qu'il auroit souhaité que Tyranus & ses compagnons eussent été plus particulièrement examinés ; mais que pour empêcher par leur mort qu'on ne pût connoître la vérité, Antipater avoit fait que quelques-uns des siens mêlés parmi le peuple, l'avoient excité à les lapider.

Hérode crut n'avoir pas besoin d'autres preuves de la mauvaise volonté d'Archélaüs. Il dépêcha aussi-tôt vers lui Olympe & Volumnius pour se plaindre de ce qu'il avoit eu part au mauvais dessein de ses fils, & leur ordonna qu'après qu'ils lui auroient rendu ces lettres, ils passassent outre pour aller à Rome, où s'ils trouvoient que Nicolas eût réussi dans son ambassade, ils présentassent à Auguste celles qu'il lui écrivoit, & des mémoires pour montrer que ses fils étoient coupables. Archélaüs répondit qu'il étoit vrai qu'il avoit promis à Alexandre & à Aristobule de les recevoir, parce qu'il croyoit que cela lui étoit avantageux & au Roi leur pere, qui auroit pu sur de simples soupçons se laisser emporter à sa colere ; mais qu'il n'avoit nul dessein de les envoyer à Rome, ni de les entretenir dans une mauvaise volonté contre lui.

Olympe & Volumnius étant arrivés à Rome, ne trouverent point de difficulté à rendre leurs lettres à Auguste, parce que Nicolas avoit obtenu tout ce qu'Hérode désiroit. L'Empereur écrivit donc au roi des Juifs, qu'il le plaignoit extrêmement d'avoir des enfans qui lui donnoient tant de peine ; que s'ils étoient assez dénaturés pour avoir osé entreprendre sur sa vie, il devoit les traiter comme des parricides, & qu'il le laissoit sur ce sujet dans une pleine liberté ; mais que s'ils n'avoient eu d'autre dessein que de

s'enfuir, la piété paternelle l'obligeoit à se contenter d'un léger châtiment ; qu'ainsi il lui conseilloit de tenir une assemblée dans Bérite, où il y avoit un si grand nombre de Romains ; & que là, avec les gouverneurs des provinces voisines, Archélaüs, roi de Cappadoce, & autres personnes distinguées par leur qualité, on décidât cette affaire.

Cette lettre d'Auguste à Hérode lui donna une grande joie, tant parce qu'elle lui faisoit voir qu'il étoit rentré dans ses bonnes graces, que parce qu'il le laissoit dans une entière liberté d'ordonner ce qu'il voudroit de ses fils; & on remarque que quoiqu'auparavant, dans le tems de sa prospérité, il témoignât beaucoup de dureté pour ses enfans, cela n'alloit pas cependant jusqu'à un tel excès, que de les vouloir perdre, & d'agir contre eux avec précipitation ; mais que dans cette circonstance il ne garda aucune mesure dans sa haine, quoique ses affaires fussent rétablies en meilleur état qu'il ne le pouvoit souhaiter. Il dépêcha de tous côtés pour faire venir à Bérite tous ceux qu'Auguste avoit jugé à propos d'y assembler, excepté Archélaüs, soit parce qu'il le haïssoit, ou parce qu'il craignoit qu'il ne s'opposât à son dessein. Les Gouverneurs des provinces & les principales personnes de diverses villes s'y rendirent ; mais, il ne voulut pas y faire venir ses fils, & les fit mettre dans un village des Sidoniens qui étoit proche de la ville, d'où l'on pourroit les amener s'il en étoit besoin. Il entra seul dans l'assemblée qui étoit de cent cinquante personnes : & la manière dont il accusa ses fils, au lieu de faire concevoir de la compassion de son malheur, & de persuader les assistans de la nécessité qui le contraignoit d'en venir à de si grandes extrêmités, parut extrêmement déplacée dans la bouche d'un pere. Car, il parla avec beaucoup de véhémence ; il se transporta de colère ; il se troubla, en voulant montrer la vérité des crimes dont il accusoit ses fils ; & il n'allégua aucune preuve des choses qu'il avançoit contre eux. Enfin, on voyoit un pere, qui bien loin de ne penser qu'à instruire ses Juges, n'avoit point de honte de vouloir qu'ils se joignissent à lui pour accuser ses enfans. Il lut leurs lettres où il n'y avoit rien qui témoignât qu'ils eussent formé quelque mauvais dessein contre lui, ni qu'ils se fussent portés à aucune impiété ; mais, il y paroissoit seulement qu'ils avoient résolu de s'enfuir, & on y remarquoit quelques paroles qui faisoient voir le mécontentement qu'ils avoient de lui. Lorsqu'il fut venu à cet endroit de ces lettres, il s'écria, comme si ces paroles eussent été une entière conviction, qu'ils avoient attenté à sa vie, & jura qu'elles lui étoient plus insupportables, que la mort. Il ajoûta que la

nature & Auguste lui donnoient un plein pouvoir sur ses fils, & qu'une des loix de sa nation étoit expresse sur ce sujet, puisqu'elle commandoit que lorsqu'un pere & une mere accuseroient leurs enfans & mettroient leurs mains sur leur tête, ceux qui se trouveroient présens seroient obligés de les lapider; qu'ainsi il auroit pu, sans autre forme de procès, faire mourir ses fils dans son païs & dans son royaume; mais qu'il avoit désiré d'avoir les avis de cette grande assemblée; qu'il ne les leur amenoit pas néanmoins pour en être les Juges, puisque leur crime étoit manifeste, mais seulement par occasion, afin qu'ils entrassent dans ses justes ressentimens, & que la postérité apprit, par leurs suffrages, combien il importe de ne pas souffrir de si horribles attentats de la part des enfans contre ceux qui leur ont donné la vie.

Hérode ayant parlé de la sorte, & n'ayant point fait amener ses fils pour leur permettre de se justifier & de se défendre, l'assemblée n'eut pas de peine à connoître qu'il ne restoit plus d'espérance de réconciliation; & elle lui confirma le pouvoir qu'Auguste lui avoit donné de disposer d'eux comme il voudroit. Saturninus, qui avoit été Consul, & qui avoit eu des emplois très-honorables, opina le premier avec beaucoup de modération. Il dit qu'il étoit d'avis de les punir, mais non pas de mort, parce qu'étant pere il ne pouvoit être d'un si rude sentiment, ni croire que l'on dût ajoûter aux malheurs passés d'Hérode, cette nouvelle affliction qui seroit le comble de toutes les autres. Ses trois fils qui étoient ses Lieutenans opinerent ensuite & furent du même avis. Volumnius au contraire opina à la mort. La plus grande partie de ceux qui parlerent après lui furent de son avis; & ainsi, il ne resta plus d'espérance pour ces deux Princes. En effet, Hérode les envoya à Sébaste où ils furent étranglés par son commandement, & leur corps portés à Alexandrion, dans le sépulcre où leur ayeul maternel & plusieurs de leurs ancêtres étoient enterrés.

Quoiqu'Antipater eût, par la mort de ses freres, fait un grand progrès dans son abominable dessein d'entreprendre sur la vie de son pere, son impatience de régner étoit si grande, qu'il ne pouvoit souffrir les autres obstacles qui retardoient l'effet de ses espérances. Pendant qu'Hérode qui se croyoit être fort aimé d'Antipater, avoit tant de confiance en lui, qu'il lui donnoit une entière autorité, l'ambition démesurée de ce fils dénaturé le faisoit abuser de ce pouvoir. Mais, il cachoit sa malice avec tant d'adresse, que son pere ne s'en appercevoit point; & il devenoit ainsi de plus en plus redoutable à tout le monde par sa

méchanceté & par sa puissance. Il rendoit de grands devoirs à Phéroras; & Phéroras de son côté trompé par les femmes qui favorisoient Antipater, lui faisoit la cour, parce qu'il n'osoit déplaire à sa femme ni à sa bellemere. Ils entrerent néanmoins en mauvaise intelligence pour quelques raisons assez légères, à quoi ils furent poussés par l'adresse de Salomé, qui observant soigneusement toutes choses, avoit découvert qu'ils conspiroient ensemble contre le Roi, & étoit près de lui en donner avis. Mais, cela étant venu à leur connoissance, ils résolurent de ne se plus fréquenter publiquement, de faire semblant d'être mal ensemble, de parler désavantageusement l'un de l'autre, principalement en présence du Roi ou de ceux qui pouvoient le lui rapporter, & d'entretenir en secret une plus grande correspondance que jamais. Toutefois ils ne purent si bien faire que Salomé, qui avoit les yeux ouverts sur toutes leurs actions, ne le découvrît. Elle alla aussi-tôt dire au Roi qu'ils mangeoient ensemble sans qu'on le sçût; qu'ils tenoient des conseils pour le perdre, s'il n'y remédioit promptement; qu'ils feignoient en public d'être mal ensemble, & usoient de paroles picquantes; mais qu'en particulier ils se témoignoient plus d'amitié qu'ils n'avoient encore fait; & qu'on ne pouvoit douter qu'ils ne conspirassent contre ceux à qui ils prenoient tant de soin de la cacher. Hérode en sçavoit déjà quelque chose par lui-même; mais, il marchoit avec retenue, parce qu'il connoissoit l'esprit de sa sœur qui ne se faisoit point de scrupule d'avancer des calomnies.

Cependant, comme Antipater craignoit que la haine du Roi son pere ne tombât enfin sur lui, il écrivit aux amis qu'il avoit à Rome pour les prier de le porter par leurs lettres à l'envoyer promptement trouver Auguste. Ils firent ce qu'il désiroit, & Herode le fit partir avec de très grands présens, & son testament par lequel il le déclaroit son successeur, s'il lui survivoit; & en cas qu'il mourût avant lui, il choisissoit pour lui succéder Hérode son autre fils, qu'il avoit eu de la fille du grand sacrificateur.

Phéroras, vers le même tems, s'étant retiré dans sa Tétrarchie, y mourut; & aussi-tôt après sa mort deux de ses affranchis allerent trouver Hérode pour le supplier de ne la pas laisser impunie, mais de faire faire une exacte recherche de ceux qui en étoient cause. Hérode les ayant écoutés attentivement & ayant témoigné ajoûter foi à leurs paroles, ils lui dirent que leur maître ayant soupé chez sa femme le jour que la maladie le prit, on lui avoit donné du poison mêlé dans un certain breuvage, dont il n'eut pas plutôt bu, qu'il en fut frappé. Cet avis mit Hérode

dans une si grande colère qu'il fit donner la question aux femmes tant esclaves que libres, de la mere & de la sœur de la femme de Phéroras. Elles ne confesserent rien; mais, enfin, l'une d'elles vaincue par la violence des douleurs, dit qu'elle prioit Dieu que la mere d'Antipater souffrît les mêmes tourmens qu'elle étoit cause qu'elles souffroient toutes. Cette parole porta Hérode à faire une recherche encore plus exacte pour découvrir la vérité, & il fit tellement tourmenter ces femmes, qu'il apprit d'elles tout ce qui s'étoit passé, les conférences, les assemblées secretes, & les choses mêmes qu'il n'avoit dites qu'au seul Antipater, & qu'Antipater avoit rapportées à ces femmes. Elles ajoûterent qu'il leur avoit donné cent talens pour ne point parler à Phéroras des ordres qu'il avoit reçus du Roi son pere; qu'il avoit pour lui une grande haine; qu'il se plaignoit souvent à sa mere de ce qu'il vivoit long-tems; que lui-même devenant vieux, il hériteroit si tard de la couronne qu'il n'en pourroit guère jouir; que son pere avoit tant d'autres fils, & de petits fils, qu'ils ne pouvoit même espérer de posséder le royaume avec une pleine sûreté; & que s'il venoit à mourir, ce n'étoit pas son fils, mais l'un de ses freres qu'Hérode lui avoit destiné pour successeur. Ces femmes déposerent aussi qu'il parloit souvent de la cruauté d'Hérode; qu'il disoit qu'il n'avoit pas épargné ses propres fils, & que c'étoit ce qui l'avoit obligé à désirer d'aller à Rome, & Phéroras à se retirer dans sa Tétrarchie.

Comme toutes ces choses se rapportoient aux avis qu'Hérode avoit reçus de Salomé, il ne délibéra plus à y ajoûter une entière foi. Il tint Doris, mere d'Antipater, pour convaincue d'avoir eu part à cette conspiration, lui ôta toutes les pierreries d'une très grande valeur qu'il lui avoit données, & la chassa de son palais. Quant à ces femmes qui étoient de la maison de Phéroras, il s'adoucit à leur égard, parce qu'elles lui avoient tout découvert. Mais, rien ne l'anima tant contre Antipater, que ce qu'il apprit d'un Samaritain son intendant, qui se nommoit aussi Antipater. Cet homme confessa entre autres choses à la question, que son maître avoit mis entre les mains de Phéroras un poison mortel pour le faire prendre au Roi en son absence, afin qu'on ne pût l'en accuser. Une des femmes du Roi, fille du grand Sacrificateur, fut aussi accusée d'avoir eu part à cette conspiration; mais, elle ne confessa rien. Hérode la répudia, raya de dessus son testament Hérode son fils, qu'il avoit eu d'elle, & qu'il avoit nommé pour son successeur à la couronne, en cas qu'Antipater mourût avant lui, ôta la grande sacrificature

à Simon son beau-pere, & en pourvut Mathias, fils de Théophile.

Pendant ce tems-là, le Sauveur du monde étant né à Bethléem, des Mages vinrent de l'Orient pour lui rendre leurs hommages. Ils suivirent un phénomene lumineux, qui les conduisit dans la Judée. Étant arrivés à Jérusalem, ils demanderent où étoit le nouveau roi des Juifs. A leur arrivée, toute la ville de Jérusalem fut troublée; & Hérode, qui étoit alors à Jéricho, où il se faisoit traiter d'une maladie de langueur, dont il mourut quelque tems après, en fut aussi tout troublé; ensorte qu'il fit assembler tous les Prêtres & les Docteurs de la loi, pour sçavoir d'eux où le Christ devoit naître. Ils lui dirent que c'étoit dans Bethléem de la tribu de Juda, suivant l'oracle du prophete Michée.

Alors Hérode ayant fait venir les Mages en particulier, s'enquit d'eux avec grand soin du tems auquel l'étoile leur étoit apparue. Il les envoya à Bethléem, & leur dit de revenir lorsqu'ils auroient trouvé l'enfant qu'ils cherchoient. Mais, l'Ange du Seigneur leur ayant apparu en songe, & leur ayant découvert les mauvais desseins d'Hérode, ils s'en retournerent dans leur païs par un autre chemin. Vers le même tems, l'Ange dit à Joseph de prendre l'enfant & sa mere, & de se retirer en Égypte. Hérode, voyant qu'il avoit été joué par les Mages, entra dans une grande colère; & envoyant à Bethléem & dans tout le païs d'alentour, il y fit tuer tous les enfans mâles âgés de deux ans & au dessous, selon le tems dont il s'étoit enquis exactement des Mages.

Ensuite, Hérode dissimulant sa colère contre Antipater, lui écrivit qu'aussi-tôt qu'il auroit terminé les affaires qui le retenoient à Rome, il vînt le trouver le plus promptement qu'il pourroit, afin que son absence ne pût lui nuire. Il lui faisoit seulement quelques légeres plaintes de sa mere avec promesse qu'aussi-tôt qu'il seroit de retour il oublieroit le mécontentement qu'elle lui avoit donné, & il ajoûtoit tous les témoignages d'affection pour lui qu'il pouvoit désirer, parce qu'il craignoit, s'il fût entré en défiance, qu'il ne revînt point, & ne formât quelque entreprise contre lui. Antipater reçut ces lettres en Cilicie, lorsqu'il étoit en chemin pour revenir.

Il arriva que dans le même tems qu'il se rendit à Jérusalem, Quintilius Varus qui avoit succédé à Saturninus au gouvernement de Syrie, étoit venu voir Hérode, & qu'ils tenoient conseil ensemble. Comme Antipater ne sçavoit encore rien de ce qui se passoit, il se présenta à la porte du palais vêtu de pourpre à son ordinaire; on la lui ouvrit; mais, on la ferma à ceux de sa suite. Il n'eut pas

alors de peine à juger dans quel péril il étoit, & il le reconnut encore mieux quand Hérode, au lieu de l'embrasser, le repoussa, lui reprocha la mort de ses freres, & lui dit qu'il avoit voulu y ajoûter un parricide; mais qu'il auroit le lendemain Quintilius Varus pour juge. Un mal si imprévu fut comme un coup de tonnerre qui frappa Antipater. Il se retira tout effrayé, & sa mere & sa femme, fille d'Antigonus, qui avoit règné avant Hérode, l'ayant informé de toutes choses, il se prépara pour comparoître en jugement.

Le lendemain Hérode convoqua une grande assemblée, où Quintilius Varus présida; leurs amis s'y trouverent avec les parens d'Hérode; & Salomé sa sœur y étoit aussi. Antipater se jetta aux pieds d'Hérode pour le prier de ne le point condamner sans l'entendre, mais de lui permettre de se justifier. Hérode lui commanda de se lever, & dit ensuite, qu'il étoit bien malheureux d'avoir mis au monde de tels enfans, & d'être tombé sur la fin de ses jours entre les mains d'Antipater; qu'il n'y avoit point de soins qu'il n'eût pris de son éducation; qu'il l'avoit comblé de bienfaits; mais que tant de témoignages d'affection & de bonté n'avoient pu l'empêcher d'entreprendre sur sa vie pour obtenir avant le tems, par un crime si horrible, un royaume qu'il pouvoit posséder légitimement, tant par le droit de la nature que par la volonté de son pere; qu'il ne pouvoit comprendre quel avantage il s'étoit imaginé de trouver dans l'exécution d'un dessein si détestable, puisqu'il l'avoit déclaré son successeur par son testament, & que même, dès son vivant, il partageoit avec lui toute son autorité, qu'il lui donnoit tout les ans cinquante talens pour sa dépense, & qu'il lui en avoit donné trois cens pour faire son voyage de Rome. Il lui reprocha encore ensuite la mort de ses freres, dont il avoit été l'accusateur & l'imitateur, s'ils étoient coupables, & le calomniateur & le meurtrier, s'ils étoient innocens, puisqu'il n'avoit point trouvé d'autres preuves contre eux, que celles qu'il lui avoit allèguées, & ne les avoit condamnés que par son avis; mais que maintenant il les justifioit, se trouvant lui-même coupable du parricide dont il les avoit accusés.

Lorsqu'Hérode parloit ainsi, les larmes lui tomberent des yeux en si grande abondance, qu'il ne put continuer davantage. Il pria Nicolas de Damas pour qui il n'avoit pas moins d'amitié que de confiance, & qui étoit très-instruit de l'affaire, de rapporter ce que contenoient les dépositions des témoins qui servoient de preuves pour convaincre son fils. Lorsque Nicolas eut fini de parler, Quintilius Varus dit à Antipater qu'il pouvoit produire

ses moyens de défense ; mais, comme il n'en produisoit aucun, & qu'il ne répondoit à aucune des questions qu'on lui faisoit, Quintilius Varus congégia l'assemblée, & repartit le lendemain. Hérode fit sur le champ mettre Antipater en prison, sans que l'on sçût quelle résolution il avoit prise avec Quintilius Varus sur son sujet ; mais, la plûpart crurent qu'il ne faisoit rien dans cette affaire que par son avis. Il écrivit ensuite à Auguste, & chargea ceux qui devoient lui porter ses lettres, de l'informer de vive voix des crimes commis par son fils.

Pendant que les Ambassadeurs d'Hérode étoient en chemin pour aller à Rome, avec les ordres dont il les avoit chargés, il tomba malade, fit son testament, & nomma pour son successeur au royaume, Antipas le plus jeune de ses fils, parce qu'Antipater l'avoit irrité par ses calomnies contre Archélaüs & contre Philippe. Il légua mille talens à Auguste, & cinq cens talens à l'Impératrice sa femme, à ses enfans, à ses amis, & à ses affranchis. Il partagea le reste de son argent, ses terres & ses revenus entre ses fils & ses petits-fils, & enrichit Salomé sa sœur en reconnoissance de ce qu'elle lui avoit toujours constamment témoigné de l'amitié. Comme il désespéroit de guérir de cette maladie, parce qu'il avoit près de soixante-dix ans, il devint si chagrin & si colère qu'il ne pouvoit se souffrir lui-même. L'opinion qu'il avoit que ses sujets le méprisoient, & se réjouissoient de ses malheurs, en étoit la principale cause ; & une sédition excitée par des personnes qui étoient en grand crédit parmi le peuple, le confirma encore dans cette pensée.

Il y avoit deux Juifs, nommés l'un Judas & l'autre Matthias, qui étoient extrêmement aimés du peuple, parce qu'ils instruisoient la jeunesse, & n'oublioient rien pour la porter à embrasser la vertu. Lorsque ces deux hommes eurent appris que la maladie du Roi étoit incurable, ils exhorterent les jeunes gens qui les révéroient comme leurs maîtres, à détruire les ouvrages qu'il avoit faits au mépris des coûtumes de leurs ancêtres ; ils leur représenterent que rien ne leur pouvoit être plus glorieux que de se déclarer les défenseurs de leur religion, & que tant de malheurs dont la famille d'Hérode étoit affligée, venoient sans doute de ce qu'il avoit osé violer des loix qui lui devoient être inviolables, & fouler aux pieds les anciennes ordonnannances pour en établir de nouvelles ; & ces docteurs, en parlant ainsi, ne disoient rien qu'ils n'eussent véritablement dans le cœur. Entre ces ouvrages profanes d'Hérode, il avoit fait mettre & consacrer sur le portail du temple, une aigle d'or d'une grandeur extraordinaire & d'un très-grand prix,

quoique les loix des Juifs défendissent expressément de faire aucunes figures d'animaux. Ainsi, ces deux hommes, si zélés pour l'observation de la discipline de leurs peres, exciterent leurs disciples à renverser cette aigle; & leurs discours animerent de telle sorte ces jeunes gens, que le bruit s'étant répandu dans ce moment que le Roi étoit mort, ils monterent en plein midi au lieu où étoit cette aigle, l'arracherent, la jetterent par terre, & la mirent en pièces à coups de haches à la vue d'une grande multitude de peuple qui étoit assemblé dans le temple. Celui qui commandoit les troupes du Roi, n'en eut pas plutôt avis, que craignant que ce ne fût le commencement d'une grande conspiration, il y courut avec un assez grand nombre de gens de guerre; & comme il n'y trouva qu'une troupe confuse qui s'étoit tumultuairement assemblée, il la dissipa sans peine. Environ quarante de ces jeunes gens furent les seuls qui oserent résister. Il les prit & les amena au Roi avec Judas & Mathias qui crurent qu'il leur feroit honteux de s'enfuir. Hérode les fit brûler tous vifs.

Dieu voulant, dit Josephe, faire souffrir à ce Prince la peine de son impiété, sa maladie augmenta toujours. Une chaleur lente qui ne paroissoit point au dehors le brûloit & le dévoroit au dedans; il avoit une faim si dévorante que rien ne suffisoit pour le rassasier; ses intestins étoient pleins d'ulcères; de violentes coliques lui faisoient souffrir de violentes douleurs; ses pieds étoient enflés & livides; ses aînes ne l'étoient pas moins; les parties du corps que l'on cache avec le plus de soin étoient si corrompues, que l'on en voyoit sortir des vers; ses nerfs étoient tous retirés; il ne respiroit qu'avec beaucoup de peine; & son haleine étoit si mauvaise, que l'on ne pouvoit s'approcher de lui. Tous ceux qui considéroient avec un esprit de piété l'état où se trouvoit ce malheureux Prince, demeuroient d'accord que c'étoit un châtiment visible de Dieu pour le punir de sa cruauté & de ses impiétés. Mais, quoique personne ne jugeât qu'il pût échapper de cette maladie, il ne laissoit pas de l'espérer. Il fit venir des médecins de tous côtés, & s'en alla par leur conseil au delà du Jourdain aux eaux chaudes de Callirhoé qui alloient se rendre dans un lac plein de bitume, & n'étoient pas seulement medicinales, mais agréables à boire. On le mit dans une cuve pleine d'huile; & il se trouva si mal que l'on crut qu'il alloit rendre l'esprit. Les cris & les pleurs de ses domestiques le firent revenir à lui; & il connut alors que son mal étoit incurable. Il commanda de distribuer à tous ses soldats cinquante drachmes par tête; il fit de grands présens à leurs

Chefs

Chefs & à ses amis ; & il se fit reporter à Jéricho, où sa cruauté s'augmenta encore de telle sorte, qu'elle lui fit concevoir le plus horrible dessein qui soit jamais entré dans l'esprit d'un homme. Il ordonna par un édit à tous les principaux des Juifs de se rendre à Jéricho, sur peide la vie à ceux qui y manqueroient ; & lorsqu'ils furent arrivés, il les fit enfermer dans l'hippodrome, sans s'informer s'ils étoient coupables ou innocens. Il fit ensuite venir Salomé sa sœur & Alexas son mari, & leur dit qu'il souffroit tant de douleurs qu'il voyoit bien que la fin de sa vie étoit proche, & qu'il ne s'en pouvoit plaindre, puisque c'étoit un tribut qu'une loi commune à tous les hommes l'obligeoit de payer à la nature; mais qu'il ne pouvoit souffrir d'être privé de l'honneur que l'on doit rendre aux Rois par un deuil public ; qu'il sçavoit néanmoins que la haine que les Juifs lui portoient étoit si grande, qu'ils n'auroient garde de manquer à se réjouir de sa mort, puisque même, durant sa vie, ils n'avoient pas craint de se révolter contre lui & de l'outrager ; qu'il attendoit de l'affection & du devoir de deux personnes aussi proches qu'ils lui étoient, de le soulager dans un si sensible déplaisir; qu'ils le pouvoient en exécutant ce qu'il leur diroit, & rendre ainsi ses funérailles plus magnifiques & plus agréables à ses cendres que celles d'aucun autre Roi ne l'avoient jamais été, parce qu'il n'y auroit personne dans tout son royaume qui ne répandît des larmes très-véritables ; que ce qu'ils avoient à faire pour exécuter ce dessein, étoit, qu'aussitôt qu'il auroit rendu l'esprit, ils fissent environner l'hippodrome par ses gens de guerre, sans leur rien dire de sa mort, & de leur commander de sa part de tuer à coups de fleche tous ceux qui y étoient enfermés ; que s'ils exécutoient cet ordre il leur auroit une double obligation, l'une d'avoir satisfait à sa priere, & l'autre d'avoir rendu le deuil de ses obseques plus célebre que nul autre ne l'avoit jamais été. Ce cruel Prince accompagna ces paroles de ses larmes, les conjura par l'affection qu'ils avoient pour lui, & par tout ce qu'il y avoit de plus saint, de ne pas souffrir que l'on manquât de rendre ce dernier honneur à sa mémoire ; & ils lui promirent d'exécuter ponctuellement ses ordres.

Aussi-tôt après qu'Hérode eut donné ces cruels ordres à sa sœur & à son beau-frere, il apprit par des lettres de ses Ambassadeurs à Rome, qu'Auguste lui laissoit une entière liberté de punir Antipater comme il le voudroit, soit en l'envoyant en exil, soit en le condamnant à la mort. Ces nouvelles le réjouirent ; mais, les douleurs l'ayant repris & se trouvant pressé d'une ardente faim, il demanda une pomme

& un couteau ; car, il avoit accoûtumé de peler lui-même ce fruit & de le couper par morceaux pour le manger. Mais, comme il vouloit se tuer avec ce couteau, il regarda de tous côtés, & eut exécuté son dessein, si Achiab son neveu ne ne s'en fût apperçu, & ne lui eût retenu le bras en jettant un fort grand cris. Tout le palais fut alors rempli une seconde fois d'étonnement & de trouble, croyant que le Roi étoit mort. Le bruit s'en répandit par-tout, & alla jusqu'à Antipater. Il y ajoûta foi aisément, & ne conçut pas seulement l'espérance d'être délivré de prison, il crut même certainement qu'il règneroit ; & il n'y eut rien qu'il ne promît à celui qui l'avoit en garde pour le mettre en liberté. Mais, bien loin de pouvoir le gagner, cet homme alla aussi-tôt en avertir le Roi. Surquoi, Hérode qui avoit déjà tant d'aversion pour Antipater s'écria, se frappa la tête, &, se levant sur son coude, commanda à l'un de ses gardes de l'aller tuer à l'instant, & que l'on enterrât son corps sans cérémonies dans le château d'Hyrcanium.

Hérode changea ensuite son testament. Car, au lieu que par le précédent il avoit nommé Antipas son successeur au royaume, il se contenta par celui-ci de l'établir Tétrarque de la Galilée & de la Pérée ; il donna le royaume à Archélaüs, à Philippe son frere la Traconite, la Gaulanite, & la Batanée qu'il érigea en Tétrarchie ; & à Salomé sa sœur Jamnia, Azot, & Phasaëlite avec cinquante mille pièces d'argent monnoyé. Il fit aussi de grands legs à tous ses autres parens tant en argent qu'en revenus annuels ; il donna à Auguste, outre sa vaisselle d'or & d'argent, & quantité de meubles précieux, dix millons de pièces d'argent, monnoyé ; & cinq millions de semblables pièces à l'Impératrice & à quelques-uns de ses amis. IL ne survécut à Antipater que de cinq jours, & mourut trente-quatre ans après avoir chassé Antigonus du royaume, & trente-sept ans après avoir été déclaré à Rome roi des Juifs.

Avant que la nouvelle de sa mort fût répandue, Salomé & Alexas mirent en liberté toutes les personnes de condition qui étoient renfermées dans l'hippodrome, & dirent qu'ils le faisoient par l'ordre du Roi ; en quoi ils obligerent extrêmement la nation Juive ; & lorsque la mort d'Hérode fut devenue publique, ils firent assembler dans l'amphithéatre de Jéricho tous les gens de guerre, pour leur rendre une lettre que ce Prince leur avoit écrite. Elle fut lue publiquement ; & elle portoit qu'il les remercioit de l'affection & de la fidélité qu'ils lui avoient témoignées, & les prioit de les continuer à Archélaüs son fils, qu'il avoit nommé son successeur au royaume. Ptolé-

m'e, à qui il avoit confié fon fceau, lut auffi fon teftament, qui portoit expreffément, qu'il ne pourroit avoir lieu qu'après qu'Augufte l'auroit confirmé. Auffi-tôt on commença à crier: *Vive le Roi Archélaüs ;* & les gens de guerre & tous leurs chefs promirent de le fervir avec la même fidélité qu'ils avoient fervi le Roi fon pere, & lui fouhaiterent un heureux règne.

Ce Prince penfa enfuite à faire faire de fuperbes funérailles au Roi fon pere, & voulut même fe trouver à cette cérémonie. Le corps, vêtu à la royale avec une couronne d'or fur la tête & un fceptre à la main, étoit porté dans une litière d'or enrichie de pierreries de grand prix. Les fils du mort & fes proches parens fuivoient la litière ; & tous les gens de guerre marchoient après eux, diftingués par nations. Les Thraces, les Allemans, & les Gaulois marchoient les premiers ; & les autres les fuivoient tous commandés par leurs chefs, & armés comme pour un jour de combat. Cinq cens officiers domeftiques du Roi défunt, portoient des parfums & fermoient cette pompe fi magnifique. Ils marcherent en cet ordre durant huit ftades depuis Jéricho jufqu'au château d'Hérodion, où l'on enterra ce Prince, ainfi qu'il l'avoit ordonné.

Il eft important, pour régler l'Ére Chrétienne, d'établir le tems de la première année du règne d'Hérode. Pour cela il faut remarquer que ce Prince, Afcalonite ou Iduméen, obtint le royaume de Judée par la faveur des Romains, la première année de la 185.e Olympiade, la 40.e avant Jefus-Chrift, l'an de la fondation de Rome 714, Cn. Domitius Calvinus & Cn. Afinius Pollion étant Confuls. Trois ans après avoir été déclaré roi par le Sénat, fçavoir, fous le Confulat d'Agrippa & de Gallus, il fut affermi fur le trône, lorfque le prince Antigonus, dernier roi de la race des Afmonéens, fut mené captif à Antioche. Les trente-fept années du règne que Jofephe, Eufebe & autres Auteurs, donnent communément à Hérode, ne fe doivent pas prendre du tems que le Sénat lui attribua le titre de Roi, l'an 40 avant la naiffance de Jefus-Chrift, mais de fa paifible jouiffance en l'année 37. Ainfi, la dernière année complette de fon règne tombe en la première année de l'Ére Chrétienne, quelques mois après la naiffance du Meffie, & fa fuite dans l'Égypte. Néanmoins, plufieurs Chronologiftes ne s'accordent pas fur ce point; car, Nicéphore Callifte femble dire, dans fon hiftoire eccléfiaftique, que la mort d'Hérode arriva en la troifième année de la naiffance de Jefus-Chrift. Saint Épiphane la met en la quatrième ; Sulpice Sévere, en la cinquième ; Eufebe & Bede, en la fixième ; & le cardinal Baronius, en la huitiè-

me. Ce dernier fonde sa Chronologie sur une faute qui s'est glissée dans le texte de Josephe, où au lieu de vingt-cinq ans, qu'avoit Hérode quand on le fit gouverneur de Galilée, le copiste n'a mis que quinze, comme on la remarqué. Les raisons de Baronius sont très-foibles; & celles de l'opinion que nous avons suivie, sont toutes démonstratives.

Il est encore important de remarquer qu'il n'y a pas moins de contestations entre les Auteurs sur la nation d'Hérode, que sur l'année de sa mort. La plus commune opinion est fondée sur un grand nombre de peres & d'Auteurs anciens, & particuliérement sur l'autorité de Josephe, qui le fait Iduméen, & le nomme étranger. Plusieurs modernes soutiennent que quoiqu'il fût originaire d'Idumée, il étoit Juif de naissance, à cause que son pere & son grand-pere avoient embrassé la religion Juive, & comme souvent par le nom de Juifs, on entendoit ceux-là seulement, qui étoient nés dans la province de Judée, & que les autres étoient nommés étrangers, on peut croire que Josephe parle par rapport à la premiére signification. D'ailleurs, puisque les Hérodiens prenoient Hérode pour le Messie, on ne peut douter qu'il ne fût Juif de naissance, rien n'étant plus clair parmi cette nation, que l'extraction Juive de leur libérateur; question amplement traitée dans Torniel & Salian, qui sont de sentiment contraire en ce point. Le premier soutient qu'Hérode étoit Juif, & le second qu'il étoit étranger; en quoi il est d'accord avec le cardinal Baronius & avec plusieurs Auteurs modernes.

DIGRESSION
sur le portrait d'Hérode.

Il n'y eut jamais de Prince plus colere, plus injuste, plus cruel, & plus favorisé de la fortune. Car, étant né dans une condition privée, il s'est élevé sur le trône, a surmonté des périls sans nombre, & a vécu fort long-tems. Quant à ses afflictions domestiques, quoique les entreprises de ses fils contre lui l'aient rendu très-malheureux, au jugement de Josephe, il a même été heureux en cela, dit cet Historien, parce que ne les considérant plus comme ses enfans, mais comme ses ennemis, il les a punis, & s'est vengé d'eux.

Que si quelqu'un vouloit excuser Hérode des cruautés qu'il a exercées contre les personnes qui lui étoient les plus proches, sur ce qu'il ne s'y étoit porté que pour assurer sa vie, l'ordre qu'il donna de faire tuer tous ceux qu'il avoit enfermés dans l'hippodrome, ne l'obligeroit-il pas d'avouer qu'il ne s'est jamais vu une si épouvantable inhumanité que la sienne, de vouloir, lorsqu'il étoit près de quitter la vie, qu'il n'y eût

point de famille où quelqu'un des principaux ne souffrît la mort par son ordre, afin que le royaume se trouvât en même tems tout en deuil, sans pardonner à ceux mêmes qui ne l'avoient point offensé, & dont il n'avoit aucun sujet de se plaindre ; au lieu que pour peu que l'on ait de bonté, on pardonne à ses ennemis même, lorsque l'on se trouve réduit en cet état ?

On ne pouvoit assez s'étonner de voir dans ce Prince de si grandes contrariétés; car, lorsque l'on considéroit les largesses qu'il faisoit avec tant de profusion & de bonté, on étoit obligé d'avouer qu'il étoit très-bienfaisant. Mais, quand on voyoit d'un autre côté les cruautés & les injustices qu'il exerçoit envers ses sujets, & même envers ceux qui avoient le plus d'accès auprès de lui, on ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'il étoit d'un naturel dur, inexorable, & qui ne gardoit nulles mesures. Mais, quoique ces qualités soient si opposées, qu'il semble qu'elles ne sçauroient se rencontrer dans une même personne, Josephe en juge d'une autre sorte, & croit qu'elles venoient d'une même cause. Car, dit-il, comme la passion dominante de ce Prince étoit l'ambition & la gloire, le désir de mériter des louanges durant sa vie & d'immortaliser sa mémoire, le portoit à être aussi magnifique; & d'un autre côté, son bien, quelque grand qu'il fût, ne pouvant suffire à ses dépenses excessives, il étoit contraint de traiter très-rudement ses sujets pour recouvrer, par de mauvais moyens, ce que sa vanité lui avoit fait dissiper. Ainsi, parce qu'il ne pouvoit sans s'appauvrir cesser de commettre ces exactions qui le rendoient odieux à ses peuples & regagner leur affection, au lieu de les adoucir il profitoit de leur haine. Car, lorsque quelques-uns n'obéissoient pas aveuglément à tout ce qu'il ordonnoit, & qu'il les soupçonnoit de porter impatiemment le joug d'une si dure servitude, il les traitoit avec la même rigueur qu'il auroit fait ses plus mortels ennemis, sans épargner même ses proches, ni ceux qu'il aimoit le plus, parce qu'il vouloit qu'on lui rendît un respect & une soumission absolus, quelque injuste que fût son gouvernement. Il ne faut point de meilleure preuve de cette passion démesurée qu'il avoit d'être honoré, que les honneurs excessifs qu'il rendoit à Auguste, à Agrippa, & à ses autres amis, puisque son dessein n'étoit en cela que de faire voir, par ces exemples de quelle manière il vouloit lui-même être révéré. Mais, comme les loix des Juifs n'ont pour objet que la justice, & non pas la vanité, elles ne leur permettoient pas de gagner l'affection de ce Prince, en lui dressant des statues, en lui consacrant des temples, &

en usant de semblables flatteries, pour contenter son ambition. Et c'est pour cette raison que plus Hérode étoit magnifique & libéral envers les étrangers, plus il étoit injuste & cruel envers ses propres sujets. *Voyez* l'Arbre généalogique ci-joint.

HÉRODE, *Herodes*, (*a*) Ἡρώδης, nommé Philippe dans l'Évangile, fils d'Hérode le Grand, & de Mariamne, fille du grand-Prêtre Simon, avoit d'abord été mis sur le testament d'Hérode, comme héritier du royaume, après la mort d'Alexandre & d'Aristobule, & après la découverte de la conjuration d'Antipater; mais, Hérode ayant sçu que Mariamne, mere d'Hérode, avoit trempé dans cette conjuration, raya Hérode de son testament, & lui substitua Archélaüs.

Hérode Philippe avoit épousé Hérodiade, niece du grand Hérode, dont il eut Salomé, cette danseuse de l'Évangile. Hérode Antipas le Tétrarque son frere, étant un jour passé chez lui en allant à Rome, conçut pour Hérodiade une passion criminelle, & lui parla de l'épouser. Hérodiade y consentit à condition qu'Hérode Antipas répudieroit la fille du roi Arétas, qu'il avoit épousée longtems auparavant. Hérode Antipas, au retour de Rome, exécuta sa promesse, & prit Hérodiade, femme de son frere Philippe, ou Hérode Philippe. C'est contre ce mariage incestueux que Saint Jean Baptiste s'éleva avec tant de force; & c'est cette Hérodiade qui fit couper la tête à ce grand homme.

Hérode Philippe mourut la vingtième année du règne de Tibere, après avoir joui pendant trente-sept ans des Tétrarchies de la Traconite, de la Gaulatide & de la Batanée. C'étoit un Prince fort modéré; il aimoit la douceur & le repos, & demeuroit toujours dans ses États. Lorsqu'il alloit à la campagne, il menoit seulement avec lui un petit nombre de ses amis, & faisoit porter un siège qui étoit une espèce de trône pour s'asseoir & rendre la justice; car, il s'arrêtoit aussitôt que quelques-uns la lui demandoient, & après avoir entendu leurs raisons, il condamnoit sur le champ les coupables, & renvoyoient absous les innocens. Il mourut à Juliade. Ses funérailles furent très-magnifiques, & on l'enterra dans le superbe tombeau qu'il avoit fait faire. Comme il n'avoit point d'enfans, Tibere réunit ses États à la Syrie, à condition que l'argent du revenu qui en proviendroit, demeureroit dans le païs.

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaic. pag. 586, 589, 625, 626. Matth. c. 14. v. 1. *&* *seq.* Marc. c. 6. v. 16. *&* *seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V, pag. 271.

ARBR D'HÉRODE LE GRAND.

DUSA

Doris, mere d'A tipater, qui fut m mort par Héro peu de jours av qu'il mourût lui-m me.

acé, mere elaüs le Té de Judée, & as le Tétrar- e Galilée ; e fille nom- ympias, la- poufa Jofeph, u grand Hé- ntipas épou- La fille d'A- roi d'Arabie, te Hérodiade, de fon frere vivant.

Cleépâtre, mere d'Hérode & de Philippe Tétrarque de la Baranée & de la Traconite. Celui-ci époufa Salomé la danfeufe, fille d'Hérode le Tétrarque, & d'Hérodiade.

Elpide, qui fut mere de Salomé, qui époufa un fils de Phéroras.

D'Alexandre époufa Glaphyr fille du roi de C padoce, dont il Tigrane, roi d ménie, & Alexa qui époufa la d'Antiochus, ro Comagene.

mne, qui ntipater fon

riamne, qui 'abord Ar- fils de , & enfuite sAlabarque s d'Alexan- nt elle eut & Agrippi-

De Drufille, qui époufa, 1.° Aziz, roi d'Emefe, 2.° Felix, gouverneur de Judée. Elle en eut un fils nommé Agrippa, qui mourut avec fa femme dans l'incendie du Véfuve.

HÉRODE, *Herodes*, (a) Ἡρώδης, surnommé Antipas, fils d'Hérode le Grand, & de Cléopâtre, fut nommé dans le dernier testament de son pere, Tétrarque de la Galilée & de la Pérée. Ce Prince qui, comme on l'a dit dans l'article précédent, avoit épousé la fille d'Arétas, roi d'Arabie, & avoit vécu long-tems avec elle, passa en allant à Rome chez Hérode Philippe son frere de pere, & fils de la fille de Simon, grand sacrificateur, & conçut une telle passion pour Hérodiade sa femme, fille d'Aristobule leur frere, & sœur d'Agrippa qui fut depuis Roi, qu'il lui proposa de l'épouser aussi tôt qu'il seroit de retour de Rome, & de répudier la fille d'Arétas. Il continua ensuite son voyage & revint après avoir terminé les affaires qui l'avoient obligé de l'entreprendre.

Sa femme découvrit ce qui s'étoit passé entre lui & Hérodiade ; mais, elle n'en témoigna rien, & le pria de lui permettre d'aller à Machéra, qui étoit une forteresse située sur la frontière des deux États, & qui appartenoit alors au Roi son pere. Comme Hérode Antipas ne croyoit pas qu'elle sçût rien de son dessein, il ne fit point de difficulté de le lui accorder. Le Gouverneur de la place la reçut très-bien, & un grand nombre de gens de guerre la conduisirent jusqu'à la cour du roi Arétas. Elle lui fit part de la résolution prise par le Prince son mari, dont il se tint fort offensé ; & étant arrivé quelque contestation entre ces deux Princes touchant les bornes du territoire de Gamala, ils se déclarerent la guerre, mais ni l'un ni l'autre ne s'y trouva en personne. La bataille se donna, & l'armée d'Hérode Antipas fut entièrement défaite par la trahison de quelques Juifs qui ayant été chassés de la Tétrarchie de Philippe, avoient pris parti dans les troupes d'Hérode Antipas. Ce Prince écrivit à Tibere ce qui étoit arrivé; & il entra dans une si grande colère contre Arétas, qu'il manda à Vitellius de lui déclarer la guerre & de le lui amener vivant s'il pouvoit le prendre, ou de lui envoyer sa tête, s'il étoit tué dans le combat.

Plusieurs d'entre les Juifs crurent que la défaite de l'armée d'Hérode Antipas étoit une juste punition de la mort de Jean Baptiste. Comme ce Saint précurseur ne cessoit de crier contre son mariage incestueux avec Hérodiade, il le fit arrêter, & l'envoya chargé de chaînes au château de Macheronte. Hérodiade, encore plus animée, ne cherchoit qu'à le faire périr,

(a) Joseph. de Antiq. Judaic. pag. 625. *& seq.* Matth. c. 14. v. 1. *& seq.* Marc. c. 6. v. 16. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. II. pag. 505. *& suiv.* Tom. V. pag. 275, 276.

Elle craignoit qu'Hérode Antipas qui n'étoit pas insensible aux reproches du Saint, & qui l'écoutoit quelquefois volontiers, ne se laissât enfin ébranler, & ne la répudiât.

Un jour qu'Hérode Antipas donnoit un grand repas aux premiers de sa Cour, à la fête de sa naissance, Salomé qu'Hérodiade avoit eue de Philippe son premier mari, vint dans la salle du festin, & y dansa si bien au gré du Roi, qu'il lui promit avec serment de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. Salomé consulta sa mere ; & celle-ci lui dit de ne demander autre chose que la tête de Jean-Baptiste. Le Roi fut attristé de cette demande ; mais, enfin, il commanda qu'on allât couper la tête à Jean-Baptiste.

On connoît quelques médailles d'Hérode Antipas. Il y en a deux qui ont d'un côté, ΗΡΩΔΗΣ ΤΕΤΡΑΡΧΗΣ, avec une branche de palmier ; & du même côté la première a au milieu L M Γ, c'est-à-dire, *anno* 43, & l'autre L M Δ, *anno* 44, & toutes deux ont au revers, dans une couronne de laurier, ΓΑΙΩ ΚΑΙΣΑ ΓΕΡΜΑΝΙΚΩ ΣΕΒ, qui est le nom de Caligula. Ces médailles sont dédiées à cet Empereur par Hérode le Tétrarque, les années 43 & 44 de sa principauté. On ne peut révoquer en doute qu'il ne la comptât du jour de la mort de son pere, arrivée à la fin de Mars 750, & qui, selon la supputation de ces monnoies, témoins irréprochables de la vérité, ne peut se transporter au mois de Novembre suivant, comme l'a prétendu un Auteur moderne.

Hérode Antipas, pour montrer un entier attachement à Caligula, avoit fait mettre son nom sur ses médailles, avec les années de son règne, dont la dernière répondoit à la quatrième de cet Empereur, qui avoit succédé à Tibere le 17 de Mars 790, & ainsi tomboit en 793 de Rome, que ce Prince partit de Judée pour venir faire sa cour à Caligula, qu'il trouva à Baïes proche de Naples. Mais, il fut bien surpris quand il se vit suspect à cet Empereur, qui, après l'avoir convaincu des choses qu'Agrippa son neveu avoit avancées contre lui, le relégua à Lyon sur la fin de novembre. *Voyez* Antipas & Hérodiade.

HÉRODE, *Herodes*, Ἑρώδης, surnommé Agrippa, fils d'Aristobule & de Bérénice, & petit-fils d'Hérode le Grand. *Voyez* Agrippa.

HÉRODE, *Herodes*, (*a*) Ἑρώδης, frere d'Agrippa & d'Hérodiade, étoit fils d'Aristobule, & petit-fils d'Hérode le Grand. Il épousa en premières noces Mariamne, fille d'Olympias, & ensuite Bérénice sa niece, fille du grand Agrippa.

(*a*) Josep. de Antiq. Judaic. pag. 628, 673, 683. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 118.

L'empereur Claude lui donna le royaume de Chalcide, l'an 41 de Jesus-Christ. Il obtint du même Empereur, vers l'an 43, l'autorité & l'inspection sur le temple, & sur l'argent consacré à Dieu, avec le pouvoir d'établir & de déposer les souverains Pontifes. Il usa de ce pouvoir, en déposant Simon Canthere, & en mettant en sa place Joseph fils de Cani. Hérode mourut l'an 48 de Jesus-Christ. Il n'est point parlé de ce Prince dans les Livres sacrés. Il avoit eu de sa première femme un fils nommé Aristobule; & de sa seconde deux fils, Bérenicien & Hyrcan.

HÉRODE, *Herodes*, (*a*) Ἡρώδης, petit-fils du précédent, étoit fils d'Aristobule & de Salomé.

HÉRODE, *Herodes*, (*b*) Ἡρώδης, fils de Phasaël & de Salampso, mourut sans laisser de postérité.

HÉRODE, *Herodes*, (*c*) Ἡρώδης, fils d'Odénat, qui l'avoit eu d'une première femme, dont on ne sçait point le nom. Son pere lui témoignoit une prédilection marquée, & le faisoit jouir de tous les droits d'aînesse sur ses freres, nés de Zénobie, sa seconde femme. Hérode étoit néanmoins peu digne de l'affection d'un pere, tel qu'Odénat. Ce jeune Prince n'est connu dans l'Histoire que par son luxe Asiatique, & par son goût pour la mollesse; & son pere, qui auroit dû réprimer ce penchant, le favorisoit par une complaisance aveugle. Après ses premières victoires sur Sapor, il donna à son fils, & les concubines du roi de Perse qu'il avoit fait prisonnières, & tout ce qu'il avoit amassé de richesses dans son expédition, or, étoffes précieuses, diamans & pierreries. Zénobie souffroit impatiemment la préférence que donnoit Odénat à son fils aîné sur les enfans qu'il avoit eus d'elle. C'est ce qui fit qu'ayant sçu le dessein que Méonius avoit de se venger d'un affront qu'il croyoit avoir reçu d'Odénat son oncle, elle l'approuva plutôt que de l'en détourner, pourvu qu'il se défît du pere & du fils; ce qu'il exécuta dans un festin. Cet évenement tragique est placé par M. de Tillemont, sous l'an de Jesus-Christ 267.

HÉRODE [TIBÉRIUS CLAUDIUS HÉRODE ATTICUS], (*d*) *Tiberius Claudius Herodes Atticus*, Orateur qui a eu dans son siècle la plus grande célébrité, & qui a été décoré des

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaic. pag. 618.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaic. pag. 628.

(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 466, 467. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 535.

(*d*) Lucian. Tom. I. pag. 1007, 1009. Suidas, Tom. I. pag. 1202. Pauf. pag. 34, 87, 384, 437, 671. Aul. Gel. L. I. c. 2. L. IX. c. 2. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 331, 369. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXX. p. 1, 2, 3, 4. *& suiv.*

titres les plus brillans. Il étoit, s'il en faut croire les Historiens, de la plus grande extraction. Philostrate & Suidas le font descendre d'Eacus, que la fable suppose avoir été fis de Jupiter, & pere de Pélée, mari de Thétis; Philostrate ajoûte qu'il reconnoissoit parmi ses ancêtres Miltiade & Cimon, & qu'il avoit des Consuls pour ayeux. Une inscription en l'honneur de Régille donne à Hérode Atticus une autre généalogie non moins illustre; elle le fait descendre de Céryx, fils de Mercure, & de Hersé, fille de Cécrops; & en conséquence, il est nommé Théséide, parce que Thésée avoit pour bisayeul Cécrops. Comme il n'y avoit aucune relation entre la famille des Eacides, & celle des Théséides, on a prétendu que Philostrate étoit en contradiction avec l'auteur de l'inscription; mais, Oléarius a cru que l'on pouvoit concilier ces divers rapports, en supposant qu'Hérode Atticus descendoit d'Eacus par son pere, & de Cécrops par sa mere.

Il est difficile de sçavoir pourquoi il fut appellé Hérode; ce nom n'est ni Grec, ni Latin, & il y a sujet de croire que c'est le même nom qu'Orode, si célebre chez les Parthes. On apprend, par les harangues d'Antiphon, qu'il y avoit de son tems un homme appellé Hérode; Cicéron parle quelquefois d'un Philosophe de ce nom; on en trouve un qui étoit attaché à César; peut-être est-ce le même. Quelques Sçavans ont conjecturé que le nom d'Hérode avoit pu trouver faveur chez les Athéniens, en considération des bienfaits d'Hérode le Grand, roi des Juifs, qui, selon l'Historien Josephe, donna des preuves de sa générosité à la ville d'Athènes.

Le grand-pere d'Hérode Atticus se nommoit Hipparque, & son pere Jule Atticus. Hérode Atticus vint au monde à Marathon. Il étoit né avec les plus heureuses dispositions; elles furent cultivées par les plus grands maîtres de son siècle, qu'il surpassa bien-tôt. Jule Atticus, persuadé que la connoissance de Scopélien, qui enseigoit à Smyrne avec la plus grande réputation, seroit utile à son fils, le pria de venir à Athènes, où il le reçut chez lui avec tous les honneurs qui étoient dûs au plus éloquent de tous les Asiatiques. Hérode Atticus étoit pour lors fort jeune; sa grande passion étoit de se mettre en état de faire des discours d'éloquence sur le champ, & sans préparation; il faisoit une si grande estime de cette facilité, qu'il l'auroit préférée à l'honneur du Consulat, s'il avoit été le maître de choisir. Il vit avec d'autant plus de plaisir Scopélien, que cet Orateur excelloit dans ce genre; il en fut témoin, & il résolut d'imiter ce nouveau maître. Les louanges de Jule Atticus son pere furent le sujet qu'il prit; & sans s'être préparé,

il en fit un éloge qui plut tellement à Jule Atticus, qu'il donna à son fils cinquante talens, & quinze à Scopélien. Hérode Atticus ne voulant point céder en générosité à son pere, prit sur la somme qu'il avoit reçue quinze talens, dont il gratifia son maître. Jule Atticus, pour faire voir jusqu'où il portoit l'estime pour Scopélien, fit abattre toutes les statues des Rhéteurs, qui étoient dans ses Jardins; comme si Scopélien méritoit d'enseigner seul l'éloquence, & que les autres ne fussent capables que d'en gâter le goût.

Polémon, successeur de Scopélien dans la chaire de Smyrne, fut un de ceux dont Hérode admiroit le plus les talens. Ce fut pour faire connoissance avec ce célebre Rhéteur, qu'il vint à Smyrne. Hérode Atticus étoit déjà élevé en dignité, & l'Empereur lui avoit accordé la présidence des villes d'Asie; il alla rendre visite à Polémon, & après l'avoir embrassé & traité de pere, il lui demanda quand il auroit le plaisir de l'entendre. Ce Sophiste étoit si capricieux & si vain, qu'Hérode Atticus ne doutoit pas qu'il ne se fit beaucoup prier; mais, il fut agréablement surpris quand Polémon lui répondit, *dès aujourd'hui si vous voulez*. En effet, il parla sur le champ d'une façon si brillante, & en même tems si solide, qu'Hérode Atticus en fut extraordinairement surpris. Le sujet du discours, qui n'étoit pas préparé, dut faire grand plaisir à son auditeur; c'étoit un panégyrique d'Hérode Atticus, & une louange magnifique de tout ce qu'il avoit fait de grand. Hérode Atticus, dans une de ses lettres, parle de la manière de déclamer de Polémon, & il rapporte qu'il s'agitoit avec violence, qu'il frappoit du pied & sortoit quelquefois de sa chaire. Il l'avoit entendu trois fois; il ne se proposa que de le juger la première fois; la seconde il conçut pour lui une très-grande amitié, & la troisième fois il se déclara son admirateur. Il fut si content de ces trois discours, qu'il crut devoir lui envoyer un présent, qui est évalué à vingt-cinq talens. Polémon ne voulut pas l'accepter. Hérode Atticus ne sçavoit pas trop à quoi attribuer ce refus; mais, ayant appris que Polémon avoit dédaigné cette somme, comme n'étant pas digne de lui, il y ajoûta cent mille dragmes, que Polémon pour lors ne refusa point.

Hérode Atticus avoit déjà une très-grande réputation d'éloquence; on auroit souhaité, à Smyrne, qu'il eût voulu entrer en lice avec Polémon; mais, il ne jugea pas à propos de se compromettre. Pour n'y être pas obligé en quelque sorte, il sortit promptement de Smyrne, plein d'admiration pour Polémon, dont il fit publiquement les plus grands éloges. Un jour qu'après avoir prononcé un discours à Athènes sur les trophées

de la guerre du Péloponnèse, il recevoit des complimens, il dit à ceux qui le félicitoient sur son éloquence : *lisez ce que Polémon a écrit sur ce sujet, & vous verrez quel homme c'est que Polémon.* Une autrefois, tous ceux qui assistoient aux jeux Olympiques s'écriant *qu'Herode Atticus étoit un autre Démosthène*, il repondit: *Vous voulez dire sans doute que je suis un autre Polémon.* On lui demandoit un jour quels avoient été ses maîtres; il répondit : *C'est Polémon, depuis que j'ai commencé à avoir quelque connoissance.*

Hérode Atticus, malgré l'admiration qu'il avoit pour Polémon, eut l'adresse de plaire à Favorinus, son rival, qu'il regardoit aussi comme son maître; & ce Sophiste l'aima tellement qu'il lui légua, par son testament, sa bibliotheque & une maison qu'il avoit à Rome.

Sécundus, Sophiste d'Athènes, fut aussi un des maîtres d'Hérode Atticus ; leur amitié fut interrompue par quelques mouvemens de jalousie ; la mort de Sécundus rendit à Hérode Atticus ses premiers sentimens; il oublia les disputes qu'ils avoient eues, il le pleura & fit son oraison funebre. Calvisius Taurus, très-célebre Philosophe, enseigna la philosophie Platonicienne à Hérode Atticus.

Outre ces maîtres d'éloquence & de Philosophie, Hérode Atticus en eut encore d'autres. Théagene de Cnide & Munatius de Tralles, peu connus d'ailleurs, furent ses maîtres de critique ; c'est ainsi que Philostrate les appelle.

Elevé par ces maîtres, Hérode Atticus, qui se livroit tout entier au travail, acquit bientôt une très-grande célébrité. Étant encore fort jeune, il fut député à l'empereur Adrien, qui étoit pour lors en Pannonie; il le harangua ; on ignore quel étoit le sujet de sa députation; mais, on sçait que le jeune orateur, étonné sans doute par la présence de l'Empereur, resta court; ce qui lui causa tant de chagrin, qu'il fut sur le point de s'aller jetter dans le Danube.

Étant revenu dans sa patrie, il fit des leçons publiques d'éloquence : Il passoit une partie de l'année à Marathon ; toute la jeunesse se rendoit chez lui. On rapporte qu'Alexandre, fameux Sophiste, qui fut surnommé le *Platon croté*, étant venu à Athènes pour y donner des preuves de sa supériorité en fait d'éloquence, & n'y trouvant pas les jeunes gens, parce qu'ils étoient à Marathon chez Hérode Atticus, lui écrivit pour le prier de les renvoyer à Athènes. Hérode Atticus lui répondit qu'il viendroit lui-même à leur tête un jour marqué, & qu'il pouvoit l'attendre dans le Céramique. Cette espèce de défi se répandit dans Athènes; il y eut un grand concours; il étoit déjà tard & il ne paroissoit pas qu'Hérode Atticus dût venir ; on s'imagina

qu'il avoit voulu tromper Alexandre. Celui-ci, voyant le peuple ennuyé d'attendre, fit un discours qui fut très-applaudi ; il en avoit commencé un second, où il prouvoit que les Scythes faisoient beaucoup mieux de mener une vie errante, que d'habiter dans des villes, lorsqu'Hérode Atticus arriva avec sa compagnie. Alexandre interrompit son discours pour offrir à Hérode Atticus, ou de le continuer, ou de parler sur tel sujet qu'il jugeroit à propos. Hérode Atticus s'appercevant que la question sur les Scythes plaisoit beaucoup à l'assemblée, fit signe à Alexandre de continuer; celui-ci ne demandoit pas mieux ; il fut applaudi. Hérode Atticus entreprit aussi de parler devant ce Rhéteur ; il prit un sujet tiré de l'histoire Grecque, selon l'usage des Sophistes de ce tems-là, comme on peut le juger par les ouvrages d'Aristide, & par ce qui nous est resté de Polémon & d'Himérius. La matière du discours d'Hérode Atticus étoit sur le désespoir des Athéniens, vaincus en Sicile, qui demandoient la mort comme une grace. Alexandre fut surpris de l'éloquence d'Hérode Atticus ; il avoua qu'il n'y avoit point de Rhéteur qui pût lui être comparé; & Hérode Atticus fut si content des louanges d'un Orateur qui avoit lui-même beaucoup de réputation, qu'il lui fit de riches présens ; c'étoient, selon Philostrate, dix bêtes de charge, dix chevaux, dix échansons, dix secrétaires, vingt talens d'or, beaucoup d'argent & deux esclaves étrangers, dont le jargon, demi-Grec & demi-Barbare, avoit beaucoup amusé Alexandre.

Il se forma de très-habiles Rhéteurs à l'école d'Hérode Atticus ; leur nom peu connu aujourd'hui, fut très-célebre dans leur siècle ; les principaux furent Adrien de Tyr, Chrestus de Byzance, Pausanias de Césarée, Ptolémée de Naucratis, Rufus de Perinthe, Sceptus & Amphiclès. Raphaël de Volterre, Sylburge, Gérard Vossius & M. Fabricius, soutiennent que le Pausanias, disciple d'Hérode Atticus, est le même que celui qui a fait la description de la Grece.

Quoi qu'il en soit, de cette question, qui n'est pas sans difficulté, & sur laquelle les Sçavans sont partagés, Pausanias & Adrien furent admis par leur maître à l'auditoire de la Clepsydre ; voici ce que c'étoit. Il choisissoit parmi ses auditeurs dix de ceux dont il étoit le plus content, & après la leçon ordinaire, il les emmenoit avec lui, & il leur en donnoit une particulière qui duroit le tems d'une Clepsydre. On sçait que c'étoit un vase percé, rempli d'eau, dont l'écoulement servoit à marquer la durée du tems. La Clepsydre dont Hérode Atticus se servoit, lui en laissoit assez pour pouvoir réciter jusqu'à cent vers; après cette seconde

leçon, Hérode Atticus donnoit à manger à ses disciples, & il pratiquoit le conseil qu'il leur donnoit, de s'occuper même à table de discours sérieux.

Aulu-Gelle fut aussi un des disciples d'Hérode Atticus, & il nous apprend divers traits de sa vie dans ses *Nuits Attiques.* Il rapporte qu'étant à Athènes avec plusieurs Romains, qui étoient allés dans cette ville pour y cultiver leur esprit, Hérode Atticus les envoyoit prier de venir à ses maisons de campagne, près de la ville. Il en avoit une entre autres à Céphise, qui devoit être un lieu délicieux; c'étoit un endroit éloigné de cinq ou six mille d'Athènes, dont Strabon & Pline font mention, & qui, suivant M. Spon, retient encore son ancien nom. Il y avoit de grands bois où l'on étoit à l'abri des rayons du soleil, de longues galeries, beaucoup d'eaux & des bains très-propres. Un jour qu'Aulu-Gelle y alla, il y avoit un jeune homme qui se disoit Stoïcien, & qui, à force de parler, fatiguoit toute la compagnie. Il commença dès le repas; & après s'être étendu sur ce qui regardoit la philosophie, il insinuoit que personne ne pouvoit lui être comparé; que tous les Romains n'étoient que des ignorans; que lui seul pouvoit résoudre les Syllogisme captieux; que personne ne possédoit aussi-bien que lui la morale, la connoissance de l'esprit humain, l'origine des vertus & des maladies de l'ame. Il prétendoit que les douleurs & les dangers qui menaçoient de la mort, ne pouvoient pas troubler son bonheur; & que, quelque accident qui arrivât à un vrai Stoïcien, la tranquillité de son ame étoit inaltérable, qu'on ne devoit pas même s'appercevoir d'aucun changement sur son visage. Après qu'il eut longtems ennuyé la compagnie par ces exagérations & par sa vanité, Hérode Atticus prit la parole, & dit en Grec à ce jeune homme: *Permettez-nous, ô le plus grand des Philosophes, de vous répondre par Epictete même, puisque vous ne nous en croyez pas capables.* Alors, il fit apporter le second livre des dissertations d'Arrien sur Epictete; il en lut le chapitre 19, dans lequel Epictete attaque vivement ces jeunes Stoïciens, qui ne s'amusant que de questions inutiles, étoient peu occupés d'être gens de bien. Il n'en fallut pas davantage pour confondre ce jeune étourdi, parce qu'il sembloit que cette leçon d'Epictete avoit été faite précisément pour lui.

Aulu-Gelle nous a conservé un autre trait d'Hérode Atticus, dont il fut témoin. Il rapporte qu'un homme, vêtu d'un manteau, se présenta devant eux avec une barbe qui lui descendoit jusqu'à la moitié du corps; cet inconnu leur demanda de quoi avoir du pain; Hérode Atticus voulut sçavoir qui il étoit. Le mendiant répondit

d'un ton grondeur qu'*il étoit Philosophe*, *& qu'il s'étonnoit de la question*, *puisque cela sautoit aux yeux*. *Je vois bien*, repliqua Hérode Atticus, *la barbe & le manteau*, *mais je ne vois pas encore le Philosophe*, *prouvez-nous que vous l'êtes*. Quelqu'un de la compagnie dit que c'étoit un homme qui étoit dans l'habitude de mendier & d'insulter ceux qui lui refusoient. Alors Hérode Atticus dit: *Donnons lui par ce que nous sommes des hommes*, *quoique peut-être il ne le soit pas*, *tanquam homines*, *non tanquam homini*, & il lui fit donner assez d'argent pour avoir du pain pendant un mois, en se plaignant de ce qu'on osoit ainsi profaner le beau nom de Philosophe.

Nous voyons encore dans Aulu-Gelle l'extrait d'une harangue qu'Hérode Atticus fit sur la nécessité des passions, sans lesquelles la vie languiroit; il croyoit qu'elles étoient utiles, lorsqu'on les contenoit dans des bornes raisonnables; il vouloit réfuter les dogmes de l'Apathie des Stoïciens, & répondre à un Philosophe de cette secte, qui lui avoit fait des reproches d'avoir témoigné trop de douleur de la mort d'un enfant qu'il aimoit.

Hérode Atticus étoit non seulement célebre dans la Grece, mais il avoit aussi une grande réputation à Rome, où il avoit exercé avec beaucoup de succès le talent de faire des harangues sur le champ. L'empereur Tite-Antonin, le regardant comme l'homme le plus éloquent de son siècle, le nomma maître d'éloquence de Marc-Aurele & de Lucius Vérus, ses deux fils adoptifs, qui dans la suite furent tous deux Empereurs en même tems.

L'honneur qu'il eut de contribuer à l'éducation de ces deux Princes, le conduisit à la plus haute fortune; il fut Consul l'an de Jesus-Christ 143, avec C. Bellicius Torquatus. Ce fut apparemment après son Consulat qu'il fut nommé Préfet, pour régler l'état des villes libres de l'Asie, & président des Panellenes & des Panathénées, où il fut couronné. Il en voulut témoigner sa reconnoissance aux Athéniens, par la construction d'un magnifique stade de marbre blanc; qui fut achevé en quatre ans. Philostrate assure qu'il n'y en avoit point de comparable. Pausanias en parle en ces termes: » Je finirai cet article par un » monument qui cause de la » surprise & de l'admiration, » je veux dire ce stade de » marbre blanc dont je ne puis » mieux faire comprendre la » grandeur, qu'en disant qu'il » commence à la colline qui » est au dessus de l'Ilissus, & » qu'il vient aboutir droit à la » rivière, en forme de demi-» lune, par un double mur d'un » & d'autre côté. Hérode Atti-» cus, qui a fait construire ce » magnifique stade, épuisa » presque toute une carrière

» du mont Pentelique. « Il donna dans ce même stade aux Athéniens, un spectacle nouveau; on y vit un vaisseau très-agréablement équipé, qui couroit sans être tiré par des chevaux; c'étoient des machines souterreines qui le faisoient agir.

Hérode Atticus fit faire aussi à Athènes, un théatre magnifique, auquel il donna le nom de Régille, en l'honneur de sa femme. On prétend que, dans tout l'empire Romain, rien n'égaloit la beauté de ce stade & de ce théatre.

Il répara aussi l'Odeum, & y ajoûta de nouveaux ornemens; non content de donner des preuves de sa magnificence dans Athènes, il fit construire à Corinthe un très-beau théatre, mais cependant beaucoup au dessous de celui d'Athènes. Pausanias entre dans le détail des ornemens dont Hérode Atticus embellit le temple de Neptune à Corinthe: » Il est, dit il, » enrichi de diverses offrandes » qu'Hérode Atticus y a consacrées de nos jours; vous » voyez entre autres choses » quatre chevaux qui sont dorés, à la réserve de la corne » qui est d'ivoire; & auprès de » ces chevaux, deux Tritons » qui sont aussi dorés jusqu'à » la moitié du corps, le reste » est d'ivoire. Amphitrite & » Neptune sont debout sur un » char; le jeune Polémon est » aussi debout sur un dauphin; » l'enfant & le dauphin sont » d'or & d'ivoire; la base qui » soutient le char d'Amphitrite est ornée de quatre bas-reliefs; sur le premier, l'ouvrier a représenté la mer & » la jeune Vénus qui s'éleve » au dessus des flots, accompagnée d'une troupe de Néréides; sur le second bas-relief, » on voit les enfans de Tyndare, qui tiennent là leur rang » comme des divinités favorables aux vaisseaux & aux » gens de mer; le troisième est » une image de la mer quand » elle est calme; un monstre » marin, moitié cheval, moitié » baleine, fend superbement » les flots; enfin, le quatrième » représente Ino & Bellérophon, avec le cheval Pégase. «

Philostrate a détaillé les autres ouvrages publics qu'Hérode Atticus a fait faire. Il parle des statues de l'Isthme, du colosse de l'Isthme & d'Amphitrite, du dauphin de Mélicerte; il nous apprend qu'il consacra en l'honneur d'Apollon un stade à Delphes; qu'il fit faire des bains très-salutaires pour les Thessaliens & pour les Grecs qui habitoient près du golfe de Mélie, qu'il adoucit les eaux de Canuse; enfin, qu'il fit des établissemens très-avantageux pour l'Eubée, pour le Péloponnèse, pour la Béotie & pour d'autres païs.

Sa grande ambition auroit été de couper l'isthme de Corinthe, pour joindre la mer Ionienne à la mer Égée, afin qu'on

qu'on pût passer de l'une à l'autre, sans faire le tour de Péloponnèse, sans être exposé aux tempêtes fréquentes dans cette mer. Plusieurs Princes très-puissans avoient eu ce projet, le roi Démétrius, Jules César, & Neron. Ce derniet avoit commencé ce travail, & pour encourager les travailleurs, il avoit porté lui-même la terre. En deux mois & demi, grand nombre d'ouvriers n'avoient avancé l'ouvrage que de quatre stades; on le discontinua, par la crainte que l'on eût que la mer Ionienne ne submergeât le païs. Toutes les tentatives qu'on avoit faites à ce sujet, n'ayant eu aucun succès, Hérode Atticus ne perdit cependant pas l'espérance de pouvoir mieux réussir dans ce projet; mais, il falloit une permission de l'Empereur, & il n'osa la demander, de peur d'être accusé de folie, en voulant exécuter une entreprise où les plus grands Princes avoient échoué. C'est de Ctésideme que Philostrate apprit cette anecdote, & Hérode Atticus lui-même en avoit fait part à Ctésideme.

Les Grecs témoignerent plusieurs fois leur reconnoissance pour Hérode Atticus par des monumens publics. Spon nous a donné deux inscriptions en son honneur, l'une de la tribu Antiochide, & l'autre du Sénat & du peuple de Mégare. Il est nommé dans la première, *grand Prêtre des Empereurs*, ΑΙΧΙΕΡΕΑ ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ; on y célebre sa bienveillance, & ses bienfaits envers la patrie. Il est parlé dans la seconde, de son Consulat & des services qu'il avoit rendus au Sénat & au peuple de Mégare. Une autre Inscription, qui se trouve encore dans Spon, nous apprend que les Thasiens érigerent une statue à l'empereur Adrien, sous le pontificat d'Atticus; d'où l'on peut conclure que dans sa jeunesse, il avoit eu le pontificat de l'isle de Thasos.

Il est ordinaire qu'un homme, qui fait une grande fortune, ait de puissans ennemis. Les plus considérables qu'eut Hérode Atticus, furent Quintilius Condianus & Quintilius Maximus; c'étoient deux freres connus sous le nom de *Quintiles*, illustres par leur érudition, par leur expérience dans la guerre, & encore plus par leur union & par leur amitié. Philostrate donne une raison de leur haine contre Hérode Atticus, qui paroît assez vraisemblable. Il rapporte que, lorsque les Quintiles commandoient dans la Grece, les Athéniens les prierent de vouloir bien se rendre à une de leurs assemblées publiques; lorsqu'ils y furent, les Athéniens porterent leurs plaintes contre l'administration d'Hérode Atticus, & ils les supplierent d'en informer l'Em-

pereur. Les Quintiles écouterent favorablement les Athéniens, & ils instruisirent le Prince de ce qui se passoit. Hérode Atticus s'imagina que c'étoient eux qui animoient le peuple contre lui, & il s'en plaignit hautement.

Il y avoit pour lors un président des écoles, que l'on nommoit Théodote. Hérode Atticus auroit pu se flatter de l'avoir dans ses intérêts ; Théodote avoit été son disciple, & c'étoit sans doute à son maître qu'il étoit redevable de la dignité dont il jouissoit à Athènes; car, l'empereur Marc-Aurele avoit donné à Hérode Atticus la commission de nommer les chefs des écoles Philosophiques. Cependant, Théodote, sans être ennemi déclaré d'Hérode, lui rendit sourdement tous les mauvais offices qu'il put, jusqu'à se lier avec ceux qui lui étoient les plus contraires, & à travailler avec eux aux mémoires qu'on envoyoit contre lui. Ceux qui n'aimoient pas Hérode Atticus, soit qu'il eût abusé de son autorité, soit que la jalousie & la haine aient toujours persécuté le mérite, se déclarerent publiquement contre lui, dès qu'ils se virent appuyés par les Quintiles. Les chefs de ses ennemis chez les Athéniens, étoient Démostrate, Praxagore & Mamertin. Hérode Atticus voulut leur intenter un procès criminel, comme à des séditieux qui soulevoient le peuple ; ils s'enfuirent secrétement d'Athènes, & ils allerent à la cour de Marc-Aurele, qui étoit pour lors à Sirmium dans la Pannonie. On croyoit ce Prince mal intentionné pour Hérode Atticus, qu'il avoit soupçonné d'avoir été confident de Lucius Vérus son collegue, dont Marc-Aurele n'avoit pas eu sujet d'être content. Il étoit vrai que Lucius Vérus étant parti de Rome pour chasser le roi Vologese, qui faisoit de grands ravages dans la Syrie, avoit passé par Athènes, & qu'il avoit logé chez Hérode Atticus, à qui Marc-Aurele l'avoit recommandé ; mais, il est sans apparence qu'il lui eût donné de mauvais conseils. Démostrate fut très-bien reçu de Marc-Aurele. C'étoit un homme adroit, qui trouva le moyen d'engager la fille de l'Empereur, qui n'étoit qu'un enfant, à se jetter aux pieds de Marc Aurele, pour le supplier de protéger les Athéniens.

Cependant, Hérode Atticus crut devoir venir en Pannonie, pour répondre aux accusations de ses ennemis. Il avoit amené avec lui deux jeunes personnes très-belles, qu'il aimoit comme ses propres filles; elles avoient pour pere Alcimédon, un de ses affranchis, à qui il avoit donné toute sa confiance ; il logeoit avec elles dans une

des tours du fauxbourg de Sirmium. Une nuit, qu'elles dormoient, le tonnerre tomba sur la chambre de la tour où étoient couchées ces jeunes filles, & les tua toutes deux. Hérode Atticus en fut affligé à un point qu'on crut qu'il en perdroit l'esprit. Lorsque le jour où son affaire se devoit traiter devant l'Empereur fut arrivé, il ne dit rien de ce qu'on pouvoit attendre de l'homme le plus éloquent de la Grece ; il s'emporta avec fureur contre l'Empereur, à qui il reprocha de vouloir le perdre pour faire plaisir à un enfant de trois ans, & à une femme, c'est ainsi qu'il désignoit l'impératrice Faustine & sa fille.

Il y avoit pour lors un Préfet du Prétoire, appellé Rufus Bassæus, qui de simple paysan s'étoit élevé à la plus haute dignité, après avoir vécu longtems dans la misere. Indigné du procédé d'Hérode Atticus, il lui dit que son insolence pourroit bien le faire condamner à la mort; à quoi Hérode Atticus répondit qu'*un homme à son âge ne craignoit pas la mort*; après avoir parlé brusquement il se retira.

Marc-Aurele écouta ses plaintes sans paroître ému ; & quand Hérode Atticus fut hors de sa présence, il dit à Démostrate : *Vous pouvez exposer vos raisons, sans vous mettre en peine si Hérode Atticus ne le veut pas*. Il l'écouta avec grande attention, & il ne put s'empêcher de verser des larmes, lorsque Démostrate rapporta les moyens par lesquels il prétendoit qu'Hérode Atticus & ses affranchis opprimoient le peuple.

Soit que Marc-Aurele crut les affranchis d'Hérode Atticus plus coupables que leur maître, soit qu'il voulût lui faire grace, il se contenta de punir les affranchis ; encore les traita-t-il avec beaucoup de clémence ; il épargna même Alcimédon, qu'il crut suffisamment puni par la mort de ses deux filles.

Quelques-uns ont écrit qu'Hérode Atticus avoit été exilé à Orique, ville de l'Epire. Il est bien vrai qu'il a demeuré dan cette ville ; mais, il y alla, sans y être obligé par des ordres supérieurs. Après le jugement de l'Empereur, il se retira dans l'Attique, vivant quelquefois à Marathon, & quelquefois à Céphise, où tous les étrangers illustres & toute la brillante jeunesse d'Athènes se rendoient pour s'instruire. Là, faisant réflexion sur sa disgrace, il voulut éprouver si l'Empereur avoit encore des bontés pour lui ; il lui écrivit pour se plaindre de ce qu'il ne recevoit plus de ses lettres, lui qui en avoit quelquefois reçu jusqu'à trois par jour. Marc-Aurele lui fit

une réponse très-honnête ; il le traitoit d'ami ; il l'assuroit qu'il étoit bien disposé pour lui, & qu'il ne devoit pas s'imaginer qu'il fût injuste à son égard ; si après avoir découvert les prévarications de quelques-uns de ses gens, il les avoit punis ; ce qu'il avoit même fait à regret. Il finissoit par lui déclarer qu'il avoit eu dessein d'être initié dans les mystères d'Eleusis, que la guerre l'en avoit empêché ; qu'il souhaiteroit de l'être lorsqu'Hérode Atticus en seroit président.

Cette lettre, si gracieuse & si consolente, ne fut écrite qu'après la mort de Faustine, vers l'an 175 ; car, l'Empereur y faisoit part à Hérode Atticus de la douleur que lui avoit causé la mort de cette Princesse.

Hérode Atticus eut un autre sujet de chagrin, qui ne lui fut pas moins sensible que la persécution des Athéniens. Il avoit épousé une femme de la plus grande naissance, qui s'appelloit Régille. Il eut le malheur de la perdre à la fleur de son âge, & sa mort donna occasion à une étrange calomnie. Les ennemis d'Hérode Atticus répandirent le bruit, que s'étant fâché contre Régille pour un sujet assez léger, lorsqu'elle étoit grosse de huit mois, il avoit ordonné à son affranchi Alcimédon de la battre ; & que l'ayant frappée sur le ventre, elle étoit accouchée & morte sur le champ. Bradua, frere de Régille, entreprit de venger juridiquement sa sœur, qu'il crut, sur la foi des ennemis d'Hérode Atticus, avoir été effectivement assassinée par les ordres de son mari ; il lui intenta une action criminelle, qui fut portée en plein Sénat. Bradua parla lui-même contre son beau-frere, il parut plus occupé de faire valoir la grandeur de sa maison, que de prouver son accusation ; aussi fut-il décidé qu'elle étoit téméraire, & Hérode Atticus fut renvoyé absous.

Ceux qui sçavent jusqu'où peut aller la malignité des envieux & des méchans contre les hommes célebres, ne seront pas surpris qu'Hérode Atticus ait été ainsi calomnié. Sa vie nous offre encore d'autres traits de l'iniquité de ses ennemis ; ils ont prétendu que, lorsque Tite-Antonin, qui depuis fut Empereur, commandoit en Asie, Hérode Atticus avoit voulu l'assassiner sur le mont Ida ; ce que Philostrate n'a pas dédaigné de réfuter par un argument négatif, tiré de la déclamation de Démostrate contre Hérode Atticus, dans laquelle ce Sophiste invective violemment contre Hérode Atticus, l'accuse de plusieurs choses que l'on peut aisément justifier, & omet ce crime capital.

Hérode Atticus témoigna la plus grande douleur à la mort de sa femme; il donna des marques de la plus profonde tristesse, dont le philosophe Démonax ne put s'empêcher de plaisanter. Ce fut aussi à cette occasion, sans doute, que le philosophe Pérégrinus invectiva contre Hérode Atticus, pour lequel ce Cynique avoit la plus grande aversion.

Il auroit pu être Consul une seconde fois; mais, le chagrin de la perte de sa femme lui ôta le désir des honneurs. Il voulut immortaliser sa douleur & la mémoire de Régille par une espèce d'Apothéose; il lui érigea une statue avec une inscription, dont nous avons déjà parlé, & dont nous parlerons encore plus bas. Ils avoient été mariés à Marathon; ils eurent, selon Philostrate, deux filles & un fils. L'inscription faite en l'honneur de Régille, suppose que leurs enfans furent au nombre de quatre; ce que Saumaise concilie, en prétendant que l'auteur de l'inscription a mis au nombre de leurs enfans, celui qui périt dans la fausse couche qui fit mourir sa mere.

Hérode Atticus eut le chagrin de voir mourir ses deux filles, dont l'une s'appelloit Panathénaïs, & l'autre Elpinice. Les Athéniens qui s'étoient réconciliés sincerement avec lui, lui donnerent des preuves d'une estime particulière; à la mort de Panathénaïs, ils permirent qu'elle fût enterrée dans Athènes; ce qui étoit une grace très-singulière; car nous apprenons par une lettre de Servius Sulpicius à Cicéron, qu'en vain il demanda aux Athéniens que l'on rendît dans Athènes les derniers devoirs au corps du Consulaire Marcellus, qui avoit été tué si indignement par Magius. Les Athéniens firent encore plus pour Hérode Atticus; ils retrancherent de l'année le jour où Panathénaïs étoit morte.

Le fils d'Hérode Atticus & de Régille s'appelloit Atticus, ainsi que sou pere.

Hérode Atticus passa la fin de sa vie à Marathon, où il mourut de consomption, à l'âge de soixante-seize ans. Il avoit ordonné à ses affranchis de l'enterrer dans le lieu où il étoit mort; mais la nouvelle de son trépas étant venue à Athènes, les Athéniens envoyerent chercher son corps; le lit mortuaire étoit précédé de toute la jeunesse de la ville, qui chantoit ses louanges en pleurant & en témoignant les plus grands regrets d'avoir perdu un si bon pere; on lui rendit les derniers devoirs dans le Panathénaïque, & on lui fit cette épitaphe : *Ici gît Hérode, fils d'Atticus, né à Marathon, dont la réputation*

s'étend par tout le monde.

Adrien de Tyr fit son oraison funebre, & elle fit couler les larmes de tous les Auditeurs.

Il n'est pas surprenant qu'un homme si célebre & si bienfaisant fût sincerement regretté ; les Athéniens trouvoient en lui un protecteur, qui se faisoit un plaisir de cultiver dans leurs enfans les talens qu'il y découvroit. Non seulement il n'épargnoit aucun soin pour les perfectionner, mais ses richesses étoient aussi à leur usage ; jamais personne ne fut plus généreux ; il disoit qu'un riche devoit donner aux pauvres pour les tirer de l'indigence, & aux autres pour les empêcher d'y tomber.

Jamais il n'y eut de meilleur maître ; peut-être même peut on lui reprocher d'avoir poussé trop loin la bonté pour ses affranchis, qui le gouvernoient quelquefois. Outre Alcimédon, de qui nous avons déjà parlé, il en eut plusieurs autres, & trois sur tout, qu'il aima autant que Cicéron avoit aimé Tiron ; on les nommoit Achille, Pollux & Memnon. Il eut le chagrin de les voir mourir ; il les pleura comme s'ils eussent été ses meilleurs amis. Il est vrai qu'ils méritoient de l'être par leur probité & par l'amour qu'ils avoient pour les sciences. Il leur donna des preuves publiques de son attachement après leur mort ; il leur érigea des statues, & y fit graver des imprécations contre ceux qui oseroient y toucher. Les Quintiles, qui étoient ses ennemis déclarés, lui firent un crime de ces honneurs rendus à de jeunes gens.

Il jouit toute sa vie de la réputation du plus éloquent homme de son siecle. Rufus de Périnthe, célebre Rhéteur, l'appelloit la Langue des Grecs & le Roi de la parole. On le comparoit aux plus fameux Orateurs de l'ancienne Grece. Aulu-Gelle en parle toujours avec la plus grande estime.

Son style étoit plus doux que fort ; il étoit très-figuré, clair, varié, & rempli de maximes qui prouvoient qu'il étoit aussi Philosophe qu'Orateur. On prétend que des anciens Orateurs, celui qu'il prit pour modele fut Critias. On ne peut pas se livrer à l'étude avec plus d'ardeur ; il étudioit dès qu'il ne dormoit point, & même pendant ses repas.

Il avoit laissé des dissertations, des éphémérides, qui prouvoient, dit Suidas, la grandeur de son esprit & la sublimité de son ame.

Il nous reste encore une déclamation sous son nom, qui a pour titre, Περὶ Πολιτείας.

L'Auteur conseille aux Thébains de s'allier avec les Péloponnésiens & les Macédoniens contre Archélaüs, roi de Macédoine. Cette harangue a été donnée en Grec par Alde-Manuce, & traduite par Cantérus. On la trouve en Grec & en Latin à la fin des harangues politiques Grecques, que Gruter a fait imprimer à Hanau en 1609. M. de Tillemont ne la connoissoit pas, puisqu'il dit : *Je ne crois pas qu'il nous reste rien aujourd'hui d'Hérode Atticus.* Peut-être la croyoit-il supposée ; ce que le silence de Philostrate & de Suidas pourroit autoriser ; ce qui est constant, c'est que cette déclamation est très-peu de chose, & ne répond pas à l'idée que les Anciens nous donnent de l'éloquence d'Herode Atticus.

Il nous reste présentement à parler des deux fameuses inscriptions d'Hérode Atticus & de Régille, découvertes il a plus de cent cinquante ans. On trouva, au commencent du siecle passé, dans la voie Appia, à trois milles à peu près de Rome, une inscription qui portoit le nom d'Hérode. Casaubon soupçonna que c'étoit ou Hérode le Grand ou Hérode le Tétrarque, qui étoit auteur de ce monument. Saumaise regarda cette conjecture comme très-frivole, & il soutint qu'elle étoit plutôt d'Hérode Atticus. En effet, il n'étoit guerre vraisemblable que des Rois Juifs vinssent ériger à la porte de Rome une inscription peu convenable à des Princes, qui faisoient profession d'une religion incompatible avec les divinités payennes, qui y sont invoquées.

Hérode y consacra une étendue de terre, qu'il appelle *Triope*, à Minerve & à la déesse Upis, qui étoit un des noms de Némésis ; il les prie de venir honorer de leur présence cet endroit qui est sous leur protection ; il fait des imprécations contre ceux qui oseront y toucher.

Dix ans après, on trouva dans le même endroit une autre inscription en l'honneur de Régille ; pour lors l'opinion de Saumaise devint une certitude. Cette inscription fut portée à Paris par le célebre P. Sirmond, qui eut depuis de si vives contestations avec Saumaise ; elle est encore plus curieuse que la première, que Saumaise regardoit comme le plus beau monument qui soit dans la riche collection de Gruter.

Cette seconde inscription n'a pas été dressée par Hérode seul ; du moins on lit à la tête le nom de Marcellus ; elle nous apprend qu'on avoit bâti un temple en l'honneur de Régille ; on assure qu'elle ha-

bite parmi les Héroïnes, & dans ces Isles bien heureuses où règne Saturne; que c'est la récompense de ses vertus; que par cet apothéose Jupiter a voulu consoler son mari abîmé dans la plus grande affliction. On exhorte ensuite à lui faire des sacrifices, comme à une Héroïne; on lui promet un monument semblable dans un bourg d'Athènes, où on l'honorera, tandis que son ame se promenera dans le royaume de Rhadamanthe.

L'Auteur de cette inscription la finit par faire sa cour à l'Empereur, en donnant de grands éloges à l'impératrice Faustine, qui étoit morte; Régille y est déclarée Ministre des autels de cette divinité, dont elle sera aussi-bien accueillie qu'Iphigénie l'a été de Diane, & Hersé de Minerve. Cette auguste femme, supérieure aux anciennes Héroïnes, recevra gracieusement Régille, lorsqu'avec Alcmene & Sémelé, elle viendra présider aux fêtes des Héroïnes.

Saumaise expliqua ces deux inscriptions par un sçavant Commentaire, qu'il dédia à Nicolas Rigaut, garde de la Bibliotheque du Roi. On voit à Rome, au palais Farnese, deux colomnes qu'Hérode avoit fait dresser, en même tems qu'il avoit fait placer la première de ces deux Inscriptions. On y lit d'un côté une défense de faire le moindre dérangement dans ce champ, qui avoit été consacré par Hérode Atticus; & de l'autre côté on lit que ces colomnes sont dédiées à Cérès & à Proserpine & aux Dieux infernaux.

Dom Bernard de Montfaucon a donné dans sa Paléographie Grecque, la figure de ces colomnes; & M. l'Abbé Barthélemy a fait quelques remarques sur ce monument.

Les deux colomnes d'Hérode Atticus sont au palais Farnese, dans une pièce qui est à raiz de chaussée, sous le portique qui environne la cour; elle sont d'un marbre que les Italiens appellent *cippolino*; chaque colomne a été brisée & coupée en deux parties; leur hauteur étoit de dixsept pieds trois ou quatre pouces, leur diametre d'environ deux pieds & demi.

On ne sçait pas précisément les raisons qui ont engagé Hérode Atticus à employer, dans cette inscription, les anciennes lettres Grecques. D. Bernard de Montfaucon insinue que c'étoit par amour pour l'Antiquité; M. l'Abbé Barthélémy croiroit plutôt qu'Hérode s'étant apperçu que ces lettres étoient peu différentes des lettres latines qui étoient pour lors en usage, & encore moins de celles qu'on voyoit sur les

anciens monumens de Rome, & sur cette quantité innombrable de pateres & de statues que les Etrusques apportoient dans cette capitale du monde, il les avoit choisies par préférence, pour attirer l'attention des passans, & leur inspirer le désir de connoître l'objet de ces inscriptions.

Celles d'Hérode Atticus & de Régille sont contenues dans deux tables de marbre enclavées dans un mur qui termine une allée auprès du palais de la villa Pinciana ; la première a de haut trois pieds & demi, & de large un pied & un pouce ; la seconde trois pieds sept pouces de haut, sur un pied huit pouces de large.

Fin du vingtième Volume.



A CHAALONS, chez SENEUZE, Imprimeur du Roi.

Approbation du Censeur Royal.

J'Ai lu, par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Tome XX du *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Claſſiques; Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes;* & je n'y ai obſervé rien qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Donné à Paris, le 25 de Novembre 1774.

Philippe de Prêtot,
Membre des Académies Royales des Sciences, Belles Lettres & Arts, de Rouen & d'Angers.

